



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



PA

1229

Per. 3977-e. 179
III. 2



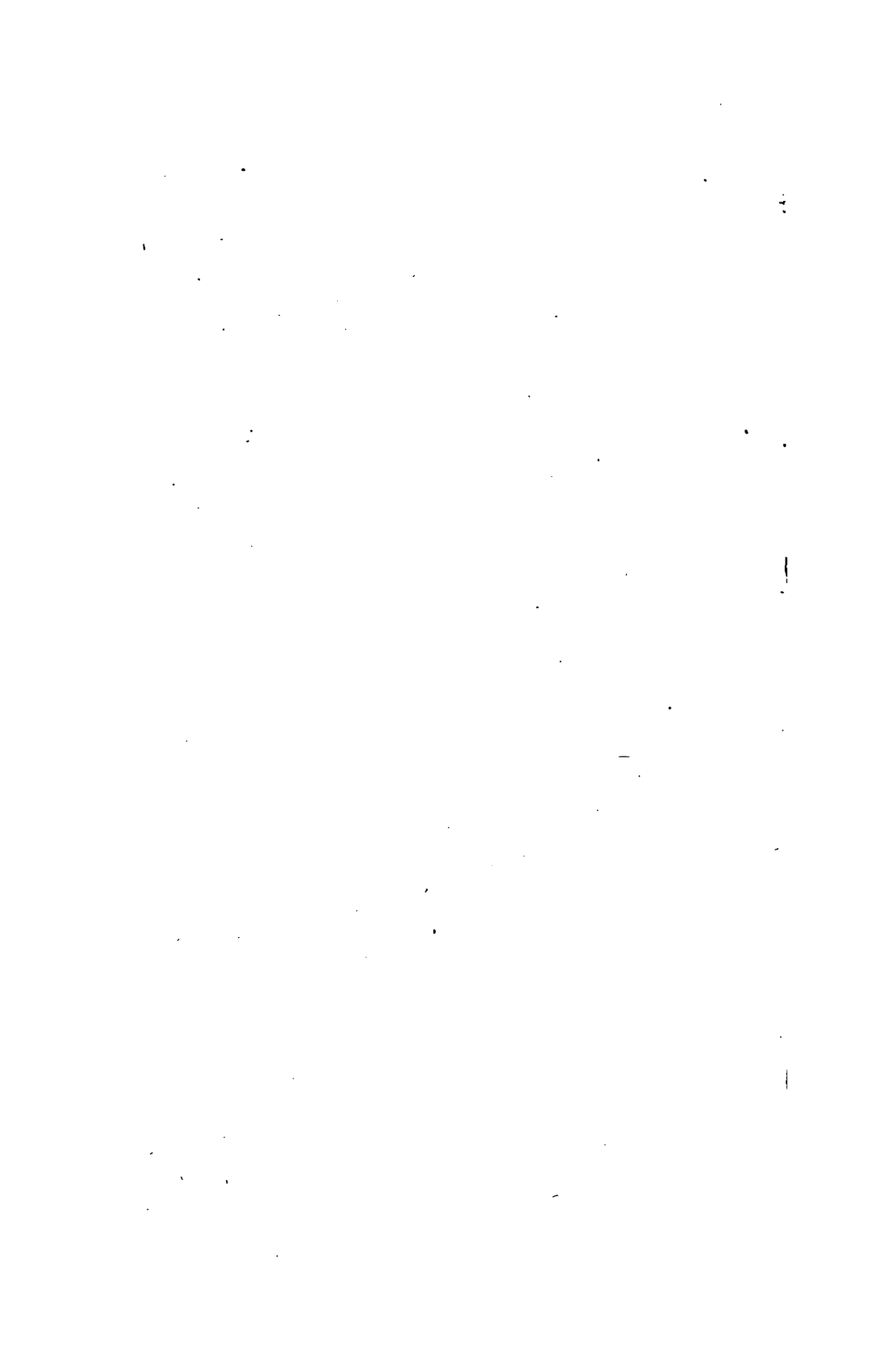


PR

1229

Per. 39/7-e. $\frac{179}{\text{III} \cdot 2}$





BULLETIN
DES SCIENCES MÉDICALES.

TOME II.

LISTE
DE MM. LES COLLABORATEURS
DE LA III^e. SECTION
DU BULLETIN UNIVERSEL DES SCIENCES
ET DE L'INDUSTRIE (1).

Rédacteur principal : M. le D^r. DEFERMON (D. F.).

ANATOMIE ET PHYSIOLOGIE humaines et comparées. — *Collaborateurs :* MM. Andral fils, E. M. Bailly, Bécлар, Breschet, J. Cloquet, Bon. Cuvier, Desmoulin (D. M.), Duméril, Edwards aîné, H. Edwards (H. E.), Flourens, Geoffroy-Saint-Hilaire (GEOF.-ST.-HIL.), Gerdy, Kquff, Magendie, Pinel fils (P. F.), L. Simon, Spurzheim (SP.), Vavasseur (P. V.).

MÉDECINE. — *Collaborateurs :* MM. Andral, Bricheteau, Cayol, Desgenettes, Duméril, A. Dupau (AM. D.), Edwards aîné, Jourdan, de Kergaradec, Laennec, de Lens, Magendie, Martini, Mérat, Orfila, Pinel fils (P. F.), Ratier, Eusèbe de Salles (EUS. DE S.), L. Simon, Spurzheim (SP.), Thillaye (THILL.), Villermé (L. R. V.), Zugenbülher.

CHIRURGIE. — *Collaborat. :* MM. Bécлар, Bougon, Bouvier, Breschet, J. Cloquet, Deneux, Dubois fils, Gasc, Gerdy, Hollard (H. HOLL.), Laurent, Lisfranc, Marjolin, Maingault, Percy, Sanson.

MATIERE MÉDICALE ET PHARMACIE. — *Collaborateurs :* MM. Cadet de Gassicourt, Chevalier, Desmarets, Guibourt, Guillemain (GN.), Julia-Fontenelle, Lassaigue (LASS.), de Lens, Masson-Four, Mérat, Orfila, Robinet, Robiquet, Virey (B. L. V.).

ART VÉTÉRINAIRE. — *Collaborateurs :* MM. Boulay jeune, Dupuy, Girard père, Girard fils (G. F.), Huzard père, Huzard fils (H. F.).

(1) Ce Recueil, composé de huit sections, auxquelles on peut s'abonner séparément, fait suite au *Bulletin général et universel des annonces et des nouvelles scientifiques*, qui forme la première année de ce journal. Le prix de cette première année est de 30 fr. pour 12 numéros, composés de 10 feuilles d'impression chacun.

BULLETIN DES SCIENCES MÉDICALES.

TROISIÈME SECTION
DU
BULLETIN UNIVERSEL DES SCIENCES
ET DE L'INDUSTRIE,

PUBLIÉ
SOUS LA DIRECTION DE M. LE B^{re}. DE FÉRUSAC,
OFFICIER SUPÉRIEUR AU CORPS ROYAL D'ÉTAT-MAJOR,
CHEVALIER DE SAINT-LOUIS ET DE LA LÉGION-D'HONNEUR,
MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES NATIONALES ET ÉTRANGÈRES.

TOME DEUXIÈME.



A PARIS,

AU BUREAU DU BULLETIN, rue de l'Abbaye, n^o. 3;
Chez MM. TREUTTEL et WÜRTZ, rue de Bourbon, n^o. 17; et
même maison de commerce : à Strasbourg, rue des Serruriers ;
à Londres, 30, Soho-Square ;
Chez MM. DUFOUR et D'OCAGNE, quai Voltaire, n^o. 13; et même
maison de commerce, à Amsterdam ;
Et chez M. MÉQUIGNON-MARVIS, rue Christine, n^o. 1.

1824.



BULLETIN

DES SCIENCES MÉDICALES.

ANATOMIE.

1. RECHERCHES ANATOMIQUES ET PHYSIOLOGIQUES SUR UN système veineux particulier aux reptiles; par M. LOUIS JACOBSON, pensionnaire de S. M. le roi de Danemark à l'Académie de chirurgie de Copenhague. (*Trull. Phil.*, avril 1813; et *Isis*, 1823, 12^e. cahier.) (1).

Comme on n'a donné l'extrait de ce travail de M. Jacobson dans aucun des journaux français, nous avons cru qu'il serait agréable à nos lecteurs de trouver ici l'analyse de ces recherches. Nous l'empruntons au journal du Prof. Oken.

Les reptiles offrent plusieurs phénomènes que le physiologiste ne peut pas facilement expliquer, d'après l'état actuel de nos connaissances. Voir ces animaux se passer un très-long temps de nourriture, et les voir, pendant l'hiver, dans un état d'engourdissement qui, chez quelques-uns, est beaucoup plus profond que le sommeil hivernal des mammifères, sont des phénomènes qui excitent depuis long-temps la curiosité des physiologistes; mais les explications qu'ils nous en ont données ne nous éclairent pas sur ces deux facultés des reptiles, et ne nous démontrent pas de quelle disposition de l'organisation elles peuvent dépendre.

Des recherches sur l'organisation de ces animaux ont fait connaître à l'auteur qu'il existe dans les reptiles une disposition particulière de certaines veines, qui constitue un *système veineux particulier et très-remarquable*.

La nature a établi ce système dans tous les reptiles d'une manière plus ou moins marquée; on en voit les rudimens jetés dans les Crocodiles et les Tortues; mais il n'est complètement développé que chez les Ophidiens, les Sauriens, les Batraciens et les Salamandres.

(1) On peut consulter l'art. 340 du Bulletin des sciences médicales, avril 1824, et l'art. 793 to. I du Bulletin de 1823.

Ce système est composé des veines des extrémités inférieures, des veines pelviennes ou caudales, des veines rénales inférieures, des veines de l'oviductus, d'une grande partie des veines de la peau, des veines des muscles de l'abdomen, et de celles des organes particuliers aux reptiles.

Ces veines se combinent et forment un ou plusieurs troncs qui vont se rendre ou dans la veine-porte, ou dans le foie, ou enfin et dans la veine-porte et dans le foie.

Ce système est remarquable, parce que ce sont les veines de quelques organes de la locomotion et d'une partie de la peau qui se portent dans le foie; organisation dont on n'a pas d'exemple parmi les autres animaux vertébrés, et que le raisonnement n'aurait pas pu faire soupçonner au physiologiste.

Avant d'entrer dans quelques détails à ce sujet, nous dirons quelques mots sur les organes particuliers qui sont liés à ce système.

Les organes, que l'auteur regarde comme servant à sécréter et à garder un suc nutritif qui doit être réabsorbé dans le temps d'abstinence ou pendant l'engourdissement hivernal, sont formés de deux sacs membraneux et vasculaires qui sont situés à la partie inférieure du bas-ventre, entre les muscles et le péritoine.

Ces organes ont été observés, mais incomplètement décrits chez les Ophidiens. Ils composent les corps graisseux qui se trouvent à la paroi antérieure de l'abdomen, entre les muscles et le péritoine qui forme beaucoup de replis, en s'étendant de la partie inférieure de l'abdomen presque jusqu'au foie. Ils reçoivent leurs artères de l'aorte; leurs veines, assez considérables tant par le nombre que par la grandeur, font partie du système veineux indiqué.

Dans les Sauriens M. Jacobson a démontré la présence d'organes analogues; ils sont plus petits, et ne semblent être développés qu'à une certaine époque de la vie; leur situation est beaucoup plus basse; leurs artères et leurs veines sont les mêmes.

Dans les Batraciens et les Salamandres, on ne trouve pas un organe qui, au premier abord, puisse être comparé avec ceux que nous venons de décrire. Mais, après un examen attentif de la vessie, qu'on a comparée, quoique sans raison, à la vessie urinaire, M. Jacobson admet qu'elle est l'analogue de ces organes. Il fonde cette analogie sur la structure, la forme et la situation de cette vessie, et sur l'origine des artères et des veines qu'on y remarque.

Dans la Salamandre, qui semble être l'intermédiaire entre les Sauriens et les Batraciens, on voit que cette vessie est formée de deux sacs oblongs réunis inférieurement et situés à la partie inférieure du bas-ventre, et en outre pour la plus grande partie hors du péritoine.

Dans les Batraciens, ces deux sacs sont presque réunis; l'animal étant trapu, la vessie est plus ronde: cependant l'extrémité supérieure est encore distinctement divisée, et l'on voit à l'intérieur une partie de la cloison. Cette vessie est enfoncée dans le péritoine, et saillante dans l'intérieur du sac péritonéal, comme les viscères de la digestion.

La situation, la structure, l'origine des artères et des veines (et probablement des nerfs) étant les mêmes, il n'y aurait, pour prouver l'analogie, que deux points à discuter, savoir:

1^o. Pourquoi dans les Batraciens et les Salamandres ces organes ne contiennent pas de substance graisseuse, comme dans les Sauriens et les Ophidiens; 2^o. enfin pourquoi ils sont liés à l'intestin.

Ces deux points semblent jeter quelques doutes sur l'analogie que l'auteur a établie; mais il doit démontrer, dans la suite de son mémoire, à quoi tient cette modification des organes.

Après cet exposé, l'auteur donne la description spéciale du système veineux dont on lui doit la découverte.

Dans les Batraciens, ce système se compose de la manière suivante:

Toutes les veines de l'extrémité postérieure venant des muscles et de la peau, forment deux troncs qui entrent par différentes ouvertures dans la cavité pelvienne, et s'y réunissent. Ensuite, ce tronc se joint avec la veine rénale inférieure. Cette veine est particulière aux reptiles: elle commence dans le rein par des rameaux qui n'ont pas de communication avec les autres veines rénales, qui, comme dans tous les animaux, se portent à la veine cave.

La veine rénale inférieure est située le long du bord externe du rein; après avoir reçu les veines sous-cutanées dorsales et les veines de l'oviducte, elle accompagne les nerfs sciatiques jusqu'à la cavité pelvienne, où elle se réunit avec le tronc formé par les veines crurales. Par cette réunion, il se forme de chaque côté un tronc qui se porte à la paroi antérieure de l'abdomen; là, ces deux troncs se réunissent et forment un seul tronc principal qui reçoit les veines de la vessie. Ce tronc principal du système vei-

neux rampe le long de la paroi antérieure du bas-ventre jusqu'à sa partie supérieure. Il reçoit pendant ce trajet les veines des muscles abdominaux. Arrivé à la partie supérieure de l'abdomen, il se porte entre les grands lobes du foie, et se réunit avec le tronc de la veine-porte.

Dans la Salamandre ce système a complètement la même organisation ; il est seulement augmenté par les veines caudales.

Dans les Sauriens, on observe quelques variations provenant de la situation des reins, de la grandeur des veines caudales et de l'étendue de la paroi antérieure du bas-ventre. Les veines de la partie supérieure de ces muscles forment un tronc séparé qui va directement au foie.

Mais, dans les Ophidiens, ces variations sont plus remarquables : on observe que les veines forment non-seulement un tronc principal, mais plusieurs troncs, dont les uns se réunissent à la veine-porte, et dont les autres se dégorgent dans le foie.

La veine caudale et les veines rénales forment un tronc qui se porte le long de l'épine, et vient verser le sang qu'il contient, en partie dans le foie et en partie dans la veine-porte, après que cette veine est arrivée dans cet organe.

Les veines des organes particuliers, et celles des muscles abdominaux, forment plusieurs troncs séparés qui vont se confondre avec le tronc de la veine-porte.

Dans les Tortues, on trouve à la partie antérieure du bas-ventre deux troncs veineux, qui ont à peu près la même origine que les veines primitives, qui, dans les Sauriens, se joignent pour former ce système.

Ces troncs reçoivent les veines d'un tissu graisseux qui se trouve à la partie antérieure du bas-ventre et se portent au foie. Mais ces veines se distribuent-elles dans cet organe, se joignent-elles avec quelques branches de la veine-porte, ou versent-elles leur sang dans la veine cave ? c'est ce qui n'a pas encore pu être complètement démontré.

La même incertitude règne encore à l'égard du crocodile, chez lequel M. Jacobson a démontré deux troncs semblables à ceux de la Tortue, troncs qui se portent au foie. DEFERMON.

2. SUR LES DIFFÉRENCES QUI EXISTENT, RELATIVEMENT A LA FORME ET A LA SITUATION DU CERVEAU, dans les diverses classes du règne animal ; par le D^r. GODEFROI-REINHOLD TRAVIRANUS,

Prof. à Brême. (*Journ. compl. du Dict. des Scien. Méd.*, to. 17, 67^e cahier.)

L'auteur de cet ouvrage établit d'abord quelques propositions générales basées sur les différens degrés d'organisation du cerveau; il étudie les différentes modifications qu'il éprouve, 1^o. dans les mammifères; 2^o. dans les oiseaux; en prenant pour terme de comparaison le cerveau de l'homme.

Considérés sous ce rapport, il partage les mammifères en trois classes. La 1^{re}. comprend ceux dont le cerveau est composé de trois lobes sans prolongemens olfactifs; dans la 2^e. il range ceux qui ont de véritables nerfs olfactifs sans prolongement; la 3^e. comprend enfin les animaux dont le cerveau n'a qu'un lobe antérieur et un lobe moyen. A cette classe appartiennent tous les mammifères, à l'exception de l'homme, des singes et des phoques. D'après l'auteur, ils peuvent être subdivisés en ceux qui ont des prolongemens olfactifs, et en ceux qui en sont dépourvus. Il ajoute que parmi les nombreux mammifères qui ont des prolongemens olfactifs, il y a de grandes différences dans les circonvolutions cérébrales, qui même manquent, en grande partie, dans les rongeurs; tandis qu'on les trouve dans les carnassiers digitigrades et plantigrades.

Il indique et décrit deux saillies remarquables situées des deux côtés de la base du cerveau, appelées par Malacarne, protubérances *natiformes* (1). Il les désigne sous le nom de *pyriformes*. Il prétend que ce sont les seuls petits lobes qu'on trouve chez les mammifères auxquels manquent les circonvolutions cérébrales. Examinant les circonvolutions du cerveau, il trouve qu'elles diffèrent essentiellement dans les diverses espèces d'animaux, sous le rapport du volume et de l'étendue, et ce qu'il a fait pour les circonvolutions, il le fait également à l'égard du cerveau, de ses divisions et du cervelet, dont l'éminence vermiciforme, dit-il, se courbe un peu de côté chez les mammifères. Il signale encore beaucoup d'autres différences, selon qu'il le considère dans telle ou telle classe.

Il a observé que la moelle allongée avait aussi des caractères qui font distinguer celles des mammifères des autres animaux.

La 2^e. section est consacrée au même examen comparatif du

(1) On sait que le Prof. Treviranus regarde les tubercules quadrijumeaux comme le cerveau, tandis que Arsaki, Tiedmann, etc., regardent ces organes comme les tubercles optiques.

cerveau des oiseaux et des mammifères. L'auteur, d'un côté, voit une analogie frappante entre le cerveau de ces animaux : de l'autre, il observe des différences si grandes qu'il se trouve embarrassé pour donner des noms à chaque partie. Quant à la disposition, à l'origine, à l'usage de quelques parties de l'appareil cérébral, l'auteur ne partage ni l'opinion de Gall, ni celle de Tiedmann; il les combat même par des raisonnemens que nous ne pouvons reproduire. Il termine ainsi son travail : « Le cerveau des oiseaux est construit sur un plan plus simple que celui des mammifères; mais la disposition et la forme de ses parties sont fort différentes dans ces deux classes d'animaux. Sous ce rapport on observe moins de différences entre les diverses familles d'oiseaux qu'entre les divers mammifères, etc.

MAINGAULT.

3. OSSERVAZIONI STORICO-ANATOMICHE INTORNO ALLA PRETESA SCOPERTA DI UN MUSCULO, e di due nervi nell' occhio umano, c'est-à-dire Observations historico-anatomiques sur la prétendue découverte d'un muscle et de deux nerfs dans l'œil humain; par Gaëtan FLAJANI, chirurgien en chef de l'hôpital du Saint-Esprit de Rome. Rome; 1823.

Dans un mémoire inséré dans le *Giornale Arcadico*, to. 19, le professeur Trasmondi attribue au docteur Hermer la découverte d'un petit muscle qui servirait à l'écoulement des larmes par les points lacrymaux, dont la dilatation et le resserrement dépendraient de ce muscle. Le docteur Trasmondi lui-même prétend avoir découvert deux rameaux de l'ophtalmique qui seraient les nerfs de ce muscle. Le Professeur Flajani, dans le mémoire que nous annonçons, accuse son compatriote d'ignorance pour avoir attribué au docteur Hermer la découverte récente d'un muscle, trouvé pour la première fois par Duverney, il y a plus d'un siècle, et décrit en 1730 par Schobinger, dont le mémoire est inséré dans le 1^{er} vol. des *Disputations chirurgicales* de Haller.

En 1805, Rosenmüller en donna la description et une bonne figure ainsi que des nerfs qui s'y rendent, dans un ouvrage intitulé : *Chirurgico-anatomica in usum medicorum et chirurgicorum*.

Le docteur Alexandre Flajani, père de l'auteur de ce mémoire, en donnant l'analyse de cet ouvrage de Rosenmüller, dans le 2^e vol. de son journal médico-chirurgical, cite précisément la description du muscle du sac lacrymal et de ses nerfs déjà décrits par Sæmmering.

Le Professeur G. Flajani veut prouver que la figure de Trasmondi est mauvaise et inexacte, et que les nerfs qu'il a décrits ne sont point dans la nature tels qu'ils sont représentés (1). E. M. BAILLY.

4. BICHAT'S GENERAL ANATOMY. Anatomie générale de Bichat, appliquée à la physiologie et à la médecine pratique; traduite du français, par Constant COFFYN. Revue par G. CALVERT. In-8., to. 1 et 2. Prix, 15 sh. 6 d. Londres; 1824; Highley.

5. ENCYCLOPÉDIE MÉTHODIQUE. 94°. livr. (1°. Physique, 2°. et dernière partie du to. 4, PYR-ZYM, in-4. de 65 f. 3 quart. — 2°. Système anatomique, dictionnaire raisonné des termes d'anatomie et de physiologie; par Hipp. CLOQUET. T. 1^{er}, A-ILI, in-4. de 48 f.— 3°. Planches du Dictionnaire de physique, 2°. partie $\frac{1}{2}$ f. et 73 pl.) Prix, broché, 33 fr.

6. BERICHTE VON DER KÖNIGL. ANATOMISCHEN ANSTALT ZU KÖNIGSBERG. Rapport de l'Institut royal anatomique de Königsberg; par Ch. Fr. BURDACH. In-8., avec pl., 6°. rapport. Prix, 12 gr. Leipsic; 1823; Dyck.

PHYSIOLOGIE.

7. OBSERVATIONS PATHOLOGIQUES À L'APPUI DES EXPÉRIENCES de MM. BELL et MAGENDIE, sur les fonctions de certaines parties du système nerveux; par M. BOULEY jeune, médecin vétérinaire à Paris. (*Recueil de Méd. Vétérinaire*, to. 1^{er}, p. 28.)

Un cheval entier de trait, devint boiteux de l'extrémité postérieure droite le 27 mai 1823. La claudication fut légère, et le 1^{er} juin elle avait entièrement disparu: on attela de nouveau le cheval au manège de la brasserie; après une demi-heure d'exercice, il était couvert d'écume, se soutenait à peine, et fléchissait sur ses membres postérieurs. On parvint, non sans difficulté, à le conduire à l'écurie, à peine y fut-il arrivé, qu'il tomba sur le côté, et se trouva dès lors dans l'impossibilité de se relever. Les membres postérieurs étaient dans un état complet de paralysie; l'application des sétons et des vésicatoires ayant paru causer beaucoup de douleur à l'animal, M. Bouley s'assura ce jour et le suivant que la sensibilité était extrême dans ces mêmes membres, auxquels on ne put toutefois faire exécuter aucun mouvement jusqu'à la mort de l'animal, qui arriva le surlen-

(1) Voy. le n°. 341 du *Bulletin* d'avril dernier, et le n°. 93 de février.

demain dans la nuit. A l'ouverture du cadavre, on trouva toute la partie inférieure de la moelle épinière, qui correspond à l'antérieure dans l'homme, ramollie et diffuente. La partie supérieure n'offrait aucune lésion ; la pulpe des paires lombaires et sacrées inférieures était peu consistante, et leurs enveloppes rouges et phlogosées.

La 2^e. observation est relative à un cheval qui, dans un choc violent, eut la partie postérieure du muscle masseter (zigomatos maxillaire) divisée dans toute sa profondeur, et dans toute son étendue de haut en bas, de façon que le nerf facial avait été inévitablement coupé. Après quarante jours de traitement, la plaie fut entièrement cicatrisée, mais les lèvres et les ailes du nez du côté droit restèrent pendantes, et dans un état continu de relâchement, en conservant toujours leur sensibilité naturelle. M. Bouley n'a point observé, comme M. Bell, que les paupières fussent paralysées; les muscles qui n'agissaient point, par rapport à l'expression de la physionomie, restaient également immobiles dans l'acte de la mastication.

Quant à la première de ces observations, les résultats sont tout-à-fait les mêmes que ceux obtenus des expériences de M. Magendie, sur les fonctions des racines des nerfs spinaux. G. F.

8. DE L'INFLUENCE DES AGENS PHYSIQUES SUR LA VIE ; par W. F. EDWARDS. D. M. In-8. de XVI et 564 p. avec 1 pl. Paris ; 1824 ; Crouhard.

Cet ouvrage mérite plus qu'une lecture ordinaire ; il a droit de notre part à une analyse rigoureuse.

Les propositions suivantes peuvent être considérées comme en offrant le sommaire. Elles peuvent être regardées comme l'expression exacte des résultats auxquels l'auteur arrive, des idées qu'il développe, et des opinions qu'il adopte, soit d'après ses propres recherches, soit conformément aux travaux des autres. Si nous ne citons pas textuellement, ce n'est que pour rendre la pensée avec le plus de précision possible. L'auteur étudie l'influence des agens physiques, c'est-à-dire de l'air, de l'eau, de la lumière et de l'électricité, d'abord sur les animaux à sang froid, puis sur les animaux à sang chaud, et spécialement sur l'homme : il termine par les applications à la médecine, à la physiologie, etc., des principes exposés dans le cours de son ouvrage.

Influence des agens physiques sur les animaux à sang froid.

1°. SUR LES REPTILES.

Influence de l'air et de l'eau sur les systèmes nerveux et musculaire.—L'air exerce sur l'économie vivante une influence au contact ou par impression. Cette influence, absolument distincte de celle qu'il exerce par l'intermède de la circulation et de la respiration, entretient l'action des systèmes nerveux et circulatoire, et sert par-là au phénomène général de la vie.

L'eau exerce aussi une influence au contact, mais cette influence ne vivifie point également les systèmes nerveux et musculaire, ne soutient point également leur action. Elle est nuisible à la vie.

Quoique le sang, privé du contact de l'air, soit passé à l'état du sang veineux, il entretient pourtant encore l'action des systèmes nerveux et musculaire, et sert ainsi à prolonger la vie.

Mais, outre l'influence qu'il exerce par impression, l'air en a une autre sur la peau, et par cette dernière il sert plus efficacement encore à la continuation de la vie.

Par cette action, qui a pour résultat la production d'une certaine quantité d'acide carbonique et qui constitue un mode particulier de respiration, des animaux de l'ordre des reptiles vivent long-temps enfouis dans le plâtre, le sable, etc. L'air pénètre alors à travers les pores de ces corps jusqu'aux animaux qui en sont recouverts. Ainsi se trouvent expliqués comme d'eux-mêmes des faits qui semblaient tenir du prodige; savoir que des crapauds ont été trouvés vivans dans de vieux murs, dans des blocs de charbon de terre, dans des pierres, où ils avaient peut-être vécu pendant un temps incalculable.

Toutefois les reptiles peuvent vivre pendant un certain temps hors de toute influence de la part de l'air, par exemple, dans le vide et mieux encore dans l'eau privée d'air par la distillation.

Influence de l'air absorbé par la peau et les poumons, ou respirations cutanée et pulmonaire. — Les grenouilles, les salamandres, les crapauds, vivent dans l'eau aux dépens de l'air qu'elle contient, et la peau est alors l'organe qui reçoit l'influence de ce fluide. En effet, d'une part, les mouvemens de déglutition par lesquels ces animaux respirent dans l'état ordinaire, sont alors suspendus, et l'on ne trouve aucune quantité d'eau

dans les poumons, et d'autre part, les membranes placées entre les doigts contiennent du sang vermeil.

La différence de température en introduit de grandes dans les résultats des expériences sur l'eau aérée. Les batraciens y vivent d'autant plus long-temps qu'elle est plus froide. L'eau étant à 42° ils y meurent dans tous les cas presque subitement, tandis que, en descendant de ce terme à 0°, la durée du temps qu'ils y vivent augmente progressivement.

Cette plus longue durée de leur existence n'est pas seulement en raison de l'abaissement de la température de l'eau, mais encore du peu d'élévation de la température atmosphérique, depuis un certain temps, avant l'époque de l'expérience; de telle sorte que toutes les autres circonstances appréciables, c'est-à-dire, l'état barométrique et hygrométrique de l'air, etc., la température de l'eau, et par conséquent la quantité de l'air qu'elle contient étant les mêmes, les grenouilles qu'on y plonge y vivent en automne le double du temps qu'elles y vivent en été, et en hiver le double du temps qu'elles y vivent en automne, résultats importants pour l'appréciation de l'influence des saisons dont les diverses températures opèrent un changement considérable dans la constitution animale, celui qu'opère le froid prolongeant l'existence sous l'eau, et *vice versa*.

Mais dans les circonstances les plus favorables, et quelle que soit la saison, jamais les grenouilles ne vivent au delà de quelques jours même dans l'eau aérée, à moins que celle-ci ne soit en quantité suffisante, convenablement renouvelée, et que sa température ne s'élève pas au-dessus de 10 à 12°. Alors, malgré l'absence d'organes spéciaux propres à la respiration de l'air contenu dans l'eau, c'est-à-dire de branchies, elles peuvent y vivre des mois entiers et même indéfiniment.

Elles peuvent vivre plusieurs mois dans l'eau courante à une température de 22°. Dans l'eau non aérée la température tant de l'eau que de l'air étant la même, elles ne peuvent vivre que la moitié du temps qu'elles vivent dans l'eau aérée.

Recouverts d'une enveloppe solide, les batraciens ne peuvent plus vivre dans l'eau aérée, même courante.

Dans l'air, s'il est très-humide et que sa température ne s'élève pas au delà de 10 à 12°, les grenouilles peuvent vivre jusqu'à 20 et 40 jours par la seule action de la peau, ou au moyen de la respiration cutanée, ce dont on s'assure en interceptant

toute communication entre l'air extérieur et les poumons, et mieux encore en extirpant ces organes.

Si l'on dépouille les batraciens de leur peau, ils ne survivent que quelques heures à l'opération.

En les plaçant dans des conditions telles qu'ils ne reçoivent que par les poumons l'influence de l'atmosphère, ils meurent au bout de 3 à 4 jours; mais si, pouvant respirer l'air atmosphérique, ils se trouvent placés dans une petite quantité d'eau, de manière que l'action de la peau ait lieu en même temps, ces deux conditions qui n'eussent pu, prises à part, qu'entretenir momentanément leur existence, la prolongent indéfiniment.

Ainsi les poumons et la peau sont indispensables à la respiration des batraciens, mais la dernière en est chez ces animaux le principal organe.

La quantité d'air consommé par la respiration des animaux dans l'eau, est remplacée par une nouvelle quantité qu'absorbe la surface liquide en contact avec l'atmosphère. Si donc les animaux y meurent, c'est que la masse de l'eau étant trop petite, les quantités d'air qu'elle dissout restent insuffisantes, ou que la température s'en est élevée au delà de 10 à 12°, ou que, n'étant point convenablement renouvelée, elle s'est corrompue par le mélange des matières animales excrétées.

La respiration pulmonaire suffit même en été, quoique difficilement, à certaines espèces de batraciens (grenouilles, crapauds bruns), parce qu'ils ont les poumons proportionnellement plus grands.

Influence de l'air relative à la transpiration pulmonaire et cutanée. — Ces excrétions ont lieu aux dépens de la masse des fluides. Leur produit se compose d'eau en grande partie, et d'une petite proportion de matière animale.

Elles entraînent une diminution dans le poids des animaux.

En pesant à des intervalles égaux et successifs, suffisamment éloignés, les animaux de l'ordre dont on s'occupe, on reconnaît qu'il y a décroissement progressif quant à la quantité et à la rapidité dans les pertes qu'ils font par la transpiration; ce qui tient à une diminution proportionnelle dans la masse des fluides.

Ce décroissement est uniforme dans des temps égaux, si les circonstances extérieures restent les mêmes; mais, parmi celles-ci, plusieurs peuvent le faire varier: 1°. Le mouvement de l'air,

c'est-à-dire le renouvellement de celui dont l'animal éprouve le contact; les pertes, suivant le plus ou moins de rapidité du mouvement, pouvant être du double, du triple et même du quadruple plus considérables : 2°. La température; elles sont sept fois plus considérables à 40° qu'à 0°. : 3° L'état hygrométrique; elles sont à leur minimum, mais non entièrement suspendues ou absolument nulles, quand l'air est saturé d'humidité: en s'éloignant de ce terme, pour s'élever jusqu'au degré de sécheresse plus ou moins complète, elles deviennent progressivement et jusqu'à dix fois plus considérables, dans le même intervalle de durée.

La transpiration est abondante dans le vide, et c'est cette circonstance qui fait que les animaux y meurent plus promptement que dans l'eau privée d'air. Elle est moins abondante quand les animaux sont enfoncés sous une masse solide, par exemple dans le sable sec, que quand ils sont exposés à l'air également sec; et c'est parce qu'ils ont moins promptement perdu dans le premier cas que dans le second la quantité de fluides nécessaires à leur existence, qu'ils vivent plus long-temps dans l'un que dans l'autre.

De l'eau relativement à l'absorption et à l'exhalation cutanée.
— Les grenouilles, plongées dans l'eau, l'absorbent, et par-là augmentent de poids.

Cette absorption et cette augmentation de poids vont aussi progressivement en diminuant, à mesure que les animaux approchent de leur point de saturation, c'est-à-dire, du terme au delà duquel leurs vaisseaux ne peuvent plus contenir de liquide.

L'augmentation du poids de l'animal par absorption dans l'eau est beaucoup plus rapide que sa diminution par la transpiration dans l'air.

Arrivé au terme de saturation par l'absorption dans l'eau, le corps ne s'y maintient pas; des alternatives d'augmentation et de diminution dans le poids de l'animal annoncent que le contact de l'eau n'empêche pas la transpiration de se faire, du moins en partie. Mais les pertes qui se font par la transpiration ne consistant pas seulement en eau, mais encore en une véritable matière animale, dont l'eau absorbée ne peut tenir lieu, il en résulte que la nutrition ne se fait plus, que le poids du corps finit par décroître progressivement, et que l'animal périt.

De ces deux fonctions, l'absorption et la transpiration, qui s'exécutent sous l'eau en sens inverse l'une de l'autre, la première à 0° l'emporte de beaucoup sur la seconde, tandis qu'à 30° c'est le contraire. Entre ces deux points, il en est un où elles se font équilibre.

2°. SUR LES TÉTARDS.

Les tétards ou larves des batraciens réunissent aux poumons des reptiles, les branchies des poissons. Ils se servent de ces deux espèces d'organes respiratoires suivant leur développement et leurs conditions physiques.

Ils peuvent vivre comme les grenouilles, par le moyen de la peau, aux dépens de l'air contenu dans l'eau; mais les branchies dont ils sont pourvus donnant chez eux plus d'étendue à la respiration aquatique, ils peuvent, sans puiser dans l'air extérieur, vivre long-temps dans l'eau à 25°.

Si on les tient dans l'obscurité, et qu'ils ne respirent point l'air atmosphérique, leur métamorphose est retardée ou même empêchée, etc.

3°. SUR LES POISSONS.

DE L'AIR.

Respiration aquatique. — Dans l'eau privée d'air, à 40°, ils meurent aussi promptement que les batraciens. La durée de leur existence y augmente progressivement à mesure que la température s'abaisse jusqu'à 0°, et vice versa.

Les individus les plus petits sont, ainsi que les plus jeunes, ceux qui supportent mieux l'élevation de température.

Dans l'eau aérée, la durée de leur vie, comme celle de la vie des batraciens, va en augmentant, lorsque la température restant la même, on augmente la quantité, ou que la quantité restant la même, on abaisse la température. Cette durée est égale lorsque, dans de certaines limites, on augmente ou l'on diminue en même temps et la température et la quantité.

Respiration atmosphérique. — Elle a lieu chez les poissons, et elle prolonge leur vie quand l'air de l'eau ne leur suffit plus. Hors de l'eau, ils périssent néanmoins bientôt par les pertes qu'entraîne alors chez eux la transpiration par l'enveloppe extérieure et par les branchies.

Les pertes qu'ils font par cette voie leur sont plus promptement funestes qu'aux batraciens, parce qu'à raison d'une moindre capacité de saturation ils absorbent, ils contiennent moins de fluide.

4°. SUR LES SAURIENS, LES OPHIDIENS ET LES CHÉLONIENS.

Leur enveloppe extérieure, comme celle des batraciens, court avec la respiration pulmonaire à soutenir leur existence dans leurs rapports avec l'air ; mais, comme chez les batraciens, la seule influence de la respiration pulmonaire peut à la rigueur, par plus d'étendue proportionnelle dans les organes de cette fonction, suffire, même en été, à la vie de certaines familles (serpens, tortues).

L'enveloppe extérieure des lézards, des serpents, et des tortues, comme celles faites avec des corps solides dont on recouvre les batraciens, ne leur permet pas de vivre dans l'eau aérée même courante.

L'enveloppe naturelle de ces animaux rend chez eux la transpiration beaucoup moins abondante, et par conséquent la durée de la vie plus grande lorsqu'ils sont privés d'alimens.

L'influence de la température est la même que dans les ordres précédens.

Influence des agents physiques sur les animaux à sang chaud.

CALORIQUE.—Le principal caractère qui distingue les animaux à sang chaud à différentes époques, depuis leur naissance jusqu'à l'âge adulte, se tire de leur faculté de produire de la chaleur, et du plus ou moins d'étendue de leur respiration.

Chaleur des animaux nouveau-nés.

1°. *Des Mammifères.* — La production de la chaleur, et par suite la température, est réellement moindre dans les jeunes individus que chez les sujets adultes. Si le volume du corps ou des conditions propres à l'enveloppe extérieure peuvent influer sur les résultats, ce n'est que d'une manière secondaire ; aussi ces animaux, dans les premiers temps de la vie, résistent beaucoup moins au froid, ou se refroidissent plus promptement.

Les mammifères se divisent en deux groupes, sous le rapport du degré plus ou moins élevé de la chaleur intérieure ; les uns, moins avancés dans leur développement, naissent pour ainsi dire *animaux à sang froid*, ex. chiens, chats, lapins, etc. ; les autres, plus avancés dans leur développement, ont, à l'époque où ils naissent, passé par le premier état, et sont dès lors *animaux à sang chaud*, ex. cochons d'Inde, etc.

Cette différence relative à leur chaleur ne subsiste que peu de temps ; la température est la même de part et d'autre, et à peu

près égal à celle des adultes, au bout de quinze jours ou environ, époque à laquelle les yeux, jusqu'alors fermés chez ceux qui se rapprochaient des animaux à sang froid, s'ouvrent à la lumière, et annoncent des changemens importants dans l'organisation interne.

2°. *Des Oiseaux.* — On évalue leur chaleur à deux, trois ou quatre degrés de plus que chez les mammifères.

La faculté de produire de la chaleur est aussi à son minimum dans les animaux de cette classe à l'époque de leur naissance, et elle s'accroît successivement jusqu'à l'âge adulte. Cette loi est commune à tous les animaux à sang chaud.

Chaleur des animaux adultes.

1°. *Des Mammifères.* — On sait que parmi eux, quelques-uns, appelés mammifères *hibernans*, ex. la chauve-souris, le hérisson, le léro, la marmotte, etc., aux approches de l'hiver, s'engourdissent, n'offrent plus qu'une respiration irrégulière, faible, long-temps suspendue, et une digestion, une nutrition si peu actives, qu'ils peuvent se passer de toute nourriture jusqu'au retour du printemps, et qu'éprouvant un refroidissement tel que leur température s'élève à peine au-dessus de celle de l'atmosphère, ils subissent ainsi une sorte de métamorphose qui les rapproche par plusieurs caractères des animaux à sang froid.

Ces effets de la température atmosphérique sur les animaux dont il est ici question, tiennent avant tout à ce que, par suite d'une particularité de leur organisation, particularité inconnue dans sa nature et appréciable seule par ses résultats, comme dans les divers individus de l'espèce humaine, ces animaux produisent habituellement moins de chaleur que les autres animaux adultes à sang chaud.

On peut produire à volonté les mêmes effets par l'influence d'un froid artificiel.

Ainsi, quoique les mêmes organes se retrouvent dans les mêmes classes et qu'il y ait dans l'état de vie ordinaire égalité de température chez les divers individus, on aurait tort d'en conclure que les ressources pour soutenir cette température sont aussi les mêmes.

Dans le passage de l'influence de l'été à celle de l'hiver, à mesure que la température s'abaisse, la faculté de produire de la chaleur augmente chez les animaux à sang chaud (autres que les

animaux *hibernans*) qui jouissent de toute leur activité, et dont la constitution est appropriée au climat.

La faculté de supporter l'abaissement de la température intérieure, ou, ce qui est la même chose, le pouvoir de vivre avec une réduction de la chaleur naturelle, va progressivement en diminuant dans les divers animaux et aux différents âges, à mesure qu'augmente la faculté de produire de la chaleur; ainsi, à son *maximum* dans les animaux à sang froid, elle est moindre dans les mammifères hibernans, et moindre encore dans les autres animaux à sang chaud: plus grande dans les premiers temps de la vie, elle est moindre dans l'âge adulte. Cependant le froid est plus nuisible aux jeunes sujets qu'aux sujets adultes, mais c'est que les premiers se refroidissent plus rapidement, parce qu'ils produisent moins de chaleur; la même température doit avoir sur eux des effets plus marqués: de là une cause de plus grande mortalité depuis la naissance jusqu'à l'âge adulte.

Après l'application momentanée du froid ou de la chaleur, la faculté de produire cette dernière reste moindre ou supérieure à ce qu'elle était d'abord. La même faculté augmente ou diminue progressivement, quoique le froid ou la chaleur restent les mêmes à mesure que leur application se prolonge.

AIR.

Influence de l'air dans la respiration.

Respiration des animaux nouveau-nés. — 1°. Les mammifères peuvent, quant à la faculté de vivre après leur naissance un temps plus ou moins long hors du contact ou sans l'influence de l'air, par exemple sous l'eau, se partager en deux groupes, comme sous le rapport du plus ou moins d'énergie dans la faculté de développer de la chaleur et de soutenir leur température. Chacun de ces deux groupes sont formés précisément par les mêmes animaux; en sorte que ceux des mammifères que l'on a dits se rapprocher sous ce dernier rapport des animaux à sang froid sont aussi ceux qui, comme les animaux à sang froid, peuvent vivre plus long-temps hors de l'influence de l'atmosphère, tandis que les autres sont à peu près dans le cas des animaux adultes sous l'un comme sous l'autre rapport.

A mesure que chez les premiers la faculté de produire de la chaleur se développe, la faculté de vivre sans respirer diminue

en proportion ; et de demi-heure qu'on la voyait durer , elle se réduit , au bout d'une quinzaine de jours , seulement à quelques minutes , comme chez les animaux adultes.

La faculté de vivre plus ou moins long-temps sous l'eau augmente avec la température de ce fluide , de 0° à 20° ; elle est stationnaire de 20° à 30° ; elle diminue progressivement de 30° à 40° . Ainsi la chaleur extérieure et la chaleur intérieure influent ici , chacune de leur côté , sur la durée des phénomènes.

2°. Ces considérations sont applicables aux oiseaux.

Respiration des animaux dans la jeunesse et l'Age adulte.

Les poumons sont , à vrai dire , chez les animaux à sang chaud , le seul organe de la respiration.

Leur étendue ou capacité est proportionnelle au volume du corps dans les divers ordres , etc. , et chez les mêmes individus aux différentes périodes de leur accroissement.

Deux individus de même espèce et de mêmes dimensions , offrant la même fréquence et la même étendue dans les mouvemens respiratoires , peuvent consommer pourtant , dans un temps donné , des quantités inégales d'oxygène , en vertu et par suite de particularités dans l'organisation.

Les jeunes animaux , c'est-à-dire les animaux âgés de quelques jours seulement , consomment , abstraction faite des différences de volume , moins d'oxygène que les animaux adultes , malgré la fréquence de leurs mouvemens respiratoires. On a vu que la faculté de produire de la chaleur est aussi moindre chez eux.

La chaleur de l'été en raréfiant l'air rend , toutes choses égales d'ailleurs , moins considérable la quantité qui en est consommée dans un temps donné ; en hiver c'est le contraire.

Les animaux qui peuvent subir un plus grand abaissement de température , ou qui supportent mieux le froid , sont aussi ceux qui vivent plus long-temps dans l'état d'asphyxie , c'est-à-dire sans le contact de l'air. Dans les diverses classes et aux différens âges , la chaleur extérieure et l'intérieure exercent une influence semblable sur la durée de la vie dans l'état d'asphyxie ; elles l'abrègent également , tandis que le froid la prolonge en agissant d'une manière spéciale sur les systèmes nerveux et circulatoire , probablement , quant au premier , en diminuant la vitesse du cœur , etc.

La respiration, soit cutanée, soit pulmonaire, au contact de l'air, est en elle-même, et abstraction faite de la transpiration, un grand moyen de refroidissement, un moyen puissant de contrebalancer les effets de la chaleur. Aussi les animaux peuvent-ils vivre à l'aide d'une respiration bornée, quand leur température est peu élevée; tandis qu'ils exigent au contraire une respiration de plus en plus étendue, à mesure que leur température s'élève.

La chaleur et un froid modéré activent les mouvemens respiratoires, et à cet égard l'influence de la température extérieure est d'autant plus marquée dans les diverses classes des vertébrés et aux différens âges, que la chaleur intérieure est moindre et la respiration moins étendue.

L'accélération de la respiration accroît la chaleur du corps, et s'oppose à son refroidissement; ou, si celui-ci a eu lieu, rétablit la chaleur naturelle, et même porte cette dernière au delà du terme ordinaire.

Des altérations de l'air par la respiration. — 1°. L'oxygène qui disparaît dans la respiration de l'air atmosphérique est absorbé en entier. Il est ensuite porté en tout ou en partie dans le torrent de la circulation.

Son absorption varie en quantité dans les diverses espèces, et dans la même espèce suivant l'âge et les dispositions particulières de l'individu, etc.

2°. Il est remplacé par une quantité d'acide carbonique, ordinairement moindre, quelquefois égale ou à peu près, quelquefois plus considérable du moins à ce qu'il paraît.

Cet acide n'est point formé par la combinaison directe, immédiate de l'oxygène de l'air avec le carbone du sang pendant l'inspiration; mais formé en partie dans le système circulatoire, par l'oxygène absorbé, et en partie dans le canal digestif, où il est aussi absorbé pour être porté dans le torrent circulatoire, il provient de la masse du sang, source commune des sécrétions dans laquelle on peut démontrer sa présence, et il en est éliminé par exhalation.

3°. Une certaine quantité de l'azote inspiré disparaît par absorption; une certaine quantité de l'azote expiré provient de l'exhalation qui s'en fait dans les poumons.

Tantôt les quantités absorbées et exhalées et par conséquent les quantités expirées et inspirées sont égales entre elles ou à peu

près; tantôt au contraire, à raison de conditions particulières relatives à la constitution ou aux circonstances dans lesquelles l'individu se trouve placé, etc. ou aux saisons, les premières l'emportent sur les secondes, et vice versâ.

Influence de l'air sur la transpiration.

Le produit de la transpiration est de même nature que chez les animaux à sang froid, c'est-à-dire composé d'eau en grande proportion, et d'une petite quantité de matière animale, variables suivant l'ordre, l'espèce, etc.

La transpiration se fait en même temps par évaporation et par transsudation, c'est-à-dire par un procédé purement physique et par une action qui paraît *le plus souvent* vitale. La transpiration par évaporation indépendante de toute espèce de transsudation, conséquence de la seule porosité, a lieu sur le mort comme sur le vivant, se passe sous l'influence des agents extérieurs, etc. La transpiration par transsudation, également indépendante, peut être modifiée par les agents extérieurs, mais ne dépend essentiellement que des forces inhérentes à l'économie vivante comme toutes les autres sécrétions du corps.

Les diverses conditions de l'air qui agissent sur les vertébrés à sang froid pour augmenter ou diminuer chez eux la transpiration, agissent de la même manière sur les animaux à sang chaud.

La sécheresse de l'air augmente la transpiration malgré le refroidissement auquel donne lieu l'évaporation de son produit; mais une grande élévation de la chaleur extérieure produit alors un phénomène inverse.

Le mouvement de l'air, c'est-à-dire le renouvellement des couches de ce fluide en contact avec le corps, augmente la transpiration insensible.

Elle est plus abondante quand la pression atmosphérique diminue.

Le produit de la transpiration par évaporation, est beaucoup plus abondante que celui de la transpiration par transsudation. Ce dernier ne constitue qu'environ la 6^e. partie du produit total, à moins que la température atmosphérique ne s'élève au delà de ses limites ordinaires, c'est-à-dire au-dessus de 20° ou environ.

Le 1^{er}. est presque de l'eau pure; le 2^e. se compose d'eau emportant avec elle une proportion notable de matière animale. C'est à raison de cette différence dans la nature des produits que

des deux modes de transpiration établis plus haut, le dernier affaiblit davantage.

L'évaporation peut être totalement supprimée; cela arrive quand l'air se trouve saturé d'humidité à la température de l'individu: la transpiration par transsudation peut l'être également, du moins en partie; on l'observe quand l'individu vient à éprouver le contact d'un froid plus ou moins intense. Mais l'évaporation et la transsudation ne peuvent être supprimées simultanément: dans le 1^{er}. cas, la transsudation continue; dans le 2^e., c'est l'évaporation. Il n'y a donc point et il ne peut y avoir de suppression de transpiration; il n'y a que des *suppressions de sueur*.

La transpiration pulmonaire ne se fait que par évaporation. Son produit ne s'échappe qu'à l'état gazeux. On n'y retrouve point comme dans la transpiration cutanée la *transsudation*, et, quant au résultat, un produit analogue à la sueur. Tout s'y fait par un procédé purement physique, c'est-à-dire seulement par évaporation.

La perte de liquide et par suite la diminution du poids du corps par la transpiration pulmonaire et celle qui se fait par la peau, sont de 1 à 2, c'est-à-dire que la première n'est que la moitié de la seconde.

La transpiration pulmonaire peut être entièrement supprimée par les conditions physiques qui empêchent l'évaporation, c'est-à-dire par un air saturé d'humidité, dont la température est égale ou supérieure à celle du corps.

Eau.

Absorption et exhalation dans l'eau.—Il y a transsudation dans l'eau même à une basse température. Elle est faible, surtout si l'individu est, quant aux fluides qu'il contient, dans un certain état de déplétion; l'absorption prédomine alors sur elle, et compense non-seulement les pertes faites par la peau, mais encore celles par les poumons; le poids du corps augmente. Quand la température a dépassé un certain temps, et à mesure qu'elle s'élève, on observe le contraire et d'une manière d'autant plus marquée que l'individu, quant à la quantité de fluides que contiennent ses vaisseaux, se rapproche davantage du point de saturation.

Absorption dans l'air humide.—L'absorption a lieu dans l'air humide comme dans l'eau; seulement elle est moins considérable, quoique pourtant elle puisse se faire en quantité suffisante,

non-seulement pour contrebalancer les pertes par transsudation, mais même pour prédominer sur elles.

Des pouvoirs échauffant et refroidissant des divers milieux. —

1°. Le pouvoir échauffant, c'est-à-dire celui de communiquer de la chaleur au contact, est plus grand à temps égal dans l'eau liquide que dans la vapeur aqueuse vésiculaire; dans celle-ci que dans la vapeur aqueuse transparente; et dans cette dernière que dans l'air sec. En sorte que de deux bains également chauds, l'un d'eau et l'autre de vapeur, toutes choses égales d'ailleurs, on supporte moins long-temps le 1^{er}, etc.

L'air chaud humide élève plus la température que l'air sec également chaud, non-seulement parce que le pouvoir de communiquer de la chaleur y est plus grand, mais encore parce que l'évaporation a lieu dans l'un et non dans l'autre.

Quand la chaleur extérieure devient considérable, celle des animaux s'élève aussi plus ou moins. Tous les vertébrés, ceux à sang chaud et l'homme même, ne résistent que jusqu'à un certain point à cette élévation.

A température égale et même inférieure, l'air chaud saturé de vapeur aqueuse transparente, et surtout de vapeur vésiculaire (ex. bains de vapeur), excite une transpiration plus abondante que l'air sec. Au même degré de chaleur, les pertes sont encore plus grandes dans l'eau à l'état liquide.

2°. A une température inférieure à celle du corps, l'air sec enlève moins de chaleur au contact (ou a un pouvoir échauffant moindre) que l'air humide; mais comme il en enlève davantage, à raison de l'évaporation qu'il favorise, on ne sait si dans le fait il en enlève plus ou moins. Les résultats paraissent se compenser. D'après la sensation et d'autres effets sur l'économie, on se-rail porté à adopter l'opinion que le refroidissement est plus grand dans l'air humide, etc.

LUMIÈRE.

L'action de la lumière sur les corps vivans favorise le développement de leurs formes, développement qu'il ne faut pas confondre avec l'augmentation de leurs dimensions générales.

C'est par elle que se prononcent les différences qui caractérisent les espèces, et dans la même espèce les divers âges.

Les peuplades sauvages qui marchent nues doivent à son influence le développement régulier et parfait de leur corps.

Les déviations, les difformités du rachitisme, etc., peuvent être en grande partie attribuées à son absence. Aussi l'insolation en est un des remèdes.

ÉLECTRICITÉ.

1°. Parmi les tissus vivans, le nerveux est le meilleur conducteur de l'électricité.

Lorsqu'un courant électrique s'établit au travers du corps, c'est par ce tissu qu'il est transmis.

Si le courant n'est formé que d'une seule espèce d'électricité, les molécules dont se compose le tissu nerveux tendent à se repousser l'une de l'autre ou à s'écarter. Si l'action de l'électricité est très-intense, elles se désunissent; elles se confondent avec la matière grasse qui isole les fibres; le fluide nerveux n'est plus transmis; toutes les fonctions du même système sont à l'instant détruites; l'irritabilité du système musculaire est anéanti et la vie se dissipe sans retour. Tels sont les effets de la violente commotion qui constitue le coup de foudre. La fluidité du sang que l'on observe alors paraît tenir à ce que l'attraction naturelle des molécules de ce fluide est aussi détruite et remplacée par l'état de répulsion propre aux molécules chargées de la même espèce d'électricité.

2°. Les fibres musculaires doivent être considérées comme formées d'un certain nombre de petites lignes droites susceptibles de s'incliner l'une vers l'autre sous des incidences variées. C'est dans cette inclinaison que consiste le phénomène de leur contraction. Il n'y a alors ni augmentation ni diminution réelles dans le volume des muscles, mais seulement raccourcissement des fibres par changement de direction dans les petites lignes dont on peut les considérer comme formées.

Le raccourcissement de la fibre musculaire en vertu de son élasticité, après qu'elle a subi un allongement par traction, n'est point accompagné de la formation des sinuosités ou zigzags qui ont lieu à l'instant de la véritable contraction. Ces deux modes de raccourcissement diffèrent donc comme les causes qui les produisent.

3°. La fibre nerveuse est composée d'un grand nombre de petits filamens aplatis, parallèles entre eux, égaux en grosseur, et continus dans toute la longueur du nerf. Ces filamens sont composés eux-mêmes de quatre fibrilles élémentaires, disposées

à peu près sur le même plan, ce qui leur donne l'aspect de rubans.

En se distribuant dans les muscles, les divisions nerveuses ont une tendance marquée à se diriger perpendiculairement aux fibres musculaires.

En arrivant à leurs dernières ramifications, les nerfs s'élargissent; leurs fibrilles élémentaires se séparent et s'étalent, se dirigent presque parallèlement entre elles et perpendiculairement aux fibres des muscles, traversent celles-ci en passant par le sommet des angles de flexion, c'est-à-dire des angles formés par l'inclinaison des petites lignes droites dont la fibre musculaire paraît formée à l'instant de sa contraction; et, revenant sur elles-mêmes en forme d'anse, retournent dans le tronc qui les a fournies, ou vont s'anastomoser dans un tronc voisin, en sorte que dans aucun cas elles ne paraissent avoir de terminaison véritable..... Ainsi les artères, fournissant aux muscles leurs matériaux nutritifs par transsudation au travers des parois, et par imbibition, ne se terminent réellement qu'en se continuant avec les veines, etc.

Dans cet état de choses, où l'on voit que les filets conducteurs des mêmes nerfs marchent parallèlement entre eux, les courans de fluide galvanique qu'ils transmettent, allant dans le même sens, s'attirent réciproquement, conformément à la loi découverte par M. Ampère, quand le corps isolant (la graisse) qui s'y oppose dans le trajet des nerfs, ne les empêche plus de le faire, ce qui a lieu dans les muscles; les filets nerveux se rapprochent, la fibre musculaire s'infléchit en zigzags, les muscles sont raccourcis, le phénomène de la contraction a lieu.

Les sécrétions paraissent se réduire à des actions de même nature que celle qui produit la contraction musculaire; elles paraissent se faire et ne pouvoir se faire que sous l'influence des forces électriques.

Le sang contient un peu de soude en excès : c'est le seul principe qui y soit libre; les autres y existent à l'état de neutralité saline.

Les organes sécréteurs, suivant la nature de la sécrétion dont ils sont chargés, séparent plus particulièrement, les uns les principes acides, les autres les principes alcalins; et c'est dans ce départ, qui peut être assimilé aux décompositions opérées par la pile, que semble consister tout le phénomène des sécrétions.

Applications.—1°. La faculté de produire de la chaleur diminue dans l'état de sommeil naturel, et la température de l'individu

baisse. Elle est moins énergique chez les habitans des climats chauds que chez ceux des pays froids.

Les sensations produites par l'air froid sec, ou l'air froid humide, égales d'ailleurs en intensité, diffèrent essentiellement dans leur nature. La 1^{re}. est plus superficielle; elle rougit la peau; elle procure un surcroît de forces, etc.: la 2^e. est plus profonde; elle fait pâlir la peau; elle dispose au tremblement, etc.

Chez l'homme, l'action nuisible du froid ne se fait pas toujours reconnaître par la sensation pénible à laquelle on donne le même nom. Cette sensation peut être remplacée par divers états de malaise, de douleur, de souffrance et d'incommodité, sur la nature desquels il est alors aisé de prendre le change.

L'influence d'un air humide et froid est, pendant le sommeil surtout, une cause de fièvre intermittente.

Le froid des accès de fièvres intermittentes consiste en une altération de la faculté de produire de la chaleur. La sensation que l'individu éprouve alors, et le résultat si souvent funeste des affusions froides, en est une preuve.

C'est en ranimant cette faculté qu'agissent les bains de vapeur employés comme moyen curatif dans le traitement des fièvres intermittentes. Ils agissent par leur température et par l'action vivifiante de l'air dont ils permettent le contact. C'est à raison de cette dernière circonstance qu'ils sont préférables aux bains liquides, d'ailleurs à température égale.

2^e. C'est parce que le bain liquide ne permet point le contact de l'air, qu'il entraîne la gêne de la respiration chez beaucoup de personnes, et qu'il affaiblit s'il est trop prolongé.

La gêne, l'anxiété, l'oppression, l'angoisse, la soif, qui accompagnent l'ascension des montagnes, tiennent surtout au plus ou moins d'abondance avec laquelle se fait alors l'évaporation pulmonaire, à raison de la raréfaction, de la sécheresse de l'air, et de la moindre pression qu'il exerce. En effet, si l'atmosphère devient humide, ces résultats cessent en grande partie.

L'accélération dans les mouvemens respiratoires et circulatoires, la faiblesse du corps, et la disposition au vomissement que l'on éprouve aussi dans le même cas, ou bien dans un appartement trop étroit, ou bien encore au sein des villes, dans les quartiers trop resserrés, dont l'air ne se renouvelle que difficilement, dépendent du peu d'étendue de la respiration, c'est-à-dire de la quantité insuffisante d'oxygène respirée dans un temps donné.

C'est pour cela qu'elles sont les symptômes de l'engorgement aigu ou chronique du poumon. Un obstacle mécanique ou résultant de maladie, par exemple celui qui existe dans l'inflammation des poumons, met la vie de l'individu en danger en diminuant ses rapports avec l'air, et par conséquent ses moyens de refroidissement. Il donne lieu à des symptômes moins graves, et entraîne des suites moins funestes chez les jeunes sujets que chez les sujets adultes, quoique la respiration soit de part et d'autre bornée au même degré, parce que les premiers, produisant moins de chaleur que les seconds, n'ont pas également besoin d'être refroidis par la respiration. C'est en diminuant la faculté de produire la chaleur qu'on sauve alors les malades par la saignée; car le sang influe puissamment sur la production de la chaleur, quelle que soit d'ailleurs la manière dont il y contribue.

L'air ne peut changer la forme et les dimensions des globules du sang. Variables suivant les classes et les espèces, ces conditions sont dans chacune appropriées à leur mode particulier de vitalité. Il n'a pas non plus, quant à la constitution de ces molécules, d'influence sur le noyau blanc qui forme leur centre; mais, par son contact, l'enveloppe colorée en rouge, qui avec le noyau central constitue chaque globule, passe du rouge obscur à une teinte vermeille, et cette modification dans l'état des globules, plus ou moins marquée suivant l'étendue des rapports avec l'air, n'a pas moins d'influence sur les phénomènes de la vie que les conditions relatives à la forme et aux dimensions.

L'homme, dont la peau est nue, délicate et sensible, est mieux disposé qu'aucun autre animal de la même classe à recevoir l'influence vivifiante que l'air exerce au contact. C'est pour cela que dans le cas d'asphyxie par submersion, il peut être rappelé à la vie par l'exposition à l'air, lors même qu'on n'observe plus aucun mouvement extérieur et que tout sentiment est perdu. Dans ces cas, comme dans celui d'asphyxie chez l'enfant qui vient de naître, l'action de la chaleur, par exemple celle d'un bain, peut être utile pour exciter les mouvements de la poitrine; mais l'emploi de ce moyen ne doit être que de courte durée, autrement il serait nuisible et bientôt funeste, puisqu'on a vu que tel est le résultat de l'influence de la chaleur dans le cas de respiration très-bornée, et qu'ici cette fonction est nulle, l'action de l'air se réduisant à celle qu'il exerce sur la peau.

3°. La transpiration par transsudation, causée par une chaleur élevée, continue long-temps après l'application de la cause, par exemple celle que provoque un bain chaud, long-temps après que l'on est sorti de ce bain.

Le travail de la digestion tend à diminuer la quantité de la transpiration pendant les premiers temps qui suivent le repas. Cependant si les boissons ont été abondantes, la transpiration peut au contraire augmenter.

Le sommeil la favorise et la rend plus copieuse.

La déplétion des vaisseaux, opérée par la saignée, recule le point de saturation du corps, c'est-à-dire le terme au delà duquel, dans l'état naturel, l'absorption cesse, parce que le corps ne peut plus contenir de liquides. L'absorption des liquides ingérés dans l'estomac peut alors rendre au sang la quantité d'eau qui lui avait été enlevée, et faire par-là que sa masse soit aussi considérable; mais la perte de son principal élément, c'est-à-dire des globules sanguins, n'étant point également réparée, la proportion de ses deux parties constitutives n'est plus la même.

La diète produit lentement une modification analogue dans l'état du sang, c'est-à-dire qu'elle fait aussi prédominer la partie aqueuse sur la partie animale, et rapproche sous ce rapport les vertébrés à sang chaud des animaux à sang froid. Par cette modification dans leur constitution, les animaux à sang chaud peuvent, comme les animaux à sang froid, supporter une respiration bornée, et résister à l'action d'une foule d'autres causes délétères.

GUERIN DE MAMERS.

9. VERSUCH EINER PHYSIOLOGIE DES BLUTES. Essai d'une physiologie du sang; par W. KRIMER. In-8., t. 1. Prix, 1 rxd. 16 gr. Leipsick; 1823; Cnobloch.

Cet ouvrage traite, en sept chapitres, de la formation du sang dans les animaux. — Des propriétés du sang (l'auteur prétend que le sang est animé). — Des propriétés chimiques du sang. — Des causes du changement de couleur dans le sang, par la respiration et par l'action des nerfs. — De la coagulation du sang. — De la propriété du sang dans les différentes classes d'animaux. En tête de ce volume est une liste de douze pages des ouvrages que l'auteur a cités et sur lesquels il appuie ses propositions. Le 2°. vol. traitera des fonctions du sang. (*Journ. gén. de la Litt. Étrang.*, janv. 1824, p. 6.)

10. THE PHRENOLOGICAL JOURNAL. Journal phrénologique, n^o. 2.
Édimbourg, 1824.

On y trouve d'abord quelques observations sur l'article *Cranioscopy* by Dr. Roget, inséré dans le supplément de l'*Encyclopædia Britannica*. L'auteur s'attache principalement à réfuter les objections que M. Roget oppose aux doctrines de MM. Gall et Spurzheim, et il passe sous silence l'inexactitude de l'exposé des principes phrénologiques, parce qu'il l'attribue à ce que M. Roget ne connaît pas suffisamment cette science. Dans un second article on explique, d'après les principes phrénologiques, les caractères de Louis XI et de Charles le Téméraire, tels qu'ils sont tracés dans Quentin Durward. Le troisième article consiste dans un parallèle entre les facultés que Dagald Steward croit nécessaires en Milton pour qu'il ait pu composer son *Paradis perdu*, et celles que les phrénologistes admettent pour concevoir cette production mentale. Les autres articles sont : un second dialogue entre un philosophe de l'ancienne école et un phrénologiste ; un examen phrénologique des vues de M. Owen, célèbre en Écosse par les soins qu'il prenait pour l'amélioration de la classe ouvrière : ce philanthrope croit pouvoir réformer la Société uniquement par l'influence des circonstances ultérieures ; une analyse phrénologique des talens et des caractères de Burke, Fox et Pitt ; sur la faculté et l'organe de la construction ; sur l'avantage d'être phrénologiste en voyageant ; des fragmens bibliques par Mary Anne Schimmelpenninck, et l'harmonie qui existe entre la phrénologie et la doctrine des saintes écritures, par George Lyon ; une narration du voyage depuis la baie de Hudson jusqu'à l'embouchure du Copper-Mine-River (fleuve des mines de cuivre) par le capitaine J. Franklin. On y fait sentir combien il est à regretter que ces voyageurs ne fussent pas des phrénologistes ; — exercice phrénologiste : un phrénologiste conçoit les différens degrés de développement des organes cérébraux d'après le tableau que Shakspeare fait du caractère de Jagu, et il envoie simplement cette notice à un autre phrénologiste et lui demande ce qu'il pense du caractère de la personne qui offre le développement cérébral indiqué ? Il est vraiment curieux de voir à quel point le caractère tracé de la sorte, ressemble à celui que Shakspeare avait créé ; sur les sinus frontaux ; sur l'effet du volume sur l'activité des organes ; des indications générales pour dé-

terminer le développement du cerveau; sur ce qui s'est passé dans la Société de médecine à Édimbourg par rapport à la phrénologie. Cette Société avait proposé la question suivante : « *La phrénologie fournit-elle une explication satisfaisante des facultés morales et intellectuelle de l'homme ?* » On a débattu cette question en présence de plus de quatre cents personnes, dans deux séances qui commencèrent à sept heures du soir, et dont la première dura jusqu'à deux heures et la seconde jusqu'à quatre heures du matin. Les phrénologistes auraient voulu publier les détails des débats. Un sténographe avait écrit les discours et plusieurs phrénologistes avaient pris des notes de tout ce qu'on avait dit. L'éditeur du journal phrénologique s'est adressé à tous les membres de l'opposition qui avaient parlé pour demander leurs discours; mais la Société de médecine a trouvé bon d'empêcher toute publicité. Elle a non-seulement refusé de donner les notes des discours, mais elle a même menacé l'éditeur du journal phrénologique de porter plainte contre lui devant les tribunaux s'il publiait un rapport des discours prononcés dans le sein de la Société. Sur les signes des temps ou sur la manière dont les ennemis d'une nouvelle science en général et ceux de la phrénologie en particulier se conduisent, tandis que les phrénologistes placent toute leur confiance dans la nature; quelques remarques sur le premier numéro du journal phrénologique; rapport des séances de la Société phrénologique d'Édimbourg; sur le développement du cerveau de John Thurtell et sur ses dispositions. Cet individu fut pendu à Hertford pour avoir commis un assassinat sur la personne du nommé Weare. Sp.

11. ZEITSCHRIFT FÜR DIE ANTHROPOLOGIE, n^{os}. 2 et 3, 1823.

La publication du Journal anthropologique de M. Nasse se poursuit avec une grande exactitude. Dans le 2^e. numéro se trouvent les articles suivans : Sur les conditions de la différence qui existe parmi les hommes, par M. Nasse. L'auteur fait observer que l'histoire naturelle s'accorde avec la tradition sur l'unité de l'espèce humaine. Il considère, dans les changemens qui arrivent, la disposition originaire et les causes occasionnelles. — Sur l'échelle de gradation de la nature, savoir : l'instinct, l'esprit et l'immortalité, par M. le Prof. Grohmann. Il dit n'être nullement disposé à dériver le monde spirituel de l'organisation, ni à refuser une âme aux animaux. — Des faits historiques qui prou-

vent que l'existence de la liberté morale est douteuse dans bien des cas où la loi punit de mort, par M. le Prof. Grohmann. Il démontre que le suicide est endémique et quelquefois épidémique; qu'il y a plus de crimes dans certaines saisons que dans d'autres, et, ce qui est remarquable, aux mêmes époques où les accès de folie sont plus fréquents. Il fait voir que les exécutions publiques attirent la foule, qui s'accoutume à cette sorte de spectacle, et que la peine capitale ne diminue pas le nombre des crimes. — Sur le volume proportionné des parties du corps, par le D^r. Fr. Bird. — Sur les cures miraculeuses du prince Hohenlohe et du paysan Martin Michel, par le D^r. Ulrich à Coblenz. L'auteur rapporte que le prince dit à un médecin : « Ne m'envoyez pas de malades qui souffrent d'un mal organique et incurable, je ne sais pas les guérir; mais envoyez-moi seulement ceux qui manquent de forces ou qui souffrent de leurs nerfs. » En effet, aucun boiteux, aucun épileptique, aucun aveugle et aucun sourd n'ont été guéris. Quelques malades n'ont été soulagés que momentanément. Néanmoins, M. Ulrich pense que les sentimens, lorsqu'ils agissent avec beaucoup d'énergie, exercent une grande influence sur l'état de l'organisation en général, et sur celui des organes digestifs en particulier. — Observation faite sur un enfant mort à cinq ans, chez lequel les deux couches optiques ont été désorganisées, tandis que la vue a été intacte jusqu'à la mort, par le D^r. Bergmann à Celle. Il rapporte aussi l'observation d'une aliénée morte à l'âge de 36 ans dans l'état d'idiotisme, chez laquelle on a trouvé dans les plexus choréïdes une cinquantaine de petits cristaux transparens, pour la plupart quadrangulaires. — Description de quelques cas d'aliénation mentale, avec des remarques, par M. le D^r. Schneider à Ettenheim. — Une seconde notice sur la maison des aliénés à Marsberg, par le D^r. Ruen, directeur de l'établissement. — Description d'un nouvel appareil pour la guérison des aliénés, employé dans l'hôpital de Saint-George, près Baireuth, par le D^r. Hirsch. — Enfin, un article sur la folie des femmes en couche, par le D^r. Gooch, publié dans les *Medical transactions* du collège des médecins à Londres, t. VI, traduit de l'anglais par le D^r. Busch, à Brême. Le D^r. Gooch montre l'avantage des purgatifs dans beaucoup de cas; il répond aux raisons qu'on allègue pour soutenir que la folie est une maladie de l'esprit, et il incline vers l'opinion opposée.

Dans le 3^e. numéro il y a d'abord un article intitulé : Étude

nécessaire à l'art de guérir, par le Prof. Windischmann. L'auteur cherche à établir que l'étude du moral de l'homme et celle de la puissance des sentimens, ainsi que la connaissance des rapports entre l'esprit et le corps sont indispensables pour le médecin. Il admet comme certain que quelques malades ont été guéris par la confiance qu'ils ont eue en Dieu et dans la prière. Cet article occupe une grande partie du 3^e. numéro et au moins trois quarts du 4^e., et il roule principalement sur l'importance de la foi chrétienne pour compléter l'art de guérir. — Les autres articles de ce numéro sont : De l'activité des sens dans les rêves, par le Prof. F. de Paula Grunthuisen, à Munich. — De l'activité du cerveau dans les manifestations de l'âme, par le D^r. F. G. Eggert. — Rapport sur l'ouverture du corps de quelques aliénés, par le D^r. Komberg, à Berlin. — Quelques idées pour contribuer à la physiologie du corps des nègres, par Nasse, qui considère la physiologie de la peau en elle-même, et par rapport à la digestion et à la nutrition. — Guérison d'une aliénée qui fut en démence pendant trois ans, par le D^r. Muller, à Wurzburg. — Remarques physiologiques et psychologiques, par le Prof. Grohmann. — Histoire d'un homme naturellement somnambule.

Le 4^e. numéro contient, outre la suite de l'article de Windischmann, mentionné ci-dessus, sur des connaissances qui manquent à l'art de guérir, un Mémoire de M. le Prof. Grohmann, sur cette question : L'état est-il en danger, si la peine capitale est suspendue pendant quelque temps ? M. Grohmann pense que cette expérience serait juste, humaine, et sans danger pour l'état.

SPURZHEIM.

12. NOTICE SUR DEUX ŒUFS DE POULE CONTENUS L'UN DANS L'AUTRE, et sans jaunes; par M. DEFRANCE.

S'il arrive quelquefois que des œufs de poule contiennent deux jaunes, on voit aussi que d'autres n'en contiennent aucun.

La poule qui a eu le jabot crevé, et dont il a été question dans le Bulletin général, et qui vit sans coq, a pondu trente-sept œufs depuis le 6 février dernier jusqu'au 26 mars. Le 28 elle en a pondu un qui était un peu moins gros et un peu plus allongé que les autres. Cet œuf, ayant été ouvert, s'est trouvé ne contenir que de l'albumine; et à la place du jaune, il se trouvait un petit œuf très-bien fait de la même grosseur que ce dernier. La

coque en était molle, et il ne contenait lui-même que de l'albumine.

DE FRANCE.

13. DISSERTATIO ANATOMICO-PATHOLOGICA DE MUTATO VASORUM SANGUIFERORUM DECURSU IN SCOLIOSI ET CYPHOSI. Dissertation sur les changemens qui arrivent dans la circulation, par suite des déviations en arrière et sur les parties latérales de la colonne vertébrale; par W. VROLIK.; in-4., 34 pag. Amsterdam; 1823.

Ce traité est divisé en 3 chapitres. Dans le 1^{er}. l'auteur traite en général des *scolioses* et des *cyphoses*, dont il indique brièvement les causes et les suites. Il reconnaît, avec Pott, que ces vices peuvent être la suite de la carie des vertèbres; mais il avoue que cette cause n'existe pas toujours. Il lui paraît probable que, par une pression trop forte et trop prolongée, l'équilibre est troublé entre les vaisseaux nutritifs et absorbans des cartilages placés entre les vertèbres. Ces cartilages sont détruits, en sorte que les deux vertèbres se trouvent en contact immédiat, et occupent la place des cartilages. Cette explication peut être bonne; toutefois il reste à savoir quelles sont les causes de cette pression forte et prolongée, à laquelle les cartilages ne peuvent opposer de résistance.

Au 2^e. chapitre M. Vrolik décrit les changemens dans le trajet des vaisseaux sanguins dans les déviations en arrière. La première planche jointe à la dissertation représente la colonne vertébrale, ainsi que le trajet de l'artère aorte et de ses ramifications, aboutissant à une seule *scoliose*. Dans sa description, qui est très-complète, il fait connaître non-seulement les changemens que l'on observe dans la direction de l'artère aorte, mais aussi chaque déviation que présentent les autres vaisseaux sanguins. Il termine cette partie par quelques conclusions tirées du changement de trajet des vaisseaux, et se rapportant autant à la médecine qu'à la chirurgie : la première, relative à l'artère sous-clavière, nous paraît surtout importante.

Au 3^e. chapitre l'auteur traite du changement de direction des vaisseaux sanguins dans la cyphose. La 2^e. planche, appartenant à ce chapitre, fait connaître un exemple frappant de vice de conformation, dont la pièce se trouve dans la riche collection du professeur Vrolik. Les deux dernières vertèbres du dos, et les cinq vertèbres lombaires se sont unies en un seul corps, tandis que les autres vertèbres du dos ont pris une direction horizontale. On

n'a pu découvrir aucune trace de carie, ni pendant la vie ni après la mort de l'individu. Le changement qui s'était opéré dans le trajet des vaisseaux sanguins est également remarquable : l'artère aorte présente diverses courbures qui forment un angle aigu et ferment presque le passage du sang. Ce chapitre est également terminé par quelques corollaires. L'auteur y parle en détail de l'origine des anévrismes, dont, suivant lui, la pression du sang sur les parois des vaisseaux n'est pas toujours la seule cause. D'autres circonstances contribuent au développement de cette maladie, et, à ce sujet, l'auteur rapporte des observations importantes, sur les pièces pathologiques qui se trouvent dans la collection de son père. M. Vrolik a traité d'une manière distinguée un sujet nouveau; sa dissertation ne sera point oubliée comme tant d'autres thèses académiques. (*Algem. Konst en Letterbode*, septemb. 1823, p. 157.) D.

14. JUMEAUX DANS LES MÊMES MEMBRANES, avec un seul placenta. (*Mag. der gesamm. Heilkunde*, p. 159.)

M. le Dr. Henn, de Lubeck, a observé, dans le mois de décembre 1820, un accouchement de deux jumeaux, dans lequel les deux fœtus se trouvaient contenus dans les mêmes enveloppes. Le premier est venu au monde par les pieds; et, comme le bassin de la femme était bien conformé, et que les douleurs étaient fortes, il n'y eut pas d'accidens : l'accouchement fut naturel. Le second enfant s'est présenté aussitôt après la sortie du premier par le sommet de la tête, sans qu'il se formât de poche des eaux. Le second accouchement fut aussi favorable que le premier. L'arrière-faix est conservé; il y a un seul placenta, et les mêmes membranes enveloppaient les deux fœtus. A.

MÉDECINE.

15. RECHERCHES STATISTIQUES SUR LA VILLE DE PARIS ET LE DÉPARTEMENT DE LA SEINE; recueil de tableaux dressés et réunis d'après les ordres de M. le comte DE CHABROL, Conseiller d'État, Préfet du départ.; 1 vol. in-8°, 1821, et 1 vol. in-4°, 1823.

16. CONSIDÉRATIONS SUR LES NAISSANCES ET LES MORTALITÉS DANS PARIS, par L. R. VILLERMÉ, D. M. P. Deux mémoires, l'un

publié en 1822 dans les bulletins de la société médicale d'é-
mulation et l'autre lu à l'Académie de médecine en 1824.

Notre intention est de présenter ici quelques-uns des résultats
consignés dans cet important travail et propres à intéresser les
médecins. Plusieurs de nos collaborateurs ont envisagé les don-
nées consignées dans les recherches statistiques sous un autre
point de vue.

Nous commencerons par faire connaître *le mouvement de la
population de la ville de Paris, depuis la fin du 17^e. siècle.*

Les premières données sur le mouvement de la population
dans Paris, remontant à l'administration de Colbert, elles sont
précieuses sous plusieurs rapports, mais malheureusement elles
sont incomplètes. Quoiqu'on possède des pièces authentiques
concernant la population de Paris, recueillies depuis 1670 jus-
qu'en 1821, ce n'est guère que depuis l'an 1710 que les résul-
tats deviennent comparables; cependant les données antérieures
ont fourni plusieurs documens utiles.

Dans l'intervalle d'un siècle depuis le commencement de 1710
jusqu'au commencement de 1810,

Le nombre total des naissances enregistrées est de 1,931,897

Le nombre des décès est de. 1,935,579

La différence du premier nombre au 2^e. est moindre que la
500^e. partie du premier.

Dans les 20 premières années du siècle à partir de 1710, le
nombre moyen des naissances annuelles était de 18,000; il est
devenu 18,500 dans les 20 années suivantes; il était, 19,000 de
1750 à 1770; 20,000 de 1770 à 1790; et 21,000 de 1790 à
1810.

Le rapport du nombre total des habitans au nombre annuel
des naissances a augmenté d'environ $\frac{1}{4}$ de sa valeur depuis
1700, en sorte que la population de la capitale, au commence-
ment du 17^e. siècle, n'excédait vraisemblablement pas 530 mille.

Rapport des nombres respectifs des naissances des deux sexes.

L'inspection des tables depuis l'année 1745 montre que le
nombre de naissances des garçons a toujours surpassé celui des
filles. On retrace toujours de ce rapport le nombre des enfans
trouvés, le nombre respectif des garçons et des filles approchant
d'être égaux; cela peut provenir, comme le pense M. Dela-
place, de ce qu'on apporte des campagnes, dans les hospices,

un plus grand nombre de filles que celui qui résulterait de la proportion des naissances, parce que les parens de ces enfans trouvent quelque avantage à conserver les garçons.

Le nombre total des enfans non abandonnés enregistrés depuis 1745 jusqu'en 1821 est 1,121,462.

Savoir : 573,700 garçons, et 547,763 filles; ainsi il résulte du rapport très-approximatif de ces nombres, que lorsqu'il naît à Paris 21 filles, il naît 22 garçons. Ce rapport est précisément le même que celui trouvé par une opération qui embrassait une partie notable du territoire français, c'est le résultat relatif à la population le moins variable et le mieux connu.

Comparaison des décès pour les deux sexes.

Le nombre des hommes morts dans un an, à Paris, surpasse en général celui des femmes.

Le nombre total des décès enregistrés depuis 1745 est 1,548,919 : savoir, 816,984 hommes et 731,935 femmes; le rapport de ces deux nombres diffère assez peu de celui de 28 à 25.

Comparaison du nombre des mariages au nombre des naissances.

Le nombre total des naissances depuis 1670 jusqu'en 1821, est 2,450,671, et le nombre total des mariages contractés dans cet intervalle de temps est 584,792; le quotient est à très-peu près, $4 \frac{1}{5}$.

Dans les 30 dernières années du 17^e. siècle de 1670 à 1700, le rapport du nombre des naissances au nombre des mariages, était environ $4 \frac{1}{5}$; à 5 mariages répondaient 24 naissances. Ce rapport a diminué continuellement; il était de $4 \frac{1}{6}$ depuis 1710 jusqu'à 1750, $4 \frac{1}{10}$ depuis 1750 jusqu'au commencement de 1790; et depuis ce temps il est devenu environ 4 moins $\frac{1}{10}$.

Depuis 1700, le nombre relatif des naissances a diminué d'environ $\frac{1}{5}$; en sorte qu'aujourd'hui, si la naissance d'un enfant suppose 33 ou 34 habitans, il y a un siècle on comptait un enfant nouveau-né pour 30 ou 29 habitans.

Le nombre relatif des décès a diminué comme le nombre relatif des naissances.

Variations du nombre des enfans abandonnés par leurs parens.

Depuis 1710 jusqu'à 1730, on compte sur neuf nouveau-nés 1 enfant abandonné; de 1730 à 1750, on en compte 1 sur 6; de 1750 à 1770, 1 sur 4, ou plus exactement 1 sur 3,8; de 1770

à 1790, 1 sur 3, ou plus exactement 1 sur 3,2; de 1790 à 1810, 1 sur 4, ou plus exactement 1 sur 4,4; pour les années subséquentes, les nombres inscrits dans les états se rapportent et aux enfans abandonnés par leurs parens et aux enfans naturels non-abandonnés.

Observations relatives au nombre variable des décès.

Le nombre total des décès de 1670 à 1787 est 1,600,801. Durant cette période, on observe qu'à mesure que les connaissances utiles se sont répandues et ont influé sur les actes de l'administration, les grandes mortalités de la capitale sont devenues beaucoup plus rares. On voit vers le commencement du 18^e. siècle dans le seul espace de 8 années, le nombre annuel des morts changer de 13,000 jusqu'à 29,000. A cette époque les hivers rigoureux, les disettes, les épidémies, le défaut de soins et de remèdes, l'insalubrité des hôpitaux et des habitations, produisirent ces funestes résultats.

Le nombre annuel des décès, toujours variable, s'est rapproché de sa valeur moyenne, qui augmente progressivement; il peut en différer aujourd'hui, soit en plus, soit en moins de la 15^e. partie de cette valeur, et vers la fin du XVII^e. siècle la différence pouvait être d'un quart, d'un tiers, ou même de moitié.

Mortalité dans les différentes saisons.

Si l'on compare les saisons, d'après le relevé des états de population comprenant 1,500,000 décès, c'est-à-dire depuis 1670 à 1788, en commençant par celles où le nombre des décès est le plus grand, on trouve cet ordre pour les mois: avril, 163, mars, 158; février, 153; mai, 149; janvier, 147; décembre, 130; juin, 129; septembre, 125; octobre, 123; novembre, 122; août, 120; juillet, 116.

Chacun de ces nombres exprime sensiblement la proportion de décès d'un jour dans chacun des mois de l'année. Le plus grand de ces nombres, celui d'avril, est au plus petit, celui de juillet, dans le rapport de 16 à 11.

Ces résultats, propres à la ville de Paris, pourraient être fort différens dans d'autres climats. Il est vraisemblable que la différence, qui existe entre le mois d'avril et le mois de juillet, sous le rapport des décès, tient aux différentes causes qui concourent à rendre les conditions de la vie difficiles et pénibles, donnent lieu au développement des maladies mortelles qui se terminent

Rapport des décès avec les âges.

Dans la 1^{re}. année, 16,552; de 1 à 5 ans, 16,073; de 5 à 10, 4,867; de 10 à 20, 6,135; de 20 à 30, 10,885; de 30 à 40, 7,571; de 40 à 50, 8,230; de 50 à 60, 9,497; de 60 à 70, 11,302; de 70 à 80, 8,548; de 80 à 90, 3,912; de 90 à 100, 307; 100 ans et au-dessus, 8.

Âges des individus morts de la petite vérole dans l'espace de 5 ans.

1^{re}. année, 263; 2^e., 300; 3^e., 344; 4^e., 308; 5^e., 254; 6^e., 89; 7^e., 168; 8^e., 91; 9^e., 84; 10^e., 53; 10 à 15, 165; 15 à 20, 147; 20 à 40, 148; 40 à 50, 6; 50 à 70, 5; 81 ans, 1; âges inconnus, 6.

Différence de la mortalité et des naissances chez les pauvres et les riches.

ARRONDISSEMENT POPULATION

MORTS A DOMICILE.

	MUNICIPAL.	DOMICILIAIRE.	En				
			En 1817.	En 1818.	En 1819.	En 1820.	En 1821.
Premier.	45,854.	778	787	904	863	985	
Douzième.	66,393.	1492	1679	1611	1633	1805	

Ce tableau fait voir que les pauvres et les riches occupent les deux extrémités de l'échelle de la mortalité; on y a comparé deux arrondissemens dont l'un, le 1^{er}., est le plus riche, c'est-à-dire a le moins de pauvres, et le douzième est le moins riche, c'est-à-dire a le plus de pauvres.

M. Villermé a déterminé pour chacun de ces arrondissemens le nombre des habitans qui vont mourir dans les hospices et hôpitaux de Paris. D'après ses calculs, la différence totale est telle qu'on s'éloigne peu du résultat mathématique en disant que lorsque 50 personnes meurent dans le 1^{er}. arrondissement, il en meurt 100 dans le 12^e. Il y a une naissance annuelle sur plus de 32 habitans du 1^{er}. arrondissement, et tout au plus une sur 26 du 12^e., et cependant il n'y a pas plus d'enfans de 0 à 5 ans dans ce dernier que dans le premier, preuve que les pauvres produisent plus d'enfans que les riches, mais les conservent moins.

Mortalité dans diverses professions.

Parmi les ouvriers de Paris dont le métier s'exerce à l'air libre et ne contribue pas, si l'on en excepte les blessures ou les accidens, à abrégér la vie, on voit toujours la mortalité diminuer avec l'augmentation des salaires.

En 1807 la mortalité générale dans les hôpitaux de Paris étant de 1 sur 7 $\frac{1}{100}$, elle fut pour les couvreurs de 1 sur 7 $\frac{1}{4}$; pour les compagnons maçons de 1 sur 6 $\frac{5}{10}$; pour les manœuvres maçons de 1 sur 5 $\frac{3}{10}$.

Beaucoup de professions donnent lieu au développement de plusieurs maladies et abrègent la vie. Les étameurs de glaces, les doreurs, les calcineurs de plomb, etc., les ouvriers des manufactures de produits chimiques sont sujets à divers accidens qui peuvent être fort graves; et comme l'action de ces causes est sans cesse renouvelée, ces malheureux succombent souvent fort jeunes encore. Les étameurs de glace de Paris, dit M. Villermé, ne croient pas qu'on puisse vivre plus de dix ans si l'on n'interrompt pas ce métier.

Les cordonniers sont souvent attaqués de phthisie et périssent souvent avant cinquante ans parce qu'ils se déforment la partie inférieure du sternum par la pression constante qu'ils y exercent; les garçons boulangers passent rarement cet âge; les vidangeurs existent à peine la moitié de la vie ordinaire, suivant Ramazzini et le professeur Hallé. Les verriers sont encore exposés à une foule de dangers et d'accidens. Les cardeurs, les tondeurs de peaux de lapins, les chiffonniers, périssent souvent d'une phthisie pulmonaire, causée par les poussières au milieu desquelles ils vivent.

Le tableau suivant, dressé par M. Masson, secrétaire de l'administration des hôpitaux, donne une idée de la mortalité dans les diverses professions. Ces résultats sont seulement ceux d'une année (1807). Pour arriver à quelque chose de précis il faudrait que ce travail eût été fait pendant un grand nombre d'années et tenir compte d'une foule de circonstances qui font varier les résultats.

PROFESSIONS.	MORTALITÉ DES HOMMES MALA- DES DANS LES HÔPITAUX.			MORTALITÉ DES FEMMES MA- LADES DANS LES HÔPITAUX.		
		sur			sur	
Allumeurs.	3		11	1		4
Allumettes (mâles, dans les rues).				3		13
Balayers.	0		10	1		6
Bardeurs.	0		17			
Batteurs en grange.	3		25			
Bijoutiers (ouvriers).	9		76	1		13
Blanchisseurs (1).	8		35	109		711
Bonnes d'enfants.				3		24
Bonnetiers (ouvriers).	11		109	2		11
Bottier (idem).	5		31			
Bouchers (id.).	11		77			
Boulangers (id.).	40		435			
Bourreliers.	11		45			
Boatonniers.	5		42	5		41
Bretelliers (ouvriers).				2		56
Brocanteurs.	7		30			
Brodeuses (2).				34		374
Broyeurs de couleurs.	2		16			
Brunisseuses.				1		20
Calcineurs de plomb (3).	1		8			
Cardeurs à la carde.	4		30	12		54
Carreleurs.	1		14			
Carriers.	24		132			
Charentiers (garçons).	1		22			
Chandeliers.	1		14			
Charbonniers.	5		25			
Charpentiers (ouvriers).	17		129			
Charretiers.	48		320			
Charrons.	13		94			
Chiffonniers.	7		37	10		70
Cloutiers.	2		38			
Colporteurs.	5		29			
Cochers.	52		301			
Commissionnaires.	24		148			
Cordiers.	6		24			
Cordonniers (4).	105		807	8		65
Corroyeurs.	5		65			
Couteliers.	1		18			
Coupeuses de poils.				7		24
Couturières (5).				190		1617
Cuisiniers.	27		136	31		266
Décrotteurs.	9		35	1		3

(1) Parmi les femmes portées sur les registres comme blanchisseuses, il y a beaucoup de filles publiques.

(2) Beaucoup de filles publiques et entretenues.

(3) Depuis plusieurs années on reçoit chaque année, à l'hôpital de la Charité, 140 à 200 malades avec des affections saturnines, et il est rare d'en voir mourir plus de six.

(4) Les cordonnières n'ont rien de commun avec les cordonniers quant aux causes de maladies.

(5) Même observation que pour les brodeuses.

Médecine.

413

PROFESSIONS.	MORTALITÉ		MORTALITÉ	
	DES HOMMES MA-	LADES DANS LES	DES FEMMES MA-	LADES DANS LES
	HÔPITAUX.	HÔPITAUX.	HÔPITAUX.	HÔPITAUX.
Dentellières (1).	»	sur »	15	sur 89
Doreurs sur bois.	5	55		
— sur métaux.	1	6		
Ébénistes.	11	131		
Écrivains en échoppe.	12	49		
Épiciers (garçons).	1	25		
Éventaillistes.	3	9	7	26
Femmes de chambre.			2	20
— de ménage.			7	33
Férrailleurs.	1	17	0	7
Ferblantiers.	6	39		
Fileurs.	3	58	49	372
Fondeurs (2).	14	72		
Frotteurs.	2	26		
Fruitiers (3).	3	18	20	189
Fumistes.	1	24		
Gagne-deniers.	74	341	17	62
Gantiers.			7	81
Garçons d'attelages.	0	60		
Gardes-malades.			13	67
Gaziers.	2	34	8	38
Halle (marchande à la).			2	21
Imprimeurs en lettres.	10	107		
Infirmiers des hôpitaux (4).	1	40	4	44
Jardiniers.	38	265	14	88
Journaliers.	130	857	154	812
Lapidaires (ouvriers).	1	20		
Layetiers.	1	14		
Limonadiers (garçons).	7	81		
Lingères (ouvrières) (5).			83	521
Marée (marchandes de).			2	53
Maréchaux.	10	93		
Mariniers.	3	45		
Matelassiers.	2	9	0	14
Mégissiers.	1	26		
Mendians.	4	6	3	18
Ménuisiers.	59	408		
Merciers.	1	11	1	
Militaires (garde de Paris).	100	2159		
Orphelins venant des hospices.	0	19		
Ouvriers au pont.	1	30		
— aux glaces.	2	39	2	13
— au canal de l'Ourcq.	4	227	1	17
— sur les ports.	8	59		

- (1) Même observation que pour les brodeuses.
- (2) Même observation que pour les calcineurs de plomb.
- (3) Les uns vendent dans les rues, les autres à domicile.
- (4) On les fait compter parmi les malades pour des indispositions légères, qui ne feraient pas recevoir d'autres personnes dans les hôpitaux.
- (5) Même observation que pour les brodeuses.

Médecine.

PROFESSIONS.	MORTALITÉ DES HOMMES MALADES DANS LES HÔPITAUX.		MORTALITÉ DES FEMMES MALADES DANS LES HÔPITAUX.	
Palefreniers.	7	sur 89		
Passementières.			7	sur 30
Pâtissiers.	3	37		
Paveurs.	2	36	"	"
Peintres en bâtimens.	17	175		
— en voitures.	8	32		
Perruquiers.	21	177	5	10
Plombiers.	4	28		
Polisseurs.	5	23	5	54
Porteurs.	10	70	7	66
— d'eau.	22	149	2	15
Portiers (1).	18	63	25	67
Potiers d'étain.	1	4		
— de terre.	4	16		
Ramoneurs.	2	38		
Ravaudeuses.			40	269
Relieurs.	2	22	4	21
Repasseuses.			9	24
Revendeurs.	9	32	96	537
Ruñanières.			3	22
Savetiers.	4	11	1	1
Scieurs de long.	10	90		
Selliers.	14	68		
Serruriers.	40	377		
Tabliers.	15	77	1	8
Taillandiers.	2	28		
Taillleurs d'habits.	60	505	10	44
— de pierre.	18	87		
Tanneurs (ouvriers.).	1	32		
Tapissiers. (Id.)	7	32		
Teinturiers.	3	36	1	5
Terrassiers.	41	429	0	11
Tisserands.	13	146	2	10
Tonneliers.	13	92		
Tourneurs en bois.	10	74		
Traiteurs.	0	17		
Tricoteuses.			3	14
Valets de pied.	0	18		
Vidangeurs (2).	1	14		
Vignerons (3).	14	70	6	41
Vin (garçons mds. et mdes.).	14	160	4	10
Vitriers.	4	20	7	"
Voituriers.	8	27		

(1) Pouvant souvent garder leurs portes quoique malades, les portiers ne se présentent souvent dans les hôpitaux que quand leurs maladies sont déjà irrémédiables.

(2) Ils gagnent de très-bons salaires, ne travaillent que rarement plus de deux nuits de suite, et se tiennent très-proprement hors de leur travail.

(3) La plupart venus de la campagne comme incurables.

Proportions de quelques causes de mort entre elles.

D'après les calculs de M. Benoiston de Châteauneuf, pendant les années 1816-17-18 et 19, il est mort dans Paris, par suite des maladies des poumons, 18,932 individus.

Pendant ces quatre années la mortalité causée par l' <i>asthme</i> (1)			
a été de	1	sur	100 $\frac{7.5}{100}$
Par les catarrhes pulmonaires,	1	sur	14 $\frac{6.1}{100}$
Par les fluxions de poitrine,	1	sur	31 $\frac{4.0}{100}$
Par la phthisie,	1	sur	8 $\frac{2.1}{100}$

En comparant ces résultats au nombre total des décès 21,334, on trouve 1 à 4,52, ou à peu près, pour le rapport du nombre des individus morts de maladies de poitrine, c'est-à-dire environ deux neuvièmes de la population. La proportion des phthisiques est encore plus grande à Londres qu'à Paris.

Morts par suite de la petite vérole pendant l'espace de 5 ans.

		Mâles.	Femelles.	Total.
Pour	1817	401	344	745
	1818	507	486	993
	1819	199	156	355
	1820	59	46	105
	1821	147	125	272
Total général :				2,670.

Les morts violentes volontaires ou accidentelles ont été,

		Mâles.	Femelles.	Total.
Pour	1817	" "	" "	656
	1818	" "	" "	605
	1819	449	156	605
	1820	489	228	717
	1821	480	177	657
Total général :				3,240

Dont 67 écrasés, 16 assassinés et 12 suppliciés. Sur 1,979, total des trois dernières années, 511 étaient mariés.

Suicides.

1,730 suicides ont été tentés ou effectués; 1,124 par des hommes, 606 par des femmes, 862 par des individus mariés, 868 par des célibataires.

(1) Diverses maladies sont confondues sous ce nom.

Motifs présumés.

Passions amoureuses,	121
Maladies, dégoût de la vie, faiblesse et aliénation d'esprit,	628
Mauvaise conduite, jeu, débauche, etc.,	228
Indigence, perte de places, d'emplois, dérangement d'affaires,	342
Crainte de reproches et de punitions,	58
Motifs inconnus,	353
Total:	3,730.

Le genre de mort le plus commun a été la submersion; le plus rare, le poison; la cause la plus fréquente, les chagrins domestiques, d'où naît le dégoût de la vie (628 sur 1,730). Le mois d'avril est celui de tous où les suicides sont les plus nombreux; comme il est aussi, avec le mois de mars, celui où l'on compte le plus de décès.

Mortalité dans les hôpitaux de Paris.

Dans le Mémoire sur les hôpitaux de Paris, de Tenon, on trouve qu'à l'Hôtel-Dieu, avant la révolution, la mortalité était de 1 sur 4 malades $\frac{1}{4}$, sans y comprendre 400 nouveau-nés qui mouraient à l'hôpital des Enfants-Trouvés de l'endurcissement du tissu cellulaire, et les nouvelles accouchées, dont il périssait 1 sur 15, au lieu de 1 sur 31 comme dans les autres hôpitaux.

La mortalité était, à l'Hôtel-Dieu,

En 1817	de 1	sur	$4 \frac{42}{100}$
1818	1	sur	$5 \frac{15}{100}$
1820	1	sur	$6 \frac{7}{100}$

A la Charité,

En 1817 et 1818	de 1	sur	$5 \frac{15}{100}$
1820	1	sur	$5 \frac{70}{100}$

De 1804 jusqu'à 1814, la mortalité avait été dans ce même hôpital de 1 sur $7 \frac{11}{100}$.

De la mortalité, par ordre de maladie, à l'Hôtel-Dieu en 1807;
tableau rédigé par M. Masson, secrétaire de l'administration
des hôpitaux. (Mémoire de M. Villermé.)

MALADIES.	HOMMES.	FEMMES.	AGES.
Fièvres continues, syno- ques.	1 sur 7,57	1 sur 6,24	de 15 à 40
— rémittentes.	— 2,66	— 2,44	» »
— Intermittentes.	— 31,36	— 275,00	15 50
— éruptives.	— 6,33	— 7,25	15 30
Inflammations, fluxions, catarrhes.	— 4,25	— 4,31	20 50
Névroses.	— 1,85	— 2,19	15 60
Lésions organiques.	— 2,00	— 1,91	20 60
Hémorrhagies, flux.	— 10,50	— 16,76	20 50
Cachexies, virus.	— 1,66	— 1,51	15 50
Maladies des os.	— 9,	— 14,16	20 60
Tumeurs, hernies.	— 10,75	— 9,69	20 30
Plaies, ulcères.	— 14,19	— 6,71	20 60
Autres maladies externes locales.	— 7,36	— 33,33	20 50

Tableau de la mortalité à l'hôpital des Enfants en 1818. (L'âge
des enfans varie de 2 à 15.) (Mémoire de M. Villermé.)

	MALADIES AIGUES.				TOTAL
	MÉDECINE.	VARIOLE.	CHIRURGIE.	SCROFULES.	GÉNÉRAL.
Garçons.	1 sur 2 $\frac{94}{100}$	1 sur 1 $\frac{91}{100}$	1 sur 6 $\frac{47}{100}$	1 sur 4 $\frac{60}{100}$	1 sur 4 $\frac{74}{100}$
Filles. .	1 sur 3	1 sur 2 $\frac{41}{100}$	1 sur 5 $\frac{50}{100}$	1 sur 5 $\frac{18}{100}$	

En 1819, la mortalité a été de 1 sur 5 $\frac{6}{100}$; la mortalité générale de 1804 à 1814 a été de 1 sur 5 $\frac{1}{4}$. Le plus grand nombre des enfans admis dans l'hôpital avec des maladies aiguës périssent dans les premiers jours qui suivent leur entrée, et surtout dans les 24 premières heures.

Tableau de la mortalité à l'hôpital Saint-Louis, destiné aux
maladies chroniques, mais principalement à celles de la peau,
pendant l'année 1818.

Fiévreux,	1 sur $\frac{61}{100}$
Blessures et ulcères,	1 sur $\frac{80}{100}$
Gale,	1 sur 58
Dartres, teignes et scrofules,	1 sur 14

Syphilis,	1	sur	157
Scorbut,	1	sur	2 $\frac{86}{100}$
Rhumatismes,	1	sur	8 $\frac{11}{100}$
Épilepsie,	1	sur	29 $\frac{50}{100}$
Paralysie,	1	sur	4 $\frac{2}{100}$
Total général,	1	sur	14 $\frac{1}{100}$

Dans l'espace de 10 ans, de 1804 à 1814, la mortalité moyenne n'avait été, dans cet hôpital, que de 1 sur 26 $\frac{6}{100}$; elle a beaucoup augmenté, comme on vient de le voir, en 1818; en 1819 elle a été de 1 sur 16 $\frac{44}{100}$.

A l'hôpital des *Vénériens*, destiné au traitement des maladies syphilitiques, il y a eu pendant long-temps 1 mort sur 47 à 48 malades; de 1804 à 1814, la mortalité générale a été de 1 sur 24; en 1818 elle s'est trouvée 1 sur 17, dont : hommes, 1 sur 59; femmes, 1 sur 40; nourrices, 1 sur 87; enfans, 1 sur 2(1). Ce degré considérable de mortalité tient à la gravité d'un certain nombre d'individus envoyés des autres hôpitaux, et à ce qu'il règne quelquefois des fièvres de mauvais caractères.

A l'Hôpital de la *Pitié*, où sont envoyées les filles publiques atteintes de syphilis, la mortalité est de 1 sur 185 $\frac{80}{100}$; les vénériens de 15 à 20 ans forment presque le quart de ceux qui sont dans les hôpitaux, et de 20 à 30 un peu plus de moitié; passé 50, ce n'est plus que dans le rapport de 2 sur 100.

A l'Hôpital d'*accouchement*, la mortalité a été, en 1817, de 1 sur 17; et en 1818 de 1 sur 48; en l'an X elle fut de 1 sur 115 $\frac{1}{2}$; et pour les 6 premiers mois de l'an XI de 1 sur 21 $\frac{1}{2}$.

La population moyenne des hôpitaux est de 4000 à 4700. Il y entre annuellement 35,500 personnes; en 1819, la mortalité générale a été de 1 sur 7,58; en 1820, de 1 sur 8,04.

Mortalité dans les hospices.

Dans l'*Hospice d'allaitement* ou des enfans trouvés, la mortalité pendant 8 jours $\frac{10}{100}$, durée moyenne du séjour de chaque enfant dans l'hôpital avant d'être remis à une nourrice, a été de 1 sur 3,74; en 1810 de 1 sur 3,82; la durée moyenne du séjour étant 9 jours.

(1) Chaque fois, dit M. Villermé, qu'on a examiné séparément la mortalité des enfans et celle des adultes, la différence a été presque aussi considérable.

A la *Salpêtrière* et à *Bicêtre*, hospices destinés aux vieillards, la mortalité en a été de :

	INDIGENS valides et infirmes.	Fous et imbécilles.	ÉPILEPTI- QUES.	AFFECTÉS de cancer.	TOTAL général.	Mouve- ment de l'infir- merie.
A Bicêtre (hommes), 1818.	1 sur 8,20	1 sur 8,17	1 sur 15,47	1 sur 4,90	1 sur 8,56	1 sur 4,52
1820.	7,69	6,95	7,60	4,60	7,05	3,70
A la Salpê- trière (femmes), 1818.	1 sur 8,05	1 sur 6,50	1 sur 9,40	1 sur 2,21	1 sur 6,50	1 sur 3,15
1820.	8,20	8,05	17,66	1,55	6,78	3,06

La mortalité des fous relative aux âges a été établie ainsi qu'il suit, par M. Esquirol :

AGE.	BICÊTRE de 1784 à 1794.	LA SALPÊTRIÈRE de 1804 à 1814.
De 20 à 30 ans.	25	58
30 à 40	176	83
40 à 50	215	143
50 à 60	134	173
60 à 70	90	123
70 et au-delà.	45	210
	685	790

Sur les 790 femmes de la *Salpêtrière*, 282 sont mortes dans la première année de leur entrée, 227 dans la seconde, et 181 dans la troisième.

La mortalité dans la manie est de 1 sur 25; dans la monomanie, de 1 sur 16; dans la démence, de 1 sur 3. Rarement les idiots et les imbécilles dépassent 30 à 40 ans.

Dans notre prochain cahier nous dirons un mot de la mortalité dans les prisons, et nous tirerons quelques conséquences des données contenues dans ces recherches statistiques; dans cet article nous n'avons fait que suivre pas à pas notre confrère, M. Villemé, qui depuis long-temps s'occupe avec succès de ce genre de recherches. Avant de terminer nous rappellerons une conséquence importante qui résulte d'un examen fait année par année des événemens physiques, politiques et moraux, rapprochés des variations successives dans la population. Il a vu que toutes les

fois que le peuple souffre, quelle qu'en soit la cause, le nombre des morts augmente, celui des naissances diminue, et la durée moyenne de la vie diminue. Au contraire, si le peuple est heureux, le nombre des décès diminue, celui des naissances augmente et la durée moyenne de la vie s'accroît.

M. Villermé s'est occupé de déterminer l'influence des disettes sur les naissances, des mois dont la mortalité a principalement diminué depuis un siècle; il examine les causes de la diminution de fécondité et les trouve principalement dans la prévoyance des citoyens qui fait craindre la misère, et dans toutes les circonstances qui assurent plus qu'autrefois la vie dans Paris.

Ajoutons ici deux relevés des tableaux sur le nombre des vaccinations gratuites et des secours administrés aux noyés.

Vaccinations gratuites dans Paris pendant 5 ans.

	Mâles.	Femelles.	
Pour 1817,	1590	1611	3201
1818,	1003	1093	2096
1819,			946
1820,			861
1821,			1137
Total général,			8241.

Pendant les trois dernières années, le nombre des vaccinations gratuites n'est que le 25^e. des naissances.

Secours administrés aux noyés en rivière dans le ressort de la préfecture de police.

	Mâles.	Femelles.	
En 1819, noyés	209	62	271
1820,	208	62	270
1821,	246	64	310
Total général,			851.

Sur les 851 individus 667 n'étaient pas susceptibles de secours, 184 ont donc été secourus, 19 l'ont été inutilement. DEFERRON.

17. TABLEAU DE LA MORTALITÉ DANS LES SALLES DU VAL-DE-GRACE pendant cinq années consécutives.

Ce rapprochement, que nous empruntons à la Gazette de santé du 5 mai 1824, nous a paru assez piquant pour que nous le

donnions ici comme supplément aux tables de mortalité des hôpitaux que nous avons données d'après le mémoire de M. Villermé.

Années.	M. Vaidy.	M. Drsgenettes	M. Pierre.	M. Broussais.
	mort.	malad. mort.	malad. mort.	malad. mort.
1815.	1 sur 17.	1 sur 19.	1 sur 16.	1 sur 11.
1816.	1 24.	1 22.	1 25.	1 19.
1817.	1 18.	1 20.	1 24.	1 14.
1818.	1 15.	1 16.	1 20.	1 12.
1819.	1 12.	1 22.	1 18.	1 8.

18. BIBLIOTHECA MEDICO-CHIRURGICA ET PHARMACEUTICO-CHIMICA, ou Catalogue des ouvrages de médecine, chirurgie, pharmacie, et chimie, publiés en Allemagne depuis 1750 jusqu'à la fin du 1^{er}. semestre de 1823. Édit. revue et considérablement augmentée; prix, 16 gr. Berlin; Enslin.

19. ARCHIV FOR LÆGEVIDENSKABENS HISTORIE I DANMARK.... Archives pour l'histoire de la science médicale en Danemark, publiées par le Professeur J. D. HERHOLDT. T. 1^{er}, cahier 1, in-8., 192 p. Prix, 2 rix. Copenhague; 1823.

En prenant pour terme de ses recherches historiques la fin du règne de Frédéric II, en 1588, l'auteur a divisé son sujet en sept parties, savoir: 1^o. histoire générale de la médecine en Danemark; 2^o. études de cette science à l'université de Copenhague; 3^o. emplois médicaux; 4^o. histoire et études de la chirurgie; 5^o. pharmacie; 6^o. institutions médicales et police sanitaire; enfin, 7^o. littérature médicale. Un mémoire pour servir à l'histoire de la médecine dans le nord, par le profes. P. E. Müller, est mis à la tête de cet ouvrage curieux. On n'y apprend pas beaucoup de médecine; mais il y a des faits intéressans, par exemple on voit que déjà dans l'antiquité les rois du nord touchaient les écrouelles, ainsi que firent, plusieurs siècles après, les rois de France et d'Angleterre. Il existe, sur l'ancienne médecine dans le nord, un traité particulier de J. Gislesen, sous le titre de *Tentamen histor. de medicind veterum septentrionalium*, 4 part. 1779—82. M. Herholdt ne date les études médicales en Danemark que des temps postérieurs à la réformation religieuse, lorsque les querelles de théologie, ayant cessé, permirent aux savans et aux gouvernemens de s'occuper de choses d'une utilité plus directe. C'est depuis les rois du nom de Christiern que l'on commence à avoir des renseignemens sur les médecins royaux;

celui de Christiern III, nommé *Jacques Bonding*, a laissé un rapport médical assez remarquable pour le temps, c'est-à-dire pour le milieu du 16^e. siècle. C'est au 17^e. siècle que Copenhague eut un médecin en titre (*stadsphysicus*). Les barbiers furent, en Danemark comme en d'autres états, les premiers chirurgiens; leur nom danois *badskere* peut venir aussi de *bad* bain, en sorte que les baigneurs ont pu aussi être les premiers qui aient exercé la chirurgie. Dans les maladies contagieuses, qui n'étaient alors que trop fréquentes, ils exerçaient la police sur les malades, et en temps de guerre ils accompagnaient les armées en qualité de chirurgiens de terre et de mer. M. Herholdt publie les statuts de la corporation des maîtres barbiers de Copenhague; ils sont de la date de 1577. On trouve dès le commencement du 16^e. siècle des exemples de pharmaciens ambulans en Danemark. Le premier privilège d'une pharmacie permanente, à Copenhague, est de 1514; cependant cet établissement n'eut pas de suite. Encore en 1546 il n'y avait qu'une seule pharmacie dans tout le Danemark et la Norvège; le Jutland septentrional n'en eut une qu'en 1577. La première ordonnance royale sur les hôpitaux, datée de 1537, fait partie d'un règlement ecclésiastique. On peut voir sur ces matières l'ouvrage de Bartholin, *De medicinis Danorum domesticis*. Une notice bibliographique des ouvrages relatifs à la médecine et publiés depuis 1478 jusqu'en 1588 termine ce cahier. Pour cette partie l'auteur a pu profiter d'un travail de Mangor, imprimé dans un recueil périodique danois sous le titre de *Bibliotheca Danorum medica*. D.

20. COMMENT. MEDICÆ DE IRRITABILITATIS NOTIONE, NATURA ET MORBIS (auctore *Reil*); par GAUTIER. Gr. in-8°, rel. 8 gr.

21. NACHTRAGE ZU DEN ERFAHRUNGEN ÜBER DIE ENTZÜNDUNG DER MILZ. Supplément aux observations et expériences faites sur l'inflammation et l'accroissement de la rate; par Fr. HEUSINGER. In-8°. Prix, 1 rixd. 4 gr. Eisenac; 1823; Boercke.

Ces observations sont suivies de 29 histoires de maladies, la plupart tirées de l'ouvrage de Grotanelli sur le même sujet.

22. UEBERSICHT ÜBER DIE VOLKSBRANKHEITEN IN GROSS-BRITANNIEN. Tableau des maladies populaires de la Grande-Bretagne avec leurs causes; par F. AUTENRIETH. In-8°. ; prix, 1 fl. 24 kr. Tubingue; 1823; Laupp.

Un voyage que l'auteur a fait en Écosse, en Irlande, et en Au-

Angleterre, l'a mis à même de juger de l'état de la Grande-Bretagne, et lui a procuré la connaissance personnelle des principaux médecins de ce pays, ainsi que le libre accès dans les hôpitaux et les bibliothèques publiques et particulières; il a profité de ces avantages et a composé l'ouvrage annoncé qui contient des observations exactes et des détails intéressans.

23. FRIEDLENDER (L. H.) DE INSTITUTIONE AD MEDICINAM LIBRI II, TIOTORUM atque scholarum causâ editi. In-8°; Halæ; 1823.

Cet ouvrage, divisé en deux parties, contient une introduction générale et particulière à l'étude de la médecine, et des conseils aux parens et aux instituteurs pour l'éducation des jeunes gens qui se destinent à l'état de médecin. Les différens chapitres traitent : de la nécessité pour un médecin de connaître les langues grecque, latine et modernes, l'histoire, les beaux-arts et les sciences, la géométrie et la philosophie; de l'utilité de l'étude de la nature; des rapports qui existent entre la médecine et la nature; de l'importance de la médecine pratique éclairée par la théorie; des changemens que la médecine a éprouvés. L'auteur divise l'histoire de la médecine en cinq périodes : la première, depuis les temps anciens jusqu'à Hippocrate; la seconde, jusqu'à Galien; la troisième, jusqu'à Paracelse; la quatrième, jusqu'à Brown; et la dernière, jusqu'au temps présent. De la division de la médecine en plusieurs doctrines. Dans le dernier chapitre l'auteur donne des avis sur la meilleure manière d'étudier et de pratiquer la médecine. (*Journ. Gén. de la Litt. Étr.*, janv. 1824, p. 5.)

24. ABHANDLUNGEN IM FACHE DER GERICHTSARZNEIKUNDE. Traité de médecine légale, par Jos. SCHALLGRUBER. In-8°. avec pl. lith.; Graetz; 1823; Miller.

Recueil de mémoires sur plusieurs sujets différens : sur l'empoisonnement par l'arsenic; sur la suffocation des nourrissons dans le lit; sur le suicide par aliénation; sur les anévrismes; sur les monstruosités; sur les hermaphrodites, etc. (*Journ. de la Litt. Étr.*, janv. 1824, p. 3.)

25. DIE PSYCHOLOGIE IN IHREN HAUPTANWENDUNGEN AUF DIE RECHTSPFLEGE. La psychologie appliquée à la médecine légale, par Chr. HOFFBAUER; 2^e. édit., augmentée; in-8°; Halle; 1823; Schimmelpfennig.

Cet ouvrage traite, en plusieurs chapitres, des maladies de l'esprit, de la manie, du somnambulisme, de l'ivresse, de l'influence des maladies, de la validité des témoins, etc.

26. EXPERIMENTORUM DOCIMASIAM PULMONUM HYDROSTATICAM illustrantium, centuria prima, autore D^{re}. Jos. Ju. CZERMAK; in-4^o cum tabulis æneis. Viennæ; 1823.

Déterminer si un enfant a vécu après sa naissance est un des problèmes les plus difficiles de la médecine légale, et pour la solution complète duquel les expériences les plus variées ont été tentées sans un succès jusqu'alors bien complet. C'est pour tâcher d'arriver à un résultat plus satisfaisant que ceux que l'on obtenait par les moyens proposés par Zeller, Mauchart, Bolnius Fred. Hoffmann, Heister, Metzger, Ploucquet, Daniel, etc. que M. le professeur Bernt, de Vienne, qui avait prononcé que des enfans étaient nés morts parce que leurs poudrons, soumis à l'épreuve hydrostatique n'avaient point surnagé, tandis que l'instruction judiciaire démontra de la manière la plus claire que ces enfans étaient nés vivans, mais qu'ils n'avaient vécu que peu d'heures, entreprit de donner à la docimasia pulmonaire un plus grand degré de certitude.

Il a inventé de nouveaux instrumens pour rendre les épreuves plus exactes, et il recommande de tenir compte, avant que de se livrer aux détails de l'opération, 1^o. de l'état du corps de l'enfant, 2^o. de l'état du thorax, 3^o. de celui des poudrons, et noter leur couleur, leur consistance, leur pesanteur absolue, leur pesanteur spécifique et respective, et leur volume, 4^o l'état des autres viscéres. Les poudrons des fœtus morts dans l'utérus sont d'une couleur plus foncée, leur substance est plus compacte, leur pesanteur absolue moindre, tandis que la spécifique l'est davantage, leur développement moindre que ceux d'enfans de même sexe, et au même terme, qui sont nés vivans.

Les poudrons des enfans qui ont bien respiré sont d'une couleur rouge pâle, d'une substance moins compacte, d'une pesanteur absolue plus grande, tandis que la spécifique est moindre; leur développement est plus grand que ceux d'enfans de même âge et de même sexe qui n'ont point encore respiré.

Les poudrons des enfans qui n'ont vécu qu'imparfaitement, et dont la couleur, la densité, la pesanteur spécifique et respective ne sont changées que d'une manière très-peu appréciable, n'en

présentent pas moins une pesanteur absolue et un développement plus grand que ceux des enfans qui n'ont pas respiré.

Les poumons des fœtus morts-nés, qui présentent quelques points de ressemblance, sous le rapport de la couleur, de la consistance, de la pesanteur spécifique, respective et absolue, et du développement, avec les poumons des enfans qui ont vécu après leur naissance, indiquent que l'on a pratiqué l'insufflation artificielle, qu'ils étaient dans un état de maladie, ou de putréfaction, ou que le corps de l'enfant était dans un état de maladie.

Les poumons des enfans morts-nés, qui, à raison de l'insufflation artificielle ou d'un état de putréfaction, présentent une substance plus spongieuse, un volume plus considérable, une couleur moins foncée, une pesanteur spécifique et relative ont cependant une pesanteur absolue moindre que celle des poumons des enfans qui ont vécu.

Pour apprécier avec toute la rigueur mathématique la pesanteur absolue et respective, ainsi que le développement des poumons, chez des enfans de même sexe, et de même âge, nés morts ou vivans, M. le D^r. Czermak donne la description des instrumens nécessaires pour la docimasia pulmonaire d'après la nouvelle méthode de M. le professeur Berni, et termine par l'exposé de vingt-cinq expériences faites sur des fœtus morts-nés et vivans, et dans lesquelles se trouvent notées toutes les différences de couleur, de densité, de développement et de pesanteur spécifique et absolue, d'après lesquelles il a pu établir que les fœtus étaient morts-nés, ou qu'ils avaient respiré plus ou moins complètement. L'état des viscères du bas-ventre est apprécié avec un soin égal, et imprime un degré de certitude de plus aux expériences faites sur les poumons. Cet ouvrage est remarquable par la manière neuve et l'exaetitude scrupuleuse avec lesquelles on a traité un sujet aussi important, et qui a donné lieu à tant de controverses.

C. LAURENT.

27. DISSERTATION ON INFANTICIDE. Dissertation sur l'infanticide, sous les rapports de la physiologie et de la jurisprudence; par W. HUTCHINSON. 2^e. édit.; in-8°. Prix : 5 sh. 6 d. Londres; 1824; Souter.

28. ESSAI SUR L'APOPLEXIE; thèse présentée et soutenue à la faculté de médecine de Paris, le 7 août 1823, par M. J. G. VITRY, docteur en médecine de Paris; in-4°. de 110 pages, Paris; 1823.

Le but que s'est proposé l'auteur de cet essai a été de prouver par des observations qui lui sont propres que l'apoplexie et le coup de sang sont des affections tout-à-fait semblables par leur nature, les phénomènes de leur invasion, et par leur terminaison. Pour établir la ligne de démarcation qui existe entre ces deux modifications de la même maladie, relativement à quelques symptômes, et surtout aux différences qu'elles présentent sur le cadavre, l'auteur divise son travail en quatre chapitres. Dans le premier se trouvent des observations de coups de sang, dans lesquelles on voit le sang infiltré et pas encore réuni en foyers, et d'hémorragies cérébrales dans lesquelles l'épanchement sanguin forme des collections plus ou moins considérables. Le second chapitre contient : 1°. définition; 2°. description des symptômes ainsi que de la marche et de la terminaison du coup de sang, de l'infiltration et de l'hémorragie cérébrale; 3°. appréciation des symptômes, complications; 4°. causes. Dans le troisième chapitre, consacré aux résultats de l'examen des cadavres, l'auteur décrit successivement : 1°. l'injection vasculaire très-considérable; 2°. le ramollissement avec infiltration sanguine; 3°. les foyers que se creuse dans le cerveau le sang qui résulte de l'hémorragie; 4°. les kystes séreux qui se forment autour de caillots anciens; 5°. le siège et la nature de l'apoplexie. Le quatrième et dernier chapitre est consacré au traitement curatif et prophylactique de l'apoplexie.

C. LAURENT.

29. RECHERCHES FAITES A L'HOSPICE DE LA PITIÉ sous les yeux de M. SERRÉS, pour déterminer les rapports des lésions du cerveau avec les paralysies des membres supérieurs et inférieurs; par M. LACRAMPE LOUSTAU. (*Revue Médico. Franç. et Étr.*, mars 1824.)

L'auteur pose le problème suivant : « Un membre étant frappé de paralysie, quel est le siège de la lésion organique, les cordons nerveux de la moelle épinière étant sains d'ailleurs? »

L'anatomie, la pathologie et les expériences sur les animaux vivans; voilà les trois sources où M. Lacrampe Loustau puise pour arriver à la solution du problème proposé.

Après avoir reconnu avec Reil, Prochaska et M. Gall, que la couche optique et le corps strié sont des renflemens des pédoncules cérébraux, ainsi que Willis l'avait annoncé, il établit avec M. Serrés : 1°. que les radiations médullaires de la couche optique

sont les premières parties apparentes, spécialement chez l'embryon humain; 2°. que les radiations du corps strié se développent chez l'homme beaucoup plus tard que ceux de la couche optique; qu'elles ne sont pas formées chez le fœtus à terme; ce qui conduit l'auteur à expliquer l'extrême agilité des bras de l'enfant et sa marche tardive. En généralisant ce rapport, il résulte des travaux de M. Serres que les *cétacés*, qui sont dépourvus de membres inférieurs, ont les radiations du corps strié à peine apparentes, tandis que celles de la couche optique sont très-développées. Les embryons humains qui viennent sans extrémités inférieures sont dans les mêmes conditions que les *cétacés*. Il en est ainsi du genre *bimane* des reptiles. Enfin les *ophidiens* sont entièrement dépourvus des radiations de la couche optique et du corps strié, ce qui coïncide avec l'absence complète des membres supérieurs et inférieurs.

La pathologie à son tour fournit à l'auteur de nouvelles lumières. Il cite douze observations de paralysies des membres supérieurs et inférieurs, et l'autopsie de ces douze individus lui a présenté pour résultats :

1°. Dans les paralysies séparées du bras, une lésion de la partie postérieure de la couche optique et de ses radiations postérieures ;

2°. Dans les paralysies séparées de la jambe, une lésion de la moitié antérieure du corps strié, ou de ses radiations antérieures;

3°. Dans les hémiplegies, une lésion des moitiés correspondantes de la couche optique et du corps strié, ou des radiations qui en proviennent.

De ces faits divers l'auteur conclut : 1°. que les radiations postérieures de la couche optique président aux mouvemens du bras; 2°. que les radiations antérieures du corps strié commandent à ceux de la jambe; 3°. que les radiations antérieures du corps strié et postérieures de la couche optique, tiennent sous leur dépendance les mouvemens des deux membres.

A une époque où le système cérébro-spinal est devenu en France l'objet d'études suivies et d'expériences multipliées, il est peut-être prématuré de tirer des conclusions trop générales de l'observation d'un certain nombre de faits. On connaît les expériences de M. Magendie publiées sur le même sujet, et d'après lesquelles les branches postérieures de la moelle épinière paraissent être le siège du sentiment, et les antérieures celui du

mouvement. Il est vrai que, dans une note insérée au tome 3 du *Journal de Physiologie expérimentale*, et postérieurement à ces expériences, cet habile physiologiste semble présumer que les corps striés et les couches optiques ont également des fonctions relatives aux mouvemens. Quoi qu'il en soit, il existe encore, indépendamment des expériences de M. Magendie, quelques autres observations qu'il peut être difficile de concilier avec les faits cités par M. Lacrampe Loustau.

L'auteur promet des expériences sur les animaux vivans : nous verrons jusqu'à quel point elles confirmeront les opinions qu'il a énoncées.

S. B.

30. VERHANDELING OVER DE GEWIJZIGDE KINDERPOKKEN. Traité de la petite vérole modifiée, par J.-W. GITTERMAN, médecin à Emden. 156 pag. in-8. Harlem; 1824; Loosjes. (Formant la 2^e part. du t. XII des *Mémoires de la Société des Sciences, de Harlem*.)

En 1822, la Société de Harlem proposa pour sujet de prix un mémoire sur la maladie qui s'est manifestée fréquemment, dans les derniers temps, après la vaccine, et que les Anglais ont appelée *modified small pox*, petite vérole modifiée. La Société demandait quel en était le caractère, et en quoi cette maladie différait de la vraie petite vérole et de la varicelle; si elle dépendait de la nature du vaccin ou d'autres causes: si, pour la prévenir, il fallait renouveler la vaccination: s'il y avait d'autres moyens à employer pour rendre le succès de la vaccine constant. La réponse faite par M. Gitterman, médecin à Emden, fut couronnée; elle vient de paraître dans le XII^e. volume des mémoires de la Société.

Après un coup d'œil rapide sur l'histoire de cette maladie, l'auteur expose les observations qui ont été faites dans les Pays-Bas, l'Allemagne et l'Angleterre, sur cette espèce de petite vérole qui s'est manifestée dans les lieux où la vaccine a été introduite; M. Gitterman y joint ses propres expériences. Il passe ensuite au caractère de la maladie, qu'il trouve différent de la véritable petite vérole ainsi que de la varicelle; il lui conserve donc la dénomination anglaise de *petite vérole modifiée*. Cette affection, dit-il, attaque exclusivement les individus qui ont déjà eu une fois la petite vérole naturelle, ou qui, ayant été vaccinés, ont eu régulièrement la vaccine, ou même chez les-

quels la vaccine n'a pas encore achevé son effet, en sorte que dans le dernier cas la vaccine et la petite vérole modifiée existent simultanément chez le même individu. L'auteur divise le cours de la petite vérole modifiée en 4 périodes, qui sont les époques de la fièvre ou de l'irritation, de l'éruption, de la suppuration et de la dessiccation. Ce qui distingue les boutons de ces deux sortes de petite vérole, c'est que la croûte tombée des pustules de la petite vérole ordinaire se réduit en poudre entre les doigts; il n'en est pas de même de celle des pustules de la petite vérole modifiée. L'auteur n'a jamais remarqué de fièvre à la fin de cette dernière, comme on en voit souvent au dernier période de la petite vérole naturelle. Mais quel est le vrai caractère de l'autre maladie? M. Gitterman expose les trois opinions qui ont été énoncées à ce sujet. Les uns n'ont vu dans cette maladie autre chose que la petite vérole même, et ils en ont conclu que la vaccine n'est pas un préservatif suffisant. D'autres n'ont voulu voir dans la petite vérole modifiée que la varicelle ou la fausse petite vérole; cette opinion a été spécialement soutenue en Allemagne, comme la première opinion compte ses partisans en Angleterre. Un troisième parti enfin, qui a le plus d'approbateurs et auquel appartient l'auteur même, regarde la maladie comme une espèce de petite vérole qui se manifeste après la vaccine, mais presque sans danger, et qui par conséquent est *modifiée*. M. Gitterman appuie cette manière de voir par plusieurs raisonnemens. La petite vérole modifiée, dit-il, règne simultanément avec l'ordinaire, ce qui paraît prouver qu'elles sont de même nature; elle attaque des individus qui, peu auparavant, ont eu la varicelle, ce qui indique qu'elle a moins de rapport avec la varicelle qu'avec la petite vérole ordinaire. Quand elle règne épidémiquement, elle n'attaque guère que les individus vaccinés, d'où l'auteur croit pouvoir tirer la même conséquence, puisque la varicelle attaque indistinctement ceux qui ont eu la petite vérole véritable et ceux qui ont été vaccinés. La petite vérole modifiée n'a guère été observée jusqu'à présent que dans les lieux où régnait la petite vérole naturelle; les premiers symptômes et les développemens de la maladie sont les mêmes dans les deux espèces de petite vérole; enfin l'auteur et les médecins anglais ont observé que la petite vérole modifiée, par l'inoculation sur un enfant non vacciné, produit la petite vérole ordinaire, ce qui ne paraît pas laisser de doute sur l'identité ou plutôt sur l'origine semblable

des deux maladies. Cependant, pour répondre à la question sur leur différence, voici les principaux caractères distinctifs établis par l'auteur : la véritable petite vérole attaque généralement les individus non inoculés et non vaccinés ; la petite vérole modifiée agit en sens contraire. La première répand une odeur particulière, la seconde n'en a presque pas ; les symptômes et accidens de la première sont beaucoup moins sensibles dans la seconde ; une grande partie de l'éruption ne forme point de pustules et la fièvre secondaire se montre rarement dans celle-ci ; les pustules se remplissent rarement de pus, et ont une teinte moins foncée. L'auteur établit ensuite les caractères qui font distinguer la petite vérole modifiée de la varicelle. Il pense que la première exige les mêmes précautions que la contagion naturelle, puisque autrement celle-ci peut en résulter, comme l'expérience le fait voir.

M. Gitterman croit que nous ne possédons pas encore assez d'observations pour décider pourquoi la vaccine n'a pas toujours un effet décidé, et pourquoi elle peut être suivie de la petite vérole modifiée ; peut-être la constitution de quelques individus ou l'inoculation précédente, ne les rend-elle pas aptes à recevoir la vaccine ; mais il est persuadé que la vaccine est en général le meilleur préservatif contre la contagion. Il ne pense pas que le vaccin, en se transmettant d'individu à individu, perde sa force, et que par conséquent il soit nécessaire de le renouveler en le prenant sur la vache. M. Bremer, à Berlin, a vacciné 19,841 individus sans s'apercevoir aucunement que le vaccin perdît ses propriétés ; d'autres médecins ont fait des remarques semblables. Mais un point sur lequel l'auteur insiste beaucoup, c'est que la vaccine doit être appliquée par des personnes de l'art, et en observant toutes les conditions de l'opération. Trop souvent elle est faite par des personnes sans expérience, par de simples amateurs, par des dames, etc. ; l'opération se fait mal, et il n'est pas étonnant qu'une espèce de petite vérole se manifeste dans la suite. Il faut que les autorités publiques attachent à cette découverte toute l'importance qu'elle mérite, et qu'elles fassent surveiller la propagation de la vaccine par les gens de l'art. Alors il est possible qu'elle n'ait pas les suites que l'on observe quelquefois. D.

31. DISSERTATIO INAUGURALIS medica sistens icteri gravioris observationem singularem, auctore M. A. Wessely ; 44 p. in-4 ; 1823.

La première partie contient l'histoire de la maladie d'un individu affecté d'une jaunisse invétérée; lors de la dissection on trouva la matière jaune dans la plupart des tissus du corps; la surface intérieure du crâne avait cette teinte, ainsi que la dure-mère; cependant le cerveau, le cervelet et la moelle épinière, étaient restés blancs. Dans l'autre partie de la dissertation, l'auteur fait connaître l'analyse chimique des divers fluides du corps humain. Cette partie est, au jugement de la Gazette littéraire de Léna, la plus instructive. D.

32. Dans la séance de l'Académie des Sciences du lundi 5 de ce mois, M. le docteur Audouard a lu un mémoire sur *l'origine et les causes de la fièvre jaune, constatées par l'observation à Barcelone en 1821, et au port du Passage en 1823*. Les faits qu'il cite et les inductions qu'il a su tirer l'ont porté à conclure que cette maladie est toujours introduite dans les pays où elle se manifeste, tant en Amérique qu'en Europe, et qu'elle provient d'une infection spéciale que renferment certains bâtimens qui ont servi à faire la traite des nègres. Il la distingue des maladies qui sont propres à l'Amérique, et ne la fait originaire d'aucun pays en particulier: aussi l'a-t-il appelée *typhus nautique*, parce qu'elle est due à un concours de circonstances qui se réunissent dans les bâtimens négriers.

La lecture de ce mémoire a été entendue avec d'autant plus d'intérêt, que, jusqu'à ce jour, on ne s'était point occupé de cette infection particulière, que l'auteur signale comme la seule cause de la fièvre jaune. Il est vrai de dire que cette origine de la maladie avait été peu étudiée jusqu'à ce jour. On sait que sous beaucoup de points de vue l'opinion de M. Audouard est celle des *infectionnistes*; et si son hypothèse était bien démontrée, on trouverait le moyen facile de fermer tout accès à la fièvre jaune. Pour parler avec plus de détail du mémoire de M. Audouard, nous attendrons de connaître l'opinion de l'Académie, au jugement de laquelle l'auteur est venu soumettre ses recherches. Les commissaires chargés de les examiner sont MM. le comte Chaptal, de Humboldt, Duméril et Magendie.

33. DOCTRINE DES MALADIES ÉPIDÉMIQUES, par le Dr. LASSIS, (Mémoire lu à l'Académie des Sciences, dans la séance du 22 avril 1823.)

M. le Dr. Lassis, qui a fait le voyage de Barcelone à ses frais

pour aller observer la fièvre jaune, a lu un mémoire *sur les causes et sur la nature des épidémies, notamment sur les causes de la dernière épidémie de Barcelone.*

Il a recueilli des faits nombreux, et annonce avoir vu des épidémies analogues à celle de cette ville s'arrêter après avoir été assez heureux pour dissiper les craintes de la contagion. Ce médecin appelle à l'appui de sa doctrine le témoignage de tous les médecins qui se sont beaucoup occupés de cette question, notamment des membres d'une réunion médicale qui s'est formée sur le théâtre du mal, d'après sa proposition.

Il nous apprend que cette réunion était composée de professeurs, de médecins des hôpitaux, des lazarets, de plusieurs membres des juntas de santé, de la subdélégation des médecins, et entre autres le doyen de la faculté, le président de cette subdélégation spécialement chargé du service relatif à l'épidémie; il cite aussi deux médecins anglais arrivés à Barcelone à la même époque que lui, etc. Les séances de cette société eurent lieu deux fois par semaine pendant deux mois.

M. Lassis veut démontrer que les progrès de l'épidémie de Barcelone comme le développement de celle qui eut lieu à Marseille, à Toulon, etc., en 1720, a été précisément la suite des moyens employés contre la prétendue contagion. Du moins il soutient que ces moyens, réunis avec la crainte de la contagion et les changemens qu'elle effectue dans la manière de vivre, ont produit sur les esprits et les choses un bouleversement qui a favorisé l'action de beaucoup de causes locales ordinaires, dont l'effet se fût réduit, dit-il, aux maladies ordinaires tout le reste de l'année, comme il l'avait fait avant l'emploi de ces mesures, et comme il l'a fait depuis qu'on les a abandonnées, malgré la multitude de prétendus germes restés dans cette circonstance, comme lors des pestes de Marseille et de Toulon en 1720 et 21.

M. Lassis cherche à démontrer également que la quarantaine, le blocus, la séquestration, les lazarets, sont nuisibles et dispendieux.

Voici ses conclusions pour ce qui regarde les causes des épidémies, les moyens d'y remédier et même de les prévenir :

« 1°. Sans la contagion on peut très-bien expliquer le développement des maladies telles que celles qui régnèrent à Marseille, à Toulon, etc., en 1720 et 21, et celles qui régnèrent à Barcelone, Tortose, etc., en 1821.

» 2°. Les mesures suggérées par l'opinion de cette cause occulte entraînent souvent des inconvéniens extrêmement graves.

» 3°. C'est en effet à ces mesures, conjointement avec d'autres causes dont elles favorisent le développement, que certaines mortalités doivent être attribuées.

» 4°. Par conséquent, pour prévenir de semblables fléaux, il suffirait de s'abstenir de semblables moyens. »

Si ses idées ne sont point admises dans toute leur latitude, l'auteur espère du moins que le faisceau de faits qu'il a rassemblés jettera un grand jour sur les hautes questions auxquelles il les applique, et il désire que l'on ne donne pas plus d'extension à son opinion qu'il ne lui en donne lui-même, la soumettant d'ailleurs au jugement des médecins éclairés et amis sincères de la vérité et de l'humanité, qui feront, des points qu'il traite, l'objet de leurs méditations, et surtout à celui de l'académie des sciences. D.

34. DU CHOLERA-MORBUS qui de l'Orient s'est propagé jusqu'aux frontières de la Russie, par le Dr. KARL. MAYER. (*Magazin der ausländischen Literatur*, mars, avril, 1824.) (1).

Le cholera-morbus qui régna épidémiquement dans l'Inde pendant sept ans, et enleva trois millions et demi d'habitans, finit par étendre ses ravages à la Perse, et gagna les frontières de la Russie. Informé sur-le-champ de l'apparition de ce terrible fléau à Astracan, le gouvernement envoya six médecins qui furent chargés d'observer la maladie et d'en arrêter les progrès. Voici la description qu'ils en donnent : De violens vomissemens ou des déjections alvines accompagnées d'un flux séreux très-abondant signalent son début. Ces deux phénomènes existent quelquefois simultanément. Les membres supérieurs et inférieurs sont en proie aux crampes les plus violentes. Le malade éprouve une anxiété extrême et un resserrement de la poitrine et du bas-ventre. La soif est très-ardente. Le corps, refroidi, est agité par un tremblement continu, et la couleur de la peau prend la teinte d'un brun foncé. Le pouls et les battemens du cœur ces-

(1) Cette relation officielle a été envoyée de Russie à M. le Dr. Julius, rédacteur de l'excellent recueil cité. Ce journal contient (Vol. IV, p. 177 à 267) un traité sur le *cholera-morbus* par le Dr. Julius, traité qui a été traduit en russe par ordre du gouvernement et imprimé dans le *Journal militaire* de Saint-Petersbourg, ainsi qu'un extrait de l'ouvrage du Dr. Jameson sur la même maladie, imprimé à Calcutta. F.

sont entièrement. La veine ouverte ne laisse point couler de sang. Quelques malades conservent leur présence d'esprit et répondent avec justesse aux questions qu'on leur fait. A l'ouverture du cadavre d'un chirurgien-major de vaisseau qui fut pris de la maladie à trois heures du matin, et qui succomba le même jour à midi, on trouva dans le crâne un amas considérable de sang noir caillé, ainsi que dans les artères méningées. Les ventricules du cerveau contenaient une très-grande quantité de sérosité. Les poumons paraissaient presque sains à l'extérieur, mais ils contenaient une grande quantité de sang épanché. Le cœur avait acquis un volume considérable, et sa substance offrait peu de cohésion. L'estomac était vide et légèrement enflammé à sa surface externe. Les intestins grêles et les gros intestins étaient en proie à une très-vive inflammation; ils ne contenaient point d'excrémens. La vessie était vide. Le foie et la rate étaient distendus par le sang qui s'y était coagulé. D'après l'ensemble de ces phénomènes que présentèrent également les cadavres des autres personnes qui avaient succombé à cette maladie, les médecins lui reconnurent une identité parfaite avec le cholera-morbus décrit par le D^r. Jameson, et qui avait fait tant de ravages dans la partie orientale de l'Inde. Les causes et l'origine de cette maladie étant encore inconnues, les médecins n'ont pu déterminer si elle a été importée d'un endroit éloigné, ou si son développement spontané n'était point dû à un état particulier de l'atmosphère. Les précautions sanitaires ont été recommandées et exécutées pour empêcher que cette maladie devint contagieuse, et on lui a appliqué le traitement recommandé par le D^r. Jameson, qui consiste principalement en une forte saignée, et dans l'administration du calomélas, depuis 10 jusqu'à 20 grains, uni au sucre et à la poudre de gomme arabique. Immédiatement après le calomélas, on donne au malade une potion faite avec deux onces d'eau distillée de mélisse, dans laquelle on ajoute de 40 à 60 gouttes de laudanum de Sydenham et 20 gouttes d'huile de menthe poivrée. On établit un point d'irritation au creux de l'estomac à l'aide de frictions ammoniacales, et l'on applique des ventouses scarifiées sur l'abdomen. On frictionne toute la surface du corps avec l'alcool simple ou camphré; on donne des lavemens mucilagineux dans lesquels on ajoute trente gouttes de teinture d'opium. Tant que les accidens persistent, ou dès qu'ils se renouvellent, il faut agir avec de nouvelles doses de médicamens, car

il y aurait le plus grand danger à rester quelques heures dans l'inaction, et ils opèrent avec d'autant plus d'efficacité que le malade est encore exempt de crampes. 144 malades ont succombé à la violence de ce cholera-morbus, ce qui étend la mortalité aux deux tiers des personnes qui en ont été affectées. Le gouvernement a reçu la nouvelle que la maladie avait entièrement disparu vers le milieu du mois d'octobre; on a remarqué qu'elle cessait aussi ses ravages dans l'Inde au commencement de l'hiver, pour se montrer de nouveau avec les premières chaleurs. Les médecins craignent que ce cholera, reparaissant en été dans les provinces méridionales de la Russie, ne s'étende ensuite à tout le sud de l'Europe.

C. LAURENT.

35. RECHERCHES SUR LA MALADIE PESTILENTIELLE, désignée sous le nom de *Cholera-morbus* de l'Inde et de la Syrie; lues à l'Académie royale des sciences dans la séance du 26 avril 1824; par Alexandre MOREAU DE JONÈS, correspondant de l'Académie des sciences.

Ce travail étendu, dont l'auteur s'est occupé depuis cinq ans, a pour base une multitude de documens inédits, authentiques ou officiels, provenant des différentes parties de l'Asie ravagées par ce nouveau fléau.

De l'ensemble des faits qu'il comprend, et qui sont établis par des témoignages respectables et nombreux sortent les résultats suivans :

1°. La maladie pestilentielle, connue sous le nom de *Cholera-morbus de l'Inde et de Syrie*, s'est propagée de proche en proche, depuis 1817 jusqu'en 1823, en l'espace de sept ans, depuis les Maldives jusqu'au rivage de la Syrie, et depuis l'embouchure du Volga, dans la mer Caspienne, jusqu'aux îles de France et de Bourbon dans la mer d'Afrique; ce qui place les points extrêmes de ses ravages, à une distance de treize cent quarante lieues, dans la direction du nord au sud, et de dix-neuf cents lieues, dans celle de l'est à l'ouest.

2°. Elle ne dépend d'aucune prédisposition individuelle, ni d'aucune situation particulière, car elle a attaqué également tous les âges, tous les sexes, tous les tempéramens, toutes les races, l'Indou, le Chinois, le Malais, l'Arabe, le Nègre, le Turc et l'Européen.

3°. Elle ne dépend pas non plus des extrêmes de la tempéra-

ture atmosphérique, puisque ses ravages ont eu lieu dans toutes les saisons de l'année, lorsque le thermomètre s'élevait au 32° et même au 37°. degré centésimal, et lorsque dans les montagnes de l'Inde le mercure descendait au 10° et jusqu'au 4°.

4°. Elle n'est point l'effet de l'humidité des lieux bas et inondés, tels que ceux qui avoisinent l'embouchure du Gange et de l'Indus, puisqu'elle s'est établie avec une égale violence dans les hautes montagnes du Népal, dans les mornes élevés de l'île de France, dans les sables de l'Arabie, et qu'elle a traversé les déserts du Diarbékir et les steppes de la Tartarie.

5°. Elle ne dépend pas du mauvais air, des eaux stagnantes, des miasmes des marais, ou d'autres causes de cette nature, puisqu'elle règne dans une multitude de lieux où il n'existe rien de semblable.

6°. Elle ne dépend point d'une constitution viciée de l'atmosphère, puisqu'elle s'est montrée avec la même malignité aux extrémités opposées de l'Asie, et pendant une période de 7 ans.

7°. Elle n'est point le résultat d'une nourriture nuisible, telle qu'une espèce de poisson du Gange, ou le riz de l'Oude, auquel on l'a attribuée, puisqu'elle sévit également sur des populations dont le régime alimentaire n'est point le même.

8°. Elle n'est pas propagée par les vents, comme on l'a supposé, car souvent elle n'envahit point des lieux intermédiaires aux lieux infectés; elle s'étend dans une direction opposée aux courans dominans; elle atteint des îles situées à mille lieues du lit des moussons, qu'on prétend en être les agens; et, ce qui est tout-à-fait incompatible avec la rapidité de ces moteurs, il lui a fallu une année pour traverser la péninsule de l'Inde, trois ans pour envahir les archipels de l'océan Indien, quatre pour gagner l'entrée du golfe Persique, et sept pour atteindre les bords de la Méditerranée.

9°. Ces propositions négatives conduisent à croire que cette maladie n'est point identique avec celle dont elle a reçu le nom, attendu que le cholera-morbus est sporadique, individuel, dépendant des saisons, des alimens, des constitutions, tandis que le fléau désigné premièrement au Bengale par cette appellation, est une maladie pestilentielle, indépendante de ces agens, qui se propage d'une manière analogue à celle des contagions, et se reproduit, sans doute, par une véritable assimilation, mais en

suivant des lois particulières, dont la connaissance est encore imparfaite.

10°. Et enfin, cette maladie formidable s'étend de proche en proche, par les communications, remontant les fleuves, et pénétrant dans les provinces les plus reculées, au moyen de la navigation intérieure, suivant les armées dans leurs marches, les Indiens dans leurs pèlerinages, les bâtimens de guerre et du commerce dans leurs expéditions, et traversant les mers avec les navigateurs, les déserts avec les caravanes, et les chaînes de montagnes avec les voyageurs ou les fuyards. D.

36. MÉMOIRE sur cette question : *Déterminer le caractère de l'adynamie dans les fièvres putrides, avec des considérations sur les fièvres ataxiques*; ouvrage qui a partagé, en 1822, le prix proposé par la Société libre d'émulation de Liège; par J. B. MONTALCON, médecin de Lyon. (*Journ. compl. du Dict. des Scien. Méd.*, 7^e. cah.)

L'auteur de ce mémoire croit qu'il ne suffit pas d'interroger l'observation clinique pour faire l'histoire des fièvres ataxiques et adynamiques; que l'autopsie cadavérique doit aussi être consultée.

D'après lui, on ne doit pas non plus placer au premier rang les lésions de tissu que laissent après elles les fièvres en question : il indique ces lésions, en tenant compte de l'action que la mort exerce sur les tissus. Admettant que les altérations organiques sont extrêmement nombreuses chez les victimes des fièvres putrides et ataxiques, il en indique les nuances et les variétés de siège, qu'il ne faut pas toujours placer, dit-il, dans les viscères digestifs, quoiqu'on les y observe souvent. L'auteur pense qu'elles sont quelquefois sympathiques; enfin, sympathiques ou non, il les rapporte à quelques chefs principaux, comme variétés dans les couleurs du tube digestif, des échymoses, épaissement de la muqueuse, ulcération, perforation, pétéchies, ramollissement, gangrène, fausses membranes, etc.

Quoiqu'on ait attaché une grande importance à ces diverses altérations, elles paraissent à l'auteur du mémoire que nous analysons d'une médiocre importance, et il ajoute plus loin : « A quoi bon insister si longuement sur la partie la plus inutile de l'histoire de la maladie? » Il va plus loin, il est d'avis que l'anatomie pathologique des voies gastriques nuit bien plus qu'elle

ne sert aux progrès de la médecine. On conviendra que dans l'état actuel de la science, ce langage est extraordinaire.

L'étude de la fièvre ataxique lui semble beaucoup plus vague encore. Le cerveau, selon M. Monfalcon, n'occupe pas une place proportionnée à l'importance de ses fonctions; il voudrait qu'en physiologie, en pathologie, ce viscère fût mis sur le même rang que les organes digestifs; puis il passe à l'examen des rapports des altérations organiques qu'on trouve dans les viscères abdominaux à la suite des fièvres putrides et ataxiques, avec les phénomènes de ces maladies; il analyse les symptômes de ces deux espèces de fièvres adynamiques et ataxiques. Il passe ensuite à l'énumération des phénomènes qui caractérisent ces fièvres, dont il indique les causes, qui sont, selon lui, toutes irritantes.

Il eût été à désirer peut-être que, pour traiter un pareil sujet l'auteur se fût montré plus physiologiste qu'il ne paraît l'être; aussi ne fait-il aucune concession à la médecine physiologique, contre laquelle il ne tonne point, mais qu'il n'admet pas du tout.

MAINGAULT.

37. OBSERVATION D'UNE FIÈVRE PERNICIEUSE, VIERGE, APOPLECTIQUE, développée à la suite d'un vomitif, et guérie par le kina; par le docteur PHILIBERT PEZENAS. (*Journ. complém. du Dict. des Sc. Méd.*, t. 17, cah. 67^e., janvier 1824.)

Un homme fort et robuste, dans un moment où il transpirait, traverse à gué une rivière rapide et froide, ayant de l'eau jusqu'au genou. Un dérangement de santé en est la suite. D'après les symptômes qui se présentaient, l'auteur de cette observation croit qu'un vomitif était indiqué; administré le quatrième jour de l'invasion de la maladie, des accidents graves se développent, et reviennent avec une sorte de périodicité. Le kina administré fit disparaître les paroxismes.

L'observateur croit que le vomitif a pu donner lieu à la fièvre intermittente; il pense que le kina a coupé les accès, et qu'il était indiqué, malgré qu'il y eût des signes d'une gastro-entérite; car il ne considère pas la congestion cérébrale qui existait comme symptomatique, attendu, dit-il, que la sécheresse et la rougeur de la langue ne s'observaient que pendant les paroxismes.

MAINGAULT.

38. OBSERVATIONS DE NÉVRALGIES SPASMODIQUES, communiquées par B. HUTCHINSON. (*Lond. Med. and Physical Journ.*, avril 1824, pag. 271.)

A l'appui de son opinion sur l'efficacité du sous-carbonate de fer dans le traitement des névralgies, dont nous avons déjà parlé dans ce journal, M. Hutchinson rapporte ici trois nouvelles observations de maladies de cette nature guéries par ce médicament, et qui lui ont été communiquées par MM. Simon Snow, S. Miles et Marshall Hall, MM. D.D. Les deux premières étaient des tics douloureux de la face, et la troisième une névralgie très-rebelle des nerfs de la jambe. P. V.

39. OBSERVATIONS DE CALCULS BILIAIRES ÉVACUÉS PAR L'OMBILIC; par JOSHUA DIXON, M. D. (*Lond. Med. repos.*, avril 1824, pag. 291.)

Marguerite Crakeplace, âgée de soixante-six ans, était depuis plusieurs années sujette à des douleurs rhumatismales, à des éruptions érysipélateuses à la face, auxquelles se joignait une constipation opiniâtre, qui ne cédait que très-difficilement aux purgatifs les plus énergiques. Au mois de décembre 1815, elle fut saisie d'une douleur très-vive dans le côté droit et dans tout l'abdomen, accompagnée de nausées continuelles, mais sans vomissement. Cet état persista jusqu'au milieu du mois d'avril suivant. A cette époque un abcès se forma à l'ombilic; et, au bout de six semaines, il s'ouvrit, et donna issue à deux concrétions biliaires très-dures. Il s'écoula par l'ouverture une grande quantité d'une matière blanche, visqueuse, quelques fragmens de calculs, enfin un liquide clair, d'une mauvaise odeur, mais qui n'était cependant ni bilieux, ni fécal. Au commencement de mai, les mêmes symptômes reparurent, mais avec plus de violence; les douleurs étaient atroces. Une nouvelle tumeur se forma au même endroit; son sommet se gangréna, et il en sortit un nouveau calcul biliaire. La santé générale de la malade se détériora rapidement, et le 6 juin elle mourut. Le corps ne put être examiné.

Les trois concrétions étaient exactement de la même forme et de la même grosseur, celle d'une noix muscade. Leur figure était triangulaire avec des bords déprimés; leur surface parfaitement unie et comme polie, surtout vers les angles arrondis; leur couleur d'un jaune foncé avec une teinte noire, surtout

au centre; leur goût amer et acide. Ils ne contenaient aucun corps étranger, et consistaient en une matière biliaire condensée, qui ne se dissolvait parfaitement ni dans l'eau, ni dans l'alcool, ni dans les acides, etc.

On trouve un cas semblable dans le 8^e. volume du journal de Hufeland, communiqué par le docteur Winckel. P. V.

40. CAS EXTRAORDINAIRE DE PRIAPISME; par TH. CALLAWAY.
(*Lond. Med. reposit.*, avril 1824, p. 286.)

Un homme de quarante ans, fort et robuste, à la suite d'un excès de boisson, s'approcha trois fois de sa femme pendant la nuit sans que l'érection cessât à chaque fois, quoique l'émission du sperme eût eu lieu comme d'ordinaire. L'érection continua pendant trois jours, sans que le malade en ressentit la moindre douleur, à moins qu'on ne pressât fortement le pénis. M. C. fit alors appliquer douze sangsues, mais sans aucun avantage; il eut recours aux purgatifs, à la saignée jusqu'à la syncope, aux bains locaux et généraux, et à plusieurs autres moyens indiqués en pareils cas, sans en obtenir le moindre succès; l'érection continuait aussi forte que le premier jour. Enfin, au bout de sept jours, il pratiqua au-dessous du scrotum, dans la racine du corps caverneux gauche, une petite incision. Il en sortit aussitôt une grande quantité de sang noir et grumelleux et de petits caillots. En comprimant le pénis, les deux corps caverneux se vidèrent rapidement, et la tension de la verge cessa. Pendant quelques jours, l'ouverture continua à donner issue à du sang mêlé de pus, elle finit par se fermer.

M. C. revit cet homme un mois après: il était impuissant, et n'avait pas éprouvé d'érection depuis l'opération; la verge restait flasque et tout-à-fait impropre à la reproduction; ce que l'auteur attribue à un dépôt de *lymphe coagulable* qui aurait eu lieu dans les cellules des corps caverneux.

Ce qui est très-remarquable, c'est que pendant toute la durée du priapisme, l'émission de l'urine s'est faite sans aucune difficulté.

P. V.

41. RELATION DE LA MALADIE ET DE LA MORT DE P. BELLI-BLANCH, acteur comique; par le docteur LOUIS MACHIEL. (*Antologia*, octobre 1823.)

Belli-Blanch, excellent comique, était âgé de quarante-neuf ans, lorsqu'il fut atteint de la maladie à laquelle il succomba.

Depuis ses premières années il avait un vice dans les voies aériennes, reconnaissable par une voix rauque et une grande disposition à tousser. Enfin, après avoir été exposé à une pluie abondante, le 3 d'octobre 1823, sans avoir eu le temps de changer de vêtemens, il fut pris d'une fièvre très-violente, qui se termina par une sueur si abondante qu'on ne pouvait la comparer qu'à celle qui a lieu dans la suette anglaise ou dans la fièvre diahrétique de Torti. L'intermittence ayant paru constatée, on lui fit prendre du sulfate de quinine, qui en effet arrêta les accès. Mais six jours après se déclara de la douleur dans la poitrine, ainsi que de la toux, de l'oppression. La respiration devint sifflante, courte, stertoreuse; enfin tous ces symptômes allèrent en augmentant : il mourut le 15 en prenant un bouillon.

A l'ouverture, on trouva le péricarde plein d'un fluide romageux. Le cœur était flasque; l'aorte était le siège d'un anévrisme situé après la crosse : dans cet endroit cette artère avait le volume du cœur. Elle avait rougi le corps des 2°, 3°, 4° et 5° vertèbres du dos. La rupture de l'artère était sur les côtés, de manière que le sac anévrismatique allait de gauche à droite. Le pommom était adhérent à la plèvre : il y avait des hydatides dans le foie.

E. M. BAILLY.

42. INFLUENCE DU CERVEAU SUR LA MATRICE; par M. GARNIER.
(*Bullet. de la Soc. Méd. d'Émulation*, mars 1824.)

Une femme en couche fut prise d'une perte considérable, qu'on parvenait à calmer au moyen de frictions sur l'abdomen, mais qui reparaissait lorsqu'on discontinuant les frictions, et que la matrice tombait dans le relâchement. Bientôt après on remarqua qu'une espèce de délire coïncidait avec l'hémorrhagie, et que celle-ci cessait quand on parvenait à fixer l'attention de la malade sur un objet. Dès lors on essaya d'arrêter l'effusion du sang en maintenant, par un exercice soutenu de l'intelligence, le cerveau dans la plénitude de ses fonctions et de son influence sur les autres organes; ce qui eut lieu en effet.

Ce fait vient à l'appui de certains autres invoqués dans ces derniers temps pour démontrer l'influence que le cerveau exerce sur la matrice, contre l'opinion de Richat, qui avait placé ce viscère sous la dépendance du système des ganglions.

BAICHETEAU.

43. DÉGÉNÉRESCENCE KYTEUSE DU PANCRÉAS; par M. A. DUPONCHEL. (*Bullet. de la Soc. Médic. d'Émulation*, mars 1824.)

Un soldat mourut à la suite d'une longue et obscure maladie de l'abdomen, dans l'hôpital militaire de Cadix, le 20 février dernier. A l'ouverture de son corps, on trouva l'estomac enflammé; le duodénum, adhérent à une tumeur considérable, était enflammé et d'un rouge brun; à sa partie postérieure existait une ouverture, communiquant avec l'intérieur de la tumeur ci-dessus. Cette tumeur occupait la place du pancréas, dont on ne trouvait aucun vestige; elle formait un kyste à parois épaisses, et son volume égalait celui de la tête d'un enfant nouveau-né. Ce kyste renfermait une matière brunâtre, qu'on ne peut mieux comparer qu'à du sang coagulé qui se trouve mêlé avec des débris de substance cérébrale. B.

44. ARTÉRIOTOMIE pratiquée avec succès contre l'apoplexie. (*Biblioth. for Læger*, t. III, p. 297.)

En juillet 1823 un homme âgé de 60 ans, qui venait d'avoir une attaque d'apoplexie, fut porté à l'hôpital général de Copenhague. Il avait un air robuste et sanguin; on remarquait des congestions considérables à la tête; il était sans connaissance, et paraissait avoir le côté gauche paralysé. Comme le ventre était tendu, on lui donna aussitôt un lavement purgatif, puis le docteur Vendt fit faire l'artériotomie à la tempe. Avant que la saignée fût terminée, la paralysie du côté gauche diminua; le malade fit des mouvemens; on lia ensuite l'artère. Le lendemain il eut recouvré la connaissance, et tous les accidens eurent disparu; mais il resta pendant quelques jours un abattement qu'on fit cesser par l'application d'un vésicatoire à la nuque. D.

45. OPHTHALMIE CATARRHALE ÉRYSIPELATEUSE. (*Uebersicht der Verhandl. der allgem. Schweizer. Gesellschaft*, 1823.)

Le docteur Convers de Vevey a adressé en 1823, à la Société helvétique pour les sciences naturelles, un mémoire sur quelques maladies d'yeux. Au printemps de cette année, il se développa une maladie que l'auteur appelle *ophthalmie catarrhale érysipélateuse*. Dans l'angle de l'œil, vers le nez, naissait une vive rougeur accompagnée d'un picotement très-vif; cette irritation s'étendait à la paupière; l'humeur qui décollait de l'œil le collait pendant la nuit et excitait le matin un tiraillement doulou-

reux. Quelquefois il se montrait sur la peau qui recouvre le sac lacrymal de petites pustules d'où sortait, au bout de 24 heures, un fluide irritant; assez souvent elles se transformaient en petits abcès, et au bout de quelques jours il en sortait du pus. La conjonctive qui revêt la face extérieure du globe de l'œil s'enflammait vers l'angle interne. Cette inflammation gagnait aussi la cornée transparente; les malades croyaient sentir des grains de sable sous les paupières; l'écoulement des larmes produisait des raies rouges sur les joues; quelquefois il se formait des abcès dans la cornée, de la grosseur d'une tête d'épingle, qui s'étendaient jusqu'à l'iris, qui formait bientôt hernie; un liquide aqueux s'écoulait de la chambre antérieure de l'œil. Au commencement de la maladie, M. Convers fit baigner l'œil dans une infusion de sureau à laquelle on mêlait quelquefois une faible dissolution de sulfate de zinc. Lorsqu'il paraissait des vésicules sur le sac lacrymal et de petits abcès, M. Convers prescrivait un petit cataplasme d'ognons de lis ou de pain détrempé avec une infusion de camomille. Si l'inflammation avait gagné la conjonctive, il faisait laver l'œil et y verser goutte à goutte, plusieurs fois par jour, une dissolution de nitre dans de l'eau de chaille-lait, avec quelques gouttes de laudanum et d'acétate de plomb. Il faisait appliquer aussi un petit vésicatoire au bras, et ordonnait de légers purgatifs. Il regarde comme dangereux d'appliquer des sangsues aux environs de l'œil, et il n'en a jamais éprouvé de bons effets. L'auteur rapporte plusieurs accidens graves de cette maladie, qui néanmoins se terminèrent par la guérison. D.

46. ARCHIV FÜR DEN THEIRISCHEN MAGNETISMUS. Archives du Magnétisme animal, publiées par les D^{rs}. ESCHENMAYER, KIESER, NEES D'ESSENBECK; 11^e. vol., et 1^{er}. cahier du 12^e. vol. Leipsig, 1822 et 1823.

Un semblable journal a été publié en France avec peu de succès; nous ne savons si ces archives ont beaucoup plus de lecteurs en Allemagne que les Annales du magnétisme animal n'en ont eu dans notre pays. Quoiqu'il en soit à cet égard et ce qu'il y a de certain, c'est qu'on s'est occupé et qu'on s'occupe encore beaucoup plus en Allemagne de magnétisme qu'on ne l'a fait en France. Les extraits que nous allons donner mettront nos lecteurs à même de juger; avec quelque connaissance de cause, les pratiques dont on a abusé; en même temps ils verront

jusqu'ou des hommes, du reste recommandables par leurs connaissances, ont pu porter la crédulité, et dans quel dédale d'idées bizarres ils se sont égarés,

47. REMARQUES sur la connexion du corps animal avec les autres corps de la nature, contenant quelques découvertes du magnétisme animal que les ultra-sceptiques sont portés à rejeter comme douteuses. (*Arch. für den thier. Magnetismus*, to. XI, 3^e. cah., page 1.)

L'auteur termine son mémoire par les phrases suivantes :

La croyance, la conviction parfaite qu'on possède le pouvoir de guérir et la ferme volonté de prêter secours avec toute sa force disponible, sera toujours un remède lorsqu'on rencontre un malade croyant qui partage cette conviction. Il est à regretter, sous ce rapport, qu'on ne croie plus autant aux miracles; car beaucoup de personnes guériraient par le seul attouchement du bord d'un vêtement; on pourrait relever ainsi leurs forces vitales !

48. APPENDICE A L'HISTOIRE DE LA MALADIE DE LA VEUVE PÉTERSON, avec des expériences sur les effets des substances sidériques du baquet non magnétisé, par Bende BENDSEN. (*Ibid.* n^o. 1, p. 1, 1822; n^o. 2, p. 34; n^o. 3, p. 36.)

Ce mémoire forme presque les deux tiers du cahier; on en trouve la suite dans plusieurs autres. M. Lomatsch avait mis dans un petit flacon quelques gouttes d'une solution de sel; il laissa tomber sur les parois de ce flacon bien cacheté, un peu de cire à cacheter; il s'aperçut que, lorsqu'il le tenait dans ses mains, il produisait une chaleur considérable sur le bras et sur tout le corps, et qu'il faisait entendre un son tout particulier lorsqu'on l'appliquait sur un endroit malade. C'est avec ce flacon qu'il s'est guéri d'une obstruction chronique du bas-ventre, et qu'il a guéri beaucoup d'autres malades. M. Bendsen disserte longuement sur cette expérience, et montre qu'elle n'est nullement d'une application générale. M. Kieser défend dans une note les personnes qui s'appliquent à examiner les substances sidériques sur les somnambules, les effets se modifient, à ce qu'il prétend, d'après la disposition individuelle du malade. Le mémoire de M. Bendsen contient au reste tant de choses extraordinaires que nous n'osons pas en occuper le commun des lecteurs, quoiqu'il ne puisse manquer d'être d'un grand intérêt pour ceux qui sont initiés dans

les mystères du magnétisme animal. M. Bendsen appliqua toutes sortes de substances sur diverses parties de son sommeil, qui lui expliqua les effets qu'il éprouvait.

La veuve de M. Pétersen, qui a été recommandée dans un cahier précédent à la charité du lecteur, et qui a servi aux nombreuses expériences qui ont été publiées par l'infatigable M. Bendsen, a prédit dans son sommeil magnétique qu'elle aurait bientôt des cadeaux en argent de la part de personnes qui lui étaient entièrement inconnues. Elle a reçu en effet, quinze jours après, la somme de 30 marcs ou 16 écus, envoyée par des personnes qui ne s'étaient pas nommées, et qui n'ont eu d'autre quittance que celle qui leur est communiquée par le journal. M. Bendsen observe que cette somme est venue très-à-propos.

49. EXPÉRIENCES DE GUÉRISON PAR LE MAGNÉTISME ANIMAL. (*Ibid.* n^o. 2, p. 15.)

Ces expériences ont été faites sur de jeunes pigeons. Elles doivent prouver que l'on peut quelquefois transplanter sur les animaux les maladies des hommes.

50. EXPÉRIENCES DE GUÉRISON MAGNÉTIQUE SUR DES PIGEONS. (*Ibid.* to. XII, n^o. 1, p. 163.)

M. Gysser, à Pfortzheim, recommande, dans l'épilepsie provenant de vers intestinaux, d'approcher l'anus d'un pigeon vers l'anus de l'enfant malade. Le malade sera soulagé, et le pigeon aura l'épilepsie.

51. GUÉRISON COMPLÈTE D'UNE AMÉNORRÉE par le magnétisme animal, par le Prof. D. G. KIESER. (*Ibid.* to. XI, n^o. 1, p. 1.)

La malade tomba de dessus une table à l'âge de 17 ans, au moment où la menstruation commençait à se manifester. Elle fut arrêtée. Mariée à 18 ans, la malade se porta bien jusqu'à l'âge de 21 ans; mais, depuis ce temps, elle fut obligée d'avoir recours à beaucoup de médecins et fit usage d'un grand nombre de remèdes pour se débarrasser de diverses incommodités, suite d'une menstruation interrompue. Elle fit usage, en 1816, des eaux minérales de Wisbaden et d'Ems, mais toujours sans succès. M. Kieser décrit avec détail l'état dans lequel il l'a trouvée. Tout annonçait une disposition particulière à l'effet du magnétisme; aussi le traitement magnétique fut commencé en janvier 1821, et dura jusqu'au 30 sep-

tembre. L'auteur donne en 39 pages un extrait du journal qu'il a tenu de ses traitemens qui se sont opérés pendant cet intervalle. Il la plaça auprès d'un baquet sidérique non magnétisé, tel qu'il l'a décrit dans son ouvrage intitulé, *Système du tellurisme* ou du Magnétisme animal, en 2 volumes, publié en 1822; mais il a été obligé, après quelques jours, d'employer la manipulation pour amener un somnambulisme complet. La malade dicta ses remèdes, d'après les règles de l'art, en 17 formules, qui annoncent beaucoup de connaissances en médecine. Le médecin les transcrivit. M. Kieser ajoute des réflexions physiologiques qui confirment sa théorie du tellurisme. Nous dirons seulement que les règles se rétablirent depuis le mois de juillet, et elle se porta assez bien. Plusieurs symptômes ont cependant engagé M. Kieser de lui conseiller de venir le consulter de temps en temps, car il ne se trouve malheureusement pas de magnétiseur dans la ville qu'habite la malade.

52. EXPÉRIENCES AVEC LE BAQUET SIDÉRAL, par le D^r. MIGUEL.
(*Ibid.* n^o. 1, p. 1; n^o. 2, p. 1.)

Les résultats ont été très-différens. La plupart des malades avaient des maladies convulsives et spasmodiques. Nous avouons, au reste, que, n'ayant pas fait une étude particulière de l'ouvrage de M. Kieser, nous ne pouvons pas non plus donner une idée de ce qui caractérise un baquet sidéral, ni faire comprendre les idées obscures de M. Miguel qui ressemblent un peu à celles des astrologues du moyen âge. On ne peut d'ailleurs nier que ce sont quelquefois des hommes très-honnêtes et très-savans qui nous les débitent.

53. MACHINE ET FLUIDE VIVIFIANT du D^r. SOHVER. (*Ibid.* to. XII, n^o. 1, p. 121.)

M. Sohver est un magnétiseur de Vienne, qui place ses malades sur 7 fauteuils couverts de ferblanc. Le cercle qui les entoure forme 34 électrophores médicaux (c'est le terme technique de M^r. S.) qui pèsent 100 quintaux. Ce sont des caisses qui ressemblent aux petits baquets de M. Wolfahrt, à Berlin. 640 petits flacons se trouvent entre ces baquets; ils ont des conducteurs d'étain qui entrent jusqu'au fond du flacon. Le tout se trouve réuni par des chaînes de fer. Chaque fauteuil a aussi son casque, une armure et une ceinture, qui servent au malade, qui s'assied

dans ce fauteuil entouré de chaînes. Le malade boit de l'eau *médicale électrique*, que l'on vend séparément, et que l'on emploie aussi en lavement. M. Sohver a ordinairement une quarantaine de malades par jour dans ses fauteuils; mais il ne leur parle que de l'électricité, quoiqu'il eût commencé dès 1793 à s'occuper de pratiques mesmériennes. Il évite aussi de rendre ses malades somnambules. Nous ne continuerons pas à entretenir les lecteurs du reste du mémoire; mais nous pouvons assurer que la plupart des objets de ces archives ne sont pas moins curieux que ce que nous venons d'extraire.

54. AUSFÜHRLICHE HISTORISCHE DARSTELLUNG, einer höchst merkwürdigen Somnambule. Tableau historique détaillé d'une somnambule très-remarquable, avec l'essai d'une appréciation philosophique du magnétisme; par C. RÖMER; avec 3 figures représentant la machine à magnétiser indiquée par la somnambule dans son sommeil magnétique; et sa modification pour diverses maladies. In-8°; 229 p.; Stuttgart; 1821; Metzler. (*Ibid.* to. XI, n° 2, p. 138.)

L'ouvrage se compose de l'histoire d'une malade somnambule décrite par son père, et d'une partie théorique et philosophique. La machine produisit toutes sortes d'effets sur l'imagination de la somnambule. Elle fit le récit de plusieurs voyages qu'elle avait faits dans la lune, et prédisait bien des choses. Il paraît que M. Paulus, l'auteur de *Sophronizon*, s'est moqué, dans son ouvrage, de ces sortes d'expériences, et qu'il regarde les effets qu'elles produisent comme des fantômes d'une imagination malade. M. Kieser croit qu'on n'a pas plus de droit de nier ces visions que les visions des prophètes. Il cite, au reste, en sa faveur l'ouvrage de Spinoza de *Prophetid*, qui ne paraît pas avoir été aussi sceptique à cet égard.

55. UEBER DIVINATIONS-UND GLAUBENSKRAFT. Sur le don de la foi et de la divination, à l'occasion des guérisons psychiques entreprises dans l'été de 1821 par le paysan Martin Michel et le prince Alexandre de Hohenlohe, extrait d'une lettre à S. E. le prince A. de Galitzin, etc.; par F. RITTER VON BAADER. In-8. de 62 p. Sulzbach; 1822; Seidel. (*Ibid.* n° 2, p. 151.)

M. Kieser regarde la manière de voir de cet auteur comme ultra-mystique.

56. LE MAGNÉTISME ET LA LANGUE UNIVERSELLE, par M. H. M. WESERMANN, inspecteur des ponts et chaussées à Düsseldorf, etc., etc. (*Arch. für den thier. Magnet.*, b. 11, st. 2, p. 157.)

Cet ouvrage est fait pour les véritables adeptes. Il contient des faits qui prouvent une correspondance des personnes à une grande distance l'une de l'autre, par la simple pensée, et rapproche les phénomènes magnétiques de ces sortes de faits. M. Kieser ne paraît pas approuver qu'on répande des demi-connaissances parmi les personnes qui ne s'occupent pas *ex professo* de la matière.

57. SECONDE APPARITION DANS LA FIÈVRE NERVEUSE, par le Prof. Dr. KIESER. (*Ibid.* n°. 2, p. 163.)

Le malade attaqué d'une fièvre nerveuse vit en songe, la septième semaine de sa maladie, deux bourgeois en deuil qui venaient le consoler sur son état. Il leur reprochait leur habit de deuil. Mais le lendemain il fut éveillé par un convoi qui passait devant sa maison, et il reconnut les deux bourgeois en deuil qu'il avait aperçus dans sa vision, et qui suivaient le cercueil d'un homme dont il ne pouvait savoir la mort, et qu'il avait annoncée.

58. APPARITION D'UN ESPRIT FAMILIER ou ange gardien; extrait de la *Dæmonomania* de BODIN. (*Ibid.* n°. 3, p. 151.)

Nous ne donnerons plus que les titres des autres articles.

59. SUR LE SOMNAMBULISME NATUREL. (*Ibid.* n°. 3, p. 17.)
60. HISTOIRE D'UN IDIOSOMNAMBULISME; accompagné de phénomènes remarquables; par le Dr. KRETSCHMAR, à Belzig. (*Ibid.* to. XII, n°. 1, p. 1.)
61. MALADIE VÉNÉRIENNE et ses suites guéries par le baquet magnétique non magnétisé. (*Ibid.* n°. 1, p. 11.)
62. ÉPILEPSIE GUÉRIE PAR LE MAGNÉTISME. (*Ibid.* n°. 1, p. 131.)
63. ASCITE GUÉRIE PAR UNE BOUTEILLE MAGNÉTIQUE SIDÉRIQUE (*siderische Flasche*); par BENDE BENDSEN à Odessée. (*Ibid.* to. XI, n°. 3, p. 144.)

64. DISTINCTION ENTRE LE SOMMEIL MAGNETIQUE et l'estase magnétique. (*Ibid.* to. XII, n°. 1, p. 158.)

65. SVENSKA LÄKARE-SÄLLSKAPETS HANDLINGAR. Mémoires de la Société suédoise de médecine. 8 vol. in-8. avec fig. Stockholm; 1822 et 1823.

CHIRURGIE.

66. DIE KOPFVERLETZUNGEN UND DEREN BEHANDLUNG. Des lésions de la tête et de leur traitement, avec un traité sur les inflammations; par le D^r. C. GASPARL. In-8. Prix, 1 thlr. 8 gr. Leipzig; 1823; Hartmann.

Cet ouvrage contient une nouvelle division de ces différentes espèces de lésions, et l'exposé des procédés opératoires nécessaires dans les différents cas; la description et la comparaison des instrumens, des méthodes anciennes et modernes, et les perfectionnemens introduits jusqu'à ce jour dans les traitemens, y sont indiqués. Dans le traité sur les *inflammations*, où l'auteur compare également les anciennes méthodes aux nouvelles, il les classe aussi dans un nouvel ordre, et donne plusieurs idées nouvelles sur leur traitement, particulièrement sur celui des *inflammations nerveuses*. (*Isis*, cah. 10, 1823; *Litt. Anzeiger*, n°. XVI.)

67. DISSERTATIO PATHOLOGICO-CHIRURGICA inauguralis exhibens doctrinam hodiernam de anevrysmate observatione singulari illustratam; par H. H. GOSSCHALK. In-8. de 88 p.; Utrecht; 1823.

Le premier chapitre de cette dissertation contient l'histoire d'un malade qui entra vers la fin de 1820 à l'hôpital de l'académie d'Utrecht, ayant un anévrysme de l'artère poplitée, et mourut le 4 avril 1822. L'auteur décrit exactement les observations qui furent faites lors de la dissection du cadavre. Outre l'anévrysme de l'artère poplitée droite, on trouva deux dilata-tions anévrysmatiques dans l'artère crurale gauche, au-dessus du ligament de Poupart. On trouva de même un anévrysme d'un plus gros volume dans l'artère aorte descendante, un peu au-dessous du diaphragme; enfin la même dilatation se montra

encore à la partie inférieure de la crosse de l'artère aorte dans la cavité de la poitrine.

Dans le second chapitre l'auteur traite de l'origine et des symptômes de l'anévrisme, en général et comparativement aux circonstances particulières qui avaient été remarquées dans le cas précité.

Le troisième chapitre traite de la nature et de la cause la plus immédiate de cette maladie : l'auteur examine si l'anévrisme résulte d'un épanchement dans le tissu cellulaire, ou du déchirement des parois du vaisseau sanguin. Après avoir rappelé brièvement les diverses opinions à ce sujet, M. Gosschalk cite l'autorité de Scarpa, qui soutient que dans ce cas ce sont toujours les parois des artères qui ont été rompues ; et il reprend et développe les raisonnemens employés par ce chirurgien célèbre en faveur de cette opinion. Il examine ensuite les objections de Harles et Hodgson. L'opinion du dernier lui paraît la plus probable ; et il pense que la vérité se trouve ici entre les deux hypothèses.

L'exemple qu'il a fait connaître dans le premier chapitre le confirme dans l'opinion que les anévrismes proviennent pour la plupart de la rupture des parois intérieures et moyennes des artères, mais que ces maladies ne consistent quelquefois, dans le commencement, que dans un épanchement de sang dans les parois, qui finissent, lorsque l'épanchement augmente de plus en plus, comme on l'a vu dans le cas cité, par se séparer et se rompre. Des figures représentent les résultats observés à la dissection, et dont l'auteur a rendu compte au 1^{er} chapitre. D.

68. TRAITÉ DES MALADIES DE LA VESSIE ET DE L'URÈTRE, considérées chez les vieillards ; par S. Th. SEMMERING ; traduit de l'allemand sur la 2^e édition, avec des notes, par H. HOLLARD. In-8°. de 219 p. Paris ; 1824 ; Crevot.

Vingt-deux chapitres composent ce travail ; ils sont précédés d'un avertissement et d'une introduction assez étendue, dans laquelle l'auteur signale les maladies qu'il va décrire comme étant communes aux vieillards. Il appuie cette opinion de considérations physiologiques et d'un aperçu sur les causes nombreuses qui en favorisent le développement ; il en indique rapidement les signes précurseurs.

Abordant l'étude des diverses maladies auxquelles sont exposés la vessie et l'urètre ; il les partage en 3 séries, que nous reprodui-

sons dans l'ordre selon lequel il les décrit. Pour la vessie : 1°. l'inflammation ; 2°. le catarrhe ; 3°. les ulcères ; 4°. le spasme ; 5°. la paralysie ; 6°. la ponction par le périnée ; 7°. l'examen critique des ponctions hypogastrique et recto-vaginale ; 8°. les excroissances fongueuses ; 9°. les plis ; 10°. les polypes ; 11°. l'épaississement ; 12°. l'incontinence d'urine ; 13°. l'hématurie. Pour la prostate : 14°. l'inflammation ; 15°. l'ulcération et la suppuration ; 16°. l'engorgement squirrheux ; 17°. l'état scrofuleux ; 18°. la dilatation des canaux excréteurs ; 19°. la suppuration des glandes de Cowper. Pour l'urètre : 20°. le rétrécissement ; 21°. les fausses routes, effet de l'action de la sonde ; 22°. les fistules urinaires.

L'inflammation profonde de la vessie (cystite) est une maladie dont s'occupe d'abord l'auteur. Onze paragraphes sont consacrés à exposer les principaux phénomènes qui précèdent, accompagnent et caractérisent ce genre d'inflammation. Il essaie de bannir du langage médical ces distinctions subtiles de *cystites illégitimes, rhumatisantes et érysipélateuses*, etc. Passant en revue les causes de la cystite, il n'en voit pas de plus énergiques que celle produite par l'usage abusif des cantharides ; à cet égard il cite l'observation rapportée par Ambroise Paré, d'un abbé séduit par une femme qui lui fit prendre en grande quantité des confitures dans lesquelles elle avait mis des cantharides. L'inflammation de la vessie et de la verge fut portée à un tel degré, que ce dernier organe tomba en gangrène, et le malade succomba.

Dans le 2°. chapitre, l'auteur traite du catarrhe de la vessie ; il le considère comme une inflammation qui donne lieu à une sécrétion abondante de l'humeur, dont la surface interne de cet organe est habituellement lubrifiée : ce sont ses expressions ; il examine les signes qui le caractérisent, et le traitement qu'il croit le plus convenable, puis il groupe les symptômes qui appartiennent à d'autres maladies de la vessie, en les opposant à ceux de l'inflammation dont il est ici question.

Dans le 3°. chapitre l'auteur, pour arriver à la connaissance des ulcères de la vessie, suit à peu près la même marche que dans les précédens chapitres.

A l'opinion des idées ou des faits qui lui sont propres, il en cite d'autres rapportés par des hommes dont le nom fait autorité. Il fait remarquer, dans le chapitre suivant, que les symptômes de la cystite ont beaucoup d'analogie avec le spasme

de la vessie ; cependant plus loin il ajoute : « Dans la cystite le poulx est dur, plein, tendu, fébrile ; dans le spasme de la vessie le poulx est serré, mais il n'indique pas de fièvre. » Arrivant à l'histoire de la ponction du périnée, il fait un examen critique des ponctions hypogastrique et recto-vaginale. Il ne croit cette dernière indiquée que dans deux circonstances qu'il détermine.

Il étudie successivement toutes les maladies qui complètent la première série, telles que la paralysie, les excroissances fongueuses, les plis et les polypes de la vessie, etc. Les bornes que nous nous sommes prescrites ne nous permettent pas de donner une analyse des chapitres suivans ; ils sont traités à peu près dans le même esprit que ceux qui les ont précédés. Le nom de l'auteur de cet ouvrage est une recommandation. Ce travail offre de l'intérêt ; on y trouve des idées nouvelles sur quelques-unes des maladies qu'il renferme. L'auteur a fait preuve d'une érudition choisie ; des citations justes, qui prouvent un esprit orné, un style facile, de la clarté dans l'exposé de chaque chapitre, sont les traits qui font distinguer cette production.

L'auteur ne parle pas toujours le langage physiologique des auteurs les plus modernes, aussi le traducteur en a fait la remarque avant nous. Il ajoute quelques réflexions qui justifient son impartialité, et l'estime que tout homme instruit doit avoir pour le vrai talent.

MAINGAULT.

69. SUR LES RÉTRÉCISSEMENTS DU CANAL DE L'URÈTRE, etc., par M. J. SHAW. (*Medico-Chirurgical transactions*, vol. XII, p. 2.)

Il paraîtrait, d'après les recherches de l'auteur, 1°. que c'est toujours dans une partie de l'urètre antérieure au ligament du bulbe que se trouvent les rétrécissemens dont ce canal est le siège ; 2°. que lorsqu'un rétrécissement assez considérable a existé pendant un certain temps, les portions membraneuse et prostatique du canal de l'urètre sont presque toujours dilatées au point de présenter un diamètre trois ou quatre fois plus grand que dans l'état naturel ; 3°. que les canaux de la prostate, qui sont naturellement très-petits, sont toujours plus ou moins dilatés lors d'un rétrécissement du canal, ou lorsque cette partie a été le siège d'une irritation longtemps prolongée ; 4°. que lorsque pendant plusieurs années il a existé un rétrécissement qui occasionne de temps en temps des rétentions d'urine, les parois de la vessie sont non-seulement

épaisses, mais présentent aussi des sacs. L'auteur examine également, dans ce mémoire, les avantages que présenterait l'incision du rétrécissement pratiquée avant que le danger d'une rétention complète d'urine soit imminent.

M. E.

70. OBSERVATION D'UN RÉTRÉCISSEMENT DE L'URÈTRE traité par incision; par M. ARNOLT. (*Medico-Chirur. Transact. To. XII.*)

L'individu, sujet de cette observation, portait depuis quinze ans un rétrécissement de l'urètre pour lequel on avait essayé divers moyens, mais sans succès. Le malade ne pouvait uriner que goutte à goutte, et il était impossible de faire pénétrer dans la vessie la bougie la plus fine. M. Arnolt, après avoir tenté inutilement de détruire le rétrécissement par l'application des caustiques, se décida à essayer le traitement par incision. L'opération réussit complètement; après avoir fendu la partie rétrécie du canal, on introduisit une sonde dans la vessie; il ne survint aucun symptôme fâcheux, et au bout de quinze jours la plaie était complètement cicatrisée.

M. E.

71. SUR LA DILATATION DU CANAL DE L'URÈTRE chez l'homme par l'insufflation, dans la vue de pratiquer l'extraction des calculs de la vessie, par KERRISSON. (*Medico-Chirur. Transactions, To. XII, p. 2.*)

Cette note renferme un extrait de la partie de l'ouvrage de Prosper Alpin, dans laquelle cet auteur rend compte de la manière dont on dilatait l'urètre par l'insufflation, pour extraire les calculs de la vessie, chez les Égyptiens, il y a environ 250 ans. Fabricius de Hilden conseille également ce moyen, ainsi que la dilatation mécanique du canal et l'extraction des calculs en passant le dilatateur dans une sonde droite lorsque le calcul était logé entre l'orifice externe de l'urètre et le périnée; mais quand il était situé plus loin, il se servait d'un forceps très-long, mince et arrondi.

M. E.

72. OBSERVATION D'UNE FRACTURE DU CRÂNE; par JAMES BAKER. (*Lond. Med. Reposit., avril 1824, p. 289.*)

Un jeune homme, âgé de 16 ans, reçut un violent coup de pied de cheval à la tête. Les tégumens du crâne étaient divisés dans une grande étendue, et il y avait une fracture avec dépression du pariétal gauche. Par un examen plus attentif, M. B. trouva que la dure-mère était déchirée. Une branche de l'artère ménin-

gée moyenne donnait beaucoup de sang, et une portion de substance cérébrale s'était échappée par l'ouverture de la dure-mère. Le malade était dans un état d'insensibilité complète. La respiration était laborieuse, le bras droit était paralysé. A l'aide de la tréphine, on agrandit l'ouverture et on enleva deux pièces d'os qui comprimaient le cerveau. Dès ce moment les symptômes disparurent peu à peu; environ un mois après l'accident le jeune homme était complètement guéri et jouissait de toutes ses facultés intellectuelles. La cicatrisation de la plaie a été retardée par l'apparition de deux tumeurs fongueuses (*fungi cerebri*) dont l'une parvint au volume d'un petit œuf. Un mélange d'alcool et d'eau appliqué sur ces tumeurs les fit disparaître graduellement.

Deux ans auparavant le jeune homme avait éprouvé un semblable accident. Le coronal avait été fracturé, et le D^r. Southern en avait extrait une portion au moyen de la tréphine. P.V.

73. OBSERVATIONS SUR LES MALADIES DE LA COLONNE VERTÉBRALE et sur leur traitement; par EDWARD HARRISON, M. D. (*The Lond. Med. and Phys. Journ.*, avril 1824, p. 263.)

I^{re}. partie. *Maladies occasionées par une courbure vicieuse de la colonne épinière.*

Après quelques considérations assez insignifiantes sur la colonne dorsale en général, l'auteur rapporte l'observation d'un enfant de 13 ans qui, 8 ans auparavant, avait été frappé par une pierre sur les fausses côtes du côté gauche à une grande distance de la colonne vertébrale. La douleur fut très-vive; et persista depuis avec la même violence. Les huit premières vertèbres dorsales faisaient une grande saillie en arrière; le corps était incliné à gauche; le côté droit de la poitrine était saillant, le côté gauche au contraire enfoncé, etc. Au bout d'environ neuf mois de traitement, la colonne vertébrale était redressée, et le jeune malade marchait parfaitement droit et jouissait de la meilleure santé.

M. Harrison distingue les déformations de la colonne vertébrale, en celles qui sont produites par une cause agissant lentement, et en celles qui reconnaissent pour cause un coup, une chute, etc., qui produisent instantanément un déplacement. Le mode de traitement qu'il a déjà employé avec tant de succès n'est applicable qu'aux premières. Il pense que la cause principale des courbures chroniques de la colonne vertébrale est l'habitude vicieuse qu'on prend quelquefois de se pencher toujours

du même côté. Il fait voir que dans le cas précédent l'enfant était forcé par la douleur de se tenir constamment courbé du côté malade pour diminuer la douleur, et que telle fut la véritable cause de la saillie des vertèbres. Il entre dans quelques détails sur la manière dont se produit le déplacement. Il pense que peu à peu les substances fibreuses et ligamenteuses qui servent de moyens d'union entre les vertèbres cèdent du côté opposé à celui de la courbure, tandis que de l'autre elles se raccourcissent et se condensent de manière à opposer une grande résistance aux efforts de redressement, etc. Il termine ce mémoire par une observation analogue à celle que nous avons citée plus haut. C'était une jeune fille âgée de neuf ans; la maladie avait été produite par une chute sur la glace, et la gibbosité ne s'était développée que très-lentement. Le traitement dura à peu près 11 mois, et fut couronné du plus heureux succès. Nous nous empresserons de donner à nos lecteurs une analyse de la seconde partie du mémoire de M. Harrison dans laquelle se trouvera décrite sa méthode de traitement.

P. V.

74. *SURGICAL ESSAYS*, etc. Mémoires de chirurgie, par M. le baron D. J. LARREY, chirurgien en chef de l'hôpital de la garde royale, etc., etc.; traduits du français par John REVERE, D. M. In-8. Baltimore; 1823.

Ce volume est la traduction fidèle de celui que M. Larrey a publié en 1821, et qui comprend ses Mémoires sur l'usage du moxa (1), sur le siège et les effets de la nostalgie, sur les propriétés de la membrane iris, sur les plaies des intestins, et sur la rupture du col du fémur. Comme la traduction des Mémoires de M. Larrey, publiée en 1815, aux États-Unis, par le professeur Hall, ne comprenait que les trois premiers volumes de l'auteur, M. John Revere a ajouté aux Mémoires que je viens d'indiquer, celui sur les plaies de la vessie, qui se trouve dans le 4^e. volume des Mémoires du chirurgien français.

L. R. VILLERMÉ.

75. *OBSERVATIONS SUR LA GUÉRISON HEUREUSE D'UNE BLESSURE CONSIDÉRABLE occasionée par un coup de feu; par le chirurgien de régiment, M. MÖLLER, à Elseneur. (Bibliothek for Læger, 1823, cah. 1, p. 19.)*

En 1821, M. Möller eut à traiter une petite fille de 7 ans,

(1) M. Dunglisson a déjà donné une traduction anglaise du Mémoire de M. Larrey sur le moxa.
D. F.

sur qui son frère, âgé de 9 ans, avait imprudemment lâché un pistolet chargé. La balle avait fracassé l'os propre du nez du côté droit, et l'apophyse montante de l'os maxillaire du même côté. Cette balle fut retrouvée sur le côté droit du cou couverte par la peau et le tissu cellulaire, à peu près un demi-pouce au-dessous de l'apophyse mastoïde du *temporal*, au bord du muscle sternocleido-mastoïdien. Elle fut retirée sans accident. M. Möller ordonna ensuite des cataplasmes, une diète sévère, un traitement antiphlogistique. Comme l'enfant n'avait pas d'évacuations depuis qu'il avait reçu le coup, il prescrivit un purgatif. Le côté droit du visage s'étant tuméfié, il fit mettre sous l'œil trois sangsues, et sur le côté droit du cou un cataplasme émollient; il fit faire, sur cette partie, des frictions avec l'onguent napolitain. Il s'écoula de la blessure du nez beaucoup de pus, mais de bonne nature; quelques fragmens d'os sortirent au bout de plusieurs mois. Un vers lombricus ayant été évacué à la suite du purgatif, M. Möller fit prendre le vermifuge de Breinser, qui en fit rendre 18 autres grands et petits. L'enfant fut retiré de l'hôpital par les parens avant sa parfaite guérison. En 1822, M. Möller trouva les plaies bien cicatrisées, et le cou avait repris sa position verticale. D. c.

76. NOUVEL INSTRUMENT POUR LA LIGATURE DES ARTÈRES; par le Prof. Jacobson, docteur en médecine et en chirurgie. (*Bibliothek for Læger*, année 1823, cah. 2, p. 169.)

Des instrumens inventés sans nécessité, observe M. Jacobson, ne font qu'embarrasser l'art; mais il faut, au médecin et au chirurgien isolé et dépourvu de secours, des instrumens qui puissent le dispenser d'aides: c'est ce qui a engagé M. Jacobson à perfectionner l'instrument à ligature, c'est-à-dire plutôt, à en faire un qui mit le chirurgien à même de s'en servir et de faire en même temps le nœud. Avant de décrire cet instrument, l'auteur fait l'histoire des instrumens qui ont été inventés ou proposés depuis Ambroise Paré et son disciple Guillemeau jusqu'à nos jours. Il a réuni dans une même planche les dessins des principaux instrumens de ce genre. Il observe que, parmi les instrumens anciens, celui qu'on appelle *valet à patin* est le plus convenable; mais qu'étant trop grand, et exigeant l'emploi de toute la main pour être ouvert, il est trop incommode pour saisir et lier les artères; la pince de Schmukker est plus convenable, parce qu'elle est plus petite, encore n'est-elle pas commode pour saisir les plus

petites artères. L'instrument d'Assalini est compliqué sans nécessité : il saisit bien les moindres artères ; cependant le ressort est trop faible, et on ne peut avec assez de force saisir les artères. Les instrumens de Bromfield et Bell ne conviennent véritablement que pour les artères qui sont à la surface des membres et qui ne sont pas trop petites.

A l'égard de la manière dont on emploie ces instrumens pour la ligature, ils sont tous imparfaits ; car après s'en être servi pour saisir et amener l'artère, on est obligé d'y laisser l'instrument suspendu afin de faire la ligature.

Si l'artère est libre, si les parties qui l'entourent ne sont pas tendues, si les muscles les plus voisins ne se contractent pas, la ligature peut se faire avec assez de facilité ; mais cela n'est pas toujours le cas ; très-souvent les petits vaisseaux artériels se *retractent* ; les mouvemens de contraction des muscles, et le tissu cellulaire qui intervient, changent la position des vaisseaux, les muscles pouvant, au moment où l'on veut faire la ligature, se contracter un peu trop fortement pour que l'opération ait lieu avec sûreté. M. Jacobson a pensé que l'essentiel était de saisir le moment juste où l'opération convient, et, pour qu'il n'y eût pas de temps perdu, il a cherché à trouver le moyen de faire avec la main gauche le nœud, tandis que la main droite tient l'artère à l'aide de la pince.

A cet effet il a imaginé un doigtier ou dé que l'on met sur l'index, et au bout duquel est attaché un serre-nœud en fil d'argent, concave au milieu et arrondi par les extrémités. Lorsqu'on a donc saisi l'artère par le moyen de la pince ordinaire et qu'on a préparé le nœud, on le tient et on le serre avec l'index armé du dé et le ponce. M. Jacobson, qui avait déjà fait connaître ce procédé en 1817, cite les opérations où depuis ce temps il en a fait usage ; il s'agissait dans ces diverses opérations de l'extirpation d'une tumeur lipomateuse, d'une tumeur squirreuse et de l'opération de la taille. Dans cette dernière opération, il arrive parfois, dit l'auteur, que chez les personnes très-sanguines les artères transversales du périnée donnent beaucoup de sang, et empêchent de continuer l'opération. Si l'on voulait procéder à la manière ordinaire, il faudrait à l'opérateur deux aides, et encore ferait-on la ligature avec difficulté, tandis que par le procédé nouveau elle se fait promptement et sans le secours de personne.

M. Jacobson a fait faire ce doigtier de manière à ce qu'on

puisse l'aplatir et le serrer avec les autres instrumens dans un étui. Il en donne le dessin et fait observer à la fin que ce doigtier est utile pour la ligature de toutes les artères situées trop profondément pour que deux personnes puissent y opérer à la fois, comme par exemple pour la ligature des artères situées dans la cavité de l'orbite, après l'extirpation de l'œil, ou des artères de l'aisselle ou du périnée; il sert également pour serrer le nœud de la ligature dans l'opération des anévrysmes, ligature pour laquelle on a proposé divers instrumens.

Dans le cours de sa notice M. Jacobson fait remarquer que l'histoire des méthodes de ligature n'a pas encore été faite d'une manière satisfaisante, pas même par le savant Sprengel dans son ouvrage important sur l'histoire de la chirurgie, et il pense que l'université de Copenhague a fait un bon choix en proposant pour sujet de prix l'histoire de la ligature des artères. D.

77. NOTICE SUR LA NÉVRALGIE TRAUMATIQUE par M. RODOLPHE.
(*Bulletin de la Société Médicale d'Émulation*, mars 1824.)

L'auteur ayant observé à la suite des plaies d'armes à feu des douleurs vives et opiniâtres qui suivaient le trajet des nerfs, les attribue avec raison à la lésion plus ou moins profonde de ces mêmes nerfs; il a cru devoir en donner une description particulière sous le nom de *névralgie traumatique*. Ses caractères diffèrent suivant qu'elle se manifeste au moment de la cicatrisation, ou bien après que cette même cicatrisation a été opérée; dans le premier cas, cette névralgie s'annonce par les symptômes suivans: légers élancemens, douleur sourde dans la partie blessée, qui, de vermeille qu'elle était, devient pâle, blafarde; d'abord affaïssissement puis boursoufflement des bourgeons charnus: la pression augmente la douleur et détermine des fourmillemens incommodes dans les parties qui sont au-dessus de la blessure. Bientôt la douleur s'accroît, la plaie s'enflamme, elle fournit un fluide séro-purulent; la cicatrice commencée se détruit: les souffrances que fait éprouver la partie malade ne sont calmées, ni par le repos le plus absolu, ni par aucun sédatif, et souvent un érysipèle phlegmoneux se joint à cette irritation vive et profonde.

Si au contraire la névralgie survient après la cicatrisation de la plaie, le malade éprouve une gêne, un *endolorissement* du membre, qui par intervalle devient inhabile au mouvement. Trompé sur la nature du mal, on attribue cette douleur au rhu-

matisme, on administre sans succès divers moyens. La névralgie ne tarde pas à faire des progrès ; une douleur vive, aiguë frappe soudainement la partie blessée, et se communique aux organes qui la reçoivent des rameaux du nerf lésé ; le membre s'atrophie, quelquefois il se paralyse ; mais la sensibilité de la peau est exaltée à un tel point, que le plus léger contact est insupportable. Le meilleur moyen de guérir cette espèce de névralgie, signalée et décrite pour la première fois, est de faire la section du nerf lésé par le corps vulnérant. L'auteur et M. Larrey ont plusieurs fois pratiqué cette section avec succès. BRICHTEAU.

78. HÉMORRHAGIE SURVENUE A LA SUITE DE L'EXTRACTION D'UNE DENT ; observation recueillie par M. MIEL. (*Bull. de la Soc. Méd. d'Émulation*, février 1824.)

A propos d'un cas d'hémorrhagie survenue à la suite de l'extraction d'une dent, et qu'on eut beaucoup de peine à arrêter, l'auteur établit, 1°. que le sang ne jaillit pas, comme on le croit communément, du fond de l'alvéole ni d'une branche artérielle, mais qu'il s'échappe en nappe des capillaires de l'alvéole déchiré, se qui fait que dans beaucoup de cas un simple gargarisme astringent suffirait souvent pour arrêter le sang ; 2°. que la boussette de ciré employée de tout temps pour arrêter les hémorrhagies qui succèdent à l'extraction des dents ne comprime pas efficacement, et qu'il faut lui substituer un autre corps dont toutes les parties s'adaptent mieux à la forme de la gencive, et acquièrent une certaine densité par la compression. La compression doit d'ailleurs être méthodique et assujétie par les dents appliquées fortement sur un morceau de liège placé au-dessus de l'agarie. L'auteur préfère ce corps pour exercer la compression dans le cas d'hémorrhagie alvéolaire, accident qui n'est pas toujours sans danger, et qui dans le cas dont il s'agit, a failli coûter la vie à un jeune homme, qui avait imprudemment confié sa mâchoire à un de ces charlatans qui se trouvent sur les places publiques. B.

79. OBSERVATION D'UNE HÉMORRHAGIE INTERNE, provenant de la rupture de la trompe de Fallope ; par M. TH. BUSHELL. (*Lond. Med. and Phys. Journ.*, avril 1824, p. 289.)

Madame de G. âgée de 40 ans, fut prise tout à coup d'une douleur violente dans l'abdomen ; elle s'évanouit aussitôt ; elle revint à elle et fut mise dans son lit. La douleur continua avec une

grande violence; il s'y joignit des sueurs froides, des syncopes, des vomissemens d'abord bilieux, puis enfin de matières fécales. Vers le matin elle éprouva un peu de mieux, mais bientôt les symptômes revinrent avec plus de violence, et au bout de treize heures elle expira.

A l'ouverture du cadavre on trouva environ trois pintes de sérosité sanguinolente dans l'abdomen, et un caillot de sang d'environ deux livres dans le bassin. L'utérus était un peu plus volumineux que dans l'état ordinaire; sa membrane interne était un peu épaissie, un peu rouge, surtout vers l'orifice de la trompe du côté droit. La trompe gauche, le pavillon et l'ovaire droit parfaitement sains. Du côté gauche, la trompe était saine dans ses trois quarts environ; elle était perméable. Vers son quart utérin elle était distendue et d'une couleur livide foncée. A la partie postérieure de ce renflement existait une très-petite ouverture irrégulière produite par ulcération ou par gangrène, et qui bien certainement était la source de l'hémorrhagie. En ouvrant la trompe, on trouva un caillot assez volumineux; la substance propre de l'organe paraissait presque désorganisée; un peu plus près de l'utérus, on découvrit une petite vésicule d'environ la grosseur d'un pois qui contenait un embryon, etc.

On trouve deux observations analogues, l'une de M. J. Clarke, dans les *Transactions of a Society*, etc., et l'autre de M. Laugstaff, dans les *Transactions Medico-chirurgicales*. P. V.

80. HANDBUCH DER CHIRURGISCHEN VERBANDELEHRE. — Traité des bandages, par B.-G. SCHREIER. Deux vol. in-8., avec planch. Erlangue; 1822; Palm.

81. BEOBERACHTUNGEN ÜBER DIE VORZÜGLICHSTEN AUGENKRANKHEITEN. — Observations sur les principales maladies des yeux; traduit de l'it. de Gio. Baratta, par W. Güntz. Deux vol. in-8., avec fig. color. Prix: 1 rixd. 8 gr. Leipsic; 1823.

82. PRAKTISCHES HANDBUCH der Augenkrankheiten. Manuel pratique pour les maladies des yeux, par ordre alphabétique. Par G.-L. HELLINE. Deux vol. in-8. avec pl. Prix, 5 rixd. 2 gr. Berlin; 1822; Dümmler.

83. HANDBUCH DER PRACTISCHEN AUGENHEILKUNDE. — Manuel d'ophthalmologie pratique; par W.-G. BENEDICT. In-8. tom. 1. Des ophthalmies idiopathiques. Prix, 1 rixd. 18 gr. Leipsic; 1822; Dyk.

THÉRAPEUTIQUE ET PHARMACIE.

84. SPECIMEN THERAPEUTICUM DE MERCURIO DULCI ejusque usu in morbis infantium et puerorum; par C. F. R. OCKENSE. 86 pag. in-8. Utrecht; 1823.

Cette thèse, soutenue à l'Académie d'Utrecht, se compose de trois parties. Dans la première le jeune docteur examine la manière dont le mercure doux exerce son influence sur le corps humain, indique les divers noms et les propriétés chimiques de ce médicament, et les diverses formes dont il est susceptible.

Dans le second chapitre l'auteur traite spécialement de l'utilité du mercure doux dans les maladies des enfans, telles que l'angine membranuse, l'hydropisie du cerveau, la variole, la scarlatine, la rougeole, les scrofules et l'ictère des nouveau-nés.

Au troisième chapitre sont rassemblés les exemples sur lesquels l'auteur a fondé sa théorie. Ils lui ont été fournis par M. Vanden Bosch, à Rotterdam, et M. de Fremery à Utrecht. Les trois derniers exemples sont surtout importants; ce sont plusieurs cas de guérison de l'hydrocéphale interne aigu, maladie que beaucoup de praticiens confondent avec d'autres maladies d'enfans. (*Algern. Konst en Letterbode*; sept. 1823; p. 206.) D.

85. DE LA VERTU PROPHYLACTIQUE DE LA BELLADONE, CONTRE LA FIÈVRE SCARLATINE; par le D^r. WESENER. (*Journ. der praktischen Heilkunde*, par le D^r. Hufeland, août 1823.)

Suivant une nouvelle théorie, enseignée depuis près de dix ans par le docteur Hahnemann à Leipsick, le grand secret de l'art de guérir consiste à combattre les maladies par des substances capables de les produire, ou, en d'autres termes, à traiter la maladie que l'on veut guérir par un médicament dont l'action sur l'économie animale imite les symptômes essentiels de la même maladie; alors l'effet du médicament détruit l'effet de la maladie.

C'est en partant de ce principe, et en s'appuyant sur l'analogie entre les symptômes produits par l'usage intérieur de la belladone et ceux de la fièvre scarlatine, que M. Hahnemann a été conduit à chercher dans la belladone, la vertu prophylactique contre l'irruption de la scarlatine.

Une découverte aussi importante, et que la postérité placera à côté de la vaccine, ne pouvait manquer d'attirer l'attention des praticiens allemands, mais particulièrement celle de M. Wese-ner, qui, par une longue série d'observations faites pendant plusieurs épidémies, prouve, de la manière la plus évidente, que la belladone jouit de la propriété de préserver de la fièvre scarlatine, lors même que les enfans sont exposés à la contagion de la manière la plus directe. Pour obtenir ces heureux effets, l'auteur fait administrer aux enfans menacés de cette terrible maladie 12, 15 ou 20 gouttes, suivant l'âge, d'une solution faite avec 4 grains d'extrait de belladone, et une demi-once d'eau de cannelle, en ayant soin de faire répéter cette dose matin et soir, et jusqu'à l'extinction totale de l'épidémie. MARTINI.

86. LA BELLADONE EMPLOYÉE COMME PRÉSERVATIF CONTRE LA SCARLATINE; par le docteur BEEKE. (*Algem. konst en Letterbode*, 1824, n°. VIII.)

Il y a un an le docteur Beeke recommanda la belladone contre la scarlatine; depuis ce temps il est parvenu à sa connaissance tant de faits en faveur de son opinion, qu'il a cru devoir les rassembler pour les publier. Le médecin de district, Wolff, en Silésie, avait une épidémie à traiter dans le village de Staedtel; 120 personnes en étaient affectées; il leur fit administrer l'extrait de belladone, d'après la formule de Berndt: il n'y en eut que 39 qui furent légèrement malades. Dans deux autres villages, où 132 individus firent usage du même extrait, il n'y en eut que six qui furent atteints de l'épidémie. En second lieu, le conseiller aulique Schenk, à Siegen, a vu récemment confirmer par l'expérience les observations qu'il avait déjà faites en 1809 et 1810, sur les bons effets de la belladone. En 1820 il fut appelé pour traiter le fils unique du négociant Br., attaqué de la scarlatine; la tante du malade, lui ayant fait une visite passagère, en fut également atteinte; elle était mère de trois enfans, dont elle allaitait encore le plus jeune; M. Schenk leur administra aussitôt l'extrait de belladonne, et, quoiqu'ils fussent toujours autour de leur mère, tous trois furent préservés de la contagion. Le *Journal de Hufeland* contient aussi une notice sur les bons effets de la belladone pendant une épidémie à Bernbourg en 1820. On y reconnaît que, bien que la belladone ne puisse pas toujours servir de préservatif, elle diminue toujours la violence de la mala-

Die. Le docteur Bénédik a employé avec succès le même remède contre la contagion d'une fièvre maligne dans l'île de Rügen. Au village de Coldevitz, sur onze enfans malades un seul mourut, un autre était en danger, la belladone arrêta les progrès de la maladie, et les enfans guérirent. Le docteur Wesener, à Dulmen en Westphalie, avait peu de confiance dans ce remède, cependant le succès lui a ôté ses préventions; il a préservé par ce moyen ses propres enfans de la contagion. Enfin le docteur Zeuch, en Tyrol, a eu une preuve éclatante de l'efficacité de ce préservatif. Dans l'hospice des enfans militaires à Hall, 23 enfans sur 84 furent affectés de la scarlatine; on administra aux 61 restans, de la belladonne pendant vingt-quatre jours de suite; un seul de ces 61 enfans eut la maladie, tous les autres en restèrent préservés, quoique la contagion continuât de se propager aux environs de l'hospice.

D'après ces observations M. Beeke croit devoir recommander la belladone à tous ceux que des préventions ont empêchés de faire l'essai de ce remède; il hésite d'autant moins que le respectable Hufeland a lui-même donné des éloges à ce préservatif.

D.

87. DES MÉTHODES THÉRAPEUTIQUES EN GÉNÉRAL, et de la méthode empirique en particulier; par Félix VACQUIÉ, D.-M. (*Journ. Univ. des Sc. Méd.*, décembre 1823.)

L'auteur s'est proposé dans ce mémoire de fixer, avec plus de précision qu'on ne l'avait fait encore, l'esprit des méthodes de traitement les plus générales, ou, en d'autres termes, de ramener à leur plus simple expression les faits plus ou moins compliqués sur lesquels elles se fondent. Il résulte des considérations exposées par lui que les méthodes, si vicieusement multipliées par les médecins de Montpellier particulièrement, se réduisent en définitive à deux qu'il désigne sous les noms connus d'*analytique* et d'*empirique*. Selon lui, la première exige la connaissance des changemens physiques qui constituent une maladie, pour mettre ensuite les moyens curatifs dans un rapport mieux appréciable avec les modifications organiques. L'exemple cité par l'auteur, à l'appui de cette proposition, est la péripneumonie, dans laquelle l'observateur suit avec assez de facilité d'une part la série des altérations successives qui conduisent enfin à l'affection de l'organe pulmonaire; de l'autre part le praticien règle avec une précision

presque égale la dose et l'énergie des remèdes qu'il emploie; il est bien rare que l'événement heureux ou malheureux ne justifie pas alors les principes de la théorie; c'est là ce qu'il appelle faire de l'*analyse*. L'empirisme au contraire procède en quelque sorte au hasard ou du moins sur des probabilités précairement calculées, aussi ne peut-on donner aucune confiance exclusive à l'efficacité des médicamens qu'il préconise, par la raison même qu'il est impossible de saisir la connexion du remède à la maladie; exemple, les fièvres intermittentes. L'auteur parcourt ainsi le cadre des maladies, faisant à quelques-unes l'application des idées qu'il a d'abord établies, et conclut en disant que les moyens spécifiques ou empiriques rendent sans doute des services incontestables à la thérapeutique, mais que les médecins doivent redoubler d'efforts pour ramener les cas de maladies qui s'en écartent encore, à la méthode analytique, qui n'avoue comme irréfragable que le témoignage de l'anatomie pathologique et de la physiologie.

Cahier de février. — Sur la nécessité d'une juste appréciation de l'influence sympathique pour le diagnostic et le traitement des maladies. (Par le même.)

Qu'est-ce que la sympathie? L'auteur abandonne la solution de ce problème aux physiologistes et aux expérimentateurs dont les recherches mêmes à cet égard ne lui paraissent avoir qu'une utilité assez éloignée pour la pathologie. Ce qui lui paraît surtout essentiel c'est de pouvoir assigner avec quelque certitude les phénomènes qu'il faut regarder comme *sympathiques* et ceux qui sont *idiopathiques* dans une maladie, car le traitement doit se régler en conséquence. L'auteur indique deux moyens plutôt approximatifs qu'infailibles pour parvenir à cette connaissance, ce sont : 1°. la durée des prodromes d'une maladie ou le temps qu'elle a mis à se former ; 2°. la constance et la fixité des symptômes dont elle s'accompagne. Les affections obscures et incertaines abondent en médecine, et quelques hommes qui prennent un vain jargon pour de la science, ont cru se tirer d'embarras en créant le mot *sympathie* : avec lui plus de difficultés ni de mystères. Cependant l'étiologie et la thérapeutique réclament de nouvelles lumières à cet égard ; l'auteur rapporte quelques faits où ces éclaircissemens auraient été du plus grand prix, et quelques autres où ils étaient tout-à-fait indispensables ; il finit en observant qu'il n'est pas

encore permis d'oublier le mot de Larut : « *Que la sympathie n'est le plus souvent qu'un voile heureux que l'orgueil doctoral emploie pour couvrir son ignorance.* »

Cahier de mars. — Est-il possible de faire servir l'effet du traitement à la détermination de la nature des maladies? (Par le même.)

Cette question a occupé de tout temps les médecins; jugée affirmativement par Hippocrate, Grimaud et quelques autres hommes non moins recommandables; la négative est aujourd'hui l'opinion la plus générale et qui paraît la plus rationnelle. Une discussion pareille ne peut guère se décider que par les faits, aussi M. Vacquié s'est-il attaché à choisir les exemples dans les maladies les plus saillantes, et il a été à peu près conduit à conclure qu'il n'y a pas plus de remèdes spécifiques que de maladies spéciales. RATIER.

88. DISSERTATIO MEDICO-THERAPEUTICA INAUGURALIS DE DATURA STRAMONIO, ejusque usu medico, præsertim ad rhumatismi curationem, par Chr. ENGELHART. 83 p. in-8. Utrecht; 1823.

Le premier chapitre de cette thèse contient les propriétés botaniques et chimiques du *Datura stramonium*. Dans le second l'auteur examine les phénomènes que l'on remarque chez l'homme lorsqu'il a fait usage de cette plante. Le troisième chapitre traite de l'emploi du datura en diverses maladies. Dans le quatrième et dernier chapitre enfin, l'auteur expose les effets salutaires de ce remède contre le rhumatisme invétéré; il rend compte de cinq cas de guérison, qui ont tous été observés à l'hôpital militaire d'Utrecht; savoir, les deux premiers par M. de Kirckoff, et les deux derniers par l'auteur même qui les a traités. Il cite encore cinq exemples, d'après le médecin anglais Marcet, pour prouver l'efficacité de ce remède. La thèse est écrite avec méthode; les sujets des divers chapitres sont traités avec clarté et précision: si nous avons une observation à faire, c'est que l'auteur aurait dû dire un mot de la partie de la plante qui a le plus d'efficacité. Il résulte de l'analyse de Promnitz et de Brandes, insérée pag. 4 et 6 de la thèse, que les diverses parties de la plante contiennent aussi diverses substances, et qu'il y a dans la graine un principe particulier, qu'ils appellent *daturium*, et qui se trouve en moins grande quantité dans les feuilles. Lorsqu'on voit que M. Marcet, qui employait l'extrait fait à l'aide des graines, prescrit une moindre dose que notre auteur, qui fait

94 *Thérapeutique et Pharmacie.*

usage de l'extrait préparé, d'après la pharmacopée hollandaise, à l'aide des feuilles, on se demande si l'effet médical de cette plante sur le rhumatisme ne dépend pas en grande partie du *daturium* qu'on trouve surtout dans la graine, et si par conséquent il ne vaudrait pas mieux adopter la formule de M. Marcet, et faire l'extrait de la graine. Pour résoudre ces doutes, il faudrait faire des recherches chimiques et des essais comparatifs; ce pourrait être un très-bon sujet pour une dissertation académique. (*Algem. Konst en Letterbode*, août, 1823, n°. 32.) D.

89. OBSERVATIONS PRATIQUES SUR L'EMPLI DE L'HYDRIODATE DE POTASSE, par le docteur ZINC, médecin à Lausanne. (*Journ. compl. du Dictionn. des Scienc. Méd.*, tom. 17, 67^e cah., janvier 1824.)

Ces observations sont au nombre de trois, dans lesquelles l'hydriodate de potasse a été employé avec succès; 1°. dans le traitement d'une tumeur blanche qu'un enfant portait à l'union de la jambe avec le pied; 2°. dans celui de quelques tumeurs indolentes qu'il conduisit à suppuration; 3°. enfin dans le traitement d'un goître.

Ce moyen, imaginé par M. Coindet, est composé ainsi qu'il suit

Hydriodate de potasse . . . un demi-gros.

Axonge. une once et demie.

M. Coindet affirme que, quel que soit le lieu où l'on fasse les frictions, le moyen agit toujours sur le goître. MAINCAULT.

90. REMARQUES PHARMACEUTIQUES, par T. W. CH. MARTIUS. (*Repert. für die Pharm.*, b. XV, h. i, p. 66.)

Sulfure noir de mercure. — L'auteur l'a préparé en assujettissant une bouteille contenant le mélange de soufre et de mercure au mécanisme d'un moulin à scier, de manière que la bouteille pendant quinze jours a suivi tous les mouvemens de la machine.

Éther nitrique alcoolisé. — Celui que l'auteur a rectifié avec de la potasse caustique, n'est point devenu acide au bout de plusieurs mois.

Asa fetida. — Cette substance paraît être souvent mélangée ou falsifiée avec la gomme ammoniacque.

Acide phosphorique. — L'auteur conseille pour préparer l'acide phosphorique pur, de verser l'acide nitrique froid sur le phosphore, et de chauffer ensuite avec précaution.

Acétate d'ammoniaque. — M. Martius observe qu'il est impossible d'obtenir un acétate d'ammoniaque liquide d'une concentration constante par les procédés indiqués jusqu'ici, même par celui de la pharmacopée prussienne; parce que les carbonates d'ammoniaque du commerce sont très-variables, en ce que les uns contiennent une proportion d'acide carbonique beaucoup plus forte que celle des autres. Il joint à cette remarque une table indiquant les quantités d'ammoniaque liquide d'un degré déterminé, nécessaires pour composer une quantité fixe d'acétate d'ammoniaque d'un degré constant.

Succinate d'ammoniaque liquide. — L'auteur propose pour cette préparation les mêmes moyens qu'il indique pour l'acétate d'ammoniaque.

H. ROBINET.

ART VÉTÉRINAIRE.

91. OUVERTURE DE LA CAROTIDE D'UN CHEVAL, en saignant à la jugulaire; guérison sans ligature; par M. FAVRE, médecin vétérinaire du canton de Genève. (*Recueil de Méd. Vétérinaire*, to. 1^{er}., p. 45.)

Cet accident est malheureusement plus commun dans le cheval qu'on ne le croit généralement; cet animal n'ayant point de jugulaire externe, et l'interne n'étant séparée de la carotide que par le sous-scapulo-hyoïdien, muscle très-plat; une flamme un peu trop longue, un coup trop fort, un mouvement brusque de l'animal dans le moment où l'on saigne, peuvent faire atteindre ce dernier vaisseau. Ce cas, toujours fort grave, n'a semblé jusqu'ici pouvoir être guéri que par la ligature de l'artère. Le fait cité par M. Favre porterait à croire qu'un simple tamponnement peut arrêter l'hémorragie, et déterminer la cicatrisation des bords de la place artérielle. Elle s'acheva si bien, dit-il, que quelques mois après, le propriétaire, vendant un de ses chevaux à un tanneur de Carouge, celui-ci, instruit de l'accident, examina bien tous les chevaux, et prit précisément notre malade dont il ne voulait pas.

M. Favre a pu observer l'animal pendant quatre ans; il a fait un bon service, et n'a point été malade.

Il n'y avait pas eu oblitération de la carotide; la pulsation de la maxillo-faciale le prouvait.

Enfin, cette observation est curieuse en ce qu'elle constate la guérison subite d'un vertige idiopathique (arachnoidite), très-intense, par une énorme saignée à la carotide. G. F.

92. HEUREUX EFFETS DE LA VACCINE SUR LES MOUTONS. (*Preuss. Monatsblatt*, août 1822, p. 133.)

M. le D^r. Brennecke, de Belgardt, cite plusieurs exemples des expériences qu'il a faites de la vaccine sur les moutons, qui toutes ont eu d'heureux résultats, en préservant les agneaux d'une maladie qui, dans des circonstances peu favorables, en fait souvent perdre un sur cinq. G.

93. RELATION D'UNE ÉPIZOOTIE observée à Dippolswalde et dans les environs en 1819; par C. C. PRINZ, vétérinaire. (*Zeitschrift für Natur-und Heilkunde von Carus*, t. 3, cah. 1. 5., p. 20.)

Cette maladie, observée parmi les chevaux de la garde saxonne, dans les mois d'octobre et novembre 1819, présentait dès le commencement quelques-uns des symptômes de la morve. Des sections cadavériques semblaient ne pas permettre de doute, et cependant l'auteur combattit cette opinion: d'après lui, c'était plutôt la gourme (*Drüse*), peu de cas faisaient craindre que la maladie ne fût contagieuse et bien réellement la morve; les faits à l'appui de cette idée étaient trop isolés, et n'étaient qu'accidentels. Tous les malades étaient bientôt rétablis, et aucun d'eux n'est retombé dans l'intervalle de deux ans.

Le traitement adopté par l'auteur fut principalement le cautère, dont il n'eut qu'à se louer. Tous les malades reçurent en outre une composition d'antimoine, d'éthiops minéral, de soufre purifié, de baies de genièvre, de calamus, de la racine de gentiane et du fenouil avec du sel. Les moyens externes consistèrent dans l'emploi de l'onguent mercuriel, et, dans des cas plus graves, des fumigations d'acide nitrique. Z.

94. ELEMENTOS DE MEDICINA VETERINARIA. Elémens de médecine vétérinaire; par MANUEL CUNAE. In-8°. Madrid; 1822; Paz.

BULLETIN

ANCES MÉDICALES.

ANATOMIE.

LA TÊTE OSSEUSE, chez l'homme et les animaux, en nombre, connexions et applications aux parties; par le chev. GEOFFROY ST.-HILAIRE de l'Institut. (*Tableau lithographié.*)

On présente l'idéal de toute tête osseuse, provenant d'un développement de sept tronçons ou vertèbres distinctes. Pour rendre cette division il faut d'abord se rappeler quelles sont les conditions générales de toute vertèbre. (Voyez *Mémoires du Muséum d'histoire naturelle*, t. IX, p. 39, et l'art. 368 du *Bulletin* de 1823.)

Toute vertèbre est partout composée de neuf pièces, savoir, une centrale ou le corps vertébral (cycléal), et quatre pièces en dessus, savoir les branches pour encadrer le système médullaire (2 périaux et 2 épiaux), et quatre en dessous ou les autres branches vertébrales pour le système sanguin (2 paraaux et 2 cataaux). Cela posé, M. Geoffroy a retrouvé les analogues de chacune de ces parties dans chacun des sept tronçons ou vertèbres, dont l'ensemble constitue la tête, non compris les os de la mâchoire inférieure, qui forment quatorze pièces distinctes. Les sept vertèbres crâniennes sont les suivantes: 1°. une labiale, 2°. une nasale, 3°. une oculaire, 4°. une cérébrale, 5°. une pour les tubercules quadrijumeaux, 6°. une auriculaire, 7°. une cérébelleuse.

Le tableau suivant, calqué sur celui de M. Geoffroy-St.-Hilaire, établit l'analogie de chaque partie des vertèbres crâniennes avec les parties constituantes de toute vertèbre.

OS PAIRS.		OS IMPAIR, OU CORPS.	OS PAIRS.	
ÉPIAL.	PÉRIAL.	CYCLÉAL.	PARAAL.	CATAAL.
Intermaxillaire, (<i>adnasal</i>). *	Maxillaire, portion dentaire, (<i>addental</i>).	1 ^{re} . VERTÈBRE LABIALE.		
		Os innominé, (<i>protosphénal</i>).	Cartilage du nez, (<i>protophysal</i>).	Vomer, (<i>vomer</i>).
Os du nez, (<i>nasal</i>).	Os unguis, (<i>lacrymal</i>).	2 ^e . VERTÈBRE NASALE.		
		Lame ethmoïdale, (<i>rhinosphénal</i>).	Cornet infér. (<i>rhinophysal</i>).	Os palatin, (<i>palatal</i>).
Coronal, (<i>frontal</i>).	Cartilagetarse, (<i>paspeleal</i>).	3 ^e . VERTÈBRE OCULAIRE.		
		Portion moyenne de l'ethmoïde, (<i>etmosphénal</i>).	Cornet supér. ou partie latérale de l'ethmoïde, (<i>ethmophysal</i>).	Apophy. ptéridgoïde externe, (<i>adgustal</i>).
Ailes d'ingrassias, (<i>ingrassial</i>).	Jugal, (<i>jugal</i>).	4 ^e . VERTÈBRE CÉRÉBRALE.		
		Partie ant ^{re} . et centrale du sphénoïde. (<i>entosphénal</i>).	Maxillaire, portion orbitaire. (<i>adorbital</i>).	Apophy. ptéridgoïde interne, (<i>hérisséal</i>).
Grande aile du sphénoïde, (<i>ptéreal</i>).	Portion écaillieuse du temporal, (<i>temporal</i>).	5 ^e . VERTÈBRE POUR LES LOBES QUADRIJUMEAUX.		
		Partie post ^{re} . et centrale du sphénoïde. (<i>hyposphénal</i>).	Portion du cadre du tympan, grosse tubérosité. (<i>serrial</i>).	Os innominé. (<i>cotyéal</i>).
Pariétal, (<i>pariétal</i>).	Rocher, (<i>rupéal</i>).	6 ^e . VERTÈBRE AURICULAIRE.		
		Portion ant ^{re} . de l'os basilair (occipital inférieur, (<i>otosphénal</i>).	Marteau, (<i>malleal</i>).	Portion du cadre du tympan, filet circulaire, (<i>tympanal</i>).
Occipital supérieur, (<i>suroccipital</i>).	Occipital latéral, (<i>exoccipital</i>).	7 ^e . VERTÈBRE CÉRÉBELLEUSE.		
		Portion post ^{re} . de l'os basilair (occipital inférieur, (<i>basisphénal</i>).	Enclume, (<i>incéal</i>).	Étrier, (<i>stapéal</i>).

les mots en lettres italiques et entre parenthèses sont les noms de la nomenclature de M. Geoffroy.

Telles sont les dispositions des 63 pièces du crâne; chacune d'elles est ramenée à la condition d'os primitif ou d'os vertébral.

Idéal de toute mâchoire inférieure dans sa plus grande subdivision.

Dentaire, (<i>subdental</i>).	Opérculaire, (<i>sublacrymal</i>).	Supplémentaire, Coronoidien, (<i>subpalpebral</i>). (<i>subjugual</i>).
Angulaire, (<i>subtemporal</i>).	Articulaire, (<i>subrupal</i>).	Subangulaire, (<i>suboccipital</i>).

On voit d'après ce tableau des os de la mâchoire inférieure que M. Geoffroy fait correspondre une pièce à chaque périclival de vertèbre crânienne. Cependant les maxillaires inférieurs sont indépendants des sept vertèbres crâniennes, comme les hyoïdes qu'ils précèdent le sont des sept vertèbres cervicales.

Dans l'*esox osseux*, chaque maxillaire se trouve composée de ces sept pièces. Elle est là à son *maximum* de développement. Nous ne pouvons ici indiquer les connexions des os de la mâchoire inférieure, il faut absolument, pour comprendre ces rapports, consulter le tableau dont nous venons de présenter l'analyse.

DEFERMON.

96. REMARQUES ANATOMIQUES ET PHYSIOLOGIQUES SUR LE SYSTÈME NERVEUX GANGLIONNAIRE; par FOUILLOUX, élève interne à l'Hôtel-Dieu. (*Nouv. Bibl. Méd.*, avril 1824, p. 409.)

97. NOUVELLES REMARQUES ANATOMIQUES ET PHYSIOLOGIQUES SUR LES GANGLIONS DU GRAND SYMPATHIQUE; par le même. (*Même Journ.*, p. 42.)

Le but de l'auteur a été d'établir : « 1°. l'anastomose des » ganglions intervertébraux; 2°. l'influence réciproque des deux » systèmes l'un sur l'autre; 3°. l'influence combinée de ces » deux systèmes sur les fonctions de relation et d'assimilation, » sans exclure la possibilité d'une influence spéciale de la part » de l'un et de l'autre de ces systèmes sur les différents phéno- » mènes de la vie; 4°. de concilier les expériences de Legallois » avec les observations d'absence de la moelle épinière et de la » destruction lente de cet organe; 5°. d'avancer que les fonc- » tions se centralisent avec le système nerveux dans les classes » supérieures des êtres et qu'elles se localisent avec ce système » dans les classes inférieures. »

Ce travail contient encore l'indication d'un mode de préparation des diverses parties du nerf triplanchnique, particulière à M. Fouilhoux. D. F.

98. PAULI MASCAGNI ANATOMIA UNIVERSA, etc. In-fol. Pise; 1823.

Ce magnifique ouvrage, auquel Mascagni a travaillé 25 ans, est divisé en 9 fascicules, dont un seul paraîtra chaque année. Le 1^{er}. a déjà paru en 1823. Les figures sont sur papier vélin, et le texte en latin. Le prix est de 120 livres italiennes par fascicule tiré en noir, et 5 pour le texte; de manière que tout l'ouvrage coûtera 1125 livres italiennes. On en tirera un petit nombre d'exemplaires coloriés; leur prix sera de 280 livres italiennes. (La livre italienne vaut 52 centimes.) E. M. BAILLY.

99. OBSERVATIONS SUR LE NERF SYMPATHIQUE; par RUDOLPHI. (*Abhandl. der Königl. Acad. der Wissenschaft. in Berlin, für 1814 et 1815.*)

Le nerf sympathique s'unit non-seulement avec la 6^e. et la 2^e. branche de la 5^e. paire, mais aussi avec le nerf vague, peut-être aussi avec le glossopharyngien. Il y a aussi un filet qui passe par le canal de l'artère vertébrale, et s'unit aux 5^e., 4^e. et 3^e. nerfs du cou. Dans les oiseaux, cette branche postérieure est, suivant Tiedemann et Emmert, la plus grande. Dans l'esturgeon, le nerf de l'ouïe est séparé, et ne forme point une branche de la 5^e. paire, comme le prétend Scarpa au sujet de tous les poissons. Rudolphi admet aussi un nerf facial particulier. Le nerf vague est un nerf principal qui va à l'organe électrique.

100. SUR LA NATURE DE LA CINQUIÈME PAIRE CÉRÉBRALE; par K. W. STARK, prof. de Iéna. (*Isis von Oken. XII, 1823, p. 1418.*)

Selon M. Stark, la tête n'est qu'une vertèbre d'un ordre plus élevé. La moelle épinière, avec toutes ses fonctions, constitue un ensemble d'organes qui est en partie indépendant du cerveau, qui de son côté a des fonctions spéciales. Cela posé, l'auteur conclut que le nerf sympathique, qui est le *nerf végétatif* (excitant de la nutrition), du tronc, est reproduit dans la tête par les nerfs de la 5^e. paire, ou nerfs trijumeaux. L'auteur fonde l'analogie de fonctions qu'il attribue à ces deux ordres de nerfs sur leur conformation, leur couleur rougeâtre, et d'autres conditions, qui avaient engagé Haller et MM. Meckel, Cloquet et d'autres, à les croire identiques, ou tirant leur origine l'un de l'autre.

Leur ressemblance s'étend même à leurs fonctions connues. Le nerf sympathique et les nerfs trijumeaux donnent tous les deux des ramifications aux systèmes sanguin, lymphatique et cutané, de petits rameaux aux muscles involontaires, et n'en donnent aucun aux muscles de la volonté. Leur action serait donc, suivant M. Schulz, limitée aux fonctions nutritives (1). Z....a.

101. RECHERCHES, DISCUSSIONS ET PROPOSITIONS D'ANATOMIE, DE PHYSIOLOGIE, DE PATHOLOGIE, etc. : 1°. Sur la langue, le cœur et l'anatomie des régions; 2°. sur la prononciation et la circulation; 3°. sur les rapports naturels des maladies, etc. Avec 13 figures d'anatomie, et l'extrait des rapports de MM. Béclard, Ribes et Breschet, de l'Académie royale de médecine; par Gerdy, pros. à la faculté de médecine de Paris, etc.

L'auteur, dans un court avertissement, donne les motifs qui l'ont engagé à faire précéder son ouvrage d'une introduction rapide sur la médecine, les sciences médicales, et toutes les connaissances humaines dont il donne le tableau. Il prouve que la médecine est un art *parce que c'est une pratique raisonnée qu'il régit*, et que toutes les opérations soumises à la raison ou à ses préceptes sont des arts. Il fait voir que la médecine se compose de 4 arts différens : des arts 1°. de conserver la santé; 2°. de reconnaître les maladies; 3°. de porter un pronostic sur elles; 4°. de les traiter.

Il divise les sciences en celle des êtres, *ontologie*, et en celle des arts, *technologie*. Les êtres et leurs phénomènes font le sujet de la 1^{re} classe; les règles des arts font celui de la 2^e. Il y a tant de différence entre le sujet de l'une et de l'autre, qu'il est étonnant qu'une distinction aussi naturelle et aussi frappante ne soit pas venue plus tôt à l'idée des classificateurs des connaissances humaines. Nous renvoyons à l'auteur même pour plus de détails sur son système des sciences. Nous nous bornerons à dire qu'il a classé les cultes religieux parmi les arts, parce que ce sont des *pratiques réglées*; que par la même raison il y a placé les *méthématiques*, qui ne sont pour lui « qu'une branche de l'art d'étudier, que nous employons à la recherche de la quantité des

(1) Cette manière d'envisager la cinquième paire est toute spéculative et est démentie par les expériences faites en France sur le système nerveux et spécialement par celles faites, tout récemment sur la 5^e paire, par M. Magendie.

» choses. » Réservant le nom de savant aux érudits surchargés des découvertes d'autrui, il donne celui de *philosophes* aux hommes qui se distinguent par d'importants services qu'ils rendent à leurs semblables, soit par l'étendue de leur esprit, soit par la fécondité de leur génie, leurs grandes découvertes, et la philosophie devient pour lui l'art de bien faire.

Passons maintenant à l'analyse de ses recherches anatomiques.

ANATOMIE. — *Structure de la langue.* La langue est formée, entre autres choses, 1°. d'une membrane; 2°. d'un *tissu jaune lingual* particulier; 3°. d'un muscle lingual superficiel; 4°. de deux linguaux profonds, tous trois à fibres longitudinales; 5°. de linguaux transverses réunis sur la ligne médiane à un raphé; 6°. des linguaux verticaux qui sont, ainsi que les précédents, des muscles intrinsèques; 7°. des deux muscles stylo-glosses; 8°. des hyo-glosses; 9°. des genio-glosses; 10°. des glosso-staphylins; 11°. des faisceaux hyo-glosso-épiglotiques, qui sont, ainsi que les précédents, des muscles intrinsèques. MM. Ribes et Breschet, nommés par l'Académie pour vérifier ce travail, l'ont approuvé dans toutes ses parties, et ont consacré les découvertes qu'il renferme.

Structure du cœur. Le cœur se compose entre autres choses de tissu fibreux et de tissu musculaire. Le tissu fibreux forme une zone autour des orifices auriculaires et artériels, des bordures aux festons d'origine des artères et de petites lames entre chacun d'eux, que M. Gerdy a, le premier, fait connaître. Les valvules auriculo-ventriculaires et sigmoïdes, doivent leur solidité à un réseau fibreux et aux tendons placés dans leur épaisseur. Tout le tissu charnu des ventricules est formé d'anses superficielles qui unissent ensemble les deux ventricules; d'anses propres autour de chacun d'eux, d'anses profondes qui les unissent encore l'un à l'autre. Le tissu charnu des oreillettes est formé de fibres circulaires qui les entourent ensemble et chacune en particulier; d'anses verticales et de sphincters autour des ouvertures veineuses, excepté autour de celle de la veine cave inférieure. Il est impossible de concevoir les rapports de toutes ces fibres charnues, si l'on ne consulte les planches mêmes de l'ouvrage de M. Gerdy.

Anatomie des régions. Si les anatomistes, dit l'auteur, ont imaginé et tracé quelquefois des divisions arbitraires dans notre organisation, comme les régions de l'épigastre, des hypocondres, de l'ombilic et des flancs; il est vrai de dire qu'il y a des

divisions naturelles, des parties parfaitement circonscrites par leurs connexions, leur forme, le nombre et l'arrangement des organes qui les composent. Telles sont la tête, le cou et les membres. Dans ces grandes divisions se distinguent d'autres parties plus petites, d'autres plus petites encore dans celles-ci, et ainsi de suite jusqu'à des fibres extrêmement déliées. L'auteur s'est efforcé de rechercher et de déterminer les diverses régions du corps de l'homme, et les divisions naturelles des parties de chacune d'elles. C'est le résultat de ces recherches qu'il présente dans la section 2^e. de l'ouvrage que nous analysons. On y trouve plusieurs faits nouveaux et entre autres l'indication précise des diverses gaines fibreuses qui enveloppent en commun ou en particulier les muscles, les vaisseaux et les nerfs de la cuisse.

PHYSIOLOGIE.—Prononciation. L'auteur donne ici les caractères des sons voyelles et consonnes avec beaucoup plus d'exactitude qu'on ne le fait habituellement dans les ouvrages de physiologie. Il les subdivise en plusieurs groupes ou genres, d'après le mécanisme de leur prononciation qu'il a étudié, non dans les livres, mais sur lui-même et à l'aide du miroir, non dans une seule langue, mais, autant qu'il a pu, dans plusieurs langues anciennes et modernes, dans l'hébreu, le grec, le latin, le russe, l'allemand, etc.

Circulation. On a cru que le sang, à mesure qu'il s'éloigne du cœur, se ralentit à la fois, et par l'augmentation d'espace et par les obstacles. C'est une erreur, dit l'auteur, le sang ne se ralentit point graduellement comme la bille lancée sur le tapis du billard. Bichat sentit confusément que ce ralentissement progressif n'existe pas; mais comme il n'y avait pas réfléchi, il tomba lui-même dans des erreurs plus graves que celle qu'il voulait éviter. Le sang chassé du ventricule à chaque contraction ne peut entrer dans le système artériel déjà rempli, qu'autant qu'il en sort une égale quantité par l'autre extrémité de ce système. Dès lors, si la capacité de l'ensemble des artères était la même au principe de l'aorte et vers les vaisseaux capillaires, il est clair que la vitesse du sang serait habituellement la même, à peu près, aux deux extrémités du système artériel; mais comme la capacité de l'ensemble des artères va au contraire en augmentant et qu'il n'en peut entrer dans ces vaisseaux qu'autant qu'il en sort de leur sein, il est manifeste que le sang doit couler plus vite là où l'espace est plus étroit, et plus lentement là où il est plus large. Les

obstacles ne ralentissent donc nullement le cours de ce fluide dans la largeur du système artériel ; y seraient-ils plus multipliés encore, qu'il ne pourrait en entrer dans l'aorte qu'autant qu'il en sortirait par ses divisions terminales les plus éloignées. *Voilà une première différence de vitesse* dont la découverte n'appartient qu'à l'auteur ; car dans tous les ouvrages on a voulu que le cours du sang se ralentît à la fois, et à cause de l'augmentation d'espace et à cause des obstacles ; or ce fait est faux et impossible.

Le sang se meut dans les artères par saccades alternatives ; la vitesse dont il est alternativement animé est due au cœur ; mais son ralentissement alternatif est dû aux obstacles qui détruisent à chaque instant les efforts du cœur, et non à ce que le cœur cesse de se contracter comme on l'a dit et répété partout. *Voilà une deuxième différence de vitesse due seulement aux obstacles* (1). Il y en a une troisième encore fort importante à noter ; elle a lieu dans les divisions vasculaires opposées, et elle est due à la différence des obstacles que chacune d'elles présente au mouvement du sang. En portant le flambeau de l'analyse dans ce sujet obscur, l'auteur est parvenu à lever des difficultés contre lesquelles a échoué la sagacité de tous les physiologistes et particulièrement de Bichat. Nous renvoyons d'ailleurs à son ouvrage pour une foule d'autres détails qui ne peuvent trouver place ici.

PATHOLOGIE. M. Gerdy commence par expliquer l'idée abstraite que l'on attache au mot maladie et il prouve que l'ontologie médicale n'existe pas dans la science telle qu'on a voulu la peindre, mais qu'elle existe et doit nécessairement exister de la même manière dans tous les ouvrages et dans ceux de la nouvelle doctrine elle-même quoiqu'elle ne paraisse pas s'en douter. Cette ontologie médicale qui s'observe dans tous les livres est due, selon M. Gerdy, aux propriétés du substantif qui personnifie nécessairement les maladies qu'il désigne, et ses remarques le mènent à cette conclusion : « que la nouvelle doctrine, tout en répétant sans cesse qu'il n'y a que des organes malades et point de maladies, n'entend pas même les vérités métaphysiques qu'elle proclame ; car si elle avait bien compris que les maladies ne sont que des abstractions, elle ne s'en serait pas laissé imposer par le sens des mots qui les expriment. »

L'auteur établit plus bas une grande vérité philosophique ;

(1) Le mécanisme n'en a encore été bien expliqué nulle part.

savoir, que ce que nous appelons la nature ou l'essence des maladies et des choses ne nous est connu que par leur *identité* ou leur *diversité manifestes*, et que c'est tout ce que nous devons en rechercher et tout ce que nous pouvons en apprendre.

Après ces considérations préliminaires et quelques autres, il présente une classification des maladies qui lui est propre. Il les sépare en cinq classes selon qu'elles sont locales ou générales et simples ou composées.

Dans la 1^{re}. il place les maladies les plus simples sans complications de phlegmasie, les névroses par exemple; dans la 2^e. les inflammations simples ou compliquées d'une des affections de la classe précédente, de sorte qu'une pathologie rédigée dans cet ordre nous mènerait successivement du simple au composé et du connu à l'inconnu. Il range dans la 3^e. classe les maladies qui consistent dans la diminution, la suspension ou l'abolition des phénomènes de la vie dans une ou plusieurs parties; telles sont l'*asphyxie*, les commotions, l'asphyxie locale causée par le froid et la gangrène. La 4^e. classe se compose des lésions dites physiques ou maladies chirurgicales; elles ne sont point appelées plus tôt dans le cadre nosologique parce qu'elles sont le plus souvent compliquées d'une des maladies précédentes, de l'inflammation par exemple; aussi les chirurgiens sont-ils obligés de commencer leurs cours et leurs ouvrages par l'histoire de l'inflammation. Enfin l'auteur a rassemblé dans la 5^e. classe les maladies générales essentielles qui consistent dans une *disposition morbide générale* ou la tendance que tous ou presque tous les organes ont quelquefois à s'affecter. Il y place les scrofules, le scorbut, la syphilis, les fièvres, la peste, etc., maladies dans lesquelles on voit, sous les causes les plus légères, les divers organes s'affecter, s'enflammer, s'ulcérer, suppurer ou éprouver une dégénération quelconque. Il finit par des remarques sur les fièvres essentielles. En voici les idées principales.

Parmi les phénomènes des fièvres il en est de sympathiques, mais il en est beaucoup d'essentiels; tels sont, pour les derniers, les inflammations multipliées et gangréneuses qui s'observent à la peau de la région du sacrum, des trochanters, des coudes, des talons, à celle qui a été recouverte d'un vésicatoire; telles sont les phlegmasies qui se manifestent à la gorge, dans les intestins, aux glandes parotides et en divers points du tissu cellulaire; telles sont les hémorragies nasales, intestinales, les pé-

téchies, etc., etc., etc. Or, comme ces phénomènes forment les principaux élémens des fièvres graves, dit l'auteur, il est évident qu'au moins celles où ils s'observent sont essentielles. On s'est appuyé sur les effets du traitement et sur l'ouverture des cadavres pour prouver qu'il n'y a pas de fièvres essentielles. M. Gerdy admet les faits, mais il rejette les conclusions qu'on en a tirées. Les amers et les toniques ont quelquefois aggravé les fièvres parce qu'ils peuvent causer de l'irritation, s'il y en a déjà dans les organes où on les fait agir. Mais il suffit que les ulcérations cutanées qui s'observent si souvent dans les fièvres graves puissent, lorsqu'elles sont mal traitées ou irritées, *augmenter la maladie sans en être la cause*, pour qu'il faille en conclure que les effets funestes des amers et des stimulans sur les inflammations intestinales ne prouvent point que celles-ci soient *la cause du cortège des phénomènes essentiels qui caractérisent les fièvres graves*. M. Gerdy démontre ensuite que les effets du traitement antiphlogistique ne sont pas plus favorables aux conclusions de la nouvelle doctrine; que les ouvertures de cadavres offrent très-souvent une grande disproportion entre la gravité des symptômes des fièvres et les rougeurs intestinales; qu'en attribuant la mort, dans ce cas, à une idiosyncrasie particulière, comme on a été forcé de le faire, on avoue, sans l'apercevoir et pressé par la seule force de la vérité, que ces rougeurs légères des intestins *étaient compliquées d'une disposition morbide générale et que c'est elle qui a tué les malades*. Enfin il fait voir que lorsque l'inflammation gastro-intestinale se développe subitement sur un sujet bien portant elle ne s'accompagne que rarement des phénomènes des fièvres graves, précisément parce qu'il est rare qu'une cause accidentelle de gastro-entérite survienne précisément à l'instant où un homme est déjà disposé à faire une fièvre grave.

L'auteur a tracé à la fin de chaque article un résumé historique et bibliographique des principaux travaux faits sur le sujet de chacun de ces articles. Il est absolument impossible d'en donner l'analyse non plus que d'une foule d'autres choses fort importantes que nous avons été obligés de passer sous silence dans cet extrait fort abrégé, quoique déjà assez long pour un journal.

D.

102. SUR UNE TÊTE EMBAUMÉE D'UN HABITANT DE LA NOUVELLE-ZÉLANDE. (Extrait d'une lettre de M. Léon Dufour, D. M.) (*Annales des Sciences Nat.* mai 1824, p. 71.)

M. Adolphe Dussault, officier de la marine royale, vient d'envoyer, à M. Dufour, une tête parfaitement conservée d'un sauvage de la Nouvelle-Zélande. Les oreilles, les paupières, le nez, les lèvres, en un mot la peau et toutes les parties molles sous-jacentes, les yeux seuls exceptés, ont été, par des procédés propres à ces insulaires, amenés à un état d'induration, qui n'a altéré en rien les traits du visage. Les cheveux, les sourcils, la moustache, la barbe et jusqu'au fin duvet qui s'observe aux environs du trou auditif, sont absolument comme dans l'état de vie, et adhèrent même davantage au tissu cutané. Le front et la plus grande partie de la face sont couverts d'un tatouage remarquable par le nombre, la régularité et même l'élégance des dessins.

L'angle facial de cette tête est bien plus incliné que celui de la race européenne, mais moins que celui de la race nègre.

La couleur basanée de la peau, les cheveux noirs, ~~roules~~ non crépus, les pommettes saillantes, le nez déprimé à sa racine, assez gros sans être épaté, le large espace qui sépare les sourcils, la bouche d'une grandeur médiocre, les lèvres peu épaisses, donnent à cette tête tous les caractères de la variété de l'espèce humaine appelée race *Mongole* ou *Kalmouke*.

La petitesse de l'oreille forme un des traits les plus frappans de cette tête et ce caractère est commun à toutes.

Les cheveux, dans la moitié du crâne, sont coupés assez courts, mais plats. Ils sont un peu plus longs et à peine un peu bouclés dans le reste de la tête; ils ont une adhérence considérable aux tégumens endurcis.

Le front, quoique reculé, n'est ni plat ni petit; son tatouage fort serré est divisé par une ligne médiane en compartimens d'une symétrie parfaite. La lèvre supérieure est rétractée de manière à laisser à découvert les dents. La barbe est roussâtre quoique les cheveux et les sourcils soient noirs.

L'intérieur du crâne est vide. La base de l'os occipital, malgré son épaisseur et son excessive dureté, a été largement et nettement coupée pour faciliter les tractions du cerveau et de ses enveloppes. Les tégumens de cette tête offrent la solidité, la sécheresse et presque la couleur du bois, de manière que son aspect

n'offre rien d'effrayant. Il ne s'en exhale non plus aucune odeur désagréable. On voit encore fixée à une mèche de cheveux la petite corde qui suspendait cette tête trachéale dans la cabane du vainqueur.

103. OBSERVATIONS SUR QUELQUES ALTÉRATIONS ORGANIQUES DES BRONCHES; par ANDRAL fils; D^r. M. P. (*Archives générales de Médecine*, avril 1824, p. 514.)

Le mémoire que M. le D^r. Andral a publié sous ce titre est consacré à la description des altérations que les bronches peuvent éprouver dans leur forme et dans leur grandeur. Ses altérations sont la dilatation, le rétrécissement, l'oblitération.

Cinq observations sont relatives à la dilatation des bronches. M. Andral en déduit les conséquences suivantes :

1^o. La dilatation des bronches est constamment liée à l'existence d'un catarrhe pulmonaire chronique.

2^o. Il existe trois variétés principales de dilatation des bronches. 1^{re}. variété : Une ou plusieurs bronches présentent dans toute leur étendue une augmentation plus ou moins considérable de capacité; cette dilatation peut n'affecter qu'un seul rameau bronchique, s'étendre à plusieurs, et même à ceux de tout un lobe; souvent les parois de ces tuyaux présentent une épaisseur plus grande que dans l'état sain. Il y a une sorte d'hypertrophie des membranes muqueuses, fibreuses, et même du tissu cartilagineux. Lorsqu'elle est peu considérable ou peu étendue, cette première variété ne peut être que difficilement reconnue pendant la vie. Portée à un plus haut degré, elle s'annonce par des symptômes caractéristiques. 2^e. variété: Renflement plus ou moins considérable, dans un point de son étendue, d'un tuyau bronchique, avec épaississement de ses parois. Le diagnostic est plus ou moins facile, suivant la situation et la grandeur de la dilatation. 3^e. variété: Un tuyau bronchique dilaté par intervalles présente dans sa longueur une suite de renflemens et de rétrécissemens successifs. Les parois des bronches, loin d'avoir augmenté d'épaisseur dans les endroits dilatés, sont au contraire très-minces. Le diagnostic est à peu près impossible à établir.

Le rétrécissement des bronches est une altération moins commune que leur dilatation; aussi M. Andral n'en cite-t-il que trois observations. Le rétrécissement des bronches comme leur dilatation peut n'occuper qu'un tuyau bronchique, soit partiellement,

soit en totalité; il peut s'étendre à plusieurs, et même à ceux de tout un lobe; il n'est pas seulement occasioné par une inflammation chronique; il peut encore être le résultat mécanique de la compression exercée sur un tuyau bronchique par des tumeurs de diverse nature. Le rétrécissement des bronches existe souvent sans donner lieu à aucun phénomène particulier; d'autres fois il détermine des phénomènes remarquables, mais qui appartiennent aussi à un grand nombre de lésions différentes. Dans deux des observations rapportées par M. Andral, le rétrécissement des bronches était occasioné par l'épaississement de leurs parois; dans la 3^e., la bronche rétrécie se trouvait comprise dans une masse énorme de mélanose.

L'oblitération des bronches est extrêmement rare; M. Andral n'en possède qu'une observation. Le lobe supérieur du poumon était transformé en mélanose; la bronche principale de ce lobe, et ses trois ou quatre premières divisions, étaient intactes; au-delà il n'existait aucune trace des tuyaux bronchiques.

A. BAUDELOQUE.

PHYSIOLOGIE.

194. MÉMOIRE SUR PLUSIEURS POINTS DE CHIMIE ORGANIQUE, et sur le sang en particulier; par M. CHEVREUL. Mém. lu à l'Académie des sciences. (*Bulletin de la Soc. Philomathique*, mars 1824.)

Dans la première partie de son travail, M. Chevreul traite une question de chimie fort délicate. Il s'agit de savoir si les substances organiques azotées se transforment en matières grasses par la putréfaction, l'action de l'acide nitrique, etc., ou bien si la matière grasse qu'on en extrait par ces moyens préexistait dans les matières organisées azotées, ainsi que l'a avancé notre célèbre Berthollet dès l'année 1780.

Il semble, au premier aperçu, qu'il suffise, pour résoudre ce problème, de traiter les matières animales par l'alcool ou par l'éther, et de voir si ces réactifs enlèvent une matière grasse, dont le poids correspondrait à la matière grasse qui se forme quand on abandonne les substances animales, soit dans la terre humide, soit dans l'eau, soit encore quand on les traite par l'acide nitrique; mais de semblables expériences ne résoudraient pas la question, car M. Berzélius prétend que l'alcool, l'éther et l'a-

cide nitrique, peuvent déterminer la production d'une matière grasse lorsqu'on les met en contact avec les matières azotées, et cette manière de voir a été soutenue récemment par MM. Gmelin et Braconnot.

M. Chevreul, pour ne laisser aucune objection sans réponse, a établi, par une série d'expériences, 1°. la proportion des matières grasses obtenues des substances azotées par plusieurs procédés; 2°. la nature des matières grasses ainsi obtenues.

Lorsqu'on traite par l'alcool des tendons d'éléphant desséchés, on en retire une matière grasse fusible à 30°,5, qui a la même composition que la graisse de l'animal. Des tendons, traités par l'acide nitrique faible, ou l'acide hydrochlorique, donnent sensiblement une égale quantité de la même graisse. Ainsi en employant trois réactifs, aussi différens entre eux que le sont l'alcool, l'acide nitrique, l'acide hydrochlorique, on extrait d'une matière animale une même matière grasse, et dans la même proportion.

Si on abandonne 100 parties des mêmes tendons au milieu de l'eau pendant un an, on obtient à peine deux ou trois parties d'une adipocire, qui correspond par sa nature et sa quantité à la proportion de graisse que l'on peut extraire par l'alcool; enfin en traitant les tendons d'éléphant par l'eau de potasse, M. Chevreul a reconnu que la matière organique est dissoute, et la liqueur abandonnée à elle-même dépose du permargarète de potasse, ce qui est conforme au résultat précédent.

Le tissu jaune élastique des animaux a offert les mêmes phénomènes, avec cette seule différence que la proportion de matière grasse a été trouvée constamment plus forte que dans les tendons.

La fibrine du sang artériel, traitée par l'alcool et l'éther, donne une proportion de matière grasse, qu'il est difficile d'évaluer exactement, parce qu'elle forme avec l'eau une sorte d'émulsion; ce qui *n'arrivait pas* avec la graisse formée de principes immiscibles à l'eau.

Cette matière, que M. Chevreul a extraite de la fibrine, est digne d'un intérêt particulier; car elle diffère, sous beaucoup de rapports, des autres matières grasses.

En additionnant toutes les propriétés physiques et chimiques, on arrive à ce résultat remarquable, que cette matière est identique avec la matière grasse du cerveau et des nerfs.

M. Chevreul conclut avec raison, de ces diverses expériences, que les matières grasses que l'on extrait des substances organi-

ques azotées, en les soumettant à l'action de l'alcool, de l'éther, de l'acide nitrique, de l'acide hydrochlorique, sont des principes constituans des systèmes organiques, et qu'elles ne sont pas le produit, ainsi que le suppose M. Berzélius, de la réaction des réactifs cités sur les principes immédiats des animaux.

Après avoir, dans la deuxième partie de son mémoire, présenté quelques réflexions générales sur la nature du sang, soit dans l'état de santé, soit dans l'état de maladie, M. Chevreul rapporte un fait important, qui éclaire d'une manière inattendue la maladie des enfans nouveau-nés, connue sous le nom d'*induration du tissu cellulaire* ou d'*ictère*, maladie presque toujours fatale aux individus qu'elle atteint.

Lorsqu'on incise la peau des enfans morts de cette induration, il s'écoule un liquide jaune formé d'albumine, d'un principe colorant rouge orangé et d'un principe colorant vert. Ces principes colorans se trouvent aussi dans la bile des mêmes enfans. Si l'on recueille le sang des enfans ictériques, et qu'on l'abandonne à lui-même, il s'en sépare un caillot, formé comme à l'ordinaire de fibrine et de matière colorante rouge; mais ce sérum s'éloigne beaucoup de l'état sain. Ce liquide a précisément la même couleur que celui qui s'écoule d'une incision faite à la peau, et sa composition chimique est semblable. M. Chevreul a remarqué dans les deux liquides une propriété qui paraît donner la raison chimique de l'induration du tissu cellulaire chez les enfans. Lorsqu'on abandonne ces liquides à eux-mêmes dans un vase, ils se prennent en une gelée formée en partie par une matière membraneuse; les principes colorans restent presque en totalité dans une autre partie qui est liquide.

D'après ces recherches, il paraîtrait donc que la maladie des enfans nommée endurcissement ictérique, consiste principalement dans la disposition du sérum du sang à se coaguler dès qu'il est sorti des vaisseaux; mais pour rendre ce résultat encore plus probable, il serait à désirer que M. Chevreul examinât comparativement le sang d'un enfant bien portant, examen qui n'a pas encore été fait avec tous les soins convenables. H. C.

105. ESSAI SUR LES ANIMALCULES SPERMATIQUES des divers animaux; par J. L. PREVOST, D. M., et J. A. DUMAS, élève en pharmacie. (*Mém. de la Soc. de Phys. et d'Hist. Nat. de Genève*, to. 1^{er}, 1^{re} part., p. 180, avec 2 pl.)

NOUVELLE THÉORIE DE LA GÉNÉRATION; par MM. PREVOST et DUMAS. (*Ann. des Sc. Nat.*, janv. 1824, p. 1, avec 3 pl.)

OBSERVATIONS relatives à l'appareil générateur des animaux mâles; examen des liquides renfermés dans les diverses glandes qui peuvent s'y rencontrer; histoire et description des animalcules spermatiques; par MM. PREVOST et DUMAS. (*Ibid.* Fév., p. 167, avec 4 pl.; et mars, p. 274, avec 2 pl., 1824.)

En 1821, MM. Prevost et Dumas publièrent sur les animalcules spermatiques un premier travail, qui fut inséré dans les Mémoires de la Société de physique et d'histoire naturelle de Genève. Dans ce mémoire, les auteurs établissent d'abord, d'après les recherches de Leuwenhoeck, Hartsøker, de Gleichen, Spallanzani, de M. Bory St.-Vincent, et les leurs propres, l'existence des animalcules, la constance de leur forme et leur similitude dans tous les individus de même espèce; puis ils ont tenté avec succès d'en donner une description comparable. Dans ce premier travail, ils ont donné les figures de ces animalcules chez le cochon d'Inde, la souris blanche, le hérisson, le cheval, le chat, le belier, le chien, le moineau, le coq, le canard, la vipère, l'escargot et la salamandre. Des diverses observations faites sur ces êtres, ils en conclurent, 1°. que les animalcules spermatiques n'ont rien de commun avec les infusoires, si ce n'est leur structure microscopique; 2°. qu'ils sont produits par le testicule seul, et ne se montrent dans cet organe que lorsque l'animal a atteint l'âge de la puberté; 3°. que ces animalcules paraissent être le principe actif de la semence, tout comme les globules du sang sont l'élément indispensable de ce fluide. Ils prirent deux quantités égales de liqueur spermatique dans deux capsules, firent passer au travers de l'un de ces liquides l'étincelle d'une bouteille de Leyde, et après quelques décharges les animalcules soumis à ce choc étaient complètement immobiles tandis que ceux qu'on avait conservés comme terme de comparaison s'agitaient encore. En établissant un circuit galvanique continu, ou en donnant des secousses, le mouvement des animalcules spermatiques étant bien aperçu on n'a pu voir aucune altération dans ce mouvement, en sorte que l'irritabilité de ces petits êtres semble différer matériellement de celle des grands animaux, qui toujours sont affectés par un courant galvanique suffisant. Voici, d'après MM. Prevost et Dumas, le tableau des mesures précises de quelques animalcules spermatiques.

Physiologie.

113

Nom de l'animal.	Longueur apparente. mm.	Grossisse- ment.	Longueur réelle. mm.
Hérisson (<i>Erinaceus Europeanus</i>).	20	300	0,066
Putois (<i>Mustela Putorius</i>).	25	id.	0,083
Souris blanche (<i>Mus musculus V. Alba</i>).	24	id.	0,080
Cochon-d'Inde (<i>Mus porcellus</i>).	25	id.	id.
Cheval (<i>Equus Caballus</i>).	15	id.	id.
Chat (<i>Felis Cutus</i>).	12	id.	id.
Bélier (<i>Ovis Aries</i>).	id.	id.	id.
Bouc (<i>Capra Hircus</i>).	id.	id.	id.
Chien (<i>Canis familiaris</i>).	5	id.	0,016
Moineau (<i>Fringilla domestica</i>).	25	id.	0,083
Coq (<i>Phasianus Gallus</i>).	10	id.	0,033
Canard (<i>Anas Boschus</i>).	5	id.	0,016
Vipère (<i>Coluber Berus</i>).	20	id.	0,066
Couleuvre de Razoumowsky.	30	id.	0,100
Orvet (<i>Anguis fragilis</i>).	20	id.	0,066
Grenouille (<i>Rana esculenta</i>).	8	id.	0,026
Salamandre (<i>Salamandra cristata</i>).	120	id.	0,400
Escargot (<i>Helix Pomatia</i>).	150	180	0,833
Limnée (<i>Helix palustris</i>).	110	180	0,611

MM. Prevot et Dumas ont donné, dans les *Annales des sciences naturelles*, les mesures de quelques autres animalcules qu'ils ont examinées :

Lapin.	0,040.
Surmulot.	0,166.
Ane.	0,060.
Taureau.	0,058.
Pigeon.	0,054.
Crapaud accoucheur.	0,030.

Ils ont aussi examiné la liqueur spermatique d'un mulet de 12 ans, ils n'y ont pu découvrir un seul animalcule; il y avait dans cette liqueur des globules comme chez les animaux impubères. M. de Gleichen, qui avait fait l'examen de la liqueur d'un mulet de plus de dix ans, n'avait pas non plus vu d'animalcules; il attribuait cette absence d'animalcules à l'âge de l'animal. MM. Prevost et Dumas ne partagent pas cette opinion.

On peut distinguer jusqu'à 5 sièges de sécrétions dans les organes préparateurs de la semence.

Le premier, et le plus général de tous, est le testicule. Il existe seul chez le putois; la liqueur séminale s'échappe sans aucun mélange.

Le chien est l'animal qui offre les organes les moins nombreux après le putois; on n'y trouve en effet que les testicules et la prostate.

Chez le lapin on trouve des testicules, une prostate et des vésicules séminales.

Les testicules fournissent les animalcules; la prostate sécrète des globules, et les vésicules reçoivent ce mélange des deux liquides sans ajouter d'autre sécrétion.

Les chats ont de plus les glandes de Cowper.

Chez les rongeurs les organes préparateurs de la semence sont nombreux, fortement développés et sécrètent leurs divers produits avec une richesse et une abondance tout-à-fait en harmonie avec leur fécondité.

Chez ces animaux les testicules et deux ordres de vésicules débouchent à peu près au même point de l'urètre, et ils ne sont joints par le liquide des glandes de Cowper, qu'après avoir parcouru une partie de ce canal. M. Andral avait déjà remarqué que chez les cochons-d'Inde, les vésicules séminales renferment un fluide particulier, qui est peut-être une sécrétion particulière. MM. Prévost et Dumas n'ont point examiné la liqueur séminale de l'homme; nous ne possédons sur les animalcules que ce que nous ont transmis Leuwenhoek, Hartsoeker, de Gleichen, Buffon et Spallanzani. Un fait assez curieux, quoique négatif, vient d'être observé récemment par MM. Breschet, Bory-St.-Vincent et Audouin: 3 heures après la mort, ils ont examiné avec soin les parties génitales d'un supplicié, et ils n'ont point trouvé d'animalcules.

L'absence d'animalcules chez les oiseaux, à toute autre époque qu'au printemps, a empêché MM. Prévost et Dumas, de donner autant de détails sur les animalcules des oiseaux que sur ceux des mammifères; on peut voir dans la table ci-dessus les mesures comparatives chez trois espèces. Ces mêmes observateurs ont trouvé des animalcules chez tous les vertébrés à sang froid qu'ils ont examinés. Nous renvoyons encore à la table ci-dessus, et aux mémoires des auteurs pour les formes respectives de ces animalcules.

Nous allons transcrire ici les conclusions de la 1^{re} partie de leur travail, publiées dans les *Annales des Sciences naturelles*, et l'on verra que MM. Prévost et Dumas ont ajouté plusieurs observations importantes à celles qu'ils avaient consignées dans les Mémoires de la Société de Physique et d'Histoire naturelle

de Genève. 1°. Tous les animaux mâles en état de puberté possèdent des animalcules spermatiques. Les individus jeunes, ceux qui sont trop âgés, n'en offrent aucun indice, et les oiseaux se font remarquer par l'absence complète de ces êtres à toute autre époque que celle fixée par la nature pour leur accouplement. Le coq domestique et le pigeon échappent à cette loi. 2°. Les animalcules spermatiques existent dans le testicule à l'état de perfection complète; ils sont transmis aux canaux déférens, et n'éprouvent aucune altération dans ce trajet. Leur mouvement et leur forme ne sont point influencés non plus au moment du mélange des liquides sécrétés par les autres glandes, en sorte qu'ils arrivent au dehors tels qu'on les voyait déjà lorsqu'on les prenait dans les vaisseaux eux-mêmes. 3°. Les vésicules séminales, les vésicules accessoires, la glande prostate et celles de Cowper, ne fournissent jamais d'animalcules, et si l'on en rencontre quelquefois dans la vésicule séminale, ils proviennent évidemment des canaux déférens. 4°. Le mouvement spontané des animalcules spermatiques est intimement lié à l'état physiologique de l'individu qui les fournit. Cette circonstance suffit à elle seule pour les distinguer nettement des animalcules infusoires. Ils en diffèrent encore par la constance de leur forme dans tous les êtres d'une même espèce, et toutes les expériences de MM. Prévost et Dumas tendent à démontrer que ces animalcules sont le produit d'une véritable sécrétion. 5°. L'étincelle électrique les tue. Le courant galvanique ne les affecte pas même dans un état d'intensité suffisant pour décomposer l'eau et les sels que contient celle-ci. 6°. Quelle que soit l'opinion qu'on adopte sur le rôle des animalcules spermatiques, les auteurs de ce mémoire ont démontré que ces animalcules sont produits par le seul organe essentiel à la faculté fécondante, qu'ils existent dans tous les animaux capables de reproduire leur espèce autrement que par bouture, qu'ils manquent au contraire dans tous ceux qui se trouvent inhabiles à la génération, et que leur présence dans le liquide séminal est le véritable signe qui sert à le caractériser.

Nous avons donné ci-dessus un tableau dans lequel la longueur réelle des animalcules est exprimée en fractions de millimètre. Nous allons présenter ici les animalcules de plusieurs animaux comparés sous le rapport de leur longueur, l'animalcule du chien étant pris pour dix.

Nom de l'animal.	Longueur relative. L'animalcule du chien étant pris pour dix.
Putois	50.
Chien	10.
Lapin	25.
Chat	25.
Hérisson	41.
Cochon d'Inde	50.
Surmulot	100.
Souris grise ou blanche.	50.
Cheval	34.
Ane	37.
Taureau.	36.
Bouc.	25.
Belier.	25.
Moineau.	50.
Coq	28.
Canard.	20.
Pigeon	34.
Vipère.	41.
Couleuvre de Razoumowsky.	62.
Orvet.	41.
Crapaud-accoucheur	18.
Grenouille.	16.
Salamandre à crête	250.
Escargot. (<i>Helix Pomatia</i>).	520.
Limnée. (<i>H. palustris</i>).	381.

106. DEUXIÈME MÉMOIRE SUR LA GÉNÉRATION; par MM. PRÉVOST et DUMAS. (*Annales des Sciences Natur.*, mai 1824, p. 100.)

Rapports de l'œuf avec la liqueur fécondante. Phénomènes appréciables résultant de leur action mutuelle. Développement de l'œuf des Batraciens.

Dans les mémoires précédens, MM. Prévost et Dumas ont cherché, par diverses considérations, à établir le vrai point de vue sous lequel doivent être envisagés les animalcules spermatoïques; ce nouveau travail offre le résultat des autres expériences tentées dans le but de saisir les phénomènes qui se passent à l'instant de la fécondation.

Après quelques essais infructueux sur les mammifères et les oiseaux, ces messieurs ont donné la préférence aux Batraciens.

Nous avons vu que le testicule était l'appareil principal du mâle et le seul qui fournit des animalcules. L'ovaire est pour la femelle un appareil du même ordre. Dès qu'elle en est privée, la femelle n'est plus femelle, elle ne l'est point encore si l'organe n'a pas atteint le développement dont il est chargé; elle ne l'est plus, dès l'instant où les progrès de l'âge ont, en altérant la structure de cet organe, rendu impossible la production des ovules.

Partant de ce point, MM. Prévost et Dumas donnent d'abord la description des ovaires des grenouilles qui ont fait le sujet de leurs expériences, et font voir, d'après les considérations qu'ils développent, comment les conclusions auxquelles ils ont été conduits sont applicables aux oiseaux, aux mammifères et aux reptiles. Dans cette partie de leur travail les auteurs ne parlent pas des poissons, qu'ils n'ont pas encore étudiés par eux-mêmes. Nous attendrons que la fin de ce travail soit connu pour en donner l'analyse. Nous nous bornerons aujourd'hui à indiquer ici le but que les auteurs se sont proposé d'atteindre.

107. *MEMORIA SULLA TRASPIRAZIONE PULMONARE.* Mémoire sur la transpiration pulmonaire; par le docteur PAOLI, membre ou correspondant de plusieurs académies, etc.; in-8° de 20 pag. Pesaro, 1824.

On sait que W. Allen et W. G. Pepys s'occupèrent les premiers de la détermination exacte de la quantité de l'acide carbonique obtenu par l'acte de la respiration, et ils établirent qu'il offre un volume égal à celui de l'oxygène absorbé. Ces recherches ont fourni l'occasion à M. Brodie et à M. Magendie d'expérimenter d'où provenait l'eau exhalée dans l'acte de la respiration. M. Magendie ayant observé un homme qui ne pouvait respirer qu'au moyen d'une ouverture fistuleuse située sous le cartilage thyroïde, et ayant fait des essais analogues en ouvrant la trachée-artère à des animaux, il crut voir que ni l'homme ni l'animal n'exhalaient alors d'eau par leur haleine, mais que cette eau était due au contraire, dans la respiration ordinaire, à l'exhalation fournie par les voies aériennes du larynx et des cavités nasales ou buccales toujours humectées; et non pas à la combinaison de l'hydrogène du sang avec l'oxygène de l'air,

ainsi qu'on l'avait dit. M. Brodie restreignit même cette exhalation à la membrane muqueuse du pharynx et de la bouche. Ainsi en faisant passer un courant d'air (indépendamment de celui de la respiration), dans les organes de la bouche, cet air fut chargé d'humidité d'après des essais de M. Magendie.

M. Paoli, voulant vérifier ces faits avec le professeur G. Régnoli, son ami, en trouva l'occasion sur une jeune personne, Thérèse A..., qui avait été opérée de la trachéotomie par ce professeur. Ils observèrent que l'air sortant par la trachée ouverte, au moyen d'une canule adaptée à cette partie, devenait visible par la condensation de la vapeur aqueuse à 4° Réaumur. On appliqua un verre à quatre pouces de cette canule et il se couvrit de vapeurs humides. Enfin on chercha à connaître la tension de cette vapeur par la méthode de Dalton; elle était de 0,4265, celle de l'air ambiant étant de 0,2072, à la température de 20° centigr.

Nous ne citerons pas les autres faits qui confirment ceux établis dans ce mémoire sur la présence de l'eau en vapeur dans l'haleine qui sort immédiatement des poumons sans traverser les voies du larynx et de la bouche, contre l'opinion de M. Magendie. Personne, je pense, et M. Magendie même, ne soutiennent plus que les poumons n'exhalent eux-mêmes une certaine quantité d'eau par la transpiration, indépendamment de celle dont l'haleine peut se charger dans les voies aériennes, mais on n'est point d'accord sur la formation de cette eau. Si l'acide carbonique expiré représente la quantité d'oxygène absorbé, celui-ci ne peut former la quantité d'eau exhalée par la respiration; donc cette eau viendrait de l'exhalation de l'organe pulmonaire et du sang qui le parcourt. Telle est aussi l'opinion la plus généralement admise en physiologie comme la plus probable.

M. Paoli fait de nombreux raisonnemens pour discuter l'une ou l'autre hypothèse et ne paraît pas aussi avancé dans les connaissances acquises sur ce point qu'en l'est maintenant en France, surtout depuis les intéressantes recherches de MM. Dulong, Edwards et autres savans; cependant ses conclusions ne s'éloignent pas beaucoup des idées reçues. Il établit :

1°. Que le développement de la vapeur aqueuse qui accompagne l'haleine se fait sur toute la superficie des organes respiratoires;

2°. Qu'elle a lieu par une simple exhalation de la membrane muqueuse qui revêt ces organes ;

3°. Que tout le gaz oxygène consommé dans l'acte de la respiration , n'est employé qu'à la production de l'acide carbonique (ce qui pourtant n'est pas exactement démontré selon nous) ;

4°. Que la formation de cet acide carbonique commence à s'opérer dans les poumons , ensuite continue graduellement à s'exécuter dans les artères et le torrent de la circulation , puis vient se rendre aux poumons avec le sang veineux ; que c'est par ce moyen que la chaleur animale , produit de cette combinaison de l'oxygène avec le carbone du sang , se répartit dans toute l'économie.

Sans doute cette théorie actuellement reçue en physiologie paraît la plus vraisemblable ; mais il lui manque encore la démonstration.

J. J. V.

108. OBSERVATIONS MICROSCOPIQUES SUR LA CIRCULATION DU SANG ; par C. M. SCHULZ. D. M. avec une pl. Berlin ; 1822 ; Reimer.

Dans le 11^e cahier de l'*Isis* on parle de cet ouvrage que nous n'avons pu nous procurer ; mais cet article n'est qu'une critique fort sévère , dans lequel on ne rapporte aucune observation microscopique de l'auteur , quoiqu'on les mette en doute.

109. ESSAI DE CLASSIFICATION NATURELLE ET D'ANALYSE DES PHÉNOMÈNES DE LA VIE ; par P. N. GERDY , prosecteur à la faculté de médecine de Paris. Gr. in 8. Paris ; 1823 ; Baillière.

Introduction. — La physiologie générale est la science des phénomènes et des propriétés de la vie , abstraction faite des caractères particuliers qu'ils présentent en santé et en maladie ; la science de ces phénomènes dans l'état sain , c'est l'*hygiologie* ou la physiologie de la santé ; la science de ces phénomènes dans l'état malade , c'est la *pathologie* , ou la physiologie de la maladie.

Les phénomènes sont les changemens d'état des organes ; leurs propriétés sont les pouvoirs ou les puissances d'action dont ils sont doués ; leurs propriétés vitales sont celles qu'ils tiennent de la vie. Des phénomènes , des propriétés , disparaissent dans les maladies ; la sensibilité , la contractilité dans une paralysie ; d'autres propriétés s'y observent : la formation d'une fausse membrane , d'une peau nouvelle dans les cicatrices extérieures : la physiologie générale doit noter des faits de cette importance.

Des influences agissent par un même mécanisme sur les organes de l'homme sain et de l'homme malade : la connaissance de ces effets appartient encore à la physiologie.

Cette science est fille de l'observation qui recueille les faits, et de la raison qui les pèse et les juge. Dans beaucoup de sciences le raisonnement peut encore se servir des mathématiques.

L'observation la plus *simple* contemple ce qui se passe sous ses yeux ; devenue plus curieuse et plus exigeante elle demande aux *dissections* et à l'*expérimentation* de nouveaux faits. La dernière a contribué beaucoup à l'avancement de la physiologie ; les premières y ont contribué davantage encore. C'est une erreur de penser que les physiologistes puissent arriver par l'expérience, à la même exactitude que les physiciens.

Le raisonnement est conséquent avec les connaissances qui le guident, lorsqu'il n'est pas égaré par l'étourderie ou la distraction, et nos erreurs proviennent toujours de nos suppositions. Ces suppositions elles-mêmes dérivent ou de notre ignorance ou de notre inattention.

Il est dans tous les phénomènes de la nature, un certain nombre de choses analogues à observer : il y en a moins dans ceux-ci, plus dans ceux-là, mais celles des premiers se retrouvent dans les derniers. Il résulte de là que l'on peut *à priori* en dresser un tableau méthodique et général propre à servir de guide dans l'étude de tous les phénomènes quels qu'ils soient. Il est impossible d'abrégier utilement ce tableau, déjà très-succinct dans l'ouvrage que nous analysons. L'auteur termine son introduction en disant : J'ai appliqué à l'étude des phénomènes de la vie une *méthode générale* que j'ai employée, mainte et mainte fois, à l'examen de toutes sortes de phénomènes de la nature, pour avoir consacré beaucoup d'instans et de réflexions à l'art d'étudier. Je me trouverais trop heureux si, après tant de méditations, *trois méthodes universelles d'étude*, auxquelles je crois avoir enfin ramené tous les objets dont l'esprit humain peut s'occuper, pouvaient être réellement utiles, et devenir un jour classiques dans l'étude et l'enseignement.

Après avoir dit un mot et d'une manière générale sur les causes des phénomènes de la vie, il les examine en eux-mêmes. Les uns, dit-il, sont simples, les autres sont complexes. Celui-là est simple qui résulte pour nous d'une seule action, et ne présente distinctement qu'un phénomène ; celui-ci au contraire est

composé qui en présente plusieurs dont il est le résultat total, ou l'ensemble; ainsi la chyliification qui se compose de plusieurs phénomènes, tels que les contractions des intestins, les excrétions biliaire et pancréatique, les sécrétions muqueuses et exhalatoires, etc., sont des phénomènes complexes, et les phénomènes cités qui les composent sont simples, parce que nous ne pouvons les décomposer positivement en d'autres phénomènes plus simples.

Ici l'auteur passe en revue toutes les fonctions et trois genres de phénomènes morbides qui ne peuvent point s'y rattacher; il en analyse sévèrement et sans aucune supposition tous les phénomènes complexes jusque dans leurs derniers éléments *positivement* et rigoureusement observables. A mesure qu'il les rencontre dans sa marche rapide, il montre que tous les phénomènes simples sont vitaux, mécaniques, physiques ou chimiques. Ayant ainsi prouvé par un recensement minutieux que les phénomènes simples de la vie se partagent naturellement en quatre groupes, d'après leur essence, il les examine ainsi successivement.

Le 1^{er}. ordre comprend les phénomènes vitaux. L'auteur en a formé 18 genres parce qu'il n'a pu se résoudre à confondre, sous un nom commun, des choses qui, dans la réalité, sont distinctes pour nous jusqu'à ce jour. Il en a déduit autant de propriétés vitales simples, générales ou particulières, parce qu'il est manifeste que les organes qui sont susceptibles d'un phénomène jouissent de la faculté de le présenter, et que le mot propriété n'exprime rien autre chose, quoiqu'on en ait pensé autrement dans ces derniers temps.

Les 18 genres de phénomènes vitaux simples sont : 1°. la résistance vitale qu'il cite la première, parce qu'elle est la plus générale, et que c'est peut-être la seule que possèdent le sang, le chyle et d'autres fluides; 2°. les sensations ou impressions auxquelles il ne rapporte que l'action des sens, et sur lesquelles il a présenté quelques considérations nouvelles; 3°. les transmissions sensoriales, c'est-à-dire des impressions des sens à l'âme; 4°. les perceptions ou les idées que l'auteur a analysées avec détail et d'après ses propres réflexions; 5°. les émotions de l'âme qu'il définit, des états de l'intelligence qui consistent dans une *sorte de sentiment et d'agitation et de mouvement*, et non dans une perception quelconque, en sorte qu'une émotion n'est pas une idée. Il y rapporte

entre autres l'attention, les désirs, la volonté qu'il distingue soigneusement du désir; les phénomènes moraux connus sous le nom impropre de passions, et qui tous portent les caractères des émotions); 6°. le calme de l'âme; 7°. les transmissions volitionnelles, c'est-à-dire les transmissions des volitions aux muscles; 8°. les contractions vitales, dont il distingue avec vérité trois espèces bien différentes, qui sont journellement confondues par les physiologistes; 9°. les expansions vitales; 10°. la fécondation, c'est-à-dire l'action du sperme, quelle qu'elle soit, sur le germe qu'il anime; 11°. l'animation, c'est-à-dire le développement d'une vie propre dans une partie qui ne jouissait auparavant que de la vie commune à tous les organes; 12°. et 13°. la composition et la décomposition continuelle de l'économie par un double mouvement nutritif; 14°. l'accroissement qui en diffère en ce qu'il consiste dans une augmentation lente, plus ou moins durable ou permanente, et dont il distingue plusieurs espèces; 15°. l'absorption; 16°. les sécrétions; 17°. la calorification; 18°. l'électrification ou la production morbide d'électricité libre dans le corps de l'homme.

Le second ordre de phénomènes simples comprend, dans un premier sous-ordre, les mouvemens mécaniques suivans, savoir: 1°. les distensions mécaniques; 2°. les resserremens mécaniques éprouvés par les organes et les fluides pressés dans leur sein; 3°. les phénomènes d'élasticité ou retours élastiques à un état de repos, observables dans les parties distendues ou comprimées; 4°. les contractions par raccornissement; 5°. les ébranlemens ou commotions; 6°. les mouvemens des fluides, qui sont tous en même temps des mouvemens moléculaires; 7°. les glissemens de tissus mous; 8°. les déplacemens uniformes d'une partie mise à la fois en mouvement dans toute sa masse; 9°. les inclinaisons des os; 10°. les circumductions des os qui en sont bien distinctes; 11°. les tournoiemens des os autour d'un axe; 12°. les glissemens articulaires; 13°. les rotations ou bascules articulaires, qui diffèrent réellement des mouvemens du corps, des os, et qui, depuis les mouvemens moléculaires indiqués avant eux, sont tous des mouvemens de déplacement. Dans un second sous-ordre, il range: 14°. les résistances mécaniques par cohésion; 15°. par ressorts; 16°. par transmission de l'effort qu'elles soutiennent; 17°. par un mouvement de céder; 18°. par inertie. Dans un 3°. sous-ordre, viennent les solutions de continuité;

19°. les sections; 20°. les ruptures; 21° l'usure des dents qui se manifeste avec l'âge.

Le 4°. ordre réunit les phénomènes physiques : 1°. la pesanteur; 2°. la transmission de l'électricité par nos organes; 3°. la transparence; 4°. la sonorité.

Le 5°. ordre, tout en offrant déjà quelques distinctions parmi les phénomènes chimiques de l'économie animale, ne présente aucun genre déterminé, parce que, dit l'auteur, on n'en peut encore établir, dans cet ordre, aucune de bien fondées. Il résulte de cette analyse qu'il y a au moins 44 genres de phénomènes simples et distincts dans l'économie animale. D.

110. L'EXISTENCE DE DIEU ET LA LIBERTÉ MORALE démontrées par des argumens tirés de la doctrine du docteur Gall, sur la nature et l'origine des penchans et des qualités morales de l'homme et des animaux; par E. M. BAILLY, médecin; in-8°. prix, 2 francs. Paris; 1824; Delaunay.

Toutes les idées de l'homme, toutes ses connaissances, toute son intelligence ont des rapports intimes avec son organisation. Celle-ci est, en quelque sorte, le moyen dont la nature s'est servie pour imprimer à chaque être vivant les qualités particulières qui le caractérisent. Elle a donné des nageoires à ceux qui devaient vivre dans l'eau, des ailes aux oiseaux, des membres construits de la manière la plus convenable à ceux qui devaient marcher sur un sol résistant. Enfin, toutes les fois qu'elle a dû mettre tel ou tel animal dans des circonstances déterminées, elle lui a donné une conformation capable de lui faire tirer de ces circonstances le parti le plus avantageux pour la conservation de son existence et la propagation de son espèce. Toute conformation particulière, tout membre, tout organe, est donc l'indice de quelque chose situé hors de l'animal et avec lequel il est mis en relation. On peut donc, une fois ce principe admis comme vrai dans tous les cas, s'en servir comme d'une loi qui nous servira à conclure de l'existence d'une partie de l'organisation à l'existence de quelque chose qui lui répond dans son monde extérieur. C'est la marche qu'a suivie l'auteur de l'ouvrage que nous annonçons. Ainsi, dit-il, de même que les racines des végétaux supposent l'existence des sucres qu'elles doivent puiser dans le sein des eaux ou de la terre, que les feuilles supposent du gaz à absorber ou à exhaler, que les vaisseaux intérieurs supposent des liquides à

transporter dans les différentes parties de la plante ; de même tout dans les animaux suppose hors d'eux quelque chose qui répond à chacune de leurs parties ; les ailes , par exemple , supposent l'air , les nageoires supposent l'eau , les jambes ou les pattes supposent un sol résistant , les dents et les griffes des lions , des tigres , des loups , supposent l'existence des cerfs , des chevreuils , des moutons ; le venin des vipères , de la tarentule , des araignées s'exerce sur les forces nerveuses des animaux dont ils doivent faire leur proie et qui pourraient résister , si l'introduction de ce virus dans leur économie ne paralysait pas leurs forces . Les cuisses arrondies de la *spatule* supposent des coquillages à ramasser ; le bec en hache de l'*huitrier* suppose l'existence d'huitres à ouvrir . La disposition propre au *bec-croisé* suppose l'existence de la graine des sapins ; la plaque dorso-céphalique des *échinées* suppose l'existence d'autres poissons qui doivent servir de conducteurs à ce genre dépourvu de moyens de locomotion étendus . Passant aux instrumens de défense , M. Bailly trouve toujours les mêmes correspondances entre l'organisation et le monde extérieur . Ainsi les épines du hérisson et du porc-épic , l'écaille de la tortue , la cuirasse des tatous , des pangolins , l'aiguillon des *abeilles* , des *guêpes* , du *scorpion* , les pointes aiguës de plusieurs espèces de *raies* , les épines osseuses qui arment le dos des silures , l'appareil électrique des *torpilles* , des *gymnotes* , des *anguilles électriques* , le canon des *brachinus sclopeta* et *crepitans* , qui éloignent leurs ennemis par des explosions répétées qui s'échappent du dernier anneau de l'abdomen , etc. : tous ces moyens d'attaque ou de défense doivent faire conclure l'existence d'ennemis à combattre ; or tous ces êtres extérieurs répondant à telles ou telles parties , existent véritablement tout aussi bien que la lumière existe pour les yeux , que les sons existent pour l'ouïe , que les odeurs existent pour le nez , etc . Mêmes applications pour les facultés intellectuelles : les enfans répondent à l'amour maternel ; les rapports qui existent entre les couleurs , les sons et les nombres répondent à autant d'organes distincts ; le sentiment de la mimique répond aux liaisons nécessaires qui existent entre les sentimens intérieurs et les gestes qui les accompagnent ; le sentiment de la circonspection suppose des dangers à prévoir ; l'esprit de la causalité suppose des causes et des effets qu'il nous est permis de connaître par ce sentiment . L'esprit de construction suppose l'existence de leviers , de rouages , de machi-

nes à combiner, à construire, et l'amour de l'approbation suppose l'existence des louanges, qui ont tant d'influence sur les actions des hommes; le sentiment de la propriété suppose l'existence des objets matériels dont nous avons besoin pour remplir tous nos désirs; enfin toutes nos facultés supposent hors de nous autant d'êtres matériels ou autant d'ordres de vérités qui leur répondent. Or, l'observation ayant démontré que tous les hommes sans exception sont doués d'un sentiment religieux propre à l'espèce humaine, il est de toute nécessité qu'un objet hors de nous réponde à ce sentiment. L'auteur entre sur la valeur de cette démonstration dans des détails que nous ne pouvons qu'indiquer. Il paraît donc certain que la faculté de la théosophie prouve l'existence d'un Dieu comme l'œil prouve l'existence de la lumière, comme l'amour maternel prouve l'existence des enfans, comme toute notre organisation prouve l'existence d'une foule de faits qui nous sont extérieurs.

Dans la seconde partie, M. Bailly aborde la question de la liberté morale chez l'homme, et prouve que c'est précisément parce que nos penchans naissent de notre organisation que nous sommes libres de les suivre ou de leur résister; car, dit-il, les organes qui demandent ne sont pas toujours ceux à qui on obéit; nous nous refusons souvent à nous-mêmes des plaisirs que nous sommes souvent violemment sollicités de nous accorder. Si nous avons des organes qui nous conseillent pour, nous en avons d'autres qui conseillent contre. Il ne faut donc pas confondre, par exemple, l'estomac qui demande à manger avec l'âme qui lui en accorde ou qui lui en refuse, suivant ce qu'il lui en semble. Toutes nos passions assiègent l'âme comme le fait l'estomac, et cependant nous ne leur obéissons pas toujours. Ensuite il y a toujours responsabilité des actions là où il n'y a jamais incertitude sur la nature de l'action qu'on va commettre. Un criminel sait qu'il va être coupable avant son crime, il le sait au moment où il le commet, il le sait après. Il approuve en lui-même la société qui le punit, puisqu'il savait ce qui en résulterait s'il était découvert; il a donc couru volontairement la chance de ne pas être saisi ou d'être arrêté, il ne doit donc s'en prendre qu'à lui-même, il ne peut point crier à la surprise ni à l'injustice.

Telles sont les raisons qui portent M. Bailly à soutenir que l'existence chez les mêmes individus de penchans opposés est précisément ce qui détruit toute irrésistibilité dans nos actions, puisque

nous avons toujours un choix et que l'activité la plus énergique d'un sentiment ne détruit jamais les connaissances qui nous sont suggérées par les autres. Ainsi quelque méchant que soit un homme, on ne peut jamais dire que chez lui le désir de faire du mal l'empêche de sentir qu'il est criminel en commettant un meurtre. Enfin, pour conclusion, M. Bailly, appliquant toutes ces idées au bonheur des hommes, est persuadé que l'éducation n'a jamais été plus fortement démontrée comme indispensable à la société que par une doctrine qui nous prouve l'influence de l'instruction sur les organes matériels, qui nous inspire toutes nos idées et tous nos penchans.

X.

111. *ELEMENTS OF PHYSIOLOGY. Éléments de physiologie*; par J. BOSTOCK, M. D. In-8. (Ouvrage sous presse.)

112. *DE GEBOORTE VAN DEN MENSCH PHYSIOLOGISCH, diaetisch, en pathologisch therapeutisch beschouwd, en grootendeels volgens eigene warnemingen en proeven voorgesteld. De la Naissance considérée sous le point de vue physiologique, pathologique et thérapeutique*; par JUSTUS HEINRICH WIGAND. Avec des observations et des expériences, publiées par le D^r. F. C. NÆGELE. Traduit de l'allemand, par C. VAN ELDIK, médecin à Nimègue. 1^{re} partie, grand in-8. Prix, 8 fr. 50 c., et 6 fr. 75 c. pour les souscripteurs. Amsterdam; 1823; J. Berntrop.

MÉDECINE.

113. *RECHERCHES STATISTIQUES SUR LA VILLE DE PARIS et le département de la Seine, recueil de tableaux dressés d'après les ordres de M. le comte de CHABROL, conseiller d'état, préfet du départ. de la Seine: et CONSIDÉRATIONS SUR LES NAISSANCES et la mortalité dans Paris*; par L. R. VILLERMÉ, D. M. P. (Deuxième extrait.)

Nous avons dit dans notre dernier numéro que nous donnerions quelques détails sur la mortalité dans les prisons; mais, avant d'aborder ce sujet, nous croyons convenable d'ajouter ici quelques autres données sur les différences de la mortalité suivant les saisons, et sur le nombre proportionnel des malades dans les différens mois de l'année. Ces résultats rendent moins incomplet

ce que nous avons déjà dit sur ce sujet dans le dernier cahier, à la page 37, sous le titre de *mortalité dans différentes saisons*.

C'est au printemps qu'il y a le plus de décès à Paris, et c'est en été qu'il y en a le moins. D'après un état général, publié par Buffon, M. Villermé fait observer que depuis 1745 jusqu'en 1766 inclusivement, le *maximum* de la mortalité a eu lieu 7 fois en mars, 7 fois en avril, 3 en mai, 2 en janvier, 1 en novembre, et 1 en décembre. Les mois qui ensuite avaient eu le plus de décès étaient, pour les années où ils n'offraient pas la plus grande mortalité, celui de mars, puis celui d'avril.

Le *minimum* de la mortalité a eu lieu 9 fois en août, 4 en juillet, 2 en juin, 2 en sept., 2 en nov., etc.

Pendant l'hiver de 1709, pendant ceux de 1740 à 1741, de 1742 à 1743, de 1753 à 1754, de 1788 à 1789, la mortalité a été plus forte que dans les autres hivers d'un quart et plus.

Selon M. Benoiston de Châteauneuf, dans Paris les rapports moyens annuels seraient comme il suit pour les maladies de poitrine.

	Printemps.	Été.	Automne.	Hiver.
Phthisies	660.	556.	572 $\frac{1}{4}$.	597.
Asthmes	55.	29 $\frac{1}{4}$.	46.	81 $\frac{1}{4}$.
Catarrhes	420.	225.	347 $\frac{1}{4}$.	466.
Fluxions de poitrine,	220.	97 $\frac{1}{4}$.	139.	220 $\frac{1}{4}$.

En sorte que ce serait surtout le printemps et l'hiver qui seraient les saisons les plus funestes aux phthisiques.

HÔTEL-DIEU.

A l'Hôtel-Dieu de Paris, le *maximum* de la mortalité déterminée par les fièvres et les névroses tombe dans le 3^e. trimestre de l'année, et le *minimum* pendant le 4^e.; pour les fièvres rémittentes, pendant le 1^{er}.; et pour les intermittentes, pendant le 2^e. Les maladies éruptives ont paru funestes surtout pendant les 2^e. et 3^e. trimestres; les fluxions, les inflammations, les catarrhes, pendant le 1^{er}. et le 2^e., la mortalité la plus petite ayant lieu à la fin de l'année; enfin, les hémorragies et les autres flux ont été mortels surtout au commencement du printemps.

HOSPICE DE LA SALPÊTRIÈRE.

Nous avons indiqué, en parlant de l'hôpital de la Salpêtrière, les variations de la mortalité, suivant les âges, parmi les folles;

nous allons indiquer ici les variations suivant les saisons. Sur 790 folles,

175 ont succombé pendant mars, avril, mai.

174. juin, juillet, août.

234. sept., oct., nov.

207. déc., janv., févr.

A Paris, dit M. Villermé, comme dans toute l'Europe, l'hiver et le printemps sont les saisons les plus funestes pour les maladies chroniques; tandis que les maladies d'été sont, en général, rarement mortelles.

BUREAU CENTRAL D'ADMISSION DANS LES HÔPITAUX ET HOSPICES.

Nombre proportionnel des malades admis dans les différens mois de l'année dans les hôpitaux et hospices de Paris.

Ce tableau, que nous empruntons aux *Archives de médecine* (cahier de mars 1824), et qui a été communiqué par M. Rayet, médecin du bureau central d'admission des hôpitaux et hospices civils de Paris, a été calculé d'après les admissions faites par ce bureau pendant dix années, c'est-à-dire de 1812 à 1821.

Tableau des admissions.

Mois.	Sexe masc.	Sexe fémin.	Total.	Moyenne des admissions par jour.
Janvier.	8168	6613	14781	47, 88
Février.	6725	5632	12357	44, 13
Mars.	7870	6216	14086	46, 08
Avril.	8176	6390	14566	48, 55
Mai.	8212	6747	14959	48, 26
Juin.	7477	6028	13505	45, 01
Juillet.	7388	6273	13661	44, 06
Août.	7352	6315	13667	44, 08
Septembre.	7630	6270	13900	46, 33
Octobre.	7642	6164	13806	44, 53
Novembre.	7094	5778	12872	42, 90
Décembre.	7321	5774	13095	42, 24.
Total.	91055	74200	165255.	

a. Les mois de mai et d'avril donnent le plus grand nombre d'admissions par jour.

b. Le plus petit nombre d'admissions par jour correspond, au contraire, aux mois de décembre et de novembre.

c. Enfin, la moyenne proportionnelle des admissions, par jour, est plus considérable pour le semestre de printemps et d'été, que pour celui d'automne et d'hiver, puisqu'elle est de 46 malades 5 centièmes pour les mois d'avril, mai, juin, juillet, août et septembre; tandis qu'elle n'est que de 44 malades 90 centièmes, pour les mois d'octobre, novembre, décembre, janvier, février et mars. Ces données, rapprochées des résultats relatifs aux variations de la mortalité dans la ville de Paris prouvent, suivant M. Rayer, que le nombre des morts, dans les différents mois de l'année, n'est pas toujours en raison directe du nombre des malades; elles concourent à établir, d'un autre côté, que le mois d'avril est à Paris celui de tous dans lequel on compte proportionnellement le plus de malades et le plus de morts.

Rapports de la population des hôpitaux à la population totale de Paris.

A l'époque du recensement de 1817 :

1°. La population des hospices civils appartenant à Paris était, par rapport à la population de Paris, de 1 sur 60 $\frac{1}{60}$.

Celle des hôpitaux, de 1 sur 163 $\frac{1}{163}$.

Celle des hospices et hôpitaux réunis : 1 sur 44 $\frac{1}{44}$.

Les professions mécaniques qui donnent des indigens à ces hospices et hôpitaux, sont entre elles à peu près dans les proportions suivantes :

Gens à gages, un peu plus de $\frac{1}{4}$.

Journaliers et hommes de force, près de $\frac{1}{4}$.

Ouvriers de toute espèce (1), $\frac{6}{8}$.

Toutes les professions mécaniques sont aux autres dans le rapport de 5 à 1. Les couturières forment elles seules environ le vingtième des premières.

(1) Dans cette dernière classe il faut surtout compter les couturières, avec lesquelles sont confondues beaucoup de filles publiques, ainsi qu'avec les autres ouvrières citées plus loin; puis les cordonniers, les blanchisseuses, les tailleurs, les fileuses, les menuisiers, les maçons et les brodeuses.

Mortalité dans les prisons.

Les renseignements recueillis sur ce sujet par M. Villermé, sont relatifs à toutes les prisons de France.

C'est dans les prisons de Paris, de Melun et dans les bagnes que la mortalité est moindre.

Prisons du département de la Seine.

La population moyenne a été, pendant les années 1816, 1817 et 1818, de 3874 individus; la mortalité annuelle, pendant les mêmes années, a été de 330, c'est-à-dire de 1 sur 11 $\frac{244}{330}$, mortalité très-grande si on se rappelle surtout que les détenus sont des adultes et des adolescents.

Dans la maison de répression, de mendicité et de vagabondage, établie à Saint-Denis, la mortalité a été énorme, car sur une population moyenne de 661 hommes, femmes et quelques enfans, elle a été, pendant 1816, 1817 et 1818, terme moyen de 192 $\frac{2}{3}$, c'est-à-dire de 1 sur 3 $\frac{1}{2}$.

Une diarrhée chronique, surtout une espèce de scorbut et des gastrites chroniques, causent la perte des trois quarts des individus qui succombent. Ce dépôt est probablement le mieux organisé de tous ceux de France. Les vieillards et les infirmes de la maison de Saint-Denis sont envoyés à Villers-Coterets. Ces individus, pour ainsi dire acclimatés, accoutumés au régime de la prison, placés à Villers-Coterets dans les mêmes conditions que dans les autres hospices, présentent une diminution considérable dans la proportion des morts à la population totale; le rapport devient tout à coup comme 1 est à 6, moins une petite fraction.

Mortalité dans les bagnes.

Dans le bagne de Brest la mortalité a été, pendant les années 1815, 1816 et 1817, de 1 sur 49 $\frac{94}{100}$; mortalité faible, mais qui ne l'est pas autant qu'on serait d'abord tenté de le croire, car il n'y a point de jeunes enfans parmi les forçats, et tous ceux âgés de 70 ans accomplis sont transférés dans d'autres prisons.

Parmi les forçats de Toulon la mortalité est plus forte que dans celui de Brest.

Les résultats rapportés ci-dessus s'appliquent aux prisons les mieux tenues, car il paraît que dans la plupart des autres pri-

sons de France, d'Angleterre et d'Allemagne, on doit compter 20 à 30 décès par an sur un mouvement de 90 à 100 détenus. Enfin, on trouve dans le *Rapport sur les travaux du Conseil général des Prisons pendant l'année 1819*, que dans la prison de Saint-Malo, sur le nombre de 35,132 journées, résultat du mouvement des détenus pendant 1817 et 1818, il y en a eu 14 mille 446 d'hôpital. La comparaison des nombres des décès des prisons et des bagnes, conduit à cette conséquence affligeante, que ce sont surtout les simples accusés et les condamnés les moins coupables, ceux qui subissent les condamnations qu'ils ont encourues pour de simples délits, qui occupent les prisons les plus mauvaises à tous égards, qu'ils meurent bien plus vite, ou si l'on veut dans la plus grande proportion; en sorte qu'en France, dans l'état actuel où se trouvent les prisons et malgré la sollicitude des hommes éclairés qui voudraient améliorer le sort des détenus, il y a plus à parier pour la vie d'un scélérat consommé qu'un jugement retient en prison, que pour celle d'un prévenu, et même d'un infortuné innocent; celui-ci, renfermé dans une enceinte empoisonnée, ne peut éviter l'influence des causes de maladies qui s'y trouvent réunies, et victime de l'ennui et des chagrins qu'il éprouve, il succombe plus tôt, tandis que les forçats, qui n'ont ni remords ni chagrins, qui peuvent faire de l'exercice en plein air, et qui sont traités avec autant d'humanité que le comportent les réglemens, sont ceux qui eurent le moins de chances de mort. A Dieu ne plaise que je reproche à ces malheureux les allégemens que tolère leur position; mais au moins faudrait-il que pour les prévenus, les coupables de délits, et les infortunés dont le plus grand crime est leur misère, les chances de conservation fussent égales. (Voy. *Des Prisons telles qu'elles sont et telles qu'elles devraient être*; par M. le D^r. Villermé.)

DEFERMON.

114. ON THE PATHOLOGY OF THE HEART. Sur les maladies du cœur, par H. ABERCROMBIE, M. D. (*Transactions of the medico-surgical Society of Edinburgh*, 1824.)

C'est une suite d'observations d'inflammations, d'affections organiques, de ruptures et de déplacements du cœur. L'auteur en déduit quelques règles de traitement, quelques points de doctrine qui sont assez importans : les voici :

Il est fort difficile et presque impossible de distinguer la car-

dite d'avec la péricardite. Dans les rhumatismes aigus des membres, l'abus de la saignée détermine fréquemment la métastase de la maladie sur le cœur. D'un autre côté, dans le rhumatisme primitif du cœur, la mort est souvent arrivée quand on a négligé la saignée, et alors on a trouvé dans le cœur des traces évidentes d'une inflammation portée à un haut degré d'intensité, adhésions, suppurations, etc.

Sur treize cas de cardite ou de péricardite, l'auteur ne cite que deux guérisons. La plus remarquable de ces dernières fut observée chez un vieillard de 74 ans, qui fut attaqué d'un rhumatisme aux poignets, aux malléoles, en même temps qu'au cœur. Il éprouva dès le début de la maladie des douleurs cardiaques et une très-forte dyspnée pendant que les palpitations du cœur étaient très-violentes. On lui fit d'abord une large saignée; quelques heures après on lui tira encore 30 ou 40 onces de sang; deux heures après 18 ou 30 onces. Le malade s'évanouit alors et demeura long-temps dans un collapsus complet. Le jour suivant il ne ressentit plus aucune douleur, et dès lors il entra en convalescence.

Le doct. Abercrombie pense que la maladie connue sous le nom d'angine de poitrine dépend pour la plus grande partie, sinon en totalité, des dérangemens de l'action musculaire du cœur.

Chez des individus morts des suites de l'angine de poitrine, l'auteur a trouvé des points d'ossification très-étendus dans les artères coronaires. Il a rencontré la même chose chez d'autres individus qui n'avaient jamais souffert le moindre symptôme d'angine de poitrine. Il en conclut que l'ossification ou les autres lésions de ces artères ne jouent aucun rôle dans cette maladie.

Dans plusieurs cas de lésions organiques, Abercrombie a remarqué que le pouls n'offrait aucune irrégularité; bien plus, que les malades n'éprouvaient aucun symptôme morbide, quoique la lésion fût assez profonde pour déterminer une mort subite.

Il décrit un cas de déplacement du cœur qui était dû à une altération dans la forme et les fonctions des poumons.

Un individu avait eu à 10 ans une rougeole très-grave qui avait laissé après elle une toux opiniâtre avec crachement purulent. Cet état persista long-temps et amena des hémoptisies. Le malade prit très-peu d'accroissement à l'âge de puberté. On s'était assuré à plusieurs reprises que son cœur battait à droite. Il mourut à 21 ans d'une maladie cérébrale.

Nécropsie. A l'ouverture du thorax on trouva le poumon

gauche tellement augmenté de volume qu'il remplissait à lui seul les $\frac{1}{4}$ de la cavité thoracique. Il présentait à son sommet un petit tubercule solide; tout le reste était sain. A la droite de ce poumon on trouva le cœur tellement situé, qu'il était en contact avec les côtes du côté droit; derrière le cœur et presque entièrement caché par lui, se trouvait le reste du poumon droit, qui probablement avait été détruit par la longue suppuration. C'était une masse brune, charnue, semblable à la substance de la rate. Elle avait 4 ou 5 pouces de long, environ 3 de large, $1\frac{1}{2}$ d'épaisseur. A l'intérieur on trouva une suite de petits abcès, communiquant fibreusement entre eux et avec la trachée-artère. On rencontra 4 abcès dans la substance cérébrale. EUSÈBE DE SALLE.

115. ON A SYPHILITIC CRANIUM, sur un crâne syphilitique; par le D^r. BALLINGALL. (*Ibidem*.)

Le D^r. Ballingall a voulu prouver que le mercure tout seul, quelque longuement et à quelques haute dose qu'il soit pris, n'attaque point les os. Pour cela faire, il a comparé l'état de la substance osseuse chez un individu qui a succombé à une syphilis très-intense, à l'état dans lequel il a rencontré cette même substance osseuse chez des centaines d'individus morts à la suite d'un hépatite chronique, affection commune parmi les Anglais qui ont été dans les colonies de l'Orient et pour laquelle leurs médecins emploient le mercure sous toutes les formes et à des doses prodigieuses. Le os de ces derniers ont toujours été rencontrés sains.

EUSÈBE DE SALLE.

116. PATHOLOGY OF CONGESTIONS IN THE BRAIN. Sur les congestions cérébrales, par le D^r. G. KELLIE. (*Ibid*.)

Ce mémoire a été composé à l'occasion de la nécropsie de 2 individus qu'on suppose être morts de froid près de Leith, durant une nuit d'hiver avec neige, verglas et vent furieux. La similitude des traces laissées par la mort dans les deux cadavres fut la première chose qui frappa l'auteur et qui plus tard dirigea ses recherches vers les congestions du cerveau en général.

Dans les deux cadavres on observa la même fraîcheur et le même état de conservation des chairs dans l'abdomen, les mêmes congestions dans les mêmes viscères, et particulièrement la même rougeur de l'intestin grêle; la même absence de décomposition, d'odeur désagréable et de tympanite; le même état sain des autres viscères, à l'exception pourtant du pancréas de la femme (cette

femme était très-âgée ; l'autre cadavre appartenait à un individu d'une quarantaine d'années.)

Dans la tête on observa chez l'un et chez l'autre un état de vacuité des vaisseaux sanguins du cuir chevelu, une turgescence de ceux de la surface de l'encéphale, ainsi que des sinus. La substance cérébrale était saine; il y avait un épanchement séreux chez l'un d'environ 4 onces, et chez l'autre de 3.

Avant de commencer la discussion sur les congestions cérébrales en général, le D^r. Kellie cite une opinion émise déjà par son maître Monro, qui chaque fois qu'il faisait une leçon sur cette matière avait coutume de montrer à ses auditeurs une boule creuse de verre, qui une fois remplie d'eau par une petite ouverture pouvait être renversée et même secouée sans qu'une seule goutte d'eau pût s'en échapper. C'est sur cette expérience physique que Monro s'appuyait pour penser qu'un phénomène semblable devait se passer dans l'intérieur du crâne. La substance cérébrale comme la plupart des autres parties molles de notre corps étant à *peu près* incompressible, la quantité de sang contenu par le cerveau doit être, à *très-peu de chose près*, la même dans tous les momens (ni Monro ni Kellie ne s'inquiètent si avec l'exquise sensibilité du cerveau, cette différence, telle petite qu'elle soit, ne peut pas avoir une action intense), en santé comme en maladie, pendant la vie comme après la mort; il faut, bien entendu, en excepter les cas où de l'eau ou toute autre matière est épanchée ou sécrétée. Alors une quantité de sang égale en masse à la matière de l'épanchement, est refoulée hors du crâne. D'après cela, ne serait-il pas possible que la saignée des veines ou l'artériotomie fussent des moyens extrêmement faibles, peut-être même impuissans pour diminuer la masse du sang dans l'intérieur du crâne.

L'auteur donne à l'appui de ce doute, le détail de ce qu'on observe dans le cerveau d'apoplectiques qui ont été traités par des saignées répétées; il cite plusieurs expériences faites sur des animaux qu'on a fait périr à force d'hémorragies, et partout le cerveau a présenté non-seulement la quantité de sang qu'il présente après d'autres genres de mort, mais encore il a été trouvé dans un état manifeste d'engorgement, et souvent avec des épanchemens. Il établit, en résultat général, que quoiqu'il soit impossible au médecin, par les moyens de déplétion vasculaire générale, de désemplir les vaisseaux sanguins du cerveau, il est

néanmoins possible, par une hémorragie abondante, d'appauvrir ce sang d'une portion appréciable de sa partie rouge. La perte qu'on lui fait éprouver alors est remplacée au moins pour la masse par du sérum. Aussi les épanchemens séreux sont une conséquence presque inévitable de toute grande perte de sang. Cette doctrine paraît fort goûtée aujourd'hui en Angleterre; Fring, en particulier, l'a exposée avec de très-grands détails.

Après avoir ainsi cherché à établir que la masse absolue de liquide ne peut pas être diminuée dans le cerveau, Kellie essaya de démontrer que ce phénomène dépend de la résistance qu'oppose l'enveloppe osseuse de l'encéphale à la pesanteur de l'atmosphère, et qu'en ouvrant un accès à cette pesanteur au moyen d'une perte de substances du crâne, on peut obtenir la déplétion, et la pousser à un point indéfini. A l'aide du trépan il pratiqua des ouvertures au crâne de plusieurs chiens, et ensuite les fit périr par des hémorragies répétées des veines jugulaires et des artères carotides. Le résultat fut tel qu'il l'avait espéré. Dans l'hémorragie ordinaire le cerveau avait été trouvé remplissant exactement toute la cavité crânienne. Quand le crâne avait été préalablement perforé, au contraire, le cerveau était effaissé.

Le Dr. Kellie, après avoir montré combien il était difficile de désempir le cerveau, arrive à une proposition qui semble une conséquence de celle-là, c'est-à-dire qu'il est difficile et presque impossible que le cerveau soit jamais rempli outre mesure. L'incompressibilité déjà mentionnée renverse donc, selon lui, le fait si souvent cité des engorgemens sanguins du cerveau. Il examine à l'appui de son opinion, ce qui se passe chez les pendus, chez les suffoqués et chez les noyés; et il assure, quoi qu'on en ait cru jusqu'ici, que partout l'engorgement n'existe nullement à l'intérieur, mais seulement dans les vaisseaux de l'extérieur du crâne.

C'est une opinion assez générale que la position de la tête a une grande influence sur la circulation du sang dans le cerveau; chacun a pu s'en convaincre en se baissant. Toutefois Kellie diminue beaucoup la part de cette influence; il la borne même à l'état de santé.

Contre à l'opinion de plusieurs auteurs célèbres et notamment de Corvisart, il pense que pourvu que le cerveau et ses vaisseaux soient sains, les maladies du cœur n'ont que peu

ou point de tendance à produire la léthargie, la paralysie ou l'apoplexie. Il avance la même doctrine relativement à la compression, à l'obstruction et à la ligature des jugulaires ou des carotides. Le désordre extérieur fait supposer à tort un désordre semblable et plus grand à l'intérieur.

L'auteur conclut en disant qu'on a beaucoup exagéré le nombre et l'action des causes capables de produire la réplétion des congestions cérébrales. L'effet des causes réelles est très-peu prononcé aussi long-temps que le cerveau demeure sain et exempt d'altérations. Les causes prochaines de l'apoplexie sont selon lui, les changemens qui surviennent dans l'encéphale lui-même, les désorganisations et les altérations de sa propre texture, de ses vaisseaux ou de ses membranes. EUSÈBE DE SALLE.

117. ON TOBACCO IN TETANUS. Sur l'emploi du tabac dans le tétanos; par le D^r. ANDERSON, de l'île de la Trinité. (*Ibid.*)

Rebuté comme beaucoup d'autres praticiens par l'inefficacité du mercure et de l'opium dans le traitement du tétanos, Anderson a essayé le tabac qui était déjà employé et vanté comme un bon remède par les naturels du pays et par les Espagnols anciens colons de l'île. Il dit avoir réussi dans deux cas de tétanos traumatique, chez des individus du sexe féminin. Il pense que le tabac de la Trinité, quoique moins âcre que celui de la Virginie, lui est préférable; il l'emploie à l'état frais en fomentation sur la gorge et les parties latérales du cou, en cataplasmes appliqués sur la plaie à l'occasion de laquelle le tétanos est survenu, en lavemens, en bains généraux prolongés assez long-temps pour causer des nausées. Bien entendu que ce remède est accompagné de tous les autres qui peuvent aider à ses bons effets, et qui sont indiqués par les circonstances accessoires.

118. ON MELANOSIA. Sur la mélanose; par MM. CULLEN et CARSWELL. (*Ibidem.*)

La mélanose, dans sa forme la plus simple, est une maladie distincte du cancer et du fungus hématode, tant par le siège qu'elle occupe que par ses symptômes, sa marche et ses caractères anatomiques. On l'a cependant souvent confondue avec ces deux maladies. Le squirre ou cancer attaque principalement les parties glanduleuses; le fungus malin se développe partout: mais la mélanose n'est logée réellement dans aucun tissu; elle

consiste dans un kiste régulier sans la moindre apparence de vascularité et sans aucune douleur. On l'observe assez fréquemment chez les chevaux, et particulièrement chez ceux qui sont gris ou blancs.

119. ON THE SEDATIVE POWERS OF STRAMONIUM. Sur les propriétés sédatives du stramonium; par le D^r. BEGBIE. (*Ibid.*)

Ce médecin a obtenu de bons effets de l'extrait de *stramonium* dans le tétanos idioopathique, et dans diverses espèces de douleurs névralgiques et rhumatismales. Pour sa préparation pharmaceutique il a suivi la formule du D^r. Hudson; il l'a donné à la dose d'un quart de grain, toutes les 3 ou 4 heures chaque jour.

120. INFLUENCE OF PANICS IN PROPAGATING FEVER. Sur l'influence de la terreur panique dans la propagation de la fièvre; par le D^r. HAMILTON. (*Ibid.*)

L'auteur ne dit pas de quelle fièvre il s'agit; il est probable que c'était un *typhus*, d'après la peur qu'elle inspirait à tout le monde dans l'hôpital où elle régna. Sur 150 individus qui y étaient réunis, 22 semblaient en éprouver les premiers symptômes. Il assure avoir réussi à empêcher tout développement ultérieur de cette fièvre, en renouvelant dans son hôpital la manœuvre de Boerhaave, c'est-à-dire en menaçant quiconque se laisserait saisir par la fièvre, et en rassurant par des explications encourageantes contre la crainte qu'elle inspirait.

EUSÈBE DE SALLE.

121. INFLUENCE D'UNE VIVE ÉMOTION SUR LA GUÉRISON D'UNE PHTHISIE; par RAPHAËL MARINO, docteur en médecine à Atessa. (*Osserv. med. de Naples*, du 15 février 1824.)

L'auteur rapporte l'histoire suivante :

Sabia Spaventa ayant été assaillie par une pluie très-abondante, après avoir été épuisée de fatigue par suite d'une longue route, contracta une pleuro-pneumonie qui passa de l'état aigu à l'état chronique. Retenue depuis 18 mois au lit avec tous les symptômes qu'offre une phthisique, la maladie empirait de jour en jour, quoique les anti-phthisiques les plus vantés fussent mis en usage. Elle était dans cet état lorsque, dans une des nuits les plus froides de mars, elle apprit que sa mère venait de mourir subitement dans une chambre voisine. Soudain cette malade, qui ne pouvait seulement pas lever son bras, s'élança de son lit, des-

cend rapidement, se jette sur le corps de sa mère, d'où on ne put l'arracher que dans le milieu de la nuit; lorsqu'elle était évanouie. Le matin, l'auteur arrive et apprend que les symptômes ordinaires, la fièvre, les sueurs, la toux, n'avaient pas paru; dès lors au moyen de saignées, répétées de trois jours en trois jours, auxquelles on joignit le kermès qui fut porté peu à peu presque à une drachme en 24 heures, et qu'on remplaça ensuite par le tartre stibié, qui fut porté également jusqu'à 10 grains par jour, la maladie s'apaisa, et disparut bientôt entièrement sous l'influence d'un régime convenable

E. M. BAILLY.

122. EXPÉRIENCES SUR LA GUÉRISON DU CHARBON au moyen du mercure; par le D^r. FERRAMOSEA, de Muro. (*Osserv. med.*, 1^{er}. mars 1824.)

Les deux premières expériences eurent lieu sur deux paysans d'une constitution robuste; ils présentaient tous deux un charbon à la mâchoire inférieure. L'auteur les cautérisa d'abord, et administra ensuite le quinquina et le camphre; les symptômes étant augmentés il recourut à l'onguent mercuriel et ordonna des frictions autour de la tumeur, à la dose d'une demi-drachme, puis de deux et de trois drachmes. Après quelques jours de traitement ces malades furent guéris.

La 3^e. a rapport à un garçon âgé de 9 ans sur lequel on pratiqua la cautérisation, puis des frictions avec trois drachmes d'onguent mercuriel, on les répéta deux fois encore; des sueurs parurent et le malade guérit.

La 4^e. fut faite sur le D^r. Ferramosea lui-même, et réussit complètement.

La 5^e. offre le même traitement que les précédentes. Dans la 6^e. et la 7^e. l'onguent mercuriel seul fut employé, et suivi des mêmes résultats. La 8^e. fut faite sur un enfant de 8 ans; la dose d'onguent fut portée à une demi-drachme: même résultat ainsi que pour la 9^e. Dans la 10^e. il y eut un érysipèle phlegmoneux qui occupait la tête, la face, le cou, les épaules, la poitrine, et fièvre très-intense; les frictions furent faites d'abord avec une demi-once, puis avec trois onces, et la fièvre et le phlegmon disparurent après trois jours.

Dans aucun de ces cas la salivation ne se manifesta, quoique le mercure eussent été fortes.

E. M. BAILLY.

123. TÉTANOS GUÉRI A SON DÉBUT AU MOYEN D'ASPERSIONS FROIDES et de la saignée; par le D^r. BRUNO SPADATOSA DE SERSALE. (*Osserv. med.*, 15 janv. 1824.)

Lucrezia Scarpino, mariée depuis quelques mois, s'enfuit chez son père pour éviter les cruautés de son mari, après avoir passé 48 heures sans avoir pris nourriture, ni goûté un instant de sommeil. Le père, après l'avoir accablée de reproches et de coups, lui ordonna de retourner chez son mari. Aussitôt Lucrezia sentit un froid le long de l'épine dorsale; bientôt elle fut agitée de mouvements convulsifs, et enfin de raideur et de tension dans tous les membres avec perte totale des sens. Le médecin appelé trouvant la malade en l'état que nous venons de décrire, eut recours à des aspersions d'eau à la température de l'air; l'état convulsif ne s'améliorant pas, la saignée fut pratiquée, et aussitôt la raideur des membres diminua et la malade revint à elle. Le lendemain l'état convulsif était disparu, il y avait seulement une certaine torpeur dans toute l'économie, céphalalgie, bouche amère et pâteuse. (Émétique, boissons nitreuses, diète végétale.) Les convulsions reparurent le soir, mais plus faibles, et revinrent ainsi périodiquement pendant 4 jours, après lesquels elles cessèrent entièrement.

124. OCCLUSION DU VAGIN OBSERVÉE SUR une femme de 25 ans après 7 années de mariage; par LOUIS VENTURA, Doct. en médéc. et en chirurgie à Trane. (*Osserv. Medic.*, 1^{er}. février 1824.)

L'auteur rapporte l'histoire d'une femme âgée de 25 ans, mariée depuis 7 ans, et qui offrait les symptômes suivants : difficulté et quelquefois impossibilité d'uriner, déjections pénibles et spasmodiques, sentiment de pesanteur dans les parties génitales, douleurs répétées plusieurs fois par jour semblables à celles de l'accouchement, intumescence considérable de l'abdomen, région ombilicale gonflée, indolente, mobile et résistante dans la partie supérieure. Les règles n'avaient pas paru depuis plusieurs années, et le gonflement de l'abdomen avait eu lieu peu à peu. L'examen des parties génitales fit voir que l'hymen fermait complètement l'orifice du vagin. L'auteur pratiqua une incision cruciale; une grande quantité de sang noir plus consistant que la poix et sans odeur, s'écoula, et quand tout se fut échappé, la tumeur abdominale avait disparu. Il coupa les angles de l'incision cruciforme de l'hymen, épaisse d'un demi-doigt, et tint les bords de la plaie ouverts au moyen d'une éponge enduite d'un

onguent simple. 18 jours après la malade fut complètement rendue à la santé et aux devoirs conjugaux, sans autre incommodité qu'une sensation douloureuse au moment où ils s'accomplissaient.

125. MALADIE GRAVE GUÉRIE PAR DES MOYENS TRÈS-SIMPLES;

Observation communiquée par le Dr. G. MALDACEA. (*Osserv. Med.*, 1^{er} mars 1824.)

Une jeune femme d'une constitution robuste et d'une forte santé, qui pendant 24 mois avait été deux fois mère, sans jamais allaiter ses enfans, vint me consulter un an après son dernier accouchement. Elle offrait les symptômes suivans : maigreur extrême, fièvre lente, vaste ulcération qui rongea le palais et la gorge, aphonie, douleurs générales, surtout dans les articulations, peau velue et inégale, altération des fonctions assimilatrices, suppression des règles.

L'étiologie de la malade était évidente, on reconnaissait partout les tristes conséquences de la métastase du lait. Cependant l'extrême faiblesse de la malade rendait difficiles et incertains tous les moyens employés dans des cas semblables. Les mamelles flétries, comme dans la vieillesse la plus avancée, laissaient de temps en temps couler, par le mamelon, une certaine sérosité. Cette circonstance me fit penser que l'on pourrait tenter de rappeler ce lait dans les organes, au moyen du succion. Je ne me trompais pas, et, quoique les circonstances ne permissent d'employer que des petits chiens, je réussis parfaitement; et il était vraiment étonnant de voir combien les incommodités disparaissaient, et la santé de la malade s'améliorait au moyen d'alimens convenables, à mesure que le lait se portait aux seins. Après un mois l'amélioration était notable, et 60 jours après tout avait disparu, et les règles étaient revenues.

Quelque temps après, des pustules nombreuses envahirent la peau de la malade : elles disparurent par l'emploi de bains chauds et de la fleur de soufre prise à l'intérieur.

Nota. La guérison, par de semblables moyens, de l'affection syphilitique dont cette femme était la victime, semble au moins aussi extraordinaire que le succès des autres moyens curatifs contre la métastase laiteuse.

E. M. B.

126. OBSERVATION D'UNE GASTRITE qui a présenté les caractères d'une fièvre intermittente pernicieuse; par M. SAUVETON. (*Journ. Gén. de Méd.*, mars 1824.)

Une fille de vingt-un ans, d'une constitution délicate, est prise, après des fatigues insolites, d'un frisson auquel succède de la chaleur sans sueur. Le lendemain, symptômes de gastrite combattus par les moyens appropriés; pendant plusieurs jours il y a un mieux manifeste, mais bientôt il survient de violentes douleurs dans les jambes, de la prostration, de l'anxiété, des syncopes. Ces phénomènes prenant une marche périodique, le médecin essaya d'abord le sulfate de quinine à la dose de huit grains, mais l'accès revint néanmoins. Craignant de compromettre les jours de la malade par l'usage d'un médicament dont les vertus n'étaient pas suffisamment constatées dans cette espèce de fièvre, il eut recours à une mixture composée de quinquina jaune pulv. ʒ ij, racine de valériane pulv., ʒ β opium ʒ j dans eau de tilleul édulcorée ʒ iv. Les accès furent supprimés pour toujours. La convalescence fut longue. RATIER.

127. OBSERVATION D'UNE ESPÈCE DE DIPLOPIE guérie au moyen d'une opération chirurgicale, rapportée par le D^r. G. B. QUADRÀ, directeur et professeur de clinique à l'université royale de Naples. (*Oss. Medic.*, 15 mars 1824.)

L'auteur rapporte l'observation d'un homme attaqué d'une diplopie pour laquelle il vint le consulter. Après avoir employé sans succès les remèdes les plus énergiques, il crut que la maladie était le résultat d'une lésion des nerfs optiques, et ordonna les pilules de Richter.

Le malade, loin d'obtenir une amélioration dans la vue, se plaignait de ce que le mal allait en empirant. En examinant l'œil, il fut tout étonné de voir l'iris sain et mobile, les mouvemens de la pupille réguliers et rapides, et l'absence de cet aspect de profondeur si caractéristique dans ce genre de maladie. Il n'y avait point de ces visions de mouches, de cheveux et autres effets si ordinaires dans les cas d'altération des nerfs.

Il pensa que la cause de la diplopie consistait dans une pression exercée sur l'œil par une quantité surabondante de tissu cellulaire à l'angle interne de la caroncule droite, qui le rejetait en dehors et l'éloignait du centre de l'orbite. Ce qui devait le confirmer dans cette idée, c'était de voir la diplopie disparaître quand l'œil était porté en dedans et en haut. L'auteur ouvrit donc la caroncule droite en l'incisant de haut en bas, et au moyen de petites pinces il enleva trois morceaux de tissu cellulaire ;

la plaie guérit par première intention, et le malade fut soulagé. Cette heureuse tentative engagea M. Quadri à recommencer quelques jours après; il fit encore une incision, en ouvrant de nouveau la conjonctive à l'angle interne de l'œil, et emporta de nouveau trois autres morceaux de tissu cellulaire, en évitant soigneusement de blesser les parties environnantes. Dans cette seconde tentative, la plaie fut réunie par un point de suture et des bandelettes agglutinatives; mais l'inflammation fut plus considérable; elle fut apaisée par une application de sangsues autour de la blessure, et se cicatrisa en peu de jours. La vision dès lors se rétablit complètement et ne s'est pas altérée depuis. L'auteur croit que l'inflammation revenue après cette dernière opération, a augmenté la densité du tissu cellulaire au point de détruire la tendance qu'il avait à se développer en cet endroit.

128. *Die Wirkung des Blitzes auf den menschlichen Körper*, etc. Effets de la foudre sur le corps humain, manifestés par un accident remarquable; par le D^r. Tilesius, de Mulhausen. (*Neues Journal für Chemie und Phys.*, du D^r. Schweigger; vol. 9, 2^e. cahier; 1823; p. 129; avec une planche.)

Deux chars se suivaient dans un chemin creux, dominés de part et d'autre par une forêt. Dans le premier étaient assis les deux frères Teele, âgés l'un de 33 ans, et l'autre de 29; dans le second, M. Teele neveu, jeune homme de 20 ans, et M. Decker. La foudre frappa successivement le cheval du premier char, les frères Teele, M. Decker et son compagnon; ce dernier ne survécut pas à l'accident. Le cheval demeura raide mort sur la place; la peau du ventre, dans toute sa partie inférieure, était déchirée par la foudre, la bouche ouverte et les dents noircies.

L'étincelle atteignit le jeune Teele en passant par son parapluie, qui fut lancé, ainsi que sa montre, à 24 pas du char: le char lui-même fut percé d'une ouverture d'un demi-pied de diamètre. Le corps, transporté au village le plus voisin, fut mis dans un bain tiède et frotté; le sang coula par le nez, la bouche et les oreilles; mais aucun signe de vie ne reparut; la bouche et le nez étaient noircis; la peau et les muscles des bras et des mains qui tenaient tous deux la canne du parapluie, étaient sillonnés jusqu'à l'os; les manches de l'habit et de la chemise étaient déchirées; mais les lésions de la peau n'étaient point de la nature des ampoules ou des escarres, comme le sont celles

que produit l'application d'un fer rouge ; la peau semblait avoir été enlevée par un frottement très-brusque ; de même les habits ne portaient aucune trace de brûlure , mais ils étaient comme déchirés par le passage rapide d'une pointe aiguë. M. Decker , qui était dans le même char , reçut au même instant un coup si violent dans le bas-ventre , qu'il fut précipité du char et demeura une demi-heure sans connaissance. Lorsqu'on le déshabilla , on trouva sur la place où il avait ressenti le coup une vive rougeur , sans blessure ouverte. Il fut en état de se remettre en route immédiatement.

Les deux frères Teele avaient été assez maltraités par la foudre ; cependant ils se remirent en peu de temps , comme on le verra tout à l'heure ; mais auparavant il est intéressant de suivre la marche de l'étincelle électrique sur les différentes parties de leurs corps , et d'observer la nature des blessures non mortelles qui en résultèrent. Ils étaient assis l'un à côté de l'autre , lorsqu'ils furent frappés ; l'étincelle atteignit d'abord la tête de l'ainé ; elle déchira en plusieurs morceaux le bonnet de velours qui la couvrait , effleura l'os temporal un pouce au-dessus de l'oreille gauche , passa ensuite derrière cette oreille , puis écorchant légèrement la peau , descendit sur le cou , traversa la nuque obliquement et remonta vers l'oreille droite : là elle égratigna l'intérieur de l'oreille auprès du tragus et de l'anthélix , puis elle tomba sur l'épaule droite , passa sous le menton , sur le sein droit , sur le bras , et retournant sur le dos descendit le long de la colonne vertébrale jusqu'au sacrum ; dans cette dernière partie du cours de la foudre , la peau n'était pas entamée , mais seulement un peu soulevée et très-rouge ; des empreintes de la même nature se voyaient en travers des bras , et attestaient , ainsi que la rupture des habits , la marche en zig-zag de l'étincelle , qui avait passé alternativement du côté droit du frère cadet , au côté gauche de l'ainé. Elle s'était fixée sur le premier lorsqu'elle avait rencontré les pièces de métal qui se trouvaient dans la poche de sa veste ; là elle avait enlevé la peau des muscles des côtes , sur un espace grand comme la main , puis elle était descendue sur la partie gauche de la région du pubis , et avait parcouru la surface intérieure de la cuisse , le jarret et le gras de la jambe ; un briquet d'acier que le cadet des frères portait dans son gousset avait conduit l'étincelle sur la région de l'aîne ; une place de la grandeur du briquet y était dépouillée de la peau et affec-

tée d'une plaie profonde. La largeur de la trace marquée par la foudre sur les différentes parties du corps, était en général de deux pouces; les blessures étaient plus étendues et plus profondes aux intersections de cette trace; plusieurs étaient très-dououreuses et suppurèrent abondamment. La peau avait été roulée en plis serrés à droite et à gauche par le passage rapide de l'é-tincelle. Les plaies n'étaient point saignantes; on y voyait seulement s'opérer le travail nécessaire pour reformer la peau détruite. En un mot, rien n'indiquait une lésion des organes par le feu ou la chaleur; mais l'effet produit pouvait se comparer à celui qui a lieu lorsqu'une balle effleure la surface d'un membre.

Le docteur Tilesius, ayant assisté aux deux premiers pansements, eut tout le loisir nécessaire pour examiner avec soin la forme et la nature des blessures; il en prit même une esquisse qui accompagne son mémoire.

Les frères Teele, après avoir entièrement repris connaissance, ressentirent de violentes nausées, et ils vomirent à plusieurs reprises lorsqu'on leur eut fait boire quelques tasses de thé; ils rejetèrent d'abord l'un et l'autre un peu de sang, comme il était arrivé à celui qui avait été tué. Malgré la grande étendue de leurs blessures, ces deux hommes, d'ailleurs très-forts, n'eurent point de fièvre; l'ainé fut absolument sourd le jour même de l'accident, mais le lendemain il avait recouvré l'ouïe jusqu'à un certain point. Aucune trace de paralysie ne se montra dans les membres frappés par la foudre; les blessures furent cicatrisées dans l'espace de quelques semaines.

M. Tilesius ayant vu le docteur Bauer, médecin des frères Teele, un an après l'accident (qui eut lieu en mai 1821), en a reçu les informations suivantes: l'ainé est demeuré un peu dur d'oreille; il l'est plus ou moins selon la saison; il éprouve une disposition marquée au sommeil, et dormirait souvent jusqu'à vingt-quatre heures de suite, si on ne l'éveillait pas. Le cadet avait eu en dernier lieu une fièvre inflammatoire; il est sujet à un abattement ou relâchement périodique qui lui était auparavant inconnu. En général il y a eu sur le système nerveux des deux frères, une influence beaucoup plus forte que ne l'aurait fait présumer la vigueur de leur constitution.

Les cicatrices des blessures présentent maintenant en plusieurs endroits l'apparence des pas d'une vis.

129. GRUNDZÜGE DER CONSUMPTIONSKRANKHEITEN DES LUNGEN-ORGANS. Esquisse des maladies consomptives des poumons, ou Traité sur la phthisie pulmonaire, et manière de la traiter. Essai pathologique et thérapeutique, par G. F. WEBER, D. M. in-8°. 171 pag. Giessen, 1823.

Les recherches de l'auteur se bornent en grande partie à des choses connues depuis long-temps, ne donnent point de nouvelles lumières sur la nature de la phthisie, et n'améliorent point le mode de traitement de cette maladie; l'auteur ne paraît pas posséder encore une grande expérience. Son travail peut être regardé comme un résumé systématique assez bien fait, mais incomplet, de ce qui a été dit, comme on le ferait pour un cours public. La partie la plus utile est celle où M. Weber expose les traitemens qui ont été reconnus comme les plus efficaces contre la phthisie pulmonaire; les jeunes médecins y trouveront un aperçu instructif sur les diverses méthodes employées jusqu'à ce jour.

D.

130. ERM. PLATNERI Quæstiones medicinæ forensis, et medicinæ studium octo semestribus descriptum. Primo junctim edidit, indicem copiosum et vitam Platneri adjecit L. CHOULANT. 494 pag. in-8°. Leipsik; 1824.

Platner a été, pendant plus de 50 ans, un des professeurs les plus renommés d'une des premières universités de l'Allemagne. Ses mémoires, au nombre de 44, sur la médecine légale, sont très-estimés. Le docteur Choulant les a rangés dans l'ordre de leur publication; il y a joint 9 autres mémoires de Platner sur l'étude de la médecine, ainsi qu'une dissertation *de libertate, magno medicorum bono*, par lequel Platner a terminé, à ce qu'il paraît, sa carrière littéraire. L'éditeur a orné le recueil d'un portrait de l'auteur.

131. UEBER DIE VERLETZUNGEN DES RÜCKENMARKES IN HINSICHT AUF IHR LETHALITÄTS-VERHÄLTNISS. Sur les lésions de la moelle épinière, sous le rapport du degré relatif de danger qu'elles présentent; par le Dr. JOH. LUDW. CASPER; in-12; Berlin; 1823. (*Rust's Magazin für die gesammte Heilkunde*, 1823.)

Après avoir rapporté les opinions des divers auteurs sur le danger des lésions de la moelle épinière, dans les diverses régions,

Médecine.

et fait voir l'incertitude qui règne à cet égard, M. Casper discute leurs raisons et essaie dans son travail de fixer l'opinion des médecins légistes. A cet égard, il divise les lésions de la moelle épinière en trois ordres : 1°. celles produites par des plaies ; 2°. par la compression ; 3°. par la commotion. Il examine les circonstances qui accompagnent chacun de ces cas, rapporte un grand nombre d'observations et d'autopsies qui, comparées entre elles, l'ont conduit à classer, ainsi qu'il suit, les lésions de la moelle épinière.

Lésions de la moelle épinière qui sont nécessairement mortelles.

- 1°. Blessures par instrument piquant de la portion supérieure du cordon rachidien ; blessures par contusion de la même partie.
- 2°. Section complète du cordon ; plaies d'armes à feu qui le traversent directement ; luxations vraies des vertèbres du cou ; fractures vraies de ces vertèbres ; épanchement dans le canal rachidien.

Lésions de la moelle qui ne sont pas nécessairement mortelles.

- 1°. Blessures par instrumens piquans dans la partie inférieure de la moelle épinière, blessures par contusion de la même partie ;
- 2°. luxations vraies des vertèbres du dos ou des lombes, fractures de ces vertèbres ; 3°. commotions.

132. ONZIÈME RAPPORT SUR L'INSTITUT ROYAL POLYCLINIQUE DE BERLIN, concernant les années 1820, 1821 et 1822 ; par MM. HUFELAND et OSANNE, D. M. etc. (*Journal de Médecine pratique de Hufeland*, déc. 1823.)

Cette revue des maladies qui ont été traitées dans l'espace de 3 ans à l'institut de clinique de Berlin abonde en détails intéressans et dignes de l'attention des praticiens. Plusieurs observations sont placées à la suite de ce rapport ; nous citerons entre autres :

- 1°. Celle d'une hémiplegie gauche, avec complication de convulsions et d'héméralopie, occasionnée par la présence d'hydatides au ventricule latéral droit ;
- 2°. Celle des docteurs Albers Wormes et Tortual sur l'efficacité du tartre émétique dans les affections de poitrine ;
- 3°. Celle d'une dysphagie occasionnée par une affection chronique du canal alimentaire ;
- 4°. Celle d'une ophthalmie scrofuleuse guérie par la vaccination ;
- 5°. Enfin celle de Klaproth sur les succès de l'iode dans le traitement du squirre utérin.

Un tableau des maladies observées dans l'établissement dont il est ici question, termine le travail de MM. Hufeland et Osanne.

H. HOIL.

133. UTILITÉ DU SULFURE DE CUIVRE DANS L'ANCINE MEMBRANEUSE OU GROUP. (*Journal d'Hufeland*, déc. 1823.)

Le D^r. Frisch de Nyborg a administré avec succès le sulfure de cuivre, recommandé dans un article du journal d'Hufeland (février 1821). Quatre malades traités par le médecin que nous citons éprouvèrent les heureux effets de ce moyen. Chez l'un d'eux, parvenu au 3^e. degré de la maladie, il fallut y joindre un petit vésicatoire; mais chez les trois autres, on n'eut pas même besoin de recourir aux évacuations sanguines. Le D^r. Frisch donnait, dans ces cas, le sulfure de cuivre, comme émétique, à la dose de 2 à 4 grains, puis à celle d' $\frac{1}{4}$ à $\frac{1}{2}$ grain dans une potion composée d'infusion de sureau, d'acétate d'ammoniaque et de sirop d'althæa. Il provoquait ainsi une transpiration et des vomissements salutaires.

134. OBSERVATION DE GASTRO-ENTÉRITE TRÈS-INTENSE, par M. le D^r. JACOB. (*Nouv. Bibl. Méd.*, janv. 1824, p. 65.)

Cette gastro-entérite survint à la suite de l'administration d'un purgatif, chez une femme qui avait depuis dix-huit mois une irritation chronique de l'estomac. La maladie dura 26 jours, et céda à l'emploi des sangsues, à l'usage des bains, des boissons glacées et des applications de glace à l'extérieur. Il est inutile de dire que la diète fut très-sévère. La faiblesse ayant été extrême, deux vésicatoires furent appliqués dans le courant de la maladie, l'un sur l'abdomen, et un autre à une jambe. D.

135. INDUCTIONS DES OUVERTURES DES CORPS DES ALIÉNÉS, lues à l'Athénée de médecine; par le D^r. FALRET. (*Nouv. Bibl. Méd.*, janv. 1824, p. 72.)

Après avoir rappelé combien est grande la difficulté d'établir quelque liaison entre les apparences physiques manifestées après la mort, et les lésions des fonctions intellectuelles qu'on a observées pendant la vie, l'auteur annonce qu'il croit être à même de prouver que les lésions méningiennes et cérébrales, observées chez les aliénés, sont suffisantes pour expliquer les symptômes des maladies mentales; et dès lors, contradictoirement à l'opi-

nion des médecins les plus versés dans l'étude des maladies mentales, la nature de ces affections serait connue.

Il espère donc, par le rapprochement des symptômes et des changemens pathologiques, préciser les signes par lesquels on peut distinguer, pendant la vie, à quelle espèce d'altération des méninges ou de l'encéphale est due telle ou telle espèce de folie.

136. OBSERVATION DE PHTHISIE TUBERCULEUSE, avec excavation parvenue à un état de cicatrisation; par M. JOLLY. (*Nouv. Bibl. Méd.*, fév. 1824, p. 191.)

Il s'agit, dans cette observation, d'un enfant de 4 ans, né d'une mère phthisique, et chez lequel des symptômes de pleuropneumonie déterminèrent tous les accidens de la phthisie pulmonaire, auxquels il succomba. A l'ouverture on observa qu'une excavation assez profonde était arrivée à un état de guérison, même au milieu d'une énorme quantité de petits foyers purulens. M. Deslandes, qui a ajouté des réflexions à cette observation, ne trouve pas une analogie complète entre la membrane qui survient par suite de la cicatrisation, et la membrane demi-cartilagineuse observée par M. Laennec sur des individus qui se trouvaient dans des circonstances semblables. Il pense que ces différences tiennent à ce que cette membrane existait depuis peu de temps, et il est probable qu'avec l'âge la transformation eût été complète si l'enfant eût vécu plus long-temps. D.

137. OBSERVATION SUR UN SQUIRRE DU PYLORE, avec dilatation considérable du pylore; par le D^r. PATISSIER. (*Nouv. Bibl. Méd.*, fév. 1824, p. 198.)

Les réflexions que M. le D^r. Patisier a ajoutées à cette observation suffisent pour rappeler ce qu'il y avait d'important dans ce fait.

Madame C*** succomba à un squirre du pylore, dont les progrès lents lui ont permis de vivre pendant plusieurs années. Ce n'est qu'à la suite de vives inquiétudes que les douleurs d'estomac ont reparu avec plus de force. C'est aussi à cette époque que l'induration du pylore s'accrut tellement, qu'aucune substance solide ou liquide n'a pu désormais traverser cette ouverture. Son rétrécissement successif a déterminé la dilatation considérable de l'estomac, dilatation qui explique très-bien, pendant les derniers jours de la maladie, l'augmentation de volume de l'abdomen, qui offrait, dans l'hypocondre droit, une dépres-

sion très-marquée. Cette dilatation du ventricule n'est pas fort rare : Morgagni rapporte, dans sa LXX^e. lettre, l'histoire d'un porte-faix, à l'ouverture duquel il observa le même phénomène. Voici ses expressions : *Ventriculus insolitè insede, et mirè longitudine, atque inflexione, spectaculum nobis præbuit inusitatum. Incipiens enim undè solet (neque enim hìc œsophagi quidquam in ventrem descenderat) per sinistrum ventris latus rectà ad pubis usque os se extendebat, indè autem se reflectens sursum ac dextrorsum, in duodenum intrinsum desinebat.*

Si l'on considère que nous avons trouvé l'orifice pylorique assez large pour permettre le passage du petit doigt, on a lieu d'être étonné qu'une grande partie du liquide contenu dans l'estomac n'ait pas passé dans le duodénum. Mais ce phénomène dépend peut-être de ce que l'éréthisme des parties malades fermait l'orifice pendant la vie.

D.

138. OBSERVATIONS SUR UN RAMOLLISSEMENT DE LA TOTALITÉ DE LA MASSE ENCÉPHALIQUE, avec arachnitis, et sur une arachnitis sans ramollissement, ayant déterminé une mort subite; par le D^r. DESLANDES. (*Nouv. Bibl. Méd.*, mars 1824, p. 338.)

Il résulterait des deux observations de M. Deslandes, et des considérations qu'il y a ajoutées, que les ramollissemens de la totalité du cerveau sont possibles; qu'ils s'accompagnent de la tuméfaction de l'organe malade; qu'il ne faut pas rapporter toujours la couleur blanche des ramollissemens à la présence du pus; qu'ils peuvent résulter d'une fluxion séreuse dans le cerveau; qu'ils peuvent déterminer la mort subite; que ce genre de mort peut également être causé par la seule affection des méninges; que l'infiltration séreuse de la pie-mère, signe précieux de l'irritation des enveloppes du cerveau, peut se dissiper pendant l'autopsie; enfin, la dernière observation fournit de nouvelles raisons pour rattacher à l'affection de l'arachnoïde les convulsions des enfans.

D.

139. AFFECTION PARTICULIÈRE DE LA MOELLE ÉPINIÈRE, suivie des remarques sur l'inflammation de cette partie; par le D^r. CH.-A. SONNENKALB, praticien à Leipsick; 1822. (*Zeitschrift für Natur-und Heilkunde, von D. Carus*, 3^e. ann., t. 1-5, p. 65.)

Toute observation qui répand quelques lumières sur les maladies du système nerveux, et particulièrement sur celles de la moelle épinière, est précieuse pour l'art de guérir. Un grand

nombre d'affections chroniques, qui se terminent par la paralysie, résultent des altérations de cette partie.

De légers picotemens et engourdissemens, une certaine diminution de la chaleur vitale dans les doigts et le bras, sont souvent les seuls signes de l'invasion de la maladie.

Un malade, dont l'auteur trace l'histoire, éprouva ces symptômes en sortant d'un bal qui s'était prolongé fort avant dans la nuit, et à la suite duquel il eut une suppression de transpiration. Pendant un ou deux ans, le malade n'éprouva que de la gêne pour écrire, une débilité peu prononcée, mais qui augmentait tous les jours, et dégénéra successivement en paralysie complète, malgré différens moyens employés par d'habiles médecins pour combattre ces accidens. Enfin, après avoir, pendant dix ans, été traité, tantôt pour des rhumatismes, tantôt pour la goutte, enfin pour une paralysie et des affections hémorrhoidaires, le malheureux malade succomba.

On a trouvé, à l'autopsie cadavérique, un durcissement de la portion cervicale de la moelle épinière, et une désorganisation complète de cette partie. L'auteur pense que le commencement de cette dégénération d'une partie petite, à la vérité, mais d'une nécessité absolue pour les fonctions vitales, n'était d'abord qu'une légère inflammation devenue plus tard chronique. Tous les dérangemens de la santé, et la mort même, s'expliquent aisément par la lésion de cet organe. Quelques sangsues appliquées à l'endroit, ou une autre méthode anti-phlogistique locale, aurait pu prévenir tant de souffrances, et même la mort. Mais, hélas! trop souvent la complication des symptômes ne nous laisse voir la cause que lorsque le mal est devenu incurable. Aussi sentons-nous de quelle utilité il serait de posséder quelque moyen pour reconnaître promptement cette maladie. M. Copeland conseille de promener une éponge imbibée d'eau bouillante tout le long de l'épine du dos. Il prétend que l'approche de la chaleur excite des douleurs très-vives dans le lieu affecté. Un sentiment de sécheresse dans cette partie, une gêne dans les mouvemens de la colonne vertébrale, peuvent bien conduire le médecin à découvrir le siège du mal; mais il restera encore beaucoup d'incertitude là-dessus; et le siège étant connu, ce sera un pas de fait, mais ce sera encore peu pour le traitement. Z...R.

140. LE CATÉCHISME DE LA MÉDECINE PHYSIOLOGIQUE, ou dialogues entre un savant et un jeune médecin, élève du prof. Broussais, contenant l'exposé succinct de la nouvelle doctrine médicale, et la réfutation des objections qu'on lui oppose; ouvrage destiné à faciliter l'étude de cette doctrine aux élèves en médecine, aux officiers de santé, aux praticiens qui auraient négligé de s'en occuper, et propre à en donner une juste idée aux gens du monde. In-8., de 468 p. Paris; 1824.; Mlle. de Launay.

Si M. Broussais a rencontré, parmi les jeunes médecins, un grand nombre de partisans qui jurent par les paroles du maître, il a aussi rencontré une résistance très-forte de la part de ceux qui ne se laissent pas aller à un enthousiasme aveugle; les médecins, enfin, qui veulent juger par eux-mêmes, n'adopter que ce qui paraît conforme à l'expérience, rejeter les conséquences tirées d'une analogie forcée, et qui redoutent surtout de tomber dans un système exclusif qui forme justement la contre-partie du système de Brown, s'opposent à l'envahissement de cet esprit de système. Aussi pour franchir à pieds joints, l'obstacle qu'on oppose à la nouvelle doctrine, M. Broussais, ou l'un de ses élèves, en publiant le Catéchisme (l'ouvrage est sans nom d'auteur), fait une sorte d'appel à l'opinion publique contre les opposans. « Les gens du monde ignorent, dit l'auteur, que le champ de la science était tellement aride avant la doctrine physiologique, que ceux qui le cultivaient avec le plus d'ardeur ne pouvaient guère y récolter que des ronces et des épines. »

Le catéchisme de la médecine physiologique est destiné à prouver cette assertion. Pourquoi l'auteur anonyme récuse-t-il ses juges naturels, et s'adresse-t-il à des juges incompetens? Il a répondu à cette question en disant dans la préface: « Mais ce n'est pas uniquement pour les gens du monde, pour les philosophes avides de juger les connaissances humaines, que cet ouvrage a été composé; il est également destiné aux médecins. Si la doctrine physiologique se trouve à la portée de tous les esprits justes, c'est parce qu'elle est riche de simplicité et d'évidence; mais il est impossible qu'elle ne soit pas mieux appréciée par les personnes exclusivement vouées à l'art de guérir. »

Puisque l'auteur pense, comme nous, que les médecins sont les meilleurs juges de la doctrine dite physiologique, on est étonné

qu'il ait voulu écrire pour les gens étrangers à l'art, qu'il rappelle au commencement de sa préface l'opinion de Cullen sur les ouvrages de médecine destinés aux gens du monde, puisque Cullen les jugeait au-dessous de la critique; et ce qui étonne davantage, c'est que l'auteur espère néanmoins que son ouvrage ne sera pas confondu avec les livres de cette espèce. Au lieu de renfermer dans ce catéchisme la substance de l'*Examen des doctrines médicales*, et d'écrire un livre pour tous les médecins, avec l'intention spéciale de faciliter l'étude de la nouvelle doctrine aux élèves et aux praticiens, qui, jusqu'ici ont négligé de s'en occuper, l'auteur aurait pu seulement donner une nouvelle édition de l'*Examen des doctrines médicales*, et, fidèle à son système, il eût tout aussi bien justifié son épigraphe dans le sens particulier qu'il y attache : *Indocti discant et ament meminisse periti.*

DEFERMON.

141. CODE DES MÉDECINS, CHIRURGIENS ET PHARMACIENS, avec des notes et des réflexions sur l'enseignement, l'étude et l'exercice de la médecine, de la chirurgie et de la pharmacie; par J. P. BEULLAC, D. M. P. In-12 de 366 p. Paris; 1823; Béchét je.

Ce livre est divisé en trois parties : la 1^{re}. contient les lois, décrets et ordonnances relatifs à l'enseignement et à l'exercice de la médecine et de la chirurgie; la 2^e. comprend les lois et ordonnances qui concernent l'enseignement et l'exercice de la pharmacie.

Le 3^e. enfin, renferme tout ce qui est relatif à la médecine, dans ses rapports avec la législation; l'auteur a cru devoir y joindre le tarif des honoraires dus aux médecins, chirurgiens, officiers de santé, sages-femmes, dans tous les cas où ils peuvent être requis par le ministère public.

142. NOUVEAU GUIDE DE L'ÉTUDIANT EN MÉDECINE, par J. P. BEULLAC, D. M. P. Paris; 1824; Béchét jeune.

Cet opuscule commence par un discours préliminaire peu utile, et contient, 1^o. une classification médicale, d'après l'ordre naturel des études, et d'après l'opinion, dit l'auteur, des professeurs les plus distingués; 2^o. la bibliographie des ouvrages élémentaires qui doivent composer la bibliothèque de l'élève. C'est une réimpression du prospectus de M. Béchét, libraire. On a indiqué, dans cette liste, les ouvrages qui se vendent chez lui,

de préférence à ceux qui sont publiés par d'autres libraires; tel est le seul esprit de critique qui nous a paru avoir dirigé le choix de l'auteur; 3°. indications de cours publics et particuliers : ici un autre ordre de considérations a dirigé M. Beullac; il a omis des noms justement estimés; 4°. il termine par un aperçu sur les principaux hôpitaux et hospices civils de Paris, dont la fréquentation est indispensable aux élèves qui veulent se perfectionner dans la pratique de leur art.

143. L'ASCLÉPIADE, journal de médecine, de chirurgie et de pharmacie; par une SOCIÉTÉ de médecins, chirurgiens et pharmaciens. 3 vol. in-8°. par an; chaque vol. renfermant 4 livr. de 4 à 6 f. d'impression. Prix, 15 fr. pour la France et 18 fr. pour l'étranger. Marseille; 1823 et 1824.

L'existence de ce journal ne date que du commencement de 1823, année pendant laquelle sept numéros seulement furent publiés. L'éditeur de ce recueil, M. le D^r. Sigaud, médecin à Marseille, fait paraître un nouveau cahier au commencement de 1824. Ce premier cahier, comme les précédens, contient l'analyse de divers ouvrages et plusieurs mémoires originaux; nous nous bornerons à indiquer ici le contenu du 1^{er}. cahier de 1824, en omettant les analyses d'ouvrages déjà connus.

1°. *Des Calculs salivaires*; par J. M. COMBES-BRASSARD, D. M. M.

Ce médecin a observé trois calculs considérables qui se sont développés chez une ânesse, dans le canal de Stenon. Le premier, le plus volumineux, a été rejeté par l'animal; il était d'une figure ovoïde irrégulière, avait 17 lignes de longueur sur 16 lignes de diamètre, et pesait 4 onces. Les deux autres, qui ont été extraits par M. Combes, étaient gros comme une noisette. M. Anglada, professeur de chimie à la faculté de Montpellier, a examiné ces calculs et il y a trouvé une quantité assez notable de cholestérine, fait déjà observé par M. Lassaigne dans une concrétion trouvée dans le cerveau d'un cheval, et dans une autre concrétion contenue dans un squirre trouvé dans le mésocolon d'une jument.

2°. *De l'effet de la compression mécanique de la tête, comme moyen de prévenir et de guérir certains cas d'hydrocéphale*; par le D^r. GILBERT BLANE; traduit de l'anglais par M. GIRAUD SAINT-ROME fils, D. M.

Ce mode de traitement se borne à entourer la tête de l'enfant

qui a des dispositions à l'hydrocéphale, ou qui présente déjà des signes de cette maladie, avec des bandelettes agglutinatives, qui alors ont l'effet d'empêcher l'écartement des sutures, et la compression qu'exerce ce bandage favorise l'absorption du liquide. Sir Gilbert Blane et les D^{rs}. Girdlestone et Thackray de Cambridge ont obtenu des succès par cette méthode.

Cette dissertation fait partie du volume publié par sir Gilbert Blane, sous le titre de *Select dissertations*.

30. *Observation sur une cécité héréditaire affectant plusieurs individus de la même famille; communiquée par le D^r. ENNALS MARTIN. (Lettre insérée dans le Medical Repository.)*

40. *Lettre sur l'histoire de la chirurgie.*

L'auteur de cette lettre, M. Favart, a pour but de faire ressortir les efforts faits par les chirurgiens pour acquérir le degré de prééminence qu'ils occupent aujourd'hui dans l'art de guérir, et de s'élever contre la nouvelle doctrine, qui, selon l'auteur, fait descendre les médecins au second rang. Il promet une seconde lettre sur les moyens propres à faire changer cet état de chose.

50. *Notice nécrologique sur le D. J. A. Albers. (Voyez les Mélanges.)*

144. BIBLIOTHECA MEDICINÆ PUBLICÆ in quâ scripta ad medicinam et forensem et politicam facientia ab illarum scientiarum initiis ad nostra usque tempora digesta sunt. Tome 1^{er}. médecine légale; tome 2, médecine politique; par WILDBERG. In-4. Prix, 2 th. Berlin; Flitner.

145. VALENTINI AB HILDENBRAND, INSTITUTIONES practico-medice; edidit, redegit, ac propriis lectionibus accommodavit filius Fr. AB HILDENBRAND. In-8. Vienne; 1822; Heubner. Tom. 3, continens doctrinam de febribus inflammatoriis comitatis et inflammationibus in specie.

146. VERSLAG OVER HET AL OF NIET BESMETTELIJKE DER GELEKOORTS, vooral in betrekking too het werk van den franschen geneeskundigen Devèse, over hetzelfde onderwerp. Sur la question si la fièvre jaune est contagieuse ou non, principalement à l'égard de l'ouvrage du médecin français Devèse sur le même sujet; par E. J. THOMASSEN DE THUESINK. Publié avec l'autorisation supérieure par la première classe de l'institut royal des sciences, de littérature et des beaux-arts. In-4°; prix, fl. 2. 25. Amsterdam; 1823; Pieper et Ipenbuur.

147. **UNTERSUCHUNG, OB DAS GELBE FIEBER ANSTECKEND SEY ODER NICHT.** Recherches sur la fièvre jaune. Est-elle contagieuse ou non? par le D^r. E. J. THOMASSEN DE THEUSSINK. Trad. du hollandais par le D. W. GITTERMANN. Gr. 8°, prix 12 gr. Brême; J. G. Heyse.

148. **BEYTRAGE ZUR WAKERN KENNTNISS DES SPORADISCHEN TYPHUS, etc.** Mémoires pour servir à la connaissance du typhus sporadique et de quelques autres maladies analogues. Par F. DE POMMER. In-8°. Tubingue; 1823; Laupp.

Le titre porte l'épigraphe suivante tirée de Bacon : Non est fingendum nec excogitandum, sed inveniendum quid natura faciat vel ferat.

149. **PRACTISCH TIJDSCHRIFT VOR DE GENEESKUNDE.** Journal de médecine pratique, comprenant toute l'étendue de la science, contenant l'extrait des ouvrages périodiques étrangers les plus récents, avec des communications originales des médecins des Pays-Bas; destiné particulièrement aux jeunes médecins et aux maîtres en chirurgie qui exercent dans les campagnes; par A. MOLL, D. M., et C. VAN ELDIK, D. M.; 1 vol. gr. in-8. par an. Prix, 2 fr. Nimègue; Gorinchem.

150. **HANDBUCH DER ALLGEMEINEN PATHOLOGIE.** Manuel de pathologie générale. Par G. H. CONRADT. 3^e. édit. entièrement refondue. In-8°. 2 rixd. Marbourg; 1822; Krieger.

151. **UNTERSUCHUNGEN ÜBER DIE KRANKHEITEN DES DARMKANALS.** Recherches sur les maladies du canal intestinal. trad. de l'angl. de J. Abercrombie, par H. WOLFF. In-8°, 20 gr. Bonn; 1822; Marens.

152. **DER HAUSARZT IN DEN KRANKHEITEN DES UNTERLEIBES.** Art de traiter soi-même les maladies du bas-ventre, ou instruction pratique pour traiter les maladies qui proviennent d'une mauvaise digestion, telles que l'acrimonie, les crampes d'estomac, les insomnies, la constipation, la jaunisse, la diarrhée, l'hypochondrie, etc.; par CH. FR. LUTHERITZ. In-8. Meinen; 1822; Gödsche.

153. **A. MOLL. HANDBOCK TOT DER LEER DER TEEKENEN VAN GEZONDHEID EN ZIKTE.** Manuel pour connaître les signes de l'état de santé et des maladies (Sémiologie), par A. MOLL, D. M. Nimègue. Gr. in-8. Prix; 2 fr. 75; c. Gorinchem.

154. **VERRUCH EINER MEDIZINISCHEN TOPOGRAPHIE DER STADT SIGMARINGEN.** Essai d'une topographie médicale de la ville de Sigmaringen. Par FR. XAV. METZLER. In-8°. Fribourg; 1822; Hender.
155. **TOPOGRAPHISCHE NACHRICHTEN VON DER INSEL OESSEL.** Notice topographique de l'île d'Oesel, sous le point de vue de la médecine et de l'économie rurale; par le docteur J. W. DE LUKE, seigneur de Lahhentangge. In-8., 383 p. Riga; 1823.

CHIRURGIE.

156. **OPÉRATION DE LA TAILLE PAR LE CANAL DE L'URÈTRE.** *Trasimondi Memoria di un operazione di litotomia degna di particolar considerazione.* Mémoire sur une opération de la taille digne d'une considération particulière. In-4. Rome; 1822; Salvincei.
157. **MEMORIA SOPRA IL METODO DI ESTRARRE LA PIETRA DALLA VESCICA ORINARIA per la via dell' intestino retto.** Mémoire sur la méthode d'extraire la pierre de la vessie urinaire par l'intestin rectum; par le prof. VACCA BERLINGHIERI. In-8., 82 p. Pise; 1821; S. Nistri.
158. **MÉMOIRE SUR LA MÉTHODE d'extraire la pierre de la vessie urinaire par la voie de l'intestin rectum,** d'André VACCA BERLINGHIERI, prof. de clinique, chir. à l'université de Pise. Trad. de l'italien par J. C. MORIN, D. C. P., chir. de l'hôpital de Genève. In-8. de 13 f. Paris et Genève; 1823; J. J. Paschoud.
159. **MEMORIA TERZA SUL TAGLIO RECTO-VESICALE,** c'est-à-dire; Mémoire sur la taille recto-vésicale par le prof. Vacca Berlinghieri, et lettré sur le même sujet, de MM. CAVARA et GIORGI, professeurs de chirurgie. In-8°, 136 p. Pise, 1823.

A peine les journaux de médecine français et le dictionnaire des sciences médicales eurent-ils porté en Italie la connaissance de la taille recto-vésicale imaginée par M. Sanson, chirurgien de Paris, pour extraire les pierres de la vessie, que M. Vacca Berlinghieri, professeur de chirurgie clinique à Pise, publia, sur cette méthode, un premier mémoire qui eut pour objet de la faire connaître à ses compatriotes, et de les engager à la mettre en pratique, en leur présentant le résultat avantageux d'un certain

nombre d'opérations de taille faites par lui, d'après l'un des procédés indiqués par M. Sanson.

Un assez grand nombre de praticiens distingués adoptèrent cette méthode opératoire; mais deux professeurs célèbres, MM. Scarpa et Geri, se déclarèrent contre, le premier en s'appuyant seulement sur des données théoriques, puisqu'il ne l'a jamais exécutée; le second, après l'avoir essayée plusieurs fois. M. Vacca répondit. Les raisons victoriennes qu'il apporta en faveur de la taille recto-vésicale, et surtout les faits nouveaux et plus nombreux dont il enrichit son second mémoire qui confirmaient la supériorité de cette méthode sur les autres, augmentèrent le nombre de ses partisans et semblaient devoir réduire ses adversaires au silence. Il n'en fut pas ainsi. Ils reproduisirent leurs objections ou les firent reproduire par leurs élèves. Le professeur Vacca ne crut pas devoir répondre une seconde fois à ces objections, et il attendit, ou que d'autres adversaires descendissent dans l'arène, ou que ceux qui s'étaient déjà déclarés produisissent de nouveaux argumens plus décisifs que les premiers. M. le professeur Scarpa a fait paraître un mémoire enrichi de belles planches, dans lequel il se propose de prouver que la taille recto-vésicale est, de quelque côté qu'on l'envisage, une opération très-imp parfaite, peu digne de notre siècle, peu en rapport avec les progrès de l'anatomie et de la médecine opératoire (1), et à laquelle on doit préférer la taille latérale pour l'extraction des pierres d'un petit, d'un moyen et d'un gros volume, et le haut appareil pour celle des calculs très-gros.

L'objet du troisièmemémoire de M. Vacca, que nous annonçons, est non-seulement d'examiner le dernier ouvrage du professeur Scarpa, mais encore de publier le résultat de quarante nouvelles opérations de taille faites d'après la méthode recto-vésicale, les faits pouvant seuls, dans l'état actuel des choses, décider sûrement la question.

L'analyse du mémoire du professeur de Pavie fournit à M. Vacca l'occasion de prouver sans réplique, par les propres expressions de son adversaire et par l'examen des gravures placées à la fin de son opuscule, que celui-ci s'est fait une fausse idée de la taille postérieure, qu'il ne l'a jamais exécutée ni fait

(1) *È poco degna del secolo nostro in fatto di notomia umana, e di chirurgia operativa.*

exécuter comme elle doit l'être, et que par conséquent la majeure partie de ses argumens tombent d'eux-mêmes puisqu'ils portent sur des données fausses. Mais parmi ces objections il en est quelques-unes qui peuvent être appliquées à la taille recto-vésicale proprement dite; ainsi, par exemple, M. Scarpa pense que

- 1°. elle expose à la blessure de l'un ou des deux conduits éjaculateurs, des vésicules séminales ou du conduit déférent;

- 2°. Que la blessure du rectum rend plus grave la plaie qui résulte de la taille latérale;

- 3°. Que la guérison est plus lente à la suite de cette opération qu'après les autres;

- 4°. Qu'elle expose davantage aux fistules urinaires.

M. Vacca répond à ces objections par le raisonnement, et ensuite par des faits. Ceux-ci lui ont prouvé que les individus adultes soumis à la taille recto-vésicale conservent dans toute leur étendue leurs facultés génératrices. Ils ont depuis long-temps démenti la prétendue gravité des lésions de l'intestin rectum. Quant aux deux autres questions, les cas sont trop peu nombreux pour ne pas les laisser indécises.

Sur vingt-quatre opérations pratiquées par M. Vacca, deux seulement ont été suivies de fistules, mais MM. Giorgi et Cavarra qui ont employé cette méthode sur vingt-un sujets n'en ont jamais observé. Si on conclut des faits de M. Vacca, on pensera que la fistule est plus fréquente après la taille recto-vésicale qu'à la suite de la taille latérale; si on conclut de ceux de MM. Giorgi et Cavarra, on sera conduit à l'opinion contraire, c'est-à-dire que cet inconvénient ne se présente jamais. Il en est de même lorsqu'on veut décider si la guérison est plus lente après la taille postérieure qu'après la taille ordinaire. Les faits observés par M. Vacca semblent prouver qu'en effet elle se fait attendre un peu plus long-temps, tandis que d'autres praticiens ont obtenu des guérisons par première intention, c'est-à-dire dans l'espace de quelques jours. Enfin si on compare la taille recto-vésicale aux autres méthodes sous le rapport de la mortalité dont elles sont suivies, les faits semblent encore prononcer en faveur de cette méthode.

Les résultats les plus avantageux de la taille latérale sont de ne faire perdre qu'un individu sur cinq opérés. Il résulte des observations consignées dans les trois mémoires de M. Vacca, que 72 opérations de taille recto-vésicale n'ont produit que

onze morts, c'est-à-dire moins d'un mort sur six opérés. Cette différence entre les résultats paraît d'abord peu considérable; mais on pensera le contraire lorsqu'on saura que des onze individus morts, l'un avait les reins presque détruits; un autre a eu, par une faute qui n'est point celle de l'opération, le péritoine ouvert; un troisième a succombé à une désorganisation de la vessie; un quatrième, âgé de 79 ans, avait une pierre tellement volumineuse et adhérente qu'on a été obligé de la laisser dans la vessie; un cinquième a péri des suites d'une affection tuberculeuse du foie; un sixième a été enlevé par une fièvre intermittente pernicieuse; un septième a été empoisonné par l'opium; un huitième avait à la fois les reins détruits par une suppuration lente, les uretères quatre fois plus volumineux que dans l'état naturel et la vessie tellement raccornie et épaissie qu'elle ressemblait à un utérus; et enfin un neuvième est mort d'une affection vermineuse deux mois après l'opération.

Il résulte de là que ces neuf individus ont succombé à des complications tout-à-fait incurables ou à des accidens imprévus qu'il serait injuste de mettre sur le compte de la méthode employée; il n'y a donc que deux sujets, sur le nombre total, qui sont morts d'inflammation pure et simple. Or, si on considère que l'inflammation plus ou moins forte de la vessie est une suite inévitable de l'opération de la pierre, par quelque méthode qu'on la pratique, puisque dans toutes il faut inciser ce sac membraneux, l'irriter par l'introduction plus ou moins répétée des doigts ou des divers instrumens, distendre et fatiguer la plaie pour y faire passer un corps plus ou moins dur et inégal; que la taille recto-vésicale conduisant à la vessie par la voie la plus facile, la plus courte, la plus large, la plus éloignée des vaisseaux, cet accident (l'inflammation) est le seul dont elle puisse être suivie, puisque l'hémorragie, les infiltrations urinaires et les abcès gangréneux sont impossibles; et qu'enfin, l'inflammation étant, toutes choses égales d'ailleurs, d'autant plus grave que l'extraction a été plus difficile, elle sera moins à craindre après la taille recto-vésicale qu'après toutes les autres, pour les raisons mêmes qui viennent d'être énoncées: on sera conduit à reconnaître à cette méthode des avantages incontestables, et on les lui disputera d'autant moins qu'elle est à sa naissance, et que par conséquent elle n'a pas encore reçu les perfectionnemens que le temps et l'expérience peuvent seuls amener.

Telle est la substance du troisième mémoire de M. Vacca Berlinghieri. Nous n'aurions pu, sans reproduire ici le mémoire tout entier, suivre l'auteur dans les raisonnemens par lesquels il répond aux argumens de M. Scarpa; nous avons dû nous borner à présenter le résultat général des faits. Ce mémoire en contient quarante-quatre nouveaux dont treize appartiennent à M. Vacca, treize à MM. Orlandi, Bandiera, Cittadini, Giorgio Regnoli, Moschi, Gallori, Manfredi et Meli, qui les lui ont communiqués, et dix-huit sont contenus dans les lettres de MM. Cavarra et Giorgi, qui sont insérées à la fin du mémoire. M. Vacca termine celui-ci en annonçant qu'il vient de recevoir un ouvrage de M. le professeur Farnèse, qui se propose aussi de soutenir, par le raisonnement et par un bon nombre de faits tirés tant de sa pratique que de celle de MM. Giudetti et Prato, la taille recto-vésicale, contre les attaques dont elle a été l'objet.

160. NOUVELLE MÉTHODE POUR L'OPÉRATION DE LA TAILLE; par le professeur DUPUYTREN. (*Arch. gén. de Méd.*, mai 1824, p. 159.)

M. Dupuytren vient de faire l'opération de la taille suivant une nouvelle méthode et à l'aide d'un instrument nouveau. L'une pourrait être appelée *taille transversale*, et l'autre *lithotome caché double*; ce dernier porte en effet deux lames, disposées de manière à couper en même temps à droite et à gauche en retirant l'instrument de la vessie. On introduit le cathéter, on incise la portion membraneuse de l'urètre, on introduit le lithotome dans la vessie, on l'ouvre, et en le retirant on divise la prostate de chaque côté, de manière à la partager en deux moitiés, l'une antérieure et l'autre postérieure. Par cette méthode, l'opérateur doit éviter de blesser les canaux déferens, le rectum et les artères transverse du périnée et honteuse. M. Dupuytren a opéré un enfant, il y a peu de jours: il ne s'est développé aucun accident.

161. OBSERVATIONS MÉDICO-CHIRURGICALES du Dr. WEDEMAYER, chirurg. à Hanovre. (*Mag. für die gesammte Heilkunde*, XIII^e. vol. Berlin, 1823.)

L'auteur a déjà communiqué, dans le 2^e. cahier du VI^e. vol., et dans les 2^e. et 3^e. cahiers du IX^e. vol. de ce journal, un certain nombre d'observations et de réflexions sur l'opération de la castration et de la hernie, sur la syphilis et autres objets. Aujourd'hui, dans le volume que nous avons sous les yeux, il rap-

porte plusieurs observations : 1°. sur le *fungus médullaire*, sur des *tumeurs squirreuses* et autres, et sur les amputations; 3°. sur un cas d'amputation dans l'articulation coxo-fémorale, pratiquée à l'occasion d'une *ostéotatome de fémur*; 4°. sur la paracenthèse du thorax dans l'*hydropisie* de poitrine, avec des remarques sur cette maladie et quelques autres affections du poumon; 5°. enfin, sur les maladies du cœur et des grosses artères.

I. *Observations sur le fungus médullaire.*

1^{re}. *Cas.* Dans le mois de décembre 1818, l'auteur fut consulté par une juive de 45 ans qui portait, au voisinage des glandes mammaires, une tumeur du volume d'un petit œuf de poule, qui présentait comme une fluctuation sourde. Cette tumeur avait paru depuis trois ans sans cause connue, et était accompagnée d'une douleur lancinante avec gonflement des glandes voisines. La surface était parsemée de vaisseaux sanguins très-nombreux, qui donnaient à la tumeur une couleur rouge foncée. La menstruation avait été jusque-là très-régulière. L'extirpation ayant été pratiquée, la masse de la tumeur fendue dans plusieurs sens avait l'aspect et presque la consistance de la substance du cerveau. Trois semaines après la plaie fut cicatrisée; cependant il se manifesta une douleur légère dans le bras correspondant, et deux mois après l'opération, il parut sous l'aisselle du même côté une tumeur qui s'étendait sous le muscle pectoral. Cette fois on jugea que l'opération n'était pas praticable, et la malade, abandonnée à elle-même, mourut quelques mois plus tard.

2°. *Cas.* Il s'agit d'un enfant de quatre ans, qui paraissait sain au premier coup d'œil, mais qui était atteint depuis sa naissance d'une ophthalmie de l'œil droit avec perte de la vue. L'état de cet œil était tel qu'on crut devoir en faire l'extirpation, ce qui fut exécuté le 20 janvier 1820. Mais cinq semaines après, les glandes cervicales s'engorgèrent, et quatre semaines plus tard il se forma un nouveau fungus dans le fond de l'orbite; il survint des hémorragies terribles et le petit malade succomba.

3°. *Cas.* Un homme de 32 ans portait au testicule gauche un fungus médullaire de la grosseur du poing. Quoique le malade fût fort adonné aux jouissances de l'amour et aux boissons alcooliques, l'abdomen ni le thorax ne présentaient aucune altération, seulement il avait eu deux fois la gonorrhée à la suite de laquelle il s'était manifesté une dureté dans les testicules. Nul gonflement

des glandes du cou, nulles douleurs nocturnes, nul signe enfin d'infection vénérienne. Il y avait trois mois que l'engorgement du testicule avait pris de l'accroissement sans cause connue. L'auteur, après avoir essayé du traitement mercuriel, proposa la castration qui fut acceptée. Le testicule enlevé pesait environ seize onces : il ne paraissait point squirreux, et sa substance était dégénérée en une sorte de fongus médullaire pénétré de vaisseaux sanguins et d'une couleur rouge foncée. Quatre semaines après l'opération, la plaie fut cicatrisée; mais à peine s'était-il écoulé 8 jours qu'il se manifesta dans la cuisse du même côté une douleur violente, accompagnée de fièvre qui augmentait pendant la nuit et ne laissait aucun repos au malade. Ce nouvel état était dû à un engorgement considérable qui avait envahi le paquet des glandes situées au-dessous du ligament de Poupart, et que l'auteur regarde comme dépendant d'une diathèse propre à l'individu, et à laquelle il attribuait le fongus médullaire qu'il avait opéré. Dès lors il dut craindre une terminaison fâcheuse. Il prescrivit des sangsues et des fomentations froides. Quelques jours après la tumeur offrit un peu de fluctuation, on y appliqua des cataplasmes chauds, et on y fit des frictions avec l'onguent mercuriel. Enfin la tumeur fut ouverte, et il s'en échappa un pus de bonne qualité. L'auteur, qui avait fini par soupçonner la présence d'un vice vénérien caché, prescrivit les anti-syphilitiques, et le malade guérit. Il se demande si le fongus médullaire du testicule qu'il a opéré n'était pas aussi de nature vénérienne.

4°. *Cas.* Ici il est question d'un fongus médullaire du bras guéri par l'extirpation de l'humerus. M. G., de Brème, âgé de 25 ans, blond, et d'une constitution vive, avait au bras gauche une petite tumeur dure qui s'était manifestée plusieurs années après avoir reçu un coup sur cette partie. Cette tumeur alla en augmentant; vainement on avait employé les cautères potentiels, les ligatures, etc., il se développa un fongus d'où provenaient des hémorragies fréquentes très-alarmantes. Ce fongus avait 21 pouces de circonférence, 3 à 4 travers de doigt de largeur vers l'acromion, 4 à 5 pouces de long de haut en bas, et un pouce d'étendue vers le bord interne du muscle biceps, de telle sorte que la base de la tumeur embrassait les trois quarts de la périphérie du bras. L'auteur dit qu'après avoir flotté entre deux indications qui s'étaient présentées à lui : savoir la dissection de la tumeur jusqu'à sa base, suivie de la cancérisation de la surface

sur laquelle elle reposait, et l'extirpation du bras dans l'articulation de l'épaule, il s'était décidé en faveur du dernier moyen. Il pratiqua donc cette opération de concert avec le D^r. Stromeier. Il entre dans de longs détails sur le procédé qu'il y a employé.

5°. *Cas.* Une paysanne, nommée Pardey, apporta chez l'auteur, un enfant âgé de 16 semaines qui était venu au monde avec une ophthalmie et une enflure considérable du pied. Le père et la mère paraissaient sains. Néanmoins la tumeur présentait un mauvais caractère, et l'auteur conseilla aux parens de revenir chez lui au bout de huit jours, afin qu'il pût l'examiner avec plus de soin. Alors la tumeur lui parut avoir acquis plus de volume : elle embrassait le dos du pied et s'étendait jusqu'aux chevilles et le talon. Sa couleur était bleuâtre marbrée; quoique froide au toucher, elle était tendue et douloureuse. On aurait dit qu'elle contenait une matière purulente. Il fut résolu de pratiquer une incision qui fut aussitôt suivie d'une hémorragie considérable; il sortit en même temps une matière épaisse et de la consistance de la substance cérébrale en deliquium. Dans cet état de choses l'amputation fut jugée nécessaire et on y procéda sur-le-champ. Au bout de quatre semaines le petit malade fut guéri.

6°. *Cas.* *Fongus médullaire du doigt, guéri par l'amputation de la dernière phalange.* Un homme de 51 ans, d'un teint jaune, mais du reste bien portant, avait depuis quelque temps à un doigt une tumeur de la grosseur d'une petite noix. Le D^r. Spangenberg en fit l'extirpation au mois de juin 1821. Quatorze jours après, la plaie étant déjà guérie, le malade éprouva un frisson et du dégoût pour ses alimens. Sur ces entrefaites la plaie se rouvrit, la main et tout le bras devinrent enflés, et il se développa comme une tumeur fongueuse au milieu de la plaie; la peau environnante s'enflamma et se couvrit de phlyctènes, et le 3°. jour il y eut une hémorragie assez forte provenant du fond même de la tumeur. Ce fut alors que l'auteur vit le malade pour la première fois. Il survint une seconde, puis une troisième hémorragie plus considérables que la première. Il fallut faire l'amputation de la dernière phalange du doigt et lier les vaisseaux sanguins. On pansa la plaie avec de la charpie; mais à peine la cicatrice commençait à se former qu'il se déclara dans la paume de la main une petite tumeur accompagnée d'une fluctuation obscure. Il en découla une sérosité claire, puis elle se referma et il y eut une callosité à l'endroit de l'ouverture. L'auteur demande si

c'était là un vrai *fungus médullaire*. Nous sommes disposés à croire que c'était une affection *scrofuleuse*.

7°. *Cas. Fungus médullaire de la vessie terminé par la mort.* M. W. Agé de 51 ans, ayant toujours mené une vie régulière et joui d'une bonne santé, rendit un jour beaucoup de sang par la vessie. Un caillot formé dans le fond de cette organe mettait obstacle à la sortie des urines, ce qui nécessitait l'emploi de la sonde. La glande prostate ne paraissait pas malade; il y eut des intervalles de calme assez longs, mais il survint une nouvelle hémorragie qui enleva le malade. A l'ouverture du corps, la membrane interne de la vessie parut très-épaisse et était tapissée de matière purulente; la substance de cet organe était pénétrée de vaisseaux sanguins variqueux et avait l'apparence de la substance médullaire du cerveau.

Outre ces différens cas, le D^r. Wedemeyer a encore observé des *fungus* dans les glandes parotide et maxillaire; et, d'après l'expérience qu'il a acquise sur cet objet, il se croit en droit de conclure: 1°. que, dans quelques cas, le mal paraît avoir sa source dans une diathèse *scrofuleuse* ou *syphilitique*; 2°. que si le *fungus* a quelque analogie avec le cancer et le *squirre*, cependant, au lieu de paraître dur comme ce dernier, il est au contraire mou, et présente ordinairement comme une sorte de fluctuation; que les tumeurs consécutives de cette maladie, quand on les a une fois enlevées, entraînent après elles des désordres nouveaux qui se terminent souvent par la mort; 3°. que le *fungus médullaire* est réellement moins douloureux que le cancer, et attaque plus fréquemment les jeunes gens.

II. *Tumeurs squirreuses; de leur extirpation.*

Alexandre Monro dit que sur soixante malades opérés du cancer, à peine il en a trouvé quatre qui, deux ans après l'opération, n'aient point eu de rechute. M. Boyer a remarqué aussi que sur cent malades opérés, il y en a tout au plus cinq qui jouissent d'une bonne santé quelques années après. M. Wedemeyer rapporte, pour fortifier ces assertions, plusieurs cas malheureux qui lui sont particuliers, entre autres quelques observations d'extirpation de l'œil, et autres carcinomes suivis de récidive et de mort.

III. Observation d'un ostéostéatome du fémur guéri par l'amputation dans l'articulation coxo fémorale, avec ligature de l'artère crurale au-dessous du ligament de Poupert.

Un cuirassier nommé Kloepper, âgé de 21 ans, avait reçu une violente contusion à la cuisse droite; il lui survint un ostéostéatome qui s'étendait depuis l'articulation du genou, le long du fémur, jusqu'à cinq travers de doigt au-dessous du trochanter. L'auteur décrit longuement le procédé opératoire qu'il a mis en usage, et termine par dire que 28 jours après l'opération la guérison était presque complète.

IV. Paracenthèse du thorax dans l'hydropisie de poitrine, avec des remarques sur cette maladie, et quelques autres affections du poumon.

Un nommé Meyer, de Hanovre, âgé de 42 ans, d'une petite taille, malade depuis plusieurs années, avait eu une affection vénérienne pour laquelle il avait fait usage de beaucoup de mercure. Il lui était survenu aussi une diarrhée qui, après avoir résisté à toutes sortes de moyens, se dissipa d'elle-même. Il était fort adonné à la boisson. Dans l'été de 1819, il fut atteint d'une pneumonie qui se présenta avec des caractères fâcheux. On lui appliqua des sangsues et des vésicatoires. Il cracha du sang pendant long-temps, et fut tourmenté par la toux et la difficulté de respirer. Cependant ces accidens se dissipèrent pour faire place à une sorte de malaise accompagné d'enflure des extrémités. En même temps il se manifesta un rhumatisme au bras, pour lequel le malade fit usage des eaux de Limmer. Vers la fin du mois d'août 1820, le gonflement des pieds et l'asthme acquirent plus d'intensité; la toux était convulsive, l'urine peu copieuse et trouble, le visage bleuâtre et d'un aspect cachectique, diarrhée légère. Toutefois, il n'existait point de fièvre proprement dite, quoique le pouls fût petit et fréquent. Point de douleur à la poitrine, mais sentiment de gêne plus considérable dans le côté gauche que dans le côté droit. (Application d'un séton au côté gauche, digitale, scille et infusion de baies de genièvre.) Ces accidens allèrent en augmentant, et le malade, entré à l'hôpital, présenta les symptômes suivans : grande difficulté de respirer, toux sèche et convulsive, décubitus sur le dos, impossible sur l'un et l'autre côté, battemens du cœur presque insensibles, pouls fréquent donnant plus de 100 pulsations par minute pendant le jour, et

plus de 110 pulsations vers le soir et pendant la nuit. Le côté droit de la poitrine, qui paraissait avoir été d'abord le siège de l'inflammation, ne rendait qu'un son mat par la percussion; ce qui faisait soupçonner des adhérences dans ce côté. Le côté gauche donnait un son clair, et résonnait mieux dans le dos. Sentiment d'oppression dans la région précordiale, comme s'il y avait eu épanchement au-dessus du diaphragme. La peau du thorax et celle des bras comme infiltrée, oedémateuse, le visage bouffi et d'une couleur bleuâtre. Les extrémités inférieures, la gauche plus que la droite, considérablement enflées; diarrhée légère. Souvent, pendant la nuit, réveil en sursaut, etc. L'auteur et un autre chirurgien soupçonnèrent qu'il y avait épanchement dans le thorax, et engagèrent le malade à permettre la ponction. On fit une incision d'environ trois pouces d'étendue, entre la sixième et septième côtes, au milieu de l'espace compris entre le sternum et la colonne vertébrale, au côté gauche du thorax. Il ne sortit point de liquide, et le poumon vint se placer devant l'ouverture: alors la respiration devint difficile et le malade acquit le plus haut degré d'intensité. On introduisit le doigt, puis une sonde pleine dans la plaie, et le liquide ne parut point. Dès lors on pensa qu'on s'était trompé sur le véritable état de la maladie, et on boucha la plaie avec un emplâtre agglutinatif. La difficulté de respirer augmenta. Des accidens inflammatoires se développèrent, et 49 heures après l'opération le malade mourut. *Ouverture*: le poumon droit fut trouvé parfaitement sain et sans adhérences. Deux onces de sérosité sanguinolente étaient renfermées dans la cavité thoracique du même côté. Le cœur parut sain, quoique le péricarde contint un peu d'eau. Le poumon gauche n'était ni altéré ni enflammé. La plaie pénétrait profondément dans la cavité thoracique; l'incision avait été faite trop bas, et il est vraisemblable, dit l'auteur, que le diaphragme avait été lésé. (Il est singulier que, faisant l'ouverture du cadavre, il s'exprime à cet égard sous la forme du doute.) La cavité gauche du thorax contenait environ une livre et demie d'un liquide séreux trouble. Le poumon, qui, dans un endroit, était adhérent avec la plèvre, se trouvait placé au-devant de la plaie, ainsi qu'il a été dit plus haut. Le foie était excessivement ramolli, et adhérait en plusieurs endroits avec le péritoine.

Les réflexions de l'auteur tendent à prouver que ce malade, au lieu d'avoir eu une fluxion de poitrine comme on l'avait cru

dans le temps, avait été atteint d'une hépatite aiguë, et il tire cette conséquence de l'état sain du poumon droit et de l'altération du foie observée après la mort. Dans cette hypothèse, il pense que l'opération de l'empyème qu'il a pratiquée, quand même elle aurait été suivie de l'écoulement du liquide contenu dans le thorax, n'aurait pas pu sauver le malade. Il ajoute que cette opération n'est indiquée dans l'hydrothorax que lorsqu'il est le résultat d'une pleurésie aiguë, et qu'il n'y a point d'altération organique dans le cœur et dans le poumon.

Les observations et les remarques de M. le Dr. Wedemeyer sur les maladies du cœur et des grosses artères composent une grande partie du 2^e. cahier du *Magazin für die gesammte Heilkunde*, et font beaucoup d'honneur à l'auteur. J. CH. GASC.

162. HISTOIRE DE LA MALADIE ET DE L'AUTOPSIE D'UNE JEUNE DEMOISELLE morte avec une rupture de la vessie; par le D^r. FIX, de Berne. (*Journal der Pract. Heilkunde*, oct. 1823, p. 36.)

Une demoiselle de 20 ans, d'un tempérament très-lymphatique, et qui avait fréquemment été atteinte, jusqu'à l'époque de la puberté, d'affections vermineuses et catarrhales, augmentait, par l'usage presque exclusif des fruits rouges, la débilité naturelle de sa constitution. La pâleur de la face était telle, que la malade n'était désignée que sous le nom de *cadavre vivant*. Des douleurs épigastriques se manifestaient à diverses reprises, et étaient combattues avec assez de succès par les toniques. La menstruation était régulière, mais ne fournissait qu'une sérosité sanguinolente. Après avoir languï assez long-temps dans cet état, la malade éprouva des symptômes non équivoques d'une inflammation intestinale. Cette dernière fut traitée par les moyens employés précédemment. La constipation et la rétention de l'urine étaient opiniâtres et ne laissaient aucun repos à la jeune personne. Le ventre était tendu, sensible au toucher; le poulx, petit, serré, n'offrait que 60 pulsations. L'usage répété des lavemens procura l'issue des matières renfermées dans les gros intestins, et le volume du ventre diminua; mais sa sensibilité resta la même. La malade rendait souvent, et en petite quantité, une urine chargée de mucosités. La soif était très-intense, et l'appétit nul. Ces accidents augmentèrent, et se terminèrent bientôt par la mort.

Ouverture. Gaz fétide dans la cavité abdominale, qui renfermait une congestion séreuse de 10 à 12 livres; distension nota-

ble de l'estomac et du canal digestif par des gaz; quelques traces d'inflammation sur l'intestin grêle; pâleur du foie et de la rate; bile séreuse remplissant la vésicule hépatique. Les principaux désordres se trouvèrent dans la vessie, qui était réduite à une membrane molle reposant sur l'utérus et le rectum, et lâchement unie à l'urètre; elle présentait l'aspect d'un réseau muqueux, et était déchirée dans une grande étendue.

L'auteur de cette observation dit qu'il ne peut expliquer, par les symptômes qui se sont manifestés pendant la vie, une pareille désorganisation, cause évidente de la mort de la malade.

H. HOLL.

163. SULLO SCIRRO, etc. Mémoire sur le Squirre et le Cancer, par SCARPA. In-8°. de 50 pages, avec une fig. Prix : 85 centimes. Naples; 1824.

L'auteur cherche à répondre aux questions suivantes : Le squirre et le cancer sont-ils des maladies locales ou générales? Le squirre attaque-t-il tous les tissus? Y a-t-il des moyens sûrs pour distinguer le squirre des autres tumeurs qui peuvent lui ressembler?

Le cancer cause-t-il les mêmes ravages sur toutes les parties du corps? Pourquoi le cancer, surtout le cancer légitime des glandes, résiste-t-il à l'action des caustiques, du feu et du fer?

E. M. BAILLY.

164. ISTITUZIONI DI CHIRURGIA, etc. Institutions de Chirurgie du D^r. G. VERDUCCI. Vol. 10^e., Accouchemens. In-8°. de 264 p., av. 2 pl. Naples; 1823.

L'auteur, après avoir publié le premier volume de ses Institutions de chirurgie, vient de faire paraître le 10^e., qui traite des accouchemens. Les demandes qui lui ont été faites par ses élèves l'ont déterminé à s'écarter ainsi de l'ordre numérique. Il décrit, pour la première fois, une maladie particulière aux enfans, connue en Italie sous le nom de *sernone*.

E. M. BAILLY.

165. OBSERVATIONS SUR DEUX OPÉRATIONS CÉSARIENNES faites par M. BOSCH, communiquées par M. MERIEN. (*Nouv. Bibl. méd.*, fév. 1824, p. 187.)

Dans ces deux opérations, l'incision fut faite sur la ligne blanche, *la matrice fut incisée* : fait, comme l'observe M. Merien,

contradictoire à l'opinion d'un célèbre accoucheur de Paris, qui prétend que toutes les fois qu'on a pratiqué l'opération césarienne, la matrice n'a pas été entamée, et que l'enfant était passé de l'intérieur de cet organe dans l'abdomen par une déchirure faite à la partie postérieure du vagin, et que l'on n'a ainsi pratiqué que la gastrotomie. Chez la 1^{re}. femme rachitique, le bassin offrait un enfoncement à la base du sacrum, les pubis étaient déprimés, en sorte que le détroit supérieur n'avait dans son diamètre antéro-postérieur que 2 pouces et demi d'étendue.

Chez la 2^e. femme, le détroit inférieur était principalement vicié par suite d'un ramollissement des os du bassin; cette femme avait eu deux couches heureuses avant que cette altération des os fut survenue. On ne donne pas de détails sur la maladie qui déterminait le ramollissement de ces os.

D.

166. OBSERVATIONS SUR LA PUSTULE MALIGNE, par le D^r. MANOURY. (*Nouv. Bibl. Méd.*, avril 1824, p. 450.)

MM. Esnau, Chaussier et Bayle ont décrit la pustule maligne avec soin et fait sur cette maladie, de très-bonnes observations, mais il paraît qu'ils n'en ont pas décrit toutes les variétés; c'est ce qui a déterminé M. Manoury à publier ses nouvelles observations qu'il a eu l'occasion de faire: nous attendrons qu'elles soient publiées en entier pour en donner l'extrait.

D.

167. ERLEUTERUNGEN DER GROSSEN CHIRURGISCHEN OPERATIONEN DURCH BILDLICHE DARSTELLUNG. Éclaircissement des grandes opérations chirurgicales par des figures, par CH. BELL; trad. de l'anglais; pub. par le D^r. C. G. KÜHN; 4^e. cah. Opération de l'anévrisme, avec 4 pl. 4 br. 16 gr. Leipsik; Baumgärtner.

168. RUSCONI (MAURO). Lettera intorno al methodo di sanare le ulcere croniche delle gambe proposto dal sig. BAINTON; in-8°.; prix, 50 c. Pavia, Valerio Fusi et comp^e.

169. OPERE CHIRURGICHE D'ASTLEY COOPER. OEuvres chirurgicales d'ASTLEY COOPER, président de la Société médico-chirurgicale de Londres et de BENJAMIN TRAVERS, chirurgien de l'hôpital de Saint-Thomas; traduites de l'anglais en italien; 2 vol. avec 19 planches gravées; prix, 15 fr. Florence; G. Piatti.

170. COLLAZIONE DI CASI CLINICI CHIRURGICI. Clinique chirurgicale, par GIO. BELLINI; in-8°.; 3 lire; Padoue; 1823; Impr. de la Minerve.

171. **DIZIONARIO DI CHIRURGICA PRATICA.** Dictionnaire de chirurgie pratique, par Samuel COOPER. Traduit de l'anglais; 6^e. cah. in-8°; 24 fr. les 12 cah. Milan; Giusti.
172. **TRATTATO DELLE MALATTIE DELLE ARTERIE ET DELLE VENE.** Traité des maladies des artères et des veines de G. Hodgson, augmenté d'un grand nombre de notes de GILB. BRESCHET; trad. par G. B. CAIMI, avec un appendice sur la ligature temporaire; in-8°. Milan; 1823; Silvestri.
173. **HEELKUNDIGE OPERATIEN.** Opérations chirurgicales et observations faites à l'hôpital académique de Groningue, pendant les années scolaires 1814, 1815, 1816 et 1817; in-8°. Prix, 3 fr. 75 c., avec des planches; Amsterdam; Sulpke. (*Revue Bibliogr. du royaume des Pays-Bas*, VI, VII.)
174. **VERHANDELINGEN UIT HET GEBIED...** Dissertations sur la médecine et la chirurgie, par HENDR. SIM. HIJMAN. A. L. M. ph. med. et ch. 1^{re}. part. Prix, 8 fr. gr. in-8°. Rotterdam; Hendiksen.
175. **MERKWÜRDIGER.** Fall einer aneurismatischen Venengeschwulst. Cas remarquable d'un anévrisme variqueux, par CH. SCHOTTIN; in-4°, avec pl. Altenbourg; 1822.

THÉRAPEUTIQUE ET PHARMACIE.

176. **TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE DE PHYSIQUE GÉNÉRALE ET MÉDICALE,** par PELLETAN fils, professeur de physique à la faculté de médecine de Paris; 1^{re}. partie; 1 vol. in-8°. de xvj et 336 p., avec des planches. Paris; 1824; Gabon et comp.

Pour faire connaître ce livre nous croyons ne pouvoir mieux faire que d'indiquer ici les principes qui ont dirigé l'auteur, et la marche qu'il a suivie. Son but a été de publier, ainsi que le titre l'annonce, un ouvrage élémentaire; il n'a dû y renfermer que ce qui pouvait être entendu de tout le monde; en conséquence, dit l'auteur, nous nous sommes déterminés pour la marche synthétique. En effet la méthode analytique, marchant du simple au composé, est le guide des découvertes. Elle doit présider aux ouvrages complets et approfondis; mais la synthèse est la méthode des commençans. Quelques lois générales, quelques principes étant connus, les faits particuliers s'arrangent ensuite et se conçoivent aisément. Les exceptions, les anomalies, qu

sont l'objet spécial des études profondes, doivent disparaître pour les commençans; elles arrêtent, elles embarrassent l'esprit, et la route doit être aplanie pour ceux qui commencent à la parcourir.

D'après ces principes, M. le professeur Pelletan a traité dans un premier livre de notions générales et de lois abstraites sans applications à aucun corps.

Le premier chapitre renferme des notions sur la matière et ses propriétés, les corps en général et leurs divisions.

Le second chapitre renferme les lois abstraites de l'équilibre et du mouvement.

Le 3^e chapitre traite des forces ou puissances naturelles, ou des causes auxquelles on a coutume de rapporter les mouvemens.

Le second livre traite des corps solides, des propriétés de la matière, considérées dans ces corps, et de la mécanique.

Le 3^e livre contient les mêmes applications aux corps liquides.

Le quatrième livre traite, dans le même esprit, des fluides élastiques et de l'air en particulier. Il était impossible de faire entrer, dans ce premier tableau des phénomènes naturels, les effets qu'on a coutume d'attribuer au calorique, à la lumière et à l'électricité; aussi l'auteur en formera trois livres qui termineront l'ouvrage. Cette première partie ne renferme encore que les deux premiers livres annoncés.

D. F.

177. DICTIONNAIRE DE CHIMIE GÉNÉRALE ET MÉDICALE; par PELLETAN fils. 2 vol. in-8. Paris; 1824; Gabon et comp.

Lorsque la chimie fut assez riche de faits pour abandonner les laboratoires pharmaceutiques, et former une science nouvelle, il parut plusieurs ouvrages contenant un grand nombre de faits noyés dans un bien plus grand nombre d'erreurs. Il manquait à cette science un recueil de toutes ses opérations, de ses divers moyens, de ses découvertes, des corps qu'elle avait étudiés, et du langage qu'elle avait adopté; Newman le sentit et publia son Dictionnaire de chimie, auquel succéda celui de Macquer, qui fut long-temps le meilleur que nous ayons eu. En 1795, Nicholson en donna un en anglais, in-4., qui n'était en grande partie qu'une traduction de ceux de Newman et de Macquer; il le refondit in-8., en 1808. Vers le même temps, Cadet reprit le travail de Macquer, et le mit au niveau des connaissances du xix^e. siècle; bientôt après parut celui de Klaproth, qui tient un

rang distingué parmi les ouvrages en ce genre. Ce que Cadet fit en France pour Macquer, le docteur Ure vient de l'exécuter en Angleterre pour Nicholson, et cet ouvrage, enrichi des travaux du premier, jouit d'une réputation méritée. Pendant que le docteur Ure rajeunissait Nicholson, M. Pelletan entreprit de son côté un Dictionnaire propre à présenter un tableau de la chimie plus exact que ceux de ses prédécesseurs. Le premier volume parut en 1822, et celui que nous allons examiner en 1824. Une telle lacune est toute à l'avantage de ce dernier volume, qui constitue la plus grande partie de l'ouvrage. L'auteur a eu l'heureuse idée de ne présenter à chaque article que les faits les plus importants à connaître, et d'en élaguer tous les raisonnemens systématiques qui ne sont le plus souvent que la source ou le prélude de nouvelles erreurs. En rendant ainsi ses articles plus faciles à consulter, il a cependant conservé, presque toujours, les propriétés physiques et chimiques des corps bien constatées, et toutes les vérités fondamentales de cette science. Il est pourtant plusieurs articles qui auraient exigé un plus grand développement; tels sont ceux : *Oxigène, Respiration, Fermentation, Distillation, Huiles, Urines*, etc. Sans s'écarter de son plan, M. Pelletan eût rendu son travail plus utile en donnant à la fin de l'histoire de chaque sel, son analyse chimique. Pendant l'impression de son ouvrage, et le temps qui s'est écoulé entre la publication des deux volumes, plusieurs découvertes ont eu lieu : M. Pelletan en a consigné dans le 2^e. les plus importantes sous le titre d'additions. Il en est cependant quelques unes qui lui ont échappé; telles sont celles de la *Dalhinine, Daturine, Hélénine, Hircine, Phocénine, Quassine, Saponine, SénéGINE, Solanine, Spermatine, Zéine*, etc. Au reste comme ces substances ont été peu étudiées, et n'ont encore reçu aucune application, ces omissions n'ôtent rien au mérite de l'ouvrage, qui ne peut qu'être fort utile, et tenir un rang distingué parmi ceux que nous devons aux chimistes français.

178. DE EUPHORBIACIARUM GENERIBUS MEDICISQUE EARUMDEM VIRIBUS TENTAMEN. Thèse soutenue au mois de février 1824, devant la faculté de médecine de Paris; par M. le D^r. Adrier DE JUSSIEU.

Cette dissertation se divise en deux parties principales: d'abord la première, consacrée à la botanique, M. Adrien de Jussieu

passé en revue 85 genres, soit déjà décrits par les auteurs, soit omis ou méconnus. La seconde partie est médicale; l'auteur y expose quelle est la vertu commune aux Euphorbiacées : à quels principes il faut l'attribuer : comment cette action s'opère souvent de différentes manières : comment elle a plus ou moins de force : comment elle peut être mitigée ou détruite : quels sont enfin les autres principes remarquables dans plusieurs espèces. M. Adrien de Jussieu n'a négligé aucune des recherches qui pouvaient faire de cet essai, le traité le plus complet que nous possédions sur cette matière. Cette thèse est ornée de 18 planches gravées, représentant les caractères des organes de la floraison et de la fructification des 61 genres les plus remarquables, dessinés par l'auteur lui-même avec les plus soigneux détails. Ce travail, qui a dû coûter beaucoup de temps et d'observations, n'est pas la partie la moins remarquable de l'ouvrage.

F. CADET G.

179. RECHERCHES SUR LES PROPRIÉTÉS MÉDICINALES ET L'EMPLOI EN MÉDECINE DE L'HUILE DE CROTON TIGLIUM : thèse soutenue devant l'école de médecine de Paris, au mois de février 1824. Par M. le D^r. W. E. E. COUWEL. in-4°. Paris.

M. le D^r. Couwel expose d'abord les caractères botaniques du croton Tiglium, et les propriétés physiques de chacune des parties de ce végétal.

Il fait remarquer que, presque toutes contiennent plus ou moins, une matière d'apparence huileuse essentiellement purgative que l'on trouve plus abondante, plus pure et plus active dans les graines. Les Hollandais, à ce qu'il paraît, répandirent en Europe, il y a près de deux cents ans, l'usage du croton tiglium; ils reconnurent son efficacité dans le traitement de l'hydropisie et de la cacochymie; mais les dangers qui sont la suite de son administration imprudente ou intempestive, le firent généralement abandonner. Dans ces derniers temps, M. le D^r. Couwel, en sa qualité de chirurgien au service de la compagnie des Indes-Orientales, a été à même d'apprécier les bons effets de l'emploi de l'huile de croton tiglium, et d'importer en Angleterre le fruit de ses observations. Depuis 1820, plusieurs médecins anglais, notamment les D^{rs}. Paris et Deudi, ont préconisé dans les journaux de médecine les bons effets de ce remède.

L'observation médicale a enseigné que l'huile de croton ti-

glum sollicite en même temps les déjections alvines abondantes, la sécrétion des urines et la diaphorèse. Elle agit d'une manière d'autant plus avantageuse que son énergie se développe à la moindre dose, et qu'on l'administre avec la plus grande facilité. Une goutte ou deux au plus placées sur la langue suffisent ordinairement pour procurer une purgation complète, l'application de quatre gouttes sur l'ombilic produit le même effet, dans ce dernier cas, elle occasionne une petite éruption. Son usage devient d'une grande importance dans les cas suivans : 1°. Quand les autres purgatifs drastiques ont été administrés sans succès, comme dans certains cas de constipation opiniâtre ; 2°. quand il existe des obstacles mécaniques ou moraux à l'emploi d'une médecine ordinaire, comme dans le tétanos, l'hydrophobie et la manie ; 3°. quand on a besoin d'un purgatif dont les effets soient prompts, comme dans l'apoplexie.

Des expériences faites sur les animaux par M. A. E. Benn, à Dublin, et répétées à Paris par M. Magendie, ont fait connaître le mode d'action de l'huile de croton tiglium sur l'économie animale ; en voici le résultat : 1°. à dose convenable, elle purge sans occasionner l'inflammation des membranes muqueuses ; 2°. elle est absorbée, et n'agit sur le canal digestif qu'après avoir réagi, par la voie de la circulation, sur le système nerveux ; de sorte que son action est indirecte et générale sur l'estomac et les intestins ; 3°. à dose trop forte, au contraire, son action est immédiate et directe ; elle irrite et enflamme vivement le canal intestinal.

Pour éviter les inconvéniens qui résulteraient de l'emploi, par gouttes, d'une huile très-visqueuse, M. le D^r. Couwell propose la solution alcoolique de l'huile de croton tiglium. Comme il ne dit pas dans quelles proportions cette teinture doit être préparée, nous devons supposer que c'est par saturation. Voici le mode de préparation auquel il donne la préférence : solution alcoolique de croton, $\mathfrak{z}$ β ; sirop simple, mucilage de gomme arabique, $\mathfrak{a}\mathfrak{a}$ $\mathfrak{z}$ ij . On fait prendre d'abord un peu de lait au malade, on lui donne le mélange, et après un peu plus de lait.

M. le D^r. Couwell rapporte l'analyse qui a été faite par M. le D^r. Nicumbe de Glasgow, des semences de croton tiglium, et celle de l'huile qu'on en retire. De cet examen chimique il résulte ce qui suit : 1°. le rapport du poids de l'amande est à celui de l'enveloppe ou coque, comme 64 est à 36 ; 2°. l'enveloppe, regardée

jusqu'alors comme douée des propriétés les plus énergiques, mise en digestion dans l'alcool pendant un temps convenable; ne produit qu'une teinture brune, sans acrimonie et sans action notable sur l'économie animale; 3°. les amandes de ces graines contiennent, un principe âcre ou résineux et un acide, 27,5 parties; une huile fixe, 32,5 parties; une matière farineuse, 40 parties; sur 100 parties; 4°. l'huile retirée des amandes par expression contient, principe âcre résineux, 45 parties; huile fixe, 55 parties; sur 100 parties.

Le principe âcre, dissous dans l'alcool, rougit la teinture de tournesol; mais la proportion d'acide est très-faible. L'eau précipite entièrement ce même principe âcre de la dissolution alcoolique; il est soluble dans l'éther sulfurique, les huiles volatiles et les huiles fixes. Cette substance résineuse, douée d'une activité prodigieuse sur l'économie animale, pourrait être désignée sous la dénomination de *tigline*; 6°. l'huile fixe est soluble dans l'huile de térébenthine et dans l'éther sulfurique; mais à peine soluble à chaud dans l'alcool, elle en est sur-le-champ précipitée par le refroidissement.

F. CADET G.

180. OBSERVATIONS SUR LA NATURE CHIMIQUE DU PIGNON D'INDE;
par FÉLIX CADET GASSICOURT, D. M. (*Journal de Pharmacie*;
avril 1824.)

L'analogie frappante qui existe entre les vertus médicinales de la substance oléiforme retirée, par expression, des graines du *croton tiglium*, et celle que l'on extrait de la même manière du pignon d'Inde, semence du *jatropha curcas*, ayant donné lieu de penser qu'une analogie non moins grande devait exister entre les propriétés chimiques de ces deux substances, ont déterminé M. F. Cadet à revenir en partie sur l'analyse du pignon d'Inde, qui avait été faite il y a plusieurs années. Les recherches de M. F. Cadet l'ont conduit à reconnaître que la substance oléiforme de ce dernier était composée, comme celle du croton tiglium, d'une petite quantité d'huile fixe, et d'une très-grande proportion de matière résineuse, drastique, à laquelle on pourrait assigner le nom de *curéasine*; indépendamment de l'acide particulier qu'on y avait déjà parfaitement reconnu.

L'auteur conjecture qu'une analyse comparée de tous les drastiques végétaux doit conduire à reconnaître, un jour, qu'ils doivent uniformément à la présence d'une résine, leur propriété purgative.

181. EXAMEN CHIMIQUE DE L'ÉCORCE DE STYCHNOS PSEUDOQUINA, appelée vulgairement *Quina do Campo* ou de *Mandana*; par M. VAUQUELIN. (*Mém. du Muséum d'Histoire Naturelle*, T. X.)

Cette écorce d'un arbre qui croît au Brésil a été rapportée par M. Auguste St.-Hilaire. Sa couleur est d'un jaune d'ocre, sa saveur est astringente et très-amère; elle est employée pour la guérison des fièvres intermittentes.

On obtient de cette écorce, successivement traitée par l'eau bouillante et l'alcool, quatre substances :

1°. Une matière amère de couleur jaune-orangée, également soluble dans l'eau et l'alcool absolu, transparente et cassante comme du sucre d'orge quand elle est complètement desséchée, de nature purement végétale, aisément convertie en acide oxalique par l'acide nitrique. Sa dissolution dans l'eau mousse comme celle de savon, et donne par l'infusion de noix de galle une combinaison très-insoluble. L'auteur pense que l'écorce doit sa propriété fébrifuge à cette substance.

2°. Une matière résineuse d'une couleur rouge-brune comme le peroxide de fer; sous forme pulvérulente; d'une saveur d'abord nulle, qui bientôt devient amère; se fondant à une chaleur inférieure à celle de l'eau bouillante, en une masse rouge et transparente; soluble dans l'alcool à 36° et peu soluble dans l'alcool absolu; extrêmement peu soluble dans l'eau qu'elle colore faiblement en jaune; très-soluble par la potasse et la soude qui foncent sa couleur; donnant quelques traces d'ammoniaque par la distillation.

3°. Une matière gommeuse d'une couleur brune, presque noire quand elle est sèche, ayant une cassure lisse et brillante, ne se redissolvant plus entièrement dans l'eau après avoir été desséchée, et laissant une poudre brune qui, brûlée, donne une cendre blanche jaunâtre, formée de carbonate de chaux et d'oxide de fer. Traitée par l'acide nitrique, elle fournit de l'acide oxalique, un peu d'acide mucique et de matière jaune amère, provenant d'une petite quantité de substance animalisée.

4°. Un acide, en précipitant la décoction de l'écorce par l'acétate de plomb. Ce sel, délayé dans l'eau, est décomposé par un courant d'acide hydrosulfurique. La liqueur évaporée donne un extrait brun d'une saveur acide et astringente. Cet acide, soluble dans l'eau et dans l'alcool, précipitant le sulfate de fer en vert-bouteille, le plomb en blanc et la colle-forte en jau-

nâtre; on serait porté à croire qu'il est une combinaison de tannin et d'acide gallique; mais, comme il ne produit aucun changement dans la distinction du principe amer du strychnos, que l'infusion de noix de galles précipite abondamment, on ne peut le considérer comme de l'acide gallique.

L'auteur de cette analyse a vainement cherché dans cette écorce la strychnine qui distingue ces individus du genre des Strychnos. Il s'est assuré que la légère alcalinité de la dissolution alcoolique de cette écorce était due à de la potasse qu'il y croit combinée à de l'acide hydrochlorique ou acétique, et mise à nu par l'action de la magnésie employée dans l'opération.

L'extrait du Strychnos pseudoquina, injecté dans les veines de plusieurs chiens, n'y a point produit les effets occasionés par la strychnine.

LE.

182. NOUVELLES RECHERCHES SUR L'EMPLOI DE L'ACIDE HYDRO-CYANIQUE DANS DIFFÉRENTES MALADIES, particulièrement dans les maladies nerveuses; par HELLER, D. M. P.; lues à l'Académie royale de médecine; in-8°. de 46 p. Paris; 1823; Crevot.

182. DE LA NÉCESSITÉ DE NE POINT TROP INSISTER SUR L'USAGE INTÉRIEUR DES EXCITANS dans l'empoisonnement par l'acide hydro-cyanique, par H. S. HELLER; D. M. P. In-8°. de 20 p.; Paris; 1824; Crevot.

Dans le 1^{er}. mémoire, M. Heller annonce qu'il a employé l'acide hydro-cyanique dans plusieurs cas de phthisie, et qu'il n'a pu arrêter les progrès de la maladie par ce moyen. Cependant les observations de M. Magendie, et les faits recueillis aux États-Unis, où l'on a fait beaucoup usage de ce médicament, ne laissent aucun doute sur les avantages qu'on a retirés de cet acide chez plusieurs phthisiques. Le docteur Firsh, de Nyborg, a rapporté dernièrement, dans le journal danois intitulé *Biblotek for læger*, et dont nous avons donné l'extrait, plusieurs cas de phthisie bien confirmée, dans lesquels l'emploi de l'acide prussique a procuré un avantage bien marqué; il cite même un cas de guérison. M. Heller confirme l'utilité de l'acide hydro-cyanique dans l'asthme, la coqueluche et dans d'autres maladies nerveuses et lésions du poulmon. Il propose une modification de l'acide hydro-cyanique médicinal, qu'il nomme alors acide au quart, modification qui est peu utile, car il vaut mieux faire usage d'un acide affaibli, comme l'indique M. Magendie, que d'aug-

menter la concentration d'un médicament dont on redoute surtout la grande activité.

M. Heller recommande encore l'acide hydro-cyanique dans les anévrysmes du cœur; il dit en avoir retiré de bons effets chez six individus : il croit aussi que, par l'emploi de l'acide hydro-cyanique, on pourrait éloigner les accès chez les épileptiques. Ce médecin l'a administré à des chiens enragés, et tout le porte à penser que cet acide parvient à calmer les accès. Il a aussi employé l'acide prussique dans l'hystérie, et il rapporte deux cas de guérison par ce moyen. Dans le même mémoire, M. Heller annonce encore l'efficacité de l'acide hydro-cyanique dans les palpitations, dans les convulsions chez les enfans; il présume que cet acide réussirait dans le tétanos; enfin son mémoire est terminé par plusieurs cas de névralgies et d'affections rhumatismales guéries par le même médicament. M. Heller rapporte plusieurs cas de dartres guéries par des lotions avec l'acide hydro-cyanique médicinal.

Le second mémoire de M. Heller consiste dans un cas d'empoisonnement par la vapeur de l'acide prussique, et de deux expériences faites sur des chiens, desquelles l'auteur tire les conclusions suivantes :

1°. Que l'huile de térébenthine et la décoction forte de café ne doivent point être mises en usage pour réveiller l'action du système nerveux, dans l'empoisonnement par l'acide hydro-cyanique; 2°. que les excitans sont toujours inutiles quand la dose de cet acide a été assez forte pour abolir la vie; aucun moyen n'étant alors capable de la rétablir (nous observons que nous donnons textuellement les conséquences de l'auteur); 3°. qu'ils sont nuisibles quand elle a été assez faible pour ne produire que des accidens qui finissent toujours par se dissiper d'eux-mêmes; 4°. que dans ces sortes d'empoisonnemens, il ne convient d'employer que des excitans qui ne soient point susceptibles de porter atteinte aux organes intérieurs : tels sont les frictions ammoniacales ou éthérées, le grand air, les boissons acidulées, les mouvemens et l'exercice. Nous pouvons assurer, d'après des expériences bien précises, que la saignée est éminemment utile dans le cas d'empoisonnement par l'acide hydro-cyanique. D. F.

184. NOTE SUR UN NOUVEL ALCALI DÉCOUVERT DANS LE JALAP;
par M. HUME junior. (*The Lond. Med. and Phys. Journ.*, avril
1824, p. 346.)

M. Hume junior annonce qu'il vient d'extraire du jalap une substance nouvelle analogue aux alcalis récemment découverte dans l'opium, le quinquina, la noix vomique, etc. Il propose de la nommer *jalapine*. Comme la quantité qu'il a obtenue était très-petite, il n'a pu constater les propriétés chimiques du nouvel alcali, ni son action sur l'économie animale. Il se propose de continuer ses recherches sous ce rapport.

Voici le procédé qu'indique M. Hume pour séparer la *jalapine*. Il fait macérer pendant douze ou quatorze jours, dans de l'acide acétique concentré, une once de racine de jalap, grossièrement pulvérisée. Il obtient ainsi une teinture fortement colorée qu'il filtre, dans laquelle il verse de l'ammoniaque en excès. Ce mélange, violemment secoué, laisse déposer rapidement un précipité sablonneux, et quelques cristaux qui s'attachent aux parois du vase. Il recueille le précipité et les cristaux, les lave avec de l'eau distillée, les dissout de nouveau dans une petite quantité d'acide acétique concentré. Il ajoute une seconde fois à la dissolution, de l'ammoniaque en excès, qui en précipite la *jalapine* sous forme de petits cristaux blancs et aciculaires.

Cette substance n'a aucun goût ni aucune odeur sensibles; elle paraît plus pesante que la morphine, la quinine et autres substances analogues. Elle est à peine soluble dans l'eau froide; peut-être même ne l'est-elle pas du tout; l'eau chaude n'en dissout qu'une petite quantité. L'éther n'a sur elle aucune action; mais l'alcool la dissout facilement. Il est très-facile de séparer la *jalapine* des matières extractives et colorantes, pour lesquelles elle paraît n'avoir que peu d'affinité.

M. Hume pense qu'en opérant avec plus d'exactitude qu'il n'a pu le faire, on retirerait environ cinq grains de *jalapine* d'une once de jalap.

185. NOUVEAU PROCÉDÉ POUR L'EXTRACTION DE L'ÉMÉTINE, communiqué le 28 juin 1823, à l'Académie royale de Médecine, section de Pharmacie, par M. COLMET, maître en pharmacie, à Paris. (*Bull. des Sc. par la Soc. Philom.*, juin 1823, p. 90.)

Les procédés employés jusqu'à présent pour extraire l'émétine de l'ipécacuanha, mettent cette préparation à un prix élevé;

M. Colmet s'est occupé de les modifier, et ses essais ont été couronnés de succès.

Voici le procédé qu'il employait d'abord : il prenait de l'ipécacuanha annelé gris du commerce ; il le réduisait, partie corticale et axe ligneux, en poudre ; il l'épuisait par l'alcool. Il distillait les différentes teintures pour obtenir les deux tiers de son alcool ; il faisait évaporer le résidu de la distillation jusqu'à siccité ; il le réduisait en poudre ; il le traitait par l'éther à 60 degrés, et le renouvelait jusqu'à ce qu'il ne se chargeât plus d'aucun principe. Cet éther distillé était mis de côté et lui servait à des opérations de même nature. Il dissolvait le résidu de la distillation d'éther dans l'alcool ; il y mélangeait du sous carbonate de magnésie pour former un gallate de magnésie et le faisait évaporer à siccité. Il reprenait le tout par l'eau froide, qui se chargeait de l'émétine seulement. Il filtrait cette solution aqueuse, il l'évaporait à la consistance sirupeuse, et dans cet état il l'étendait sur des assiettes, et finissait de la dessécher en la portant à l'étuve.

Par ce procédé, ménageant deux véhicules dispendieux, l'alcool et l'éther, son émétine lui revenait moins cher que par le procédé indiqué dans le codex ; mais le hasard l'ayant conduit à expérimenter sur de l'extrait aqueux d'ipécacuanha, et les résultats qu'il a obtenus ayant été très-satisfaisants, il a été amené tout naturellement à suivre le nouveau procédé suivant.

Il épuise l'ipécacuanha en poudre par l'eau bouillante ; il convertit les différentes infusions qu'il obtient, et, à l'aide du bain-marie, en extrait liquide, auquel il ajoute un peu de sous-carbonate de magnésie pour saturer les acides. Il fait évaporer jusqu'à siccité ; il divise cet extrait dans un mortier de marbre ; il le jette dans l'éther à 60 degrés ; il l'agite ; il décante cet éther, et le renouvelle jusqu'à ce qu'il ne se colore plus. Il retire à chaque fois l'éther par la distillation ; il reprend le résidu sec par l'alcool chaud, le filtre et le fait évaporer à siccité. Il traite ce produit par l'eau froide, qui ne se charge que de l'émétine ; il filtre, il évapore au bain-marie, en remuant sans cesse jusqu'à consistance sirupeuse. Dans cet état, il étend cette émétine sur des assiettes, et il finit de la dessécher en la portant dans l'étuve.

Il a cru pouvoir éviter l'emploi de l'éther dans ce dernier procédé ; mais l'émétine, au lieu d'avoir l'odeur agréable qui lui

est particulière, avait conservé l'odeur nauséabonde de l'ipéca-cuanha; du reste, quoique non traitée par l'éther, elle avait la même action sur l'économie animale.

186. PRÉPARATION DU KERMÈS MINÉRAL par le moyen du tartre cru; par M. A. FARRONI D'AREZZO. (*Giorn. di Fisica*, prim. bim., 1824, p. 67.)

On prend trois ou quatre parties de tartre cru, pour une de sulfure d'antimoine, on réduit ces substances en poudre, on les mêle exactement, et on les met dans un creuset qu'on expose au feu; on ne retire le creuset du feu que lorsqu'il est rouge et que le tartre est tout-à-fait décomposé, ce que l'on reconnaît en ce qu'il ne se dégage plus de fumée. Après le refroidissement, on pulvérise la matière, que l'on projette dans l'eau bouillante, on filtre, et le kermès se dépose par le refroidissement. Par ce procédé, on obtient la plus grande quantité possible de kermès d'une couleur très-intense; pour faciliter sa dessiccation, qui doit être prompte pour n'en pas altérer la beauté, on l'enveloppe dans du papier non collé et on le comprime au moyen d'une presse, ayant soin de renouveler le papier à mesure qu'il s'imbibe.

Il est à présumer que les élémens de l'acide tartrique ont une grande influence dans cette opération, et qu'ils disposent le sulfure d'antimoine et la potasse à se convertir en hydrosulfate.

Le résidu insoluble dans l'eau bouillante contient plusieurs globules métalliques, du carbone, du sulfure d'antimoine non décomposé. Après l'avoir épuisé en le faisant bouillir avec la liqueur alcaline d'où le kermès s'est déposé, il peut encore fournir de l'hydrosulfate rouge en ajoutant du tartre; il servira en outre à la préparation de l'émétique.

L'abondance du kermès ainsi obtenu, qui surpasse tous les résultats fournis par les autres procédés et avec très peu de dépense, ne nuit en rien ni à la quantité ni à la couleur du soufre doré, qu'on précipite ensuite à la manière ordinaire.

MASSON-FOUR.

187. PILULES DE SUBLIMÉ CORROSIF, deutochlorure de mercure, pour le traitement des maladies syphilitiques; par M. le prof. TADDEI. (*Antologia*, mars 1824, p. 161.)

Prenez fleur de farine de froment une livre, faites une pâte avec de l'eau distillée ou de pluie, malaxez ensuite convenablement sous un filet d'eau pure, pour séparer l'amidon du gluten;

abandonnez ensuite ce gluten à lui-même pendant vingt-quatre heures en hiver, et huit ou dix en été; comprimez-le et agitez-le entre les paumes des deux mains dans une solution de savon, faite avec une demi-once de savon (1) de soie et une livre d'eau distillée ou de pluie. On continue cette agitation du gluten jusqu'à ce que, par son mélange ou union avec l'eau, il forme une liqueur homogène, une espèce d'émulsion que l'on passe à travers un tamis de soie ou une toile, une étamine.

On fait ensuite dissoudre un gros de sublimé corrosif dans suffisante quantité d'eau; on verse dans cette solution et en excès, le liquide glutineux, jusqu'à ce qu'il ne se forme plus de flocons, pour être assuré de la décomposition complète du sublimé par le gluten.

Après quelques heures de repos, on passe le précipité à travers une toile de lin, on le sèche entre des feuilles de papier non collé; on en forme, avec l'extrait de gayac ou de genièvre, une pâte de consistance convenable, que l'on divise en pilules d'un nombre double de celui des grains de sublimé employés, 144 pour un gros; ainsi chaque pilule contient un demi-grain de sublimé.

Dans ces pilules le sublimé est décomposé par le gluten de manière qu'on peut les administrer impunément au nombre de deux et trois par jour, dose que l'on peut porter à six, huit et même plus, en très-peu de temps.

Ce composé de deutochlorure, de mercure et de gluten, a été employé et continue d'être administré avec le plus grand succès dans le traitement des maladies vénériennes, à l'hôpital militaire de St.-Boniface, à Florence.

M. Taddei et plusieurs de ses collègues se sont assurés, par des expériences directes, que le gluten neutralisait l'action vénéneuse du sublimé sans nuire à son efficacité comme anti-syphilitique. On s'empressera sans doute, en France, de faire l'essai de cette préparation, et c'est ce qui nous a engagé à la faire connaître.

MASSON-FOUR.

(1) Le savon amygdalin peut être substitué sans inconvénient à celui indiqué par l'auteur.

188. SUR LA PRÉPARATION DU SIROP D'ORGEAT.

Trois procédés, pour préparer le sirop d'orgeat, ont été publiés, l'un par M. Gruel, pharmacien à Versailles; l'autre par M. Oulés, pharmacien à Paris; et le 3°. par M. Pélerin. Malgré les améliorations qu'ils ont apportées dans sa préparation, M. Desalleurs, pharmacien distingué à Avranches, vient de nous en communiquer un nouveau qui donne un sirop homogène très-agréable, que les chaleurs de l'été ne séparent pas, même au bout des six mois, et dont la préparation ne dépasse pas 45 minutes.

Ce procédé consiste à piler grossièrement les amandes avec leur poids de sucre, à les broyer ensuite sur une pierre à chocolat jusqu'à ce qu'elles soient réduites en pâte impalpable, et à continuer à les broyer en y ajoutant du sucre jusqu'à ce que le mélange soit devenu sec. En cet état, on en forme, avec une livre et demie d'eau, une pâte molle qu'on exprime fortement à travers un linge d'un tissu bien serré. On épuise le marc de la substance sirupeuse en y ajoutant successivement de nouvelles portions d'eau et l'exprimant fortement. On met alors l'émulsion, avec le restant du sucre, dans un bain-marie d'étain fermé par son couvercle; au bout de dix minutes le sucre est fondu; on laisse refroidir l'appareil sans l'ouvrir, ce qui prévient la formation de la pellicule. Ce sirop, ainsi préparé, se conserve dans des fioles bien bouchées, dans un état homogène et sans aucune altération. Les doses des divers ingrédients sont les suivantes : amandes douces séchées et mondées, ℥ x; amandes amères *idem*, ℥ ij; sucre blanc, lbiii ℥ vi; eau, lbij; eau de fleur d'oranger, ℥ i ℥ ij; alcool de citron, ℥ ij. J. FONTENELLE.

189. DIE MINERAL QUELLEN ZU KAISER-FRANZENSBAD, ou Sources d'eaux minérales d'Éger en Bohême; par MM. OSANN et THOMSDORFF. Petit in-8.; Harlem; 1822.

Parmi les richesses que la nature a dispensées avec abondance sur le sol de la Bohême, on doit compter les sources intarissables d'eaux minérales qui arrosent les plaines de ce pays et qui, de temps immémorial, y attirent une foule d'étrangers venant de toutes les contrées de l'Europe. Toutefois, malgré les innombrables cures opérées par l'usage de ces eaux, il manquait encore à leur égard une description exacte des propriétés chimiques et médicales dont on admirait tant les effets. M. Osann,

jeune professeur distingué de la faculté de médecine de Berlin, vient de remplir cette lacune par une monographie complète des eaux minérales appelées Kaiser-Franzensbad, d'après le monarque chéri des états autrichiens, et ayant leurs sources dans les environs d'Eger.

Cette monographie est divisée en quatre sections, dont la première renferme un tableau historique de la ville d'Eger, de ses environs, et des sites pittoresques qui entourent les diverses sources de ses eaux. La seconde section contient une série d'analyses chimiques faites sur les lieux mêmes par l'illustre Tromsdorff. Dans la troisième M. Osann traite de l'action de ces eaux dans différentes maladies, en spécifiant les cas dans lesquels leur usage convient. Dans la quatrième, enfin, ce même auteur rapporte une suite d'histoires particulières tendant à constater l'efficacité de ces eaux.

ERNEST MARTINI.

190. CHEMISCHE UNTERSUCHUNG DES MINERALISCHEN BADENAUSSERS, etc. Recherches chimiques sur les eaux minérales de Bade; par le D^r. BRANDES. (*Archiv. der Apothek.*, n^{os}. 13 et 14, pag. 229, sq.)

Voici les résultats qu'il donne de son analyse.

Acides: carbonique, 0,6406 grains; sulfurique, 4,7368 gr. hydrochlorique, 0,0802 gr.; — total, 5,4576.

Bases: Soude, 0,0588 grains; magnésie, 0,2709 gr.; chaux, 3,5812 gr.; protoxide de fer, 0,2900 gr.; oxide de manganèse, 0,0248 gr.; — total, 3,2338.

Cette eau fournit, étant déposée, les quantités suivantes de matières salines, par seize onces d'eau. Muriate de magnésie, 0,0500 grains; mur. de soude, 0,1104 gr.; sulfate de chaux, 7,3800 gr.; sulf. de magnésie, 0,6180 gr.; carbonate de fer, 0,4708 gr.; carbon. de manganèse, 0,0400 gr.; carbon. de chaux, 0,9041 gr.; carbon. de magnésie, 0,0980 gr.; — total, 9,6714.

191. AS AQUAS MINERALES DE LONGROIVA. Les eaux minérales de Longroiva, poème philosophique; par Jos. PINTO REBELLO; à Coïmbre; 1821, in-8^o.

192. JAHRES BERICHT VOM FELDE DER PHARMAZEUTISCHEN LITERATUR. Rapport annuel sur les ouvrages de pharmacie pour ac-

compagner les Archives: 1^{er}. rapport de 1822; par R. BRANN-DES. In-12. Schmalkalden; 1823; Varuhagen.

Ce rapport était destiné, dans l'origine, à former le dernier cahier de l'année; mais la quantité de matière ayant forcé les éditeurs à donner même plus qu'ils n'avaient promis, ils n'ont pu l'insérer à la suite des Archives de 1822 ni de celles de 1823. C'est pourquoi il a paru à part en un petit volume du format des Archives, et en faisant partie. Par la suite il en paraîtra un chaque année.

193. PERFECTIONNEMENT DES PASTILLES à parfumer; par FLEISCHANER. (*Repert. für die Pharmacie*, b. XIV, h. 2, p. 255.)

M. Buchner exprime le désir de voir inventer une machine au moyen de laquelle on pourrait former en peu de temps une grande quantité de ces pastilles fumantes. Il décrit un petit appareil construit par M. Fleischaner, et qui est destiné à faire brûler ces parfums sans endommager les meubles et sans intercepter, par le contact de leur base, l'air qui doit faciliter la combustion.

H. ROBINET.

194. DU SALEP DES INDES OCCIDENTALES, de la récolte, de la préparation et des propriétés générales de cette plante; par P. E. BENZON, élève en pharmacie à l'île de Ste.-Croix. (*Tidsskrift for Naturvidenskab.*, 1^{re}. année, 5^e. cah., p. 158.)

Le salep, ou poudre de l'*arrow-root*, après avoir été beaucoup vantée dans la pharmacopée américaine, a passé rapidement dans les pharmacies d'Europe. Aux Indes occidentales, on en connaît, depuis long-temps, les qualités médicales et économiques; on s'en sert dans les affections catarrhales, la diarrhée, la dysenterie, et en général dans toutes les maladies où l'on emploie des médicamens adoucissans. On s'en sert aussi comme d'un remède tonique et nourrissant: on en prend avec du Madère ou du Porto, du sucre, de la cannelle, ou de la noix de muscade, et on y a recours lorsque l'estomac refuse de prendre d'autre nourriture. Dans chaque ménage des Indes Occidentales, dans les hôpitaux, et surtout dans les infirmeries des plantations, le salep est un article indispensable. En outre on l'emploie dans l'économie domestique à la place d'empois, de sagou et du tapioca; c'est enfin le meilleur remplaçant du salep de

Perse. On obtient la substance de l'*arrow-root* des bulbes de la plante appelée *Maranta arundinacea*, qu'on prétend être originaire des Indes Orientales, et qui croît maintenant partout dans les Indes Occidentales et dans l'Amérique méridionale, où elle vient dans tous les terrains, même dans ceux où le café, le sucre, et d'autres végétaux productifs ne peuvent être cultivés. M. Benzon fait connaître la manière de le cultiver et de le préparer. Il fait observer que l'*arrow-root* est souvent falsifié, en contenant de la farine de cassave, dont on reconnaît la présence par la couleur foncée de toute la substance, et par une moindre quantité de chyle qu'elle donne pendant la cuisson. Le salep qu'on apprête dans les îles danoises et anglaises, dit M. Benzon, est généralement pur; mais celui qui vient de Porto-Rico a été traité malproprement, et contient des mélanges d'autres farines, telles que cassave, bananes, patates et plantains. Voici le procédé que propose M. Benzon pour l'apprêt médical de l'*arrow-root*. On mêle 3 drachmes de poudre d'*arrow-root* à une demi-once d'eau froide dans un mortier de serpentine; puis on fait bouillir ce mélange dans 9 onces d'eau en le tournant sans cesse. On obtient alors 8 onces d'un mucilage clair et transparent, auquel on mêle un peu de sucre, ou ce qu'on veut y mettre d'ailleurs. Quelquefois on prend aussi du lait au lieu d'eau. Quincy, dans son *Lexicon medicum*, Londres, 1811, recommande la préparation suivante pour l'usage diététique : une demi-once de râclure de corne de cerf, une pinte d'eau, qu'on fait bouillir 15 minutes, puis on y mêle 2 petites cuillerées de poudre d'*arrow-root*, dissoutes dans de l'eau froide; on fait ensuite bouillir le tout pendant quelques minutes. On peut séparer les parties impures du salep, en faisant précipiter la farine d'*arrow-root*, et laissant surnager les matières hétérogènes.

M. Benzon a pris 100 drachmes de bulbes d'*arrow-root*, et, après les avoir pilées dans le mortier, il les a bien mêlées à 3 fois autant d'eau distillée, et, en faisant bouillir ce liquide plusieurs fois, il a séparé toute la farine qu'il contenait; il a analysé cette substance. Voici le résultat de son opération : eau, 65,60; huile étherée particulière, 0,07; farine obtenue par le lavage à l'aide de l'eau froide, 23,00; farine séparée par la cuisson, 3,00, ensemble, 26,00; parenchyme, 6,00; matière de blanc d'œuf, 1,58; matière extractive gommeuse, 0,50; alcali, 0,25. Total, 100,000.

Ainsi, conclut l'auteur, ces racines fournissent 33 pour cent

de farine nutritive pure qui a la préférence sur toutes les autres farines connues. Si on réfléchit à la facilité et à la rapidité avec lesquelles croît cette plante, la quantité de bulbes qu'elle produit, et la sécrétion facile de sa farine, on comprendra qu'elle mérite la plus grande attention. D. G.

195. *LEHRBUCH DER APOTHEKERKUNST*, etc. Éléments de pharmacie, d'après les expériences et les découvertes les plus nouvelles, pour l'instruction des jeunes médecins et pharmaciens; par G. F. HANLE, Dr. en philos., apoth. à Laër, et membre de plus. soc. savantes. Leipsik; 1820; Fr. Chr. Wilh. Vogel.

Cet ouvrage est composé de deux volumes, dont le 1^{er}. comprend l'histoire naturelle des médicamens simples, ou la description des substances qui font partie de la matière médicale; la connaissance des animaux, plantes et fossiles sous le rapport de leurs propriétés pharmaceutiques.

Le 2^e. comprend : La pharmacie pratique; 1) introduction; 2) opérations mécaniques pharmaceutiques; 3) opérations pharmaceutiques chimiques; a) principes physiques; b) principes chimiques généraux; c) préparation convenable des appareils chimiques; d) introduction à l'analyse chimique; e) principes de l'art de formuler.

ART VÉTÉRINAIRE.

196. MÉMOIRE SUR L'OPHTHALMIE PÉRIODIQUE DES CHEVAUX, vulgairement connue sous le nom de *lune* ou *fluxion périodique*; par M. ANDRÉ-ANNE MAYNENC. (*Mémoires de la Soc. royale et centrale d'Agriculture*, 1822, tom. 1^{er}.)

La maladie des solipèdes domestiques, connue sous le nom de *fluxion périodique*, diminue la valeur d'un si grand nombre de nos chevaux, en les privant de la vue, que la société royale et centrale d'agriculture a cru devoir proposer un prix de 1500 fr. à l'auteur du mémoire qui indiquerait bien les causes de cette maladie et surtout les moyens de la prévenir ou de la guérir. Déjà quelques mémoires ont été rédigés sans remplir le but que la Société s'était proposé; dans ce nombre, celui ci-dessus indiqué, par la nouvelle manière dont l'auteur considère la maladie, a fixé cependant l'attention des commissaires chargés de l'examiner.

Comme en médecine vétérinaire, ainsi qu'en médecine humaine, la discussion des opinions est le meilleur moyen de parvenir à la vérité, on a cru, sans pour cela adopter les idées de M. Maynenc, devoir publier son mémoire, afin d'ouvrir une nouvelle route aux vétérinaires qui voudraient faire des recherches sur cette affection.

L'auteur prétend que la fluxion périodique n'est que consécutive à une autre affection ; que, pour ainsi dire, elle n'est qu'un symptôme, et que les animaux sont déjà malades avant que l'un ou l'autre œil soit affecté : « En effet, dit-il, long-temps avant l'apparition des symptômes locaux, les poulains qui doivent être atteints de cette affection sont, à des intervalles inégaux et pendant quelques jours, nonchalans, faibles et paresseux ; leur appétit devient moins vif ; ils ont la tête basse..... Tout à coup la fièvre a cessé, leur appétit revient, les forces se doublent..... L'état de calme et de santé qui succède à ce premier paroxysme peut durer deux, trois et quatre mois, au bout desquels il se renouvelle en augmentant un peu d'intensité et de durée.... Enfin, il s'accompagne d'une affection locale. Cette affection est une fluxion sur les yeux, etc. »

Suit la description de la maladie ; elle termine le premier chapitre, intitulé : *Histoire de la maladie*. Le second a pour titre : *du Diagnostic*. Le troisième, *des Causes et de la nature de la maladie*. C'est celui qui mérite le plus d'attention. Toutes les causes qui sont assignées par les divers auteurs comme pouvant être celles de la fluxion périodique paraissent à M. Maynenc pouvoir y contribuer réellement en agissant de deux manières : les unes éloignées, inhérentes à la constitution de l'animal, ou venues du dehors, préparent en quelque sorte et de longue main les élémens de l'affection ; les autres actives, instantanées, mettent ces élémens en jeu et décident la maladie : les premières sont des causes *predisposantes*, et les secondes, des causes *déterminantes* et *efficientes*.

Parmi ces causes, les principales, selon l'auteur, sont le gaz hydrogène carboné, qui joue dans l'homme un si grand rôle dans la production des fièvres intermittentes, et les autres gaz que les poulains se trouvent souvent forcés de respirer ou d'absorber, dans les pâturages, quand ils se dégagent de la surface des terrains marécageux, ou de ceux qui ont été reconverts par des inondations. L'auteur pense qu'ils peuvent contribuer à produire

l'affection dont la fluxion périodique n'est qu'un indice ou un symptôme, comme ils contribuent dans l'homme à développer les fièvres intermittentes. Cette idée domine dans le mémoire ; tous les raisonnemens paraissent tendre et chercher à rendre la comparaison plus exacte. Conséquemment la fluxion périodique ne serait qu'une fièvre ou une affection locale qui accompagnerait des fièvres ou affections intermittentes, et qui suivrait la même marche que ces dernières.

Dans le chapitre IV, il est question du traitement. Laissons encore un instant parler l'auteur : « Nous avons vu dans les chapitres précédens que la fluxion périodique dont nous nous occupons dans ce travail, consiste en paroxysmes séparés, isolés, mais tenant l'un à l'autre par un état de l'animal sur lequel ils sont en quelque sorte entés. La marche qu'ils suivent dans leur succession, leur caractère, et la nature de la modification des propriétés vitales qui favorise leur développement et perpétue leur retour réglé, les rapprochent tellement du caractère et de la nature des fièvres intermittentes, qu'il nous est presque impossible de les considérer autrement. Partant, le même traitement qui combat efficacement les uns doit réussir dans l'autre, et c'est d'après le même plan et avec les mêmes remèdes qu'on doit les traiter. »

C'est cette idée qui dirige l'auteur dans la méthode de traitement qu'il indique : il prend la maladie à son début, la divise en quatre stades, la suit dans tous, et donne la manière dont le traitement doit varier ; il cherche à faire voir que les topiques et moyens locaux ne peuvent suffire, puisque l'affection locale n'est qu'un symptôme ou une complication de l'affection principale, et enfin il arrive à conseiller l'emploi du *quinquina*, dont les vertus sont si appréciées en médecine humaine dans les fièvres intermittentes. C'est dans les intervalles des paroxysmes, à leur chute et au commencement de l'apyrexie qu'il faut l'employer. Si le paroxysme se renouvelle, on cesse le quinquina pour recommencer le traitement du paroxysme, qui consiste dans les révulsifs lors du premier stade, tels qu'une ou deux saignées dans les parties éloignées de l'organe souffrant, l'application d'un cautère sur ces parties, un purgatif drastique même ; enfin, les répercussifs, tels que l'eau de Goulard, appliqués sur l'œil. Ces mêmes moyens paraissent, à l'auteur, bons encore dans le second stade ; tandis que dans le troisième, lorsque malgré leur emploi la maladie a

envahi l'œil, il faut éviter soigneusement toute application répercussive et irritante, et au contraire détendre et relâcher par tous les moyens possibles, par les saignées répétées, même locales. Enfin dans le quatrième stade, il faut activer les sétons, administrer un autre purgatif, et avoir de nouveau recours aux répercussifs qu'on étend pour les rendre d'abord moins actifs, et que l'on concentre davantage à mesure qu'on avance vers la guérison. C'est ensuite qu'il faut, pour prévenir un nouvel accès avoir recours à l'administration du quinquina.

Il termine son mémoire par l'histoire d'une jument lunatique, à lui appartenant, dont les paroxysmes, après avoir été traités infructueusement par divers moyens, furent enfin arrêtés par l'administration de l'écorce du Pérou entre ces paroxysmes, surtout quelque temps avant l'époque où l'on soupçonnait qu'ils devaient arriver.

H. F.

197. DE LA MALADIE QUI SUIT L'EMPLOI DU SARRASIN comme fourrage, par C. S. JESSEN. (*Nye landæconom. Tidend.*, tom. IV, cah. 1.

Il y a long-temps qu'on a fait en Allemagne la remarque que le sarrasin est souvent nuisible aux brebis et aux porcs. L'habile médecin vétérinaire Viborg apprit, pendant ses voyages dans un district où il ne voyait point de brebis ni de porcs blancs, qu'on n'y tenait guère d'animaux de cette espèce, par la raison qu'en mangeant du sarrasin après la grande chaleur, ils éprouvaient des vertiges. On demande quelle est la cause de cet effet particulier, M. Jessen regrette de ne pas connaître les observations qu'on a pu faire à l'intérieur sur des animaux morts à la suite de l'usage du sarrasin. Ce grain, analysé par des chimistes, ne paraît contenir aucune substance nuisible à la santé des animaux; c'est donc dans quelque circonstance accessoire qu'il faut chercher la raison des vertiges qu'il cause aux brebis et aux porcs. M. Jessen croit que c'est à un insecte attaché aux tiges du sarrasin qu'il faut l'attribuer. Cet insecte paraît être le même qui cherche à déposer ses œufs dans les narines des brebis. En parvenant à mettre l'œuf soit dans le naseau, soit dans les oreilles de l'animal, il y laisse le germe d'un ver qui, en se développant, dérange les fonctions du cerveau ou des organes de la tête, et doit causer les vertiges qu'on a remarqués. Les animaux blancs ayant la peau plus sensible doivent être sujets plus que les noirs à recevoir le

ver. M. Jessen ne donne, au reste, tout ceci que comme une conjecture.

Une note ajoutée à l'article par M. Drewsen, l'un des éditeurs du journal danois d'où nous venons de tirer ces détails, rappelle qu'un M. de Bønninghausen parle d'un autre effet du sarrasin. On a remarqué que les chevaux à qui on donne du sarrasin au lieu de seigle ou d'avoine, prennent de l'embonpoint et se portent bien, mais que lorsqu'il fait chaud, surtout lorsque le soleil donne en plein, ils snent facilement et beaucoup. Si alors on les frotte avec la main à rebrousse poil, on en voit échapper des étincelles électriques en quantité extraordinaire. Ce phénomène ne se voit pourtant que sur les chevaux d'un poil noir. Il serait curieux de savoir quel rapport le sarrasin peut avoir avec l'électricité (1).

198. Les habitants de la commune de Neustadt près Marbourg, ont conservé depuis très-long-temps, une coutume insensée et barbare qui tient à l'opinion, accréditée chez eux, que le feu guérit les cochons de l'angine. Lorsque cette épizootie règne dans les troupeaux, on transporte, dans un grand fossé hors de la ville, 70 à 80 bottes de paille, on y met le feu, et l'on chasse à plusieurs reprises tous les cochons à travers les flammes. L'action du feu et l'épouvante qu'il cause à ces animaux, sont les spécifiques qui doivent les guérir de l'angine; mais il s'en trouve qui guérissent pour toujours, et qui à force d'être si souvent poussés dans le feu, finissent par y rester. D'autres sont tellement brûlés, qu'ils meurent quelques jours après l'opération, et ceux qui la supportent en conservent pendant long-temps, les traces douloureuses. (*Archiv der deutsch. Landwirthschaft*, avril 1823, p. 373.)

MÉLANGES.

199. L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE propose pour sujets de prix, consistans chacun en une médaille d'or de la valeur de 1000 fr., à décerner, le premier dans sa séance publique de 1825, et le second dans celle de 1826, les questions suivantes:

PREMIÈRE QUESTION. « Déterminer d'après les expériences physiologiques, d'après les observations cliniques et d'après les

(1) Tout le monde sait que les chevaux comme les chats, frottés à rebours, sont sujets à donner ainsi des étincelles électriques. C. M. P.

recherches de l'anatomie pathologique, le siège et le mode des altérations du système nerveux cérébro-spinal, et faire connaître les indications thérapeutiques qui en découlent.»

DEUXIÈME QUESTION. « Déterminer, par l'observation et par des expériences précises, quelles sont les voies, les conditions, et le mode de l'absorption dans l'homme sain et malade, et dans les animaux à double circulation. »

Les mémoires sur ces deux questions, écrits en latin ou en français, et munis d'une épigraphe répétée dans un billet cacheté, où devront se trouver les noms, qualités et demeure de l'auteur, seront envoyés, francs de port, avant le 1^{er} mars 1825, pour la première question, et avant le 1^{er} mars 1826, pour la seconde, au secrétariat de l'académie, rue de Poitiers, n^o. 8, faubourg Saint-Germain.

200. LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINE-PHATIQUE DE MONTPELLIER propose pour sujet de deux prix, consistant chacun dans une médaille d'or de la valeur de trois cents francs, à décerner le premier dans la séance publique du 15 mai 1824, et le second, à une semblable époque en 1825, les questions suivantes :

1^{re}. QUESTION. *Quelle a été l'influence des travaux de Gui de Chauliac sur le lustre et les progrès de la chirurgie française ?*

2^e. QUESTION. *Quelle a été l'influence des travaux de Rivière, de Chirac, de Bordeu et de Barthez sur le lustre et les progrès de la médecine française ?* Les mémoires sur les deux questions, écrits en français ou en latin et munis d'une devise ou épigraphe répétée dans un billet cacheté où doivent se trouver les noms, qualités et demeure des auteurs, devront être envoyés, francs de port, avant le 15 avril 1824 et 1825, à M. le D^r. V. Bonnet, secrétaire général de la société, rue du Gouvernement, n^o. 246, à Montpellier.

BULLETIN

DES SCIENCES MÉDICALES.

ANATOMIE.

201. ANALYSE DES TRAVAUX DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES pendant l'année 1823, par M. le Baron CUVIER, secrétaire perpétuel. In-4°. Paris; 1824.— (*Partie Physique. Anatomie comparée.*)

« Nous avons parlé assez au long, dans notre analyse de 1820, du grand ouvrage de M. SERRE, couronné en 1821, sur les proportions des diverses parties du cerveau dans les quatre classes d'animaux vertébrés; ouvrage qui doit bientôt paraître, et qui sera une acquisition très-précieuse pour l'anatomie (1).

» Deux jeunes anatomistes, MM. DESMOULINS et BAILLY, se sont occupés, dans l'intervalle, de recherches sur la même matière, qui ont offert des faits intéressans et des vues nouvelles, principalement en ce qui concerne l'encéphale des poissons.

» On sait que les lobes ou tubercules qui le composent, au lieu d'être les uns sur les autres, ou de s'envelopper plus ou moins, comme dans l'homme et les quadrupèdes, sont placés à la file et par paires. La paire ordinairement la plus considérable, celle qui est immédiatement devant le cervelet, est creusée à l'intérieur d'un ventricule, où l'on voit un renflement semblable au corps cannelé de l'homme; dans son fond sont presque toujours quatre petits tubercules, et en dessous il y en a deux plus grands, visibles à l'extérieur. En avant de cette paire principale, en est une autre, sans aucun vide intérieur, de laquelle partent les nerfs olfactifs, et quelquefois elle est double.

» Il était assez naturel que l'on considérât les grands tubercules creux comme le cerveau; les petits de leur intérieur comme les tubercules quadrijumeaux; les lobes antérieurs solides ne pou-

(1) Cet ouvrage vient de paraître, nous en rendrons compte dans notre prochain cahier.

(N. du R.)

vaient alors être regardés que comme des nœuds des nerfs olfactifs; quant aux tubercules inférieurs, leur position étant semblable à celle qu'occupent dans les oiseaux deux lobes creux que l'on croyait analogues des couches optiques, il était tout simple qu'on leur donnât le même nom.

» Mais MM. *Gall* et *Spurzheim*, ainsi que nous l'avons dit dans notre Histoire de 1808, ayant fait voir que les racines des nerfs optiques s'étendent jusque dans les tubercules quadrijumeaux, établirent que les lobes inférieurs et creux des oiseaux sont les analogues de ces tubercules, et non pas des couches dites optiques, qui existent aussi dans les oiseaux indépendamment des lobes en question : on devait naturellement appliquer cette manière de voir aux poissons; et c'est ce qu'a cherché à faire M. *Apostole Arzaky*, médecin natif d'Épire, dans sa thèse doctorale soutenue à Halle en 1813. Trouvant que les racines du nerf optique des poissons s'épanouissent sur les lobes creux placés immédiatement devant le cervelet, il a considéré ces lobes comme répondant aux tubercules quadrijumeaux, et il ne lui est resté pour correspondre aux hémisphères du cerveau que les lobes antérieurs et solides, nommés par d'autres, nœuds du nerf olfactif. Dans cette manière de voir, les tubercules inférieurs ne pouvaient plus être que les analogues des éminences mamillaires.

» M. *Serre* était arrivé de son côté à la même opinion, ainsi que nous l'avons dit en 1820, et l'a appuyée par de belles observations qui portent sur la prompte apparition et la grande proportion relative de ces tubercules dans les embryons; sur le ventricule dont ils sont creusés à cette époque, même dans les mammifères où ils sont pleins dans l'âge adulte; et sur la place qu'ils y tiennent aux dépens du cerveau et du cervelet, dont le développement, celui du cervelet surtout, est beaucoup plus tardif. Sous ce rapport, dit M. *Serre*, le cerveau des poissons, où les lobes en question sont très-grands, et visibles par-dessus, peut être considéré comme un cerveau d'embryon des classes supérieures.

» Bien que cette détermination des lobes optiques ne soit pas généralement adoptée, et que M. *Treviranus* en ait encore publié une autre en 1820, c'est elle que suivent M. *Desmoulins* et M. *Bailly*, et que nous emploierons dans l'analyse de leurs recherches respectives.

302. RECHERCHES ANATOMIQUES SUR LE SYSTÈME NERVEUX DES POISSONS, par M. DESMOULINS.

» Les recherches de M. DESMOULINS ont commencé, dès 1821, par des descriptions et des figures fort soignées du cerveau et des nerfs de plusieurs poissons; travail qui, au jugement de l'Académie, partagea le prix de physiologie en 1822. Le même anatomiste a continué ses recherches, et a présenté un nombre assez considérable de mémoires, dont il a paru des extraits et des résumés dans quelques ouvrages périodiques. Ces mémoires contiennent beaucoup d'observations importantes et nouvelles. Leur tendance générale semble être de prouver qu'il n'y a point une aussi grande uniformité dans le système nerveux que l'on paraît porté à le croire; mais que ses parties correspondent pour le volume, et quelquefois même pour l'existence, aux conditions de sensibilité ou de mobilité des organes, et à leurs variations dans divers animaux.

» L'auteur regarde la partie moyenne du système, ou l'encéphale et la moelle de l'épine, comme n'existant que dans les animaux vertébrés, et comme résultant de deux faisceaux médullaires composés chacun de deux cordons, un dorsal et un abdominal, et sécrétés par la face interne d'un tube formé par la membrane dite pie-mère, membrane dont un repli conserve à l'intérieur les vides connus sous le nom de *ventricule* et de *canal de la moelle*.

» Le cerveau et le cervelet exceptés, tous les autres lobes qui se manifestent sur les divers points de cette espèce d'axe médullaire ne dépendent, selon M. Desmoulins, quant à leur développement, que de la grosseur des paires de nerfs qui y correspondent.

» C'est ainsi, dit l'auteur, que l'on voit des espèces de lobes sur les côtés de la moelle, à la naissance des nerfs du bras dans les oiseaux grands voiliers, et de ceux des jambes dans les oiseaux marcheurs; et qu'il s'en trouve à l'origine des nerfs cervicaux, dans les trigles où ces nerfs prennent un grand volume pour fournir des branches aux doigts libres particuliers à ces poissons. La carpe en a aussi pour une branche de la huitième paire, qui lui est propre, et qui va à la pulpe singulière qui garnit son palais.

» La partie la plus constante de l'encéphale, et qui se développe

la première, est précisément celle que l'on nomme aujourd'hui les lobes optiques.

» Ils ont, dans plusieurs poissons, des replis et des tubercules intérieurs (ceux-là même que l'on prenait pour les tubercules quadrijumeaux des poissons, avant de reconnaître que ces tubercules sont représentés par les lobes optiques dans leur entier); et le nombre et le développement de ces replis sont le plus souvent en rapport avec la grandeur du nerf optique, et surtout avec les plis que fait sa substance dans certaines espèces: ici peut-être aurait-il été nécessaire de remarquer que cette règle est loin d'être générale, surtout dans les poissons dont les yeux sont fort petits.

» La rétine de beaucoup d'oiseaux et de poissons est aussi très-plissée.

» M. Desmoulins croit que ce plissement, qui en multiplie beaucoup la surface, augmente la force de la vision. En général, c'est par l'étendue des surfaces qu'il pense que se marque, dans le système nerveux, la prééminence des organes; et c'est ainsi qu'il explique la supériorité d'intelligence des animaux où les hémisphères ont beaucoup de replis, bien que plusieurs d'entre eux n'aient pas la masse de ces hémisphères d'une grandeur supérieure.

» C'est dans les hémisphères proprement dits que M. Desmoulins, ainsi que tous les anatomistes d'aujourd'hui, place le siège de l'intelligence; mais il en sépare, dans les mammifères et les oiseaux, la partie antérieure qui repose dans la fosse ethmoïdale et d'où part le nerf de l'odorat: il lui donne le nom de lobes olfactifs et suppose que ce sont ces lobes séparés du cerveau que l'on voit dans la plupart des poissons, à l'extrémité antérieure du nerf près des narines.

» La structure des hémisphères lui paraît originairement celle d'une membrane médullaire plissée, mais dont les concavités se remplissent avec le temps par la sécrétion d'une pie-mère interne, qui ensuite se retire pour former les plexus choroides.

» Malgré l'importance qu'il donne aux hémisphères, M. Desmoulins croit que dans les poissons il n'en subsiste que cette partie inférieure que l'on nomme, dans l'homme et les quadrupèdes, couches optiques; et il va même jusqu'à penser que le cerveau manque entièrement aux raies et aux squales, et que

L'on nomme ainsi dans ces poissons ce qui n'est que leur lobe olfactif.

» C'est par un raisonnement analogue qu'il refuse le cervelet à ces mêmes poissons, ainsi qu'aux grenouilles et aux serpents. Cet organe s'y réduit à une bande transversales mince, que l'auteur ne prend que pour une commissure, analogue à celle qui existe, indépendamment du cervelet, sur le quatrième ventricule des poissons.

» M. Desmoulins cherche à prouver que les nerfs destinés en particulier au sentiment, ont, ou des lobes à leur origine, ou des ganglions; et que ceux dont l'usage principal est de contracter les muscles en sont dépourvus.

» Ce sont les nerfs conducteurs de deux actions qui ont des racines de deux ordres : les unes du côté du dos, munies de ganglions et consacrées au sentiment, conformément aux expériences de M. Magendie; les autres du côté du ventre, et affectées au mouvement. Au reste, cette affectation particulière n'est pas absolument exclusive, car aucun nerf n'est entièrement dépourvu de sentiment; cela est nécessaire surtout dans les serpents et les poissons osseux, où M. Desmoulins assure n'avoir trouvé aucun ganglion aux nerfs de l'épine.

» La revue qu'il fait, à ce sujet, des différents nerfs, lui a procuré quelques observations intéressantes. Le nerf du même sens s'est montré à lui avec des structures très-diverses; il l'a vu partir de paires différentes; la même paire a fourni des branches particulières à certaines espèces qu'elle ne donne pas dans d'autres. Il assure même n'avoir trouvé aucun nerf sympathique dans les raies ni dans les squales. L'olfactif est réduit à un filet très-mince dans les mûles, où la narine est elle-même à peu près nulle. L'optique est celui qui varie le plus : nul, à ce que croit l'auteur, dans les quadrupèdes à très-petits yeux, ou dont les yeux ne percent pas la peau, il se développe dans quelques poissons, au point d'y être formé d'une large membrane plissée.

» M. Desmoulins insiste beaucoup sur la brièveté excessive de la moelle épinière dans le tétrodon-lune et dans la baudroie; dans le premier, surtout, où, comme l'avait déjà remarqué M. Arsaty, elle ne forme qu'une petite proéminence qui ne dépasse pas la première vertèbre, et où vont se rendre tous les nerfs du tronc. » (*Analyse des trav. de l'Acad. des Sciences*, 1823.)

203. RECHERCHES SUR LE SYSTÈME NERVEUX dans les quatre classes d'animaux vertébrés, par M. BAILLY.

« Les observations de M. Bailly ont été faites en plus grande partie en Italie pendant le cours de 1822, et il en a présenté l'exposé à l'Académie pendant l'automne dernier. Elles ont eu pour objet le cerveau de quelques quadrupèdes, de plusieurs oiseaux et reptiles, et d'un grand nombre de poissons dont les espèces sont, comme on sait, plus multipliées dans la Méditerranée que sur nos côtes de la Manche.

» Elles se rencontrent sur quelques points avec celles de M. Desmoulins, et cependant leur tendance générale est fort contraire. Non-seulement l'auteur cherche à établir une très-grande analogie entre les systèmes nerveux des différentes classes; il prétend que les divers étages, les divers échelons du même système nerveux, et, qui plus est, les divers anneaux du même animal, se ressemblent au point de n'être que des répétitions les unes des autres. La moelle épinière lui paraît une suite de renflemens de matière grise enveloppés par huit cordons longitudinaux de matière blanche ou médullaire: deux supérieurs, deux inférieurs, et deux latéraux de chaque côté. Entre un supérieur et un latéral supérieur de chaque côté aboutissent les racines supérieures ou dorsales des nerfs; entre le latéral inférieur et l'inférieur, les racines abdominales ou inférieures. Ces cordons arrivés dans le crâne se renflent, suivant lui, les inférieurs pour former les hémisphères du cerveau; les latéraux inférieurs pour former les lobes optiques; les latéraux supérieurs pour former le cervelet; enfin les supérieurs pour former, en s'écartant, les côtés du quatrième ventricule et les bandelettes qui les traversent dans les mammifères, ou les tubercules qui adhèrent dans les poissons. Mais ces lobes, ces renflemens, en prenant plus d'énergie que les cordons avec lesquels ils se continuent, et en remplissant leurs fonctions avec plus de force, n'exercent pas pour cela des fonctions d'une autre nature; et M. Bailly croit que le tronçon de moelle qui traverse chacune des vertèbres de l'épine, contenant aussi une portion des huit cordons qui se continuent avec les lobes de l'encéphale, possède les mêmes facultés que l'encéphale lui-même, mais seulement dans un degré plus obscur, et que ce tronçon peut même devenir pour l'animal un organe ou un centre de perception et de volonté.

» Pour appuyer cette opinion, sur laquelle nous n'avons pas

besoin de nous étendre plus au long, M. Bailly cherche surtout à montrer la continuité constante de ces huit cordons avec les huit lobes en question, et une ressemblance des nerfs du crâne avec ceux de l'épine, plus grande qu'on ne l'avait estimée jusqu'à lui. Ainsi il avait à trouver aux premiers, pour chaque paire, des racines inférieures et supérieures, des commissures, des ganglions d'origine et des trous de conjugaison : à cet effet, il est obligé de considérer comme ne faisant qu'une paire plusieurs de celles que les anatomistes traitent comme distinctes.

» La première paire est, pour lui, le nerf olfactif, auquel il trouve toujours deux racines. La seconde se compose du nerf optique, de l'oculo-moteur et du pathétique : elle a pour racines supérieures le pathétique, et celles des fibres de l'optique qui naissent des lobes optiques; pour inférieures, l'oculo-moteur et les fibres de l'optique qui naissent derrière son entre-croisement.

» C'est par des rapprochemens semblables que M. Bailly réunit le nerf acoustique, le facial, le trijumeau et l'abducteur, en une troisième paire; l'hypoglosse, le pneumogastrique et l'accessoire, en une quatrième.

» Les ganglions ophthalmique, sphéno-palatin, naso-palatin sont pour les paires cérébrales ce que les ganglions du grand sympathique sont pour les paires rachidiennes; et si les nerfs du crâne sortent par plus d'un trou pour chaque paire, M. Bailly fait remarquer qu'il en est ainsi pour les premières paires rachidiennes des raies.

» De tous ces rapports, de ces tronçons de moelle enveloppés chacun d'un anneau vertébral, et fournissant chacun en rayonnant quatre ordres de racines nerveuses, il arrive à un rapprochement même entre les animaux rayonnés ou zoophytes et tous les autres.

» Quel que puisse être le mérite de ces idées théoriques et de ces hypothèses où l'on remarque l'influence d'une métaphysique qui a eu pendant quelque temps une certaine vogue dans l'étranger, M. Bailly a fait, pour les appuyer, des observations intéressantes et vraies, relatives surtout au cerveau des poissons.

» Il y a bien développé la composition des lobes dits optiques, par le moyen de deux ordres de fibres : l'un interne transverse, qui est proprement la continuation du cordon latéral de la moelle; l'autre externe, qui croise obliquement le premier et se continue avec le nerf optique.

» Il a fait remarquer, et retrouve jusque dans les quadrupèdes, une bande qui marche derrière la conjugaison des nerfs optiques, et sert de commissure aux fibres externes des lobes de même nom, pendant que celle de leurs fibres internes a lieu dans les poissons directement au plafond de leur cavité commune, et ressemble au corps calleux des hémisphères dans les mammifères.

» Il a donné aussi beaucoup de détails sur les variétés des replis qui sont dans l'intérieur de ces lobes optiques, et qu'il nomme corps optiques. Un cordon qui contourne les jambes du cerveau dans les ruminans, en avant de l'oculo-moteur; la commissure antérieure du cerveau qu'il trouve double dans plusieurs animaux; la distinction des ganglions ou lobes olfactifs, la manière dont ils se confondent avec le cerveau ou dont ils s'en dégagent; les variations dans le volume et les formes du cervelet, celles des lobes latéraux du quatrième ventricule dans les poissons, qu'il croit les analogues des rubans gris que l'homme et les mammifères ont au même endroit; les origines profondes des nerfs trijumeaux, ont particulièrement attiré son attention.

» Il se trouve quelquefois en opposition sur les faits de détail, et avec M. Desmoulins, et avec M. Serre. Ainsi il n'admet pas, comme ce dernier, l'existence de la glande pinéale dans tous les vertébrés. Il est fort éloigné aussi de croire, comme M. Desmoulins, que le cerveau ou le cervelet puissent manquer dans quelques-uns de ces animaux; et il explique les apparences qui ont donné lieu à ces suppositions, soit par une confusion du ganglion olfactif avec la masse du cerveau, soit par une diminution extrême du volume du cervelet.

» Il n'est pas favorable non plus à la séparation trop absolue des fonctions, telle que l'entend M. Flourens. La petitesse excessive du cervelet, dans certains animaux qui sautent et nagent très-bien, comme les grenouilles, les couleuvres, lui sert en particulier d'argument pour mettre en doute l'attribution que M. Flourens fait exclusivement à cet organe, d'être le régulateur des mouvemens de locomotion.

» Il montre qu'il s'en faut de beaucoup que les lobes optiques soient, pour la grandeur, en proportion avec les nerfs du même nom. La taupe, entre autres, où ce nerf est presque atrophié, à ses tubercules quadrijumeaux aussi grands qu'aucun quadrupède, ce qui lui prouve qu'ils ne sont pas consacrés à la vision

seulement, et lui paraît confirmer son système de l'uniformité des fonctions de tous les lobes.

» Ce n'est pas dans une analyse comme celle-ci qu'il est possible de discuter ces opinions diverses, ni d'apprécier la multitude des observations dont se composent des recherches aussi laborieuses; mais il nous a paru convenable d'en donner un exposé assez étendu pour attirer sur elles l'attention des anatomistes. Elles rentrent dans le cercle des travaux de l'Académie, non-seulement parce qu'elles ont été soumises à son examen, mais aussi parce qu'elles ont été en quelque sorte provoquées par le prix qu'elle proposa pour 1821, et qui fut remporté par M. Serre.

» A cette même époque, M. Tiedeman, aujourd'hui l'un des correspondans de l'Académie, avait aussi commencé une suite de recherches, dont il a publié un fragment sous le titre d'*Icones cerebri simiarum et quorundam animalium rariorum*; recueil où plusieurs cerveaux sont représentés avec exactitude et offrent des détails précieux. » (*Analyse des trav. de l'Acad. des Sci.*, 1823.)

204. MÉMOIRE SUR LA MOELLE ÉPINIÈRE, par le professeur
ROLANDO.

« Tout nouvellement, M. Rolando de Turin vient d'envoyer un mémoire sur la moelle de l'épine, dans lequel il n'admet que quatre sillons : l'antérieur qui est bien connu, et où pénètre le repli de la moelle épinière; un postérieur bien moins profond, et les deux latéraux postérieurs. Les latéraux antérieurs, selon lui, ne sont que des apparences produites par les racines des nerfs. Elle n'a donc que quatre cordons, si ce n'est dans le haut, où les pyramides postérieures en donnent deux de plus, mais qui ne règnent que dans la région cervicale, et qui disparaissent même dans les quadrupèdes.

» M. Rolando a examiné et décrit avec soin les figures que prend, en différens points, la coupe de la matière cendrée qui remplit l'axe de la moelle épinière. Au-dessous des pyramides antérieures elle représente un fer à cheval; aux endroits d'où sortent les nerfs des extrémités, deux demi-lunes adossées; dans la région dorsale, une espèce de croix. Il a trouvé les cornes postérieures de cette matière grise plus molles, plus rouges que le reste de sa coupe, et il admet, en conséquence, deux sortes de matière grise, comme il les a déjà fait connaître dans le cer- »

let. Mais ce qu'il a exposé avec le plus de détail, c'est que ce tube de matière médullaire qui enveloppe l'axe de matière cendrée, est formé d'une lame médullaire repliée longitudinalement un grand nombre de fois, et que des lames de la pie-mère pénètrent dans ses plis extérieurs, ce qui donne à sa coupe l'apparence des fibres rayonnantes. Ce sont ces plis longitudinaux qui ont donné lieu, dit-il, à établir divers sillons. Il y en a à peu près cinquante dans les portions cervicale et lombaire de la moelle du bœuf et aux cordons antérieurs seulement.

» La pulpe médullaire qui forme cette membrane plissée se résout elle-même en fibres très-déliées et à peu près parallèles; les racines antérieures des nerfs, plus nombreuses, comme on sait, que les postérieures, ne tiennent pas de la même manière à la moelle: elles y sont éparpillées, et leurs bulbes n'entrent pas si avant. M. Rolando croit que les filets qui forment ces racines se continuent avec les fibres médullaires de l'enveloppe de la moelle, et qu'ils ne tirent pas, comme l'avaient cru MM. Gall et Spurzheim, leur origine de la substance cendrée; ce qui, ajoute-t-il, est encore rendu improbable par l'observation de M. Tiedeman, que dans le fœtus on voit déjà ces filets, bien que la substance cendrée ne soit encore remplie que par un liquide transparent.

» Au reste, continue M. Cuvier, il y a, dans toutes ces discussions, beaucoup de difficultés qui naissent de l'abus des expressions figurées. Ainsi, lorsqu'on a dit que les fibres médullaires naissent de la substance cendrée, que le cerveau est une production, une efflorescence de la moelle, ou la moelle une continuation du cerveau, on s'est exposé à être facilement réfuté par ceux qui prennent ces termes au pied de la lettre. Je devrais dire même qu'en les prenant ainsi on s'est donné pour les réfuter une peine très-inutile. Les auteurs ne voulaient exprimer que des rapports de liaison, de connexion, et non pas d'extraction; ainsi, quand on dit que les artères naissent ou sortent du cœur, on ne prétend pas que primitivement elles aient été dans le cœur, qu'il les ait émises, etc.

» Une remarque semblable doit se faire sur des expressions figurées qui donnent lieu à des disputes encore plus échauffées et non moins vaines; ce sont celles qui se rapportent à certaines fonctions des organes: lorsqu'on dit, par exemple, que c'est le cerveau ou telle autre partie du système qui sent, qui perçoit,

qui veut, qui met en mouvement. Aucun de ceux qui parlent ainsi ne peut, à moins d'être absurde, entendre que ce soit telle ou telle partie qui éprouve la perception, qui exerce la volonté; c'est seulement une manière elliptique de dire qu'elle est, pour l'animal, l'instrument, la voie nécessaire de ces modifications ou de ces actes.

» On pourrait faire une troisième remarque sur la facilité avec laquelle, lorsqu'une partie quelconque se montre à l'œil avant une autre dans l'embryon, on se détermine à dire qu'elle se forme avant elle, et à déduire de là des conclusions qui semblent supposer qu'elle n'y est qu'au moment où l'on commence à l'apercevoir ou à lui trouver quelque consistance. Ce n'est que lorsqu'on aura débarrassé son langage et ses raisonnemens de ces trois sources d'erreurs, que l'on pourra tirer des faits quelques résultats clairs, et qui puissent n'être pas la source de nouvelles disputes.

» Il est d'autant plus important d'éviter tout ce qui pourrait entraver ces recherches, que le cerveau est, anatomiquement parlant, celui de tous les organes dont la structure est le plus difficile à dévoiler; comme il est, physiologiquement, celui dont les fonctions merveilleuses échappent le plus à toute explication, et que l'on ne peut, par conséquent, trop entourager les efforts qui tendent à avancer, ne fût-ce que sur quelques point limité, la connaissance de ce mystérieux appareil. (*Analyse des trav. de l'Acad. des Sci. en 1823.*)

205. ANALYSE DES TRAVAUX COMMUNIQUÉS EN 1823 à l'Académie des sciences; par M. GEOFFROY-SAINT-HILAIRE, membre de l'Académie.)

« M. Geoffroy-Saint-Hilaire continue toujours avec la même ardeur ses recherches sur l'unité de composition dans les animaux. Il les a portées principalement cette année sur les organes de la génération des oiseaux, qu'il a comparés à ceux des mammifères.

» Déjà dans notre analyse de l'année précédente nous avons fait connaître sa manière de voir à cet égard.

» Après avoir rappelé qu'il y a dans les oiseaux, outre l'oviductus ordinaire et connu qui s'insère du côté gauche du cloaque, un petit canal aveugle, découvert par M. Emmert, inséré du côté droit, et que l'on peut regarder comme un second oviductus atrophié et oblitéré, nous avons dit que M. Geoffroy voit

dans la partie supérieure et vasculaire de l'oviductus, l'analogue de la trompe de Fallope; dans la partie moyenne à parois plus épaisses où l'œuf séjourne et prend sa coquille, l'analogue de la corne de la matrice; et dans le reste de sa longueur, l'analogue du vagin.

» L'auteur a retrouvé les mêmes divisions dans certains oviductus droits, plus développés qu'à l'ordinaire; car cet oviductus droit, ce vestige d'oviductus, ne consiste communément que dans une petite vessie: mais il est sujet à beaucoup de variétés, et M. Geoffroy en a vu qui allaient au huitième, au quart, et même une fois à la moitié de la longueur de l'autre. Lorsqu'il est le plus volumineux, il manque encore d'issue à ses deux extrémités, et le pédicule qui l'attache au cloaque n'est qu'un ligament tendineux. L'oviductus gauche ou ordinaire, observé dans de très-jeunes oiseaux, s'étend en droite ligne, et M. Geoffroy est porté à penser qu'il est primitivement fermé et ne s'ouvre, à ses extrémités, que par l'action du liquide qui se développe dans son intérieur.

» L'auteur a donné, dans un mémoire particulier, la description des organes sexuels de l'autruche et du casoar, où la grandeur des parties lui a procuré plus de facilité pour saisir leurs rapports et reconnaître leurs analogies. Il y a surtout rendu sensible par des figures comparatives et très-exactes la ressemblance singulière des organes dans l'autruche mâle et dans l'autruche femelle, qui ne diffèrent, vers l'extérieur, que par les grandeurs relatives et inverses du pénis et du clitoris, et de l'orifice qui est à leur racine.

» Ce que dans l'autruche on appelle la vessie urinaire, est un sac assez grand, dans le fond duquel se termine le rectum, et qui est séparé de la cavité plus extérieure qui s'ouvre au dehors, et que M. Geoffroy nomme uréthro-sexuelle; par un bourrelet ou rétrécissement, où se voient les quatre mamelons répondans aux deux urètères et aux deux oviductus. Les premiers se dirigent un peu plus en dedans, en sorte que l'urine qui coule des reins s'accumule naturellement dans ce grand sac jusqu'au moment de l'émission. La seule différence du mamelon qui répond à l'ovaire oblitéré, c'est qu'il n'est point percé. Le rectum fait une saillie dans le fond de cette poche urinaire; et un rétrécissement plus intérieur fait même de cette saillie une poche particulière que M. Geoffroy nomme *vestibule rectal*; attribuant à ces deux issues les noms d'*anus intérieur* et *extérieur*. C'est ce dernier

qui, s'avancant au travers des deux autres dilatations, je veux dire de la vessie urinaire et de la poche uréthro-sexuelle, se montre au dehors quand l'autruche veut rejeter ses excréments.

» Dans le casoar il n'y a point d'étranglement intérieur au rectum; et la vessie et la poche uréthro-sexuelle, faute de bourrelet qui les sépare, ne forment qu'une seule cavité. Dans d'autres oiseaux, tels que le canard et la poule, c'est le vestibule rectal qui se confond en une seule poche avec la vessie.

» M. Geoffroy compare ce vestibule rectal à la poche glanduleuse dans laquelle s'ouvre le rectum de l'ichneumon, et il retrouve aussi ce double sphincter dans les marsupiaux et les monotrèmes.

» Il explique en détail le mécanisme des différentes excrétions, et comment dans l'autruche et le casoar la verge, ou plutôt le gland, car il croit qu'elle se réduit à cette partie, se déploie au dehors pour leur donner issue.

» La cavité où elle se retire et dont elle sort, dans certaines espèces, par une sorte de déroulement, est l'analogie de la bourse du prépuce; une poche particulière qui y aboutit, nommée d'après son inventeur la bourse de Fabricius, et que M. Geoffroy appelait encore assez récemment du nom indéterminé de bourse accessoire, lui paraît aujourd'hui le réservoir, le canal déférent des glandes de Cooper qu'il a trouvées tantôt réunies, tantôt séparées, sur la partie dorsale de la poche du prépuce. Dans l'autruche et dans d'autres oiseaux où le gland se développe beaucoup, cette bourse, acquérant plus d'ampleur et son col devenant plus large, se confond avec la bourse du prépuce.

» On voit que, d'après ce système de rapprochement, la principale différence qui resterait entre les oiseaux et les mammifères serait que dans les premiers le rectum ou le vestibule rectal s'ouvrirait dans la vessie, et que dans les seconds il s'ouvrirait immédiatement au dehors.

» M. Geoffroy a dû rechercher aussi les analogies du bassin, qui tient de si près aux organes de la génération.

» Selon lui, on s'est fort mépris à cet égard. L'os que, dans les oiseaux, on nommait seulement os des îles, et qui s'étend le long de l'épine en avant et en arrière de la fosse cotyloïde, est composé de l'os des îles et de l'ischion; celui qui lui est parallèle, mais en arrière seulement de la fosse cotyloïde et qu'on avait pris pour l'ischion, est le pubis; et l'os grêle qui fait le bord du

bassin postérieur, et qu'on nommait le pubis, M. Geoffroy en fait, avec M. Serre, l'analogue de l'os si remarquable dans les mammifères à bourse, et que les anatomistes avaient désigné sous le nom de marsupial. Nous avons dit, dans le temps, que M. Serre a cru retrouver aussi l'analogue de cet os marsupial, dans une petite partie qui s'observe à un certain âge, encastree dans la cavité cotyloïde de plusieurs quadrupèdes d'autres familles. Cette pièce se voit, en effet, dans le rhinocéros, dans l'hyène, et peut-être dans plusieurs autres genres. Comme elle manque dans le chien, dans l'ours, qui ont l'intérieur de la verge soutenu par un os, M. Geoffroy a pensé que ce sont les os marsupiaux qui se réunissent pour former cet os de la verge; mais on ne l'observe pas non plus dans bien des animaux qui n'ont pas d'os de verge.

» M. Geoffroy applique ensuite sa théorie aux mammifères à bourse, ou didelphes, dont il s'était déjà occupé plusieurs fois, notamment en 1819, ainsi que nous l'avons dit dans notre analyse de cette année-là.

» Les tubes en forme d'anse sur les côtés, de la matrice, qui sont particuliers à ces animaux, lui paraissent deux vagins; et il croit que ce que les autres anatomistes nomment vagin répond à la bourse uréthro-sexuelle des oiseaux. La partie recourbée par laquelle ces anses s'unissent dans le haut, et qui est divisée, tant que l'animal n'a pas conçu, par une cloison verticale, représente alors deux utérus, qui se continuent chacun avec la corne, et la trompe de Fallope correspondante.

» L'auteur se représente donc cet appareil comme double dans sa totalité, ainsi que celui des oiseaux; comme dépourvu de même de col, et d'autres moyens de retenir l'ovule; c'est ce qui fait que celui-ci est expulsé avant son incubation, avant qu'un embryon s'y soit montré. M. Geoffroy explique la faiblesse et le peu de durée de l'action de ces utérus par la petitesse des branches artérielles qu'ils reçoivent, et c'est par la circonstance opposée qu'il rend compte du développement et de l'activité des mamelles et de la bourse qui les enveloppe, et dans laquelle il voit un grand développement du mont de Vénus. Les détails angiologiques où il entre à ce sujet sont des faits positifs et très-intéressans, mais il serait impossible de les faire entendre dans un résumé aussi court que le nôtre. Daboville, Roume et Barton ayant vu que la première forme sous laquelle les produits de la

génération se montrent adhérens aux mamelles est celle de globules, souvent transparens ou gélatineux, M. Geoffroy suppose que ces produits sortent de l'utérus à l'état d'ovule, mais d'ovule qui a éprouvé un commencement de développement, ce degré auquel ceux des mammifères ordinaires s'implanteraient dans la matrice par leur placenta. Il paraît même disposé à croire qu'il s'établit une liaison vasculaire de la tétine de la mère avec leur appareil digestif qui tient lieu, pendant un temps, du système ombilical; et néanmoins il vient tout récemment d'annoncer qu'il a observé dans quelques fœtus des marques d'une cicatrice ombilicale ou peut-être des vestiges d'un placenta qui n'aurait pas pris son développement ordinaire.

» Dans une autre série d'observations, M. Geoffroy a trouvé sur un fœtus de vache, vers le commencement de la gestation, les apophyses épineuses de vertèbres dorsales contenant plus de noyaux osseux que l'on en avait observé jusqu'ici : ce qui lui a paru une confirmation de l'analogie de ces apophyses avec les rayons des nageoires dorsales des poissons, analogie qu'il avait mise en avant à l'occasion de ce bœuf des Indes que l'on assure porter des épines sur le dos. Plusieurs de ces apophyses ont en effet, dans leur cartilage, deux et même trois pièces osseuses distinctes, placées verticalement une derrière et deux devant, et ces deux-ci l'une au-dessus ou à côté de l'autre. Avec le temps tous ces noyaux se soudent en une apophyse unique.

» M. Geoffroy ayant vu aussi, comme on le savait par les observations de Fougereux faites en 1772, que le canon ou l'os principal du métacarpe et du métatarse des ruminans se divise dans le fœtus en deux os distincts, et prenant en considération les os grêles et les phalanges plus ou moins complètes qui représentent dans les pieds de ces animaux les métacarpiens et les métatarsiens, ainsi que les doigts latéraux, et qui ont aussi été décrits plus ou moins complètement par divers auteurs, critique l'usage que font les naturalistes des termes d'ergots et de stylets pour désigner ces pièces osseuses, et de celui de bisulque pour distinguer la classe entière : et en effet, un cochon n'est pas plus quadrisulque qu'un fœtus de ruminant. Il pense même que c'est à tort qu'on a dit que l'anoplotherium est le seul bisulque qui ait, au lieu de canon, un os double au métacarpe et au métatarse. Celui qui a caractérisé ainsi cet animal aurait pu, il est vrai, s'exprimer plus rigoureusement en disant que c'est le seul qui con-

serve avec l'âge ces deux os séparés, s'il avait pu croire ne pas être entendu de tout le monde.

» Enfin, le savant naturaliste dont nous analysons les travaux a tiré, de la configuration des os de la tête du bœuf à bosse ou zébu, des conjectures sur une différence spécifique de cet animal et du bœuf domestique ordinaire. » (*Analyse des trav. de l'Acad. des Sci. en 1823.*)

206. PRODRONUS NEUROLOGIÆ PARTIUM GENITALIUM MASCOLINARUM. Traité préliminaire d'un autre ouvrage plus complet, sur les nerfs des parties génitales de l'homme, par Seb. GORTZ, in-4. Erlange; 1823.

207. SUR UN VICE D'ORGANISATION DE L'OREILLE EXTERNE, par M. BERNARD, interne à l'hôpital des enfans. (*Journ. de Physiol. Expér.*, mai 1824, p. 167.)

Alexandre Trippet, âgé de 8 ans, entra à l'hôpital des enfans dans le courant du mois de septembre 1822, pour y être traité d'une affection gastrique légère. Peu de jours après son entrée dans l'hôpital, nous aperçûmes derrière le pavillon des deux oreilles, au-devant des apophyses mastoïdes, une cavité profonde, infundibuliforme, dont le fond se dirigeait du dedans en avant, et par laquelle ce malade entendait, soit que l'on fermât ou non l'ouverture naturelle; un stylet introduit dans cette cavité accidentelle pénétrait à la profondeur de plusieurs lignes.

Le pavillon de l'oreille n'avait éprouvé aucune altération, seulement l'ouverture du conduit auditif externe était déjetée en avant et plus étroite qu'à l'ordinaire. Ce conduit était libre, mais il était impossible d'en apercevoir le fond. L'ouïe était dure, et le malade ne répondait que par monosyllabes.

L'enfant était sur le point de sortir lorsqu'il fut atteint d'une angine cancéreuse qui l'enleva en peu de jours. Ayant examiné avec soin les deux oreilles, voici ce que nous avons trouvé : l'ouverture accidentelle, cachée entièrement par le pavillon de l'oreille, était évasée et aboutissait dans le fond du conduit auditif externe, dont le cartilage était interrompu dans cet endroit comme nous le dirons plus bas.

Il n'existait ni membrane du tympan, ni osselets de l'oreille; une membrane muqueuse très-mince tapissait la caisse et les deux conduits, et se confondait antérieurement avec la peau; la longueur du conduit accidentel était d'environ 4 à 5 lignes; celui du côté

droit était bouché par des croûtes épaisses que l'on n'avait pas pu extraire pendant la vie. Le conduit auditif externe, légèrement rétréci, avait de 5 à 6 lignes de longueur; il était recourbé en avant; la partie postérieure de son cartilage, interrompue par l'orifice interne du conduit accidentel, s'attachait d'une part à la base de l'apophyse zygomatique, et de l'autre au sommet de l'éminence mastoïdienne. Cette éminence était excavée à sa base pour former la paroi postérieure du conduit accidentel; les cellules mastoïdiennes n'étaient recouvertes que par une lame très-mince de substance compacte.

On remarquait au fond du conduit auditif externe la paroi interne de la caisse et les ouvertures communiquant dans ce labyrinthe.

Dans plusieurs points de son étendue, le temporal était d'une minceur extrême; le rocher, du reste, ne paraissait nullement altéré.

208. CAS D'IMPERFORATION DE L'ANUS avec manque total du rectum, compliqué de la présence d'un meliceris; par R. MARINO, médecin à Otessa, royaume de Naples. (*Osserv. Medic.*, 1^{er} juin 1824.)

L'auteur fut appelé pour voir un enfant âgé de trois jours; il le trouva sans anus; au lieu de cette ouverture était une tumeur molle avec fluctuation et de la grosseur d'une noix. Il y fit une incision cruciale; il en sortit une matière appartenant à une tumeur enkystée; il procéda à l'extraction du kyste; il enfonça ensuite un trois-quarts pour arriver dans le rectum, il reconnut qu'il y était arrivé à la sortie du gaz et du méconium. Cependant l'enfant mourut 15 jours après sa naissance. A l'ouverture, il vit que l'S iliaque descendait dans le bassin, et que cet intestin se terminait par un cul-de-sac dilaté, de la partie antérieure duquel pendait un prolongement semblable à l'appendice vermiforme du cœcum et du diamètre d'une plume à écrire; il était vide et fermé à ses deux extrémités.

Le trois-quarts avait intéressé le cul-de-sac de l'S iliaque.

E. M. BAILLY.

serve avec l'âge ces deux os séparés, s'il avait pu être entendu de tout le monde.

» Enfin, le savant naturaliste dont nous analysons le travail, tiré, de la configuration des os de la tête du zébu, des conjectures sur une différence spécifique du zébu et du bœuf domestique ordinaire. »
l'Acad. des Sci. en 1823.)

206. PROBOMUS NEUROLOGIE PARTIUM
 RUM. Traité préliminaire d'un autre
 les nerfs des parties génitales de
 in-4. Erlangæ; 1823.

207. SUR UN VICE D'ORGANISATION
 M. BERNARD, interne à l'hôpital
iol. Expér., mai 1824, p.

Alexandre Trippet, âgé de 25 ans, dans le courant du mois d'août, d'une affection gastrique dans l'hôpital, nous a présentés, au-devant duquel, infundibuliforme, avant, et par la suite, ou non l'ouverture, vité accidentelle.

Le pavillon, quelques mollusques gastéropodes, lement l'organisation du tissu musculaire consiste essentiellement dans le plissement, c'est-à-dire dans l'établissement de et le dirigées en sens alternativement inverses, d'où résulte J'arrondissement de ce tissu. Il a vu également que les alcalis ont la propriété de faire cesser ce plissement, comme les acides ont celle de le provoquer. Ces observations, qui sont, à plusieurs égards, le complément de celles de MM. Prévost et Dumas sur le même sujet, paraissent à l'auteur ne devoir laisser aucun doute sur le mécanisme de la contraction musculaire. Elles lui semblent en même temps offrir une preuve convaincante de l'identité de l'irritabilité animale et de l'irritabilité végétale, l'une et l'autre consistant également dans l'établissement d'un état de courbure élastique ou dans une incurvation que certains solides organiques sont susceptibles de prendre et de conserver pendant un espace de temps plus ou moins court,

Les mêmes solides reprennent leur état antécédent ou de relâchement. C'est ce qui constitue l'inertie que M. Dutrochet a observée dans le règne végétal, le règne animal. » (*Anal. des travaux de physiologie physique*; par M. le baron Cuvier.

M. FLOURENS sur le système nerveux.

« Ici quelques détails sur une partie dont nous n'avions pas parlé; il s'agit sur la respiration et la circulation. M. Cuvier qui a rapport à ces fonctions nécessaires à la vie, tels que la respiration et la circulation, n'exigent pas l'intervention de la moelle épinière, quoiqu'on l'ait privé de sa moelle épinière. Une poule, après avoir été soumise à ces mutilations, continue à vivre. La respiration cesse par la destruction de la moelle allongée; la circulation cesse par la destruction de la moelle épinière. Les nerfs qui fournissent les nerfs des muscles du diaphragme. Dans les reptiles sans côtes comme les grenouilles et les salamandres qui respirent en absorbant l'air, on ne l'arrête qu'en détruisant les parties qui donnent les nerfs de la gorge et de la langue. Mais une simple section de la moelle épinière n'empêche pas les parties qui reçoivent leurs nerfs au-dessous de la section, de reprendre leur action quand elles éprouvent une irritation extérieure. La section de la moelle allongée ne fait donc que détruire le principe intérieur nécessaire à l'excitation générale, et à la coordination régulière des mouvemens qui concourent à la respiration. »

« Quant à la circulation, M. Flourens assure avoir constaté sur plusieurs animaux qu'elle survit à la destruction de tout l'encéphale et de toute la moelle épinière. Lorsque la respiration a cessé par la destruction des troncs nerveux, le sang passe noir, mais la circulation n'en est pas arrêtée pour cela; et lorsqu'elle commence à s'éteindre, on peut la faire revivre en insufflant les poumons. Toutefois, à mesure que l'on détruit le système nerveux, la circulation s'affaiblit et se concentre; celle des vaisseaux capillaires de la peau surtout, plus éloignée du centre d'impul-

PHYSIOLOGIE.

209. RECHERCHES SUR LA STRUCTURE INTERNE DES ORGANES DES ANIMAUX, et sur le mécanisme de la contraction musculaire; par DUTROCHET.

« Pensant que la physiologie animale et la physiologie végétale ne forment qu'une seule et même science, M. Dutrochet a joint à ses observations sur les végétaux des recherches sur la structure intime des organes des animaux, et sur le mécanisme de la contraction musculaire. En examinant au microscope le cerveau des mollusques gastéropodes, il a vu que cet organe est composé de cellules sphériques agglomérées, sur les parois desquelles on aperçoit une grande quantité de corpuscules globuleux. Cette organisation lui a paru tout-à-fait semblable à celle que présente le tissu cellulaire médullaire des végétaux. Ses observations sur les organes musculaires ont confirmé ce que plusieurs observateurs avaient déjà annoncé, savoir, que la fibre musculaire élémentaire est formée par une réunion de corpuscules globuleux placés à la file. Il a vu de plus que, dans le cœur des mollusques gastéropodes, cette aggrégation de corpuscules musculaires est confuse, et ne présente point la disposition ordinaire en séries longitudinales. Ayant sollicité, au moyen d'un acide, la contraction de fragmens du cœur de la grenouille et de fragmens du cœur de quelques mollusques gastéropodes, il a vu que la contraction du tissu musculaire consiste essentiellement dans un plissement, c'est-à-dire dans l'établissement de courbures dirigées en sens alternativement inverses, d'où résulte le raccourcissement de ce tissu. Il a vu également que les alcalis ont la propriété de faire cesser ce plissement, comme les acides ont celle de le provoquer. Ces observations, qui sont, à plusieurs égards, le complément de celles de MM. Prévost et Dumas sur le même sujet, paraissent à l'auteur ne devoir laisser aucun doute sur le mécanisme de la contraction musculaire. Elles lui semblent en même temps offrir une preuve convaincante de l'identité de l'irritabilité animale et de l'irritabilité végétale, l'une et l'autre consistant également dans l'établissement d'un état de courbure élastique ou dans une *incurvation* que certains solides organiques sont susceptibles de prendre et de conserver pendant un espace de temps plus ou moins court,

après lequel ces mêmes solides reprennent leur état antécédent de redressement ou de *relâchement*. C'est ce qui constitue l'*incurvation oscillatoire* que M. Dutrochet a observée dans le règne végétal comme dans le règne animal. » (*Anal. des travaux de l'Acad. des Sc., partie physique ; par M. le baron Cuvier. 1823.*)

210. SUITE DES TRAVAUX DE M. FLOURENS SUR le système nerveux.

Nous donnerons seulement ici quelques détails sur une partie des travaux de M. Flourens, dont nous n'avions pas parlé; il s'agit de l'influence de l'encéphale sur la respiration et la circulation. Voici la partie de l'analyse de M. Cuvier qui a rapport à ce sujet. « Les mouvemens continus et nécessaires à la vie, tels que ceux de la respiration et la circulation, n'exigent pas l'intégrité de l'encéphale. L'animal les exécute quoiqu'on l'ait privé de cerveau, de cervelet et de tubercules optiques. Une poule, un pigeon ont survécu deux et trois jours à ces mutilations. Pour altérer ces fonctions, il faut attaquer la moelle allongée; et en l'emportant entièrement, on les fait cesser tout d'un coup. La respiration, en particulier, cesse par la destruction des parties de la moelle épinière qui fournissent les nerfs des muscles intercostaux et du diaphragme. Dans les reptiles sans côtes complètes, tels que les grenouilles et les salamandres qui respirent en avalant l'air, on ne l'arrête qu'en détruisant les parties qui donnent les nerfs de la gorge et de la langue. Mais une simple section de la moelle épinière n'empêche pas les parties qui reçoivent leurs nerfs au-dessous de la section, de reprendre leur action quand elles éprouvent une irritation extérieure. La section de la moelle allongée ne fait donc que détruire le principe intérieur nécessaire à l'excitation générale, et à la coordination régulière des mouvemens qui concourent à la respiration. »

« Quant à la circulation, M. Flourens assure avoir constaté sur plusieurs animaux qu'elle survit à la destruction de tout l'encéphale et de toute la moelle épinière. Lorsque la respiration a cessé par la destruction des troncs nerveux, le sang passe noir, mais la circulation n'en est pas arrêtée pour cela; et lorsqu'elle commence à s'éteindre, on peut la faire revivre en insufflant les poumons. Toutefois, à mesure que l'on détruit le système nerveux, la circulation s'affaiblit et se concentre; celle des vaisseaux capillaires de la peau surtout, plus éloignée du centre d'impul-

sion, s'éteint presque immédiatement dans la partie dont les nerfs sont détruits.»

« A des expériences fondées sur des lésions mécaniques M. Flourens en a fait succéder d'autres qui reposent sur l'action de certaines substances prises à l'intérieur. Chacun sait que l'opium endort, que la belladonne aveugle, que les liqueurs spiritueuses empêchent de se mouvoir régulièrement. Il était intéressant d'observer si ces substances produisent un effet visible sur les parties de l'encéphale affectées à ces diverses fonctions. Effectivement, quand un oiseau meurt pour avoir pris de l'opium, on voit une grande tache d'un rouge foncé sur le devant de son crâne; si c'est pour avoir pris de la belladonne, les taches se montrent sur les côtés; et s'il a péri pour avoir avalé de l'alcool, c'est l'occiput qui est teint de rouge. M. Flourens avait pensé d'abord que c'était des signes d'autant d'inflammations locales : les premières sur le cerveau, les secondes sur les tubercules optiques, les troisièmes sur le cervelet; mais les commissaires de l'Académie, en répétant ses expériences, ont trouvé que ces taches résultaient d'épanchemens sanguins qui se font dans l'épaisseur même du crâne, et qui remplissent les cellules de son diploé, entre ses deux lames. Le fait de la position locale et constante de ces épanchemens n'en est pas moins très-singulier, et les rapports de cette position avec celle des organes dont les fonctions sont altérées, ne laissent pas que d'être encore assez favorables aux conclusions déduites des autres expériences de l'auteur. » (*Anal. des trav. de l'Acad. des Sci.* 1823.)

211. LE NERF OLFACTIF EST-IL L'ORGANE DE L'ODORAT? Expériences sur cette question; par F. MAGENDIE, membre de l'Institut. (*Journal de Physiologie expériment.*, 2^e. n^o., 1824, pag. 169.)

Le nerf olfactif est-il l'organe de l'odorat?

« J'avoue, dit M. Magendie, que le mois dernier encore, si la question m'avait été posée, je n'aurais pas balancé à répondre par l'affirmative, et que je n'aurais osé élever aucun soupçon à cet égard, bien qu'en physiologie et en médecine, il ne soit pas inutile de douter quelque peu des choses les plus certaines; mais ne doute pas qui veut. » Après avoir fait connaître quel doute M. Magendie apportait lui-même en faisant ses expériences, nous allons indiquer le résultat de ses recherches.

Les nerfs olfactifs étant mis à découvert sur un chien : les pressions, les piqûres profondes, les déchirements en divers sens, n'amènèrent aucun signe qui indiquât la sensibilité de ces nerfs.

M. Magendie avait enlevé les hémisphères cérébraux sur un canard qui survécut huit jours, et qui, entre autres singularités, avait conservé l'odorat ; mais il n'avait pas fait une grande attention à ce premier fait. En répétant d'autres expériences sur le système nerveux, il fut conduit à détruire entièrement les nerfs olfactifs, et le lendemain de l'opération, il vit avec étonnement que l'animal était sensible aux odeurs fortes de l'ammoniaque, de l'acide acétique, de l'huile essentielle de lavande, etc. En rapprochant ces deux faits, M. Magendie fut conduit à faire de nouvelles expériences pour confirmer ou infirmer les premiers résultats. Or il est arrivé constamment que lorsqu'on a détruit les nerfs olfactifs l'animal conservait l'odorat ; il s'agissait donc de savoir quel rôle pouvaient jouer les rameaux de la cinquième paire, qui sont chez l'homme : 1°. le filet ethmoïdal du nerf nasal ; 2°. le nasopalatin de Scarpa ; 3°. des filets multipliés qui naissent de la face interne du ganglion sphéno-palatin.

Chez le chien le filet éthmoïdal est beaucoup plus gros que chez l'homme, et il fournit un assez grand nombre de petites divisions à la partie supérieure de la cavité olfactive. Le nerf maxillaire ne forme pas de ganglions sphéno-palatins ; il envoie dans les parties inférieure, latérale et interne du nez une grande quantité de filets d'un volume considérable. L'anatomie ayant donc fait voir à M. Magendie que les rameaux de la 5^e. paire, malgré quelques différences dans leur trajet, se distribuaient chez le chien comme chez l'homme à toute l'étendue de la pituitaire, il pensa à couper les nerfs de la 5^e. paire de manière à ce que l'animal soumis à l'expérience pût survivre.

Cet habile physiologiste a fait faire un petit instrument, au moyen duquel il parvient à couper le tronc de la 5^e. paire dans le crâne, avec une rare précision. Voici ce qui est arrivé : de jeunes chiens, de jeunes chats, des cochons d'Inde, et d'autres animaux, ont eu la 5^e. paire coupée ; dès que la section a été faite des deux côtés, les animaux n'étaient plus sensibles aux odeurs, ou bien ils ne manifestaient que l'action des odeurs sur le larynx. En sorte que l'animal *sent* même sans nerfs olfactifs, et ne sent plus lorsque la 5^e. paire est coupée. Sur des poules, des canards et des pies, on a enlevé les hémisphères cérébraux, et la totalité

des nerfs olfactifs; comme les mammifères, ces animaux ont conservé toute la sensibilité de la pituitaire, et donné des signes évidens de l'action des odeurs fortes sur l'odorat.

Un autre fait, communiqué à M. Magendie par M. Ramond, médecin, inspecteur de la maison royale de Charenton, cité dans ce mémoire, prouve que l'intégrité des hémisphères cérébraux et des nerfs olfactifs ne sont pas indispensables chez l'homme à l'exercice de l'odorat. M. Magendie continue ses recherches sur ce sujet. Voici la phrase par laquelle il termine son travail : « S'il » se confirme que l'odorat appartient à la 5^e. paire, il restera à » rechercher quels peuvent être les usages des nerfs et des tubes » olfactifs. Rien jusqu'ici ne saurait mettre sur la voie. Ce serait » dans ce cas des parties à ajouter à toutes celles qui, dans le sys- » tème nerveux, ont des fonctions entièrement ignorées. » D. F.

212. MÉMOIRE SUR L'USAGE DES COULEURS DE LA CHOROÏDE DANS L'OEIL DES ANIMAUX VERTÉBRÉS, lu à la 1^{re}. classe de l'Institut les 19 et 26 janvier 1824, par A. DESMOULINS, D. M. (*Journ. de Physiol. exp.*, janv. 1824.)

L'auteur rappelle d'abord qu'en anatomie on n'attribuait aux couleurs réfléchissantes qu'un segment plus ou moins petit de l'hémisphère de l'œil, et que l'insertion du nerf optique ne se serait point trouvée dans ce segment; qu'en physique on croyait que l'intérieur de l'œil devait être noirci à l'instar des tuyaux de nos lunettes, pour éviter la confusion qui serait résultée des réflexions multipliées des rayons; que les conditions de cette obscurité sont invariables dans l'homme et les animaux; que ces conditions sont indispensables à la perfection de la vue; qu'en outre, attendu ces conditions, les animaux qui voient dans l'obscurité ne devraient cette faculté qu'à des rayons qui ne nous affecteraient pas, quoique pourtant les yeux de ces mêmes animaux soient organisés pour être affectés par les mêmes rayons que nous.

Dans les chats, dans plusieurs espèces du genre Dauphin, dans la baleine, dans les phoques, chez les mammifères, dans l'esturgeon, les squales glauques, roussette et galéas, chez les poissons, toute la concavité de la choroïde est uniformément d'un blanc nacré à reflets métalliques, dont le pouvoir réfléchissant n'est pas moindre dans les chats et l'esturgeon que celui de l'argent poli. L'autruche seul, chez les oiseaux, offre un pareil miroir;

en outre, dans l'esturgeon, la face postérieure de l'iris est également réfléchissante.

Dans les raies, un segment inférieur moindre que le quart de l'hémisphère est seul noir, tout le reste est d'un éclat de nacre.

Dans le cheval, le bœuf, le cerf, le chevreuil, etc., les $\frac{2}{3}$ supérieurs environ de la choroïde, jamais moins que la moitié, sont, suivant les espèces, ou d'un beau vert doré très-clair, ou d'un bleu céleste tendre, surtout vers le centre.

Dans le chien braque, le levrier, le barbet et les chiens de rues, etc., etc., la couleur est d'un blanc glacé de bleu, beaucoup plus pure, plus éclatante et plus étendue dans les 2 premiers.

Chez ces derniers animaux, les couleurs étalantes s'étendent constamment davantage sur le segment supérieur que sur le segment inférieur, et l'espace qu'elles occupent ayant toujours au moins le quart de l'étendue totale, répond constamment par son centre au segment polaire du globe de l'œil, quel que soit d'ailleurs, par rapport au pôle, l'insertion du nerf optique. La surface réfléchissante répond donc constamment à l'axe de vision.

Dans la torpille et la lamproie, parmi les poissons cartilagineux, et dans plus de 80 espèces de poissons osseux; dans la tortue terrestre d'Europe et dans la grande tortue de l'Inde; dans beaucoup de reptiles batraciens et ophidiens, et dans tous les oiseaux (excepté l'autruche), M. Desmoulins a trouvé la choroïde d'un noir ou d'un brun plus ou moins foncé.

Comme il n'y a aucune coïncidence constante entre l'une quelconque de ces couleurs, et aucun des six élémens de la structure de l'œil déjà déterminés par l'auteur, il conclut que la couleur de la choroïde est un 7^e. élément.

Enfin, la couleur réfléchissante permanente dans les yeux des animaux précités se produit progressivement chez l'homme; et c'est vers la fin de la vie que cette couleur y parvient à son maximum d'éclat et partant de pouvoir réfléchissant.

Il fixe ensuite, chez les mammifères, la relation qui existe entre les couleurs réfléchissantes et les rétrécissemens linéaires de la pupille. Chez les chats, les renards, les chevaux, les bœufs, les sarigues, etc., ces rétrécissemens linéaires, soit verticaux soit horizontaux, coïncident, et pour l'existence et pour le degré, avec les miroirs réflecteurs.

Dans les raies la pupille est aussi rétrécie, mais par un autre mécanisme d'ailleurs bien connu depuis long-temps. M. Des-

moulins fait néanmoins observer qu'il résulte de ce mécanisme que tous les rayons qui viennent de dessus l'horizon, et le plus grand nombre de rayons parallèles à ce plan, ne peuvent entrer dans l'œil, où ne pénètrent que les moins obliques des rayons qui viennent de dessous l'horizon. Enfin, dans toutes les races à pupille pourvue de palmette (la torpille n'en a pas, et en outre son œil est sphérique), tout le segment supérieur de l'œil est tout-à-fait plat; et c'est sur cette surface plane que tombent les rayons venus de dessous l'horizon par l'échancrure de la pupille.

Chez les seuls squales, parmi les animaux où beaucoup plus que la moitié de la choroïde est réfléchissante, la pupille est circulaire.

Dans la partie physiologique du mémoire, M. Desmoulins a fait d'abord observer qu'avec les préventions données sur l'œil de l'homme et des animaux par les règles de la construction des instrumens d'optique, on était forcé d'admettre que tous ces animaux, dont l'œil n'était pas enduit de noir intérieurement, voyaient mal et d'autant plus mal que l'intérieur de leur œil était moins obscur.

Il relève ensuite une erreur où l'on est tombé par confusion d'idées et de choses. Il fait voir que tous les animaux nocturnes, c'est-à-dire actifs pendant la nuit ou dans l'obscurité, ne sont pas nyctalopes, puisque, par exemple, le rudiment de l'œil de la taupe n'a pas même de nerf optique, ni aucun autre nerf qui le remplace, comme on l'a prétendu; et, par la corrélation constante du trou optique avec le nerf de ce nom, il s'est assuré que la chrysochlore, le campagnol zocer et le rat-taupe sont dans le même cas que la taupe, puisque le sphénoïde antérieur de tous ces animaux manque de trou optique, est absolument imperforé; enfin presque toutes les chauves-souris ont l'œil rudimentaire, et Spallanzani s'est d'ailleurs assuré qu'avec les yeux crevés elles se dirigent tout aussi bien qu'auparavant. Il est même porté à croire que plusieurs oiseaux de nuit, et entre autres l'effraie, sont dans le même cas; or les oiseaux de nuit et les hérissons ont la choroïde noire, et les chats, les meilleurs nyctalopes que l'on connaisse, ont la plus réfléchissante des choroïdes.

Or toutes les observations faites à la chasse, dans les cirques, etc., sur les cerfs, le daim, le chevreuil, les chevaux, montrent que, soit de nuit, soit de jour, ces animaux, sans jamais

manquer ni le point, ni la mesure, ni la direction de leur élan, franchissent au moment même et sans les avoir d'abord reconnus toute sorte d'obstacles. On a vu plus haut quel était le degré et l'étendue des couleurs réfléchissantes chez ces animaux. L'effet de ces couleurs n'est donc pas de troubler leur vue; l'excellence de la vue diurne et nocturne de ces animaux tient donc justement à ces couleurs, qui forment la seule différence de leur œil avec le nôtre.

Chez ces animaux comme chez les chats, pendant le jour et pendant la nuit, la contraction linéaire de leur pupille mesure l'introduction dans l'œil de faisceaux de rayons justement réciproques à l'intensité lumineuse du milieu où ils se trouvent, et proportionnels aux pouvoirs réfléchissans de leur choroïde.

Il en est de même des cétacés et autres mammifères au sein de l'Océan. Le capitaine Scoresby a constaté que les baleines voient dans l'eau à de très-grandes distances, et qu'elles entendent très-mal; qu'on les approche bien plus aisément dans l'eau verte que dans l'eau limpide. Or il n'y a pas de raison pour qu'elles entendent mieux dans l'une que dans l'autre : la vue est donc leur guide principal.

De la supériorité d'un œil pourvu d'un miroir sur un œil d'ailleurs semblable, mais qui en est dépourvu, M. Desmoulin conclut que cette différence tient uniquement au mécanisme même de la réflexion, qui fait repasser le rayon ou l'image par la rétine qui en a déjà été traversée. Il y a donc, dans le cas de réflexion, quatre contacts avec les surfaces de la rétine, au lieu de deux qui ont lieu seulement dans le cas d'extinction de l'image ou du rayon derrière la rétine.

Le phénomène est donc le même que dans le cas des rétines plissées, le mécanisme seulement est différent, car pour les rétines plissées il n'y a que transmission directe des rayons et des images. Alors, selon le nombre d'épaisseurs de rétine adossées par les plis, il y a quatre fois autant de contacts qu'il y a de plis, et il peut y en avoir 3 ou quatre adossés.

M. Desmoulin a exposé, dans un mémoire particulier sur les rétines des oiseaux et des poissons (Voy. le to. 1^{er}. de ce *Bulletin*, p. 37), quel était le degré de ce plissement suivant les espèces.

Or on voit que le mécanisme des réflexions donne lieu à des effets visuels plus limités que celui des plissemens. Et en effet,

y a-t-il aucun mammifère dont la vue soit comparable à celle des faucons et des oiseaux de proie?

L'effet des couleurs réfléchissantes dans l'œil des oiseaux où elles sont permanentes ainsi déterminé, il s'ensuit nécessairement la démonstration de leur utilité dans l'œil de l'homme où elles se produisent avec l'âge.

La rétine participe à l'émoussement sénile de tous les organes. L'établissement progressif derrière elle d'une surface réfléchissante, au lieu d'une surface absorbante, est donc un moyen compensateur de cet affaiblissement sénile. D. F.

213. NOTICE SUR UNE TUMEUR CONSIDÉRABLE née dans la fosse occipitale inférieure, qui a réduit l'hémisphère droit du cervelet à la moitié de son volume, et déterminé la cécité des deux côtés; par M. VINGTRINIER, D. M., chirurgien adjoint des prisons de Rouen. (Lu à la Société de médecine de Rouen.)

Cette tumeur, développée sur le golfe de la veine jugulaire, de la grosseur d'un œuf, comprimait fortement le cervelet, et même avait désorganisé une grande partie du lobe droit; elle n'a produit d'autre effet que la cécité; la marche et la station n'en n'ont rien souffert. Ce fait est d'autant plus remarquable que dans ces derniers temps on a voulu donner comme signe caractéristique des lésions du cervelet la perte de ces deux facultés. (*Arch. génér.*, mai 1824.) PINEL, fils.

214. OBSERVATIONS SUR LE DÉVELOPPEMENT DU CŒUR DANS LE FŒTUS; par MM. PREVOST et DUMAS. (*Bull. des Sc. de la Soc. Phil.*, oct., p. 145, et nov., p. 161.)

En faisant leurs recherches sur la génération, MM. Prevost et Dumas ont eu l'occasion d'étudier le développement du cœur dans le fœtus; ces détails ont un intérêt tout spécial par les considérations physiologiques que les auteurs ont su en déduire et par celles qu'ils y ont jointes sur la formation du sang.

Vers la 27^e. heure de l'incubation on aperçoit dans le poulet un petit nuage qui se perd par l'aire transparente (1), qui est la première trace de l'auricule; trois heures plus tard au centre de l'auricule on aperçoit un vaisseau droit, qui sera plus tard le ventricule gauche. Au bout de 36 heures le fœtus s'incline, le cœur

(1) Voyez les mémoires de Pander.

se rétrécit, on aperçoit un rétrécissement qui forme le canal auriculaire, la bulbe de l'aorte, le *fretum* de Haller devient évident. A la 39^e. heure les détails sont plus évidens encore, le cœur bat, et l'on distingue facilement la circulation. Les auteurs ont observé que des ramifications partent de la bulbe de l'aorte et se réunissent de nouveau pour former le vaisseau. Cette disposition, qui n'offre point d'analogue, avait échappé à Rolando; elle sert à MM. Prevost et Dumas pour expliquer la manière dont se forme la veine-porte. A 42 heures le sommet du cœur devient plus marqué, le *fretum* et le canal auriculaire deviennent plus courts. Des stries de sang d'un rouge vif indiquent le trajet des artères. Au bout de 3 à 4 jours on aperçoit le 4^e. ventricule.

Les résultats des observations diffèrent sous quelques points de celles du Prof. Rolando; nous ne pourrions ici indiquer ces différences. Au bout de 58 heures environ, apparaît le ventricule droit sous forme d'un vaisseau délié partant de la portion droite de l'auricule; on voit cette dernière se bilober d'une manière tranchée à partir du 3^e. jour. C'est du 3^e. au 4^e. jour qu'on a aperçu les premières traces de l'artère pulmonaire, qu'il était possible de reconnaître en ce qu'à chaque contraction de l'auricule une gouttelette de sang y était poussée. Au 6^e. jour cette artère est divisée en deux rameaux, un pour chaque poumon; ces rameaux se prolongent et vont se rendre dans l'aorte descendante; plus tard cette prolongation s'oblitére, et l'artère pulmonaire n'offre plus aucune division.

C'est à cette époque, le 6^e. jour, que la circulation se trouve établie; elle ne varie plus pendant tout le reste de l'existence fœtale. Les artères qui vont à l'aire veineuse donnent des rameaux plus nombreux et plus forts, et l'on aperçoit un second système de vaisseaux, celui de la veine-porte, qui ramène le sang parallèlement aux artères de l'aire veineuse. Ce système de la veine-porte acquiert successivement plus d'importance à mesure que le sinus terminal s'oblitére, ce qui arrive dès le 8^e. jour, et vers le 15^e. on n'en aperçoit plus de traces.

Après avoir indiqué l'époque et le mode de développement des organes de la circulation chez le fœtus, MM. Prevost et Dumas ont voulu déterminer de quelle manière le mouvement s'y établit.

Vers la 39^e. heure le cœur commence à battre; il est distendu à cette époque comme toutes les cavités par un serum incolore

L'auricule se contracte, et au même moment on voit le canal, qui formera le ventricule gauche du cœur et la bulbe de l'aorte distendus par l'effet du liquide, qui y est refoulé. La bulbe de l'aorte se contracte ensuite et pousse le sang dans les vaisseaux; plus tard on ne remarque plus que les contractions alternatives de l'oreillette et du ventricule.

Les auteurs de ce travail ont fait aussi quelques recherches sur la formation du sang, desquelles il résulte que le cœur paraît le premier, si l'on veut considérer comme cet organe la trace des auricules qui est distincte à la 27^e. heure de l'incubation. Dès la 30^e. ou 33^e. heure, la membrane vasculaire commence à s'épaissir et présente une teinte d'un beau jaune; bientôt cette couleur devient orangée, puis rouge pâle, et enfin dès la 40^e. heure la circulation peut se suivre dans les plus petits détails, à cause du ton décidé qu'ont pris les globules sanguins.

On remarque que le sang se forme indépendamment du cœur, qu'il se montre loin de celui-ci, fort avant l'époque où il commence à battre, en sorte que ce n'est point le cœur qui détermine la production du sang, ni le sang qui stimule le cœur, et cause la contraction de cet organe.

De tous les organes du fœtus, le système nerveux, c'est-à-dire le rudiment de la moelle épinière, paraît le premier; le cœur vient beaucoup plus tard; à l'époque où il commence à battre, les irritations galvaniques ne produisent aucun effet sur l'animal, ce qui prouve ou l'absence des muscles, ou leur incapacité à se contracter.

Quoi qu'il en soit, il est évident que le cœur agit avant tous les autres sur les muscles, et que l'auricule est la première partie qui se met en mouvement. Après avoir observé ce qui arrive à l'époque de la formation de ces diverses parties, si l'on porte son attention sur les phénomènes qui se manifestent aux approches de la mort, on voit toute action des muscles volontaires disparaître avant que le cœur ait cessé de se contracter. L'auricule présente encore des pulsations long-temps après que celles des ventricules se sont arrêtées.

Enfin le système nerveux reste encore susceptible d'éprouver et de manifester les effets d'une excitation étrangère lorsque tout autre pouvoir est éteint.

Le cœur étant étranger à la formation du sang, MM. Prevost

et Dumas ont recherché quel était l'organe qui présidait à la création de ce fluide.

A l'époque où le liquide orangé commence à être bien apparent dans les îles de la membrane vasculaire, il n'existe encore aucun organe sécréteur propre à l'animal adulte. Le poulet ne se compose que d'une moelle épinière, emboîtée dans les membranes rachidiennes, et terminée par des renflemens vésiculaires, qui correspondent aux diverses parties de l'encéphale; en sorte qu'il est probable que le siège de la sécrétion se trouve véritablement situé dans la membrane vasculaire même, et que cet appareil, tout transitif qu'il soit, doit être considéré comme l'agent de la sanguification.

Mais à cette époque ces globules du sang sont circulaires et aplaties, leur centre est occupé par une sphère moins colorée que la zone extérieure, et par conséquent ils ressemblent en tout point à ceux qui caractérisent des mammifères (1). Ils diffèrent donc des globules des oiseaux et des animaux à sang froid, dont MM. Prevost et Dumas ont déterminé la forme dans un mémoire particulier; forme qui est celle d'un ellipsoïde, chez les oiseaux et chez la poule. La différence entre le grand et le petit diamètre est surtout remarquable. Il résulte de cette forme des globules du fœtus qu'on peut les distinguer de ceux de l'adulte.

Au second jour il n'existe que des globules circulaires dans le sang, et il n'en contient pas d'autres jusqu'au cinquième jour; mais vers le sixième on commence à rencontrer çà et là des globules elliptiques, dont le nombre augmente rapidement pendant les septième et huitième jours, au point qu'il n'existe plus que des globules de forme elliptique au neuvième. Si l'on rapproche ces changemens de ceux qu'on observe pendant ce même temps dans la membrane vasculaire du jaune, on voit qu'ils correspondent à l'époque où les vaisseaux de cette membrane se sont oblitérés.

MM. Prevost et Dumas, arrivés à ce point, ont continué leurs recherches, et ont voulu déterminer quel est le nouvel organe dans lequel s'est transporté le siège de la sanguification. Ils ont observé que lorsque les globules elliptiques ont paru, c'est-à-dire le cinquième jour, le foie est le seul organe auquel on puisse en attribuer la production, parce qu'il a alors un développe-

(1) C'est sur le poulet que ces observations ont été faites.

ment considérable, que les autres parties qui existent simultanément sont les rudimens des poumons, et la membrane de la vésicule ombilicale, organes qui n'ont pu (comme le démontrent du reste les auteurs) participer à une semblable fonction.

Le foie se trouvant donc précisément dans les conditions correspondantes à l'apparition des globules elliptiques, MM. Prevost et Dumas lui attribuent l'importante fonction de la sanguification chez l'adulte; en sorte que la matière rouge du sang, et la substance verte de la bile, seraient formées dans le même organe, ou sécrétées par le même organe, de telle façon que l'une de ces sécrétions serait la conséquence de l'autre.

Les auteurs de ce mémoire ont terminé leur travail en faisant voir que leur déduction est d'accord avec les autres phénomènes de la vie animale, et ont ajouté quelques autres observations à l'appui de cette assertion.

En même temps que le sang se produit dans la membrane vasculaire, la couleur jaunée du vitellus s'altère et devient verdâtre. Ce phénomène, qui a été observé par tous les auteurs qui ont écrit sur le développement du poulet, se retrouve avec plus d'évidence encore sur les fœtus des mammifères. MM. Prevost et Dumas ont étudié les circonstances desquelles dépend l'abondante production de matière verte qui se dépose sur les membranes près des vaisseaux. Dans le mémoire dont nous faisons l'analyse, ils n'entrent pas dans tous les détails nécessaires pour éclaircir ce point, parce qu'ils reviendront sur ce sujet dans un autre travail; ils se bornent à dire que parmi les membranes du fœtus, il en est une que sa position désigne comme l'analogue de la membrane vasculaire du poulet, et qui reçoit précisément les mêmes vaisseaux. C'est sur cette membrane, et d'abord dans les parties contiguës au placentum que l'on voit d'abord paraître la matière verte, qui devient de plus en plus abondante jusqu'au moment où le foie entre en fonction; alors cette matière disparaît successivement. D'après ces observations on voit que les auteurs de ce mémoire regardent le foie comme le siège de l'hématose; cette opinion est conforme à celle de M. le Dr. Edwards, qui, par un autre ordre de déductions, était arrivé à considérer le foie sous le même point de vue que MM. Prevost et Dumas.

D. F.

215. ON THE PRODUCTS OF ACUTE INFLAMMATION. Sur les produits de l'inflammation aiguë; par THOMAS DOWLER, esq. Ce mémoire a été communiqué à la Société médico-chirurgicale de Londres le 13 novembre 1821, par sir Astley Cooper, Bart. I^{re} part., 1822, p. 86. (*Medico-chirurg. Transact.*, xii^e. vol.)

M. Dowler pense que les opinions émises par J. Hunter, dans son ouvrage sur l'inflammation, touchant la nature des productions auxquelles donne lieu ce phénomène, sont en général exactes, quoique Hunter n'en ait pas fait un objet spécial de recherches; M. Dowler croit néanmoins qu'il règne beaucoup de vague sur la nature des substances animales, qui sont le résultat de l'inflammation.

Ce qu'on appelle *lymphe coagulable* a souvent été confondu avec de l'albumine coagulée. Des auteurs ont à tort employé le nom de *lymphe coagulable*, pour désigner une substance que nous appelons aujourd'hui *fibrine*; on a aussi donné le nom de *lymphe* à la partie albumineuse du sang, qu'on sait très-bien être coagulable, mais qui diffère néanmoins de l'albumine coagulée avec laquelle on l'a confondue. Le nom de *lymphe* est aussi donné au fluide contenu dans les vaisseaux lymphatiques; et ce fluide est coagulable, quoiqu'il ne le soit pas spontanément comme la fibrine. Après ce court aperçu des diverses significations données aux mots employés par différens auteurs, M. Dowler veut prouver que c'est de la fibrine unie au sérum du sang qui est déposée pendant les différentes périodes de l'inflammation adhésive.

Comme la chimie ne fournit pas de moyens assez certains pour distinguer, à l'état solide, la fibrine de l'albumine, l'auteur du mémoire cherche à faire ressortir les propriétés physiques de ces deux substances. La fibrine tire son nom de la texture fibreuse, texture que ne partage point l'albumine, lors même qu'elle est rendue solide par l'action de la chaleur ou par les acides, l'alcool ou le fluide galvanique. Lorsque l'albumine est coagulée en masse, on la réduit facilement en une sorte de pulpe en la passant entre les doigts, tandis que la fibrine résiste à la pression à cause de sa fermeté et de son élasticité; mais la différence la plus caractéristique entre ces deux produits animaux consiste en ce que la fibrine extraite des vaisseaux d'un animal vivant devient solide spontanément, tandis que l'albumine ne jouit pas de cette

propriété. Lorsque l'inflammation adhésive a lieu, la fibrine du sang et le sérum semblent être sécrétés en même temps des vaisseaux; mais lorsque la fibrine est sortie des vaisseaux elle devient promptement solide, et retient dans les aréoles que forment ses fibres, la sérosité qui a été sécrétée avec elle. Par exemple, après l'application d'un vésicatoire, une inflammation vive survient, et il y a sécrétion d'une plus ou moins grande quantité de *matière adhésive*, qui passe graduellement à l'état solide, en retenant entre ses fibres la sérosité. Si la matière qui devient solide est abondante, elle enveloppe le sérum; si au contraire elle n'est qu'en petite quantité, la masse solide est demi-transparente, et a une apparence gélatineuse, c'est ce que l'on appelle un vésicatoire *gélutineux* (*gelly blister*). Si par la pression on sépare le sérum, la matière solide que l'on obtient est de la fibrine, qui, examinée chimiquement par M. Dowler, ne lui a offert aucune différence sensible avec le même principe immédiat retiré du sang. M. Dowler a voulu examiner si la partie solide séparée par l'action d'un vésicatoire (la fausse membrane en un mot) avait la même composition que la couenne inflammatoire (*buffy coat*). A cet effet il a fait les deux expériences suivantes, pour connaître d'abord la composition de la croûte inflammatoire.

Une saignée de huit onces ayant été pratiquée sur un homme atteint de rhumatisme, on reçut le sang dans deux vases de quatre onces chacun. On laissa reposer le sang contenu dans un des vases, afin que la couenne pût se former, tandis qu'on agita celui du second. Au bout de vingt-quatre heures on lava le sang qui avait été agité, et on obtint douze grains de fibrine après qu'elle eut été desséchée (1).

En soumettant les quatre onces de sang non agitées, au même examen, on trouva, après avoir enlevé la couenne inflammatoire, que le reste du sang ne contenait plus que six grains de fibrine desséchée; on soumit à la pression la couenne inflammatoire qui offrit dès lors la texture fibreuse de la fibrine; il s'échappa beaucoup de liquide, et après la dessiccation elle pesait exactement six grains; le sérum retiré par la pression se coa-

(1) Cette proportion de fibrine n'est pas constante, la quantité est extrêmement variable chez les divers individus et même sur la même personne à des époques différentes.

gula par l'action de la chaleur, et était en tout semblable au sérum ordinaire (1).

De cette expérience, et de plusieurs autres, M. Dowler en conclut que la couenne inflammatoire n'est pas de la fibrine altérée comme le pense M. Deyeux ; que ce n'est point non plus l'albumine coagulée comme le pensait Fourcroy ; qu'enfin elle n'est pas uniquement composée de lymphé coagulable, comme l'a avancé le D^r. Thomson dans son ouvrage sur l'inflammation ; mais qu'elle est composée d'un tissu de fibrine contenant entre ses fibres une grande quantité de sérum fluide. Les fausses membranes et la couenne inflammatoire auraient, suivant M. Dowler, la même composition.

Après ces recherches sur la nature des produits de l'inflammation aiguë, l'auteur fait entrevoir la possibilité d'arriver, au moyen d'observations microscopiques exactes, à une théorie de l'inflammation.

216. THE PHRENOLOGICAL JOURNAL. Journal phrénologique publié à Édimbourg, 1824, N^o. III.

Ce numéro renferme douze articles ; le premier est un examen de la question suivante : La phrénologie fournit-elle une explication satisfaisante des facultés morales et intellectuelles de l'homme ? Ce mémoire fut lu à la Société de Médecine d'Édimbourg, le 21 nov. 1823, et donna occasion aux discussions mentionnées dans le *Bulletin universel des Sciences médicales*, n^o. 5, p. 28. L'auteur a pour but de démontrer que la phrénologie explique mieux que tout autre système philosophique les caractères des individus et des nations. Le 2^e. article traite des combinaisons des facultés affectives et intellectuelles, surtout de celles de l'amour propre avec les autres facultés telles que l'amour physique, l'amour des enfans, le courage, le désir d'acquiescer, la circonspection, la bienveillance, etc. — Ensuite le caractère de Jago, tracé par Shakspeare, est analysé d'après les principes phrénologiques. — Le 4^e. article est une lettre signée :

(1) M. Dowler, en donnant le nom de sérum à l'un des produits de l'inflammation, n'a pas eu l'intention d'indiquer un fluide identique ; il pense au contraire que les parties qui le constituent varient beaucoup dans leurs proportions ; il croit même que la quantité d'albumine qu'il contient croît jusqu'à un certain point avec l'intensité de l'inflammation.

un observateur de la nature. Un voyageur arrive dans une auberge, s'entretient avec le maître de la maison, en étudie le caractère d'après la phrénologie, et étonne ses amis de l'endroit par le récit exact qu'il leur fait du caractère de l'aubergiste. — Les autres articles sont : Un rapport sur le développement cérébral de Jean Pallet, pendu à Colchester pour avoir assassiné M. Munford; — l'histoire d'un jeune homme, Jacques Hubard, qui depuis l'âge de six ans s'est distingué par le talent de découper, avec la plus grande facilité et exactitude, des portraits et d'autres objets; — l'analyse phrénologique des caractères tracés dans le Roman St.-Ronan's Well (fontaine de St.-Ronan), par l'auteur de Waverley. — Remarques sur les expériences de M. Flourens, concernant les fonctions du système nerveux; — M. Owen se trouvant offensé par la comparaison qui a été faite dans le numéro précédent du Journal phrénologique, entre son système et la phrénologie, a fait insérer une lettre dans le *Edinburgh advertiser* du 2 mars 1824, à laquelle on répond; — Explication phrénologique des illusions vocales, nommées ventriloquie. L'art du ventriloque est réduit à une grande flexibilité des organes de la voix, au talent d'imiter et à une grande activité des facultés *perceptives* et de l'instinct à cacher (*secrétivité* dans le langage phrénologique). — Rapport des travaux de la Société phrénologique dans les mois de mars et d'avril 1824. On doit s'étonner de l'activité des phrénologistes écossais, et du succès de leurs travaux. — Enfin une réplique à quelques remarques de M. le Dr. Milligan contre la phrénologie, publiées dans sa traduction anglaise du Traité élémentaire de physiologie de Magendie. *Sp.*

217. IDÉOLOGIE EXPÉRIMENTALE ou Théorie des facultés intellectuelles de l'homme établie sur les faits, précédée d'une théorie de l'homme organique et suivie d'un tableau méthodique des sujets de nos connaissances. In-8. Paris; 1824; Migneret.

Le but que l'auteur se propose dans cet ouvrage est de déterminer si les faits relatifs au moral de l'homme peuvent prouver l'existence d'une âme par opposition à l'opinion de ceux qui rattachent tous les phénomènes de l'intelligence à l'organisation naturelle des organes. Il se propose de parvenir à ces résultats par une méthode toute expérimentale.

Après des considérations générales sur la différence qui existe entre les plantes, les animaux et l'homme, il pose comme faits que les animaux ne pensent point; qu'ils n'ont de facultés que celles nécessaires pour leur conservation; que ce n'est point dans le cerveau que l'animal sent la douleur ou la jouissance, que ce n'est point là que se font les perceptions; qu'il n'y aurait pas de sensation s'il n'y avait pas de corps extérieurs; que le principe vital n'est que la puissance de Dieu. Ainsi l'auteur donne tort à ceux qui ont réalisé la force par laquelle un bras lance une pierre; ce n'est point un être existant qui lance la pierre, c'est le pouvoir de Dieu.

L'auteur entre ensuite dans des détails d'anatomie pour fortifier ses opinions. Il dit que les nerfs oculo-moteurs des yeux naissent de tubercules quadrijumeaux; que les nerfs des muscles de l'oreille partent du même point que le nerf auditif. Il reconnaît une même origine pour les nerfs du nez et de l'odorat, ainsi de suite. Il croit que les animaux qui vivent en société le font par le sentiment de leur faiblesse ou par les avantages qui résultent de leur réunion. Il croit que le besoin seul suffit pour expliquer la formation du nid des hirondelles, des cellules des abeilles, les instrumens corporels assistant ensuite de près ce besoin; l'instinct prétendu admirable de ces ouvrières est une erreur de la part de ceux qui n'ont pas réfléchi que si elles avaient autant de prévoyance elles ne viendraient pas se loger étourdiment près de l'homme, qui chaque année leur enlève le fruit de leurs travaux. Le chien qui meurt sur la tombe de son maître ne le fait pas par reconnaissance, mais par stupidité; il ne sait plus comment se procurer de quoi manger. Ainsi de suite.

L'âme n'a rien de ce qu'on appelle sentiment, elle est impassible; c'est le corps qui sent le plaisir ou la douleur, mais l'âme peut s'y complaire ou en éprouver de la tristesse. La première opération de l'âme est de connaître, cette faculté n'appartient point au corps; la comparaison, le jugement sont d'autres actes de l'âme. La pensée n'est point le résultat de l'organisation, car, dit-il, cette organisation existe chez un homme qui vient de mourir, et il ne pense pas. D'ailleurs cette organisation existe aussi chez les animaux, qui d'après notre auteur ne pensent point. La substance corticale du cerveau est l'habitable de l'âme, etc., etc., etc.

E. M. BAILLY.

 MÉDECINE.

218. DE L'INFLUENCE DE L'ESTOMAC SUR LA PRODUCTION DE L'APOPLEXIE, d'après les principes de la nouvelle doctrine physiologique ; mémoire couronné par la Société royale de médecine de Bordeaux ; par J. R. RICHOND, D. M. P. Paris ; 1824 ; M^{lle}. Delaunay.

Le titre de cet ouvrage sorti de la plume d'un des meilleurs élèves de l'école physiologique le fait suffisamment connaître ; aussi nous bornerons-nous à donner ici les propositions finales qui en présentent toute la substance.

1°. L'estomac exerce sur le cerveau la plus grande influence ; l'union étroite qu'il présente avec lui était indispensable à l'exécution des fonctions qui lui sont départies.

2°. Il exprime ses besoins par les sentimens de faim et de soif : le premier annonce le besoin d'excitation, le deuxième en est le résultat.

3°. Outre les fonctions de nutrition, auxquelles il sert efficacement, l'estomac sert encore à tenir le cerveau dans le ton favorable à son action ; il est comme le balancier de la vie.

4°. Le besoin d'excitation éprouvé par la muqueuse digestive est des plus impérieux, un de ceux dont la satisfaction est le plus nécessaire à la régularité de tous les mouvemens.

5°. Suivant que cette excitation gastrique est plus ou moins vive, l'action cérébrale est plus ou moins exaltée ; il suffit pour s'en convaincre de suivre l'effet produit par les boissons alcooliques.

6°. L'ivresse est le résultat d'une excitation cérébrale, déterminée par l'action sympathique de la muqueuse gastrique stimulée.

7°. Les idées relatives au goût sont ordinairement subordonnées à l'état de la membrane muqueuse digestive, et fort souvent le moral est modifié d'après les sensations que perçoit alors le cerveau.

8°. L'influence de l'estomac sur le cerveau peut être appréciée dans l'état de sommeil comme dans celui de veille.

9°. Dans l'état de maladie, l'estomac fait partager au cerveau sa souffrance, et il résulte de cette participation le développement de phénomènes cérébraux plus ou moins appréciables pour l'observateur.

10°. Ces phénomènes ne sont pas toujours un effet purement sympathique, et, plus souvent qu'on ne le pense, le cerveau et ses membranes sont véritablement affectés.

11°. Quand l'irritation gastrique est chronique et ancienne, il existe presque toujours des altérations dans l'encéphale ou ses enveloppes, qui peuvent donner lieu à la manie, à l'épilepsie, et quelquefois à l'apoplexie, par leur aggravation brusque.

12°. Cette aggravation rapide, qui détermine l'apoplexie, est le plus souvent le résultat d'une excitation de l'estomac, répétée au cerveau; c'est pour cela qu'elle s'opère fort souvent pendant un repas, après une indigestion, un excès de boissons alcooliques, l'action d'un émétique, etc.

13°. L'épanchement sanguin peut quelquefois en être le résultat, mais son existence n'est qu'éventuelle, et il ne forme pas l'essence de la maladie.

14°. Cet épanchement, quand il a lieu, s'opère sur le point où prédominait l'irritation; parce que les vaisseaux de cette partie, sans cesse engorgés par le sang qui y affluait, se sont dilatés, ramollis, et ont par-là été plus disposés aux ruptures.

15°. S'il existe un ramollissement partiel du cerveau, le sang peut s'épancher dans ce point et déterminer ces cavernes, qu'on a considérées si improprement comme produites par la seule hémorragie.

16°. Fort souvent, dans les gastrites chroniques, on rencontre des altérations évidentes du cœur, qu'il ne faut pas considérer comme en étant indépendantes, mais qui sont le résultat de la transmission sympathique de l'irritation de l'estomac.

17°. Le traitement de l'apoplexie doit être tout antiphlogistique, car la maladie est une irritation.

18°. Les émétiques, les purgatifs, les vésicatoires, sont, dans le plus grand nombre de cas, funestes. Quand ils réussissent, c'est en produisant une révulsion; mais il est rare de l'obtenir, et le plus souvent l'irritation qui doit la produire tourne au profit de la maladie qu'ils étaient destinés à combattre.

19°. Tâcher de procurer cette révulsion serait faire courir au malade de très-grands dangers sans avoir beaucoup de chances de succès. Il est facile de concevoir, en effet, qu'une altération profonde du cerveau ou de ses membranes ne peut pas être guérie d'une manière rapide, et que le déplacement de l'irritation qui l'a déterminée doit être très-difficile, surtout si les moyens

qu'on emploie agissent sur une surface liée d'une manière aussi intime avec le cerveau que la membrane muqueuse digestive.

20°. Toutes les substances qui sont regardées comme propres à relever les forces, à donner du ton, à diminuer la stupeur, la prostration, etc., doivent être proscrites avec soin tant qu'il existe de l'irritation dans l'encéphale et dans l'estomac.

21°. Recourir aux excitans, tels que l'électricité, la noix vomique, etc., pour combattre les paralysies consécutives, c'est avoir de la nature de la maladie une idée tout-à-fait fausse, et vouloir plonger son malade dans le tombeau. Ces moyens ne peuvent point en effet réparer les ravages qui existent dans le cerveau, tandis qu'ils sont de nature à les étendre et à les aggraver rapidement, ainsi qu'on a pu s'en convaincre en lisant l'observation de *Souchet*.

22°. Dans les convalescences, l'estomac mérite une attention toute-particulière; le praticien ne doit jamais oublier qu'une stimulation trop forte, opérée sur la muqueuse, est capable d'opérer une récrudescence souvent mortelle. Le régime le plus léger, les boissons adoucissantes, l'observation exacte de tous les préceptes hygiéniques, et l'éloignement des causes capables d'exciter l'estomac et le cerveau, tels sont les moyens les plus propres à maintenir la guérison.

23°. L'emploi des moyens propres à calmer l'irritation cérébrale et gastrique, qui existe ordinairement chez les sujets qui présentent des prodromes d'apoplexie, est le seul anti-apoplectique sur lequel on doit compter. RATIER.

219. NOGLE EFTERBRETNINGER OM BÖRNEKOPPER, KOKOPPER, etc.

Notice sur la petite-vérole naturelle, la vaccine et la varicelle; par le prof. WENDT. Copenhague; 13 mars 1824.

La petite-vérole qui a paru à Copenhague vers la fin de l'année 1823, et au commencement de 1824, a été communiquée par un garçon brasseur qui se trouvait sur un vaisseau étranger stationné dans le port, et à bord duquel la petite-vérole régnait depuis le mois de juin 1823. Cet homme était en ville depuis plusieurs jours lorsqu'on s'aperçut que son corps était couvert d'une éruption suspecte. On le fit conduire à l'hôpital de Frédéric, où il fut visité par plusieurs étudiants en médecine, qui ne connaissaient la petite-vérole que de nom. Douze ou treize jours après cette visite, un des étudiants fut pris d'une maladie que le

Dr. Lund nomma petite-vérole adoucie. Deux autres jeunes gens, qui étaient venus visiter l'étudiant, furent aussi atteints de la même maladie. Malgré tous les soins pris par l'administration pour que le brasseur subit la plus stricte quarantaine, quatre enfans malades à l'hôpital, vaccinés trop récemment pour que la vaccine eût eu le temps de se développer, eurent la petite-vérole naturelle. On présume qu'ils reçurent la contagion par le moyen d'un petit chien qui s'était introduit furtivement dans le lieu où le brasseur était en quarantaine. La servante du portier, à laquelle le petit chien appartenait, eut aussi la petite-vérole. Le brasseur, ainsi que les autres personnes qui avaient reçu la contagion, n'avaient pas été vaccinés. De ces cinq malades, un seul enfant de dix-huit mois, d'une complexion extrêmement faible, succomba; deux petites filles, qui étaient couchées dans la même chambre que cet enfant, eurent une éruption de varicelle très-bénigne. Plusieurs des étudiants qui habitaient ou fréquentaient l'hôpital eurent aussi une éruption semblable à la varicelle. Les mesures prises par l'autorité n'ont point tardé à arrêter ce fléau des populations, et ont forcé les personnes indifférentes, ou de mauvaise volonté, à accepter enfin le bienfait de la vaccination.

C. LAURENT.

220. OBSERVATIONS SUR QUELQUES PHÉNOMÈNES PEU CONNUS QU'OFFRE LE GOÏTRE DANS LES TROPIQUES, dans les plaines et sur les plateaux des Andes; par A. DE HUMBOLDT. (*Journ. de Physiol. expérim.*, avril 1824, pag. 109.)

En Europe, on observe que les goitreux sont le plus communs dans des vallées humides, étroites, très-chaudes pendant l'été et dont l'air est constamment stagnant. Dans les Alpes de la Suisse et de la Savoie, on croit assez généralement qu'on peut préserver les individus de cet engorgement morbifique en les transplantant très-jeunes dans les hautes régions des montagnes où règne une basse température et où les vents ont un libre accès; mais il résulte des observations faites en Amérique par M. de Humboldt qu'il y a des goîtres à la fois dans le cours inférieur du Rio-Magdalena (de Honda jusqu'au confluent du Cauca), dans le cours supérieur du Rio-Magdalena (entre Neiva et Honda), et sur le plateau de Bogota, 6,000 pi. au-dessus du lit de la rivière; il y a plus même, les goitreux sont plus fréquens encore dans le cours supérieur du fleuve, là où règne la sèche-

resse et les vents, que dans l'air humide et stagnant auxquels les habitans sont exposés sur les bords du Bas-Magdalena (pendant le cours inférieur du fleuve). La migration de la maladie des basses régions vers le plateau, est un phénomène dont on ne peut assigner les causes, et les progrès du mal sont si effrayans, que le ministre de l'intérieur de la république de Colombie, M. Restrepo, homme instruit, qui a nivelé barométriquement la province d'Antioquia, a cru, dans son dernier rapport au congrès (en avril 1823), devoir fixer l'attention du gouvernement sur le goître (*Enfermedad de los Cotos*), « qui étend tous les jours davantage son funeste empire dans la Nouvelle-Grenade, et qui » ne règne pas seulement dans les vallées chaudes et tempérées, » mais qui attaque aussi les habitans des sommets glacés (*cimas heladas*) des Cordilières (1). »

M. de Humboldt résume ainsi qu'il suit les différences qui existent entre les régions dont nous venons de parler. La 1^{re}. (cours inférieur du Rio-Magdalena) est une épaisse forêt; la 2^e. (le cours supérieur du Rio-Magdalena) et la 3^e. (le plateau de Bogota) offrent un sol dénué de végétation. La 1^{re}. et la 3^e. sont au *maximum* d'humidité, la 2^e. est d'une sécheresse extrême; les vents soufflent impétueusement dans la 2^e. et dans la 3^e. région, l'air est stagnant dans la première. A ces différences frappantes il faut ajouter celle de la température : le thermomètre se soutient toute l'année dans la 2^e. région entre 22 et 33° cent.; et dans la 3^e., entre 4 et 17°. Les eaux que boivent les habitans à Mariquita, à Honda et à Santa-Fé de Bogota, où l'on trouve des goîtres, ne sont pas des eaux de neige; elles sont de roches granitiques, du grès et du calcaire. La température des eaux de Santa-Fé et de Mompox, que boivent les goitreux, diffère de 9 à 10°. Les goîtres sont les plus hideux à Mariquita, où les sources, qui coulent sur du granit, sont, d'après les expériences de M. de Humboldt, chimiquement plus pures que celles d'Honda et de Bogota et où le climat est beaucoup moins ardent que sur les rives du Magdalena.

On pourrait croire, peut-être, que l'atonie du système glanduleux dépend moins de la température absolue que d'un refroidi-

(1) *Memoria que el Secretario, de estado y del interior presento al Congreso de Colombia*, 1823, page 18.

dissemait subit de l'atmosphère, de la différence de température entre la nuit et le jour; mais dans la vallée du Magdalena, où règne la constance des basses régions des tropiques, l'étendue de l'échelle que parcourt le thermomètre dans l'année entière n'est que d'un très-petit nombre de degrés. Deux jeunes savans français, d'une instruction solide et variée, MM. Boussingault et Roulin, ont fixé leur demeure en ce pays; chimistes et médecins à la fois, peut-être seront-ils assez heureux pour découvrir la cause de la marche progressive du goître des basses régions vers les plateaux des Cordilières.

Les Indiens, ou indigènes cuivrés de l'Amérique, et les nègres (1), sont presque exempts de cette maladie. Le voyageur courageux qui récemment a visité la haute vallée du Nil-Blen jusqu'au 10°. degré de latitude, M. Cailliaud, assure aussi n'avoir pas rencontré de goître parmi les peuples noirs: il y en a quelques rares exemples dans le Sennaar. M. de Humboldt n'a jamais vu de goitreux sur les rives de l'Orénoque, du Cassiquiare et du Rio-Negro, où (au sud des cataractes d'Aturès) aucun souffle de vent ne se fait sentir, et où le climat est d'une chaleur et d'une humidité excessives; tandis que, sur le haut plateau de la province du Quito, au pied du Nevado, du Corazon,

(1) « Dans la région montagneuse du Brésil, observe M. Auguste de Saint-Hilaire, les goîtres sont très-communs dans les villages voisins de Villa-Rica, sur un plateau de 630 toises d'élévation, et assez tempéré pour que le café n'y vienne pas. Cependant nulle part on ne voit autant de goitreux qu'aux environs de Saint-Paul, et surtout dans les petites villes de Jundiahy et de Jacarhy, dont le climat est assez chaud. Les *papudos* (goitreux) de Jundiahy ont passé en proverbe dans une grande partie du Brésil. Cette maladie n'épargne aucune des trois races; cependant il m'a semblé que c'étaient les métis d'Indiens et de blancs et les mulâtres qu'elle attaquait le plus. Il est très-remarquable que, selon une opinion populaire, les goitreux qui descendent du plateau de Villa-Rica dans la vallée très-chaude du Rio-San-Francisco perdent le goître. Lorsque je quittai les environs de Villa-Rica, je pris, dans le village de San-Miguel de Mato-Dentro, un mulâtre qui avait un goître énorme. Des muletiers qui avaient fait souvent le trajet de la vallée du Rio-San-Francisco lui annoncèrent que dans le voyage qu'il allait entreprendre il guérirait de sa maladie, et effectivement, au bout de deux mois environ que je passai dans la large vallée du Rio-Francisco, le goître avait déjà diminué de près d'un tiers. » Voyez aussi les observations de M. Caldeleugh, dans *Daniel, Meteor. Essais*, 1823, p. 346.

dans les villages d'Aloasi et de Chichinche (1), à plus de 1500 toises de hauteur (dans un climat où le thermomètre se soutient toute l'année, le jour à 14 ou 16° cent.) il y a de véritables crétins parmi les hommes de race blanche. On voit d'après ces détails curieux combien nous sommes loin de connaître les causes qui rendent le goître endémique dans certaines contrées, et combien les conjectures faites jusqu'à ce jour sont peu fondées. D. F.

221. SUR LES ACCIDENS CAUSÉS PAR LES POISSONS VENIMEUX des Antilles; par WILLIAM FERGUSSON, M. D. (*Transact. of the royal Society of Edinburgh*, vol. IX, p. 65.)

Le bruit s'était répandu aux Antilles que les mers de ces parages abondaient en poissons venimeux. Une enquête fut instituée; et en voici les résultats.

Il a été reconnu que sur 16 différentes espèces de poissons, plus ou moins venimeux, une seule, la sardine dorée (*Clupea heryssa* des naturalistes), était véritablement dangereuse; les autres ne l'étaient qu'accidentellement, notamment le *hareng aux gros yeux* (le scomber), et la *Becune* (*Perca major*).

Voici les effets de deux de ces poissons, et le traitement employé contre les accidens qu'ils ont occasionnés.

Le hareng aux gros yeux. — Une famille qui en avait mangé ressentit au bout de quelques heures les effets du poison. Les symptômes furent divers : chez les uns, ils s'annonçaient par le *cholera morbus*, avec des taches vermeilles sur la peau, assez semblables à celles que l'on voit dans la fièvre scarlatine, seulement les parties affectées étaient plus élevées; tous éprouvaient de grandes douleurs dans les os sous-cutanés, plus particulièrement aux os du visage; la fièvre était violente et accompagnée d'un engourdissement douloureux à la plante des pieds, de tremblemens spasmodiques et de tiraillemens. Tous les domestiques nègres furent plus fortement attaqués que les blancs; le cuisinier nègre mourut des effets du poison.

Le traitement fut ainsi qu'il suit : après avoir fait vomir, on prescrivit d'abord le sulfure de potasse à hautes doses, et aussi souvent que l'estomac pouvait le supporter; ensuite on fit usage des boissons mucilagineuses sucrées, sous toutes les formes possibles. Ce traitement, mais plus particulièrement l'usage du

(1) *Seminario de Santa-Fé*, tom. 1, p. 226.

sucré, parut très-efficace. Les remèdes alcalins produisirent peu d'effet.

La sardine dorée. — A certaines époques de l'année, ce poisson paraît être le poison indigène le plus actif qui existe. On a vu des nègres tomber morts en mangeant ce poisson, et n'ayant mis encore qu'une partie du poisson dans la bouche. Il produit le même effet sur les animaux. On assure même qu'un nègre mourut pour avoir mis, par mégarde, une sardine dorée dans sa bouche et quoiqu'il l'eût rejetée après l'avoir seulement mâchée.

Les personnes qui avaient le bonheur d'échapper aux premiers accidens souffraient pendant tout le reste de leur vie. L'exfoliation des os ~~sous~~-cutanés, des ulcères, des paralysies partielles sont les accidens consécutifs.

On n'a pu découvrir pour ces symptômes secondaires aucun remède efficace; mais on ne peut révoquer en doute l'étonnant effet qu'eut, comme antidote du poison, l'emploi du sucre, particulièrement le suc de canne retiré par expression.

On a conjecturé que la sardine dorée contractait sa qualité venimeuse en passant sur des bancs de minéral, de cuivre, au fond de la mer. Mais cette supposition a paru trop gratuite, et il paraît que le poison tient plutôt à la nature du poisson.

Comme les gros poissons se montrent très-friands de la sardine dorée, on présume avec plus de fondement que c'est en s'en nourrissant qu'ils contractent dans certaines saisons la qualité venimeuse qu'on leur a reconnue, et que l'on atténue au moins en ayant la précaution de les vider aussitôt après qu'ils sont pêchés (1).

222. ESSAI SUR LA MÉDECINE POPULAIRE ET SES DANGERS; thèse présentée et soutenue à la Faculté de médecine de Paris; par P. Philippe COLON, Dr. M. In-4. 65 p. Paris; 1824; Baillière.

Les plus grands maux pour l'homme sont peut-être la crédulité et la crainte de la mort; telle est du moins la double origine de tant de pratiques ridicules, lorsqu'elles ne sont point funestes, de la médecine populaire, la double mine qu'exploitent avec tant d'avantage les charlatans, les jongleurs, et tous ceux qui vivent de l'ignorance, des préjugés et des sottises des autres.

(1) On sait que M. Moreau de Jonnés a publié en France un Mémoire fort curieux sur les poissons toxicophores, qui renferme des détails beaucoup plus précis que ceux donnés par M. Fergusson. (*N. du R.*)

Cette réflexion est suggérée par l'essai de M. Colon. Ce médecin parle successivement des pratiques médicales le plus fréquemment employées par le peuple, des remèdes secrets et des ouvrages destinés à mettre la science de guérir à la portée des gens du monde. Comme les faits qu'il rapporte, les anecdotes qu'il raconte, les manœuvres, les ruses, les fourberies qu'il découvre, sont ou doivent être connues de tous les lecteurs de ce Bulletin, et que d'ailleurs ils n'appartiennent point à la science proprement dite, je les passerai sous silence. Je dirai seulement qu'il condamne sans distinction, comme plus ou moins mauvais, tous les livres de médecine populaire; et j'ajouterai que la sévérité, la rigueur, l'indignation d'expressions avec laquelle il flétrit les charlatans, les inventeurs ou les vendeurs d'arcanes, mais surtout le fameux Leroy, rappellent cette sortie de feu Chaumeton s'écriant, à propos du bézoard végétal : « Que de profanes j'aperçois ici dans le temple sacré d'Hygie ! Que de noms dignes du plus profond mépris viennent se présenter à ma mémoire et à ma plume ! les Ailhaud, les Godernaux, les d'Archer, les Laffec-teur, les Lioult, et tant d'autres qui portent sur le front le sceau de l'infamie ! »

L. R. V.

223. OBSERVATIONS SUR LE *Delirium ebriositatis*; par M. BLAKE.

M. Blake, chirurgien de l'armée de la Jamaïque, ayant observé l'influence délétère que des boissons alcooliques exerçaient sur les soldats qu'il soignait, recueillit plusieurs observations d'une maladie qu'il appelle *delirium ebriositatis*. Il distingue trois périodes dans la marche de cette affection.

1^{re}. période. Pouls lent, mains froides et glaciales, faiblesse générale, crampes dans les muscles, nausées, tremblement des mains et de la langue, anxiété générale, sommeil le jour, entre coupé de rêves effrayants.

2^e. période. Expression égarée de la figure, réponses brèves, intervalles de délire. La durée de cette période varie suivant le tempérament et la manière de vivre du malade; ce qui la caractérise essentiellement, ce sont l'agitation, les hallucinations les plus variées, l'absence du sommeil; enfin un état d'excitation générale, suivie d'intervalles de prostration.

Dans la 3^e. période les symptômes deviennent plus graves; somnolence; pouls petit, concentré, faible; figure décomposée, taciturnité ou loquacité continuelle. Délire, langue aride et sé-

che, déjections involontaires ; un calme trompeur précède de quelques heures la mort.

L'ensemble de ces symptômes caractéristiques ne peut laisser aucun doute sur la nature de cette affection, sur laquelle des travaux récents ont jeté une si vive lumière. On doit la considérer comme une inflammation de la pulpe cérébrale, une cérébrite, ou ramollissement du cerveau. (*Ann. Génér.*, mai 1824.)

PINEL fils.

224. QUESTIONS SUR LA FIÈVRE JAUNE, adressées à la Société médicale d'émulation, par M. DUPONCHEL, méd. milit. à l'armée d'occupation en Espagne. (*Bull. de la Soc. Médical d'Émul.*, avril 1824.)

1°. Pourquoi Cadix et l'île de Léon, portion extrêmement salubre de l'Andalousie, pendant toutes les saisons de l'année, deviendraient elles seulement, pendant un ou deux mois de l'été, et à un intervalle de trois, quatre, cinq et six ans, un foyer d'infection, sous l'influence de causes locales qui sont continuellement les mêmes?

2°. Comment expliquer, par l'infection, le hasard singulier qui fait que l'épidémie ne se présente que lorsqu'il arrive des vaisseaux contagieux de l'Amérique?

3°. Pourquoi l'année dernière, si la fièvre jaune naît réellement d'infection locale; pourquoi, dis-je, l'année dernière, quand la ville de Cadix était encombrée de réfugiés de Madrid, quand les esprits étaient démoralisés, que les alimens frais étaient rares, que les troupes n'avaient point de distributions réglées, que la chaleur enfin était aussi intense que dans les années précédentes, et que le gouvernement, entièrement occupé de ses moyens de défense, pensait peu aux soins de salubrité et de police municipale; comment, avec toutes ces causes réunies, l'épidémie ne s'est-elle point manifestée?

4°. Comment expliquer, par l'infection, l'épidémie du port du Passage en Biscaye, port où la fièvre jaune était inconnue?

BRI...

225. SE LA FEBBRE GIALLA etc. La fièvre jaune est-elle contagieuse ou non? Mémoire du docteur G. PALLONI. In-8. Livourne; 1824; Glauco Masi.

L'auteur, passant en revue tous les faits et les raisonnemens

apportés par les partisans de la contagion et par leurs adversaires, se range parmi ces premiers. E. M. BAILLY.

226. SUR L'USAGE INTÉRIEUR DU DEUTO-CHLORURE DE MERCURE, par le Dr. WITIKIND. (*Hufeland's, Journal der pract. Heilkunde*, janvier 1824, page 38.)

Dans cet article intéressant, le Dr. Witikind s'applique à démontrer combien le deuto-chlorure de mercure est préférable aux autres préparations de ce métal pour combattre toutes les affections syphilitiques. Il se fonde, 1°. sur ce que l'extrême division dans laquelle se trouve le métal à l'état de sel lui permet d'agir sur une grande surface du corps; 2°. sur ce que cette préparation agit à une dose beaucoup moindre que les autres; 3°. sur ce que le sublimé détermine plus difficilement la salivation que le calomélas, etc. L'auteur de cet article parcourt ensuite les différens symptômes syphilitiques et les modifications qu'il croit nécessaire d'apporter dans l'administration du sublimé; il pense que les pilules méritent la préférence, et répond aux reproches qu'on leur fait généralement de passer souvent dans les selles. Pour la blennorrhagie, M. Witikind pense qu'elle ne doit pas être combattue par les préparations mercurielles. Dans un second paragraphe, l'auteur démontre les avantages du même sel dans le traitement externe de la syphilis. H. HOLL.

227. DU CROUP CONSIDÉRÉ CHEZ L'ADULTE, par M. LOUIS.

Peu d'auteurs se sont occupés du croup considéré chez l'adulte. Les recueils de médecine en contiennent peu d'exemples bien constatés. L'auteur de ce mémoire en rapporte huit observations, dont sept sont confirmées par l'inspection cadavérique. Ces faits bien décrits ne permettent plus de douter que le croup ne puisse survenir chez des sujets adultes et même fort avancés en âge. Ce qu'il y a de remarquable dans la plupart de ces observations, c'est que l'affection du larynx s'est manifestée pendant la durée d'autres phlegmasies chroniques. (*Archives Générales de Médecine*, janv. 1824.) PINEL fils.

228. SPECIMEN TOPOGRAPHIÆ MEDICÆ DORPATENSIS, dissert. inaug. medica, auct. C. L. MORITZ. 1823; in-8., 80 p. Dorpat.

Après avoir esquissé dans le 1^{er}. chapitre l'histoire de la ville de Dorpat, l'auteur traite au 2^e. du sol, au 3^e. de la ville même,

au 4°. du climat et de la température, et au 5°. des habitants. Dans le 6°. chapitre on trouve une notice des hôpitaux et institutions relatives à la médecine. Le 7°. chapitre enfin traite des maladies régnantes; un supplément donne des extraits des registres des naissances et décès. Comme nous n'avons pas souvent occasion de parler de la médecine locale de ce pays, nous citerons, en passant, deux ouvrages relatifs à des matières semblables : l'un est la dissertation inaugurale *de morbis inter Esthonos endemicis*, par C. E. BARR, esthonien, Dorpat, 1814, in-8., où l'auteur, ayant consacré les 2 premiers chapitres à l'Esthonie et aux Esthoniens, parle au 3°. des maladies de ce peuple, et au 4°. du traitement. Le second ouvrage, *Prodromus Floræ Osiliensis* (Flore de l'île d'Oesel), Riga, 1823, est intéressant par l'indication de l'emploi médical que font les Esthoniens depuis long-temps de certaines plantes. D.

229. TOPOGRAPHIE DE LA VILLE DE BAGDAD, par M. MEUNIER, médecin français établi dans cette ville. (*Bullet. de la Soc. Médic. d'Émul.*, avril 1824.)

Bagdad fut la capitale des Sarrasins sous le calife Almanson, qui la fit bâtir l'an 763 de J.-C. Cette ville, célèbre dans l'empire des califes, se trouve au 33°. degré de latitude septentrionale, à 80 lieues de l'embouchure du Tigre, qui la traverse dans toute sa longueur et la sépare en deux cités; la plus considérable est fortifiée et la 2°. est ouverte. Les rives du Tigre aux environs de Bagdad sont fertiles et d'un aspect ravissant; elles sont couvertes de jardins, de vergers, etc., où croissent en abondance les orangers, les citronniers, les cédres, les ananas, les bananiers, les plantes légumineuses, les arbres fruitiers à noyaux, tels que le palmier, le jujubier, le cerisier, le pêcher, etc. Mais éloignez-vous un peu du fleuve, vous rencontrez des plages sablonneuses, arides et désertes, où soufflent dans certaines saisons des vents brûlans et funestes comme le *Samiel*. La ville de Bagdad est bâtie comme toutes les grandes cités de l'Orient : des palais pour les riches, des masures pour les pauvres. Les maisons sont séparées par des rues étroites et point pavées. L'intérieur des habitations offre de vastes salles qui s'étendent du rez-de-chaussée au faite du bâtiment. Une fontaine, terminée par des arrosoirs à tuyaux capillaires, y verse sans cesse dans un bassin de marbre ou de porphyre une eau fraîche et limpide, propre à rafraîchir la

salle. C'est là que les Musulmans passent à fumer, à savourer les parfums, à prendre du café et des sorbets, le temps le plus chaud du jour, etc. Le climat de Bagdad présente dans le printemps et l'automne de grandes variations de température. Le thermomètre varie du jour à la nuit de 10 à 12 degrés, terme moyen. A cet abaissement de température pendant la nuit se joint une humidité plus ou moins insalubre que procurent les eaux des bassins épars dans la cité ou aux environs, le fleuve et les cloaques qu'on rencontre fréquemment dans les carrefours et les faubourgs de la ville. Les eaux stagnantes sur lesquelles les vents passent, se trouvant infectées, éprouvent une sorte de décomposition qui porte atteinte à la vie des poissons, qui se putréfient à leur tour et fournissent des émanations délétères qui contribuent à produire les maladies endémiques propres à cette contrée, et notamment le *cholera morbus*, que l'auteur de cette topographie y a observé en 1821.

M. Meunier termine la topographie que nous venons d'indiquer sommairement par le récit d'une catastrophe qui désola Bagdad à la fin de l'été de 1819, sous l'influence des vents funestes du désert. Une quarantaine d'individus, tous robustes, furent comme frappés de la foudre dans les rues et les bazars, et périrent asphyxiés. Ces accidens sont assez communs dans les déserts de l'Orient.

BRICHETEAU.

230. OBSERVATIONS ET CONSIDÉRATIONS SUR L'OBLITÉRATION DES VEINES, regardée comme cause d'hydropisie ; par M. J. BOUILLAUD, D. M. P.

L'auteur de ces recherches intéressantes établit, par des observations recueillies avec soin, que les hydropisies dites passives, ou attribuées à une débilité générale, sont produites dans bien des cas par l'oblitération des différentes parties du système veineux ; il démontre que lorsqu'il existe une infiltration des membres inférieurs, elle est due à l'oblitération des veines de ces deux parties ; que le cours du sang veineux est arrêté dans un seul membre lorsque cette partie seule est infiltrée ; que l'oblitération de la veine-porte occasionne l'hydropisie ascite pure et simple, et qu'il en est de même pour l'infiltration des membres thorachiques. L'obstacle à la circulation veineuse paraît être le plus souvent un caillot, d'apparence gélatineuse, plus ou moins dur et adhérent aux parois des veines.

PINEL fils.

231. DU RAMOLLISSEMENT AVEC AMINCISSEMENT, ET DE LA DESTRUCTION DE LA MEMBRANE MUQUEUSE DE L'ESTOMAC, par M. LOUIS, D.-M.-P. (Mémoire présenté à l'Académie royale de médecine, section de médecine, le 27 janvier 1824.)

Il est une lésion qui consiste dans le ramollissement avec amincissement et quelquefois destruction complète d'une partie plus ou moins étendue de la membrane muqueuse de l'estomac. M. Louis, ayant souvent rencontré cette altération à l'ouverture de sujets qui avaient succombé à des maladies chroniques, en rapporte un assez grand nombre d'observations, et décrit avec soin les caractères anatomiques de cette lésion, mal observée quoique très-fréquente. (*Arch. gén.*, mai 1824.) PINEL fils.

232. COLLECTION DES DIFFÉRENS ÉCRITS DU PROF. J. TOMMASINI, relatifs à la nouvelle doctrine italienne. Un vol. de 215 pag. in-8°. Naples ; 1823.

Le premier volume contient : 1°. La nécessité d'unir en médecine la philosophie à l'observation. 2°. Prolégomènes sur la nouvelle doctrine médicale italienne. 3°. Première et deuxième lettres adressées au professeur Matthæis, sur la fièvre pétéchiale et sur la nouvelle doctrine. 4°. Des fièvres contagieuses et des constitutions épidémiques.

233. DELLA NECESSITA DI SOTTOPORRE, etc. De la nécessité de présenter en résultats statistiques les faits les plus importants de la médecine pratique; discours prononcé par le Prof. TOMMASINI, à l'ouverture de son cours de clinique médicale dans l'université de Bologne, pendant l'année scolaire de 1821-1822. (*Annali universali di Medicina*, fév. et mars 1824.)

L'auteur, après s'être arrêté quelque temps sur l'importance des faits en médecine, sur leur stabilité au milieu de toutes les théories qui ont été proposées successivement par divers auteurs, développe le but de son projet, indique les moyens de l'accomplir de la manière la plus convenable, et examine tous les avantages qui en résulteraient pour la médecine pratique; il donne ensuite un essai pour l'application de ses principes; il rapporte que par ce moyen il est parvenu à faire voir que la vertu merveilleuse accordée par plusieurs auteurs à certains médicaments dans un genre donné de maladie n'existe pas réellement; enfin il ter-

mine par un tableau rédigé dans le but de faire connaître les résultats des médicamens employés.

234. DELLA FLOGOSI. Lettres sur l'inflammation dans les fièvres intermittentes perniciosus, par F. PUCCINOTTI. In-8.; Urbino; 1823. (*Giornal. dell. Ital. Lett.*, n°. 58, juillet et août 1823.)

L'auteur s'élève contre l'opinion de ceux qui croient avoir tout fait pour le traitement des fièvres intermittentes perniciosus quand ils ont proposé le quinquina; il cite toutes les observations de ces auteurs, d'après lesquelles il se croit autorisé à reconnaître des inflammations comme existantes avec ces maladies, et nécessitant l'emploi des saignées avec l'administration du quinquina.

235. CAS RARE D'UNE AFFECTION PRÉCORDIALE. Lettres adressées au D^r. Poggi, chirurgien assistant à la clinique chirurgicale de Pavie; par le D^r. DEL CHIAPPA, Professeur de méd. prat. (*Giorn. di Fisica*, decad. 11, t. VII, 1^{er}. bimest. 1824.)

Le sujet de cette observation est un cuisinier robuste, de 26 ans, habituellement pléthorique, ayant une respiration gênée, stertoreuse, courte, avec sifflement, pouls inégaux, douleur derrière le sternum, vers les épaules; toux sèche, crachats sanguinolens, etc. Après une maladie jugée d'abord bronchite, et par suite précordiale, il succomba. A l'ouverture on trouva un épanchement de sang. assez considérable dans le péricarde; en examinant avec soin on vit quelques-uns des *vasa vasorum* ouverts en dehors, et par conséquent ayant fourni le sang épanché.

236. ESSAI SUR LA VITALITÉ DANS LES MALADIES, première partie; De l'action des médicamens sur la vitalité et la fibre organique vivante, 2^e. partie; par Emmanuel RECANATI. Venise; 1822.

L'auteur considère d'abord les effets qui résultent de l'action des causes qui peuvent agir sur les différentes parties du corps humain; ensuite il applique sa théorie à l'explication des diathèses des maladies hypersthéniques et hyposthéniques, et enfin à celle des fièvres. Dans sa seconde partie l'auteur, continuant toujours à appliquer sa théorie, examine l'action primitive des médicamens sur la fibre organique vivante, leur action élective ou spéciale; il passe ensuite en revue l'action des stimulans, des

antispasmodiques et des sédatifs; celle des médicamens qui augmentent les sécrétions et les excrétions ordinaires, de ceux qui facilitent la destruction des substances nuisibles à l'économie, et de ceux qui ont simplement une action chimique et physique; enfin il achève son essai par quelques considérations sur la force qui préside à la conservation des lois de l'économie. (*Ann. univ.*, avril et mai 1824.)

237. DE LA DIFFÉRENCE DE LA PETITE-VÉROLE VOLANTE ET DE LA PETITE-VÉROLE NATURELLE. Observations de Vincent SETTE, médecin de Venise.

L'auteur rapporte qu'ayant été placé favorablement pour observer les effets de ces deux maladies, il a trouvé que la petite-vérole volante ne changeait jamais de nature, et restait toujours bénigne, tandis que la petite-vérole naturelle produisait des effets variables et souvent dangereux, d'où il conclut qu'il n'y a pas d'identité entre le germe spécifique de l'une et de l'autre. (*Ann. univ.*, avril et mai 1824.)

238. MÉMOIRE SUR L'HYDROPHOBIE ; par A. CAPPELLO, D. M. à Rome.

Après avoir parcouru rapidement les opinions émises sur l'origine, le siège et le traitement de cette maladie, et démontré que nous sommes dans une ignorance profonde à cet égard, l'auteur arrive à exposer ses propres expériences et ses observations. Il a vérifié qu'il n'y avait inoculation de l'hydrophobie que dans le cas où l'individu était attaqué spontanément de cette maladie, et que le virus de seconde origine ne pouvait la communiquer; enfin l'auteur termine par quelques considérations sur la nature de cette maladie. (*Ann. univ.*, avril et mai 1824.) E.-M. BAILLY.

239. REVUE MÉDICALE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE, et Journal de Clinique de l'Hôtel-Dieu et de la Charité de Paris. (*Janv., fév. et mars* 1824.)

Les éditeurs de la *Revue médicale* ont, cette année, étendu et perfectionné le plan de ce journal. Il se divise en deux parties principales. La première renferme des mémoires originaux sur différens points de médecine pratique, et se trouve spécialement consacrée aux observations ou histoires particulières de maladies, pour la plupart recueillies aux cliniques de MM. les professeurs Cayol, Laënnec et Récamier. Cette partie du journal est

également enrichie des résultats de la pratique de plusieurs médecins justement célèbres. La seconde a pour objet l'examen critique des ouvrages des médecins français et étrangers, ainsi que l'analyse des divers journaux de médecine.

Dans les cahiers que nous analysons on remarque plus particulièrement les articles suivans :

N°. de janvier. 1°. *Mémoire sur la philosophie de la médecine pratique, ou des Méthodes à suivre pour procéder à la détermination analytique des indications* ; par F. Bérard. L'auteur expose les principes d'après lesquels on doit, selon lui, observer et raisonner en médecine pratique. Mais comme il énonce ces opinions sans les développer, sans faire aucune application de ses principes, nous ne pouvons nous permettre d'analyser son mémoire, qui se trouve développé dans un supplément qu'il a ajouté à la nouvelle édition de la Doctrine générale des maladies chroniques, de Dumas, dont plus tard on pourra rendre compte. — 2°. *Mémoire sur l'existence de la paralysie du même côté que la lésion cérébrale qui la détermine* ; par A. J. Bayle. L'auteur rapporte sept observations, dont six sont extraites des ouvrages de Smetius, Forestus, Valsalva, Brunner et Morgagni; et la dernière lui appartient en propre. De ces observations il résulte que dans six cas l'altération encéphalique et la paralysie avaient lieu à droite, et que dans un seul l'une et l'autre se rencontrèrent à gauche; que dans trois cas la lésion consistait en une hémorragie sanguine dans la substance cérébrale; que dans un seulement l'épanchement sanguin existait dans le crâne; et que dans les trois autres cas on trouva un ramollissement de la substance cérébrale. — 3°. *Observations tendantes à éclairer la doctrine des phénomènes spasmodiques dans les cas de ramollissement du cerveau* ; par L. Martinet. L'auteur établit, d'après plusieurs observations, que dans les cas de ramollissement du cerveau, qu'il y ait infiltration sanguine de la pulpe cérébrale ou non, la paralysie peut ne pas exister, ou peut survenir de prime abord, sans être précédée de phénomènes spasmodiques. — 4°. *Plusieurs Observations sur quelques cas de guérison d'arachnitis* ; par L. Martinet. — 5°. *Mémoire sur la possibilité de reconnaître, par les moyens chimiques, la présence de l'acétate de morphine chez les animaux empoisonnés par cette substance vénéneuse* ; par J. L. Lassaigue. (Voy. le Bulletin des Sciences médicales, p. 146, n°. 154, cah. de février.)

Numéro de février. 1°. *Note sur une épidémie de fièvre typhoïde observée à Paris en 1823*, par M. Fizeau; ainsi qu'une observation de M. Récamier sur le même sujet. — 2°. *Recherches chimiques sur l'emploi thérapeutique de l'acétate de morphine dans plusieurs maladies*; par V. Bally, médecin de l'hospice de la Pitié; avec des réflexions, par M. Amédée Dupau. — 3°. *Mémoire sur la rétroversion de l'utérus*; par M. Bellanger. — 4°. *Mémoire sur le cancer du cœur*; par MM. Andral et Bayle. Ces deux derniers articles offrant un intérêt tout particulier, nous analyserons chacun d'eux séparément.

Numéro de mars. 1°. *Observations faites à l'Hôtel-Dieu, pendant l'année 1823, sous les yeux de M. le professeur Récamier, sur le sang et la couenne inflammatoire*; par M. J. E. Belhomme; précédées de réflexions générales, par Ant. Dugès. M. Dugès offre une analyse rapide et précise des opinions et des observations des différens auteurs qui se sont occupés des qualités physiques et chimiques du sang, ainsi que de ses altérations pathologiques. Il rapporte quelques-uns des faits nombreux que M. Belhomme a recueillis sur ce sujet. De ses propres observations l'auteur conclut : « Que les contradictions observées par les auteurs peuvent s'expliquer par les diverses combinaisons des conditions » extérieures et des conditions intérieures ou individuelles; que » les affections ou dispositions sthéniques et inflammatoires d'une » part; la largeur de l'ouverture et l'étroitesse du vase, d'autre » part, favorisent le départ des principes du sang, la formation » de la couenne, etc.; que tantôt les conditions individuelles » sont assez puissantes pour que leur influence soit à peine modifiée par les conditions extérieures; que tantôt, au contraire, » elles sont tout-à-fait effacées et annulées par ces dernières; et » que le plus souvent enfin ces conditions renforcent ou affaiblissent leurs effets par leur concordance ou par leur opposition. »

2°. *Mémoire sur l'emploi du sulfate de quinine à haute dose dans des cas de fièvres intermittentes observées en Italie*; par L. Martinet. L'auteur, se trouvant en Italie dans le cours de 1821 et 1822, se livra à quelques recherches sur l'action du sulfate de quinine. Il fit ses expériences à Migliarino, pays situé à une lieue de Pise. Ce terrain, plat et marécageux, est entouré d'eau de toutes parts : d'un côté par le Cerchio, et de l'autre par le lac Macciuculi et la Méditerranée. Les premiers malades auxquels

M. Martinet donna ses soins étaient atteints de fièvre quotidienne. Il leur administra 10 grains de sulfate de quinine, en deux doses, pendant l'apyrexie. L'accès revint. Il consumma ainsi 5 à 6 prises de ce sel sans aucun résultat. Alors il poussa la dose à 18, 24 et 30 grains à la fois, et réussit complètement. Il prétend même avoir été obligé d'aller jusqu'à 35 grains, dans le cas de fièvres intenses et de longue durée. L'auteur assure n'avoir jamais observé d'accidens. A Florence il continua ses expériences et obtint les mêmes résultats. A Rome il ne traita que la famille d'un chirurgien distingué, qui habitait le bord du Tibre et était atteinte de fièvre quotidienne depuis plusieurs mois. La mère et la demoiselle furent guéries. A l'appui de ses expériences, l'auteur rapporte 6 observations, dont deux de fièvre quotidienne, trois de fièvre quarte, et une de double tierce, qui furent toutes guéries par l'emploi du sulfate de quinine, à haute dose. Ses résultats sont : que le sulfate de quinine administré à la dose de 12 à 18 grains n'a point supprimé les accès; qu'à la dose de 20 à 24 grains ils ont complètement disparu; que l'usage de ce sel, à cette même dose, n'a été suivi d'aucun trouble dans les viscères abdominaux, et que les malades ont complètement recouvré la santé.

3°. *Recherches faites à l'hospice de la Pitié, sous les yeux de M. Serres, pour déterminer les rapports des lésions du cerveau avec les paralysies des membres supérieurs et inférieurs; par M. Lacrampe-Loustau.* (Voy. *Bulletin des Sciences médicales*, cahier de mai, p. 54, n°. 29, où nous avons rendu compte de ce mémoire.)

L. SIMON.

240. MÉMOIRE SUR LE CANCER DU CŒUR; par MM. ANDRAL et BAYLE. (*Revue Méd.*, févr. 1824.)

Ce mémoire contient trois observations.

La première a pour objet un homme de 56 ans, qui entra à l'hôpital de la Charité, dans le courant de mai 1821. Il offrait alors tous les symptômes d'une hypertrophie des parois du ventricule gauche du cœur. Ce malade mourut 7 à 8 jours après son entrée. L'autopsie fit voir de nombreuses bosselures situées à la face postérieure du cœur, et formées d'un tissu très-dur, gris-bleuâtre, demi-transparent en quelques points; d'un blanc plus opaque dans quelques autres, et sillonné par des lignes rougeâtres qui, s'entre-croisant, laissaient entre elles des aréoles

de forme et de grandeur variables. Ce tissu occupait la presque totalité de la paroi interne du ventricule droit. Dans quelques points seulement on rencontrait quelques faisceaux de fibres musculaires, décolorées, et comme atrophiées. Les colonnes charnues qui donnent attache aux tendons de la valvule tricuspide étaient intactes. La même dégénération existait dans toute l'étendue des parois de l'oreillette droite, si ce n'est dans l'appendice auriculaire. L'artère cardiaque rampait intacte au milieu du tissu graisseux ; le ventricule gauche était hypertrophié, et son orifice aortique rétréci par des ossifications.

La deuxième observation contient l'histoire d'un lapidaire , âgé de 37 ans , qui, jusqu'à 35, jouit d'une parfaite santé. Alors il devint légèrement asthmatique. Pendant les 5 ou 6 mois suivants, il sentit un peu de gêne dans la respiration, sans autre phénomène morbide appréciable. Ce malade entra à la Charité dans le courant de novembre 1821. Il était maigre et dans un état de complet dépérissement ; la face était jaune-paille ; le soir il éprouvait un léger mouvement fébrile, sans sueur ; aucun organe ne parut lésé. Dans le courant de décembre il éprouva à plusieurs reprises des douleurs vives mais passagères à la région du cœur ; et de temps à autre d'assez fortes palpitations. Cependant l'auscultation ne découvrait aucune altération appréciable. Au commencement de janvier, les membres supérieurs, puis les inférieurs s'infiltrèrent, et le malade succomba. *Autopsie* : œdème des membres et de la face ; muscles pâles et très-grêles ; la paroi externe du ventricule droit du cœur était occupée par une tumeur bosselée, qui, par sa forme et sa saillie considérable, semblait un cœur surnuméraire, qui, s'étendant de la pointe du ventricule à sa base, envahissait dans l'espace de quelques lignes le tissu de l'oreillette. Cette tumeur était entièrement formée par du tissu encéphaloïde, en partie ramolli. Les autres parties du cœur étaient saines, ainsi que les deux poumons. Rien de remarquable dans les organes cérébraux et abdominaux.

La troisième observation est relative à un ancien militaire qui, depuis plusieurs années, était dans un état d'imbécillité ; et qui, depuis deux ans, portait à la joue gauche une petite tumeur qui en peu de temps prit un accroissement considérable. La respiration paraissait parfaitement libre, les battements du cœur n'avaient point attiré l'attention ; le malade conservait un embonpoint considérable. Il mourut le 23 octobre 1821. *Autopsie* : la

cadavre était dans un état d'embonpoint musculaire et grassex considérable. Dans toute son étendue, la peau avait la rougeur de l'érysipèle. Les glandes inguinales étaient tuméfiées et rouges. La tumeur de la joue gauche remplissait le sinus maxillaire et reposait en bas sur la mâchoire inférieure. Dans ce sens, les gencives étaient rouges et boursoufflées; en haut, l'os maxillaire et les dents adhéraient à la tumeur, qui, dans la bouche, était profondément ulcérée et baignée par un pus brunâtre et ichoreux. Le péricarde contenait 8 onces de sérosité limpide. Le cœur, plus volumineux d'un tiers que dans l'état naturel, présentait au toucher plusieurs duretés considérables. La cavité de l'oreillette droite était très-dilatée; ses parois, très-consistantes, avaient une couleur grisâtre, une structure lardacée. L'orifice des veines caves était rétréci. Le pourtour de l'orifice auriculo-ventriculaire, n'offrant aucune trace de sa structure primitive, était transformé en une matière lardacée. L'oreillette gauche offrait la même altération, et les veines pulmonaires étaient rétrécies à leur orifice. Les ventricules étaient sains; mais leur cloison était cancéreuse. La membrane interne des oreillettes offrait çà et là des plaques d'un rouge vif. La membrane muqueuse intestinale était rouge et tapissée de mucosités sanguinolentes.

Cette dernière observation, plus intéressante que les deux autres, nous semble d'autant plus remarquable qu'elle offre des désorganisations considérables, sans phénomène morbide appréciable. En général, le mémoire que nous venons d'analyser mérite d'autant plus l'attention des praticiens, que la maladie dont il est l'objet est encore de nos jours inconnue, même des médecins qui se sont le plus occupés d'anatomie pathologique.

L. SIMON.

241. ORGANON DE L'ART DE GUÉRIR; traduit de l'original allemand, du docteur Samuel HAHNEMANN; par E. G. de BRUNNOW. Dresde; Arnold; 1824.

Cette traduction française du fameux système *homœopathique*, du docteur Hahnemann, vient de paraître en Allemagne; nous ne la connaissons encore que par l'annonce qui nous parvient. Nous nous bornerons à ajouter que pour soutenir ce système, le docteur Stapf, à Naumbourg, fait paraître, depuis 1822, à Leipzig, des *Archives pour la médecine homœopathique*.

(*Archiv für die homöopathische Heilkunde.*) Il en a été publié, jusqu'à présent, sept cahiers.)

242. DECADAS DE MEDICINA Y DE CIRUGIA PRACTICAS; 1824. Décades de médecine et de chirurgie pratique, tome XI.

Ce recueil et le *Periodico de la Sociedad medico-quirurgica de Cadix*, sont les deux seuls journaux de médecine qui se publient en Espagne et même dans toute la péninsule qui est au delà des Pyrénées, car le Portugal n'en possède aucun. Celui dont nous avons reçu le tome XI paraît à Madrid, sous la direction du docteur don Manuel Hurtado de Mendoza, les 10, 20 et 30 de chaque mois, par cahiers de 36 pages, petit in-4°; neuf cahiers font un volume.

Chaque cahier des Décades de médecine et de chirurgie commence par la traduction de la *Clinique des Annales de la médecine physiologique*, par M. Broussais. Cette partie est la principale, et pour l'étendue qui lui est accordée, et pour le but que s'est proposé M. Hurtado, qui n'est autre que de propager dans son pays la doctrine et les opinions du célèbre médecin français.

Viennent ensuite des notes, des observations, etc., communiquées aux rédacteurs, et qui ne sont, pour la plupart, que des extraits des journaux de médecine étrangers. Ces articles sont, suivant leurs sujets, rangés sous les titres de *médecine pratique* et de *thérapeutique*. C'est parmi eux qu'il faut chercher tout ce qu'il y a d'original dans le recueil.

Puis, sous le titre de *Littérature médicale étrangère*, sont réunis des extraits, presque toujours beaucoup trop courts, des seuls journaux de médecine français, dits principaux, au nombre desquels on est étonné de ne point voir figurer, du moins dans les neufs cahiers que j'ai sous les yeux, ni les *Archives générales de médecine*, ni la *Revue* ni la *Bibliothèque médicale*.

Une autre partie, intitulée *Variétés médicales*, annonce, en quelques lignes, les nouvelles de médecine, les travaux de l'académie royale de médecine de Paris, et ceux qui intéressent la science de guérir, de l'Académie des sciences de la même ville, de la Société royale de Londres, et de quelques autres sociétés savantes.

Enfin les cahiers sont terminés par un article de *Bibliographie médicale*.

Traduction espagnole du grand Dictionnaire français des sciences médicales.

Sous le dernier titre, c'est-à-dire sous celui de bibliographie, il n'est fait mention, dans tous les cahiers de trois mois, que d'un seul ouvrage, la traduction du grand Dictionnaire des sciences médicales. Les traducteurs promettent bien de réduire, autant qu'il leur sera possible, cette vaste entreprise de cinquante médecins français; mais leur dixième volume s'arrête aux articles qui commencent par les lettres *Dis*. Quoi qu'il en soit, il paraît que les traducteurs ont omis entièrement les mots *clonique*, *clonisme*, *codex*, *comateux*, *cravate*, *croissance*, *cruor*, etc., etc., et fait des suppressions aux articles *clitoris*, *continence*, *convulsionnaires*, *copulation*. Dans tout le reste, la traduction est annoncée comme littérale.

Je ne parlerai ici que de deux articles contenus dans le tome onzième des *Décades de médecine et de chirurgie*, tous les autres n'étant, sans exception, que des traductions ou des extraits des journaux français de médecine.

Sur la potion stibio-opiacée du docteur Peyson.

Le premier de ces articles est relatif à l'emploi de la potion stibio-opiacée et de la pommade stibiée du docteur Peyson contre les fièvres intermittentes. Il est de M. le docteur Lalanne, médecin de l'armée française, employé à l'hôpital militaire de Madrid. Parmi les observations assez nombreuses qu'il a recueillies dans cet hôpital sur le mode de traitement dont il s'agit, notre compatriote en donne quatre bien détaillées, et il les fait suivre des propositions suivantes :

1°. La potion stibio-opiacée convient particulièrement dans les fièvres intermittentes simples, dont l'apyrexie est complète et exempte de toute douleur viscérale, et lorsqu'il n'y a d'autre indication à remplir que d'empêcher le retour du paroxysme.

2°. Elle convient encore dans les cas où, après des phlegmasies de longue durée, il y a des accès fébriles qu'il faut supprimer promptement, surtout lorsqu'il est important d'activer l'absorption; mais alors le quinquina lui est préférable.

3°. Elle est nuisible, au contraire, toutes les fois qu'avec la fièvre il existe une irritation ou une sub-irritation viscérale.

4°. Elle produit néanmoins de bons effets lorsqu'il existe une

sub-irritation gastrique récente et légère, si on l'emploie dès le principe de la maladie.

5°. L'usage de cette potion ne doit être continué que pendant 3, 4, 5, ou au plus 6 jours. Quand elle a produit l'effet désiré, il faut en éloigner insensiblement les doses, et ensuite la supprimer tout-à-fait.

M. Lalanne compte beaucoup moins sur la pommade stibiée que sur la potion stibio-opiacée ; il termine en recommandant aux praticiens d'observer avec beaucoup de soin l'action des premières doses de celle-ci, parce que les malades la rejettent souvent par le vomissement.

Fièvre continue, douleur opiniâtre et diabète guéris à la fois par une seule application de sangsues.

Le second article original est une lettre du doct. Joseph Gomez Carrasco, de Constantina. Ce médecin rapporte l'observation curieuse d'une femme qui était prise depuis trois mois d'une légère fièvre continue avec des exacerbations les soirs, et d'une douleur fixée à la partie latérale gauche du tronc. Cet état empira ; il s'y joignit de l'urodynie, puis un diabète sucré (qui fit rendre à la malade des quantités prodigieuses d'urine), et, ce qui est assez remarquable avec un diabète, le dégoût des boissons porté presque jusqu'à l'horreur. Ajoutez encore l'insomnie, la constipation, la rougeur de la langue et le marasme le plus complet. L'opium et le quinquina avaient été prodigués. M. Carrasco crut devoir recourir aux seuls antiphlogistiques ; il fit appliquer douze sangsues sur le siège de la douleur ; celle-ci cessa entièrement deux heures après pour ne plus se faire sentir ; et, sans autre remède, la fièvre et le diabète se trouvèrent parfaitement guéris au bout de 17 jours.

L'auteur ajoute à ce fait des réflexions sur la doctrine de M. Broussais, dont il est un des plus ardens partisans. L. R. V.

243. ANNALI DELLA MEDICINA FIOLOGICO-PATOLOGICA COMPILATI DA G. STRAMBIO. Annales de la médecine physiologico-pathologique rédigées par G. STRAMBIO, D. M. Milan. (1^{re} année ; janvier, février et mars 1824.)

Ces trois cahiers contiennent : 1°. Un discours préliminaire dans lequel M. *Strambio* annonce que le but de son journal est de faire connaître aux jeunes médecins italiens la nouvelle doc-

trine médicale française. Il trace l'histoire des diverses doctrines médicales depuis Hippocrate jusqu'à nous. Il s'attache plus particulièrement à faire ressortir les dangers de la doctrine de *Brown*. Il attaque avec force le *contro-stimulisme* de *M. Rasori*; et termine en disant que tous les systèmes qui, jusqu'à ce jour, ont joui d'une faveur plus ou moins grande, lui semblent faux et erronés, en ce qu'ils reposent plutôt sur l'empirisme que sur une connaissance approfondie de l'organisme et de ses fonctions. 2°. Une traduction littérale des propositions physiologico-pathologiques publiées par *M. Broussais* en tête de l'examen des doctrines médicales et des systèmes de nosologie (2°. édition). Ces propositions sont accompagnées d'un commentaire. 3°. La traduction italienne d'une lettre adressée par *M. Strambio* à *M. Ph. Fontaneilles* et insérée dans les *Annales de la médecine physiologique* (Voyez tome 4, p. 166), contenant des réflexions critiques sur le tableau de la mortalité du grand hôpital de Milan, comparée à celle de la clinique de *M. Rasori*. 4°. Enfin une longue dissertation sur la *Pellagre*, dans laquelle l'auteur établit que cette maladie est toujours sympathique et jamais essentielle; que toujours elle est le résultat d'une gastro-entérite chronique.

Nous croyons que la doctrine de *M. Broussais* trouvera dans *M. Strambio* un judicieux interprète. L. SIMON.

244. HIPPOCRATES, MAGAZIJN TOEGEWIJD AAN DEN GEHEELEN OMVANG VAN DE GENEESKUNDE. Hippocrate; ouvrage périodique, destiné à embrasser tout l'art de la médecine, publié par SANDER et WACHTER; vol. VI., cah. 2 et 3. Rotterdam; 1823.

Voici une courte indication des articles contenus dans les 2°. et 3°. cahiers de ce journal de médecine, écrit en hollandais.

2°. Cah. *Notice sur la petite-vérole qui règne sur la côte de Guinée*, par le Dr. Reynhout. Sur cette côte d'Afrique, la petite-vérole fait tous les ans de grands ravages. L'auteur, qui a séjourné cinq ans dans cette contrée, a observé que par la suppuration et l'ulcération des boutons de la petite-vérole, le réseau de *Malpighi* n'est point attaqué. Les essais de vaccine n'ont point eu de succès, parce que le vaccin envoyé d'Europe avait été altéré durant le trajet. Peu de temps avant le départ du docteur Reynhout, il était arrivé d'autre vaccin mieux conservé, qui peut-être aura eu plus d'efficacité.

Remarques sur la guérison d'un vomissement de sang, causé par la suppression des menstrues, par le D^r. Pool. Ces remarques confirment ce que d'autres médecins ont observé sur le vomissement de sang qui survient quelquefois à la suite de la suppression des menstrues, et qui peut être très-violent sans causer pourtant la mort.

Remarques sur une paralysie des membres inférieurs, avec des circonstances graves, et guérie sans les secours de l'art, par le D^r. Heller. Une jeune fille, à la suite d'une fièvre accompagnée d'attaques de nerfs, eut la partie inférieure du corps paralysée; cet état dura 9 ans, les jambes se trouvèrent extraordinairement contractées. Dans sa 17^e. année, trois mois après avoir eu pour la première fois ses règles, elle recouvra tout à coup l'usage de tous ses membres. L'auteur s'étonne avec raison que, pendant ce temps, les articulations des genoux n'aient point été attaquées de l'ankylose.

Exemple d'une guérison heureuse de phthisie, par le D^r. Stipriaan Luiscius. Une femme d'environ 50 ans avait tous les symptômes d'une phthisie, et fut traitée en conséquence, mais sans succès. Tout à coup elle rendit par la toux une esquille d'os de bœuf, qu'elle se souvint avoir avalée 8 mois auparavant, en prenant un bouillon. Depuis lors, à l'aide du traitement prescrit, elle fut entièrement rétablie. L'auteur demande où cet os s'était placé? La femme rendit en 24 heures une pinte et demie d'une matière blanchâtre semblable au pus.

Observation d'un renversement de matrice, par J. Heller. Une femme enceinte de 5 mois mourut des suites de cette maladie, que l'auteur décrit avec beaucoup de soin.

Les autres articles de ce cahier sont traduits de l'allemand.

Cah. 3. *De l'emploi médical de l'extrait de jusquiame*, par le D^r. Égeling. D'après les expériences de l'auteur, l'extrait de jusquiame est un remède très-incertain; dans la plupart des cas, il n'eut guère d'effet sensible, et dans les cas où il se manifestait quelque effet, cela se réduisait ordinairement à quelques symptômes narcotiques; on obtint rarement des effets calmans, quoique le remède fût administré journellement à la dose de 10 grains à environ 2 scrupules; une dose même de 60 à 70 grains n'eut point d'effet. M. Égeling pense que la jusquiame élevée dans nos jardins de botanique reçoit du climat ainsi que du sol d'autres qualités que la jusquiame dont Storch et d'autres

médecins ont fait usage. L'auteur engagé en conséquence ses confrères à suivre attentivement les effets de ce remède, et à faire connaître leurs observations, afin de parvenir à en connaître les véritables qualités. L'auteur a omis de dire s'il a employé ce remède seul ou conjointement à d'autres médicamens; il aurait fallu avoir égard à cette circonstance qui peut changer l'état de la question.

Observation de l'effet de la jusquiame sur une cataracte commençante, par Nortier. L'auteur parle avec éloge de l'application extérieure de la jusquiame, et confirme par deux observations, l'opinion de Sauvage sur l'effet de ce remède. Dans chacun des deux cas, l'œil fut humecté plusieurs fois par jour avec une solution d'extrait de jusquiame dans de l'eau distillée. Le premier cas est moins précis que le second, à cause des remèdes incertains qui furent prescrits simultanément. L'effet de ce remède mérite d'être examiné; il faudrait plus d'expériences en sa faveur pour qu'il inspirât de la confiance. L'auteur se montre contraire à l'application d'un vésicatoire aux tempes dans diverses maladies des yeux, par la raison qu'un vésicatoire cause en cet endroit une fluxion trop considérable; il aime mieux le placer entre l'extrémité de la mâchoire inférieure et la saillie de l'os temporal, par la raison que là les nerfs de la mâchoire inférieure y sont rassemblés sous la peau, et qu'ainsi, par ce faisceau de nerfs, on agit mieux sur la vue. Nous ne partageons pas cet avis, et nous avons pour nous beaucoup de gens de l'art qui ont appliqué avec le plus grand succès des vésicatoires aux tempes; et nous demanderons à l'auteur si les nerfs ne se trouvent pas aussi immédiatement sous les tempes, et ne peuvent pas également bien opérer sur la vue.

Essai physiologique sur la peau, considérée comme organe de la respiration, par le D^r. Vanlies. Nous n'avons trouvé rien de nouveau dans cette dissertation; on n'y cite pas les observations les plus récentes de la chimie et de l'histoire naturelle, sur les fonctions de la peau.

Remarques sur une paralysie des membres inférieurs, guérie par l'usage de la noix vomique, par le D^r. Snablié. Observations qui réunissent toutes les apparences de la vérité, et deviendront utiles à la médecine pratique. Un homme de l'île de Banca, obligé de travailler pendant plusieurs jours et plusieurs nuits dans l'eau de mer, pour sauver un vaisseau échoué, fut para-

lysé de la partie inférieure du corps. On essaya divers moyens de guérison, même l'électricité et le galvanisme, mais sans succès. Environ 2 ans après, il fut rétabli à l'hôpital de Leyde, par le moyen de la noix vomique. M. Snablié commença par lui en faire prendre un grain par jour, puis, allant toujours en augmentant, il finit par lui en administrer une dose de 20 grains en poudre.

Sur l'érysipèle des nouveau-nés et sur l'endurcissement du tissu cellulaire, par Nortier. L'auteur décrit avec soin ces deux maladies, et nous fait connaître le traitement qu'il a employé avec succès dans quelques cas.

Des *Observations sur le sulfate de quinine* par le D^r. Alexander, terminent le cahier. L'auteur fait connaître cinq observations qui confirment l'efficacité de ce nouveau remède, non-seulement dans la fièvre intermittente, mais aussi dans la fièvre rémittente; il résulte de ces observations que le sulfate de quinine est préférable au quinquina, puisque celui-ci fut sans effet contre une fièvre intermittente, tandis qu'une fièvre, encore était-ce une fièvre quarte, disparut après que le malade eut pris seulement 10 grains de sulfate de quinine (*Letterkundig magazijn*, 1824, nos. I et IV.) (1).

245. GENEES, HEEL EN SCHEIDKUNDIGE VERHANDELINGEN. Mémoires sur la médecine, la chirurgie et la chimie, de la première classe de l'Institut royal des Pays-Bas, pour les sciences, lettres et beaux-arts. in-4.; Amsterdam; 1824.

246. BIBLIOTHÈQUE MÉDICALE, NATIONALE ET ÉTRANGÈRE. Première livraison; Bruxelles; 1824.

D'après le prospectus, le plan de ce nouveau journal de médecine a été arrêté de concert avec le professeur Broussais, qui doit communiquer ses *Annales de la médecine physiologique*, c'est-à-dire le manuscrit du journal de ce nom publié à Paris, en sorte que les deux journaux puissent paraître le même jour à Paris et à Bruxelles. On doit extraire aussi les articles des journaux de médecine allemands, anglais, français, hollandais, etc., et admettre toutes les opinions. On s'abonne chez le libraire Tarlier, à raison de 24 fr. par an.

(1) Ces articles et les réflexions qui y sont jointes appartiennent au journaliste hollandais.

247. DISSERTATIO MEDICA inauguralis de hirudinis historiâ naturali et usu medico; par A. VAN CALCAR; Leyde; 1823.

Après des notions zoologiques, anatomiques et physiologiques sur la sangsue, l'auteur examine les effets de l'emploi des sangsues et les cas où il convient d'y avoir recours; il croit que Gallien et Celse donnaient la préférence aux ventouses sur les sangsues; il fait peu de cas du *bdellomètre*, qui lui paraît trop compliqué, peu efficace et peu commode. L'auteur en traitant de l'application des sangsues dans diverses maladies, rapporte beaucoup d'observations pratiques.

CHIRURGIE.

248. MÉLANGES DE CHIRURGIE ÉTRANGÈRE, par une société de chirurgiens de Genève, composée de MM. P.-J. MAUNOIR, C.-T. MAUNOIR, professeurs; F. MAYOR, B.-G. PESCHIER, J.-C. MORIN, J.-P. DUPIN, F. OLIVET, DD.-CC. Un vol. in-8. de XV et 573 p. avec 2 pl. Genève et Paris; 1824; J.-J. Paschoud.

Les éditeurs de ces mélanges veulent surtout traduire les mémoires dans lesquels un auteur développe une idée fondamentale et nouvelle; aussi parleront-ils rarement des ouvrages qui reprennent la science dans son ensemble, et dans lesquels se trouve une multitude de faits déjà connus, à moins qu'un ordre nouveau, que quelques vues piquantes et utiles, ne leur paraissent mériter une attention spéciale; alors il pourront donner un extrait de l'ouvrage, mais ils laisseront de côté tout ce qui ne leur paraîtra pas neuf.

Les auteurs ont cru devoir faire entrer dans le premier vol. de cette collection française, des mémoires ou des observations prises dans les trois langues les plus répandues (l'anglais, l'allemand et l'italien), et réunir des faits publiés à des époques différentes qui se liaient par la nature du sujet. On trouve donc dans cette première partie: 1°. un mémoire traduit de l'italien, fourni par le prof^r. Scarpa, sur la grossesse accompagnée d'ascite. Ce célèbre chirurgien trace la marche que l'on doit suivre dans cette complication de la grossesse; et à la suite se trouve un autre mémoire dans lequel le Dr. Cruch, chirurgien de l'hôpital de Pavie, rapporte deux cas de paracentèse de

l'abdomen, pratiquée suivant la méthode de Scarpa sur deux femmes grosses ascitiques. Deux appendices contenant des réflexions et des observations propres à compléter l'histoire de cette complication de la grossesse, ont été ajoutés par M. C.-G. Peschier et Ch.-Th. Maunoir. Nous nous contenterons d'indiquer ici les travaux contenus dans ce volume; nous reviendrons avec quelques détails sur chacun des mémoires qu'il renferme et dont nous n'avons pas encore rendu compte.

2°. Un mémoire sur les produits de l'inflammation aiguë, par Th. Dowler. (V. l'art. 215 de ce cahier.)

3°. Lipôme considérable extirpé avec succès par M. Astley Cooper, chirurgien de l'hôpital de Guy.

4°. Un mémoire du prof. Vacca Berlinghieri sur l'œsophagotomie, dans lequel il fait connaître un nouvel instrument qu'il a inventé pour pratiquer cette opération, il démontre qu'elle peut être exécutée dans un grand nombre de cas dans lesquels jusqu'à présent on n'avait pas osé recourir à ce moyen.

5°. Quelques faits sur la piqure des nerfs, par MM. Denmark et Wardrop; ce dernier a ajouté au récit des faits des développemens sur les cas qu'il considère comme susceptibles de guérison par la section du tronc nerveux, et sur ceux qu'il croit exiger l'amputation de la partie.

6°. Un mémoire du Dr. Hutchinson sur le traitement du goître par le séton, avec l'histoire de quelques malades pour lesquels ce moyen a été mis en usage.

7°. Plusieurs mémoires de MM. Thomas, Astley Cooper, Trauers, Chapman et Birt, sur la dilatation de l'urètre chez la femme et même chez l'homme, avec l'histoire d'un assez grand nombre de faits qui semblent prouver que chez la femme il est possible d'extraire, par ce moyen, des calculs très-volumineux sans causer d'incontinence d'urine, et que chez l'homme on peut, par le même moyen, retirer des calculs d'un petit volume (1).

8°. Mémoire du Dr. Jean Nép. Sauter sur l'extirpation totale d'une matrice carcinomateuse, pratiquée avec succès sans

(1) Nous avons déjà parlé, dans un cahier du Bulletin des sciences médicales, de la méthode employée par M. Cooper pour extraire la pierre chez la femme sans instrumens tranchans. Nous compléterons dans un prochain article ce qui nous reste à dire sur ce sujet. D. F.

clente préalable de l'utérus naturelle ou artificielle. Dans ce mémoire fort étendu, M. Sauter a examiné tout ce qui a été fait sur ce sujet, et donné beaucoup de détails sur l'opération qu'il a faite avec succès. M. Ch. G. Peschier, qui a traduit cette monographie, y a ajouté un appendice dans lequel il présente quelques réflexions sur le traitement suivi par l'auteur, et rapporte une note importante tirée du journal de Göttingue sur l'avantage qu'a retiré Osiander de l'eau de laurier-cerise, employée, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, dans un grand nombre de cas de résection partielle de l'utérus.

9°. Deux mémoires accompagnés d'observations sur l'emploi du séton dans le traitement des fractures non consolidées, par les docteurs Wardrop et Earle. M. Brodie a fait une addition au mémoire de M. Wardrop.

10°. Mémoire sur les maladies de la glande lacrymale, par Ch. H. Todd.

11°. Une notice sur deux nerfs de l'œil humain, découverts par Joseph Trasmondi. (Voy. le 4°. cahier de ce *Bulletin*, p. 291.)

12°. Sur l'usage du sac lacrymal, par Geri.

13°. Mémoire sur un nouveau procédé avec la description d'un nouvel instrument pour l'extraction de la cataracte et pour l'opération de la pupille artificielle. D. F.

249. MÉMOIRES DE MÉDECINE, CHIRURGIE ET PHARMACIE MILITAIRES; rédigés par MM. ESTIENNE et BEGIN. In-8., to. XIII. Paris; 1824.

Après un avertissement de 32 pages, consacré à faire ressortir le mérite des volumes déjà publiés, à indiquer les lacunes qui restent à remplir, et à critiquer la doctrine physiologique, on trouve une *Notice topographique et médicale sur Bagnoles*, par M. E. Estienne.

Cette notice est un mémoire fort étendu, divisé en dix chapitres. Les trois premiers forment à peine la matière de seize pages. Ils ont pour titre : le 1^{er}., *Situation et description de Bagnoles, de ses bains, de ses douches*; le 2^e., *Hôpital près les bains*; le 3^e., *Du sol de Bagnoles, et de son influence sur la salubrité de ce lieu*. Le 4^e. et le 5^e. chap. forment à eux seuls les trois quarts du mémoire; ils sont destinés à l'examen, 1^o. *des végétaux cultivés à Bagnoles, de leurs propriétés et de leurs usages*; 2^o. *des animaux nés, élevés ou entretenus à Bagnoles*,

et de la manière de s'en servir. L'auteur entre dans des détails connus de tout le monde.

Le 6^e. chap., d'une assez courte étendue, renferme quelques détails sur l'air, les vents, le tonnerre, les feux follets, les brouillards, la pluie.

Le chapitre 7 est consacré à l'examen des *propriétés physiques, chimiques et médicales des eaux de Bagnoles*, que l'auteur divise en eau commune, eau thermale, eau martiale.

On trouve dans le chapitre 8 l'exposition de la méthode curative usitée à Bagnoles.

Dans le chapitre 9 on examine les avantages et les inconvénients qu'il y aurait à établir un hôpital militaire à Bagnoles. M. Estienne pense que *Bagnoles, dans l'intérêt du propriétaire de ses eaux, dans celui du trésor public, et surtout dans l'intérêt de l'humanité, doit se borner au service des malades riches.*

Enfin le chapitre 10 n'est autre chose qu'une table synoptique des maladies traitées aux eaux minérales de Bagnoles pendant l'été *hippocratique* de 1822, et des résultats de ce traitement.

Le mémoire dont nous venons de parler est suivi d'un *Exposé de la clinique médicale de l'hôpital militaire d'instruction de Lille*, pendant l'année 1821, par M. Vaidy. L'auteur dit quelques mots sur plusieurs des maladies qu'il a eu occasion de traiter dans le cours de cette année. Il parle successivement de l'amygdalite, de l'arthrodynie, de la blennorrhagie, de la bronchite, du choléra, de la congestion abdominale, de la congestion cérébrale, des dartres, de l'embarras gastrique, de l'entérite, de la gastrite, de la gastro-entérite, de l'épilepsie, de la fièvre intermittente, de la névrodynie, de l'ophthalmite, de l'otite, de la périostite, de la péritonite, de la pleurite, de la pneumonite, de la rhinite, de la stomatite et du typhus.

Ce qui nous a paru le plus remarquable dans le travail de M. Vaidy, c'est la différence qu'il établit entre la gastro-entérite aiguë et le choléra, entre la gastro-entérite fébrile et la fièvre intermittente. On y trouve aussi quelques détails instructifs sur la douleur considérée comme pouvant former le principal caractère d'une classe de maladies, sur l'emploi de l'ammoniaque comme rubéfiant, vésicant et caustique, sur les dartres et leur traitement.

Le contingent de la chirurgie, pour ce 13^e. vol., se borne à deux observations : la 1^{re}. *sur une plaie d'arme à feu au thorax, suivie d'empyème*, par M. Vassilière. Le malade mourut le onzième jour. La 2^e. *sur un allongement de la luette qui détermina des accidens analogues à ceux des pneumonies chroniques*, par M. Cuynat. On régarda pendant plusieurs mois la malade comme atteinte d'une inflammation du poutmon, avec coexistence de tubercules. On la traitait en conséquence; l'état de sa santé empirait de jour en jour, et donnait de vives inquiétudes, lorsque M. Cuynat reconnut la cause du mal, et y mit fin en excisant une portion de la luette. Un rétablissement prompt suivit cette petite opération.

Ces deux observations sont accompagnées de réflexions par M. Bégin.

A la suite de la 2^e. observation M. Bégin rapporte l'histoire d'une jeune fille atteinte de cette insupportable infirmité qui consiste à exhaler par le nez une odeur infecte et nauséabonde. Cette jeune personne était repoussée par ses parens et ses compagnes. Des médecins avaient déclaré que la maladie résidait dans les bronches ou les poutmons qu'ils supposaient ulcérés ou en suppuration. Plusieurs moyens avaient été employés sans succès. Un examen attentif de la malade démontra à M. Bégin que la membrane muqueuse nasale était le siège exclusif du mal, que cette membrane était affectée d'une inflammation chronique, et peut-être d'ulcérations. Un traitement, dirigé d'après ce diagnostic, procura en deux mois et demi une guérison radicale.

La 3^e. partie de ce volume, sous le titre de pharmacie et de chimie, se compose d'un mémoire de M. Sérullas sur un moyen d'enflammer la poudre sous l'eau à toutes les profondeurs, sans feu, et par le seul contact de l'eau. La possibilité de ce fait est fondée sur la propriété qu'ont les alliages de potassium et de sodium avec certains métaux, et spécialement avec l'antimoine et le Bismuth, de s'enflammer instantanément par le contact de l'eau. L'alliage doit être disposé par rapport à la poudre, et par rapport à l'eau, de telle manière que lorsque l'on permet à l'eau de se mettre en contact avec l'alliage, l'inflammation de celui-ci se communique à la poudre.

M. Sérullas commence son mémoire en indiquant la manière d'obtenir l'alliage du potassium avec le cuivre et l'antimoine, avec l'argent et l'antimoine, avec le fer et l'antimoine, avec l'é-

tain, avec le plomb, avec l'antimoine. Il le termine en disant que « du charbon calciné, plongé pendant quelque temps dans de l'alcool concentré ou de l'éther, divisé en petits fragmens, et jeté sur un bain de mercure recouvert d'une petite couche d'eau bien propre, y tourne avec autant de vivacité que le camphre. Ces mouvemens, comme ceux du camphre, sont arrêtés à l'instant par une goutte d'huile fixe, et plus subitement encore par de l'huile essentielle de térébenthine, de citron, etc. »

Le volume est terminé par une *notice historique sur Pierre Coze*, ancien médecin militaire, mort en 1822, âgé de près de 68 ans. Cette notice est du professeur Tourdes. L'auteur parcourt la vie de Coze; il le fait voir successivement chirurgien-major d'un régiment, médecin de plusieurs hôpitaux militaires, professeur de clinique interne, doyen de la faculté de médecine de Strasbourg, auteur de plusieurs topographies et constitutions médicales; de plusieurs mémoires sur la splénite, le typhus, le scorbut aigu, le tétanos, l'hydropisie aiguë des ventricules cérébraux.

BAUDELOQUE.

250. DISSERTATIO MEDICA INAUGURALIS DE MACROGLOSSA seu linguæ enormitate..., par H.-F. VAN DOEVEREN. In-8. Leyde; 1824.

Ce sujet n'est pas neuf; cependant le jeune médecin qui en est auteur fait preuve de connaissances; il a d'ailleurs eu l'avantage de profiter des observations du prof. Dupin son maître, qui a traité en 1817 une jeune fille d'Amsterdam, qui présentait un développement énorme de langue. Ce cas, et un autre observé sur une jeune fille de Leyde, font le sujet du premier chapitre; dans le second l'auteur les compare à des cas semblables rapportés par divers médecins et chirurgiens. Avicenne est selon lui le premier qui ait observé la *Macroglossie*. Dans le troisième chapitre il expose très en détail les causes, les symptômes et les phénomènes de cette maladie. Cette affection de la langue est décrite avec beaucoup de soin; l'auteur cherche à prouver que la *macroglossie* résulte du peu de développement des nerfs qui se rendent à la langue, ainsi que de la déviation accidentelle des vaisseaux sanguins répandus dans cette partie. Le dernier chapitre traite des diverses méthodes de guérison proposées par les médecins. L'auteur se prononce pour la compression de la langue, conseillée par Leblanc et Vander-Haar, et pratiquée par M. Dupin sur la jeune fille dont il a été question plus haut, mais qui refusa ensuite de

se soumettre plus long-temps au traitement. Des planches ajoutées à ce mémoire font bien connaître la nature de la *macroglossie*.

251. LITHOTOMIE VAGINALE pratiquée par M. LAVIELLE, officier de santé à Montfort. (Landes.) (*Journ. Gén. de Méd.*, mars 1824.)

Cette opération fut pratiquée suivant le procédé de M. Clément, chez une femme de soixante-dix ans, amaigrie et très-faible. Le calcul pesait deux onces; son extraction, bien que laborieuse, ne fut suivie d'aucun accident. La malade conserva une fistule pour n'avoir pas voulu se soumettre pendant plus de trois jours à l'usage de la sonde, qu'on plaça dans le canal de l'urètre un mois après l'opération, au moment où les urines commençaient à se faire jour par cette voie.

RATIER.

252. OBSERVATION SUR UNE AFFECTION CANCÉREUSE développée sur la voûte palatine, et guérie par l'extirpation; par M. GUYOT, chirurgien à Norges-la-Ville (Côte-d'Or). (*Journ. Gén. de Méd.*, mars 1823.)

Une dame de soixante-deux ans éprouve un jour sur un point de la muqueuse palatine un léger gonflement presque sans douleur. Ce gonflement cesse pour reparaitre après quinze jours; il augmente par degrés jusqu'au point d'atteindre le volume d'un petit œuf de poule; sa base est large; son sommet, dirigé vers les amygdales, offre une saillie de forme conique, allongée et épaisse; sa couleur est gris-blanchâtre, luisante; sa dureté résistante, élastique. Une ulcération superficielle se développe; les moyens intérieurs n'ont aucun succès. Une incision est pratiquée; il semble à l'opérateur que le bistouri pénètre dans un organe parenchymateux, et il voit s'écouler une assez grande quantité de sang. L'hémorragie ne s'arrête qu'au bout de sept à huit heures, et sous l'influence des astringens en gargarisme. Quelques jours après des douleurs se développent dans la plaie, dont les bords se renversent, en même temps que le fond devient grisâtre, et qu'elle présente un aspect cancéreux. C'est dans cette circonstance que M. Guyot se décide à l'opération, malgré toutes les chances défavorables qu'elle pouvait avoir. La guérison fut complète au bout d'un mois, et ne s'est pas démentie depuis vingt-deux.

M. Hervey-Dechégoïn, rapporteur de la commission, pense que la tumeur dont il s'agit n'était pas cancéreuse, mais plutôt de nature fongueuse; il indique un point de suppuration au centre.

de la tumeur, comme un signe propre à faire penser qu'elle n'est point un véritable cancer, et que l'opération peut être pratiquée avec un espoir fondé de succès. RATIER.

253. OBSERVATIONS SUR LA HERNIE DE L'IRIS, l'ophthalmie chronique et les usages de la rétine; par M. ESPRIT GENDRON, médecin au Château-du-Loir (Sarthe). (*Journ. Gén. de Méd.*, mai 1824.)

L'auteur cherche à combattre l'opinion d'un praticien moderne, et à prouver que la cautérisation est un moyen fort avantageux dans le traitement du Staphylome de l'iris. Encouragé par quelques succès, M. Gendron a pensé qu'on pourrait faire une application utile de ce moyen thérapeutique aux ophthalmies rebelles. Plusieurs observations suivies d'un heureux résultat sont citées à l'appui; on y voit des sujets, privés plus ou moins complètement de la vue par suite de l'inflammation, à laquelle avait succédé l'opacité de la cornée, recouvrer cette précieuse faculté par la cautérisation réitérée de la conjonctive palpébrale. M. Gendron donne sur cette cautérisation les préceptes suivans : il faut faire en sorte que l'escarre soit plus étendue transversalement que verticalement; la cautérisation se pratique seulement à la paupière inférieure. Bien que cette opération soit applicable aux ophthalmies anciennes, il faudrait bien s'en garder lorsque ces ophthalmies sont exaspérées; elle ne doit être employée que comme un moyen extrême, lorsque l'ophthalmie, dans un état indolent, semble entretenue par une dilatation mécanique des vaisseaux capillaires, ou bien encore lorsque l'inflammation est bornée aux parties voisines d'une taie de la cornée. C'est surtout dans l'ophthalmie scrophuleuse, dit M. Gendron, que l'on aura occasion d'en venir à ce moyen extrême. Il n'aura point, comme le séton et le vésicatoire à la nuque, l'inconvénient d'exciter l'engorgement inflammatoire des ganglions lymphatiques du cou, engorgement auquel les scrophuleux sont si facilement exposés, et je ne serais pas surpris qu'un tel moyen fût reconnu par la suite comme le dérivatif le plus énergique.

Dans la seconde partie de son travail, intitulée *Réflexions sur les usages de la pupille*, M. Gendron tend à établir que c'est à sa contractilité plus ou moins grande qu'on doit attribuer les divers degrés de myopie et de presbyopie. Il apporte à l'appui de cette opinion plusieurs observations fort remarquables dans les-

quelles le rétrécissement accidentel de la pupille, avait corrigé la myopie. D'après ces observations, et quelques expériences sur l'œil artificiel, l'auteur se croit en droit d'inférer que c'est à la contractilité plus ou moins grande de la pupille que l'on doit d'apercevoir les objets à des distances variées. Tirant ensuite une conséquence immédiate de ce principe, il admet que la dilatation de la pupille est la cause de la myopie, et son état de contraction habituelle la cause de la presbyopie; enfin, selon lui, tout individu myope cesserait de l'être si l'on pouvait ajouter à la contractilité de la pupille.

RATIER.

254. MÉMOIRE SUR LA RÉTROVERSION DE L'UTÉRUS; par M. BELLANGER. (*Rev. Méd. franç. et étrang.*, févr. 1824.)

Dans le cours de 1822, l'auteur, se trouvant à Moscou, y recueillit l'observation qui fait le sujet de son mémoire; la voici :

Vers le commencement de novembre, madame D..., épouse d'un émigré français, éprouva des douleurs dans les lombes, avec excrétion difficile des urines et des matières fécales. La malade se croyant enceinte, ces accidens lui inspirèrent de vives alarmes. Elle consulta plusieurs médecins du pays, qui, méconnaissant la nature de la maladie, prescrivirent différens traitemens, selon les diverses affections qu'ils présupposèrent. Cependant les accidens augmentaient toujours. Il survint des ténésmes, un sentiment de pesanteur dans la région hypogastrique, des dérangemens dans les digestions, des nausées. A ces symptômes se joignit une distention extrême de l'abdomen qui en imposa aux médecins et leur fit croire à l'existence d'une hydropisie ascite.

Ce fut dans un tel état de choses que M. Bellanger fut appelé en consultation. Il trouva le ventre tellement distendu, que d'abord il crut à l'existence de l'ascite. Cependant, il revint promptement de son erreur en considérant que la partie antérieure de l'abdomen avait une forme ovoïde; que depuis long-temps les urines ne coulaient que goutte à goutte, et qu'elles étaient entièrement supprimées depuis 3 à 4 jours. Dès lors il soupçonna l'existence d'une maladie des organes génitaux ou urinaires; il procéda à leur examen, et reconnut une sorte de bourrelet demi-circulaire qui proéminait au-devant de la fourchette, entre les lèvres de la vulve. Ayant introduit le doigt dans le vagin, il sentit une large tumeur qui remplissait le petit bassin, et dont la surface était égale, offrait une sorte de résistance et peu de douleur

à la pression. Ayant porté un doigt dans le rectum, il retrouva la même tumeur dont la partie postérieure arc-boutait contre le sacrum. Ayant reporté le doigt dans le vagin pour chercher le col de l'utérus, que d'abord il n'avait pu reconnaître, il sentit la lèvre postérieure du museau de tanche derrière et au niveau de l'arcade du pubis.

Dès lors l'auteur ne balançait point à annoncer qu'il existait une rétro-version de l'utérus avec tumeur urinaire, et que probablement la malade était enceinte de trois mois et demi à quatre mois.

M. Bellanger commença par vider la vessie en introduisant une algalie. Il éprouva de grandes difficultés, ayant à vaincre la résistance offerte par le col de l'utérus qui, comme nous l'avons dit, arc-boutait contre le pubis et bouchait l'ouverture du col de la vessie : cependant il parvint à donner issue à une énorme quantité d'urine épaisse et fétide. Ensuite il essaya d'opérer la réduction par les moyens connus ; mais toutes ses manœuvres furent inutiles. Il lui vint alors à l'idée d'introduire un cathéter aplati dans la vessie pour abaisser le col de l'utérus, alors que deux doigts introduits dans le rectum, imprimeraient un mouvement inverse au fond de l'organe. Dans cette manœuvre, des forces réductives appliquées ainsi aux deux extrémités de la matrice devaient s'ajouter l'une à l'autre et agir en sens inverse de toutes les résistances. Par cette douloureuse opération, l'auteur parvint à faire exécuter à l'utérus un mouvement de bascule qui, reportant son fond au-dessus du détroit supérieur, ramena son col au centre du vagin.

Après l'opération, des injections et des lavemens narcotiques, des boissons émollientes, le repos et un décubitus latéral, prévinrent tout accident notable. Seulement il se manifesta un peu de fièvre, et la vessie se laissa distendre sans se vider. Pensant qu'un état de vacuité permanente rendrait à cet organe l'énergie qu'une distension extrême lui avait fait perdre, l'auteur résolut de la vider un grand nombre de fois par jour. Ce moyen lui réussit complètement. Le 8^e. jour après l'opération, les selles étaient régulières et faciles ; l'urine coulait librement et sans efforts. Obligé alors de quitter la Russie, M. Bellanger apprit que, trois semaines environ après son départ, la malade a fait une fausse couche, et que l'enfant présentait les caractères d'un fœtus de quatre mois et demi.

L. SIMON.

255. EXTIRPATION DE LA PAROTIDE, par le prof. BÉCLARD.

Le célèbre chirurgien qui a pratiqué cette opération difficile, conclut de son observation que l'affection squirreuse des glandes salivaires, niée par quelques auteurs, est de nouveau confirmée par le fait qu'il rapporte, et il met hors de doute la possibilité de l'extirpation complète de la parotide. Le malade ayant succombé un mois après à des accidens étrangers à l'opération, on a pu reconnaître par l'autopsie que l'artère carotide externe se perdait dans du tissu fibreux; que la veine jugulaire interne, oblitérée à la même hauteur, renaissait plus bas par ses communications avec les branches superficielles; et que l'oreille externe contenait du pus, la membrane du tympan étant restée intacte. (*Arch. Gén.*, janvier 1824.)

PINEL fils.

256. OBSERVATION D'UNE IMPERFORATION DE L'ANUS chez un garçon, avec ouverture de l'intestin dans la vessie; recueillie par M. CAVENNE, docteur en médecine à Laon (Aisne).

L'enfant dont M. Cavenne donne l'histoire offrait un exemple remarquable d'un développement de la vessie et du rectum, arrêté à une des premières périodes. C'est une nouvelle preuve que dans les premiers temps de la formation du fœtus, l'intestin et la vessie communiquent comme dans les reptiles et les oiseaux. La difficulté que présente l'opération nécessaire pour rétablir le cours naturel des évacuations alvines laisse peu d'espoir de réussir dans de pareils cas. Aussi le jeune sujet n'a-t-il survécu que quelques heures à l'opération. (*Arch. Gén.*, mai 1824.)

PINEL fils.

257. CONTUSION VIOLENTE SUR L'HYPONCHONDRE DROIT, suivie d'une abondante expectoration de pus; par M. DERUELLES.

Un tambour de la garde royale, âgé de 34 ans, reçut en avril 1816 un coup violent dans l'hypocondre droit; trois jours après cet accident il cracha du sang; vers le dixième jour il se déclara de la fièvre qui l'obligea d'entrer à l'hôpital. La gêne de la respiration, les douleurs vives de poitrine, la rougeur de la face, la toux, engagèrent le médecin à lui faire pratiquer plusieurs saignées, puis appliquer des vésicatoires. Au bout d'un mois de traitement, il survint des sueurs partielles, et le malade vomit du pus accompagné de caillot de sang; ces vomissemens furent remplacés dans la suite par une expectoration purulente. L'au-

teur analysa ces deux espèces de pus et trouva qu'ils étaient à peu de choses près composés des mêmes substances. Après quatre mois de séjour dans l'hôpital et avoir vomé et expectoré des quantités énormes de pus, ce malade sortit guéri, et sa guérison s'est bien soutenue.

L'auteur de cette observation, considérant que la cause déterminante de la maladie était une contusion violente sur l'hypocondre droit, que la quantité du pus excrété était extraordinaire, se croit fondé à regarder cette maladie comme un abcès au foie, qui avait pénétré par suite d'adhérence, et d'un nouveau travail inflammatoire dans le poumon droit, d'où il s'était fait jour au-dehors. Il cite à l'appui de son opinion divers cas recueillis et publiés par l'Académie royale de chirurgie. (*Bul. de la Soc. Méd. d'émul.*, mai 1824.) B.

258. SONDES DROITES.

Les sondes droites paraissent offrir plusieurs avantages que n'ont point les sondes courbes ordinaires. Le pénis étant tenu de la main gauche et tiré un peu en avant, la sonde est introduite dans l'urètre; le bout applique particulièrement sur la paroi antérieure ou supérieure. On sent qu'elle franchit le ligament pubien, alors on abaisse l'instrument sans trop appuyer sur l'extrémité qui doit pénétrer dans la vessie, et si la prostate arrête l'instrument, il suffit de le tourner entre les doigts ou de le retirer un peu à soi et d'en diriger le bout un peu plus en haut pour arriver dans la vessie. Avec la sonde droite on agit avec plus d'assurance sans dévier à droite ou à gauche; on peut faire éprouver à l'instrument un mouvement de rotation sur lui-même extrêmement avantageux; on peut, après le mouvement d'abaissement, chercher avec beaucoup de facilité la direction du canal. Une sonde légèrement courbe ne présente pas les mêmes avantages que la sonde tout-à-fait droite de M. Amussat, car on ne peut alors exécuter le mouvement de rotation si utile pour franchir une portion rétrécie du canal de l'urètre. (*Gazette de santé*, 5 juin 1824.)

259. KYSTITOME CACHÉ DU D^r. BANCAL.

Cet instrument, de l'invention de M. Bancal, chirurgien et oculiste, se compose d'une gaine étroite, longue, plate, munie d'un petit couloir, d'où l'on fait sortir, en pressant un bouton, une petite lame aiguë et tranchante, qui agit avec facilité et cer-

titude. On le tient comme une plume à écrire, et on le fait arriver, sans risque pour les parties environnantes, à la membrane du cristallin qu'il s'agit, dans cette opération, d'ouvrir pour en faire tomber le cristallin devenu opaque. On pense que cet instrument est préférable à tout autre dans le cas où il s'agit de dégager le cristallin des adhérences qu'il peut avoir contractées; on pourra l'employer aussi pour former une pupille artificielle. (*Anal. des trav. de l'Acad. des Sc.*, 1824.)

ART VÉTÉRINAIRE.

260. EXTRAIT D'UN MÉMOIRE SUR LES EFFETS DE L'HYDRIODATE DE POTASSE administré à l'intérieur et en frictions chez un cheval affecté de phthisie laryngo-pulmonaire (morve aiguë); par M. ROUPP, vétérinaire au dépôt d'étalons d'Abbeville. (*Journ. Génér. de Méd.*, avril 1824.)

Chez un cheval de douze ans, affecté de morve aiguë, au point qu'on devait désespérer de sa guérison, M. Roupp administra l'hydriodate de potasse, moins comme moyen de guérison que pour en constater les effets. Il l'employa simultanément à l'intérieur jusqu'à la dose de 14 gr. dans un demi-litre de décoction mucilagineuse; et à l'extérieur, en frictions sur la région sous-maxillaire. L'usage de ces moyens donna lieu aux symptômes d'une excitation violente et générale, symptômes qui se reproduisirent toutes les fois qu'on en renouvela l'application. A l'ouverture du corps on trouva des traces non équivoques de phlegmasie dans toute la membrane muqueuse des voies aériennes; celle des organes digestifs ne présentait rien de remarquable.

L'affection tuberculeuse ne parut être nullement modifiée par l'usage de ce médicament.

261. NOTE PRÉSENTÉE PAR M. DUPUY sur une altération remarquable de la rate d'un cheval. (*Journ. Gén. de Méd.*, mars 1824.)

Un cheval de huit ans, vigoureux et bien portant jusque-là, tombe malade tout à coup sans cause bien connue. Il se manifeste une douleur violente à la région lombaire, où le moindre attouchement occasionne une grande flexion de la colonne vertébrale. Mouvements convulsifs continus à la lèvre inférieure: l'animal porte la tête basse; son œil est hagard, et sa pupille très-dilatée;

son pouls petit, accéléré; sa respiration fréquente. Après trois mois d'un traitement infructueux, on se décide à faire abattre l'animal. A l'autopsie on a trouvé dans la poitrine un épanchement séreux dans les plèvres, qui sont rouges et couvertes de fausses membranes; poumons parsemés de tubercules ramollis; le foie était rempli de tubercules blancs et durs; la rate, augmentée de volume, pesait 5 livres 5 onces; son tissu, gorgé de sang, renfermait cinquante-cinq cellules hexagones semblables à celles qui composent les rayons des abeilles; la substance contenue était caséiforme, blanchâtre, et sans odeur; les parois de ces cavités offraient l'aspect fibreux; leur face interne était assez semblable aux membranes des vaisseaux. Ces cellules étaient en plus grand nombre vers la base et le bord antérieur de la rate: les unes étaient caohées dans le tissu intime de la rate; les autres disséminées à la surface de cet organe. — A l'ouverture d'un porc de dix-huit mois, la rate présenta une multitude de cellules hexagones remplies d'une substance pulvacee blanchâtre. Cette substance était composée d'albumine concrète et de fibrine, d'albumine soluble, de muriate de soude, de muriate de potasse, et de phosphate de chaux; elle était donc analogue au sang qu'on aurait dépouillé de sa matière colorante.

On voit par ces observations que le tissu de la rate du porc est cellulaire; que ces cellules appartiennent à l'appareil vasculaire; que ces cavités ont été dilatées par le dépôt d'une plus grande quantité de sang, qui cependant aurait été dépouillé de sa matière colorante; que cette lésion peut être rapportée au tissu squirreux ou cancéreux; que les épanchemens sanguins dans les tissus des animaux domestiques sont moins rares qu'on ne le suppose; que les épanchemens, en s'organisant, peuvent être confondus par les vétérinaires avec des tissus morbides très-différens; enfin, que les distinctions sont nécessaires pour perfectionner la pathologie des animaux domestiques. RATIER.

MÉLANGES.

262. FRANCE. — *Extrait des séances de l'Académie royale des sciences.* — Séance du 22 mars 1824. — M. Magendie communique le résultat de ses observations sur le sens de l'odorat. Il annonce que ce sens n'est pas entièrement détruit par la section du nerf olfactif, et expose aussi dans la note ci-jointe les effets

variés qui résultent de la section des nerfs de la 5^e. paire dans le crâne. M. Percy lit, au nom d'une commission, un rapport sur le mémoire de M. Civiale, qui a pour titre : *Nouveau moyen de détruire la pierre dans la vessie sans recourir à l'opération de la taille.* (Voy. ce rapport, *Bulletin* d'avril, n^o. 404.)

Séance du 29 mars 1824. — M. Fouilhoux, élève interne à l'Hôtel-Dieu, lit un mémoire intitulé : *Remarques anatomiques et physiologiques sur le système nerveux ganglionnaire.* MM. Geoffroy-Saint-Hilaire, Duméril et Magendie commissaires.

Séance du 5 avril 1824. — M. James Leroy réclame sur la priorité d'invention de l'instrument propre à diviser la pierre dans la vessie; sa réclamation est renvoyée à la commission qui a examiné le procédé de M. Civiale. M. Flourens dépose un paquet cacheté contenant des observations qu'il a faites sur les propriétés des tubercules olfactifs, et de quelques uns des rameaux de la 5^e. paire. Ce paquet sera déposé au secrétariat. M. Audouart lit un mémoire intitulé : *Considérations sur l'origine et les causes de la fièvre jaune*, déduites de l'observation de cette maladie, à Barcelone, en 1821, et au port du Passage, en 1823. MM. Chaptal, Humboldt, Duméril et Magendie commissaires.

Séance du 12 avril 1824. — M. Magendie donne communication de l'observation récente qu'il a faite sur les effets qui proviennent de la lésion de la grande commissure du cervelet, au-dessus du passage de la 5^e. paire. L'animal soumis à cette expérience tombe sur le côté où la lame nerveuse est coupée, tombe continuellement sur lui-même, et perd l'accord du mouvement des yeux.

Séance du 3 mai. — M. Julia Fontenelle adresse des traductions manuscrites des mémoires sur la fièvre jaune par les médecins de Barcelone. Ce travail est renvoyé à la commission chargée d'examiner celui du D^r. Lassis. — M. Geoffroy-Saint-Hilaire lit un mémoire additionnel à ceux qu'il a publiés sur la nutrition des fœtus des marsupiaux, et intitulé : *Sur des vestiges d'organisation placentaire et d'ombilic découverts chez un très-petit fœtus du Didelphis virginiana.* — M. Bailly lit un mémoire intitulé : *Description des filets pêcheurs de la baudroye.* MM.

et Geoffroy-Saint-Hilaire, commissaires. — M. Geoffroy ajoute quelques observations sur le même sujet, et rappelle qu'il a fait connaître que la baudroye pêche aussi à la nasse.

Séance du 10 mai. — M. Permon de Lyon présente un mé-

moire sur la cause du méphytisme des marais, et sur les moyens de s'en préserver. MM. Thenard et Duméril, commissaires. — M. Percy communique à l'Académie des observations sur un jeune sourd-muet de naissance, nommé Trezel (Claude-Honoré), auquel M. le D^r. Deleau rendit l'ouïe et la parole. — M. Cuvier fait un rapport verbal sur plusieurs mémoires qui avaient été présentés en manuscrit, et renvoyés à l'examen de commissions, dont il était membre, mais qui, ayant été livrés à l'impression par leurs auteurs, ne peuvent donner lieu à des rapports écrits. Ces mémoires sont ceux de M. Flourens sur les fonctions des diverses parties du système nerveux; ceux de M. Desmoulins sur la proportion, et autres rapports anatomiques du même système, et le mémoire de M. Bailly, intitulé : *Traité d'anatomie et de physiologie comparées du système nerveux dans les quatre classes d'animaux vertébrés*. — M. Audouart donne lecture d'un supplément à un mémoire qu'il a présenté dans une séance précédente, et qui est intitulé : *Considérations sur l'origine et les causes de la fièvre jaune*. Cet écrit sera remis aux commissaires déjà nommés pour l'examen du mémoire de M. Audouart.

263. PRIX DE PHYSIOLOGIE EXPÉRIMENTALE, fondé par M. le baron DE MONTHYON.

Parmi les ouvrages envoyés pour concourir à ce prix, trois mémoires ont particulièrement fixé l'attention de l'Académie. Le premier, enregistré n^o. 1, a pour objet de nouvelles recherches sur les propriétés et les fonctions des diverses parties qui composent la masse cérébrale; des recherches sur l'action du système nerveux dans les mouvemens dits involontaires, ou de conservation; sur les propriétés et les fonctions du grand sympathique, et des recherches physiques touchant l'action déterminée ou spécifique de certaines substances sur certaines parties du cerveau.

Le 2^e. mémoire, enreg. n^o. 3, est un grand travail accompagné de 24 pl., contenant de nouvelles observations sur la génération.

Le 3^e. ouvrage enreg. n^o. 2, est intitulé *Anatomie du Hanneton*.

L'Académie a jugé convenable d'accorder une médaille d'or à chacun de ces trois mémoires. L'auteur du 1^{er}. est M. Flourens, docteur-médecin, qui a déjà partagé le même prix au concours de l'année dernière. MM. Prévost et Dumas, qui se sont déjà fait distinguer dans les précédens concours, sont les auteurs des nou-

velles observations sur la génération. L'auteur du mémoire sur l'anatomie du hanneton est M. Hercule Straus.

L'Académie a jugé dignes d'une mention honorable les mémoires de physiologie expérimentale des animaux et des végétaux applicables à la médecine et à l'histoire naturelle dont l'auteur est M. Gaspard, docteur en médecine à Saint-Étienne en Bresse, département de Saône-et-Loire.

264. LEGS MONTHYON.

Conformément au testament de feu baron Auger de Monthyon, et aux ordonnances royales du 29 juillet 1821, et du 2 juin 1824, la somme annuelle résultant du legs dudit sieur baron de Monthyon pour récompenser les perfectionnemens de la médecine et de la chirurgie, sera employée pour moitié en un ou plusieurs prix à décerner par l'Académie royale des sciences, à l'auteur ou aux auteurs des ouvrages ou des découvertes qui, ayant pour objet le traitement d'une maladie interne, seront jugés les plus utiles à l'art de guérir; et l'autre moitié en un ou plusieurs prix à décerner par la même Académie à l'auteur ou aux auteurs des ouvrages ou des découvertes qui, ayant eu pour objet le traitement d'une maladie externe, seront également jugés les plus utiles à l'art de guérir.

La somme annuelle provenant du legs fait par le même testateur en faveur de ceux qui auront trouvé tous les moyens de rendre un art ou un métier moins insalubre, sera également employée en un ou plusieurs prix à décerner par l'Académie, aux ouvrages ou découvertes qui auront paru dans l'année sur les objets les plus utiles et les plus propres à concourir au but que s'est proposé le testateur.

Les concurrens pour l'année 1824 sont invités à adresser leurs ouvrages, leurs mémoires, et, s'il y a lieu, les modèles de leurs machines ou de leurs appareils, francs de port, au secrétariat de l'Institut avant le 1^{er} février 1825.

Le jugement de l'Académie sera publié à la séance publique du premier lundi de juin de la même année.

265. ACADEMIE ROYALE DE MEDECINE. — SECTION DE MEDECINE. — *Séance du 24 février 1824.* — M. Delarroke lit un mémoire sur la *toux stomacale*. Il rapporte plusieurs observations d'individus qui présentaient des symptômes de catarrhe pulmonaire intense, et même de phthisie pulmonaire, et chez

lesquels cependant l'estomac était seul affecté. Il divise en deux sections les maladies de l'estomac qui peuvent produire la toux gastrique : 1°. de véritables gastrites qu'il a combattues avec succès par l'application des sangsues à l'épigastre; 2°. l'embarras gastrique qui a été exaspéré par les émissions sanguines, et dont les vomitifs ont triomphé. — M. Rullier présente un estomac de la surface interne duquel s'élèvent 80 fungus ayant, terme moyen, le volume d'une noisette. Ces fungus existaient dans la membrane muqueuse, et sont formés à ses dépens. — M. le secrétaire lit, au nom de M. Julia Fontenelle, une observation sur un individu qui n'avait qu'un seul rein. Occupant sa place ordinaire, ce rein était cinq fois plus gros que de coutume. Un calcul du poids de cinq grammes, composé d'acide urique, bouchait l'extrémité supérieure de l'urètre.

Séance du 9 mars. — M. Andral fils présente le gros intestin d'un homme atteint de diarrhée chronique; depuis la valvule iléo-cæcale jusqu'au rectum, la surface interne de cet intestin présente une couleur d'un noir foncé. Cette couleur réside dans la membrane muqueuse, qui a conservé d'ailleurs son épaisseur et sa consistance, et dont les cryptes sont très-développés; elle noircit le linge avec lequel on l'essuie; macérée dans l'eau, elle reprend sa blancheur. M. Andral est porté à croire que cette couleur noire, bien différente de la teinte brune des phlegmasies chroniques, est le résultat d'une sécrétion accidentelle analogue à celle qui a lieu naturellement dans la choroïde. Il n'a pu avoir aucun renseignement sur la nature des selles.

Séance publique annuelle. — Cette séance a eu lieu au palais de l'Institut. M. Portal présidait. M. Pariset a prononcé un discours analogue à la circonstance. M. Itard a lu un mémoire sur une variété du mutisme. M. Hippolyte Cloquet a lu un rapport sur les remèdes secrets. Deux sujets de prix ont été proposés. (Voy. le cahier précédent.)

Séance du 23 mars. — M. Itard lit un mémoire sur le développement spontané de l'acide prussique dans les évacuations alvines. Il cite deux observations de ce genre. Le sujet de la 1^{re} observation avait une inflammation intestinale; l'autre avait présenté des symptômes d'hépatite. Chez ces deux individus, les évacuations alvines offrirent une odeur très-prononcée d'amandes amères. M. Itard regarde ces faits comme importants sous le rapport de la médecine légale, et il en conclut que la seule exi-

stence de l'odeur de l'acide prussique dans les évacuations ne doit pas faire croire qu'il y a eu empoisonnement par l'acide prussique.—M. Delens rapporte à cette occasion plusieurs faits, d'où il résulte que l'acide prussique a été trouvé combiné avec le fer dans les sueurs, les urines et les crachats : de là la couleur bleue de ces divers liquides.—M. Dupuis observe que des vaches nourries dans certains pâturages donnent du lait bleu.—M. Virey cite un cas où des vaches nourries avec le *prunus padus* (mérissier à grappes), ont exhalé une très-forte odeur d'amandes amères. On a prouvé par le sulfate de fer l'existence de l'acide prussique dans les liquides excrétés par ces animaux.—M. Marc rapporte qu'en Allemagne on a observé un empoisonnement par des saucissons, dans lesquels une grande quantité d'acide prussique s'était spontanément développée.

Assemblée générale du 6 avril.— Cette séance a été consacrée à entendre et à discuter un rapport de M. Double sur le projet de diviser l'Académie en commissions spéciales pour les différentes branches des sciences médicales. Ce projet a été adopté, et l'on a formé sur-le-champ plusieurs commissions, dont le nombre pourra être diminué ou augmenté selon les besoins de la science.— M. Rullier a présenté un cœur qui offrait, à la surface interne de ses cavités, plusieurs tumeurs de forme irrégulière, qui paraissaient être des concrétions fibrineuses dont la formation avait eu lieu long-temps avant la mort. Les parois de ce cœur offraient en outre deux perforations.

Séance du 12 avril.— M. Andral fils lit une observation sur un cas de rupture du cœur et de perforation de l'estomac. L'individu qui fait le sujet de cette observation, ayant depuis long-temps des digestions pénibles, fut frappé de mort subite à la suite de vives émotions morales. Une grande quantité de sang remplissait le péricarde. La paroi postérieure du ventricule gauche présentait cinq perforations oblongues, dont le plus grand diamètre était dirigé suivant l'axe longitudinal du cœur; des débris de fibres charnues déchirées irrégulièrement se remarquaient au pourtour de chaque perforation. Le tissu du cœur n'avait subi aucun ramollissement; l'estomac présentait des traces d'inflammation chronique, offrait de plus, vers le milieu de sa face postérieure, une large solution de continuité circulaire, à bords mousses et arrondis. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le péritoine n'était le siège d'aucun épanchement.— M. Oli-

vier lit un mémoire sur l'atrophie de la vésicule du fiel. — M. Nacquart ajoute aux cas cités par M. Ollivier le cas d'un individu qui avait eu dans la région de l'hypocondre droit une tumeur formée par la vésicule du fiel, ainsi que le prouvèrent la nature du liquide et les calculs qui en sortirent. La guérison eut lieu, et la tumeur disparut. Mais cet individu étant mort quelque temps après, on ne trouva aucune trace du vésicule biliaire, la place où elle est ordinairement située était occupée par du tissu cellulaire. — M. Velpeau commence la lecture d'un mémoire sur les membranes du fœtus.

Assemblée générale du 1^{er} juin. — M. Moreau a lu, au nom de la commission de vaccine, un rapport sur l'état de la vaccine en France; il a ensuite proclamé les noms des médecins qui, par le grand nombre de vaccinations qu'ils ont pratiquées, ont mérité des prix. — M. Guersent, élève interne à l'Hôtel-Dieu, a lu une observation sur un anévrisme variqueux de l'artère et de la veine crurale.

Séance du 8 juin. — M. Velpeau lit un mémoire sur l'engorgement lymphatique des membres abdominaux chez les femmes en couches; il cite trois observations particulières sur ce sujet. Dans ces trois cas on a trouvé des altérations plus ou moins profondes de la symphyse sacro-iliaque du côté où existait l'engorgement du membre, des épanchemens purulens dans le péritoine, surtout autour des organes génitaux; des abcès disséminés dans le membre malade; enfin un mélange de pus et de sang concret altéré, dans les veines de ce membre, avec trace évidente d'inflammation de leurs parois dans deux cas. M. Velpeau regarde dans ces différens cas l'altération des symphyses comme le point de départ de la maladie, laquelle s'est ensuite propagée au membre. Les veines, d'après lui, ne sont affectées que consécutivement, soit que le pus qui existait dans leur cavité y ait été introduit par voie d'absorption, soit qu'il y ait été primitivement formé; les veines se sont incomplètement oblitérées, et l'œdème du membre en a été le résultat. Ces faits confirment pleinement les recherches de M. Bouillaud sur la cause d'un certain nombre d'hydropisies. — M. Renauldin lit, au nom de M. Bourgeoise, une observation sur un ténia, qui a été complètement expulsé à la suite de l'emploi de l'écorce de grenadier. — M. Ferrus présente un estomac qui, dans un point de son étendue, offre une destruction complète de la membrane muqueuse;

au-dessous d'elle il n'existe plus que quelques débris de la tunique musculaire. La membrane séreuse s'est seule conservée intacte.

SECTION DE CHIRURGIE. — *Séance du 11 mars.* — M. Richerand annonce qu'à la suite d'un concours solennel quatre membres de l'Académie, MM. Jules Glôquet et Lisfranc, membres titulaires, M. Paul Dubois, membre associé, et M. Baudelocque, adjoint de la section de chirurgie, viennent d'être nommés professeurs agrégés à la Faculté de médecine de Paris. — M. Gimelle lit, en son nom et en celui de M. Richer Grandchamp, un rapport sur un cas de perforation cancéreuse de l'estomac, présenté à l'Académie par M. Mirambeau, chirurgien de l'hospice royal des Quinze-Vingts. Après plusieurs observations sur les perforations de l'estomac, les conclusions du rapporteur sont adoptées. M. Moreau entretient à ce sujet l'Académie d'une perforation spontanée de l'utérus chez une jeune femme qui est accouchée depuis deux mois. La perforation présentait tous les caractères de celles qu'on observe assez fréquemment sur les parois de l'estomac, spécialement chez les femmes nouvellement accouchées. Les parois de l'utérus étaient molles, et considérablement amincies; il n'y avait ni épanchement dans la cavité abdominale, ni traces d'inflammation. M. Moreau est invité à rédiger cette intéressante observation. — M. Béclard offre, au nom de MM. Dubois et Bellivier, un fœtus qui est resté sept mois dans le sein de sa mère. Ce fœtus, du sexe féminin, est à terme. Il était contenu dans une poche placée à gauche de l'utérus. Il paraît transformé en une sorte d'adipocire, semblable au gras des cadavres. MM. Béclard et Moreau sont nommés commissaires pour en faire une dissection exacte, et un rapport à l'Académie. — L'on renvoya à une commission, composée de MM. Aumont et Émery, une observation manuscrite intitulée, *Plaie pénétrante de la trachée-artère*, observation recueillie par M. Leuret, élève en chirurgie à la maison royale de Charenton. — M. Baffos présente à l'Académie une pierre oblongue, ayant la forme d'un cornichon, qu'il a retirée, par dilatation, du canal de l'urètre d'une jeune fille. — M. Dubled lit une observation d'inoculation syphilitique. A ce sujet, une discussion s'engage sur l'existence et l'inoculation du virus vénérien. On renvoie cette observation à MM. Béclard, Émery et Bard, pour en faire un rapport à la section. — M. le président lit l'observation sur une plaie pénétrante de la trachée-artère; après cette lecture l'académie arrête

que l'observation sera renvoyée à son auteur, et qu'il n'y sera donné aucune suite.

Séance du 25 mars. — M. Amussat présente à l'Académie diverses préparations anatomiques, et dessins des conduits biliaires faits pour démontrer le véritable mécanisme du reflux de la bile du canal cholédoque dans la vésicule du fiel. M. Amussat a découvert et démontré l'existence d'une valve en spirale, sorte de *vis d'Archimède* renversée, dont est garnie le col de la vésicule du fiel. Le même anatomiste fait, en présence de l'assemblée, plusieurs expériences curieuses à l'appui des faits nouveaux dont il vient de faire part à la section. — MM. Richerand et J. Cloquet présentent un malade de l'hôpital St.-Louis, dont les membres inférieurs peuvent être allongés ou raccourcis à volonté dans une étendue de trois à quatre pouces. Ils pensent, d'après plusieurs observations d'anatomie pathologique qu'ils ont eu occasion de recueillir, que cette maladie provient d'une destruction de la tête des fémurs, et d'une érosion des parois de la cavité cotyloïde. Le malade, âgé de 50 ans, ne marche qu'avec une extrême difficulté, mais sans douleurs. Le membre sur lequel il appuie son corps se raccourcit, et le grand trochanter va toucher la crête iliaque; le membre qu'il élève, au contraire, s'allonge, et revient à son état naturel, et alternativement quand il fait un second pas. Le malade présente aussi diverses exostoses considérables des os du bassin, et plusieurs tumeurs osseuses volumineuses dans l'épaisseur des muscles. MM. Richerand et J. Cloquet rédigeront l'observation de ce cas intéressant pour être déposée dans les archives de l'Académie. — MM. Cullerier neveu et Maingault présentent à l'Académie des ossifications de l'arachnoïde trouvées sur le cadavre d'un aliéné. Outre ces ossifications, dont quelques-unes s'engageaient dans les anfractuosités du cerveau, les hémisphères de cet organe présentèrent des kystes, ou abcès scrofuleux enkystés, développés au milieu de la substance cérébrale. Le malade pendant sa vie avait été poursuivi par la sensation d'une odeur très-désagréable. A ce sujet M. A. Dubois entretient la section d'un cas à peu près semblable, présenté par un homme qui, plusieurs années avant sa mort, avait fait une chute de cheval, et avait été poursuivi par la sensation d'odeurs infectes. — L'Académie arrête qu'elle nommera, dans la séance prochaine, à deux des places d'adjoints vacantes dans son sein, d'après une liste de douze candidats pro-

posés en séance. Ce sont MM. Amussat, Bogros, Busset, Delabarre, Gerdy, Gilbert, Lemaire, Laroche, Nicod et Sanson. — M. Leuret écrit à l'Académie pour se plaindre de l'interruption qu'a éprouvée la lecture de sa lettre dans la dernière séance. M. le président veut bien se charger de faire connaître à M. Leuret les motifs de la décision que l'Académie a prise à son égard. — On donne lecture d'une observation de polydactylie, adressée à M. Richerand par M. le D^r Carré, chirurgien-major des chasseurs à cheval de la garde. MM. Béclard et Ribes sont nommés commissaires, pour faire à l'Académie un rapport sur cette observation curieuse, en cela que l'individu qui en fait le sujet était septem-digitaire.

Séance du 15 avril. — M. le secrétaire de la section étant indisposé n'a pu écrire pour convoquer la section, dans le but spécial de nommer à deux places d'adjoint. La section décide que cette formalité sera remplie avant la prochaine séance, dans laquelle elle procédera à cette nomination. Un membre demande que, conformément au règlement, on nomme une commission qui examine les titres respectifs des candidats; après plusieurs discussions, l'Académie arrête qu'il sera nommé une commission. On procède à la nomination des membres qui doivent la composer. Le scrutin désigne MM. Ribes, Moreau, Breschet, Demours, Larrey. — M. Civiale fait hommage de sa brochure sur un nouveau moyen de détruire la pierre dans la vessie, sans l'opération de la taille. — M. Larrey présente un malade qui a deux cicatrices opposées en arrière et en avant, du côté gauche de la poitrine. Le même membre doit rapporter à la section des détails exacts sur les phénomènes qui ont accompagné cette grave blessure, et sur la guérison du blessé, ainsi que sur deux autres plaies analogues. Il présente provisoirement les trois sujets complètement guéris. Il montre ensuite une pièce d'anatomie pathologique; c'est un cas de plaie d'arme à feu. Une balle de calibre avait traversé la poitrine de gauche à droite, dans son grand diamètre, et s'était arrêtée dans l'aisselle droite. Elle avait sur son trajet fracturé la sixième côte gauche, blessé le poumon correspondant, percé la partie inférieure du ventricule gauche du cœur, passé dans l'épaisseur du poumon droit, et fracturé la sixième côte droite. Le blessé, traité suivant la méthode de M. Larrey, a survécu pendant 34 heures. — M. Roux offre à la section une matrice renversée par un polype qui, s'étant déve-

loppé dans l'épaisseur de cet organe, vers son bas fond, en avait franchi le col, et avait entraîné le renversement. Une ligature que notre collègue avait eu intention de placer sur la base de la tumeur, se trouvait embrasser la matrice elle-même, dont la face interne était devenue externe par l'effet du renversement.

Séance du 29 avril. — La commission nommée dans la dernière séance pour faire un rapport sur les candidats aux places d'adjoint présente la liste alphabétique de douze personnes qu'elle y a inscrites après avoir discuté leurs titres respectifs. Ce sont MM. Amussat, Bogros, Brisset, Deguise fils, Delabarre, Devergie, Gerdy, Gilbert, Laroche, Maisonabe, Nicod et Sanson. — Son Exc. le ministre de l'intérieur demande l'avis de l'académie sur les lits luciniaux de M. Rouget. Renvoyé à une commission composée de MM. Ribes, Grandchamp, Moreau et Baudelocque. — M. Miel écrit pour réclamer un mémoire qu'il a lu à la commission depuis plus d'une année, mémoire sur lequel MM. Béclard et Bougon, nommés commissaires, n'ont point encore fait leur rapport. La section arrête que M. Bougon, qui a les pièces anatomiques et le mémoire, sera invité à faire incessamment son rapport ou à remettre le mémoire. — M. le président dépose sur le bureau deux observations d'opérations césiariennes pratiquées avec succès par M. Bosch, docteur en chirurgie à Maestricht. Elles sont renvoyées à une commission composée de MM. Evrat et Grattereau. — M. Énery fait un rapport sur le mémoire qu'a lu M. Dubled, relativement à l'origine de la syphilis et sa contagion, ou plutôt sa non-contagion. M. Dubled est dans l'opinion que la maladie vénérienne n'est point contagieuse. Les conclusions mises aux voix sont adoptées. Les rapports et le mémoire seront déposés aux archives. — M. Réveillé Parise fait en son nom et en celui de M. Demours, un rapport sur l'observation d'un calcul lacrymal envoyé par M. Leramier, chirurgien à Chambon. Ce calcul est remarquable par son volume. M. J. Cloquet, d'après l'inspection de ce calcul, élève des doutes sur sa nature. Il pense qu'il pourrait bien n'être qu'une concrétion osseuse développée aux dépens des parois osseuses du canal lacrymal, et qui aurait pénétré dans le conduit, après avoir détruit la portion sous-jacente de sa membrane muqueuse. Ce calcul, en effet, ne paraît pas formé de couches concentriques, mais d'un tissu qui offre la plus parfaite analogie, avec celui de certaines tumeurs osseuses qui se déve-

loppent dans le périoste, et que M. J. Cloquet a plusieurs fois observées. Plusieurs personnes partageant l'opinion émise par ce membre, la section renvoie le calcul à M. Breschet, qui doit l'examiner, en faire analyser la moitié, et en rendre compte à l'académie. Toutefois on écrira d'abord à M. Leramier pour lui demander la permission de faire ces recherches sur le calcul qu'il a envoyé. — M. Richerand montre à la section un calcul urinaire développé dans le col de la vessie, et qui a pour noyau un tube de verre. A cette occasion une discussion s'engage sur la taille recto-vésicale. M. le secrétaire engage tous les membres de l'académie à lui communiquer les faits sur cette opération qui pourraient venir à leur connaissance, la section n'ayant pas encore vu de malades opérés et guéris suivant cette méthode. — M. J. Cloquet présente à l'académie des calculs d'acide urique, qui ont été rendus par un vieillard de 68 ans. Le malade présentait depuis trois ans les symptômes de pierres vésicales. Il y a deux ans que M. J. Cloquet avait reconnu, par le cathétérisme, l'existence de calculs dans la vessie. Le même membre avait différé l'opération à raison des inflammations abdominales auxquelles le vieillard était sujet; il n'avait pas non plus employé son appareil d'irrigation à cause des douleurs que la sonde produisait par son séjour. Seulement il avait mis le malade à l'usage prolongé d'une boisson mucilagineuse, légèrement alcaline. Les calculs présentent manifestement des traces de dissolution de leurs couches extérieures; M. J. Cloquet pense que c'est leur diminution de volume qui a permis leur expulsion. L'observation de ce cas sera publiée dans le mémoire dont M. J. Cloquet fait actuellement lecture à l'académie.

Séance du 13 mai. — L'ordre du jour indiquant l'élection de deux membres adjoints, M. le secrétaire donne lecture de la liste présentée par la commission. Un premier tour de scrutin donne la majorité absolue des suffrages à M. Amussat, aide d'anatomie de la faculté de médecine de Paris, qui obtient quinze voix sur vingt-six votans; au second tour de scrutin, M. Gilbert, chirurgien adjoint de l'hospice des vénériens, obtient seize suffrages sur le même nombre de votans. MM. Amussat et Gilbert sont proclamés membres adjoints de la section de chirurgie. — M. Évrat lit en son nom et en celui de M. Graterau un rapport sur deux observations d'opération césarienne, pratiquée par M. Bosch, docteur en médecine à Maestricht; après discussion,

les conclusions sont mises aux voix et adoptées. — M. Maingault commence la lecture d'un mémoire ayant pour titre *Considérations sur le spina bifida*. M. Maingault continuera la lecture de ce travail dans la séance prochaine. — M. Jules Cloquet fait hommage de sa thèse pour le concours d'agrégation; elle a pour titre *An in curandâ oculi suffusione (vulgò cataracte) lentis crystallinæ extractio hujus depressione præstantior?* — M. Devergie donne lecture d'un mémoire sur un cas de fracture du fémur, dans lequel le col, après s'être brisé, s'est enfoncé, et en quelque sorte enclavé dans le corps même de l'os, entre les deux trochanters. M. Devergie présente des pièces anatomico-pathologiques et des dessins, à l'appui de son travail. MM. Lisfranc, Yvan et Laurent sont nommés commissaires. — M. Larrey présente un soldat blessé à l'œil gauche par la gâchette de son fusil. L'œil a été ouvert, et le cristallin est sorti avec la plus grande partie des humeurs vitrées et aqueuses; l'iris a été déchiré, et a contracté des adhérences avec la cornée. La vision s'opère à la fois par la pupille déformée et par l'ouverture accidentelle de l'iris. Le malade est affecté de diplopie, quand il regarde seulement avec l'œil qui a été blessé. — M. Jules Cloquet présente un calcul urinaire, du volume et de la forme d'un haricot, qu'il a extrait de la prostate d'un enfant de dix ans, sans avoir été obligé d'employer l'incision : après avoir reconnu la position du corps étranger, il introduisit profondément le doigt indicateur de la main gauche dans le rectum, et le porta sur le col de la vessie, afin de s'opposer à ce que le calcul pût remonter dans ce réservoir; avec le bec de la sonde il le souleva, et parvint à le dégager de la prostate dans laquelle il semblait incrusté. Le calcul fut ensuite poussé par les urines jusqu'à la fosse naviculaire où il s'arrêta de nouveau. M. J. Cloquet l'amena en dehors avec un petit crochet mousse. L'enfant est parfaitement rétabli. — M. Aumont présente une tumeur enkystée développée dans la partie antérieure du corps de la matrice, et qui s'était ouverte dans la cavité de ce viscère; M. Aumont doit lire une note sur les circonstances qui ont accompagné le développement de cette tumeur, qui peut peser cinq à six livres. — M. Bougon présente une tumeur carcinomateuse énorme qui s'est développée dans le creux de l'aisselle, et s'est étendue à toutes les parties voisines.

Séance du 23 mai. — M. le président d'honneur perpétuel préside la séance. M. Baffos lit en son nom, et en celui de M. Paul

Dubois, un rapport sur une observation envoyée par M. Négrier, D.-M. à Angers. Elle a pour objet un cas très-grave de décollement des épiphyses du tibia; après quelques observations de MM. Aumont, Jules Cloquet et Larrey, les conclusions favorables à l'auteur sont adoptées. — M. Richer-Grandchamp lit un mémoire sur les effets de la foudre. Il se propose d'achever cette lecture à la séance prochaine. — M. Larrey donne lecture d'un mémoire sur les plaies du péricarde et du cœur. — M. Pinel Grandchamp lit une observation sur un cas remarquable d'ostéosarcome développé à la mâchoire inférieure après une violente contusion de cette partie. Il présente la pièce pathologique et le dessin qu'il en a fait. MM. Duval et Oudet sont nommés rapporteurs. — M. Dupuytren présente un malade affecté d'anévrisme variqueux de l'artère fémorale, remarquable par la force des bruissements qu'on entend dans la tumeur. — Le même académicien présente un second malade : c'est une femme affectée d'une tumeur énorme de la cuisse droite, qui paraît être un lipôme. La malade n'y éprouve aucune douleur, et sa santé n'en est pas altérée. — M. Larrey présente un malade dans le coronal duquel une balle s'est engagée il y a plusieurs années; on sent manifestement le corps étranger immobile à la partie latérale gauche de l'os, dans lequel elle paraît enfoncée. — M. Aumont présente un cent-suisse auquel il a fait l'extraction d'un corps étranger développé dans l'articulation du genou. Le malade est parfaitement rétabli. — M. Arçon offre un individu portant un nez artificiel, lequel tient à un obturateur du voile du palais. Ce moyen de prothèse inventé pour remédier à une destruction simultanée du nez et du voile du palais, à la suite d'une affection syphilitique, paraît à tous les membres de la section un moyen ingénieux pour le cas présent. Le malade peut, à la faveur de cet obturateur, manger, boire avec facilité, et articuler distinctement. — M. Fournier dépose sur le bureau une lettre dont M. le président donne lecture, et dans laquelle il réclame l'antériorité pour les instrumens proposés pour briser les calculs urinaires dans la vessie, et pour les extraire sans incision. — M. Devergie lit une observation sur un cas d'empyème. A cette occasion M. Béclard parle d'expériences qu'il a tentées sur les animaux vivans, et desquelles il résulte que la poitrine étant ouverte d'un seul côté sur des chiens, la respiration continue à s'exercer, et la guérison a lieu en quelques semaines. — M. Dupuytren ap-

porte à l'académie le lipôme volumineux qu'il a enlevé sur la femme présentée par lui à la dernière séance. Le même académicien montre, 1°. sa pince pour la guérison des anus accidentels; il en a fait récemment usage avec succès; 2°. un malade portant sur le sommet de la tête une tumeur volumineuse accompagnée de pulsations et paraissant être un fungus de la dure-mère. — M. Jules Cloquet présente un œil carcinomateux provenant d'un individu affecté de diathèse cancéreuse: la maladie paraît s'être d'abord développée dans la partie postérieure des membranes de l'œil. En arrière, la sclérotique, la choroïde et la rétine, participent à la dégénérescence. Au contraire, ces membranes sont saines à la partie antérieure du globe de l'œil. Le cristallin est cataracté; le nerf optique est atrophié, grisâtre, et flotte librement dans sa gaine fibreuse extérieure, qui a conservé ses dimensions. Ce nerf, au niveau de sa commissure, envoyait à travers cette dernière partie des stries brunâtres qui allaient se rendre dans le nerf du côté opposé. Ce fait, que M. Cloquet a déjà rencontré plusieurs fois dans des cas d'atrophie de l'œil, lui paraît une preuve évidente de l'entrecroisement des nerfs optiques au niveau de leur commissure. Le foie du même malade est le siège d'énormes tumeurs cancéreuses, dont l'intérieur semble arborisé par des lignes noires, et qui se sont développées avec une rapidité remarquable. — M. West offre un uterus partagé en deux parties par une cloison médiane; la femme qui a fourni cette pièce pathologique était enceinte d'un enfant du sexe mâle, développé dans la moitié gauche de la matrice. — On nomme une commission pour s'occuper de la présentation des membres correspondans. — M. Noblet soumet à l'Académie de nouveaux bandages herniaires, dont l'examen est renvoyée à une commission composée de MM. Aumont, Oudet et Ribes.

Séance du 10 juin. — M. Richer Grandchamp achève la lecture de son mémoire sur les effets de la foudre et le traitement des maladies par l'électricité. — M. Larrey présente un militaire qui porte sous l'aisselle droite et sur le côté correspondant de la poitrine une tumeur volumineuse, qui paraît être de nature cancéreuse. Tous les membres de l'Académie sont d'avis que l'étendue du vice local et les signes de diathèse cancéreuse contr'indiquent toute opération.

SECTION DE PHARMACIE. — *Séance du 17 avril.* — M. Pelletier

fait le rapport sur le travail de M. Dublanc, relatif au réactif propre à découvrir la morphine dans les liquides animaux (la teinture de noix de galle.) Mais ce réactif précipitant aussi les autres alcalis végétaux, comme l'avait fait voir M. Pelletier, il n'offre pas une preuve absolue à l'égard de la morphine. Néanmoins ce moyen est utile à employer. — On lit un mémoire de MM. Boutron Charlard et Henry fils, sur le principe âcre contenu dans le péricarpe de la graine de *Ricinus communis*. L. Il ne se trouve pas spécialement dans l'embryon ni dans les enveloppes de la graine, comme on l'avait soutenu, mais bien dans les lobes de la semence même. Obtenue à froid par expression, l'huile est plus douce que celle obtenue par la chaleur. La saveur du germe est analogue à celle du café vert. M. Pelletier observe que l'on falsifie le baume de copahu avec l'huile de ricin, car celle-ci est soluble dans l'alcool comme les corps résineux. M. Virey fait observer que toutes les huiles fixes obtenues des graines d'euphorbiacées sont solubles dans l'alcool et plus ou moins âcres. M. Henry cite quelques analyses d'eaux minérales de Guillon; elles paraissent contenir de l'hydrogène sulfuré, comme celles de Baume-les-Dames, qui sont voisines dans le département du Doubs. L'écorce de la racine de grenadier sauvage a présenté à M. Mittouard beaucoup d'acide gallique, du tannin et autres substances analogues. M. Laugier donne l'examen chimique d'un calcul urinaire, extrait de la vessie d'un jeune homme; il offre pour élémens de l'urate d'ammoniaque, de l'acide nitrique, du phosphate d'ammoniaque, de l'oxalate de chaux, et une matière animale assez abondante.

Séance du 1^{er} mai. — On lit un résumé sur la nomenclature des médicamens, par M. Chereau. On nomme des commissaires pour examiner cet objet. M. Chevallier lit une note sur l'oxydation du fer soit par l'eau, soit par le sang. Il a trouvé que le mélange de la limaille de fer et du sang contient encore des matières animales après plusieurs mois. — M. Chevallier a trouvé de l'ammoniaque dans la mine de fer de l'île d'Elbe. — M. Mittouard lit une analyse de l'écorce de la racine de grenadier sauvage. Il y a trouvé une grande quantité d'acide gallique et de tannin, de la potasse unie à de l'acide gallique en partie et en partie à l'état de carbonate, une matière cireuse. — M. Pelletier parle du cyanure de zinc employé en médecine en Allemagne. C'est afin de conserver mieux l'acide cyanique qu'on le

combine au zinc. On le prépare en plongeant une laine de zinc dans du cyanure de mercure ; ce dernier métal se précipite. — M. Langier expose que l'acide urique rougit les couleurs bleues végétales, contre l'opinion de M. Thenard.

Séance du 15 mai 1824. — M. Chevallier présente diverses considérations sur les espèces de quinquinas, soit épuisés par l'eau, soit avariés. Les caractères principaux qui les font reconnaître sont le changement de couleur ; la saveur parfois salée, à cause de l'eau de la mer qui les a baignés ; l'absence des lichens sur l'épiderme. Il avait proposé l'essai de la cinchonine comme fébrifuge ; les essais tentés par M. le D^r. Chomel, à l'hospice de la Charité, n'ont offert que peu d'utilité, selon M. Pétriz. — MM. Planche et Guibourt présentent un rapport sur le mémoire de MM. Henry fils et Boutron-Charlard, relatif au principe âcre contenu dans les semences du ricin. Ce principe est volatil ; il n'existe pas dans l'embryon ni les enveloppes, ainsi qu'on l'avait dit, mais dans les lobes séminaux ou le périsperme (1). L'huile obtenue par décoction est toujours très-douce et privée de ce principe âcre. — M. Virey observe que dans les euphorbiacées, ce principe vénéneux n'est ni acide ni alcalin. — M. Labarraque propose les moyens de purifier l'iode par diverses dissolutions dans l'alcool. — On lit des expériences nouvelles de M. Henry sur l'analyse des baies du gui, faisant suite à celles qu'il a déjà publiées. Outre divers sels qu'on y rencontre, il s'y trouve de la glu, de la cire, des acides, etc. — M. Virey fait un rapport verbal sur l'ouvrage de M. Paoli, concernant la transpiration pulmonaire.

Séance du 29 mai. — On remet un mémoire de M. Robert, de Rouen, sur la *pyknométrie* ; il est renvoyé à des commissaires, MM. Robiquet et Guibert. — M. Mitouard continue ses expériences sur l'écorce du grenadier sauvage. Outre le sel cristallisable qu'il y a reconnu depuis et qui se trouvait uni au tannin, il a vu une autre matière analogue à la mannite. L'acide gallique y est fort abondant. — Une note sur les poids et mesures médicaux usités en France, est lue par M. Guibourt. — M. Virey donne communication de l'analyse des eaux salines de Salies dans les Basses-Pyrénées, par M. Pomier. Ce sel est l'un des plus

(1) L'huile obtenue par expression des embryons est verdâtre et présente la saveur avec l'odeur du café vert.

purs et des plus abondans; la source sort d'un terrain argilomarneux, contenant aussi divers agglomérats de gypse. L'eau fournit un quart de son poids de ce sel; il s'y trouve très-peu de muriate de magnésie et de *schlot*; celui-ci donne, avec des sulfates et carbonates de chaux et de magnésie, un peu d'une matière bitumineuse. L'eau a présenté pareillement une petite proportion de muriate de potasse, mais point d'hydriodates. On pense que les jambons de Bayonne doivent à ce sel pur une partie de leur saveur agréable.

Séance du 12 juin 1824. — Une lettre datée de Cadix, adressée à M. Laubert, donne des détails sur le nitrate de soude, natif du Pérou. Il y existe en assez grande quantité et en grandes masses; il est neutre et tient 52 pour 100 de soude. — MM. Vauquelin et Caventou font leur rapport sur un Mémoire de M. Chevallier relatif à la formation de l'ammoniaque dans les oxides de fer, surtout ceux produits avec le sang ou d'autres matières animales. — M. Henry lit également un rapport sur une notice de M. Chevallier qui traite de la falsification de l'iode. Le carbone, le peroxide de manganèse, le carbure de fer, sont employés pour falsifier cette substance. M. Chevallier avait également parlé des quinquinas traités par des acides, et vendus ensuite en fraude. — M. Robiquet communique une note de M. Bonastre sur l'analyse du fruit du *Hura crepitans*, arbre de la famille des Euphorbiacées. C'est un fruit très-âcre et drastique. Il y a une huile composée d'élaine et de stéarine, de l'albumine (point d'amidon), un peu de gomme, un parenchyme, une matière azotée. Les cloisons extérieures contiennent de l'acide gallique. MM. Henry et Planche commissaires. — Une note sur les eaux minérales de Beauseins (Hautes-Pyrénées) a été lue par M. Caventou. Les eaux paraissent hydrosulfurées et contiennent du muriate de soude. M. Vauquelin fait remarquer que, dans certaines eaux, il y a du soufre combiné avec une matière animale: ce soufre se manifeste lorsque la putréfaction dégage cette substance de sa combinaison. — On fait le rapport sur les places d'adjoints résidans qui doivent être complétées.

Séance du 28 juin. — On procède à la nomination de trois adjoints; les votes se réunissent sur M. Bussy, M. Henry fils et M. Bonastre; leur nomination sera soumise à l'approbation de la Société. On forme une commission pour la prochaine nomination de deux autres adjoints. — M. Caventou annonce qu'il s'oc-

cupe de l'analyse du suc laiteux du *ficus elastica* de Cavanille; il n'a point obtenu de caoutchouc, mais une matière filante, qui, desséchée, paraît se comporter comme de la cire végétale. Au reste il doit continuer ses recherches sur une plus grande quantité de ce suc laiteux. — M. Virey observe qu'on a pu obtenir du lait du figuier commun, un caoutchouc gluant. Il cite beaucoup d'autres végétaux dont le lait en fournit également, surtout dans la famille des Euphorbiacées; ces recherches sont consignées dans le *Journal de pharmacie*, an 1814, p. 320. On se sert de ce caoutchouc mollasse comme de glu pour prendre des oiseaux.

276. *La Société de médecine de Caen* décernera, en 1825, une médaille d'or de 120 fr. à l'auteur du meilleur mémoire en réponse à la question suivante : *Distinguer les signes de la maladie appelée fièvre cérébrale chez les enfans, de ceux que détermine la présence des vers dans les voies digestives. Établir comparativement le diagnostic de ces deux cas.* Les mémoires seront adressés à Lafosse fils, Dr.-M., secrétaire de la Société.

277. ANGLETERRE. — *Extrait des séances de la Société royale de Londres.* — Séance du 11 décembre 1823. — Il a été fait lecture d'une notice sur la nature, sur l'acide et les sels qui se trouvent ordinairement dans l'estomac des animaux, par M. Williams Prout.

Séance du 19 février 1824. — On lit un mémoire intitulé : *Sur le demi-entrecroisement (semi-décussation) des nerfs optiques*, par M. H. Wollaston.

Séance du 4 mars. — On lit une lettre de sir Everard Home, sur quelques faits singuliers relatifs au *Walrus* (Morse) et au *Phoque*, découverts dans l'examen des échantillons apportés en Angleterre, et provenant des dernières expéditions au cercle polaire. L'auteur commence par faire observer que la saumure, dans laquelle on est dans l'usage de conserver les provisions du vaisseau, est plus propre que ne le sont les esprits à tenir les échantillons anatomiques dans l'état de conservation convenable pour la dissection, les injections, etc. Il passe ensuite au principal objet de son mémoire. La première observation consiste en ce que ce morse est pourvu, comme la mouche, d'espèces de ventouses aux extrémités, qui lui donnent la faculté de marcher dans une position renversée. La structure du pied de la mouche se trouve décrite dans les *Transactions philosophiques* de 1816. Sir Everard fut frappé de sa ressemblance avec celui

du morse, et c'est ce qui le détermina à les comparer en détail. Un examen exact lui fit découvrir que le pied de derrière de ce dernier était pourvu d'un espace creux qui permettrait à l'animal de produire le vide sur toute la surface où le pied pouvait se trouver placé. En effet, le pied du morse est muni de deux orteils qui donnent à cet animal le moyen d'augmenter le vide par un contact plus immédiat avec la surface, sur laquelle porte le pied. La mouche possède de semblables orteils; mais ce ne fut que lorsqu'on eut occasion d'examiner les mêmes organes dans un animal d'une grande dimension, que leur usage se trouva pleinement développé; il fallut réduire à un quart le pied du morse pour pouvoir en représenter les différentes parties dans une planche in-4; tandis que, pour être rendues distinctement visibles, celles de la mouche durent être grossies au centuple. Les dessins des deux sujets sont de M. Bank. Le second fait a rapport à la conformation interne du même animal. Un réservoir de forme cylindrique reçoit la bile par une communication latérale, et de là ce fluide est poussé dans le duodénum. La largeur de l'œsophage permet à l'animal d'y introduire de grandes masses de nourriture, et il a la faculté de les rejeter. L'ouverture du pylore est valvulaire et comparativement petite, ce qui empêche les matières que contient l'estomac de parvenir dans le duodénum. Ces parties et plusieurs des organes extérieurs sont d'une structure semblable à ceux du phoque commun. M. Foster assure que la nourriture du morse se compose du *Fucus digitatus*, qui se trouve sur les rivages ainsi que sous les glaces du cercle arctique. La troisième observation est relative au cordon ombilical et au placenta du phoque commun; les vaisseaux dont se compose le premier ont environ 9 pouces de longueur, et ils ne forment point un cordon; ils s'anastomosent avec les vaisseaux sanguins à trois pouces à peu près de distance du placenta, qui leur est uni par trois membranes. Cette conformation rend très-libre la circulation du fœtus. Des dessins relatifs à ces deux derniers objets sont annexés au mémoire; ils sont de M. Rose, élève de sir E. Home, à l'hôpital de Guy. On fait ensuite lecture d'un mémoire contenant *quelques nouvelles particularités sur un cas de pneumo-thorax*, par J. Davy.

BULLETIN

DES SCIENCES MÉDICALES.

ANATOMIE.

178. SYSTÈME DE L'HISTOLOGIE; par CHARLES-FRÉDÉRIC HEUSINGER. I^{er}. vol. Eisenach, 1822.

L'histologie, ayant pour objet la connaissance des tissus primitifs du corps animal, se divise, suivant l'auteur, en histographie, en histogénie et en histonomie. La première traite de la texture des tissus considérés dans leur état de développement achevé. La seconde fait connaître la texture que présentent les tissus dans les divers degrés de leur développement, tant normal qu'anormal. La troisième, enfin, traite des causes et des lois qui président soit au développement, soit à l'entretien des tissus primitifs. Tels sont les objets que l'auteur discute dans ce premier volume. Nous allons maintenant indiquer sommairement tout ce que ce travail renferme de nouveau et d'intéressant.

Après avoir fait un tableau historique des travaux publiés sur l'histologie jusqu'en 1822, à l'exception toutefois de ceux de M. Béclard, que M. Heusinger dit avoir reçus trop tard pour pouvoir les comprendre dans son travail, cet auteur expose la division qu'il adopte. Cette division comprend 11 tissus primitifs, savoir : 1^o. le tissu formatif (*tela formativa*); 2^o. le tissu corné (*tela cornea*); 3^o. le tissu cartilagineux (*tela cartilaginea*); 4^o. le tissu osseux (*tela ossea*); 5^o. le tissu fibreux (*tela fibrosa*); 6^o. le tissu membraneux (*tela membranacea*); 7^o. le tissu nerveux (*tela nervea*); 8^o. le tissu séreux (*tela serosa*); 9^o. le tissu vasculaire (*tela vasculosa*); 10^o. le tissu parenchymateux (*tela parenchymatosa*); 11^o. enfin le tissu glanduleux (*tela glandulosa*). Chacun de ces tissus primitifs est subdivisé par l'auteur en plus ou moins de tissus secondaires qu'il appelle formes (*gebilde*); de telle sorte que toutes les formes secondaires, appartenant à chaque tissu primitif, quoique différentes entre elles par des caractères

tères subordonnés, se ressemblent toutes par les propriétés communes au tissu, dont elles sont autant de modifications. Ces considérations histographiques sont suivies de quelques autres considérations relatives à l'histogénie et à l'histonomie; mais comme le premier volume n'est, pour ainsi dire, que l'introduction à l'ouvrage dont M. Heusinger se propose d'enrichir le domaine de l'histologie, nous reviendrons sur ce travail en rendant compte des recherches ultérieures de cet estimable auteur.

ERNEST MARTINI.

279. EINIGE ANATOMISCHE BEOBSACHTUNGEN. Quelques observations anatomiques sur l'organisation de l'oreille humaine, avec la description anatomique et la figure d'une tête d'homme dont les os ont pris un développement très-considérable dans leur épaisseur, par J. George ILG, professeur d'anatomie à Prague. Prague, 1821. (*Leipz. litt. Zeit.*, 1823, p. 2050.)

Cet article de la *Gaz. litt. de Leipz.* est une analyse critique de l'ouvrage dont nous parlons ici, et dans lequel le rédacteur fait principalement remarquer que M. Ilg relève une erreur de Scarpa relativement au limaçon. L'erreur a été répétée d'après lui par presque tous les anatomistes. Il fait dire que l'os du limaçon se continue jusqu'au sommet du limaçon, et qu'il n'existe en conséquence pas d'entonnoir, et que les deux rampes se terminent par un cul-de-sac arrondi et comprimé, comme d'ailleurs Cassebohm l'a déjà fait remarquer dans son cinquième traité anatomique *de aure humanâ*, Halle, 1735, tab. 5, fig. 6-11; fait rappelé par Rosenthal, dans les *Arch. de Meckel pour la Physiol.*, t. VIII, p. 76. M. Scemmering a également représenté l'axe du limaçon comme se continuant jusqu'au sommet du limaçon.

La tête dont l'auteur donne la figure et la description pesait, sans mâchoire inférieure, 10 liv. de Nuremberg; tandis que celle décrite par Ribalt ne pesait que 8 liv. 3 onces, et celle dont parle M. Ladelat, 8 liv. seulement. Il est à remarquer que les deux dernières ont été pesées avec leur mâchoire inférieure. S.s.

280. OSSERVAZIONI sul nero pigmento dell'occhio. Observations sur le pigment noir de l'œil, av. pl., par Michele MONDINI. (*Op. Scient. dell' univ. di Bologna. Arch. gén. de Méd.*, juill. 1824.)

Carolo Mondini (père de l'auteur de ce mémoire) publia en 1790 des observations microscopiques, desquelles il résulte que le pigment noir qui recouvre la face interne de la choroïde et la face

postérieure de l'iris, n'est pas simplement un enduit, un vernis, comme on le dit généralement, mais bien une véritable membrane formée d'une multitude innombrable de globules dont la réunion compose un réseau excessivement ténu. Michel Mondini, répétant ces premières recherches, et les étendant à plusieurs classes d'animaux, a reconnu que la teinte noire de cette membrane était due à de l'oxide de fer, comme on le voit en calcinant dans un creuset de platine une choroïde d'adulte; car on extrait des particules de fer de la masse incinérée, à l'aide de l'aimant, et l'on n'en trouve aucune trace dans la choroïde du fœtus, qui est, à cause de cela, blanche et transparente. Il est facile d'observer la texture véritablement membraneuse du pigment noir de la choroïde, en coupant un œil transversalement, et en l'examinant sous l'eau, après avoir enlevé les humeurs qu'il contenait et la rétine: on peut alors isoler le pigment noir de la face interne de la choroïde, surtout si l'on a d'abord plongé l'œil quelque temps dans l'alcool; ce fait est surtout très-facile à vérifier dans l'œil du cheval. Cette membranule, qui est plus épaisse sur les procès ciliaires et la face postérieure de l'iris, devient de plus en plus mince à mesure qu'elle se rapproche davantage de l'insertion du nerf optique. Elle se racornit dans l'eau bouillante de même que par une chaleur un peu forte. Mise en macération dans l'eau, elle offre une certaine ténacité, et quand on l'agite fortement dans ce liquide, elle ne s'y dissout pas comme cela devrait être si ce n'était qu'un simple enduit; mais elle est ainsi divisée en une multitude de petits fragmens qui restent flottans.

Quand on place sur une lame de verre une portion de cette membrane et qu'on l'examine au microscope, elle paraît composée de petits corps oblongs, analogues aux globules, et qui sont rendus plus ou moins opaques par la présence d'une multitude de petits points noirs. Ils ont à peu près la même grosseur, offrent plus de transparence vers le fond de l'œil que sur les côtés, moins encore sur les procès ciliaires; et sont réunis par un tissu cellulaire très-délié. Observés avec une plus forte lentille, on distingue très-bien que chaque globule est formé de points noirs plus nombreux à sa circonférence qu'au centre; à la face postérieure de l'iris, ils sont superposés les uns aux autres de manière à former deux couches, et c'est de là que vient la teinte plus foncée de la couleur noire dans cette partie. Cette membranule a la

même structure dans les autres mammifères; seulement les globules sont plus petits dans les carnivores et les rongeurs.

Les globules sont très-blancs dans certaines espèces chez les animaux très-jeunes, et deviennent jaunes avec l'âge dans la partie qu'on nomme *le tapis*: c'est ce qui produit l'aspect azuré ou verdâtre du fond de l'œil chez ces animaux. Chez les oiseaux les globules sont plus gros que chez les mammifères, ils sont disposés plus régulièrement, ils ont la forme d'un polygone: dans les oiseaux diurnes ils sont opaques, et transparens chez les nocturnes, différence qui dépend de la plus ou moins grande quantité de points noirs qu'ils contiennent. Ils sont elliptiques dans la vipère et la grenouille: ils renferment une si grande quantité de points noirs dans les poissons osseux et cartilagineux, que l'aspect de la membrane est analogue chez eux à celui qu'elle offre chez les mammifères. Il en est de même chez les mollusques.

Du rapprochement de tous ces globules il résulte que la surface extérieure de la rétine présente un nombre infini de petits points élevés, dus à la saillie de chaque globule.

Il paraît que les parties ferrugineuses, apportées par les capillaires artériels de la choroïde, sont déposées dans l'intérieur de chaque globule, et qu'elles y sont modifiées pour former la teinte noire *della membrana globulare*.

Quand une cause quelconque rend moins abondante la déposition de ces particules ferrugineuses, les globules se décolorent, et l'œil ne distingue alors les objets que confusément, quoiqu'il n'existe aucune altération des nerfs et des humeurs de cet organe; c'est ce qui a lieu dans la vieillesse, par exemple, où la teinte noire de la choroïde est bien moins intense. Enfin les globules, en éloignant un peu la rétine de la choroïde, facilitent l'absorption des rayons lumineux. Voilà pourquoi on observe que dans les animaux exposés souvent à une vive lumière, comme les oiseaux diurnes, les globules sont très-gros et noirs, qu'ils le sont moins dans les mammifères, et beaucoup moins encore dans les poissons.

C. P. OLLIVIER, d'Angers.

281. INTRODUCTION TO ANATOMY AND PHYSIOLOGY. Introduction à l'anatomie et à la physiologie, à l'usage des étudiants en médecine; par Thomas SANDWICH. in-12. Prix, 9 s. Londres; 1824.

282. PROGRAMM ÜBER DIE ZERGLIEDERUNGSKUNST. Programme sur l'art de la dissection; par Balthasar KIENINGER, procureur d'anatomie à l'université royale hongroise des sciences à Pesth. In-8. de 53 p. Pesth; 1820; Trattner.

Notices très-courtes sur l'histoire de l'anatomie, et énumération des hommes les plus distingués dans cette science; influence de l'anatomie sur les autres parties de la médecine.

283. ELEMENTA ANATOMIÆ HUMANI CORPORIS, quæ tironibus artis medicæ apud Cæsaream Mosquensem universitatem honorarius ejus sodalis, Justus Christianus à LODER, Cæsareæ Majestatis omnium Russiarum archiater et consiliarius statûs actualis, etc. Vol. 1, Osteologia, Syndesmologia, Myologia. In-8., cum tab. III, lithogr. XII et 572 p. in-8. Mosquæ, Rigæ et Dorpati; 1823; apud Hartmann. Lipsiæ, Hirschfeld.

Nous donnerons dans le prochain cahier un article sur cet ouvrage.

284. LESSONS IN PRACTICAL ANATOMY, for use of dissectors. Leçons sur l'anatomie pratique à l'usage des personnes qui dissèquent; par W. E. HORNER. In-8. Pensylvanie.

Dans cet ouvrage, le Dr. Horner a décrit, comme un nouveau muscle de l'orbite, un faisceau de l'orbiculaire des paupières, qu'il nomme muscle *lacrymal*, et auquel il assigne divers usages. Nous avons déjà quelques détails à ce sujet dans nos précédens cahiers (Voy. le 3^e. cahier de 1823, le n^o. 93, 1^{er}. vol., et le n^o. 3, 2^e. vol., 1824. Voy. aussi plus loin l'art. n^o. 328.)

285. NUOVI ELEMENTI DI ANATOMIA. Nouveaux élémens d'anatomie à l'usage des écoles; par Floriano CALDANI. In-8., pag. 424. Prix, 4 lire 80^c. Tome 1. Venise; 1824; G. Picotti.

286. MEMORIA SUPER UN AGNELLO, etc. Mémoire sur un agneau monstrueux, avec quelques observations sur la moelle épinière; par M. le professeur Fl. CALDANI, et inséré dans le 10^e. tome des actes de la Société italienne des sciences, résidant à Modène. Avec trois planches en cuivre. Modène; 1822.

Vers la fin de 1821, le prof. Caldani eut occasion d'observer un agneau monstrueux qu'on lui apporta aussitôt qu'il fut né. Il était à terme, tout était bien conformé, excepté sa tête, sur laquelle il n'y avait aucun vestige d'yeux, de nez, de bouche, ni des os du

crâne. A la région du museau on voyait deux oreilles unies par leurs bases, mais non perforées et sans adhérence aux os de la face, qui eux-mêmes ne présentaient aucune apparence de trous auditifs. Le crâne était remplacé par un tubercule osseux, et l'extrémité supérieure du cou était enveloppée par une masse de tissus cellulaires qui, étant enlevée, permit de voir ce qui suit : la face antérieure du cou étant mise à découvert, il rencontra deux demi-mâchoires attachées par leurs parties supérieures au moyen d'une membrane tendineuse et inférieurement fixées, au moyen d'une autre membrane semblable, à la base de la langue située entre le crâne et cette mâchoire monstrueuse; la trachée-artère était oblitérée à la partie supérieure; la moelle allongée existait ainsi que la moelle épinière dans toute la longueur du canal vertébral.

L'auteur en tire ensuite des conséquences sur le peu d'importance du cerveau dans le premier temps de la formation du fœtus.

E. M. BAILLY.

287. SURGICAL ANATOMY OF THE ARTERIES OF THE HUMAN BODY, etc.

Anatomie chirurgicale des artères du corps humain, à l'usage des étudiants; par Robert HARRISON. In-8., vol. 1. Prix, 5 sh. Dublin; 1824; Hodges.

Dans cet ouvrage M. Harrison a ajouté aux descriptions des artères diverses considérations physiologiques et pratiques.

Il a laissé de côté quelques rameaux artériels peu considérables, mais il a indiqué avec soin les rapports de chaque artère un peu importante avec les parties qui la recouvrent, avec les nerfs et les veines qui l'accompagnent, enfin avec les parties situées au-dessous. Le premier volume de cette anatomie chirurgicale fait désirer qu'on voie bientôt paraître le second, qui doit compléter l'ouvrage.

288. PATHOLOGISCH-ANATOMISCHES MUSEUM. Musée pathologico-anatomique, contenant un tableau des principaux changemens morbifiques et vices de conformation du corps humain, d'après les observations anciennes et nouvelles, à l'usage des médecins, chirurgiens et accoucheurs. 4^e. cahier, gr. in-8., av. gr. Prix, 1 rth. Leipzig; Baumgärtner.

289. NOTE SUR UN ENGORGEMENT STÉATOMATEUX trouvé vers la partie inférieure et latérale gauche de la langue d'un perro-

quet mort d'apnée ; par M. B. MORIN. (*Journal de Pharmac.*, n°. 3, 1824, p. 112.)

Comme on a eu rarement l'occasion d'examiner les produits morbides chez les oiseaux, nous avons cru devoir consigner ici le résultat des recherches de M. Morin. Il résulte de l'examen chimique de ce stéatome et des concrétions qu'il renfermait, que l'engorgement stéatomateux était composé : 1°. d'albumine ; 2°. d'osmazome ; 3°. d'acide lactique ; 4°. d'acétate de soude ; 5°. de gélatine ; 6°. d'une matière saponifiable ; 7°. de plusieurs sels, tels que des phosphates de chaux et de magnésie, du carbonate de chaux et du chlorure de potassium ; 8°. enfin de fibre animale.

Les concrétions contenaient :

De la cholesterine, du carbonate de chaux, du phosphate de chaux et une matière animale.

PHYSIOLOGIE.

290. DE L'INFLUENCE DE LA CINQUIÈME PAIRE DE NERFS SUR la nutrition et les fonctions de l'œil, par F. MAGENDIE, membre de l'Institut. (*Journ. de Physiol. expér.*, 2°. n°. , 1824, p. 176.)

Dans le mémoire sur les nerfs olfactifs, dont nous avons rendu compte dans le précédent cahier, on a vu comment M. Magendie fut conduit à pouvoir couper le tronc de la 5°. paire sans compromettre la vie de l'animal. Cette section lui a fourni l'occasion d'observer des phénomènes qui sortent complètement des idées reçues touchant les fonctions du système nerveux.

Voici quels sont ces phénomènes : après avoir coupé sur un lapin la 5° paire d'un côté, M. Magendie reconnut que toute sensibilité était perdue du même côté de la face ; l'intérieur du nez, la surface de la conjonctive étaient totalement insensibles à toute irritation mécanique ; l'application de l'ammoniaque sur l'œil ne produisit même aucune impression. Les mêmes irritations étant pratiquées du côté où la section n'était pas faite, l'animal donnait des signes d'une vive sensibilité ; de plus du côté où la section fut faite, l'œil était sec, le clignement avait cessé, les mouvemens du globe de l'œil étaient perdus ; l'iris était fortement contractée, immobile. La distribution des branches du nerf ophthalmique aux paupières, à la conjonctive, permettait de se rendre

raison de la perte de la sensibilité de la face, phénomène déjà observé sur des pigeons, par M. Mayo; mais l'immobilité des paupières, celle de l'œil, la contraction permanente de la pupille (1), n'étaient pas aussi faciles à ramener à des phénomènes connus. M. Magendie crut d'abord avoir intéressé, en faisant la section des nerfs trijumeaux, les nerfs moteurs de l'œil.

Le lendemain du jour où la section du nerf fut faite, les parties étaient dans le même état, seulement l'œil sain était violemment inflammé par l'effet de l'ammoniaque, tandis que l'œil du côté de la section n'offrait point de traces d'inflammation, bien qu'il eût été touché aussi avec de l'ammoniaque. Pour étudier ces divers phénomènes, la section de la cinquième paire fut faite sur plusieurs lapins. Voici le résultat de ces premières observations, qui offrent déjà un grand intérêt. M. Magendie continue ses recherches sur ce sujet.

A. Vingt-quatre heures après la section, la cornée commence à devenir opaque. Après soixante-douze heures elle l'est beaucoup plus, et enfin au bout de 5 à 6 jours la cornée était blanche comme de l'albâtre.

B. Dès le 2^e. jour, la conjonctive rougit, s'enflamme, et se-crète un pus lactescent.

Les paupières sont ouvertes, immobiles, ou collées par le pus desséché

C. Vers le 2^e. jour l'iris devient rouge et s'enflamme; il se forme à sa surface antérieure, des fausses membranes qui prennent la forme de l'iris, et finissent par remplir la chambre antérieure.

Après la section de la 7^e. paire, qui dirige les mouvemens de clignement, la cornée ne s'enflamme pas; donc ce n'est pas le contact prolongé de l'air qui cause l'opacité de la cornée. Ce n'est pas non plus le défaut de sécrétion des larmes; car, après l'ablation de la glande lacrymale, cette opacité n'a pas lieu.

(1) Cette contraction permanente, cette immobilité de la pupille, est un phénomène constant chez plusieurs animaux; mais M. Herbert Mayo a eu la bonté pendant mon séjour à Londres de répéter devant moi plusieurs des expériences qu'il avait faites sur les pigeons; il répéta notamment la section du tronc de la 5^e. paire, et chez ces pigeons la contractibilité de la pupille existe encore après la section du tronc de la 5^e. paire. Ces divers phénomènes tiennent à une disposition anatomique différente dans quelques animaux; M. Magendie a déjà fait quelques recherches à cet égard, et il paraît que ces différences tiennent à une distribution différente de nerfs ciliaires.

D. Vers le 8^e. jour la cornée s'altère; elle se détache de la sclérotique par sa circonférence, et son centre s'altère.

Deux jours après les humeurs de l'œil troubles et en partie opaques s'écoulent, et l'œil se réduit à un petit tubercule.

E. La vue paraît, après la section du nerf, sinon perdue, du moins affaiblie. Dès que ces deux nerfs sont coupés, l'animal semble aveugle, il ne marche que le menton appuyé sur le sol. Dans cet état, au lieu de s'éloigner des obstacles, il s'obstine souvent à les pousser pendant plusieurs heures, de manière à s'excorier.

F. La langue est insensible du côté où le nerf est coupé, et des deux si ces nerfs le sont des deux côtés. La sensibilité persiste à la base de la langue, et l'animal peut la retirer vers le larynx. Dans les chiens, les chats, etc. la mâchoire inférieure est pendante lorsque la section est faite des deux côtés, ce qui gêne beaucoup la déglutition.

G. Quand un seul nerf est coupé, il se montre des altérations dans les narines, la bouche, la surface de la langue du côté de la section. La moitié de la langue devient blanchâtre, l'épiderme s'épaissit, les gencives quittent les dents.

H. M. Magendie croit avoir remarqué que la section de la 5^e. paire entraîne la perte de l'ouïe. Si ce dernier résultat est exact, tous les sens seraient sous l'influence de la 5^e. paire.

D. F.

291. ON THE CIRCULATION OF THE BLOOD IN THE HEAD. Sur la circulation du sang dans la tête, par James CARSON. (*Edinb. Med. and Surg. Journ.*; avril; 1824.)

M. Carson prétend que, comme les dimensions du crâne sont fixes, son contenu doit toujours être le même, et que les seules variations qui puissent exister sont des changemens dans les proportions respectives des parties solides et fluides entre elles. Mais comme les changemens dans les parties solides ne peuvent pas être subits pendant la vie, il s'ensuit que les changemens qui peuvent avoir lieu dans le crâne dépendent de la quantité relative de sang dans les vaisseaux et de sérum dans les ventricules.

Dans l'état de santé, la quantité de ces fluides est peu variable; si nous supposons maintenant, que deux des trois parties constituantes de l'encephale restent les mêmes, par quelles causes la 3^e. pourra-t-elle alternativement augmenter ou diminuer? M. Carson

pense que l'élasticité des poumons est une des causes qui influent sur ce résultat; il croit qu'une partie de la pression atmosphérique sur le sang est contre balancée, à la terminaison des sinus qui communiquent avec les veines des parties latérales du cou, par la dilatation du cœur et l'élasticité des poumons, actions dont l'effet est d'attirer le sang dans les veines de la poitrine. Mais cette force aspirante (*abstracting power*) quoique aidée par la pesanteur, est insuffisante pour attirer le sang de la tête, si ce n'est dans le moment où l'impulsion du cœur unie à la contraction ou à l'élasticité des artères fait entrer dans le crâne une quantité de sang égale à celle que les veines tendent à retirer. C'est par ce mécanisme que M. Carson explique comment le sang est également réparti dans toute la tête. On a communément attribué, dit M. Carson, les pulsations des veines jugulaires, au mouvement communiqué par les artères (1), mais il en donne une explication bien différente: il prétend que les artères transportent le sang dans le crâne par jets, et à l'instant où le sang arrive mais seulement en ce moment; les veines exercent une espèce de succion pour attirer ce fluide, de manière qu'une succession de courans doit passer par les veines dont la dilatation et l'affaissement alternatifs donnent lieu au phénomène en question. Tout ceci est dans l'hypothèse de M. Carson et du Dr. Kellie, que la quantité de sang qui pénètre dans le crâne, est constamment la même, et que les autres parties de l'encéphale n'éprouvent pas de changemens.

Mais, dans certaines maladies, la substance du cerveau est plus ou moins altérée, et alors cet état de l'organe donne lieu à l'augmentation plus ou moins considérable des fluides de l'encéphale.

Supposons que la quantité de sang augmente: il est clair qu'il faut qu'il y ait une limite à son accumulation, car les vaisseaux ne peuvent être distendus que jusqu'à un certain point, sans éprouver de rupture. Le but de M. Carson est de faire voir que l'usage des ventricules est d'éviter les accidens consécutifs d'une trop grande distension des vaisseaux, en fournissant au sérum un espace où il peut s'épancher sans danger, espace qui

(1) En France ce n'est point ainsi que ce phénomène est envisagé. On sait très-bien qu'il est dû à ce qu'à chaque contraction de l'oreillette, une partie du sang qui y est contenu reflue dans les veines caves, et que quelquefois, aux approches de la mort surtout, l'impulsion communiquée est assez forte pour surmonter toute la colonne de fluide des veines caves, ce qui rend la pulsation sensible dans les jugulaires. D. F.

sans cela, serait vide. En disséquant des corps d'individus morts dans un état de maigreur extrême, M. Carson a constamment trouvé les vaisseaux gonflés, la substance du cerveau ramollie, contenant plus de sang qu'à l'ordinaire (sablée, comme nous disons en français), et les ventricules distendus par la sérosité. Dans quelques cas, la quantité d'eau contenue dans les ventricules est très-considérable. Elle s'élevait assez souvent à 12 onces. Si on suppose qu'il n'y ait pas un espace comme les ventricules, dans lequel la sérosité puisse s'épancher sans danger, dans une certaine proportion, et qu'on suppose qu'une cause quelconque donne lieu à l'épanchement de 10 onces de sérosité dans le cerveau, les vaisseaux sanguins se trouveront gorgés de 10 onces de sang de plus, leur distension sera extrême, et bientôt il y aura une hémorrhagie mortelle. Ces considérations suffisent, dit M. Carson, pour faire connaître les usages importants des ventricules. En devenant le réservoir d'un fluide non irritant, les ventricules dans certaines circonstances empêchent la distension des vaisseaux sanguins, et, par leur plus ou moins grande distension, ils règlent la quantité de sang que doit recevoir le cerveau. L'épanchement de la sérosité dans les ventricules est dans quelques cas moins une maladie qu'un moyen employé par la nature pour conserver la vie.

Les ventricules, ajoute encore M. Carson, sont, par leur forme irrégulière, admirablement disposés pour permettre de prendre cette variété de positions que les circonstances exigent, pour donner un appui aux vaisseaux du cerveau sans causer de distension sur aucun point. Nous n'avons point voulu changer les expressions de l'auteur anglais; notre traduction est aussi exacte que nous l'avons pu, et nous nous sommes dispensés d'ajouter des réflexions à cette théorie, parce que chacun peut juger ce qu'il y a d'exact et d'erroné dans les opinions du physiologiste anglais.

D. F.

292. RECHERCHES SUR LES USAGES DE LA MEMBRANE DU TYMPAN et de l'oreille interne; par M. FÉLIX SAVART. Mémoire lu à l'Académie roy. des scienc., le 29 avril 1822. (*Journ. de Physiol. expérim.*, 2^e. n^o., 1824, p. 183.)

M. Savart, dans cet intéressant mémoire, a recherché par des expériences directes sur les vibrations des membranes et des substances qui ne jouissent que d'une rigidité imparfaite, com-

ment il se fait que les mouvemens d'un corps qui vibre dans l'air puissent se communiquer aux diverses parties de l'organe de l'ouïe, qui sont directement en contact avec le fluide qui nous environne. Il a en conséquence divisé son travail en deux parties : dans la première il parle de la communication des vibrations par l'air, et dans la seconde il fait aux usages de l'oreille interne les applications qui découlent des expériences de la première section.

Depuis long-temps on savait que les agitations produites dans l'air par un corps qui résonne peuvent devenir une cause suffisante d'ébranlement pour un second placé à distance, pourvu qu'ils soient tous les deux amenés à produire exactement le même nombre de vibrations dans le même temps, ou qu'ils soient à la quinte, à l'octave, à la double octave, etc., l'un de l'autre; en un mot, pourvu que le nombre des vibrations qu'ils exécuteraient si on les ébranlait directement soient des multiples ou des sous-multiples l'un de l'autre; mais M. Savart prouve que de ce qu'un corps fait des vibrations très-prononcées lorsqu'il est sous l'influence d'un autre corps avec lequel il se trouve à l'unisson, il ne s'ensuit pas qu'il soit dans l'impossibilité absolue de vibrer à l'occasion de tout autre son.

Ce physicien fait voir d'abord comment par leur peu d'étendue les cordes convenaient le moins pour faire des expériences sur la communication des vibrations. Aussi s'est-il servi de membranes tendues préparées avec soin; et en les recouvrant d'une couche légère de sable fin, il a pu y constater la présence des agitations les plus légères et les plus fugaces.

Dans une planche qui accompagne ce mémoire, on trouve représentées les diverses figures auxquelles donnent lieu les vibrations de la membrane. Le caractère général des lignes est d'être circulaires, et leur nombre est quelquefois très-considérable. Cependant on observe souvent que les premières lignes sont coupées par des diamétrales, qui forment des étoiles dont le nombre des points est d'autant plus grand que le son est plus aigu.

Voici en général le procédé qu'employait M. Savart : il prenait une membrane mince ou une feuille de papier végétal circulaire de 2 ou 3 décimètres de diamètre; il l'étendait avec soin par son contour sur un anneau ou sur le bord d'un verre à pied; il recouvrait le premier appareil de sable fin et sec, et il en approchait, à un ou deux décimètres de distance, une lame de verre

en vibration. Il a soumis aussi cet appareil à l'influence de divers instrumens. Dans ses expériences, M. Savart a déterminé l'influence de la forme des membranes circulaires, rectangulaires ou triangulaires, celle de leur tension, de leur état de sécheresse ou d'humidité, l'influence de la distance du corps, etc. La principale conséquence que l'auteur tire des ingénieuses expériences rapportées dans la première section est que la communication du mouvement par l'air se fait de la même manière que celle qui a lieu par les corps solides.

La seconde section traite des usages de la membrane du tympan et de ceux de l'oreille externe.

L'auteur, non content des expériences faites sur les membranes, en a fait de directes sur la membrane du tympan de divers animaux ; après l'avoir mise à découvert, il a constaté que quand le muscle interne du marteau agit, et par conséquent que quand la membrane est plus tendue, il est bien plus difficile de produire des mouvemens prononcés dans les grains de sable qui la recouvrent. Il serait induit à penser que les usages de ce petit muscle consistent à préserver l'organe des impressions trop fortes qu'il pourrait recevoir dans certaines circonstances. M. Savart a en outre imité, à l'aide d'appareils ingénieux, le mécanisme de l'oreille externe et de la membrane du tympan, et a pu constater directement les effets qui doivent résulter des variations de tension de cette membrane. C'est avec regret que nous n'avons pas rapporté ici toutes les expériences de M. Savart, tant celles contenues dans la première partie de son travail, que celles qui servent à confirmer les applications qu'il fait des principes physiques qu'il a établis. Mais nous sommes forcés de nous borner à faire connaître les divers résultats auxquels il est parvenu.

10. Comme nous l'avons déjà dit ci-dessus, l'auteur a démontré que la communication des vibrations au moyen de l'air semble se faire, au moins pour de petites distances, suivant les mêmes lois que celle qui a lieu par les corps solides.

20. Il n'est pas nécessaire de supposer, comme on l'a fait jusqu'à présent, l'existence d'un mécanisme particulier pour amener continuellement la membrane du tympan à vibrer à l'unisson avec les corps qui agissent sur elle : il est clair qu'elle se trouve dans des conditions qui la rendent apte à être influencée par un nombre quelconque de vibrations.

3°. Que la tension ne varie vraisemblablement que pour augmenter ou diminuer l'amplitude de ses excursions, ainsi que Bichat l'avait présumé, mais toutefois en supposant le contraire de ce qui résulte des expériences; c'est-à-dire, qu'il avait imaginé que la membrane se détendait par les impressions fortes, et qu'elle se tendait par les plus faibles;

4°. Que les vibrations de la membrane se communiquent sans altération au labyrinthe par le moyen des osselets, comme les vibrations de la table supérieure d'un instrument se communiquent à la table inférieure par le moyen de l'âme;

5°. Que les osselets ont encore pour fonction de modifier l'amplitude des excursions des parties vibrantes des organes contenus dans le labyrinthe;

6°. Enfin, que la caisse du tambour sert vraisemblablement à entretenir près des ouvertures du labyrinthe et de la face interne de la membrane du tympan un air dont les propriétés physiques soient constantes.

L'auteur pense aussi que l'étendue de la membrane du tympan influe, dans les diverses espèces d'animaux, sur le nombre des sons qu'ils peuvent percevoir, et en même temps sur les limites où ces sons commencent ou cessent pour eux d'être perceptibles. Si la membrane du tympan chez l'homme était un peu moins étendue, il ne paraît pas douteux que, au lieu de commencer à entendre des sons qui résultent d'environ 30 vibrations par seconde, nous ne pourrions entendre que des sons plus élevés. Les travaux faits dans le même esprit que celui de M. Savart avancent réellement la véritable physiologie. D. F.

293. CAS D'INFLAMMATION DE LA MOELLE ÉPINIÈRE, existant en même temps que l'inflammation et la suppuration du rein droit; par WILLIAM JONES. (*Edinb. Med. and Surg. Journ.* avril 1824.)

Cette observation offre de l'intérêt en ce qu'elle se lie aux expériences faites sur les fonctions des racines antérieures et postérieures des nerfs spinaux. Le malade avait conservé la faculté de mouvoir les membres, mais il éprouvait à la partie postérieure du tronc un engourdissement considérable, et la sensibilité avait disparu dans cette région. En examinant l'état de la moelle épinière, on vit clairement que, quoique les membranes et le tissu cellulaire parussent plus enflammés à la partie antérieure, les

vaisseaux sanguins de la partie postérieure très-dilatés exerçaient une pression considérable sur la partie postérieure de la moelle et sur les parties latérales. D.

294. *DISPUTATIO PHYSIOLOGICA INAUGURALIS DE NERVO SYMPATHICO* quam, etc., publicè ac solemni examini submittit Henr. Carol. van der Boon Mesch, Math. mag. Philos. Dr. In-8. de 83 pag. Leyde, 1821.

L'auteur s'attache à montrer, par une série de considérations physiologiques, jusqu'à quel point le système ganglionnaire se distingue du système cérébral par ses fonctions, comment le nerf sympathique ne dépend pas immédiatement du cerveau, et comment son existence en est indépendante. Dans le fond on ne peut rien objecter à cette théorie physiologique qui, de la manière dont elle est présentée par l'auteur, devient presque un fait. Puisse le digne élève de Brugman, continuer ses travaux dans le même esprit que celui dans lequel il les a commencés ! La littérature médicale y gagnera chaque fois un ouvrage entièrement neuf. Tel est l'article d'annonce de cette thèse dans le Journal des docteurs Pierer et Choulant. Nous en parlerons avec plus de détail dès qu'elle nous sera parvenue.

295. *RAPPORT DU PHYSIQUE ET DU MORAL DE L'HOMME*, par J. G. CABANIS, avec une table analytique par M. SUE, et une table alphabétique par M. le comte de T***. 4^e. édition, revue et augmentée de notes par E. Pariset, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de médecine. Tome 3^e. et dernier. In-8. de 31 f. un q.. Paris ; Béchot jeune.

296. *ŒUVRES DE CÉSAR LEGALLOIS*, médecin en chef de l'hospice de la prison de Bicêtre, etc. ; avec des notes de M. PARISER, secrétaire perpétuel de l'Acad. roy. de médecine. Deux vol. in-8., ensemble de 47 f. et dem. Prix : 12 fr. Paris ; 1824 ; Lerouge.

297. *NUOVI ELEMENTI DI FISICA DEL CORPO UMANO*. Nouveaux élémens de physique du corps humain ; par St. GALLINI. Deux vol. in-8. Padoue ; 1820.

MÉDECINE.

298. FRIEDLANDER L. H. MED., D. ET PROF. DE INSTITUTIONE AD MEDICINAM libri duo, tironum atque scholarum causâ editi. Prix : 1 th. Halle, Renger.

Le premier livre traite, en quatre chapitres, *de Tirone ad medicinæ studium præparando* ; le second livre, en six chapitres, *de Medicinæ ejusque descendæ ratione*.

299. VALENTINI NOBILIS AB HILDEBRAND, ad regimen Austriæ inferioris consilarii Institutiones practico-medicæ, etc. Institutiones médecine pratique. Par V. HILDEBRAND, conseiller d'Autriche, etc. Vienne ; 1821 ; J. G. Heubner.

Tome premier, contenant un système de pyrétologie, une doctrine succincte des fièvres. — Tome second, publié par son fils François d'Hildebrand, docteur en médecine, contenant l'histoire des fièvres intermittentes, et celle des fièvres continues inflammatoires.

300. UEBER DAS WESEN DER LEUKOPATHIE oder des *Albinoismus* nebst Beschreibung eines in Braunschweig lebenden Albinos. Sur la nature de la leucopathie, suivie de la description d'un *Albinos* vivant, observé à Brunswick. Par le D^r. MANSFELD. Brochure in-4. de 39 pages.

Ce mémoire est divisé en deux parties. La première traite de la leucopathie en général ; la deuxième renferme l'histoire d'un albinos actuellement existant à Brunswick. L'auteur donne d'abord la définition générale du mot leucopathie, et de ce qu'il entend par *albinoïsme*. C'est un état particulier de l'économie animale de l'homme, caractérisé par la blancheur extraordinaire de la peau et des cheveux, par la rougeur des pupilles, une horreur extrême de la lumière, et par une sensibilité plus grande de toute l'habitude du corps. Il trace ensuite l'histoire abrégée de la découverte des albinos. C'est, au rapport des voyageurs, vers la fin du 17^e. siècle qu'on trouva les premiers exemples dans l'isthme de Panama, à Biafara, dans les îles des Amis et à Batavia. On considéra cet état comme un jeu de la nature dans l'espèce humaine, et les médecins sont restés encore partagés sur la question de savoir si les albinos forment une variété d'homme particulière ou purement accidentelle, ou si leur couleur est due à une disposition morbide du corps. Hallé a émis

l'opinion que cette dégénérescence appartient à la matière colorante qui se sépare sous l'épiderme des hommes de couleur, mais que ce n'est point une maladie réelle. Blumenbach regarde ce phénomène comme une cachexie. Sprengel, qui embrasse cette idée, croit d'abord que les albinos, observés par plusieurs médecins dans le pays de Wurtzbourg, à Gotha et en Danemark, diffèrent essentiellement de ceux qui sont originaires des pays chauds. Puis il ajoute que cette cachexie paraît avoir une grande analogie avec la lèpre blanche, ou celle dont parle Moïse, et qui devient de jour en jour plus rare. Si les faits rapportés par Banks, Solander et Blumenbach sont exacts, et que cette conformation anormale abrège la vie, nul doute, dit M. Renaudin (article *Albinos* du Dictionn. des Sciences médicales), qu'on ne doive la rapporter à un état maladif, et la considérer avec Sprengel comme une variété de la lèpre, jusqu'à ce que de nouvelles observations anatomiques plus détaillées et plus concluantes viennent rectifier notre jugement.

M. Mansfeld passe à l'histoire de l'albinos de Brunswick; il suit l'individu depuis sa naissance jusqu'à l'âge de deux ans, et n'oublie point de faire connaître l'état particulier de la santé de ses parens. Édouard Rettberg, c'est le nom de l'enfant, est fils d'un cordonnier; il est venu au monde le 25 juillet 1820. Cinq semaines après sa naissance on s'aperçut qu'il avait quelque chose d'extraordinaire dans la pupille, avec un mouvement continu des yeux et horreur de la lumière. Les parens attribuèrent ce mouvement à la pénétration de l'enfant, et l'éloignement pour la lumière à une maladie des yeux qu'il avait apportée en naissant. Le père, âgé de trente-cinq ans, était d'un tempérament colérique, pâle et d'une constitution faible; il avait les yeux gris et les cheveux bruns : une maladie scrophuleuse l'avait tourmenté dans sa jeunesse. Sa mère, âgée de trente ans, était également pâle; ses cheveux étaient blonds et ses yeux bleus. Toujours malade jusqu'à dix-huit ans, elle devint réglée à cette époque. A vingt-un et à vingt-quatre ans elle eut des fleurs blanches à plusieurs reprises. Enfin au commencement de sa grossesse elle eut trois attaques d'épilepsie en peu de temps : jamais elle n'avait été sujette à cette maladie, et depuis elle n'en eut point de récidive. Elle accoucha à terme assez heureusement. L'enfant pesait environ neuf livres, et parut bien conformé. Vers le sixième mois, il eut une crôte laiteuse très-considérable dont il guérit à 8 mois, il fut

vacciné. La dentition commença tard et ne présenta rien d'extraordinaire. L'auteur décrit successivement l'état de la peau, des cheveux, et des yeux de cet albinos, et fait observer que ce ne fut que peu à peu que la leucopathie devint manifeste. La peau, au premier coup d'œil, ne présentait rien de bien remarquable. Cependant avec un peu d'attention on apercevait en certains endroit des plaques blanchâtres, minces et luisantes, comme transparentes. Le visage et surtout les pommettes, ainsi que le côté externe du bras étaient d'une couleur rouge semblable à ce qu'on observe dans la scarlatine.

Les cheveux étaient blancs avec une légère teinte blonde, et uniformes dans leur couleur depuis la racine jusqu'à la pointe. Leur accroissement semblait se faire d'une manière beaucoup plus lente que chez les enfans du même âge; ils étaient très-clairs et fins comme du lin. Les cils et les sourcils étaient de la même couleur et de la même finesse que les cheveux, et beaucoup plus longs qu'ils ne le sont ordinairement. Enfin un duvet léger et épais couvrait toute la peau, principalement les parties les moins exposées à l'action de l'air. Les yeux étaient dans un mouvement continu et évitant toujours la lumière. Quand ils étaient exposés aux rayons du soleil, l'iris paraissait d'une couleur rose, et en même temps on apercevait un petit cercle bleuâtre, comme une espèce d'ombre. La pupille était fortement contractée, et de la grandeur à peu près d'une tête d'épingle. La sclérotique était d'une blancheur extraordinaire mêlée de bleu, ce qui donnait à l'œil un certain éclat. Indépendamment de l'horreur de toute lumière, et surtout pour celle du soleil, les yeux étaient atteints d'une autre infirmité, je veux parler de la myopie. L'enfant était obligé de rapprocher considérablement les objets afin de les apercevoir. La gravure qui accompagne ce mémoire est très-gracieuse et représente la figure d'un bel enfant.

J. CH. GASC.

301. DISPUTATIO MEDICA INAUGURALIS DE NATURE VIGORE majori in sano et ægroto Græco, Hippocratis tempore, quàm in nostris hominibus, publicè defensa à G. DE Vos. Leyde; 1824.

L'auteur ne plaisante point, comme on pourrait le soupçonner d'abord. Il soutient très-sérieusement que les Grecs du temps d'Hippocrate se portaient bien mieux que nous. Ce peuple avait, selon M. de Vos, une vigueur et une santé dont nous devrions être jaloux. Pour expliquer cet avantage des anciens sur

nous, il établit trois principes : Les Grecs étaient mieux constitués, ils vivaient autrement que nous, et ils se traitaient autrement lorsqu'ils étaient malades. Nous avons contre nous un corps affaibli qui empêche d'observer les crises; notre manière de vivre est moins simple; le climat est contre nous, et, ce qui est le pire de tous, nous employons des méthodes de traitement contraires à la nature. Cette thèse nouvelle n'est pas mal soutenue. L'auteur a obtenu en 1824, à Utrecht, un prix, non pas pour cette dissertation, mais pour une autre intitulée, *Commentatio medica de entozoois, in humanis corporibus hactenus in Belgis repertis.* D.

302. PROLEGOMÈNES CLINIQUES, servant d'introduction théorique à l'étude pratique de la médecine, par Val. Louis BARRA, professeur de thérapeutique spéciale et de clinique médicale à l'Université de Padoue, etc., etc. Padoue, 1823. (*Annali universali di Medicina*, février et mars 1824.)

L'auteur, après une introduction à l'étude de la clinique, donne la définition et indique l'objet de cette étude; il détermine ensuite les sciences nécessaires pour y parvenir, examine la nature et le cours des maladies, leur diagnostic, leurs différences essentielles et accidentelles; enfin il termine son ouvrage par l'examen du pronostic des maladies, tant aiguës que chroniques, et par quelques préceptes généraux sur la guérison des maladies. E. M. BAILLY.

303. DE PULSIBUS ORGATICIS, DIAGNOSTICIS ET PROGNOSTICIS, necnon de eorum insigni utilitate in morborum therapèjâ dirigendâ. Specimen cum iconibus; par le D^r. SACHERO. (*Ann. universali*, etc., février et mars 1824.)

L'auteur, après avoir parcouru rapidement l'histoire de la sphygmique et indiqué les différentes dénominations des poulx, divise comme Fouquet les différens poulx en supérieurs et inférieurs, suivant que les maladies ont leur siège, au-dessus et au-dessous du diaphragme. Aux premiers se rapportent le poulx céphalique, le guttural, le pectoral, le cardiaque et le cutané; aux seconds le stomacal, l'hépatique, le splénique, l'intestinal, le rénal ou vésical, l'hémorroïdal et l'utérin; il nomme le caractère de chacune de ces différentes espèces de poulx dans l'état normal et à l'époque des crises, et enfin termine son ouvrage par quelques considérations sur l'importance de la connaissance des

différentes espèces de poulx dans le pronostic et sur l'utilité de la sphgmique.

E. M. BAILLY.

304. EXISTENCE SIMULTANÉE DE DEUX MALADIES DIFFÉRENTES
SUR LE MÊME INDIVIDU.

J. Hunter prétendait que deux maladies ne peuvent pas se trouver ensemble. Voici de nouveaux exemples qui réfutent cette assertion. Deux enfans atteints de la petite-vérole volante, après avoir été vaccinés, eurent en même temps la rougeole. Un troisième enfin a été vacciné dans une maison où le frère avait la rougeole. L'enfant vacciné en fut infecté le troisième jour après la vaccination ; mais la vaccine commença à se développer le 4^e. jour, et parcourut régulièrement ses périodes pendant que la rougeole poursuivait les siennes. Ces cas ont été observés par M. Gilder, et se trouvent consignés dans le XII^e. vol. des *Transactions médico-chirurgicales de Londres*. D. F.

305. RÉFLEXIONS SUR QUELQUES PHÉNOMÈNES PROPRES À FAIRE
DISTINGUER LE SUICIDE DE LA MORT VIOLENTE, DANS LES
CAS DE PENDAISON ; par M. DESLANDES : suivies de deux Ob-
servations, par M. L. ROUZET. (*Revue médicale française et
étrangère*, avril 1824.)

L'auteur rapporte deux observations : 1^o. le 4 octobre 1823, M. Deslandes fut appelé pour visiter le corps d'une femme qui s'était pendue, au moyen d'un des draps de son lit, qui, étant attaché à un barreau de fer par une de ses extrémités, se repliait pour former une anse dans un anneau ; puis revenait par son autre extrémité s'attacher, au moyen d'un nœud simple, à la portion descendante. La pression eut lieu de droite à gauche et de bas en haut, et n'avait été fortement exercée que sur l'espace compris entre l'angle de la mâchoire inférieure et l'extrémité supérieure du larynx, qui se dévia sans avoir été écrasé ni occlus par le rapprochement de ses parois. Le côté gauche du cou fut à peine comprimé ; la face n'était ni gonflée ni livide. 2^o. Une autre femme s'étant pendue, le 10 janvier dernier, au moyen d'une corde, et l'auteur, ayant visité son cadavre, remarqua que la corde, après avoir décrit plusieurs cercles autour du cou, remontait vers une traverse, passait par-dessus, redescendait pour rejoindre celle de ses extrémités qui était au cou, s'y engageait, remontait ensuite, et était nouée à la portion qui s'étendait du cou à la traverse. Comme dans le fait précédent, la principale

pression s'exerça de bas en haut et de droite à gauche, le larynx avait été déjeté du même côté. Bien que la suspension ait duré 12 à 14 heures, l'ouverture ne fit voir ni altération du larynx ni ecchymose; rien non plus ne démontra que la mort ait été apoplectique.

D'après ces faits, l'auteur se croit autorisé à conclure que dans la pendaison volontaire, l'asphyxie a lieu par l'occlusion de l'orifice guttural du larynx; qu'en conséquence on ne peut rencontrer ni fracture, ni altération de forme du larynx ou de la trachée; que lorsque ces altérations se rencontrent on est en droit de les attribuer à une strangulation préalable, ou de croire que la suspension n'a pas été le fait du pendu; qu'il est douteux que le gonflement et la lividité de la face résultent de la durée de la suspension jusqu'à ce que le cadavre soit refroidi; que la lividité des sillons formés par la corde se borne à la peau, et que cette lividité peut prendre une autre nuance, un temps plus ou moins long après que la corde a été retirée; qu'enfin l'engorgement sanguin des poumons et du cerveau peuvent, sinon manquer, au moins être peu apparens dans les cadavres des pendus.

Des deux observations de M. Rouzet la première a pour objet un jeune homme des environs de Paris, qui, tourmenté par des chagrins de famille, se pendit, en passant autour de son cou l'anse d'une corde attachée par une de ses extrémités à une poutre, et terminée de l'autre par un nœud coulant. L'examen du cadavre fit voir une sugillation de couleur foncée au haut des parties latérales et postérieures du cou; le larynx n'était nullement déformé; la face n'était ni bouffie ni livide. La seconde a pour sujet un cordonnier, âgé de 60 ans, qui, adonné à la boisson, avait manifesté à plusieurs reprises l'intention de se suicider, et qui se pendit avec une corde, dont une extrémité était attachée au plancher, tandis que l'autre formait une anse assujettie au moyen d'un nœud coulant. Ce malheureux ne passa l'anse autour de son cou qu'après avoir entouré celui-ci d'un gilet de flanelle. La suspension dura deux heures. Voici ce que l'examen du cadavre offrit de remarquable : la constriction circulaire avait été très-forte; le gilet de flanelle, placé au-dessous de la corde, formait en devant un bourrelet qui comprimait fortement la région gutturale du larynx. Cet organe n'avait été ni déprimé ni déjeté à droite ou à gauche. La face n'était ni violacée ni bouffie.

Ces deux observations viennent confirmer de la manière la plus

positive les principes établis par M. Deslandes, dont le mémoire que nous venons d'analyser, nous paraît devoir jeter un grand jour sur une question jusqu'alors indécise, et qui se rattache à des intérêts de l'ordre le plus élevé. L. SIMON.

306. *CONSIDERAZIONI INTORNO AD UN RAPPORTO MEDICO-LEGALE.* Considérations relatives à un rapport de médecine légale; par VINCENZO MORARI. In-8. de 20 p. Padoue; imprimerie de la Minerve.

307. *MEMORIA MEDICO-POLITICA.* Mémoire médico-politique sur les moyens sanitaires à prendre à la suite des grandes inondations; par le D. SETTE. In-8. de 32 p. Padoue; 1824.

308. *RECUEIL DE MÉMOIRES, CONSULTATIONS ET RAPPORTS SUR divers objets de médecine légale;* par M. F. CHAUSSIER, chev. de St-Michel, etc. In-8. de 34 f. avec pl. Prix, 10 fr. Paris; 1824; Th. Barrois père, et Compère jeune.

309. *CONSIDÉRATIONS CRITIQUES SUR LE VIRUS VÉNÉRIEN, et sur l'emploi du mercure dans le traitement de la syphilis;* par M. LEFÈVRE. (*Bulletin de la Soc. Méd. d'émulation, cahiers de février, mars et mai 1824.*)

L'auteur, après avoir défini le virus vénérien, et indiqué le rôle que les médecins lui font communément jouer dans la production et la marche de la syphilis, dit qu'il est impossible de se faire une idée exacte de cette entité morbifique, d'après la lecture des auteurs les plus recommandables, et que rien ne démontre son existence. Selon M. Lefèvre, la syphilis a existé de tout temps chez les peuples civilisés, et sa translation d'Amérique en Europe au quinzième siècle n'est qu'une fable. Les gonflemens glandulaires réputés vénériens lui paraissent des irritations sympathiques qu'on peut expliquer sans admettre l'absorption du pus par les vaisseaux lymphatiques, et encore moins celle d'un virus. L'auteur fait observer que s'il y avait une infection générale, ce ne serait pas constamment les glandes les plus voisines des organes génitaux (celles de l'aîne) qui seraient affectées. Il ne croit point du tout que l'existence d'un virus soit nécessaire pour lier entre eux les phénomènes nombreux qui caractérisent la syphilis constitutionnelle; et il accuse le mercure d'être la cause du grand nombre d'affections consécutives qu'on a attri-

buées aux maux vénériens, et notamment la *phthisie* dite vénérienne, tombée d'ailleurs en grand discrédit.

Selon notre auteur, il est notoire que les maux vénériens se dissipent très-bien par un traitement local et des soins hygiéniques; et lorsqu'on les guérit à l'aide du mercure, ce médicament agit dans cette circonstance non comme un spécifique, mais comme excitant et dérivatif. Il pense en outre qu'il y a beaucoup de cas où la stimulation et la dérivation propres au mercure ne guérissent les malades qu'en leur causant des maladies infiniment plus graves. M. Lefèbvre appuie ses opinions, à l'exception de celle qui touche l'existence du virus, de l'autorité de plusieurs médecins anglais qui traitent la vérole sans recourir au mercure, et qui prétendent que les accidens consécutifs de cette affection sont moins communs à la suite du nouveau traitement que sous l'influence de l'ancien.

Les accidens consécutifs de la vérole, dit M. Lefèbvre dans la seconde partie de son mémoire, sont des phlegmasies *répétées dans les organes* liés de sympathie avec ceux de la génération; on ne peut expliquer l'irrégularité de leur marche et leurs retours. Ces accidens sont nombreux; ils le seraient moins, si l'on renonçait à traiter les maux vénériens par le mercure. On peut comparer ces affections aux fièvres adynamiques et ataxiques, qui sont infiniment plus rares depuis qu'on a reconnu l'abus qu'on faisait à leur sujet des émétiques et des excitans, etc. L'auteur entre ensuite dans l'examen critique des principaux symptômes consécutifs de la vérole, et il le fait au moyen d'observations : cinq sont d'abord rapportées, afin de prouver que l'usage de la liqueur de Van-Swieten est la cause déterminante des ulcères de la bouche et du pharynx. Ces observations paraissent assez concluantes; trois qui viennent après le sont beaucoup moins : elles ont pour objet de démontrer que l'emploi du mercure, en irritant l'estomac, fait naître des accidens consécutifs au nez et aux lèvres.

M. Lefèbvre examine ensuite les affections cutanées que produit, suivant lui, l'emploi du mercure à l'intérieur, en agissant d'abord sur l'estomac et les intestins, affections qu'on rapporte d'ordinaire à la dégénération de la syphilis; et, pour prouver sa thèse à cet égard, il cherche à établir par le moyen d'une analyse succincte, que la maladie appelée par les Anglais *lèpre mercurielle*, *érythème mercuriel*, n'est autre chose qu'une gastro-

duodénite (1). Cette analyse offre une description assez exacte de l'exanthème observé par les Anglais; mais les symptômes de l'altération des voies digestives nous ont semblé peu apparens et bien nombreux. Ce mémoire est terminé par cinq nouvelles observations d'exanthèmes réputés vénériens, qu'il attribue à l'usage et à l'abus du mercure. Deux de ces faits prouvent en faveur de l'auteur. Voici les conclusions définitives de tout son travail : 1°. Il n'existe point de vice ou virus vénérien ; 2°. le mercure n'a point d'action spécifique contre la syphilis ; 3°. la plupart des maladies consécutives attribuées au virus vénérien sont le résultat des traitemens mercuriels employés sans mesure.

BRICHETEAU.

310. ARCHIVIO DI MEDICINA PRATICA UNIVERSALE COMPILATO DAL DOTTOR SCHINA. Archives de médecine pratique universelle, rédigées par le Dr. SCHINA. Vol. I, n^o. 1, 2, 3 et 4. Turin ; 1824.

Le Dr. Schina, en publiant ces Archives, n'a point eu pour objet de tenir ses lecteurs au courant de toutes les découvertes dont s'enrichit l'art de guérir, mais de leur offrir un tableau exact et fidèle de ce que la lecture des auteurs les plus recommandables, et sa propre pratique, lui ont appris de positif sur les maladies de chaque système organique.

Le premier volume que nous annonçons contient : 1°. L'exposé anatomico-physiologique du cœur et du péricarde. Dans cette première section, l'auteur présente une analyse de l'ouvrage du célèbre Scarpa sur les nerfs cardiaques, ainsi que celle d'un mémoire sur l'organisation du cœur, par M. Gerdy. Il rend également compte des expériences de Legallois, Wilson, Philip, MM. Cliff, Flourens et Brodie. 2°. La seconde section est consacrée à la pathologie du cœur et du péricarde. L'auteur se livre à des réflexions pathologiques sur les passions, et leur influence sur la production des maladies des organes de la circulation. S'abandonnant à son imagination, le Dr. Schina nous peint les passions sous des couleurs plus susceptibles d'intéresser le poète que le médecin. Enfin il décrit les diverses affections morbides du péricarde, et termine par quelques considérations d'anatomie pathologique.

L. SIMON.

(1) *Edinburgh medical and surgical Journal*, n. 5.

311. DIZIONARIO PERIODICO DI MEDICINA, esteso dai professori L. MARTINI e L. ROLANDO. Dictionnaire périodique de Médecine, rédigé par les prof. L. Martini et L. Rolando. Avril et mai 1824; Turin.

Parmi les articles contenus dans ces 2 n^{os}., on trouve les mots *plaie*, *urticaire*, *erysipèle*, *pemphigus*, *commotion cérébrale*. D'après cette énumération, on s'apercevra facilement que les auteurs ne suivent aucun plan méthodique, et qu'ils ne se sont pas même assujettis à l'ordre alphabétique. Du reste, les différents articles que nous venons de citer contiennent peu de faits nouveaux (1).

L. S.

312. BEOBSACHTUNGEN UND ABHANDLUNGEN AUS DEM GEBIETE DER GESAMMTEN PRACTISCHEN HEILKUNDE. Observations et mémoires du domaine de la médecine générale, par des médecins autrichiens; publiés par les directeurs et professeurs des études médicales à l'Université de Vienne. 2^e. vol. in-8., 468 p. av. 2 pl. Fr., 3 rxd. Vienne; 1821; Gerold.

313. DICTIONNAIRE DE MÉDECINE en 18 vol.; par MM. ADELON, BECLARD, BIETT, BRESCHET, CHOMEL, CLOQUET, DÉSORMEAUX, MARJOLIN, ROUX, etc. Tom. 10^e. GALV-HEMA. Paris; 1824; Béchet jeune.

Parmi les principaux articles contenus dans ce volume, on remarque les mots *génération*, *habitude*, par M. Adelon; *gastrite*, par M. Chomel; *fièvre hectique*, *hématoïse*, par M. Coutanceau; *grossesse*, par M. Désormeaux; *gangrène*, par M. Marjolin; *gastro-entérite*, par M. Rayet; *galvanisme*, *gymnastique*, par M. Rostan; *goût*, *grassement*, par M. Rullier.

314. SUR LES TUBERCULES PULMONAIRES; par le D^r. BARON. (*Magazin der ausländischen Heilkunde*, janvier et février 1824, pag. 91.)

L'auteur, qui s'est occupé depuis long-temps de l'étude des tubercules pulmonaires, reproduit une opinion souvent énoncée d'après laquelle on devait considérer les tubercules comme pou-

(1) Ayant reçu, depuis la rédaction de cette note, plusieurs cahiers de ce journal, qui complètent ceux que nous avions déjà, nous pourrions, dans le prochain numéro, en rendre un compte plus détaillé.

vant exister long-temps dans le parenchyme pulmonaire sans produire d'accidens. Mais le D^r. Baron va plus loin encore : il pense que, lorsque l'état de *consolidation* est une fois atteint, on ne doit plus redouter la suppuration. Cette consolidation, ou induration des tubercules, est, selon lui, une terminaison favorable lorsque ceux-ci n'occupent pas un espace assez grand pour gêner ou empêcher les fonctions du poudmon. On observe d'ailleurs entre la première apparition des tubercules et le moment où ils se trouvent à l'état d'induration les symptômes qui accompagnent leur présence.

Un homme qui porte des tubercules pulmonaires peut être affecté de toux sans expectoration; il peut avoir de l'oppression et de l'essoufflement après le moindre effort, et cela pendant plusieurs mois, sans présenter jamais d'autre signe de l'affection dont il est atteint. Une maladie, survenant dans ces circonstances, pourra augmenter l'intensité de ces phénomènes, les rendre permanens, déterminer, soit l'expectoration d'une matière jaune ou blanchâtre et grumelleuse, quelquefois teinte de sang, soit une hémoptysie plus ou moins intense.

L'opinion de l'auteur est opposée à celle de M. Laennec, qui, tout en pensant que la phthisie ne peut être guérie dans ses premières périodes, croit que, dans quelques cas bien rares, cette maladie est combattue avec succès, lorsque déjà les tubercules ramollis ont laissé une excavation dans le poudmon. H. HOLL.

315. APHONIE GUÉRIE PAR UNE CHUTE. (*Isis*, 1823, cah. 1, p. 305.)

Un soldat, qui était en faction à Cassel, voyant approcher un officier supérieur, cria *aux armes* avec une telle force qu'à l'instant même il perdit entièrement la voix. On employa tous les moyens propres à amener la guérison; le souverain lui-même s'étant intéressé au sort du malade, des essais furent tentés pendant très-long-temps, et toujours sans succès. Enfin, ce soldat ayant obtenu son congé, alla un jour avec quelques paysans de son village pour couper du bois dans une forêt voisine. En essayant d'abattre une branche d'arbre qui céda trop vite à ses efforts, il tomba sur le dos, et resta pendant quelques minutes couché par terre, et sans connaissance; mais en se relevant il poussa un grand cri, au grand étonnement de ses camarades. Sa guérison fut si complète, qu'il retourna à Cassel, et reprit du service.

D.

316. SUR LE DIABLE AU CORPS ET L'IMERACHISME. (*London Litt. Gaz.*, 29 mai 1824,)

On trouve, dans le Voyage du capitaine Cochrane en Russie, une courte notice sur deux états particuliers désignés sous ces noms, affections auxquelles seraient sujets les habitans de Kolyma, en Sibérie. La première de ces infirmités tire son nom de l'idée, généralement accréditée parmi les habitans du pays, que l'individu qui en est atteint se trouve possédé d'un ou de plusieurs démons, et qu'il ne saurait jamais jouir d'une bonne santé tant et aussi long-temps que ces êtres malfaisans n'ont pas été expulsés. Cette maladie se manifeste par des hoquets continuels. Elle affecte particulièrement les constitutions délicates, et il est rare que le malade en relève : chez les femmes, dit-on, elle va même jusqu'à empêcher la grossesse; le peuple la regarde comme héréditaire.

L'imerachisme, maladie qui affecte également les habitans des pays situés plus au nord, est d'une nature non moins indéfinissable. Loin d'exciter des accès aussi graves que ceux qui caractérisent la première, elle porte au contraire un certain caractère de jovialité. Elle n'altère en aucune manière la santé du patient, bien qu'elle le rende parfois sujet à de violens accès de fureur, de frayeur et d'abattement moral. Cette maladie a cela de particulier qu'elle porte à l'imitation. Tout ce qui se dit ou se fait en présence d'un imerach, quelque indécent ou inconvenant que ce puisse être, il va le répéter à l'instant. J'ai vu, dit l'auteur de la notice, le piqueur de l'expédition du baron de Wrangel se comporter de manière à effrayer une personne avec laquelle il causait. Un petit coup frappé à la cloison de la chambre où il se trouvait, suffit pour le porter à des voies de fait envers cet individu, et ce sans intention autre que celle de sa propre défense. On raconte, à ce sujet, une anecdote assez plaisante, dont ce même piqueur fut le principal héros, et dont l'exactitude me fut confirmée non-seulement par lui-même personnellement, mais encore par M. Cederstrøm, qui commandait l'expédition. La scène se passa sur l'Océan glacial. Les chiens de l'imerach et leur narte ou gardien se trouvaient en avant. Un matin ils rencontrèrent un grand ours blanc. Les chiens s'élancèrent aussitôt sur l'animal; le piqueur resta prudemment avec ceux qui pouvaient le défendre. Dans leur ardeur, les chiens s'entremêlèrent de manière à rendre leur attaque sans effet. Dans la position critique où il se trouvait, il se décida à attaquer l'ours avec son

ostal (gros bâton ferré garni de clochettes). L'ours furieux, se redressant sur ses deux pattes de derrière, se mit à pousser d'horribles rugissemens, et l'imérach de l'imiter. Sur ce l'ours se mit à danser, et le piqueur d'en faire tout autant, jusqu'à ce qu'enfin les autres nartes survenant assénèrent sur la tête de l'ours des coups de leurs ostels qui l'étendirent à terre.

Il paraîtrait, si l'on en croit l'écrivain, que le mal s'agrit par l'irritation que produisent sur le moral du malade les mauvaises plaisanteries et les sarcasmes auxquels il est exposé.

Nous avons traduit textuellement cet article de la Gazette littéraire de Londres; nous n'y ajouterons aucune réflexion.

D. F.

317. REVUE DE QUELQUES NOUVELLES THÈSES DE MÉDECINE.
(Pierer et Choulant, *Allgem. medizin. Annal.*, année 1824, cah. 2.)

ALMER. *Disquisitio anatomica de pinguetudine animalium*; Iéna, 1823. L'auteur a recueilli avec soin les renseignemens qu'on trouve dans les principaux écrits, relativement aux recherches anatomiques, physiques et chimiques, sur la graisse dans l'homme et dans les animaux. L'auteur paraît ne pas avoir eu occasion de faire lui-même des recherches et des observations; ce qui est d'autant plus fâcheux, que plusieurs des opinions avancées ici auraient besoin d'être soumises à un nouvel examen. Les figures sont prises dans les ouvrages de Wolf, Grützmaclier, Monro, Fontana et Swammerdam; elles représentent des globules de graisse vues à l'œil nu ou à l'aide du microscope.

LINDNER. *De hydrometrâ*. Solbach, 1822. L'auteur cherche à prouver que toutes les espèces d'*hydrometra* ou hydropisie de la matrice sont l'effet d'une fausse grossesse; quoiqu'il avoue que l'on n'a pas encore assez de données pour prononcer avec certitude. Il en distingue plusieurs espèces, savoir : *H. ascitica*, *saccata* et *hydatica*. Il en fait connaître les symptômes et la nature. Il doute que l'orifice de la matrice puisse se fermer sans une fausse grossesse, et il ne pense pas que les parois de la matrice puissent recevoir, sans une inflammation violente, l'activité nécessaire pour sécréter le liquide épanché. L'auteur de l'article sur cette thèse, dans les *Ann. de méd.*, croit pourtant que cela est possible, puisque l'eau s'amasse souvent aussi dans d'autres cavités, sans

apparence d'état inflammatoire ; cependant il convient que, pour parler avec certitude , il faudrait avoir sous les yeux ^{un} exemple d'une hydropisie de matrice qui n'aurait été précédée d'aucun coït. Dans le dernier chapitre, l'auteur s'occupe du traitement, qu'il réduit à deux points : modérer et supprimer l'activité morbide de la matrice, causée par la fausse grossesse ; puis faire évacuer l'eau, en excitant des douleurs d'enfantement ou par d'autres moyens.

MOESNER. *De conformatione pupillæ artificialis* ; in-8. Tubingue, 1823. Cette opération est décrite dans la thèse, sous le rapport historique, avec plus d'étendue que dans une autre qui a paru sur le même sujet. Les observations pratiques exposées par l'auteur, au sujet des diverses méthodes de former la pupille artificielle, viennent du docteur Rieckeet, de la clinique chirurgicale de l'université de Tubingue ; quelques-unes sont le résultat d'expériences faites sur le cadavre. L'auteur y ajoute de nouvelles observations sur la formation de la pupille artificielle par la sclérotique, et les essais faits sur des animaux, en incisant la cornée. M. Moesner trouve très-défectueux le nom et la définition de l'opération qui fait le sujet de sa dissertation ; il préfère le nom de *Coromorphosis*. Il compte 4 espèces de pupilles : centrales, moyennes, périphériques et excentriques. Dans la 2^e. section, il passe en revue toutes les méthodes proposées jusqu'à présent pour l'opération de la *coromorphose* ; d'abord l'*iridotomie* ou *corotomie*, c'est-à-dire, incision de l'iris. Thomas Woolhouse est le premier qui ait porté l'attention sur cette opération, et Chéselden est le premier qui l'ait exécutée sur un homme vivant, en 1728. L'*iridotomie* ou *corotomie*, excision de l'iris, en opérant par la chambre antérieure, soit par la chambre postérieure de l'œil ; l'*iridodialysis* ou *corodialysis*, détachement de l'iris ; cette opération peut également avoir lieu par la chambre antérieure ou par la postérieure. L'auteur fait connaître un cas dans lequel le docteur Riecke, en faisant l'opération d'une cataracte, fit en même temps celle de la pupille artificielle par la chambre postérieure de l'œil. Il est question ensuite de l'*iridodiasrophie* ou *iridonoleisis*, contraction de l'iris ; puis de la *coromorphose*, opération qu'Autenrieth a proposée le premier. Voyez SCHMIDT, *Præside Autenrieth, de pupillâ artificiali in sclerotica aperiendâ*, Tubingue, 1814. Dans la suite, Autenrieth, Beer, Himly et Guthrie en ont fait l'essai sur le vivant,

mais sans succès. Depuis 1817, l'auteur a fait cette opération six fois. Il rapporte ces observations. Une fois, le corps vitré resta assez transparent pour que la malade pût distinguer les objets quoiqu'elle ne les distinguât pas bien clairement. Dans le second cas il ne resta à l'individu opéré que la faculté de distinguer la lumière et l'obscurité; dans les 4 autres cas, l'opération n'eut aucun effet, soit que l'ouverture dans la sclérotique se fût refermée, soit que le corps vitré eût cessé d'être transparent. Dans la 3^e. section, l'auteur se livre à des réflexions sur les 5 méthodes d'opération indiquées plus haut. On n'en peut recommander aucune sans exception, à cause de la diversité dans l'état morbide de l'œil sur lequel on veut opérer. L'auteur les examine toutes, en indique les détails, et y joint des vues de perfectionnement. Dans le supplément, il fait connaître des essais faits sur les animaux, pour savoir si par l'excision d'une portion d'une cornée opaque on ne pourrait pas faire une pupille artificielle, d'une manière analogue à celle qu'on emploie en faisant l'opération par la sclérotique. Le résultat en fut satisfaisant; le corps vitré fut d'abord troublé, mais il reprit ensuite sa transparence. D'autres essais ayant pour but de rejoindre des morceaux coupés de la cornée, à la manière de la *rhinoplastique*, n'eurent point de succès.

D.

318. NOUVELLES thèses de médecine, soutenues par des *Lausaciens*.
(*Neues lausitz. Magaz.*, t. III, cah. 1.)

1^o. *De Prostatitidis pathologia*, par WAGNER. Leipzig, 1821. Cette thèse contient: anatomie et physiologie de la glande prostate; description de l'inflammation aiguë de la prostate, et de l'inflammation chronique. La planche représente la glande prostate enflée et endurcie.

2^o. *De pericarditidis pathologia*, par PETRENZ. Leipzig, 1821. On y trouve d'abord la liste des écrits qui traitent de la maladie et les opinions de divers médecins. Viennent ensuite des recherches sur la péricardite aiguë et chronique, sur le siège, les causes et l'issue de cette maladie.

3^o. *De scarlatina*, par HERTSCH. Leipzig, 1822. Origine de la maladie, auteurs qui en ont traité, causes et symptômes, sorte d'inflammatoire, nerveuse, putride; guérison de ces diverses espèces.

Le journal *Insacien* qui annonce ces thèses en rappelle d'autres.

plus anciennes, telles que : *De blennorrhœdæ feminarum*, par Schnieber. Leipzig, 1810. Après avoir exposé les diverses causes qui prédisposent à la blennorrhée, ainsi que les symptômes, l'auteur expose dans le 2^e. chapitre le diagnostic de la maladie, et montre la difficulté de distinguer la blennorrhée bénigne de la blennorrhée vénérienne; le pronostic est le sujet du 3^e. chapitre, et au 4^e. l'auteurs'occupe des méthodes de guérison, et ajoute un cas qu'il a traité. — *De dentitione*, par Bucheim. Leipzig, 1810. Anatomie des parties qui concourent à la dentition; physiologie et étiologie de la dentition. — *De furore uterino*, par Peschek. Leipzig, 1810. L'auteur ne trouve pas de mention de la maladie avant le XVI^e. siècle. A sa théorie il joint deux exemples. — *De carditide exsudativa*, par Roux. Leipzig, 1819. La gravure figure une exsudation morbifique du cœur. — *De peste, Periculis ætate Athenienses affligente*, par Schoenke. Leipzig, 1821. Après l'histoire de cette peste fameuse, l'auteur examine quel était le traitement employé par les anciens, et quels étaient dans ce temps les médecins d'Athènes.

319. VAN HEUSDEN VERDEDIGING DER VACCINE, tegen de bestrijding van den heer Capadose. Défense de la vaccine contre l'attaque de M. Capadose, par VAN HEUSDEN. Prix, 1 fr. 75 Breda; Van Bergen et comp.

Un médecin hollandais nommé Capadose a écrit une brochure contre la vaccine, et un autre médecin, Van Heusden, a pris la peine de le réfuter : c'est tout ce qu'on peut dire de cette dispute inutile.

CHIRURGIE.

320. DELL' ANTICHISSIMA ORIGINE DELLA ITALIANA OSTETRIZIA e dei molti illustri medici d'Italia che dettero opera al suo incremento, e ne sostenero la gloria. De l'origine antique de l'art des accouchemens en Italie et du grand nombre de médecins célèbres de l'Italie qui ont contribué à ses progrès et soutenu sa gloire; par Dominico MELI; in-8. Ravenne; 1823; Roveri.

L'auteur, en recherchant soigneusement dans les ouvrages anciens tout ce qui a rapport à la science des accouchemens, s'attache surtout à prouver que l'origine de cette science a existé en Italie, et que tous les auteurs qui ont contribué à la rendre célèbre ont presque tous pris naissance dans ce pays. E. M. B.

321. UEBER DAS ALTER DES BAUCH-UND GEBÄRMUTTER SCHNITTS an Lebenden. Sur l'antiquité de la section du ventre et de l'opération césarienne sur le vivant; par le Dr. MANSFELD, médecin-accoucheur à Brunswick; in-8°. 24 p.; 1824.

L'auteur, frappé de l'idée qu'il serait singulier qu'on n'eût pas pratiqué avant le 15^e. ou même le 16^e. siècle, sur des femmes vivantes, une opération que les lois du Digeste prescrivaient pour les femmes, mortes au moment d'accoucher, a fait des recherches dans l'histoire pour trouver des traces de l'emploi de cette opération. Il convient que l'histoire ancienne ne nous a transmis aucun exemple d'une section du ventre ou d'une opération césarienne. Cependant le Talmud parle longuement des deux opérations, et le Mischajoth, plus ancien que le Talmud, puisqu'il est du 2^e. siècle, déclare que chez les Juifs l'enfant mis au monde par la section du ventre ne peut obtenir le droit de primogéniture, ce qui prouve qu'il est question d'opérations faites sur une femme vivante. Aussi un commentateur, Bartenora, né dans le 15^e. siècle, remarque sur ce passage que, d'après l'opinion de Maïmonide, une femme à qui on a fait cette opération, et qui de deux jumeaux a mis au monde l'un par la section, et l'autre par la voie ordinaire, ne peut plus devenir enceinte ou enfanter. Or, Maïmonide était du 12^e. siècle: ce qu'il dit de la double voie de l'enfantement prouve que de son temps les notions sur l'opération césarienne n'étaient pas bien précises; mais on voit au moins qu'elle était connue et pratiquée alors. Un contemporain de Maïmonide, Salomon Jarchi, dit en peu de mots, dans son commentaire sur le *Nidda*, livre faisant partie du Talmud, comment se pratique l'opération, et le *Nidda* même parle de la section du ventre, en disant qu'une femme qui l'a subie n'est pas tenue aux 40 jours de purification. Voilà ce que le docteur Mansfeld a pu découvrir sur cet objet.

D.

322. FETO ESPULSO PER L'ANO CON ROTTURA DELL' UTERO e dell' Intestino retto. Fœtus expulsé par l'anوس avec rupture de l'utérus et de l'intestin rectum. (*Observatore Medico di Napoli*, juin 1824.)

Le 15 août 1822, le Dr. Harison fut appelé pour secourir une femme de 22 ans, qui, depuis quelques heures était dans les douleurs de l'enfantement. Le col de l'utérus n'offrait cependant point de dilatation; ce médecin s'étant absenté un instant, le fœtus

fut tout à coup expulsé par l'anus, peu après sortit le placenta avec quelques caillots de sang, et les lochies coulèrent par cette nouvelle voie, sans qu'il en résultât aucun accident fâcheux pour la femme. On trouva l'anus déchiré en trois endroits; le vagin ne présentait qu'une très-petite ouverture, et le col de l'utérus, qui était cartilagineux, adhérait fortement aux petites lèvres. Si l'on introduisait un doigt dans l'anus, on pouvait facilement pénétrer dans l'utérus. La femme qui fait le sujet de cette observation, avait déjà subi un accouchement très-laborieux, dans lequel l'accoucheur ayant appliqué le forceps avant que le col de l'utérus fût complètement dilaté, l'amena au dehors avec l'instrument. Le 22 du mois d'août, c'est-à-dire, sept jours après l'accouchement, cette femme fut complètement guérie. SIMON.

323. CENNI SULL' ESTIRPAZIONE DELLA ROCCA E DEL COLLO DELL' UTERO. Indices sur l'extirpation du col de la matrice dans les cas de squirre ou cancer de ces parties, et description du *métrotome*, dissertation du D^r. G. CANELLA, in-8^e, 43 p. avec 1 pl. grav. Milan; 1821; Batelli et Fanfani.

324. DIE GÄNZLICHE EXTIRPATION DER CARCINOMATÖSEN GEBÄRMUTTER. Extirpation totale d'une matrice carcinomateuse, pratiquée avec succès, sans chute préalable de l'utérus naturelle ou artificielle; par Jean-Nép. SAUTER, D. M., conseiller de médecine du grand-duc de Bade. In-8. de 200 p. Constance; 1822.

Dans cette importante monographie, qui a été traduite de l'allemand par M. Peschier de Genève⁽¹⁾, l'auteur, M. Sauter, trace l'histoire de l'extirpation de la matrice avant d'en venir aux détails de son opération. Il divise en deux classes les observations recueillies sur l'extirpation de la matrice. La première renferme les cas dans lesquels, soit par accident, soit par ignorance, soit enfin à dessein, on a extirpé ou lié cet organe dans l'état sain, après l'avoir entraîné hors de la vulve; dans la seconde il fait connaître les tentatives d'extirpation de matrices carcinomateuses, faites dans le but de sauver les jours des malades.

Les observations de la première espèce ont fait connaître la possibilité de l'extirpation de l'utérus; et c'est sans doute la connaissance du fait suivant, rapporté par le professeur Wris-

(1) *Mélanges de chirurgie étrangère*, 1^{er} vol., p. 245.

berg de Göttingue, qui conduisit Osiander, le premier qui ait extirpé la matrice, à pratiquer cette dangereuse opération.

« Une sage-femme, dit le D^r. Wrisberg, prit pour une excroissance une matrice saine qui s'était renversée après un accouchement naturel, et qui dépassait en entier les grandes lèvres; elle la retrancha avec un couteau de cuisine; la femme guérit et vécut encore plusieurs années (1). »

Wrisberg, en rapportant cette observation dans son cours, avait posé cette question : *L'extirpation de l'utérus ne pourrait-elle pas être pratiquée lorsqu'elle est indiquée ?*

Le D^r. Bernhard rapporte une observation toute semblable; la malade n'eut qu'une incontinence d'urine; à la suite d'une semblable opération faite encore par des sages-femmes (2).

M. Sauter rappelle encore l'extirpation d'une matrice renversée, faite avec succès par Alex. Hunter (3); et enfin, il cite la méprise du D^r. Joseph Clarke, qui appliqua une ligature sur une matrice tombée; et, lorsque ce chirurgien eut reconnu son erreur, il crut devoir enlever cet organe, opération qui fut suivie de succès (4).

M. Sauter, passant aux observations de la seconde classe, c'est-à-dire aux tentatives faites pour extirper les matrices carcinomateuses, établit qu'Osiander est incontestablement le premier qui ait pratiqué cette opération, et qui en ait démontré la possibilité dès 1793. Ce fut le 5 mai 1801, que ce chirurgien pratiqua, pour la première fois, l'extirpation de la matrice. Il a fait, depuis, 23 fois la résection partielle de l'utérus. Après avoir parlé de la méthode d'Osiander, M. Sauter rappelle tout ce qui a été écrit sur ce sujet, discute les diverses opinions et présente les propositions suivantes, comme le résumé des objections faites au procédé d'Osiander :

1^o. L'affection cancéreuse est générale, l'extirpation de la partie affectée ne peut être utile et produire une guérison durable.

Cette première observation fut faite *à priori* par Zang et de Siebold, puis ils présentèrent les objections suivantes, auxquelles quelques auteurs ajoutèrent diverses considérations ;

(1) *Göttinger gelehrte Anzeigen*, 1787. n. 81, p. 810,

(2) *Lucina* de Siebold, vol. n. 3, p. 401.

(3) *Duncan's Annals of medicine*, 1799, VI part.

(4) *Journal de médecine*, vol. IX, an XIII.

2°. Les organes qui entourent l'utérus participent ordinairement à l'état carcinomateux ; et il est le plus souvent très-difficile de déterminer si la maladie est bornée à l'utérus, ou si elle ne l'est pas (*Zang*) ;

3°. Le squirre ou le cancer attaque un organe dans son entier, quoique la maladie ne soit apparente que dans une portion ; l'extirpation partielle n'est donc d'aucune utilité ; on ne saurait la conseiller. (*Zang, de Siebold, Ch. Wenzel, Jorg, Schweighauser, etc.*) ;

4°. Les organes qui ont des rapports anatomiques ou physiologiques immédiats avec l'organe squirreux ou carcinomateux, participent pour ainsi dire déjà à la même maladie, quoiqu'il paraissent dans l'état sain (*Zang*) ;

5°. De même que les efforts de la nature ne peuvent s'opposer aux effets du cancer, l'art de guérir ne peut détruire la cause génératrice, la *dyscrasie* du squirre (*Zang*) ;

Le même auteur veut qu'on emporte et la partie cancéreuse et toutes les parties voisines qui sont seulement suspectes. Il observe qu'on ne peut être assuré de l'état de ces parties que lorsqu'elles peuvent être touchées et examinées. L'état du système lymphatique doit surtout attirer l'attention, et ce système doit être sain au moins en apparence, pour que l'opération puisse être faite.

6°. *Zang, Ch. Wenzel, Langenbeck*, prétendaient que l'extirpation de la matrice n'était possible qu'après la chute naturelle ou artificielle de l'utérus. *Charles Wenzel* préfère la ligature à l'instrument tranchant.

7°. *Ch. Wenzel* pensait qu'on ne pouvait attendre de guérison qu'en enlevant la totalité de l'utérus.

Malgré ces observations faites au procédé d'*Osiander*, *M. Sauter*, rassuré par les résultats obtenus par ce célèbre chirurgien, et par quelques autres opérations semblables faites en France par *M. Dupuytren*, admit la possibilité de l'extirpation totale de l'utérus, et la pratiqua sur *Geneviève Waldraf*, le 28 janv. 1812.

Cette femme, âgée de 50 ans, mariée à un journalier de Constance, était d'une constitution robuste, de taille moyenne, accoutumée aux plus rudes travaux ; elle avait eu six couches très-heureuses ; la dernière avait eu lieu en 1811. Chaque fois elle avait repris ses occupations au bout d'un très-petit nombre de jours, ne pouvant long-temps suspendre son travail. Ses règles, qui

avaient cessé depuis 1815, avaient reparu en 1819, disparu encore jusqu'à l'époque à laquelle cette femme vint demander des conseils pour une perte considérable, accompagnée de douleurs poignantes aux aines, au dos et jusqu'au pubis. Au bout de quelques jours de soin, l'hémorrhagie disparut, mais elle revint bientôt plus abondante. M. Sauter examina alors l'utérus : il trouva le col et l'orifice de la matrice, surtout à leur partie postérieure, garnis de grosses excroissances, dures, rugueuses, très-douleuruses, et qui saignaient au moindre attouchement. La malade était épuisée par la grande quantité de sang perdu et l'insomnie que lui causaient des souffrances continuelles. Pour combattre ces accidens, M. Sauter commença, le 27 octobre, à administrer intérieurement la sabine en poudre, à la dose de 16 à 20 grains. L'hémorrhagie s'arrêta, l'écoulement séreux devint peu abondant, les forces augmentèrent, les indurations du col de la matrice semblèrent diminuer et étaient moins douloureuses au toucher; mais vers le milieu de novembre, les hémorrhagies revinrent, l'écoulement séreux devint fétille et sanieux, les douleurs devinrent plus aiguës, les excroissances augmentèrent; le repos et le sommeil disparurent de nouveau.

On en revint à la sabine, mais sans succès. On essaya aussi inutilement l'acide prussique et l'extrait de ciguë uni au quinquina; tous les symptômes s'aggravèrent pendant le mois de décembre. Les tourmens étaient continuels et l'insomnie complète. On administra inutilement l'opium; une constipation opiniâtre vint compliquer la maladie; elle fut combattue avec des substances huileuses. Le 12 janvier, à la visite du matin, M. S. trouva la malade dans un état de souffrance affreux. Elle lui demanda avec l'accent du désespoir du soulagement ou la mort. Il lui parla alors de la possibilité de pratiquer l'extirpation de l'utérus, opération qu'elle sollicita de faire sans délai, quoiqu'on ne lui en dissimulât ni la difficulté ni les dangers. Le 16 janvier la malade fut prise de diarrhée; la faiblesse parvint au plus haut degré. Les douleurs étaient atroces. Cependant on parvint contre toute attente à relever les forces de la malade, qui demanda avec toutes les instances imaginables l'opération promise.

Opération. — (28 janv. 1822.) L'exploration fit reconnaître que le contour extérieur du carcinome se bornait à la totalité du col de l'utérus jusqu'au cul-de-sac du vagin. Le doigt pouvait pénétrer très-profondément dans les cavités du col et du corps de la ma-

trice. On trouva des ulcères et des fongosités, ce qui démontrait que la surface interne de l'utérus était atteinte par le cancer, et que l'extirpation partielle du col, d'après le procédé d'Osiander, était insuffisante: M. S. résolut donc de faire l'extirpation totale de l'organe. Cette opération ayant été jusqu'alors regardée comme impraticable sans chute préalable de l'utérus, il songea à l'effectuer. A cet effet il tenta d'abaisser l'utérus avec un doigt agissant comme crochet, mais il fallut y renoncer. Alors il introduisit l'index et le médius gauche sous le pubis jusqu'au cul-de-sac du vagin; l'opérateur glissa entre ses deux doigts un couteau convexe arrondi par le bout avec lequel il coupa le vagin sur l'utérus pour détruire les attaches latérales. M. S. introduisit un doigt dans la matrice et la tira en bas, il déchira le tissu cellulaire avec l'index droit; mais ce moyen ne réussit pas: une masse de fongosités vint faire saillie à la vulve; elle fut saisie avec une pince, et l'opérateur chercha à détacher l'utérus de la vessie avec une spatule: ces tentatives douloureuses furent vaines (1). L'opération durait depuis une demi-heure, la malade s'affaiblissait et perdait patience; elle avait perdu beaucoup de sang par le déchirement des fongosités. M. S. changea alors de plan, et, renonçant à toute espèce d'abaissement et de séparation, il se détermina à couper net au-dessus du fond de la matrice. Pour cela il introduisit deux doigts de la main gauche dans le vagin entre la vessie et la matrice. Il conduisit entre eux le scapel, saisit avec l'index recourbé une portion du tissu cellulaire qu'il coupa près de l'utérus jusqu'à ce que ses doigts parvinssent dans l'abdomen, ensuite il coupa de même peu à peu le péritoine en avant, en haut et jusqu'aux attaches latérales les plus élevées. Il introduisit alors toute la main gauche dans le vagin et pénétra dans l'ouverture du péritoine où il détruisit de chaque côté les attaches latérales et détacha les ovaires, les ligamens, etc. Il saisit ensuite la matrice au-dessus de son fond et chercha à la renverser. Pendant cette tentative la malade irritée par la main et par les douleurs fit un effort comme durant l'accouchement; alors M. Sauter sentit les intestins se presser sur le dos de sa main et se précipiter dans le vagin; il les repoussa dans l'abdomen, ressaisit la matrice, mais

(1) L'adhérence était d'autant plus grande entre la vessie et la matrice que les deux cavités communiquaient par un ulcère de ces organes; c'est cette ouverture accidentelle qui causa l'incontinence d'urine, qui resta après l'opération.

nouvel effort et nouvelle chute des intestins ; il revint à la charge, exhorta la malade à ne pas faire d'efforts, fit repousser et contenir les intestins, par un aide, au-dessus du pubis. M. S. réussit alors à renverser la matrice et à amener son fond jusqu'au bord des grandes lèvres; les intestins la suivirent et remplirent le bassin; un aide les retint au moyen de trois doigts introduits dans le vagin; pendant ce temps l'opérateur détruisit avec le bistouri la paroi postérieure et les attaches latérales.

Il remplaça les intestins dans leur situation, les y maintint avec un gâteau de charpie sèche, et la femme fut mise dans une position horizontale, qu'elle garda soigneusement. La malade perdit environ une livre et demie de sang pendant l'opération; on remplit tout le vagin de charpie saupoudrée d'alun. Après cette opération la malade se plaignit de douleurs à la région de l'estomac; il survint une sueur froide générale; le pouls devint à peine sensible; on administra à petite dose du vin, de l'éther, de la teinture d'opium; au bout de trois heures elle revint un peu; la sueur devint chaude, et la malade ne se plaignit que d'une sensation brûlante dans le vagin.

Ce fut dans cet état que M. S. la laissa. Cet opérateur a tracé un journal fort exact de l'état de la malade depuis le 28 janvier, jour de l'opération, jusqu'au 27 mars, jour où la malade fit pour la première fois plusieurs visites dans la ville, et put rester levée tout le jour.

Alors dans le bassin tout était parfaitement guéri, Geneviève ne se plaignait plus même des cuissons causées par l'urine. Pendant de fréquents efforts de vomissement, et des vomissemens qui tourmentèrent la malade pendant sa convalescence, on n'observa aucune hernie des intestins dans le vagin; la réunion et la consolidation de cette partie était parfaite, il ressemblait à un entonnoir fermé en haut; on ne pouvait apercevoir aucune place qui parût affectée. La seule conséquence désagréable de l'opération était l'incontinence d'urine, qui pourrait, dit M. Sauter, être évitée à l'avenir en suivant le nouveau procédé qu'il a tracé dans son mémoire à la suite de cette observation. Le 9 mai la malade sortit de l'hôpital, reprit sa vie active. Malgré les exhortations qui lui furent faites, elle soigna elle-même une petite lessive; le 16 elle fut forcée de rentrer à l'hôpital, où elle succomba le 1^{er} juin à une affection pulmonaire, comme le démontra l'autopsie cadavérique.

A l'exploration du vagin avec le doigt on trouva le bassin fermé, les viscères de l'abdomen étaient dans l'état sain. Voilà quelle était la disposition des parties. La communication de l'abdomen avec le bassin, avons-nous dit, était fermée; le péritoine avait dans ce lieu sa couleur propre; les intestins parurent s'enlever facilement jusqu'au milieu de la cloison membraneuse qui séparait les deux cavités; là, l'intestin grêle adhérait fortement dans l'étendue d'une petite pièce de monnaie, par une substance membraneuse d'un gris blanchâtre, épaisse d'une demi-ligne. En séparant l'intestin on n'y occasiona aucune lésion : derrière cette réunion, vers le rectum, on trouva une adhérence des intestins de la grandeur d'un écu, qu'on ne put détruire sans pénétrer dans la cavité du bassin; les viscères, du reste, étaient sains et sans rétrécissement : tout était parfaitement guéri; point de fongosités, ni d'ulcères.

Les ovaires diminués de volume, étaient dans leur situation naturelle; les trompes de Fallope étaient difficiles à reconnaître. Ayant rapporté avec détail cette observation, nous ne nous appesantirons pas sur le reste du mémoire, dans lequel l'auteur décrit un nouveau procédé opératoire pour l'extirpation de la matrice; il répond ensuite aux questions posées par l'Académie Joséphine sur cette opération. A la suite de la traduction de ce mémoire se trouve un appendice de M. Peschier, dans lequel il rapporte les bons effets obtenus par Osiander, de l'emploi tant intérieur qu'extérieur de l'eau de laurier-cerise, pour amollir la portion endurcie de l'utérus qui reste après la résection. Il a ajouté aussi quelques observations judicieuses sur l'observation de M. Sauter.

DEFERMON.

325. TRACTATUS DE VULNERIBUS PECTORIS penetrantibus; auctore C. MEYER. 163 p. in-4. avec 1 pl. lith. Pétersbourg; 1823.

Un accident arrivé à un garçon maçon, qui, étant tombé, s'était enfoncé dans le corps, entre la 9^e. et la 10^e. côtes gauches, une lime triangulaire, longue de plus de 2 pouces, a donné lieu à cet écrit. L'auteur commence par des recherches anatomiques et physiologiques sur la poitrine; décrit ensuite les os de cette partie; expose enfin le cas en question, et traite des blessures de la poitrine en général. Quelques pages de la fin contiennent les titres des ouvrages qui s'occupent du même objet.

326. *QUENAM, IN CURANDA FISTULA LACRYMALI, PRÆSTANTIOR METHODUS?* Thèse soutenue au concours, etc.; par P. A. DUBOIS, D. M. In-4, de 39 p. av. 1 pl. Paris; 1824; Didot aîné.

M. Paul Dubois commence par exposer avec détail et avec beaucoup d'exactitude l'anatomie des voies lacrymales. Dans la planche qui accompagne la thèse on trouve la figure de la portion du muscle orbiculaire située derrière le sac lacrymal, faisceau dont Duverney avait parlé, et que Horner (1) et Trasmondi viennent de décrire comme un muscle séparé, et auquel ils ont donné le nom de *lacrymal*.

Après avoir discuté les diverses opinions des auteurs, M. Dubois termine par ces propositions :

1°. Les maladies appelées fistules lacrymales sont pour la plupart le résultat de l'inflammation du canal lacrymal oculo-nasal, inflammation qui n'est jamais précédée, et est rarement accompagnée de l'obstruction du canal, mais dont l'obstruction permanente du canal est la suite.

2°. Les moyens de guérison doivent surtout être dirigés contre l'inflammation, qui est la cause des accidens consécutifs.

3°. Pour les cas rares dans lesquels l'obstruction du canal membraneux existe, il faut avoir recours à la méthode de Petit, mettre un tube métallique à demeure; mais si l'obstacle à l'écoulement des larmes est osseux, il faut avoir recours à la sonde de Wolhouse.

4°. Enfin les meilleurs méthodes et procédés pour guérir la fistule lacrymale dans presque tous les cas consistent à employer des moyens internes et généraux; et dans quelques occasions à avoir recours, suivant le cas, au tube de Petit, ou à la sonde de Wolhouse.

327. *DES RÉTRAÛCISSEMENTS DE L'URÈTRE.* Thèse soutenue au concours de l'agrégation, près la faculté de médecine de Paris; par M. LISFRANC, membre titulaire de l'Académie royale; trad. en latin par MM. VESIGNE et RICARD. In-8. de 148 p. Paris; 1824; Béchét.

(1) M. P. Dubois et plusieurs auteurs appellent *Hermer* l'auteur qui a décrit ce muscle; dans les journaux anglais on lui donne le nom de Horner. (Voy. *Lond. medical and physical journal*, juillet 1824, p. 1.) Le Dr. Horner est l'auteur de l'ouvrage d'anatomie intitulé : *Lessons on practical anatomy, for the use of dissectors*. Pennsylvania. C'est dans cet ouvrage qu'il a décrit le muscle en question. (Voyez ci-dessus, l'art. n°. 284.)

L'histoire des maladies des voies urinaires a été l'objet des recherches de beaucoup d'hommes instruits ; sur la fin du dernier siècle ils s'en étaient occupés avec soin. Desault, Chopart, et de nos jours MM. Boyer, Bichat, et M. Roux, son élève, ont ajouté à l'histoire de ces maladies.

En général tous ces savans ont suivi, dans l'examen qu'ils en ont fait, la même marche que suivent les anatomistes dans l'exposition des organes qui concourent à la composition de l'appareil urinaire, dont toutes les affections n'ont pas été étudiées avec la même sévérité.

Depuis quelques années, des médecins ayant remarqué combien les maladies de l'urètre étaient devenues communes, ont jeté sur ce genre d'affection un nouveau jour ; ils en ont éclairé le diagnostic et le traitement en établissant les bases de celui-ci d'une manière invariable ; usant des méthodes déjà connues, ils les ont tellement modifiées, qu'elles en constituent véritablement de nouvelles. De ce nombre est Ducamp, médecin distingué, et trop tôt enlevé à la science qu'il cultivait avec honneur et distinction ; Ducamp, dis-je, s'est occupé des rétrécissemens de l'urètre, et les a traités avec un très-grand succès.

Depuis lui chacun a voulu exploiter ce genre de maladie, sans se bien pénétrer peut-être des véritables préceptes de cet auteur ; il est même devenu une des branches de l'art de guérir, sur lequel beaucoup de médecins spéculent.

D'autres, plus avides de gloire que d'argent, ont étudié ces maladies en médecins philosophes : ce sont les travaux de ceux-ci que nous avons à analyser. Dans l'avant-dernier n°. du *Bulletin des sciences médicales*, nous avons donné un extrait de l'ouvrage de Sæmmering sur les maladies des voies urinaires. Aujourd'hui nous allons chercher à donner une idée de la production de M. Lisfranc, qui se rapproche de celle de Sæmmering, bien que M. Lisfranc ne parle que des maladies, ou plutôt des rétrécissemens du canal de l'urètre, qu'il divise en plusieurs chapitres, que nous allons parcourir successivement.

CHAPITRE 1^{er}.—L'auteur précise d'après des recherches exactes la longueur de l'urètre ; il en indique la direction, et cherche à prouver qu'il ne constitue pas un conduit presque droit ; que la portion prostatique est bien au-dessous de l'orifice vésical. Plus loin il parle des différences qu'offre le canal dans les différens âges de la vie ; il établit les rapports variables qu'il a avec le rec-

tum ; il décrit les trois portions de l'urètre, qu'on appelle *prostatique*, *membraneuse*, *spongieuse*. En déterminant la situation, la longueur et les rapports de chacune, il conclut cependant que l'urètre offre une multitude de variétés dans ses dimensions. Poursuivant l'étude de ce canal, il indique la portion la plus exposée au rétrécissement, fait connaître la forme cylindrique de l'urètre, et qu'il jouit d'une élasticité et contractilité bien remarquables. M. Lisfranc, reproduisant les anomalies de l'appareil urinaire, signalées par les auteurs, arrive à l'examen de l'urètre de la femme. Circonscrivant méthodiquement ce qu'on appelle le méat urinaire, il expose les préceptes qu'on doit observer pour pénétrer dans la vessie chez la femme. Revenant sur les anomalies des voies urinaires, il insiste sur celle de l'urètre dans l'homme et dans la femme, et appuyant les opinions qu'il expose de considérations physiologiques et d'anatomie comparée, il en tire des conséquences qui ne sont pas sans intérêt. Il termine ce chapitre par un aperçu sur les développemens de la glande prostate, admettant que ce qu'il appelle sinus prostatique peut constituer un obstacle dans l'opération du cathétérisme.

Chap. 2^e. — Ce chapitre est consacré à l'étude du rétrécissement de l'urètre, que l'auteur rapporte à trois espèces dépendant de causes situées,

- 1^o. Hors de l'urètre ;
- 2^o. Dans l'épaisseur de ses parois ;
- 3^o. A la surface interne du canal.

Dans la première série, il range les nombreux changemens que peut éprouver la matrice dans ses rapports avec les organes environnans ; ainsi son antéversion, sa rétroversion, sa chute, etc., et encore une multitude d'autres changemens auxquels cet organe est exposé pendant la vie, qui sont naturels ou accidentels, etc.

La 2^e. série se rapportent le rétrécissement de l'urètre, et plusieurs autres variétés qu'il décrit successivement, etc.

Enfin la 3^e. série comprend toutes les variétés qui ont leur siège dans l'intérieur ou plutôt à la surface interne du canal, etc.

Chap. 3^e. — Ce chapitre n'est pas la partie du mémoire la moins importante, bien qu'elle ne présente rien de neuf ; mais elle exigeait un examen sévère et impartial des différentes méthodes proposées, employées, rejetées, et reproduites enfin avec des additions. Avant d'en venir à l'analyse de ces diverses méthodes ou procédés, l'auteur revient sur les causes que nous avons

groupées dans le précédent chapitre; et selon que le rétrécissement est occasionné par telles ou telles, il trace la conduite que le médecin doit suivre. Au nombre des causes M. Lisfranc cite les calculs prostatiques dont l'existence, dit-il, est facilement constatée, en cas de doute, par l'application de l'instrument de M. Laennec. Bientôt l'auteur arrive aux moyens les plus généralement employés dans les rétrécissemens de l'urètre.

1°. La dilatation, 2°. la cautérisation, sont les plus généralement mis en usage aujourd'hui. La dilatation peut être faite avec des bougies, des sondes, dont la nature varie. Ici l'auteur est conduit naturellement à parler du cathétérisme, dont il expose les règles afin de parvenir plus facilement à surmonter les obstacles. Il fait ensuite l'histoire de la cautérisation, analysant les différens procédés qui s'y rattachent; tels que celui de Hunter, et de quelques autres encore. Il décrit sommairement celui de Ducamp, blâmant cependant l'emploi de la sonde qu'on nomme *exploratrice*.

Enlever avec le bistouri la portion rétrécie du canal, et pratiquer une boutonnière, sont deux autres méthodes qu'il n'approuve pas. Cependant nous avons lu tout récemment une observation dans laquelle l'une de ces opérations a eu un plein succès.

M. Lisfranc, terminant son mémoire, arrive à cette conclusion. Il est évident, dit-il, que la méthode pour guérir le rétrécissement de l'urètre varie suivant les indications.

Malgré les variétés des indications, la cautérisation a obtenu des succès surprenans. Si cet écrit n'était déjà trop long pour le journal auquel il est destiné, je pourrais rapporter des exemples de guérison, par cette méthode, contre lesquels viendraient échouer tous ces raisonnemens et ces vaines théories. MAINGAULT.

328. OBSERVATION d'une tumeur fongueuse de la lèvre supérieure qui n'a pu être extirpée qu'après avoir obtenu l'atrophie de sa circonférence par la ligature des principales artères, par M. MARÉCHAL. (*Rev. Méd.*, avril 1824.)

Cette observation recueillie à la clinique de M. le professeur Roux a pour objet une jeune fille de 17 ans qui, depuis 18 mois, portait une tumeur assez considérable au côté droit de la lèvre supérieure. Cette tumeur présentait tous les symptômes d'un véritable *fongus hématode*. Comme la maladie était mal circonscrite, M. Roux, reconnaissant l'impossibilité de pratiquer

l'amputation des parties malades , se décida à faire la ligature des artères maxillaire externe, sous-orbitaire droite, coronaire gauche, se proposant d'avoir, aussitôt après, recours à une compression immédiatement exercée sur la tumeur elle-même. Cette compression devait avoir pour but de s'opposer à l'abord du sang dans les artères trop petites ou trop profondes pour pouvoir être liées. A cet effet, il fit construire une machine composée de deux plaques métalliques , dans l'intervalle desquelles les parties malades devaient être placées. Au bord inférieur de la plaque postérieure adhérait un ressort qui , se recourbant, venait par son autre extrémité se fixer à la plaque antérieure, d'où s'élevaient perpendiculairement à sa direction, deux vis recevant les extrémités d'une petite traverse au centre de laquelle l'extrémité mobile du ressort venait se fixer. Deux écrous placés sur ces vis pouvaient à volonté abaisser plus ou moins cette petite traverse, et par conséquent augmenter la compression. Le 30 novembre 1823, la ligature des troncs des artères coronaire gauche, maxillaire externe droite et sous-orbitaire du même côté, fut pratiquée. A la suite de cette opération, la tumeur perdit presque entièrement ses pulsations; puis on appliqua la machine ci-dessus décrite, en ayant soin de ne la serrer que médiocrement. Le 6^e. jour, les ligatures étant tombées, on eut l'appareil, et on trouva la lèvre et les parties voisines atteintes d'une vive inflammation. La peau qui était rouge présentait, ainsi que la muqueuse labiale, de petites ulcérations. Ces accidents furent promptement combattus, mais la tumeur n'offrit plus, vers son centre, de saillie considérable; elle se trouvait beaucoup mieux circonscrite. La jugeant alors dans les conditions les plus favorables pour pouvoir être extirpée. Le 15 janvier 1824, M. Roux en pratiqua l'amputation; après quoi il réunit au moyen de la suture entortillée et du bandage nussant. Le troisième jour après l'opération, les deux aiguilles supérieures purent être enlevées, et le quatrième on retira la troisième aiguille ainsi que les fils que l'on trouva à la surface de la plaie, qui était exactement réunie. Le huitième jour la plaie se couvrit de bourgeons cellulux et vermeils, et ce qu'il y a de remarquable, c'est que la partie opérée était complètement revenue à sa configuration primitive, par l'allongement des parties conservées. La malade, étant entièrement guérie, sortit de l'hôpital de la Charité le 31 janvier dernier.

S. SIMON.

329. LUXATION , fracture et extraction del'astragale , par LOCKMAN et MODESTI. (Osserv. Méd. , 1^{er}. mai 1824.)

Le sujet est un militaire de 30 ans ; en tombant de sa voiture il fit une chute dans laquelle il se luxa l'astragale. L'extraction en fut faite sur-le-champ ; il s'en suivit une suppuration abondante , une fièvre continue, des escarres au sacrum et au talon, par suite de la position sur le dos ; enfin des douleurs qui avec tous ces accidents durèrent jusqu'à la moitié d'octobre. (L'accident était arrivé le 21 août 1821.)

Le 20 octobre matin, sans cause apparente, il se fit tout à coup un changement, et même l'appetit et les forces se rétablirent. On vit alors saillir une portion de l'astragale dans l'articulation ; on en fit l'extraction, et la plaie se ferma entièrement. Maintenant cet individu remplit comme auparavant tous ses devoirs militaires ; il monte à cheval très-facilement. Il n'offre qu'une légère claudication ; le membre est un peu plus court que l'autre, le pied un peu faible ainsi que la jambe, mais pas au point de s'opposer à toute flexion ou extension.

E. M. BAILLY.

330. ANTHRAX TRAITÉ PAR LES CANTHARIDES. Cas rapporté par le D^r. BECK. (*Magazin der ausländ. Heilkunde*, février 1824, page 142.)

Le docteur Beck ayant employé inutilement les topiques composés avec la pâte fermentée pour guérir un anthrax, eut recours à l'application de plusieurs mouches cantharides sur la surface ulcérée, et obtint une guérison parfaite au bout de six semaines. Ce moyen ne peut évidemment suppléer les caustiques que dans le cas où la maladie a peu d'étendue et peu d'intensité. Rivière avait déjà recommandé dans ce cas l'usage des cantharides, mais seulement comme moyen dérivatif.

331. NOUVEAU MODE DE CAUTÉRISATION.

M. Gabriel Pelletan, pour appliquer le nitrate d'argent, ou pierre infernale, à des surfaces très-limitées où l'on veut restreindre la cautérisation, comme à de petites fistules, de petits kistes, a imaginé de plonger l'extrémité d'un fil ou d'un stylet d'argent dans l'acide nitrique, et de se procurer sur-le-champ par-là une petite masse de nitrate proportionnée à l'espace sur lequel il veut opérer, et qui ne soit pas susceptible de se casser, et de demeurer ainsi plus

337. REMARQUES THÉORICO PRATIQUES SUR L'EMPLOI DES PRÉPARATIONS D'OR dans les maladies vénériennes; par FULVIO GOZZI, D.-M. (*Opuscul. Scientif. dell' Univ. P. di Bologna, et Archiv. génér. de Médecine*, juillet 1824.)

La méthode iatraleptique mise en pratique dès l'enfance de l'art, avait été successivement employée et abandonnée jusqu'à l'époque où le docteur Chrestien vint la rappeler à l'attention des praticiens. Ce médecin a préconisé, entre autres remèdes, l'usage de l'hydrochlorate triple d'or et de soude en frictions sur les gencives dans le traitement des maladies vénériennes; et les résultats avantageux que le Dr. Gozzi en a retirés ne peuvent qu'ajouter de nouvelles preuves en faveur de l'efficacité de ce médicament. L'expérience lui a démontré que dans l'administration de ce sel, il est préférable de le mêler avec l'amidon en poudre, et c'est toujours dans la proportion de deux parties d'amidon sur une de sel. Il fait faire un mélange d'un grain d'hydrochlorate triple d'or et de soude avec deux grains d'amidon pulvérisé : cette dose, divisée en dix ou douze parties égales, suffit d'abord pour le même nombre de frictions qu'on ne renouvelle qu'une fois par jour; quand elle est terminée, on continue les frictions avec la même dose divisée en six ou cinq parties seulement, puis en quatre parties, de sorte qu'on administre chaque jour un quart de grain du sel métallique par friction. Il faut que les malades en se frictionnant conservent de la salive dans leur bouche et l'avalent plutôt que de la rejeter, ce à quoi les engage la saveur salée et styptique de ce sel. Toutes ces précautions sont aussi utiles pour la réussite du traitement que l'exactitude des frictions. A l'aide de ce procédé, secondé d'ailleurs par les moyens généraux convenables, on obtient en quelques mois la cure radicale des affections vénériennes les plus invétérées, et les symptômes qui peuvent exister disparaissent sous l'influence de ce traitement, quelles que soient leurs formes.

En général, il est de la plus grande importance de ne pas se hâter d'arriver promptement à administrer à hautes doses les préparations d'or, dont les effets sur l'économie vivante sont ceux que produisent les irritans. On ne doit pas négliger cette considération, surtout quand on emploie en frictions sur les gencives, soit l'or simplement divisé, soit l'oxide d'or précipité par l'étain ou la potasse, ou bien l'hydrochlorate triple d'or et de soude. Souvent il faut se borner à un huitième de grain ou à un

sixième jusqu'à la fin de la cure. L'hydrochlorate triple d'or et de soude est celle des préparations [d'or qu'on doit préférer; et comme son action est bien plus énergique, elle demande plus de circonspection dans son emploi. On observe constamment, après les premiers jours de ce traitement, une augmentation sensible dans la sécrétion de l'urine en même temps que des sueurs abondantes; ces deux phénomènes annoncent l'action commençante du médicament. Il résulte d'expériences comparatives très-nombreuses, que les préparations d'or sont, en général, préférables aux préparations mercurielles dans le traitement des maladies vénériennes, quoiqu'on ne puisse nier les bons effets que ces derniers produisent; qu'elles ne donnent jamais lieu aux accidens consécutifs qu'on voit après l'emploi du mercure, et que dans certains cas, où ce médicament avait été administré long-temps sans succès, elles ont produit une cure radicale de la maladie. OLLIVIER.

338. ESSAI SUR L'EFFICACITÉ DU NITRATE DE POTASSE pur dans le traitement de l'hémorragie, par le Dr. ZUCCARI.

L'auteur, après plusieurs moyens, recourut au nitrate de potasse pur, et dit avoir obtenu, par ce moyen, des succès continus. Il l'administrait de la manière suivante, après avoir fait une légère saignée, ce qui ne fut pas toujours nécessaire, il mêlait le nitrate de potasse pur à la dose de 4 et de 6 drachmes dans une once d'eau gommée, et en faisant prendre deux ou trois cuillerées par heure : il ordonnait en même temps de boissons rafraichissantes et de légers potages. La dose de nitrate a été portée jusqu'à une once dans la même quantité de véhicule, sans occasioner aucun accident fâcheux. L'auteur se propose de publier incessamment un ouvrage dans lequel il consignera tous les faits qui viennent à l'appui de son opinion. (*Annali univ. di medic.*, fév. et mars 1824.) E. M. BAILLY.

339. OBSERVATIONS SUR LES PROPRIÉTÉS CHIMIQUES ET MÉDICINALES DU SULFATE DE QUININE; par Francis BARKER, M. D. (*Trans. of the Colleg. of Physic. in Ireland*, vol. 4, p. 261.)

Le docteur Barker, médecin de l'hôpital de Sir P. Dunn, ayant eu l'occasion de traiter pendant le printemps de l'année dernière un grand nombre de fièvres intermittentes, soit à son hôpital, soit dans les environs, fit constamment usage du sulfate de quinine. Le tableau suivant offre les résultats de sa pratique et de celle de plusieurs de ses confrères sur trente individus.

NOM ET AGE du MALADE.	JOUR DE L'ADMISSION.	TYPE DE LA MALADIE.	MÉDICAMENS EMPLOYÉS AUPARAVANT.	JOUR Où l'on a em- ployé pour la première fois le sulfate de quinine.	QUANTITÉ adminis- trée.	JOUR DE LA SORTIE.	EFFET DU REMÈDE.
William Errol, Âgé de 33 ans, traité par le même.	25 mars.	Quotidienne.	Kina, émétiques, antispasmodiques.	4 avril, 1 gr. de 3 en 3 heures.	7 gr.	12 avr.	La fièvre fut moins forte après les 3 premières doses, et cessa entière- ment après la 4 ^e .
Edward Fleming, traité par le Dr. O'Eneas.	10 mai	Tierce.	Kina.	11 juin, 1 gr. 3 fois par jour.	30 gr. après la dernière rechute.	4 juillet.	Ce malade eut plusieurs rechutes; la maladie fut enfin guérie (<i>sub- lued</i>) par le sulfate de quinine.
James Ledwich, traité par le même.	9 juin.	Continue changée en terce.	Aucun.	15 juin, 1 gr. 3 fois par jour.	24 gr. après la rechute.	11 juillet.	Ce malade eut aussi une rechute Le sulfate de quinine réussit les deux fois à couper la fièvre.
Ellen Havenagh, Âgé de 18 ans, traité par le Dr. Graves, à l'hôpi- tal de Meath.	13 janv.	Quotidienne.	Purgatifs, saignées.	18 janv., 1 gr. 10 fois par jour.	13 gr.	27 janv.	Les accès cessèrent le 2 ^e jour. Les maux de tête revinrent seulement pendant deux jours; ensuite le ma- lade fut rétabli.
James Kelly, âgé de 30 ans, traité par le même.	21 janv.	Tierce, de- venue quoti- dienne.	Purgatifs.	29 janv., 1 gr. 6 fois par jour.	18 gr.	21 fév.	La fièvre cessa le second jour après l'administration du sulfate.
M. Brown, âgé de 13 ans, traité par le même.	17 fév.	Quotidienne.	Pilules d'aloës.	20 février, 2 gr. 3 fois par jour.	10 gr.	18 mars.	Les accès cessèrent deux jours après l'usage du sulfate. La fièvre revint, mais le malade fut encore guéri par le sulfate.

W. White, âgé de 20 ans, traité par le même.	Id.	Aucun.	13 mars, 2 gr. 3 fois par jour.	10 gr.	21 mars.	Les accès cessèrent comme dans le cas précédent.
Thomas Hoey, âgé de 14 ans, traité par le même.	Id.	Id.	15 mars, 2 gr. 3 fois par jour.	8 gr.		Les accès cessèrent graduellement, la sueur revint plusieurs fois, mais ce symptôme disparut six jours après la première dose de sulfate.
W. Burns, âgé de 38 ans, traité par le même.	Quotidienne devenue tierce.	Calomel avec la poudre d'antimoine, purgatifs.	9 avril, même dose.	12 gr.	24 avr.	Les accès cessèrent au bout de deux jours de l'emploi du sulfate.
John Rice, âgé de 22 ans, traité par le même.	Quotidienne.	Aucun.	21 avril, 2 gr. 4 fois par jour.	10 gr.	30 avr.	Comme dans le cas précédent.
P. Bryau, âgé de 30 ans, ouvrier, traité par le Dr. Morgan.	Tierce.	Poudre de kina, éther, teinture d'opium, pilules bleues.	3 avril, 1 gr. $\frac{1}{2}$ 3 fois par jour.	5 gr.	26 avr.	Les accès furent suspendus pendant 18 jours. Il n'eut que deux accès. On employa ensuite le kina.
O. Butler, âgé de 50 ans, ouvrier, traité par le même.	Quotidienne.	Écorce de kina.	9 avril, 1 gr. 3 fois par jour.	11 gr.	24 avr.	Juste assez pour guérir, légers frissons à l'heure de l'accès; mais point de paroxysme.
John Strong, âgé de 30 ans, traité par le même.	Tierce.	Kina, éther, teinture d'opium, pilules bleues pour faire saigner.	5 avril, 1 gr. 3 fois par jour.	3 gr.	26 avr.	Les accès furent suspendus pendant 7 jours. Le malade eut après deux accès. On fit usage du kina.
P. Doyle, âgé de 17 ans (Henrietta), traitée par le même.	Quotidienne.	Quinquina.	8 avril, 1 gr. 3 fois par jour.	9 gr.	15 avr.	Entièrement guérie.

tience. Enfin elle commença à s'occuper des soins de son ménage, mais toujours en donnant des marques évidentes d'aliénation mentale; sa mémoire était très-affaiblie, ses idées étaient incohérentes.

Tel était à peu près son état lorsqu'un jour son fils aîné, étant à la campagne avec elle, trouva une plante qu'il ne crut pas malfaisante; il en ouvrit les capsules, en tira quelques graines, les mit dans sa bouche, et les ayant trouvées de bon goût les avala. La mère suivit l'exemple de l'enfant, elle mangea environ une cuillerée de ces semences.

Au bout de quelques instans cette femme éprouva de continuelles envies de vomir; elle se plaignit d'étourdissemens, de maux de tête, de douleurs d'entrailles. Bientôt survint une sueur froide, suivie des signes d'une congestion vers le cerveau; d'une grande difficulté de parler, et de convulsions. On ne vit d'abord dans tous ces symptômes que le retour de l'ancienne maladie; mais les accès de fureur augmentant progressivement, au point de lui faire mettre en pièces tout ce qui lui tombait sous la main, on jugea devoir recourir de nouveau aux secours de la médecine, et M. Bernard fut appelé. A son arrivée, il trouva cette malheureuse femme sans voix, et luttant pour s'arracher des bras des personnes qui la retenaient. Elle avait l'œil hagard; son pouls tendu battait avec force; ses membres étaient dans une agitation extraordinaire, et une sueur froide lui couvrait tout le corps.

Quelques graines de *stramonium* qui se trouvaient sur la table, et dont cette femme déclara avoir mangé, firent connaître la cause de son mal. Ce médecin tâcha d'abord, à l'aide d'une dose de huit grains d'*émétique*, dans deux onces d'eau, et prise en trois fois, de quart d'heure en quart d'heure, de faire rejeter les semences, mais ce fut sans succès. Toutefois la malade s'endormit peu après.

L'enfant, qui avait également mangé de ces semences, mais en moindre quantité, était agité; il avait la fièvre et, par intervalles, vomissait des mucosités. Mais après avoir pris quelques grains d'*émétique*, il eut plusieurs évacuations alvines, après lesquelles les vomissemens cessèrent.

Le lendemain matin on trouva la mère sortie d'un profond sommeil, qui avait duré toute la nuit sans interruption. Son éga-

rement était toujours le même. Un nouveau vomitif, qui lui fut administré, n'eut pas plus d'effet que le premier.

La nuit suivante fut très-agitée. La malade évacua, avec de grandes douleurs, une matière infecte; puis elle eut des sueurs abondantes pendant 36 heures. Elle passa les jours suivans dans un grand abattement et sans connaissance.

Le septième jour il s'opéra un changement favorable; et dès ce moment la malade se rétablit progressivement, et, en même temps, reprit l'usage de ses facultés intellectuelles plus complètement qu'avant son accident. (*Allgem. Konst en Letterbode*, mai 1824, p. 292.)

343. OBSERVATIONS SUR L'EMPLOI DE L'ÉMÉTIQUE A HAUTE DOSE, comme moyen curatif; recueillies à la clinique de l'hôpital de la Charité, et publiées avec l'autorisation de M. le prof. LAENNEC, par V. DELAGARDE, D.-M.

C'est surtout dans les inflammations des poumons et dans le rhumatisme articulaire aigu que M. Laennec emploie le tartre stibié à haute dose; il commence par 4 ou 6 grains dissous dans 6 verres environ d'infusion de feuilles d'oranger fortement édulcorée, ensuite il en élève graduellement la dose. En Italie, RASORI, chef des contre-stimulistes, débute ordinairement par 12 grains d'émétique pour le jour et autant pour la nuit, dissous dans une pinte d'eau d'orge, puis il porte la dose à un gros, un gros et demi et même plus. Témoin de l'administration de ce médicament à l'hospice clinique de la faculté, M. Delagarde rapporte 14 observations de diverses affections, telles que pleurésies, pneumonies, apoplexies, qui ont été traitées par cette méthode. Les dernières observations de son mémoire nous apprennent que le rhumatisme aigu, la chorée, l'hydrocéphale, ont été également traités avec succès par le même moyen. On doit conclure de ces faits que l'usage intérieur de l'émétique est loin d'être aussi dangereux qu'on le pense généralement; cependant il serait à désirer qu'on pût donner des raisons physiologiques propres à expliquer l'action du tartre stibié dans ces affections, et la diversité de ses effets dans bien des cas (*Arch. gén. de Méd.*, mai 1824.)

PINEL fils.

344. MÉMOIRE SUR LES AVANTAGES QU'ON RETIRE DE L'EMPLOI DE LA POMMADE STIBIÉE COMME MOYEN RÉVULSIF DANS LE TRAITEMENT DE L'OPHTHALMIE AIGÜE ET CHRONIQUE DANS TOUS LES CAS OÙ L'ACTION DU VÉSICATOIRE A ÉTÉ NULLE OU DE PEU D'EFFET ; par M. SAUVETON, méd. des prisons de Tarare. (*Journ. gén. de Méd.*, mars 1824.)

L'auteur donne d'une manière succincte la topographie médicale de la ville qu'il habite, et qui est peuplée en grande partie de fabricans de mousseline. Ces individus travaillent dans des caves, entourés sans cesse d'une vapeur humide. En outre les blanchisseries chargent l'air et l'eau des substances employées pour le blanchissage des étoffes, c'est-à-dire de chlore et d'acide hydrochlorique. Ces circonstances déterminent l'apparition d'un grand nombre d'ophtalmies qui passent souvent à l'état chronique et résistent à tous les moyens employés. C'est contre des affections de ce genre que M. Sauveton eut l'idée de mettre en usage la pommade stibiée en friction sur la partie postérieure du cou. Sept observations viennent à l'appui de l'emploi de ce moyen dans les cas d'inflammation de la conjonctive avec altération plus ou moins profonde de la cornée. Mais ce n'est pas seulement à cette maladie que l'auteur en a borné l'application, il l'a étendue à des affections nerveuses. Enfin M. Sauveton établit les raisons de la préférence qu'il donne à la pommade stibiée, et indique non-seulement la manière d'en faire usage, mais encore les phénomènes soit primitifs soit consécutifs. Dans le rapport sur le mémoire de M. Sauveton, MM. Demours et Kergaradec signalent un fait fort remarquable, c'est l'apparition de pustules de forme vaccinale, développées aux parties sexuelles chez de jeunes filles soumises aux frictions de pommade stibiée. Ces pustules semblent prouver, qu'indépendamment de toute application directe la pommade est absorbée et va développer son effet sur des surfaces autres que celles auxquelles on l'avait primitivement confiée.

RATIER.

345. OBSERVATION SUR LES BONS EFFETS DE L'EMPLOI, A L'EXTÉRIEUR, DES FEUILLES DU PAVOT CORNU, vulgairement *glancier* jaune (*Chelidonium luteum* L.) Par M. GIRARD, D. M. à Lyon. (*Journ. gén. de méd.*, mars 1824.)

L'application de l'opium sur les plaies récentes, faites par lacération, contusion ou érosion, avant que la période inflam-

matoire ait commencé à se manifester, a eu, dans les mains de M. Begin, les succès les plus heureux. Le moyen employé par M. Girard a des effets semblables, c'est-à-dire, de diminuer immédiatement la douleur et de procurer, par suite, un travail réparateur presque sans inflammation.

On pile, dans un mortier, des feuilles de pavot cornu; on y ajoute quelques gouttes d'huile d'olive; et l'on applique cette espèce de pâte sur la blessure. On renouvelle le pansement toutes les vingt-quatre heures.

M. Girard rapporte six observations dans lesquelles les applications de pavot cornu ont été fort avantageuses. RATIER.

346. DU PRINCIPÉ ACTIF CONTENU DANS LA DIGITALE POURPRÉE; mémoire lu à la Soc. de Physique et d'Histoire naturelle de Genève; par M. A. Le Royer. (*Biblioth. univ. des Sc.*, juin 1824.)

L'auteur prit une livre de digitale pourprée, telle que le commerce la fournit, et la traita d'abord par l'éther à froid; puis à chaud, par ce même agent, dans un autoclave, afin de pouvoir élever la température. Les liquides ainsi obtenus, offrirent, après la filtration, une couleur d'un jaune verdâtre et une saveur amère; le résidu de leur évaporation avait une apparence résineuse, une amertume insupportable, qui donnait à la langue cette sensation d'engourdissement qu'on éprouve en mâchant des aconits. Exposé à l'air, ce résidu attirait fortement l'humidité. Lorsqu'on le reprit par l'eau distillée, il se divisa en deux parties, dont l'une fut retenue en solution par le véhicule; et l'autre se précipita et présenta tous les caractères de la chlorophylle. La solution aqueuse du résidu étheré rougissait le papier de tournesol. M. Le Royer y ayant ajouté de l'hydrate de protoxide de plomb, le sel de plomb qui en résulta était soluble, et ne put par conséquent être séparé du principe amer. Les sels que quelques terres fournirent avec ce même acide ne se précipitèrent point, et il fallut avoir recours à un autre moyen. Ayant donc évaporé à siccité la partie traitée par le plomb, l'auteur du mémoire la reprit avec l'éther très-rectifié. Le résultat fut d'obtenir en solution, dans l'éther, le principe actif de la digitale pourprée dégagé de ceux avec lesquels il était joint, et l'évaporation subséquente procura une substance brune, poisseuse, ramenant au bleu, mais avec lenteur,

le papier de tournesol rougi par un acide. Ce dernier caractère et son amertume la rapprochaient des autres alcalis végétaux, dont son extrême déliquescence la séparait d'ailleurs. Cette dernière propriété l'empêcha de cristalliser d'une manière distincte et permanente.

Ayant ainsi isolé la digitaline, l'auteur chercha à s'assurer par quelques expériences, que c'était bien à ce principe que la digitale pourprée devait ses propriétés. A cet effet, il en fit dissoudre un grain dans trois gros d'eau distillée; l'injecta dans l'abdomen d'un lapin; au bout de quelques minutes la respiration de l'animal se ralentit, le poulx tomba à 60 pulsations, devint irrégulier; peu à peu toutes les fonctions cessèrent graduellement, et l'animal mourut *sans agitation, sans angoisses, ainsi qu'on passerait de la veille au sommeil*. Un demi-grain de digitaline dissous dans deux gros d'eau tiède ayant été injecté dans les veines d'un chat, il mourut au bout de 15 minutes et présenta les mêmes phénomènes que le lapin. Un chien mourut 5 minutes après l'injection d'un grain de digitaline dans la veine jugulaire, et offrit les mêmes phénomènes que les animaux soumis aux deux autres expériences.

La découverte de M. Le Royer est encore trop nouvelle, et les expériences qui l'ont suivie ne sont point assez multipliées, pour qu'on puisse prévoir quelle utilité la médecine en pourra retirer.

L. SIMON.

347. NOUVELLE FORMULE DE TEINTURE DE DIGITALE.

R. Feuilles sèches de digitale, un gros.

Alcool nitrique éthéré, une once et demie.

Faites digérer pendant 14 jours. Passez.

Cette teinture se donne par goutte dans un liquide approprié.

On l'a employée avec succès en Angleterre. M. Boulay observe avec raison qu'on ne voit pas de motif pour préférer dans cette teinture, la liqueur éthérée nitrique, à l'éther sulfurique alcoolisé, dont l'état est plus constant. (*Journ. de Pharm.*, avril 1824, pag. 178.)

348. DE L'EMPLOI DE LA SABINE DANS LES PERTES UTÉRINES, et dans diverses affections de la matrice. (*Mélang. de Chirug. étrang.*, 1^{er} vol., p. 281.)

M. de Wedeking attira l'attention sur ce médicament en 1800, par la dissertation qu'il publia dans le *Journ. d'Hufeland*, v. X,

A. p. 96. Depuis cette époque, M. Sauter en a fait usage, non-seulement dans les cas de pertes utérines, et les autres maladies de l'utérus hors de la grossesse, appelées atonie, asthénie, faiblesse, défaut de contraction, etc., mais encore dans des pertes qui faisaient craindre une fausse couche, chez des femmes grosses, qui, par faiblesse, en avaient déjà éprouvé plusieurs. Il donnait la sabine en poudre, à la dose de 15 à 20 gr., trois fois par jour, pendant trois, quatre et cinq mois, et cela avec le succès le plus soutenu. J'ai par là, dit M. Sauter, arrêté des pertes, empêché des fausses couches, et plusieurs femmes ont dû à ce précieux médicament des enfans sains et nés à terme. D.

349. RECHERCHES CLINIQUES sur l'emploi thérapeutique de l'acétate de morphine dans plusieurs maladies; par J. BALLY, médecin de l'hospice de la Pitié; avec des Réflexions, par M. Amédée DUPAU. (*Revue Médicale française et étrang.*, fév. 1824.)

Ce mémoire contient, d'une part, le résultat des expériences faites par M. Bally, et, d'autre part, celles que M. Chevalier a tentées sur lui-même.

Dans ses recherches, M. Bally a toujours fait usage de la morphine combinée avec l'acide acétique ou le sulfurique, et a préféré donner ce sel en pilule, afin d'être plus sûr de la dose prise par le malade. Quelquefois cet estimable médecin a débuté par un huitième de grain, le plus souvent par un quart donné matin et soir, et a poussé la dose jusqu'à trois et quatre grains sans avoir observé aucun accident fâcheux.

Des observations cliniques de M. Bally il résulte 1°. que l'acétate de morphine excite des vomissemens avec douleur, sans être le plus souvent accompagnée ni de soif, ni d'anorexie, ni de la rougeur de la langue, etc.; 2°. qu'il détermine la constipation et, continué plus long-temps, une diarrhée abondante; 3°. que chez l'homme seulement, son action se porte souvent sur le col de la vessie et la prostate, et détermine des rétentions d'urine; que ce sel n'altère ni la respiration, ni la circulation générale; qu'il n'augmente ni la sueur, ni la toux, ni la chaleur animale, ni les flux hémorragiques des organes pulmonaire et gastrique; 5°. qu'il donne lieu à un prurit incommode et quelquefois à de petits boutons; 6°. que son action principale a lieu sur le cerveau et détermine des irritations, des congestions, des hémorragies, l'obscurcissement de la vue, l'affaiblissement des autres

sens; 7°. enfin que l'acétate de morphine n'est point un narcotique, dans ce sens qu'il ne produit pas l'assoupissement, mais au contraire tous les phénomènes d'irritation de l'encéphale.

M. Chevalier prit d'abord un quart de grain d'acétate de morphine dans trois onces d'eau distillée; le lendemain un tiers, le surlendemain un demi, et le jour suivant un grain de ce sel, toujours dissous dans la même quantité de véhicule, et il éprouva de l'irritation à la gorge, de la soif, la rougeur de la langue, de la gêne dans la respiration, et même de pénibles tiraillemens dans la poitrine; le pouls était fort et élevé; les autres phénomènes sont communs à ceux observés par M. Bally.

D'après ce qui précède, le lecteur sentira qu'il est impossible de tirer aucune conclusion raisonnable de tous ces faits. Il est cependant bon de ne pas perdre de vue que les expériences de M. Bally ont été faites sur plusieurs individus et dans des maladies différentes, tandis que M. Chevalier s'est borné à observer les phénomènes qui se passaient en lui.

L. SIMON.

350. DESCRIZIONE DI UN VEGETABILE ANTI-CONVULSIVO. Description d'un végétal anti-convulsif; par le docteur J. FINAZZI D'OMEGUE. Br. in-8. Milan, 1824.

Ce végétal est le *Senecio vulgaris* L.

L'auteur avance que le suc seul de cette plante cueillie à quelque époque de l'année que ce soit, et donné à la dose d'une cuillerée à bouche au moment des convulsions apyrétiques produites par l'hystérie ou toute autre affection nerveuse, suffit pour les apaiser de suite. Il n'emploie pas la racine. Les feuilles desséchées et toutes les autres préparations de la même plante lui ont paru infructueuses; il faut absolument exprimer le suc au moment même où l'on en a besoin.

E. M. BAILLY.

351. REMÈDE CONTRE LES INDURATIONS ET TUMEURS CANCÉREUSES. (*Allg. Konst en Letter-bode*; mai 1823; p. 318.)

Cet article est tiré d'un mémoire de M. William Farr, intitulé *essay on the Effects of the F. H. upon cancer*, essai sur les effets du *Fucus helminthocorton* sur le cancer, plus particulièrement dans les cas de cancer occulte, avec une recherche concise sur l'origine et la nature de cette maladie; par W. Farr. In-8°, 1822.

Le docteur Farr avait fait insérer dans le *Lond. med. Repos.* pour 1822, un article, dans lequel il recommande le fucus helminthocorton, connu auparavant des médecins comme ver-

misé, comme un excellent remède contre les indurations cancéreuses. Il dit qu'il lui a été indiqué comme tel par l'empereur Napoléon, qui avait reconnu l'efficacité de cette plante de Corse, où elle vient en abondance ; que l'on avait remarqué que les indurations cancéreuses se trouvaient ramollies doucement et peu à peu, et finissaient par disparaître chez ceux qui employaient le F. H., contre les vers intestinaux. Les expériences que le D^r. Farr a faites avec ce remède ont, dit-il, complètement répondu à son attente ; il fait une décoction d'une demi-once de cette plante dans 16 onces d'eau, et il en fait prendre un verre trois fois par jour.

Si cette assertion n'était pas faite par un médecin, nous n'en aurions pas fait mention. D. F.

352. NOUVEL EMPLOI DE L'ACIDE ACÉTIQUE.

Le D^r. Maldonado, médecin espagnol, conseille les cataplasmes de vinaigre camphré et de farine d'orge, comme un des plus puissans résolutifs contre les engorgemens chroniques du foie. Il possède un grand nombre d'observations, qui constatent les heureux effets de ce topique. Le D^r. Sébastien-Fernandez ajoute, qu'il a obtenu par ce moyen, dans l'espace de cinq ans, la résolution de 32 hépatites. (*Gaz. de santé*, 25 avril 1824.)

353. INAUGURAL DISSERTATION ON THE SANGUINARIA CANADENSIS ; par FITZ-GERALD BIRD. New-York, 1822.

354. FORMULE MEDICÆ quas ad usum castrensis nosocomii Barcinonensis reliquorumque nationalis Cataloniæ operationum exercitus digressit ; par D. JUAN. FRANC. BARY y FONSECA.

355. PRÉCIS DE CHIMIE, DE BOTANIQUE, DE MATIÈRE MÉDICALE ET DE PHARMACIE ; suivi de considérations sur l'art de formuler, et sur les empoisonnemens, par DESMAREST, pharmacien, ancien élève de l'école polytechnique ; 1 vol. in-8°. ; Paris ; 1824 ; Barrois.

Nous avons eu depuis quelques années plusieurs traités de chimie à l'usage des étudiants, mais aucun ne réunissait sous un seul point de vue les connaissances exigées pour un troisième examen : l'idée de l'auteur est donc assez heureuse, l'exécution est bonne, et nous pensons que son ouvrage aura du succès ; il se recommande par sa concision et sa clarté.

La 1^{re}. partie est consacrée à la chimie, qui est elle-même

précédée d'un abrégé de physique peu étendu, qui comprend ce qu'un élève en médecine est au moins obligé de connaître. L'auteur a suivi une méthode particulière, dans l'étude de la chimie. Cette méthode diffère peu de celle que donne M. Dulong. Il décrit l'oxygène, puis l'hydrogène, et enfin les combinaisons qui résultent de l'hydrogène et de l'oxygène eau et *eau oxygénée*; chaque substance est examinée en détail, et ensuite les corps que cette substance peut former par son action sur les éléments ou les composés précédemment étudiés.

Les lois générales des sels sont bien décrites, et disposées d'une manière ingénieuse pour faire ressortir les résultats obtenus; nous en citerons un exemple dans l'action des acides et des bases sur les sels; le contact peut avoir lieu à sec ou par l'intermédiaire de l'eau. Dans le 1^{er} cas :

Avant l'action. { Sulfate de soude.
Acide borique ou
phosphorique.

Après l'action. { Borate ou phosphate
de soude.
L'acide est dégagé.

Cet arrangement typographique nous paraît bien entendu et présenter à l'œil les lois d'une manière extrêmement claire.

La chimie végétale et la chimie animale remplissent très-bien leur but; l'article *respiration* est remarquable, par le soin qu'a mis l'auteur pour le rendre utile à un élève en médecine. La botanique se divise en deux sections, la *physiologie végétale* et l'étude des *méthodes* et *systèmes*; peut-être pourrait-on exiger plus de détails, nous ferons le même reproche à la matière médicale. L'auteur nous objectera sans doute les limites dans lesquelles il devait se renfermer; cependant nous l'engageons, dans une nouvelle édition, à ne pas oublier le *safran*, le *semen contra* et quelques autres substances qui sont d'un usage assez fréquent pour mériter une description particulière.

Nous ne dirons rien de la pharmacie; l'auteur étant lui-même pharmacien, il eût été étonnant d'avoir quelques reproches à lui faire à cet égard.

Les considérations sur l'art de formuler présentent beaucoup d'intérêt; cette branche importante de la pratique est considérée sous un point de vue nouveau et se subdivise en 3 chap. distincts. Le premier, qui traite de l'action réciproque des substances

qui entrent dans la composition des médicaments, est composé de cinq tableaux : 1°. action des sels, leur solubilité et insolubilité; 2°. décomposition par simple affinité; 3°. décomposition par affinité composée; 4°. tableau des sels incompatibles; 5°. manière d'être des substances appartenant à la matière médicale, avec divers liquides et autres corps. Le deuxième renferme la posologie, ou connaissance des doses que l'on doit observer dans la prescription des médicaments. Ce recueil est indispensable pour tout médecin qui veut rédiger une formule. Le troisième chapitre indique les règles générales à suivre dans la prescription des poudres composées, des pilules, des électuaires, des emplâtres, etc., etc. L'auteur en général donne peu de formules, et nous l'en félicitons; chaque étudiant, bien pénétré des règles exposées, pourra les rédiger lui-même sans avoir recours aux recueils qui les présentent toutes faites. Les considérations sur les empoisonnements occupent peu d'espace, et l'auteur, à la suite des poisons minéraux, a présenté un travail de M. Runge de Berlin sur les moyens de reconnaître les empoisonnements par plusieurs plantes narcotiques, telles que la jusquiame, la belladone, le stramonium. Ce travail est trop peu connu en France, et l'auteur a rendu service en le rappelant. Cette analyse ne peut donner qu'une faible idée de cet ouvrage, car ce recueil est lui-même une analyse, il est donc difficile d'en faire un extrait bien suivi. L'auteur a très-bien évité le reproche d'Horace :

Brevis esse laboro, obscurus fio.

C.

356. FORMULAIRE POUR LA PRÉPARATION et l'emploi de plusieurs nouveaux médicaments, par F. MAGENDIE, de l'Académie des sciences; 4^e. édition, in-12, 1824, Méquignon-Marvis.

Il serait superflu d'entrer ici dans de plus longs détails pour développer le plan et les intentions de M. Magendie dans l'ouvrage dont il s'agit. Il est entre les mains de chaque médecin; aucun pharmacien ne saurait s'en passer. Le prompt épuisement de trois éditions parle assez en sa faveur, et révèle son utilité générale. M. Magendie ne pouvait manquer d'enrichir cette édition des corps nouvellement introduits dans la matière médicale. Il a décrit en effet tant sous le rapport médical que sous le rapport pharmaceutique le cyanure de potassium, le cyanure de zinc, l'éther ioduré, les iodures de mercure, l'huile de croton, le piperin et autres préparations dont la dernière édition ne fai-

sait point mention. La juste confiance qu'inspirent les opinions de M. Magendie nous fait un devoir d'insérer ici celle qu'il émet sur une des principales substances que nous venons d'énumérer. C'est l'huile de *croton tiglium* ; M. Magendie s'exprime à son égard en ces termes :

« Éclairé par ces effets, je n'ai pas hésité à employer l'huile de » *croton tiglium* comme médicament ; j'en ai donné à l'Hôtel- » Dieu, à Paris, à plusieurs malades, hommes ou femmes, con- » fiés à mes soins : les résultats en ont été on ne peut plus satis- » faisants. Une ou deux gouttes mêlées à une demie-once de si- » rop ont purgé doucement et abondamment environ quinze » malades placés dans diverses circonstances. Les effets ont pa- » ru si avantageux que plusieurs élèves de l'hôpital ont désiré es- » sayer cette huile sur eux-mêmes, et plusieurs s'en sont servis » avec avantage et m'ont témoigné leur satisfaction. »

Qu'il nous soit permis de terminer par une observation que l'excellent esprit de M. Magendie ne manquera pas de recevoir avec bienveillance. Il serait peut-être bon que les procédés et les modes d'analyse rapportés dans le formulaire fussent un peu plus détaillés, de manière à dispenser les pharmaciens de recourir aux travaux originaux pour préparer les substances qui s'y trouvent décrites.

ROBINET.

357. NOUVEAUX USAGES des euphorbes d'Europe. (*Repert. für die Pharm.*, t. xv, cah. 2, p. 315.)

Le Dr. Nonne, de Francfort, prétend avoir découvert dans les euphorbes, *Euphorbia cyparissiae*, *Euphorbia esula* et *Euphorbia helioscopia*, des propriétés médicales nouvelles. Il a employé avec succès le suc de ces plantes dans les cas où le mercure ne pouvait être administré sans inconvénient. On donne $\frac{1}{2}$ gros de suc exprimé, à intervalles égaux dans 24 heures. A l'extérieur on peut l'appliquer avec la charpie.

ROBINET.

355. CROTON-SAAMEN NEU UNTERSUCHT VOM H. BRANDES. — Recherches sur la composition des semences de *Croton tiglium*. (*Repert. für die Pharm.*, vol. xv, cah. 3, p. 431.)

M. Brandes a découvert dans les semences de *Croton tiglium* un nouvel acide et un nouvel alcali. L'acide ressemble beaucoup à l'acide iatrophique (iatrophasaurique), avec lequel il est peut-être identique.

P...T.

358. OVER DE BEREIDING VAN HET HYDRIODES POTASSE, aan het natuur en scheidekundig Genootschap te Groningen door STRATINGH. Mémoire sur la préparation de l'hydriodate de potasse, lu par M. le D^r. STRATINGH, à la Société d'histoire naturelle et de chimie à Groningue. (*Repert. für die Pharm.*, vol. xv, cah. 2, p. 288. 1823.)

M. Stratingh parle d'abord de la méthode de préparation de l'hydriodate de potasse, donnée par M. Clément, et de celles qu'a proposées M. Gay-Lussac. Il regarde ces dernières comme peu économiques et exigeant trop de peine; il indique la méthode qu'il a l'habitude de suivre, et qui diffère principalement de celle de M. Gay-Lussac en ce qu'il dissout l'iode dans l'alcool de préférence à l'eau, se fondant sur l'inconvénient qu'il y a à employer à cet effet de grandes quantités d'eau, inconvénient qui est inévitable, et sur ce que l'alcool qui retient un peu d'acide n'est pas impropre à d'autres usages.

L'auteur dissout 10 parties d'iode dans 160 parties d'alcool, de pes. spec. 0,815, et fait passer par cette liqueur, qui est d'un jaune safran, un courant de gaz hydrog. sulfuré, provenant d'un mélange de 200 parties de sulfure de fer, 100 d'acide sulfurique, et 300 parties d'eau. Il se sépare des cristaux de soufre. La dissolution étant devenue parfaitement claire, on filtre, on essaie de nouveau par l'hyd. sulfuré, et si elle ne précipite plus, on la soumet à une distillation ménagée pour enlever l'hyd. sulfuré en excès. Dès qu'elle est incolore, on retire le feu; en la concentrant trop on risquerait de déterminer l'action de l'acide sur l'alcool. M. Stratingh étend ensuite la liqueur de 320 parties d'eau et d'une dissolution de 11 parties de carbonate neutre de potasse dans 66 parties d'eau; puis il évapore à siccité en agitant continuellement. Il obtient ainsi 11 parties d'hydriodate de potasse pur. L'hydriodate de soude se prépare au moyen de l'iode, l'eau, le zinc et le carbonate de soude. M. Stratingh indique que l'hydriodate de potasse peut être obtenu de la même manière, pourvu qu'on ait soin de ne pas verser un excès de potasse qui dissoudrait le zinc. Dans le but de prévenir les inconvénients que pourrait offrir, pour l'usage de la médecine, la présence du zinc dans ces sels, il a essayé de substituer le fer au zinc. Les résultats qu'il a obtenus ont été satisfaisants. Il indique aussi l'hydriodate de potasse comme un excellent réactif pour distinguer les dissolutions de sublimé corrosif des dissolutions d'arsenic. Ce sel forme

avec les autres un précipité qui, d'abord jaune blanchâtre, devient d'un beau rouge cinabre, tandis qu'il ne trouble en aucune manière les dissolutions d'arsenic. P. T.

359. NOUVEAU PROCÉDÉ pour obtenir l'hydriodate de potasse, par le prof. G. TADDEI. (*Giornale di Fisica, Chimica, Storia naturale, etc.*, Dec. II, tome VI, p. 81, Pavie, 1823.)

Ce procédé est très-expéditif, et consiste à dissoudre l'iode dans de l'esprit de vin de 20 à 25° (aréomètre de Baumé.) Puis on verse à diverses reprises dans cette teinture d'iode de l'hydro-sulfate de potasse, le liquide se trouble, et, passant du rouge foncé au rouge marron, et au rose couleur de chair, arrive enfin au blanc de lait. Alors la conversion de l'iode en acide hydriodique est opérée, et en ajoutant quelques gouttes d'hydro-sulfate de potasse, si le liquide ne se trouble plus, l'opération est terminée. Après quelques instans de repos, on sépare le soufre précipité en flocons, soit en décantant soit en filtrant, ensuite on distille pour retrouver l'alcool employé, et l'on évapore le résidu jusqu'à siccité pour obtenir l'hydriodate de potasse. D.

360. ON THE COMPONENTS OF OPIUM. Sur les principes constituans de l'opium; par M. BATTLE. (*The Medico-chirurgical Review*, juin 1824, p. 253.)

Ayant fait macérer 26 livres d'opium dans 23 livres d'eau distillée, M. Battley obtint un résidu (*refuse*) pesant 3 livres, et contenant une telle quantité de morphine qu'il se proposa de la déterminer. Il eut pour résultat un précipité ayant l'apparence d'une crème, et contenant 19 gros et 4 grains de cristaux purs de morphine et 1 gros 48 grains de morphine moins pure sur 38 gros et 20 grains de résidu. Le reste était composé de 15 gros et 7 grains d'une matière résineuse, et de 2 gros 21 grains d'une autre matière ressemblant à de la terre. La liqueur dans laquelle on avait mis les 3 livres de résidu contenait 5 onces en suspension, et 38 onces se présentaient dans un état gras, et ayant le goût désagréable et caractéristique de l'opium brut. Ce dernier, ayant été bouilli à deux reprises successives dans de l'alcool, a laissé 29 onces d'une substance dont l'aspect était celui du styrax calamite. L'alcool avait dissous une matière cireuse, poisseuse, adhérente aux parois des vaisseaux, et particularisée par une odeur très forte d'opium. Sa quantité était d'environ 7 onces $\frac{1}{2}$.

sa pesanteur spécifique moindre que celle de l'eau; et elle formait une combinaison avec l'huile de térébenthine. Les 29 onces de la substance qui avait l'aspect du styrax, traitées par une solution de potasse, ont pris un aspect gélatineux. En récapitulant les principes immédiats du résidu fournis par cette analyse, il se composait, sur 3 livres en poids, de morphine 5 onces et 100 grains, de 5 onces de la matière tenue en suspension dans l'eau de la 1^{re} opération, et de 38 onces 3 gros du dernier résidu.

Par une analyse faite d'après un procédé semblable à celui de la précédente, pour qu'elle fût comparative, M. Battley a déterminé que le résidu qu'on trouve au fond de la teinture d'opium fournissait un précipité ayant l'apparence de la crème, et pesant, après avoir été séché, 10 gros 28 grains (l'auteur avait opéré sur une livre de résidu sec). En ayant traité 8 gros et 45 grains par l'alcool et l'éther bouillants, il a obtenu 4 gros 6 grains de matière résineuse, 4 gros et 4 grains de morphine cristallisée, et 56 grains de matière terreuse; total, 9 gros et 6 grains, quantité un peu plus forte que celle du précipité employé, mais dont l'excès provenait de l'alcool retenu par l'extrait résineux.

Ces résultats, que donne le résidu de la teinture d'opium, sont semblables à ceux obtenus en traitant trois fois le résidu d'opium par l'alcool bouillant.

L'auteur promet de donner, dans un n^o. prochain, ses remarques sur la morphine et sur le fluide combiné avec les matières cireuses et résineuses qui retiennent si opiniâtement l'odeur et le goût de l'opium brut. Il fera connaître aussi les principes constitutifs de 23 livres de substance dissoutes dans l'eau, sur 26 livres employées. Cette partie de l'analyse nous semble absolument nécessaire, puisque c'est précisément la substance soluble qui donne l'extrait d'opium ou la portion dont on fait seulement usage. Par anticipation, M. Battley annonce que le laudanum ou la teinture d'opium ne contient point, ou du moins ne contient qu'une infiniment petite quantité de morphine, et il en conclut que les propriétés sédatives de l'opium ne sont pas dues à la présence de la morphine (1).

G. N.

(1) Cette dernière conséquence de M. Battley n'est nullement fondée; des expériences directes faites sur les animaux, et les avantages bien constatés des sels de morphine, dont l'usage est presque généralement répandu à Paris, démentent son assertion.

D. F.

361. **TRAITÉ DE CHIMIE THÉORIQUE**, à l'usage des médecins et pharmaciens; par Ernest Ludw. SCHUBARTH. Gr. in-8. 608 p. Berlin; 1822; A. Boecker.

Ce traité, principalement destiné aux médecins, offre les principes de la science d'une manière précise et courte. L'auteur a suivi le plan précédemment adopté par M. Gmelin de Heidelberg. **ROBINET.**

362. **SCHIEDKUNDIGE VERHANDELING OVER DE CINCHONINE EN QUININE**. Traité chimique sur la cinchonine et la quinine, contenant une exposition de leurs diverses préparations, propriétés, combinaisons et vertus médicales; par S. STRATINGH. In-8. Groningue; 1822; Oomkeser.

Ce traité offre une histoire complète des alcalis du quinquina. L'auteur y a joint plusieurs observations et plusieurs perfectionnemens dans les procédés, dus à sa propre expérience.

363. **WAARNEMINGEN, GEDAAN MET HET SULFAT DE QUININE**. Expériences faites avec le sulfate de quinine; par H. A. ROY, et B. BERNARD, membres de l'Institut des sciences dans les Pays-Bas. In-8. Amsterdam; 1822.

Ces expériences confirment les bons effets de ce nouveau médicament dans les fièvres intermittentes.

364. **REMARQUES SUR LA CINCHONINE, LA QUININE, UN NOUVEL AL-CALI DE QUINQUINA, L'ÉMÉTINE ET LA RÉSINE DE JALAP**; par M. THIEL. (*Mag. der Pharm.*, avril 1823, p. 79.)

L'auteur ayant traité 6 livres de quinquina *brun*, pour en extraire la cinchonine par le procédé de M. Henry en remplaçant la décoction par la macération prolongée, et en employant l'alcool d'un poids spécifique de 0,840, a obtenu 6 gros et demi de cinchonine pure, et 2 gros d'une masse analogue à la quinine. Cette dernière substance jouissait des propriétés suivantes : elle offrait une masse jaune, claire, très-luisante; pulvérisée, elle fournissait une poudre grise très-volumineuse; demi-gros dissout dans une once d'alcool et placé près du poêle dans un flacon à opodeldoch, a formé sur les parois une jolie cristallisation en aiguilles; exposée à la flamme du chalumeau dans la cuillère de platine, la substance fond avec facilité; une plus forte chaleur la boursouffle, la charbonne et la fait brûler avec flamme et beaucoup de fumée; elle ne laisse point de cendre;

elle bleuit le papier de tournesol rougi par un acide; à l'état de dissolution, elle a une saveur très-amère, analogue à celle du quinquina; elle se dissout difficilement dans l'eau et avec facilité dans l'alcool et l'éther. La solution alcoolique n'est point altérée par l'émétique, la colle et l'acide gallique; l'acide oxalique et l'acide tartarique la troublent légèrement. L'ammoniaque forme un précipité blanc floconneux, qui bientôt se réunit en masses résinoïdes, et devient jaune. Le proto-sulfate de fer fait passer la couleur de la solution alcoolique au vert, en formant un précipité jaune. Enfin la substance forme, avec les acides sulfurique, muriatique, phosphorique et acétique, des combinaisons neutres, mais qu'il n'a pas été possible d'obtenir à l'état de cristaux. M. Thiel conclut de ces faits que la substance dont il s'agit pourrait bien être un nouvel alcali végétal propre à certaines espèces de quinquina ou à quelque autre écorce qu'on aurait mélangée avec elles.

L'auteur a obtenu de l'émétine très-active en traitant l'ipécacuanha par l'eau dans la presse de Réal, évaporant ce traitement à siccité, et le reprenant par l'alcool déflegmé.

En traitant le jalap dans la presse de Réal, M. Thiel en a extrait 16 pour cent de résine parfaitement belle. Il appuie à cette occasion sur les grands avantages que les pharmaciens peuvent retirer de l'emploi de cette machine.

H. ROBINET.

365. QUELQUES REMARQUES SUR UNE ESPÈCE DE QUINQUINA (Kronchina), rapportée par MM. Jobst et Klein de Stuttgart; par BUCHNER. (*Repert. für die Pharm.*, T. XIV, cah. 3, p. 429.)

Ce quinquina paraît différer peu du quinquina loxa. M. Buchner admet même que les localités seules peuvent avoir produit les légères variations que l'on remarque entre les deux espèces.

R.

366. NOTES PHARMACEUTIQUES SUR L'ACIDE HYDROCYANIQUE; décomposition du salpêtre par le manganèse; la préparation de l'acétate d'ammoniaque et celle du carbonate de plomb; par RUNZLER. (*Repert. für die Pharm.*, t. XIV, cah. 3, p. 460.)

L'auteur propose de préparer l'acide prussique en décomposant l'hydrocyanate ferruré de chaux par l'acide phosphorique.

Il a obtenu de l'acide nitrique d'une grande pureté en chauffant un mélange de salpêtre impur et d'oxide de manganèse. Il propose de préparer l'acétate d'ammoniaque en décomposant par

le carbonate d'ammoniaque une dissolution d'acétate de plomb faite dans des proportions fixes. ROBINET.

367. EXPÉRIENCES SUR LA FORMATION DE L'ACIDE BENZOÏQUE par l'huile essentielle d'amandes amères et des feuilles de laurier-cerise; par C. STANGE. (*Repert für die Pharm.*, b. XIV, h. 3, p. 361.)

L'auteur conclut de ses expériences qu'il y a formation d'acide benzoïque lorsqu'on expose à une température de 80 degrés certaines huiles essentielles, et que ce phénomène est accompagné d'une absorption de gaz oxygène. R.

368. REMARQUES SUR LA PRÉPARATION DU CHLORE comme médicament; par RUNZLER. (*Repert. für die Pharm.*, vol. XIV, cah. 3, p. 452.)

M. Runzler ajoute à l'appareil ordinaire un premier flacon de lavage destiné à débarrasser le chlore de l'acide hydrochlorique et de l'acide sulfureux qu'il pourrait entraîner. R.

369. EXPÉRIENCES ET OBSERVATIONS chimico-pharmaceutiques, par PAGENSTECHE, pharmacien à Berne. (*Repert. für die Pharm.*, vol. XIV, 2^e. cahier, 1823, p. 188.)

Le mercure cendré de Black est un mélange de nitrate de mercure ammoniacal et de mercure métallique.

L'auteur tire les conclusions suivantes d'un travail assez étendu sur le kermès.

1^o. Les procédés indiqués et mis en usage jusqu'à présent pour obtenir cette substance en fournissent des quantités très-variables, très-différentes dans leur nature, et qui contiennent toujours un excès d'oxide.

2^o. Que cet excès d'oxide se trouve en quantités variables, mais assez grandes pour causer de graves accidens si on n'usait des plus grandes précautions dans l'administration du médicament.

3^o. Que parmi les procédés mis en usage, le plus ancien de tous fournit la préparation la moins imparfaite sous le point de vue que nous venons d'indiquer.

4^o. Que la crème de tartre enlève au kermès, outre une certaine quantité d'eau, tout l'oxide qu'il peut retenir, et présente un moyen d'apprécier sa pureté à cet égard.

5^o. Enfin que le moyen le plus sûr d'obtenir un kermès libre

de tout excès d'oxide est de décomposer l'émétique par le gaz hydrogène sulfuré.

En calcinant un mélange de sulfate de baryte, de sulfure d'antimoine et de charbon, l'auteur a obtenu un sel triple de baryte, d'antimoine et d'acide hydrosulfurique.

L'auteur a observé qu'on pouvait conserver par le procédé d'Appert l'infusion de violettes; cette préparation est alors bien supérieure au sirop de violettes dont les chimistes font usage. On peut aussi en faire du papier à réactif, en ayant soin de laver préalablement celui-ci avec de l'acide acétique affaibli.

L'auteur a fait quelques expériences sur la matière colorante des violettes; il en résulte qu'elle se compose :

- 1°. D'un principe colorant bleu non précipitable par les acétates de plomb, et que l'acide hydrosulfurique décolore promptement;
- 2°. Un principe colorant rouge vif et acide qui précipite le nitrate neutre de plomb en bleu verdâtre;
- 3°. Un principe colorant rouge violet qui ne forme point de précipité dans l'acétate neutre de plomb, mais qui forme un jaune verdâtre avec le sous-acétate.

M. Pagenstecher se propose de reprendre cette analyse.

ROBINET.

370. NOUVEAUX MÉDICAMENS D'AMÉRIQUE. (*Repert. für die Pharm.*, t. XIV, cah. 2, p. 320.)

On indique sommairement, dans cet article, les propriétés de quelques productions végétales originaires d'Amérique. Nous rapporterons leurs noms :

Podophyllum peltatum. Eupatorium perfoliatum. Chimophila maculata. Xanthoxylum fraxinifolium. Prunus virginiana. Asclepias tuberosa. Arum triphyllum. Erigeron canadense. Pyrola umbellata. Scutellaria lateriflora.

R.

371. NOTES SUR LE SIROP DE VIOLETTE, la racine d'ellébore noir, les feuilles de laurier-cerise, la pharmacopée bava- roise, les extraits narcotiques, etc.; par HENKEL. (*Repert. für die Pharm.*, vol. XIV, cah. 3, p. 442.)

L'auteur a proposé un beau sirop de violette avec 8 onces d'infusion, 1 livre de sucre et 2 onces de vinaigre.

Il réveille l'attention sur une substitution qui consiste à donner la racine de l'*actæa spicata* au lieu de la racine de l'ellébore noir.

R.

372. REMARQUES SUR LES HUILES VOLATILES d'amandes amères, de la semence de fenouil et de persil, de même que sur l'acide qu'on retire des feuilles de laurier-cerise, par CARL STANGE. (*Repert. für die Pharm.*, T. XV, cah. 1, p. 108.)

L'auteur poursuit ses recherches sur ces substances. Il a remarqué aussi une matière cristalline dans les huiles de persil et de fenouil. L'acide des feuilles de laurier-cerise lui paraît très-analogue à l'acide malique.

ROBINET.

373. SUR LE BAUME DE COPAHU; par HORST. (*Repertor. für die Pharm.*, vol. XV, cah. 3. Nuremberg, 1823, p. 468.)

On vend, à ce qu'il paraît, en Allemagne, un baume de Copahu, qui se trouve, par fraude, mélangé avec l'huile de Palma-Christi. Cette fraude est assez difficile à reconnaître, parce que l'huile de ricin est soluble dans l'alcool et l'éther de même que le baume. Cependant on peut juger par la petite proportion d'huile volatile que fournit un baume de Copahu à la distillation qu'il contient de l'huile de ricin; et d'ailleurs sa dissolution alcoolique trouble beaucoup moins l'eau où l'on en verse. J.J.V.

374. DE L'EAU DISTILLÉE D'AMANDES AMÈRES, etc. (*Repertor. für die Pharm.*, vol. XV, cah. 3. Nuremberg, 1823, p. 445.)

Le Dr. Hufeland avait recommandé, dans son Journal de médecine, l'emploi intérieur de l'eau distillée d'amandes amères. Le Dr. Buchner fit diverses recherches à ce sujet; il vit que les amandes d'abricot fournissaient également une bonne eau d'amandes amères, et qui donne même une certaine quantité d'huile volatile. On doit évaluer les proportions de celle-ci dans l'eau pour connaître son énergie. C'est par le moyen du sulfate de fer. Nous ne croyons pas pourtant que ce procédé soit exact. J.J.V.

375. SUR UNE NOUVELLE FALSIFICATION DES FLEURS DE BENJOIN; reconnue par WURZER de Marbourg. (*Repert. für die Pharm.*, tom. XV, cah. 3. Nuremberg, 1823, p. 433.)

Le Dr. Schœnemann, dans sa visite des pharmacies, trouva dans plusieurs des fleurs de benjoin qui lui parurent suspectes; il en fit dissoudre dans de l'alcool, et trouva un résidu qui était composé de filamens blancs soyeux, qu'il reconnut pour ceux d'asbeste ou d'amiant; il en fit en effet une dissolution dans les acides minéraux, et trouva, par la précipitation, les terres qui constituent ce minéral.

J. J. V.

376. SUR LA VOLATILISATION DES HUILES ÉTHÉRÉES; par A. BUCHNER. (*Repert. für die Pharm.*, tom. XV, cah. 1, p. 57.)

L'auteur conclut de quelques considérations, que les huiles volatiles semblent n'être odorantes qu'autant qu'elles sont hydratées. REBINET.

377. SUR LE BALSAMUM RESINOSUM ANTI-RHEUMATICUM du doct. LIBOSCHITZ. (*Repert. für die Pharm.*, vol. XIV, cah. 2, p. 334.)

℞ alcoh. vini rectificatiss. ℥ X; picis burgund. q. s.; ut fiat leni calore solutio saturatissima consistentiæ syrupi : adde Bals. vitæ Hoffm.; terebint. venet. āā ℥ VI; camphor. ℥ ℔; tinct. cantharid. ℥ VI. M. Serv. vas. bene clauso. R.

378. WIESBADEN UND SEINE HEILQUELLEN BESCHREIBEN. Des eaux médicinales de Wiesbaden; par M. le Dr. G. V. RULLMANN. (*Repert. für die Pharm.*, vol. XV, cah. 2, p. 223.)

Ce petit ouvrage non-seulement renferme une indication des vertus médicales des eaux de Wiesbaden, ainsi que diverses considérations physico-chimiques et géognostiques sur ces sources minérales, mais encore offre aux personnes qui désirent y faire une cure tous les renseignements qui peuvent leur être nécessaires. P...T.

379. ANALYSE DE L'EAU MINÉRALE DE DRIBURG; par le directeur doct. DUMÉNIL. (*Arch. des Apoth. Ver.*, n° 2, 1822, p. 70.)

Une livre de cette eau minérale contient,

	D'après une analyse récente de M. Duménil.	D'après une analyse antérieure de Oestremb.
Sulfate de soude. . .	6,535 grains.	11,68
— — de magnésie. .	7,217	2,85
— — de chaux. . . .	10,937	10,68
Carbonate de chaux.	7,720	6,89
— — de magnésie. .	0,009	0,24
— — de fer.	0,553	1,33
Sel commun.	0,283	0,23
Muriate de magnésie.	0,574	0,93
— — de chaux. . .	0,000	0,06
Carbonat. d'alumine.	0,000	0,05
Silice.	0,062	
Matière végétale. . .	0,008	
Substance résineuse.	0,020	
Perte.	0,400	
	34,508	35,07 PERDONNET.

380. ANALYSE DES EAUX D'AIX EN SAVOIE; par M. DE GIMBÉRNAT.
(*Rep. für die Pharm.*, tom. XIV, cah. 2, p. 264)

L'auteur a reconnu la présence de l'acide carbonique, de l'azote, du soufre, et d'une substance animale. Il n'a pu déterminer dans quel état le soufre existe dans cette eau. H. ROBINET.

ART VÉTÉRINAIRE.

381. HANDBUCH DER HIPPOTONIE. Manuel d'hippotomie, pour servir de guide aux élèves qui suivent les leçons faites à l'école vétérinaire militaire de Vienne. Par Jean BROSCHE. 196 p. in-8. Vienne; 1822; Geisinger.

Ce premier vol. contient l'anatomie générale, l'ostéologie et la sydesmologie; le 2^e vol. la myologie avec une gravure.

382. КРАТКОЕ ОПИСАНИЕ БОЛЕЗНИ ОВЦЪ. Description succincte de la maladie des brebis dans laquelle le foie contient des vers, publiée par la Société impériale d'agriculture de Moscou. In-8. de 18 p.; Moscou; 1823.

Ce ver, appelé par Linné et Bloch, *Fasciola hepatica*, et par Gœtze, *Planaria latiuscula*, ne se développe que dans les canaux hépatiques. Il appartient au genre des vers suçans (Tremadota). Au reste ce ver se trouve aussi souvent dans le foie des brebis que dans celui du gros bétail. Il ne cause d'accident chez les brebis que quand le nombre en est considérable.

Les symptômes de cette affection sont fort difficiles à découvrir au commencement de la maladie. Les brebis qui en sont atteintes deviennent faibles, elles chancellent en marchant; elles baissent et secouent la tête et les oreilles. Si le troupeau marche assemblé, les brebis malades restent en arrière. On remarque souvent qu'elles lèchent les murs ou qu'elles remuent la terre. Elles ont les yeux ternes, pâles, à moitié fermés; la paupière est également pâle, jaunâtre, etc. On a trouvé, à l'ouverture des brebis, un épanchement de sérosité dans les cavités de la poitrine et du ventre; les chairs et tous les intestins sont décolorés et flasques; le foie est beaucoup plus volumineux et plus pesant qu'à l'ordinaire; il est poreux, tire sur la couleur de chaux, ou bien il est bleuâtre. La surface n'en est pas égale, elle est rugueuse, souvent parsemée d'hydatides. La vésicule du fiel est tendue et pleine. Dans cette vésicule, de même que dans l'intérieur du foie,

dans ses canaux cystiques et hépatiques, il se trouve des vers en fort grande quantité. La meilleure manière de découvrir la maladie dans un troupeau dès le début, c'est d'ouvrir une brebis et d'en examiner le foie, aussitôt qu'elle commence à éternuer ou à tomber. S'il se trouve des vers dans le foie, il faut soupçonner qu'il s'en trouve de même chez les autres brebis du troupeau, quand même elles auraient l'air en bonne santé. Les principales causes de cette maladie sont l'humidité et la mauvaise nourriture, et pour cette raison elle se trouve plus souvent dans les lieux bas, marécageux et sujets aux inondations. Aussi cette maladie se voit davantage et peut devenir épidémique dans les années où le temps est plus constamment humide, froid et pluvieux, comme pendant l'année 1822. Le foin récolté dans de telles années et conservé pour la nourriture d'hiver est ordinairement dur, humide et même souvent gâté; il peut occasionner la maladie dont nous venons de parler.

383. ABRÉGÉ D'HIPPIATRIQUE (sic) extrait des meilleurs auteurs. In-8. de 9 f. $\frac{1}{2}$, et deux tableaux imprimés. Cambrai; Hurez.

384. Les habitants de la commune de Neustad près Marbourg, ont conservé, depuis très-long-temps, une coutume insensée et barbare qui tient à l'opinion, accréditée chez eux, que le feu guérit les cochons de l'angine. Lorsque cette épizootie règne dans les troupeaux, on transporte, dans un grand fossé hors de la ville, 70 à 80 bottes de paille, on y met le feu et l'on chasse à plusieurs reprises tous les cochons à travers les flammes. L'action du feu et l'épouvante qu'il cause à ces animaux sont les spécifiques qui doivent les guérir de l'angine; les uns à force d'être si souvent poussés dans le feu finissent par y rester. D'autres enfin sont tellement brûlés, qu'ils meurent quelques jours après l'opération, et ceux qui la supportent en conservent pendant long-temps les traces douloureuses. (*Archiv. der deut. Landwirthschaft*, avril 1823, p. 373.)

385. RECUEIL DES PRINCIPAUX REMÈDES ASSURÉS ET ÉPROUVÉS pour préserver et guérir les bœufs, vaches, veaux, moutons, chèvres et cochons, de toutes sortes de maladies, etc.; in-12 de 3 feuil. Imp. de Pellerin, à Épinal.

MÉLANGES.

386 FRANCE. — ACADEMIE ROYALE DE MÉDECINE ; SECTION DE PHARMACIE. — *Séance du 17 juillet 1824.* — M. Henry lit un rapport sur la thèse de M. Soubeyran, relative à la crème de tartre soluble, et aux substances capables de la rendre soluble. Une partie d'acide borique rend quatre parties de crème de tartre soluble dans vingt-quatre parties d'eau.

M. Pelletier donne communication d'une sophistication de la cire, qui a été reconnue par M. Frigerio, au moyen du diaphragme électrique de M. Rousseau. La fécule de pomme-de-terre a servi à cette sophistication, avec de la graisse.

M. Virey fait observer qu'on falsifie les fleurs de benjoin par l'asbeste effilée. On falsifie aussi le sulfate de quinine avec le sulfate de chaux soyeux.

On nomme une commission pour la séance publique de la section, et on renouvelle deux membres sortant de la commission des remèdes secrets.

Séance du 31 juillet. — M. Lambert donne connaissance d'observations qui annoncent le peu d'efficacité de la décoction d'écorce de grenadier contre le ténia ; cette décoction purge.

M. Henry fils présente un mémoire sur les combinaisons de l'iode avec le sulfure d'antimoine : le produit est d'un beau rouge coquelicot en lames cristallines. Il s'obtient par la sublimation. Il y a dans ce sulfiodure d'antimoine, environ : soufre 8, antim. 23, iode 67 et diverses fractions. Cette composition se résout en acide hydriodique, et en protoxide d'antimoine avec du soufre.

On obtient cette combinaison avec parties égales de sulfure d'antimoine et d'iode, et on sublime. Les lamelles qui se produisent sont découpées à leurs bords en feuilles de fougère, à peu près comme celles de l'antimoine ; la saveur est âcre et piquante. L'alcool et l'éther décomposent cette préparation ; l'eau en précipite du sulfure d'antimoine et il se forme de l'acide hydriodique.

M. Virey lit une note sur le henné des Arabes (*lawsonia inermis* L. famille des Calycanthèmes) ; il montre que cette substance ne contient point de tannin, mais de l'acide gallique qui précipite en brun le sulfate de fer. Cette substance sert, comme on sait, à teindre les ongles des femmes.

M. Labarraque présente un quinquina du Pérou, très-pesant,

très-amer, qui passe pour extrêmement actif. M. Pelletier en fera une analyse.

387. ANGLETERRE. — SOCIÉTÉ MÉDICO-BOTANIQUE DE LONDRES. — Séance du 13 février 1824. — On lit quelques observations sur l'*Acacia catechu*, et un mémoire sur une écorce appelée l'écorce de *Malambo*, dernièrement rapportée de l'Amérique.

Séance du 27. — On lit des observations sur les arrangemens à faire dans la Pharmacopée de Londres. — Du 12 mars. — On lit un mémoire intitulé, Observations sur l'*Arthoxanthum odoratum*, par T. Rowcroft, esq., consul général de S. M. B. au Pérou, communiqué par le Dr. Brac, président. — Du 26 mars. — On lit des observations sur le *Crotalaria*, par M. Poëpe. — Du 9 avril. — On lit un mémoire sur la résine acadroïte, par M. Bokaert.

388. PRIX ACCORDÉ PAR LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINE DE LONDRES.

La Société de médecine de Londres, dans sa dernière séance générale, a décerné une médaille d'or à M. Bampfild pour son essai sur les courbures et les maladies de la colonne vertébrale.

389. NOUVELLE SOCIÉTÉ MÉDICALE A PLYMOUTH. — Il s'est formé récemment, à Plymouth, une Société médicale et chirurgicale, sous le nom de *West medical and surgical Society*.

390. SOCIÉTÉ PHRÉNOLOGIQUE DE LONDRES.

Cette Société s'est formée le 31 mars 1824, sur le modèle de celle d'Édimbourg. Les séances seront consacrées à des discussions et à des lectures de mémoires sur divers points de phrénologie. La Société est dans l'intention de rassembler tous les ouvrages, tous les crânes, tous les modèles en plâtre, qui peuvent éclairer l'étude du siège des penchans. Elle a aussi l'intention de publier les mémoires les plus intéressans qui lui seront présentés.

391. INSTITUT DE MILAN. — Séance du 11 mars. — Le chev. Palletta a rendu compte des observations continuées à l'hospice de Ste.-Catherine, sur l'endurcissement cellulaire des nouveau-nés. Sur 62 enfans qui, pendant le dernier semestre 1823, étaient affectés de cette maladie, 59 ont été guéris par les applications des sangsues et les bains.

392. SUISSE. — SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES NATURELLE DU CANTON DE VAUD, du 1^{er} avril 1823, au 31 juillet 1824.

M. le Dr. Zink a établi dans divers mémoires, que l'iode, employé avec précaution, comme moyen de faire disparaître le goî-

tre, et même d'autres tumeurs, remplissait fort bien son objet, et ne présentait point les inconvénients qu'on lui a reprochés.

Il conclut, de beaucoup de faits recueillis dans sa propre pratique, et de leur accord avec les assertions de plusieurs médecins distingués, que l'iode, employé en friction, ne jaunit la peau que d'une manière insensible et très-passagère; qu'il ne produit des éruptions que lorsque la pommade est mal préparée, ou lorsqu'elle a vieilli; qu'il n'y a que l'excès des doses qui puisse transformer l'iode en poison, comme tous les médicamens très-actifs; que ce remède est très-énergique pour le goître; qu'il a une action consécutive; qu'on peut en faire usage long-temps sans danger; qu'il ne flétrit point ordinairement les seins; mais que ce n'est point un spécifique.

M. Zink pense qu'il est préférable de l'employer extérieurement en pommade plutôt qu'intérieurement en teinture; parce que, de la première manière, on ne court point les risques d'un excès de dose.

Enfin le même médecin a cité un cas où l'iode avait dissipé un goître, quoiqu'il n'eût été employé qu'en friction sur une autre partie du corps.

A l'occasion du mémoire de Zink sur l'iode comme remède contre le goître, il a été remarqué que certains exemples paraissaient établir la possibilité de produire artificiellement le goître en buvant souvent de l'eau froide lorsqu'on a chaud, et de le dissiper en buvant beaucoup d'eau chaude.

M. Reynier et quelques autres membres ont observé que les goîtres accompagnés de crétinisme étaient surtout fréquens dans les lieux abrités où l'air ne peut se purifier par le renouvellement.

M. le D^r. Perret a lu une notice sur l'empoisonnement d'un enfant de trois ans, par des baies de belladone, qui ont donné lieu pendant plusieurs heures à des convulsions pendant lesquelles l'enfant avait la face très-rouge, la pupille très-dilatée, l'air d'éprouver une extrême frayeur, le tronc raide et courbé en arrière, les pieds tournés en dedans, les bras et les jambes dans un mouvement presque continuel.

Deux doses assez fortes d'ipécacuanha et quelques lavemens vinaigrés ont fait disparaître ces symptômes; après quoi l'enfant a dormi et s'est trouvé complètement rétabli à son réveil.

La Société a été informée que des boutons de vaccine ont été

trouvés à peu de jours d'intervalle, par M. Petit-Pierre de Sainte-Croix sur les pis de deux vaches de cette commune, et de six autres vaches d'une montagne située non loin de Ste.-Croix, sur le territoire du canton de Neuchâtel. M. Petit-Pierre a remarqué que plusieurs enfans de Ste.-Croix, même de ceux qui avaient été vaccinés, ont eu à la même époque de petites éruptions cutanées. Il a également observé que des enfans qui avaient la coqueluche en ont été guéris par la vaccination. MM. les docteurs Perret et Zink ont remarqué ce même effet de la vaccine comme moyen curatif de la coqueluche.

Le D^r. Zink, dans un mémoire sur l'indigestion qu'il considère comme une maladie aiguë, s'est attaché à prouver qu'elle consistait dans une inertie momentanée de l'estomac, analogue à celle à laquelle la matrice est sujette dans certaines circonstances. Sans rechercher la cause de cette inertie, il s'est borné à établir qu'elle était généralement indépendante de l'âge et de l'affaiblissement du corps, ainsi que de la quantité et de la qualité des alimens, et que les incommodités qui en résultent ordinairement ne doivent être attribuées qu'à ce qu'elle donne le temps aux alimens d'entrer en fermentation acide dans l'estomac. Enfin il a proposé d'employer l'opium comme le médicament qui lui paraît le plus propre à combattre les effets de cette maladie. — Un enfant de 4 ans, attaqué depuis l'âge de 3 mois d'hydrocéphale, et dont la tête a acquis un volume de plus de 40 centimètres de diamètre, a été présenté à la Société par M. le D^r. Mayor. — M. le D^r. Descombes a fait connaître qu'il avait réussi à débarrasser une personne âgée de 24 ans, d'un *Tænia cucurbitin* qui la tourmentait beaucoup depuis son enfance, et qui avait résisté à tous les remèdes, en lui administrant en deux jours trois doses, les deux premières de 3 onces chacune, et la troisième de 6 onces, d'oxide d'étain amalgamé sous forme d'opiat avec du miel.

393. GESCHICHTE DER SOCIETAS PHYSICO-MEDICA BRUNSVIGENSIS.

Histoire de la Société physico-médicale de Brunswick, de 1822 à 1823. Magdebourg; 1823. In-8.

Il est fâcheux que cette histoire soit plutôt celle des querelles que des travaux de la nouvelle Société physico-médicale. On lit à la fin du rapport confidentiel que la Société espère que les mémoires seront insérés dans les recueils des *Actes des curieux de la nature*. C'est là que nous attendons l'histoire de la Société.

de Brunswick, étant bien convaincus qu'elle sera plus intéressante que le rapport sur ses dissensions intestines. D.

394. BELGIQUE. — ANNALES ACADEMIÆ GANDAVENSIS. In-4. 1821-1822. Gandavi; 1823; Goesen-Verhaeghe.

Les Annales, dans les universités de la Belgique, sont destinées à recevoir les actes du sénat académique, les discours d'inauguration et les réponses des élèves couronnés dans les concours. Chacune des 6 universités du royaume produit régulièrement un volume par année. Le gouvernement fait les frais de l'impression, et la plupart des exemplaires sont envoyés aux bibliothèques publiques et aux établissemens d'instruction. Le volume que l'université de Gand vient de faire paraître contient les mémoires suivans, écrits en latin : 1°. *Discours inaugural sur l'utilité et la dignité de l'anatomie comparée*, etc., par C. A. VAN COETSEM ; 2°. *Discours sur les débris de la Flore du monde primitif, conservés surtout dans les houillères*, par J. G. S. BRÉDA ; 3°. *Discours sur la physiologie, considérée comme principe et unique fondement de l'étude de la médecine*, par F. E. VERBEECK. A la suite de ces discours se trouvent placés les noms des élèves couronnés ; ils sont au nombre de 7. Comme ces sortes de concours sont ouverts aux élèves des 6 universités de la Belgique, les résultats donnent les moyens d'apprécier jusqu'à un certain point la force des études dans chacune d'elles. (*Rev. Encyclop.*, mars 1824, p. 638.)

395. HOLLANDE, PAYS-BAS. — LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINE A AMSTERDAM renouvelle, pour 1826, la proposition d'un prix consistant en une médaille d'or, et un accessit consistant en une médaille d'argent, pour les meilleures réponses aux questions suivantes :

1°. *Quel est l'état actuel de la médecine dans les Pays-Bas, comparativement à celui où se trouvait cet art au milieu du dernier siècle ?*

2°. *Les Pays-Bas peuvent-ils se vanter d'être, à l'égard de la médecine, au niveau de la France, de l'Allemagne et de l'Angleterre ; si non, à quelle cause faut-il attribuer l'état arriéré de ces contrées, et à quels moyens faudrait-il recourir pour que cet art, si important pour l'humanité, s'élevât à la même hauteur où il est dans les autres pays ?*

Il faudra que les concurrens établissent d'abord un rapport entre ce que la médecine était en Hollande au milieu du dernier

siècle, et ce qu'elle est actuellement ; et qu'ils fassent voir les progrès successifs qu'elle a faits ; qu'ils comparent ensuite l'état présent de la médecine dans les Pays-Bas à ce qu'elle est dans d'autres pays ; enfin qu'ils proposent les moyens propres à hâter les progrès de cet art dans le royaume.

La Société propose aussi une médaille en or de 30 ducats, et une d'argent pour les meilleurs traités sur la manière de guérir les maladies des articulations. Il faudra que les concurrens décrivent aussi complètement que possible l'état naturel des articulations et des parties qui les environnent, ainsi que les maladies qui peuvent s'y développer, les symptômes par lesquels ces vices se manifestent, les opinions des meilleurs écrivains à cet égard, etc.

Les traités doivent être écrits en hollandais, et il n'y a que les médecins des Pays-Bas qui puissent concourir pour le prix.

396. SOCIÉTÉ pour la propagation des connaissances médicales et chirurgicales dans les campagnes de Hollande. (*Konst en Letterbode*, 1824, n°. 13.)

Le peu d'avancement de la médecine, de la chirurgie et de la pharmacie en Hollande, a engagé plusieurs médecins à se réunir afin de former, sous les auspices du gouvernement, une association qui puisse remédier à cet état de choses. Ils se sont assemblés à Leyde et ont élu provisoirement pour président le D^r. Buchner à Gouda, et pour secrétaire, le D^r. Alexander, à Delft. Ils ont ensuite dressé les statuts de leur association ; en voici les principales dispositions. La nouvelle Société a pour but de mettre ceux qui se destinent à pratiquer l'art de la médecine dans les campagnes, à même de bien exercer leur état. A cet effet, on fera étudier autant de jeunes gens que le permettront les ressources pécuniaires de la Société. Les fils et orphelins des gens de l'art seront admis de préférence ; tous subiront des examens afin que la Société puisse s'assurer de leur capacité. La Société se compose de membres titulaires et de membres honoraires ; les premiers devront appartenir à quelque branche de l'art de guérir, et payer une cotisation de 5 florins par an ; on recevra comme membre honoraire quiconque par des dons charitables veut contribuer à l'entreprise philanthropique de la Société. Le maximum de la cotisation annuelle des membres honoraires est fixée à 2 florins et demi. Un comité composé du bureau et de huit membres

dirige et administre les affaires de la Société; un tiers du comité se renouvelle tous les ans. Il pourra être établi dans les provinces des réunions affiliées; la Soc. se réserve d'accorder des récompenses particulières aux jeunes gens qui se seront le plus distingués.

397. HOLLANDE. — PRIX DISTRIBUÉS ET SUJETS PROPOSÉS LE 22 MAI PAR LA SOCIÉTÉ HOLLANDAISE DES SCIENCES, séant à Harlem. (*Algem. Konst en Letter-bode*, juin 1824, n°. 23.) — Une médaille d'or a été décernée à M. Heilbronn, médecin à Amsterdam, pour son mémoire sur cette question : Quelles sont les marques certaines de la véritable épizootie qui a régné dans les contrées du nord, et spécialement en Hollande, depuis une trentaine d'années; cette maladie naît-elle en Hollande sans contagion? quels moyens a-t-on employés dans les pays voisins pour la prévenir? etc.

Une autre médaille a été décernée au mémoire du médecin Stipriaan-Luiscius à Delft, sur la question : Jusqu'à quel point est-il prouvé que les fumigations de Guyton à l'aide du chlore, aient contribué à empêcher la propagation des maladies contagieuses? dans quelles maladies de ce genre ce gaz doit-il spécialement être employé? quelles précautions faut-il prendre pour ces essais, et à quelles dispositions faut-il recourir pour faire ces fumigations avec succès dans les maisons où règne l'épidémie?

La société avait proposé aussi la question suivante : Qu'est-ce qui fait que les huîtres sont de temps en temps (par ex. en 1819) nuisibles à la santé? cela vient-il de quelque animalcule que les huîtres renferment? les huîtres sont-elles malsaines dans quelque saison de l'année? Le poison des huîtres a-t-il de l'analogie avec celui qui rend quelquefois les mollusques dangereux pour la santé? etc. En examinant un mémoire français envoyé pour répondre à cette question, on s'est aperçu qu'il était en grande partie copié du *Dictionnaire d'histoire naturelle*, publié à Paris, chez Deterville, que l'auteur ne cite pourtant jamais; et l'on a été d'avis d'ouvrir le billet, afin de signaler son nom comme celui d'un plagiaire. Cependant pour cette fois on s'en est abstenu, et la même question est remise au concours pour un temps indéfini. Pour le 1^{er} janvier 1826, la société de Harlem propose les questions suivantes : Que faut-il penser du suc gastrique dans le corps humain, et de sa faculté de dissoudre les

alimens ? Son existence est-elle assez prouvée par les expériences de Spallazani et Senebier ; ou bien celles de Montègre l'ont-elles rendue douteuse ? Qu'ont appris à ce sujet ou rendu probable l'anatomie comparée, et surtout la dissection d'animaux morts dans l'état de jeûne, ou peu de temps après avoir pris de la nourriture ? et dans le cas où l'existence du suc gastrique dans l'homme pourrait être solidement établie, que faut-il éviter afin que son effet sur la dissolution de la nourriture ne soit pas affaibli pour un temps illimité ? — Les connaissances physiologiques prouvent-elles assez, ou peut-on regarder comme prouvé, que le gaz oxygène est le moyen le plus efficace pour rappeler à la vie, par l'insufflation, les asphyxiés ; et quels sont les procédés les plus commodes pour la pratiquer promptement et avec sûreté ? — La société rappelle les sujets de prix proposés pour le 1^{er}. janvier 1825 : Quelles sont les modifications insalubres que subit dans la cuisson la nourriture végétale et animale ? — Quels sont, dans la pharmacie, les meilleurs procédés pour préparer les extraits des plantes, de manière à leur faire le moins possible perdre leurs qualités ? — Le *Bdellomètre* de M. Sarlandière a-t-il atteint le plus haut degré de perfection, ou quelles améliorations peut-il subir ? — Quels fabriques et métiers rendent l'atmosphère insalubre ; quelles précautions faut-il prendre pour en ôter le danger ? — Quel est le meilleur mode de préparation des sels de quinine ? — Quelle valeur ont-ils en médecine, surtout pour la guérison des fièvres ? Peut-on s'en servir dans toutes les fièvres et à toutes les époques ? — Quelle analogie les maladies des animaux ont-elles avec celles des hommes, tant pour leur origine que pour les progrès et l'issue, et surtout pour la manière dont il faut les traiter ? Et quels principes faut-il que suive le médecin vétérinaire, pour acquérir des notions exactes sur le traitement des maladies des animaux domestiques ?

398. HAMBOURG. — *Épidémie variolique*. — Le n^o. 119 des *Notices des sciences naturelles et médicales* (*Notitzen aus der Natur- und Heilkunde*) ; par M. Froriep, recue il qui se publie à Weimar, contient une intéressante notice de M. le D^r. Julius de Hambourg, savant rédacteur du journal intitulé : *Magasin de la littérature (médicale) étrangère* (*Magazin der ausländischen Litteratur*), sur l'épidémie de petite vérole qui vient de régner à Hambourg depuis le commencement de cette année. Il est mort

en janvier 63 personnes, et en février 32. Une seconde notice a dû paraître il y a peu de temps dans le même recueil. Une lettre de M. le D^r. Julius à M. de Férussac annonçait, le 23 mars dernier, que cette épidémie diminuait. F.

399. GESCHICHTE UND ARBEITEN, etc. Histoire et travaux de la Société médico-chirurgicale de Berlin, pendant l'année 1823, avec la liste de ses membres et de ses correspondans. (*Journ. de Méd. prat. d'Hufeland*, janvier 1824, p. 101.)

Séance du 11 janvier. — Le D^r. Hufeland fait à la Société un rapport sur les avantages qu'elle a obtenus l'année précédente. Il passe à des observations sur les maladies dépendant de l'état de l'atmosphère, ce qui le conduit à parler de la différence qui existe entre l'épidémie et la contagion. Le prof. Osann fait part d'un écrit du D^r. Otto, de Copenhague, renfermant l'histoire d'une jeune fille, chez laquelle on trouva plus de 200 aiguilles dans diverses parties du corps. (Voy. le n^o. 7 du *Bull.* de 1823, p. 110, et le 10. 1^{er}. de 1824, p. 143.)

Séance du 8 février. — Remarques de M. Steinruck, sur une espèce particulière de *Spina bifida*, et sur les moyens proposés par Cooper.

Séance du 22 février. — Observations du Dr. Schrader, sur la quantité d'arsenic contenu dans l'alliage qui sert à l'étamage des glaces, et sur l'osmazone.

Séance du 8 mars. — Le prof. Osann fait part à la Société des résultats de la correspondance étrangère. Le prof. Reich lit des observations sur les fièvres de lait et puerpérale, en recommandant surtout, pour prévenir ces dernières, d'entretenir une température fraîche dans la chambre de la malade.

Séance du 5 avril. — Nouvelles observations de Dr. Oppert sur les bons effets du sulfate de quinine.

Séance du 3 mai. — Le D^r. Baehr rapporte deux cas d'ulcères du vagin, qui avaient été pris pour des carcinomes utérins; et il ajoute plusieurs remarques sur cette espèce particulière d'ulcères, et sur l'importance du diagnostic.

Séance du 24 mai. — Réflexions du D^r. Neumann, sur le sens du mot malignité dans les fièvres intermittentes.

Séance 21 juin. — Le Dr. Hufeland communique à la Société plusieurs observations qui lui ont été envoyées, sur les bons effets de la belladone dans le traitement de la scarlatine.

Séance du 19 juillet. — Remarques anatomico-pathologiques du Dr. Bomberz, sur l'état du cerveau et du crâne dans les maladies mentales.

Séance du 30 août. — Le prof. Osann communique des observations faites par M. Casper, de Leipzig, sur les établissemens sanitaires de Paris, et sur les méthodes de traitement qui y sont généralement suivies, principalement contre les maladies de la peau.

Séance du 13 septembre. — M. Kluge fait part du résultat de ses observations sur les naissances obtenues prématurément par les moyens de l'art. Il rapporte les cas de ce genre dans lesquels il s'est convaincu de l'importance de ces moyens lorsque la mauvaise conformation du bassin rend impossible l'accouchement naturel; il ajoute à cela quelques remarques sur le pelvimètre.

Séance du 25 octobre. — Le Dr. Casper présente à la Société le tableau comparatif des enfans morts à Berlin depuis l'établissement de la vaccine, dont il fait ressortir les immenses avantages.

Séance du 8 novembre. — Remarques du Dr. Jungken, sur l'enseignement de l'Ophtalmologie.

Séance du 20 novembre. — Le Dr. Graefe présente à la Société un instrument imaginé pour faciliter la ligature des artères, et un autre pour la compression des vaisseaux qui sont profondément situés dans une cavité, tels que ceux de la vessie, après l'opération de la taille, lorsqu'ils sont très-développés. Il cite à ce sujet l'histoire d'un hussard chez lequel ce moyen lui a réussi.

La Société, désirant étendre ses relations extérieures, a chargé plusieurs de ses membres de la correspondance étrangère. Ces derniers sont : MM. Casper, pour la France; Hecker, pour le nord de l'Allemagne; Klaatsch, pour l'Italie; Oppert, pour l'Allemagne méridionale; Osann, pour le Danemark, la Suède et la Russie; le prof. Wagner pour l'Angleterre. M. Osann remplira les fonctions de secrétaire général.

H.

400. UEBER DAS PHARMACEUTISCH-CHEMISCHE INSTITUT. De l'École pharmaceutico-chimique de M. le conseiller TROMMSDORFF, à Erfurt; par A. BUCHNER. (*Repert.für die Pharmac.*, vol. XVI, cah. 1, pag. 37.)

L'auteur de l'article fait le plus grand éloge de cette école. « M. Trommsdorff, dit-il, est le père de ses élèves; il ne s'occupe pas moins de former leur caractère que d'orner leur esprit. » Le nombre des élèves a varié jusqu'à présent de 10 à 15;

il ne peut surpasser 20. — Les cours commencent à Pâques et durent un an.

Le programme de l'instruction est tel qu'il suit :

1. *Logique*. Professeur, M. Trommsdorff.
2. *Mathématiques* ; savoir, *Arithmétique*, *Algèbre*, *géométrie* et *Trigonométrie*. Professeurs, MM. Weingärtner et Menling.
3. *Physique*. Professeur, M. Trommsdorff.
4. *Botanique*. Professeur, M. Bernhardi.
5. *Zoologie* et 6. *Minéralogie*, par le même.
7. *Chimie*. Professeur, M. Trommsdorff.
8. *Pharmacie* et branches de cette science. M. Trommsdorff.

P... T.

401. PRIX PROPOSÉS SUR LE MAGNÉTISME ANIMAL, par l'Académie des sciences de Berlin. (*Arch. für. den thier. Magnetismus*, t. 12, cah. 147.)

Nous ne pouvons pas mieux compléter les extraits que nous avons donnés des archives du Magnétisme animal qu'en faisant connaître le résultat de l'examen de plus de 20 mémoires, fait par l'Académie royale des sciences de Berlin, qui fut publié dans le *Journal officiel*, le 18 février 1823.

L'Académie royale des sciences avait reçu la commission, de la part du gouvernement suprême, de proposer sur le magnétisme animal une question dont le prix devait être décerné en 1820. Elle a été consultée sur un grand nombre de mémoires qui ont été envoyés au concours. Le résultat de l'examen a été qu'il n'y en avait pas un seul qui répondit au sens des demandes faites par le programme. Ils ne confirment aucun des faits nouveaux, et n'exposent non plus aucune théorie avec assez de preuves convaincantes. L'Académie, par conséquent, est chargée par le gouvernement suprême, sous la date du 26 novembre 1822, de rendre public le résultat de son examen et de remettre les mémoires à la disposition de leurs auteurs. Nous savons de bonne part, et les termes de la publication le démontrent assez, que l'Académie n'a suivi, en émettant la question du magnétisme animal, que l'impulsion d'un ordre suprême, et qu'elle n'a jugé que ce que le gouvernement a soumis à son examen sans instigation de sa part. (On peut voir dans l'*Isis* les observations de M. Wilbrand sur la conduite de l'Académie.)

402. SUR LA QUESTION CONCERNANT LE MAGNÉTISME ANIMAL, proposée par l'Académie royale des sciences de Berlin, en 1818. (*Arch. für thierischen. Magn.*, t. 11, p. 160.)

M. Kæser se plaint que l'Académie des sciences n'ait pas encore décerné le prix de 300 ducats qu'elle devait accorder, au mois d'août 1820, au meilleur mémoire sur ce sujet. Elle empêche, à ce qu'il prétend, les auteurs de les publier. Il espère que le lecteur lui saura gré de ce qu'il a livré au public son système de tellurisme avant l'époque, en renonçant au concours. Ce reproche a probablement donné lieu à l'explication de l'Académie que l'on vient de lire.

403. GUADELOUPE. — La fièvre jaune, qui n'avait pas paru dans cette île depuis que son invasion en Europe l'a rendue l'objet de la sollicitude des gouvernemens, s'est montrée cet automne dans l'une des villes de la colonie. Au lieu d'apparaître à la Pointe-à-Pitre, qui est située au milieu des marécages, où l'on prétend que cette maladie prend naissance, elle a exercé ses ravages à la Basse-Terre, ville salubre, aérée, et qui, n'ayant que peu de commerce, est rarement exposée à son importation. Parmi ceux qu'elle a fait périr, on compte le capitaine Royou, neveu de l'abbé du même nom, et connu lui-même par quelques opuscules.

404. INDES ORIENTALES. — PRIX PROPOSÉS PAR LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES DE BATAVIA. — 1°. Comme on a généralement des idées très-défavorables sur la salubrité des Indes-Orientales, surtout de Java, et plus particulièrement du chef-lieu Batavia, la société demande un travail appuyé de recherches exactes et de preuves, sur ce qu'il y a de fondé dans ces idées, et ce qu'il faut regarder comme exagéré. L'auteur devra donner une indication précise des principaux moyens préservatifs, reconnus efficaces d'après l'expérience, auxquels doit avoir recours un Européen en se rendant dans l'Inde, et pendant les premiers temps de son séjour à Java. On devra aussi tracer le régime diététique le plus convenable pour un Européen qui habite Java, et spécialement Batavia.

2°. La société demande un traité sur le *Cholera-morbus*; sur les causes, la marche et le traitement de cette maladie, d'après l'épidémie qui a régné dans ces contrées, et qui se montre encore de temps en temps; la comparaison des phénomènes épidémi-

ques ou sporadiques de cette maladie avec les symptômes dont on a été témoin à Java; la différence des rapports entre les décès; des observations de la maladie, si elle a été contagieuse ou non dans ses diverses périodes; les effets qu'ont produits les changemens de pays ou de climats; les particularités observées à l'ouverture des corps; enfin jusqu'à quel point les moyens les plus recommandés contre ce mal ont été efficaces, et ce qu'on peut faire pour diminuer les suites de ce fléau redoutable. La société avertit les concurrens de se tenir en garde contre des préceptes surannés ou hasardés; elle donnera la préférence à des fondés traités sur les propres observations des auteurs.

405. SYRIE.— Le fléau qu'on a désigné sous le nom de *Cholera-morbus*, et qui parut en 1817, pour la première fois, dans le delta du Gange, parvint en 1821 sur le littoral du golfe Persique. En 1822, il s'est répandu dans la Perse, et il est entré en Syrie par des caravanes parties de Bassora. Dès le mois de juin de cette année (1823), il s'est montré à Antioche, et il est parvenu sur les bords de la mer Méditerranée, où il se trouve en contact avec les commercans européens. Il est sans aucun fondement, quoiqu'on l'ait annoncé dans les papiers publics, qu'il ait déjà paru dans l'île de Chypre et dans la Basse-Égypte; mais il est à redouter qu'il ne s'introduise dans cette dernière contrée, au printemps prochain, surtout s'il avait atteint Damas avant que la saison froide eût arrêté ses ravages. On ignore s'il a pénétré dans l'enceinte d'Alexandrette; on sait seulement, par les dernières nouvelles, qu'il désolait déjà le littoral du golfe sur lequel cette ville est située, et que la terreur qu'il répand en avait fait fuir la plus grande partie de la population (1). M. DE J.

406. DISCOURS PRONONCÉ par M. MORTIER, D. M. P., à son entrée en fonctions comme chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Lyon; 1824.

Le concours pour la nomination d'un chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Lyon est une époque remarquable pour le médecin qui a remporté la palme; son entrée en fonctions en est une autre non moins importante pour l'établissement auquel il

(1) Voy. le Rapport fait à la commission sanitaire par M. Moreau de Jonnés, Paris, 1824, in-4. avec une carte indiquant les progrès de la contagion; et le n°. 35 du 5^e. cahier de 1824 du *Bulletin des Sc. méd.* D.

va appartenir et pour la science ; car la plupart des hommes qui ont rempli ces fonctions ont donné des preuves d'une grande instruction et d'un zèle remarquable ; la médecine et la chirurgie s'honorent des noms des Pouteau, des Petit, des Boucher, des Janson, etc., qui successivement ont été appelés à ce noble emploi ; ils ont rivalisé de savoir avec les premiers chirurgiens et les premiers médecins de la capitale ; leurs noms rappellent d'honorables souvenirs ; ils seront toujours chers à tous ceux qui cultivent les sciences médicales ; tous ces hommes ont été formés sous Desault, ou à son école ; tous ont rempli leur tâche avec honneur et distinction.

Au mois de décembre dernier, M. Mortier, à son entrée en exercice à l'Hôtel-Dieu de Lyon, a prononcé un discours fort bien fait ; ce discours a réuni l'approbation des membres de l'administration des hôpitaux, qui a jugé convenable de le faire imprimer à ses frais, et des nombreux médecins et élèves que cette solennité avait réunis.

L'auteur se recommande d'abord à l'indulgence de ses auditeurs ; il se pénètre des devoirs qu'il est appelé à remplir ; son premier pas est de prouver que l'anatomie est la base commune sur laquelle repose l'édifice médical ; il indique les liens qui l'unissent avec les autres branches de la science, telles que la physiologie, la chirurgie ; il prouve encore, jusqu'à l'évidence, que les grandes connaissances qu'avait Desault en anatomie ont contribué à le diriger dans les nombreuses découvertes qu'il fit, et dans la création des procédés nouveaux dont il enrichit la science. L'auteur suit Bichat dans ses travaux et dans la classification des systèmes qu'il admet ; il voit là encore l'anatomie être la source où Bichat a puisé ses brillantes idées ; il démontre que l'étude de l'anatomie éclaire aussi la thérapeutique et l'hygiène. Tous les raisonnemens de l'auteur se convertissent en vérités qui aujourd'hui ne trouvent plus de contradicteurs.

Il avance que l'anatomie est nécessaire non-seulement au médecin, mais qu'il serait essentiel qu'elle devint un complément indispensable de toute éducation distinguée.

Il voudrait que l'on combattit de toutes ses forces ces préjugés qui font de l'anatomie un objet de dégoût. Juste appréciateur de cette partie de la médecine, il pense que quelques jours d'épreuves suffiraient pour vaincre toute espèce de répugnance, et faire de son étude une étude pleine d'attraits, abstraction faite

de son application à la médecine et aux beaux-arts. Il appuie son opinion d'un passage de Vicq-d'Azyr. L'auteur ensuite s'attache à diriger les élèves dans la véritable route de l'instruction médicale ; il fait ressortir les avantages qui résultent d'une bonne méthode d'étudier l'anatomie et la chirurgie ; il s'efforce de les convaincre que les connaissances en chirurgie doivent précéder celles qu'on pourra plus tard acquérir en médecine ; ici encore il s'appuie de Vicq-d'Azyr et des découvertes de M. Broussais , et par-là donne à ses raisonnemens une nouvelle force.

Il signale les rapports qui existent entre la médecine et la chirurgie , blâme ceux qui veulent les diviser.

Quant au plan d'études , il voudrait que l'élève n'abordât la chirurgie qu'après avoir acquis des connaissances positives en anatomie et en physiologie ; il vante l'utilité des cours publics ; il loue l'époque de l'établissement des cliniques qui est un bienfait pour l'humanité. À cette époque il rattache les noms de Desault et de Petit. L'éloge qu'il fait de ce vertueux médecin , enlevé trop tôt à la science , est loin de tout ce qu'on pourrait dire ; il suffit , pour apprécier cet homme recommandable , de lire son *Essai sur la médecine du cœur* (1). Aussi M. Mortier propose-t-il à l'administration de l'Hôtel-Dieu de Lyon de faire placer dans cet asile du malheur , les bustes de Pouteau et de Petit.

Revenons à son objet principal : M. Mortier consacre un paragraphe entier à examiner les avantages que donne l'étude de l'anatomie pathologique qui a fait de grands progrès dans ces derniers temps , particulièrement , ajoute-t-il , depuis les recherches de MM. Lallemand sur les maladies du cerveau , Bayle sur les affections de poitrine , etc. ; depuis surtout , poursuit-il , que M. Broussais a jeté un si grand jour sur les altérations des viscères digestifs , etc. M. Mortier termine son Mémoire en disant qu'il faut connaître non-seulement l'anatomie et les maladies pour pratiquer la chirurgie avec succès ; mais qu'il est aussi nécessaire que l'élève s'exerce sur les cadavres. Il conduit ainsi par degrés ses auditeurs , ou plutôt ses élèves , jusqu'au moment où ils vont se livrer à l'enseignement et à la pratique de l'art de guérir.

MAINCAULT.

(1) *Essai sur la médecine du cœur* , auquel on a joint les principaux discours prononcés à l'ouverture des cours d'anatomie , d'opération et de chirurgie clinique de l'Hôtel-Dieu de Lyon , etc. 1806.

407. DE LA FOLIE, considérée dans sa source, ses formes, ses développemens; par Ernest MARTINI. 35 p. in-8. Paris; 1824; Migneret.

M. Martini regarde la folie comme une affection du cerveau, *produite par une irritation inflammatoire spéciale*, toujours caractérisée par des accès de délire plus ou moins rapprochés, et très-souvent accompagnée, soit d'un état d'agitation et de fureur périodique, soit d'un sentiment de pusillanimité et de tristesse concentrée. Il distingue, sous le rapport du traitement, cette folie en idiopathique et en sympathique. Dans la première, dit l'auteur, le foyer d'irritation réside primitivement dans le cerveau; dans la seconde, il s'y établit d'une manière secondaire et à la suite de quelques autres affections du corps. Après avoir ainsi défini la folie, M. Martini expose dans le 2^e. paragraphe de son mémoire les données positives qui autorisent à regarder la folie comme l'effet d'une irritation inflammatoire du cerveau; dans le 3^e. paragraphe, il indique les caractères qui distinguent la folie des maladies qui, comme elle, entraînent l'irrésistibilité des actions, et en général de toutes les affections aiguës, qui sont accompagnées de délire. Enfin, après avoir énuméré les causes de la folie, M. Martini pose quelques règles générales de traitement; il paie à ce sujet un juste tribut d'éloge à notre vénérable Pinel, qui, dans le traitement des maladies mentales, a fait succéder une méthode raisonnée à un empirisme aveugle, et souvent barbare. A part les soins moraux qui ne sont pas la partie la moins importante du traitement, l'attention du médecin doit surtout être fixée sur l'état du cerveau et sur celui du canal intestinal. On voit que M. Martini a voulu étendre aux maladies mentales la doctrine de M. Broussais.

408. NOTE SUR DEUX MÉMOIRES PRÉSENTÉS A L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE par le D^r. EUSÈBE DE SALLE.

Le premier de ces mémoires est une observation de fièvre intermittente pernicieuse larvée, guérie par une application de sangsues. Le sujet de l'observation était une femme accouchée depuis près d'un mois. A la suite d'une sortie qu'elle fit avant d'être complètement rétablie, il se manifesta de la fièvre, et le soir une congestion vers le cerveau s'annonça par des étourdissemens, par le trouble des idées, des tintemens d'oreilles et une

impatience tout-à-fait inaccoutumée dans le caractère de la malade; la sueur arriva vers les sept heures du matin; la journée se passa sans qu'aucun symptôme reparût. Le soir tous revinrent, mais avec plus d'intensité. Le trouble des idées alla jusqu'à un délire furieux. Quinze sangsues appliquées aux environs de l'anus le calmèrent assez promptement; la sueur revint comme la veille vers sept à huit heures du matin, et pendant le reste de la journée l'apyrexie fut complète. Un troisième accès revint la nuit suivante, mais il fut extrêmement court, dépourvu de tout symptôme alarmant, et fut le dernier. Ce qui décida le médecin à appliquer les sangsues au fondement, fut que les lochies ayant coulé très-peu de temps, et la malade n'allaitant point elle-même son enfant, le temps des premiers retours des règles après l'accouchement ne pouvait être éloigné. Une application d'un petit nombre de sangsues qui devaient agir encore plus par révulsion que par dérivation donnait l'espoir de faire revenir l'évacuation menstruelle le plus tôt possible, et de dégager ainsi par une saignée naturelle le cerveau qui était devenu centre de fluxion.

Le second mémoire a pour but de mettre au jour un nouveau moyen de résoudre les engorgemens chroniques des testicules. Cet agent thérapeutique est l'iode qui a déjà acquis tant de célébrité pour le traitement des goîtres. Guidé par l'induction, M. le D^r. Eusèbe de Salle a jugé que l'analogie de texture glandulaire entre le corps thyroïde et le testicule rendait probable l'analogie d'action d'un remède qui avait déjà réussi sur le premier de ces organes. La publication récente des succès obtenus par M. Richoud de l'emploi de l'iode dans le traitement des bubons vénériens et de la blennorrhagie n'avait pas peu contribué sans doute à l'affermir dans cette opinion. Dans les trois observations qu'il rapporte, il paraît que l'événement a complètement justifié son attente. Des engorgemens très-volumineux ont été fondus par l'usage intérieur de la teinture d'iode et par des frictions locales avec la pommade d'hydriodate de potasse dans l'espace de vingt-cinq jours ou d'un mois. Aucun de ces engorgemens ne datait de plus d'un an; mais l'auteur annonce en finissant son mémoire la prochaine publication de plusieurs autres observations dans lesquelles le succès n'a pas été moindre quoique les engorgemens fussent beaucoup plus anciens.

409. EAUX MINÉRALES FACTICES, de M. ZIEGLER-STEINER de Winterthur.

Depuis plus de trente années, M. Ziegler s'occupe en Suisse de la fabrication des eaux minérales gazeuses, telles que celles de Selters, Spa, Pyrmont, Salschutz, etc., etc. A la fois mécanicien et chimiste, propriétaire d'un des plus beaux établissements chimiques de la Suisse, il fabrique les eaux ci-dessus désignées avec des appareils qu'il a lui-même inventés et exécutés. C'est à la source même des différentes eaux minérales, qu'il en a étudié l'analyse; la perfection de celles qu'il fabrique est prouvée, et par les témoignages des conseils de santé des cantons principaux et les plus éclairés de la Suisse, et par l'énorme consommation qui s'en fait dans tous les pays avoisinans, où, malgré la proximité des sources, elles jouissent d'une préférence marquée sur les eaux minérales naturelles. L'usage de ces eaux est tellement général en Suisse, que les gens du peuple même en boivent habituellement. M. Ziegler a pensé qu'un établissement du genre de celui qu'il possède en Suisse, serait utile à Paris, et il vient, conjointement avec M. Bonjour, d'en former un dans cette capitale, auquel il a apporté tous les soins propres à le rendre digne de la confiance du public. On y trouve, dès à présent, toutes les eaux minérales les plus renommées, et l'on pourra s'y procurer toutes celles que l'art peut produire, soit d'après l'imitation des eaux naturelles, soit d'après les compositions et formules que prescriraient les médecins.

Outre le dépôt principal à la fabrique, rue des Fossés-du-Temple, n°. 77, on en trouvera plusieurs dépôts dans Paris.

Les bouteilles portent un cachet particulier.

410. LA faculté de médecine de Montpellier vient de faire une perte irréparable pour l'instruction des nombreux élèves de cette illustre école. Tous ceux qui ont eu le bonheur d'entendre les brillantes et solides leçons de chirurgie de M. Fages n'apprendront pas sans une vive douleur la mort de ce professeur, arrivée le 4 juin, à un âge qui lui laissait encore l'espoir de parcourir une longue carrière. En annonçant cette triste nouvelle à mes anciens condisciples, je n'ai pas besoin pour exciter leurs regrets de leur rappeler les qualités éminentes du maître qu'ils viennent de perdre. MIQUEL. (*Gazette de santé*, 15 juin 1824.)

411. NOTICE NÉCROLOGIQUE SUR LE COMTE PIERRE MOSCATI.
(*Antologia*, mars 1824, p. 187.)

Le comte Pierre Moscati, fils d'un chirurgien très-distingué, s'adonna fort jeune à l'étude des sciences physiques, et il fit tant de progrès, qu'à l'âge de 22 ans il fut élu professeur de médecine à l'université de Pavie. Son zèle pour tout ce qui regardait l'instruction des élèves en médecine et en chirurgie, et le soulagement des malades, et particulièrement des pauvres, était sans bornes; il y donna tous ses soins et publia sur cette matière plusieurs ouvrages estimés. Son nom devint bientôt célèbre en Italie. La Société italienne, et plusieurs autres compagnies nationales et étrangères l'adoptèrent pour membre. Dans le temps du gouvernement de Napoléon, il fut conseiller d'état, directeur général de l'instruction publique, sénateur, chevalier de la Légion-d'Honneur et de la Couronne de Fer. Il ne se servit de son influence que pour les progrès des sciences, des lettres et des arts. Sa maison était devenue depuis long-temps un centre de réunion; on y trouvait une bibliothèque bien choisie et très-nombreuse. Il possédait beaucoup d'instrumens de physique et d'astronomie, un laboratoire de chimie, tous les appareils dont on se sert pour les expériences, tous les instrumens de chirurgie les plus chers et les plus rares, enfin tout ce qui peut être utile et nécessaire aux savans et aux étudiants qui voulaient en faire usage. Il a légué ces collections précieuses aux principaux corps savans de l'Italie. L'Institut de Milan recevra la plus grande partie de sa bibliothèque. Outre cela il avait établi dans la tour de *Saint-Jean in Conca* un observatoire astronomique et météorologique, dont il a fait don au lycée de Saint-Alexandre. Les connaissances étendues de Moscati, unies aux manières les plus douces et les plus civiles, l'avaient fait justement et généralement estimer et respecter en Italie, et même dans les pays étrangers. Il est mort à l'âge de 83 ans et six mois.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N^o. 4,
PLACE DE L'ODÉON.

